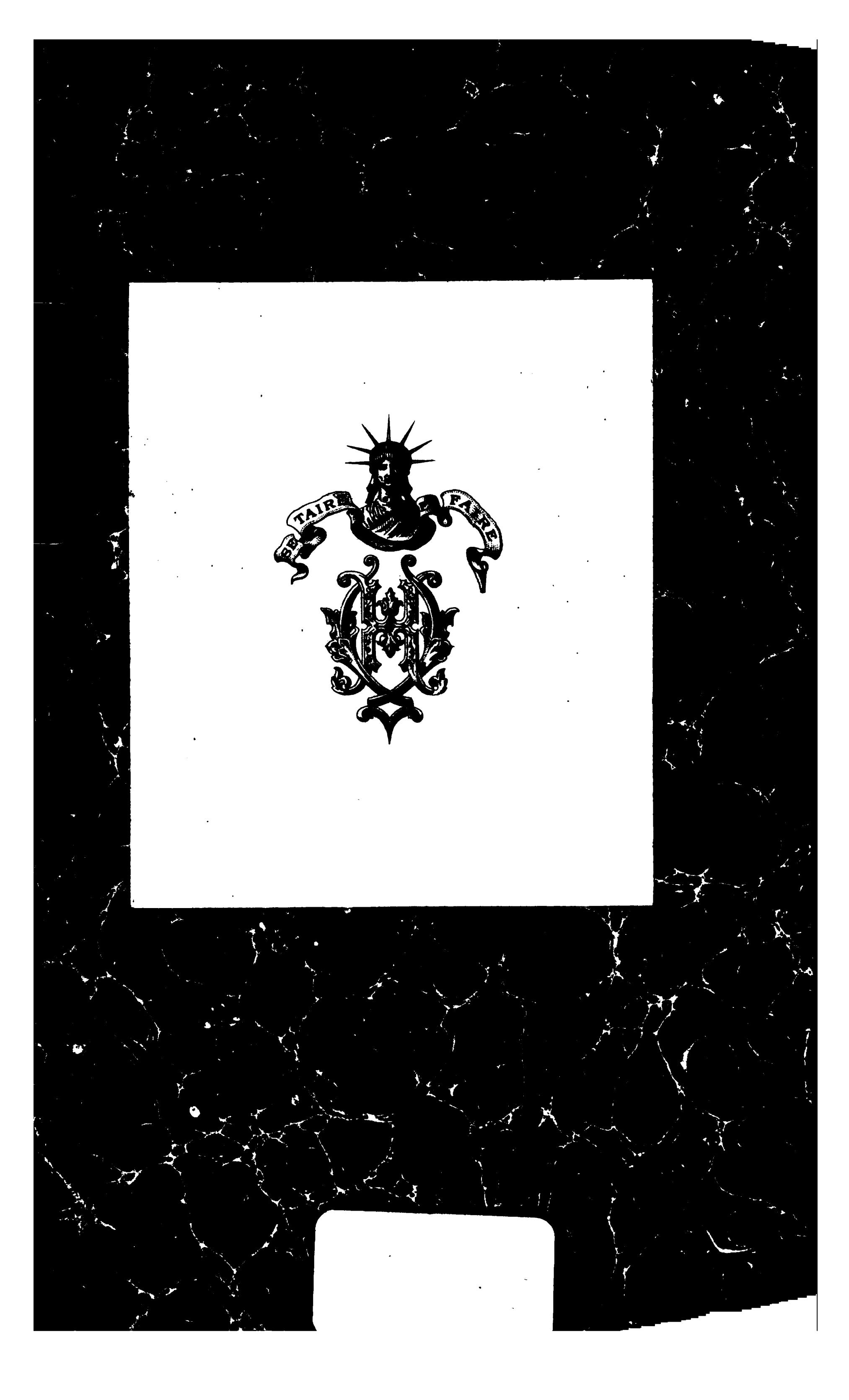

SE TAIRE
FAIRE



Louis 1858 Coffrent #2

HISTOIRE

DES

PEUPLES DU NORD.

IMPRIMERIE DE E. MARC-AUREL A ARGENTEUIL.

HISTOIRE

DES

PEUPLES DU NORD,

OU

DES DANOIS ET DES NORMANDS,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR GUILLAUME-DE-NORMANDIE, ET DU ROYAUME DES DEUX-SICILES PAR LES FILS DE TANCRÈDE DE HAUTEVILLE;

Par Henri Wheaton,

Ancien Ministre des États-Unis près la cour du Danemark, membre honoraire des Sociétés littéraires de la Scandinavie et de l'Islande à Copenhague, de la Société royale Asiatique de Londres, de la Société historique de New-York, de l'Académie royale des Sciences de Berlin, membre correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques de l'Institut de France, et Ministre des États-Unis d'Amérique près la cour de Prusse, etc.

Édition revue et augmentée par l'Auteur, avec Cartes, Inscriptions et Alphabet Runiques, etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par Paul GUILLOT,

Avocat près la Cour royale de Paris, Traducteur de l'ouvrage de John Allen « Sur la Prérogative royale en Angleterre. »

Pour remembrer des ancessors,
Les faits, et les dits, et les mœurs,
Et les félonies des félons
Et les exploits des Barons.

Le Roman de Rou.

PARIS,

E. MARC-AUREL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Richelieu, 102.

L. HACHETTE, LIBRAIRE.

1844.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Le but de l'auteur en écrivant cet ouvrage a été non-seulement d'éclairer et d'interpréter les annales primitives du Nord, mais encore de faire ressortir, au milieu des progrès de la société à cette époque, les points les plus saillants de l'histoire, qui, — bien que négligés ou légèrement traités par les écrivains de France et d'Angleterre, — n'en jettent pas moins une lumière vive et féconde sur les affaires de l'Europe pendant le moyen

âge, et expliquent l'origine des grandes monarchies qui forment aujourd'hui les États les plus puissants. Pour atteindre ce but, l'auteur à toujours puisé aux sources primitives, aux documents originaux trouvés dans les nombreuses collections des savants et des Académies du Danemark, de la Suède et de la Norwége, aux anciens chants mythologiques, aux Sagas, et surtout au grand ouvrage historique de SNORRE STURLESON, écrit en langue Islandaise, ou vieux Scandinave, qui fut en usage dans les trois royaumes du Nord, jusqu'à la formation des langues Danoise et Suédoise actuelles.

Ces documents embrassent les monuments historiques des premiers temps, — d'une authenticité telle qu'aucune nation de l'Europe ne peut s'enorgueillir d'en posséder de semblables, — interprétés et compris avec un talent que ne surpassent ni les critiques ni les antiquaires des autres contrées.

De plus, l'auteur a fait de fréquents et

d'utiles emprunts aux historiens nationaux modernes : — Schœning, Suhm, Geijer, Rafn, à l'histoire des Anglo-Saxons de M. Turner, à l'ouvrage de M. Depping sur les Expéditions maritimes des Normands, et enfin à l'histoire de M. A. Thierry sur la Conquête de l'Angleterre. Il doit ajouter qu'il a incorporé dans son ouvrage deux articles écrits par lui et insérés dans les *Quarterly Reviews* de Boston et de Philadelphie ; l'un sur la Mythologie et la Littérature Scandinave, l'autre sur l'ouvrage de M. Depping. Il a souvent consulté avec fruit le premier volume de l'Histoire Ecclésiastique du Danemark et de la Norwége, par son ami le célèbre docteur Münter, évêque de Seelande ; le Sagabibliothek du professeur P. E. Müller (aujourd'hui évêque), et les différentes publications des professeurs Finn Magnúsen, Werlauff, Schlegel, Rafn et Rask, sur la mythologie, la langue, les lois et la littérature de l'ancien Nord. Il avoue, avec orgueil, — avec plaisir, — le puissant secours qu'il a reçu des conseils de

ses confrères et amis pendant sa résidence en cette ville, — résidence dont le souvenir se rattache pour lui aux plus heureuses années de sa vie.

Copenhague, avril 1831.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

L'ouvrage que nous présentons au public français est moins une traduction qu'une nouvelle édition de l'ouvrage qui parut en langue anglaise à Londres et à Philadelphie (1831). Une circonstance heureuse, en mettant le traducteur en rapport avec M. Wheaton, lui a permis d'enrichir l'édition française des notes et des recherches que l'auteur réservait pour une seconde publication. Une autre amélioration est résultée de ce con-

cours réciproque. Depuis dix ans, en effet, l'attention de l'Europe lettrée s'est portée avec ardeur vers l'étude de l'ancienne histoire du Nord, si riche en événements et si prodigue en grands hommes, mine féconde dont les écrivains précédents n'avaient fait qu'indiquer l'existence, et qui devait, par ses heureux résultats, réaliser les espérances des critiques et des savants. Depuis cette époque, chaque nation apporta le produit de ses recherches, et contribua à poser les fondements de l'édifice commun. En Angleterre, un ouvrage fort important, sous le titre de « Scandinavia, » fut publié en 1838 par M. Wheaton, conjointement avec M. Crichton d'Edinbourg. C'est l'histoire ancienne et moderne du Danemark, de la Suède et de la Norwége, contenant une description géographique et physique de ces pays, des renseignements sur la mythologie, les mœurs et les institutions politiques et religieuses de leurs habitants. En Danemark, sous les auspices de la Commission

Arna Magnœane, se poursuivait la publication des anciens manuscrits et des Sagas de l'Islande ; plus tard vinrent les profondes dissertations de M. Finn Magnúsen ; en Allemagne, on continuait avec zèle et succès les recherches déjà commencées sur les mêmes matières par les savants auteurs de ce pays. La France, bien que plus éloignée du berceau de cette histoire, malgré ses préoccupations intérieures, suite des commotions politiques, la France ne restait pas inactive, et de sérieuses publications, — entre autres l'Histoire de la Poésie Scandinave, par M. Edélestand Du Méril (Prolégomènes), ouvrage d'une érudition vaste et profonde, trop peu répandu par l'excessive modestie de l'auteur, — ont prouvé l'importance de l'Histoire des Hommes du Nord, où chaque peuple retrouve les traces glorieuses de ses pères. Pour les Danois et les Norwégiens, en effet, c'est une histoire nationale ; ce sont leurs ancêtres qui, laissant le foyer domestique,

s'élancèrent sur le reste de l'Europe, qui, trop faible pour résister à ces hordes barbares, semblables à un torrent débordé renversant tout obstacle, se soumit à leurs armes victorieuses. Tout semblait les pousser à l'émigration, et les déterminer à s'associer à ces expéditions hasardeuses et lointaines qui les rendirent si redoutables. La soif du butin, le besoin du pillage, la nécessité d'obéir au penchant de leur esprit aventureux, sont autant de mobiles puissants en harmonie avec leur caractère sauvage et aventurier; plus tard des raisons plus honorables et moins barbares, — le désir de la gloire, la prévoyance de l'avenir, — les déterminèrent à chercher ailleurs que dans leur patrie des moyens d'existence durables et productifs. Et cependant ils quittent la mère-patrie, pour eux toujours hospitalière, dans laquelle ils reviendront tôt ou tard, ou pour l'enrichir, — en fils généreux et reconnaissants, du produit de leurs conquêtes étrangères, — ou

pour solliciter, dans l'intérêt commun, des secours qu'elle ne refusera jamais, car sa fécondité est inépuisable! Pour l'Amérique du Nord, c'est l'histoire de sa première découverte, bien des siècles avant Christophe Colomb; pour la France et l'Angleterre, c'est l'histoire de leurs guerres et de leurs résistances.

Et si nous parlons de l'Islande, notre intérêt redouble encore; car sa colonisation, ses causes et ses résultats sont autant de phénomènes qui ne se retrouvent dans aucune autre histoire. Cette île sauvage et écartée, qui, par son isolement, semblait à jamais exclue des bienfaits de la civilisation, cette île eut une littérature originale, pleine de fraîcheur et de poésie, longtemps avant le reste de l'Europe; bien plus, les semences de cette civilisation jetées sur une terre qu'on croyait ingrate et inhospitalière, s'y fécondèrent plus rapidement que partout ailleurs! Comment donc justifier ces faits en apparence si contradictoires? comment

expliquer ces mystères? Jetons un coup d'œil rapide et succinct sur son histoire et sa découverte.

Les premiers colons établis en Islande appartenaient à l'aristocratie la plus haute et la plus indépendante de la Norwége. Nous apercevons déjà les conséquences immédiates du rang élevé de ces émigrants, et la différence fondamentale qui sépare la colonisation de l'Islande de celle des autres contrées; aussi les particularités remarquables que l'on trouve dans les institutions et dans l'histoire de l'Islande ne peuvent s'expliquer que par la haute position de ses législateurs. Dans les autres pays, les habitants primitifs étaient un mélange de toutes les classes; et dans les temps modernes, combien de grandes colonies ont été fondées par des hommes dont les successeurs se seraient contentés de ce que l'histoire ait pu les oublier, et qu'une antiquité de deux mille ans n'a pu ni annoblir ni canoniser (1)!

(1) Schœning. — Henderson's Travels in Iceland, vol. I, p. 308-320.

L'émigration, en Islande, fut la conséquence de la plus grande révolution politique qui ait eu lieu dans l'histoire de la Norwége. Divisée, — si l'on peut appeler divisé ce qui n'a jamais été joint, — en de petits royaumes et en seigneuries indépendantes, la Norwége fut, non pas une contrée, mais un amas de plusieurs contrées jusqu'au temps d'Harald, à la belle chevelure, et dont le père Halfdan avait été le chef de l'un des plus grands de ces petits royaumes. L'ambition d'Harald, son orgueil et son amour propre, froissés par les railleries et les dédains d'une princesse Norwégienne à laquelle il avait fait des propositions de mariage, lui suggérèrent l'idée téméraire de réunir sous son sceptre, par la conquête, tous les petits États ci-dessus, et de se rendre « souverain aussi indépen-« dant de la Norwége que le roi Erik « l'était de la Suède, Gorm-le-Vieux du « Danemark et Athelstane de l'Angleterre. » Mais ce que les temps modernes ont loué

comme l'entreprise politique la plus gigantesque et la plus digne d'éloges, fut interprété par les princes de la Norwége comme une œuvre de tyrannie et d'oppression. Il devint l'ennemi commun, — l'ennemi de tous. — Les mécontents formèrent donc une ligue, assemblèrent leurs armées de terre et de mer, et présentèrent le combat à celui qu'ils appelaient le tyran; mais ils étaient plusieurs, — il était seul; — il y avait donc chez lui plus d'unité dans les conseils, plus de promptitude dans l'exécution; puis, aucune rivalité, aucun ombrage; il n'y avait qu'une tête, il y avait mille bras. Il livra plusieurs batailles aux princes confédérés, et en sortit toujours vainqueur. Le plus décisif de ces engagements fut la bataille navale de Hafursjord (1), où Harald mit en déroute complète ses adversaires; aucune résistance sérieuse n'était plus possible, la ligue fut rompue, et Harald vit ses désirs accom-

(1) Snorre, Haralds Saga ens Haarfagra, cap. XIX.

plis, il était roi de Norwége! Les princes Norwégiens, cependant, étaient vaincus, mais non soumis; ils ne pouvaient oublier qu'ils avaient été les égaux d'Harald en pouvoir, en dignité, en naissance. Comme lui, ils avaient été souverains; ils ne pouvaient accepter l'idée humiliante de devenir sujets. Comme lui, ils descendaient des Dieux, et leur orgueil était satisfait de penser que ce serait une *impiété*, — un abaissement de leur nature divine, — de se soumettre au joug de l'esclavage. Plusieurs préférèrent donc la mort à la soumission. Ce fut une consolation pour eux d'*être tués sur leurs propres domaines*, lorsqu'ils croyaient leurs personnes sacrées, et la mort leur paraissait moins amère que partout ailleurs (1)! Les plus faibles ou ceux

(1) «*At falla á eignum sinum.— Tomber dans le domaine d'un autre.*» Cette phrase favorite aux princes du Nord, et que l'on rencontre si souvent dans les Sagas, exprime une idée chérie, constamment présente à leur pensée. Un prince ou un chef tué dans ses États était appelé *Saint* (HEILAGR); s'il mourait ailleurs, il était *non saint*, profane (UNHEILAGR). Même après l'intro-

qui, ayant moins la conscience de leur dignité, ne regardaient pas comme une humiliation de ramper aux pieds du tyran, payèrent hommage à Harald; mais les plus fiers, chez lesquels vivait toujours l'idée de perpétuer leur ancienne race et de continuer leur histoire, allèrent chercher d'autres terres, pour y conserver leur indépendance; et s'ils n'espéraient pas reconquérir un pouvoir égal à celui qu'ils avaient perdu, ils laissaient sommeiller leur vengeance, et attendaient, du moins, dans l'ombre et le silence, que les événements leur vinssent

duction du Christianisme, cette phrase resta en vigueur : il y a plus, Snorre Sturleson, homme d'un haut rang, et par conséquent bon catholique chrétien, disait de saint Olaf, — que l'Église avait canonisé, — que son seul titre au canonicat était d'avoir été tué par ses sujets dans son royaume; car sous bien d'autres rapports, il était comme son neveu, *Harald-le-Sévère*, qui fut tué dans une bataille, près d'York, et dont Snorre disait qu'on ne pouvait l'appeler saint, parce qu'il mourut pendant qu'il envahissait un royaume *étranger*. Il avoue cependant que dans certains cas, il fut le meilleur des deux, et comme homme et comme roi. Mais comme il fut un homme de génie, il est probable que, s'il eût réussi dans son projet de conquérir l'Angleterre, il eût eu les moyens d'acheter plus que le titre de saint. (*Repp*, *on the Jury*, p. 155.)

en aide, et se croyaient moins humiliés parce qu'ils étaient plus éloignés du théâtre de leurs défaites.

Les colons d'Islande furent donc tous des hommes choisis. Émigrant d'un pays supérieur à ses voisins par les arts et les sciences que le siècle admirait, ils furent les hommes les plus éminents de cette contrée, et laissèrent leurs égaux derrière eux. L'ignorance ou l'aveuglement peuvent seuls s'étonner que la poésie d'Islande ait été, pendant le moyen âge, plus riche et plus cultivée que celles des autres nations; — que les Islandais aient été plus intrépides navigateurs, qu'ils aient été reçus et honorés comme des hôtes célèbres dans les cours étrangères qu'ils visitèrent; — qu'à Constantinople, ils aient été capitaines dans les cohortes étrangères (1); que leurs ouvrages historiques aient été supérieurs à

(1) Βαρίγγοί.

ceux que le moyen âge produisit; — que leurs lois aient été meilleures que celles des nations voisines. La terre d'*Ultima Thule* n'est pour rien dans toute cette supériorité; mais ses premiers habitants, hommes de talents et d'instruction, écrivaient des histoires, parce que leurs faits et gestes étaient dignes d'être conservés; — ils aimaient la poésie, parce que leurs passions, leur langage, leurs sentiments, étaient à la fois ardents et civilisés; ils composaient enfin de bonnes lois, parce que la conscience de ce qu'ils valaient, — l'ambition, — l'amour propre, — attirèrent de bonne heure leur attention vers les principes de la justice.

L'état avancé de la civilisation en Islande n'est donc ni un miracle, ni, — comme l'ont prétendu des hommes à esprit étroit, — le résultat de longues nuits et de l'oisiveté; mais les mêmes causes qui avaient ailleurs favorisé le développement de la civilisation

produisirent de grands résultats, même en Islande (1).

N'avions-nous pas raison de dire que l'histoire de la Scandinavie justifiait l'attention de l'Europe lettrée.

M. Wheaton, et par sa position et par ses travaux, ne pouvait rester indifférent à cette tendance nouvelle des esprits. Ayant résidé longtemps à Copenhague comme ministre des États-Unis d'Amérique, de son poste d'observation il enregistrait tous ces progrès qui venaient justifier ses écrits, et attendait le moment favorable de publier ses dernières recherches.

Cette occasion s'est offerte à lui par la traduction française; elle contient le résultat de ses nouveaux travaux. Il a puisé dans la « *Scandinavia* » les matériaux propres à combler les lacunes qui se trouvent dans la première édition des Peuples du Nord; il a suivi soigneusement les progrès et profité

(1) Repp, *Trial by Jury*, p. 151 et passim.

des travaux savants et consciencieux des antiquaires Danois sur les origines Normandes, et laborieusement étudié la suite des anciens Sagas, dont la publication se continue depuis 1831. Son attention s'est surtout fixée sur le grand ouvrage du savant professeur Rafn, publié à Copenhague en 1837, sous le titre d'*Antiquitates Americanæ*, et contenant les détails les plus amples et les plus curieux sur les expéditions et découvertes des Scandinaves dans le Groënland, dans les régions Arctiques et sur les côtes de l'Amérique du Nord, pendant les Xe et XIe siècles.

L'auteur a pensé, en outre, que c'était commencer d'une manière heureuse l'Histoire des Peuples du Nord, que de la faire précéder de l'exposition complète de cette mythologie Scandinave, si pittoresque, si allégorique, et qui, par ses rapports intimes avec l'origine de ces peuples, par l'influence qu'elle exerça sur leurs insti-

tutions, leurs mœurs et leur caractère, justifie l'importance qu'il lui a accordée. Elle sert donc d'introduction à l'ouvrage; c'est comme le portique du temple.

Enfin, l'auteur a ajouté un dernier chapitre entièrement inédit, retraçant l'histoire des expéditions et des conquêtes de Robert Guiscard et des autres fils de Tancrède de Hauteville à Naples, en Sicile et en Grèce, jusqu'à l'extinction de la dynastie Normande dans le midi de l'Italie.

En présence de ces importantes améliorations, le traducteur a senti qu'il devait être à la hauteur de la tâche qu'il s'était imposée, et que, lui aussi, devait apporter sa part de matériaux pour consolider l'édifice. Il n'a reculé devant aucuns sacrifices, devant aucuns travaux; il a pensé que, pour mieux illustrer ces expéditions et ces découvertes, il devait joindre à sa traduction une carte d'après la géographie Scandinave

du moyen âge. Elle a été gravée avec un soin remarquable par M. Dufour, un de nos plus habiles géographes, et le traducteur a mis à sa disposition les cartes originales publiées par le professeur Rafn. Il donne, en outre, le texte de la célèbre inscription Runique, gravée sur un rocher près de Rhode-Island, ainsi que l'interprétation lumineuse du savant archéologue Finn Magnúsen, attestant la présence, les faits et gestes des hommes du Nord dans ces parages, cinq siècles avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Il a, de plus, ajouté, pour l'explication de la mythologie du Nord, qui sert d'introduction à l'ouvrage, une carte du système de l'univers Scandinave, le texte d'un alphabet Runique, et des traductions complètes de quelques uns des anciens chants héroïques et mythologiques cités dans le texte; suppléant ainsi aux indications qui, pour le lecteur français, auraient été trop fugitives.

Ces traductions sont tirées de l'ouvrage de M. Edelestand Du Méril, sur l'histoire de la poésie Scandinave.

Enfin, le traducteur, sous sa responsabilité personnelle, donne un aperçu rapide du pouvoir judiciaire et des compensations pécuniaires chez les Anglo-Saxons. Toute la partie comprise sous le nom de Notes et Éclaircissements appartient donc entièrement à l'édition française; elle a été, du reste, approuvée par M. Wheaton.

Cette double tâche est achevée maintenant. Depuis longtemps l'auteur est récompensé de ses travaux et de ses veilles laborieuses par le succès qui accueillit son ouvrage. Pour le traducteur, au contraire, l'épreuve commence; déjà il a été encouragé et soutenu dans ses travaux par l'amitié dont l'honore l'auteur; il désire plus encore, et s'il lui est permis de préjuger de l'avenir par le souvenir du passé, il espère que cette œuvre recevra un accueil aussi favorable

que la traduction qu'il a publiée en 1834 de l'ouvrage anglais si remarquable de John Allen, intitulé : « Recherches sur l'origine et l'accroissement de la Prérogative Royale en Angleterre. »

P. G.

Mars 1844.

INTRODUCTION.

MYTHOLOGIE SCANDINAVE.

Pour bien comprendre l'histoire des peuples Scandinaves, avant leur conversion au Christianisme et pendant leur longue lutte avec les nations de l'Europe Occidentale déjà converties, il faut connaître d'abord le système du Paganisme qui leur fut commun avec les tribus Saxonnes et Frankes de la Germanie. De tous les principes qui concourent à former le caractère d'une nation, la religion est, sans contredit, le plus important. Celle qui fut professée par la grande famille nationale des Goths, dans les deux branches Scandinave et Teutonique, est tellement identifiée avec les mœurs, les institutions politiques et militaires de ces peuples, et se rattache tellement à la langue qui anima la poésie riche et merveilleuse inspirée par cette religion, que nous avons jugé nécessaire de faire précéder notre histoire d'un résumé succinct de sa mythologie, de sa cosmogonie et de son culte.

La religion primitive des nations qui habitaient la Scandinavie semble présenter une forme d'adoration plus pure et plus simple que celle qui survécut à l'apothéose d'Odin. Nous avons peu de documents sur ses rites particuliers et ses doctrines, « parce que toutes les tribus des Goths, » dit Tacite, « cherchaient à cacher le plus possible leurs mystères sacrés aux yeux des étrangers. » Le Dieu suprême des nations Hyperboréennes, semblable à la Divinité des anciens Germains, était adoré comme l'auteur et le maître de l'univers; son pouvoir était infini, son savoir universel, sa justice incorruptible. La religion défendait de le représenter sous une forme corporelle, de l'adorer en images ou dans l'enceinte des murs et des temples. Mais c'était seulement au milieu des forêts épaisses et solitaires, dans les bosquets consacrés, — en présence du spectacle imposant des œuvres de la nature, — qu'il acceptait son culte. De cette Divinité principale émanait une foule d'êtres inférieurs, présidant aux éléments et aux opérations de la nature, et, — intermédiaires intelligents entre le ciel et la terre, entre le Dieu et l'humanité,—agissaient comme messagers du bon ou comme instruments du mal. On achetait leur faveur par des sacrifices, afin d'obtenir, dans une vie future, la récompense réservée au juste et au brave. Tel était le code religieux et moral des Goths et des Scythes. Insensiblement, leur symbole de foi perdit sa pureté primitive et se corrompit par les superstitions étrangères, imposées par leurs conquérants comme une marque de servitude, ou peut-être aussi empruntées

aux nations qu'ils soumirent. Ainsi les traits de la simplicité première du Paganisme des Scandinaves, d'abord naïfs et purs, s'altérèrent graduellement ; de nouveaux Dieux furent adoptés en même temps qu'ils reçurent de nouveaux maîtres, jusqu'à ce que le culte d'Odin vînt remplacer définitivement toutes les idolâtries précédentes (1).

On trouve un exposé particulier de ce système, —qui prévalut pendant sept à huit cents ans, jusqu'à l'introduction du Christianisme, — dans les restes de la littérature Islandaise, où se conservèrent toutes ces brillantes fictions qui constituaient le symbole de la religion et enrichissaient la poésie des nations du Nord. Un ecclésiastique nommé Sœmund-Sigfusson, — l'Homère de la Scandinavie, — qui florissait au milieu du XIIe siècle, rassembla et consigna par écrit les chants et les traditions orales de l'antiquité. Ces lais et ces légendes historiques ne formaient pas un poëme d'unité et de longue haleine, comme l'Iliade ; mais consistaient simplement en fragments détachés, se rapportant aux attributions de leurs Divinités et aux exploits de leurs héros. Cette composition célèbre est appelée le vieil Edda ou l'Edda de Sœmund (2), pour le distinguer du petit Edda ou

(1) Tacite Germ., c. 9. — Pelloutier, Histoire des Celtes, t. II, c. 17.

(2) Sœmund ou Sœmundr, Islandais, né vers 1154-57, et appelé *Hins-Frodr*, le Docte, à cause de l'étendue de ses connaissances. Il avait étudié en France et en Allemagne ; on dit même qu'il visita Rome. Le vieil Edda a été dernièrement édité avec soin et illustré par la Commission Arna-Magnœan de Copenhague, société littéraire instituée par le roi de Danemark en 1772, et qui tire son nom du célèbre Arne-Magnúsen. Il visita l'Islande en 1702-12, et a laissé une grande quantité de manuscrits anciens et modernes avec une somme de 10,000 dollars destinés à éditer et à publier les plus impor-

Edda en prose, attribué communément à Snorre Sturleson, et qui forme un abrégé explicatif du premier. Son contenu embrasse différentes catégories de poésie; le premier est le Völu-Spá, — l'oracle ou la prophétie de Vála, — dans lequel la naissance des Dieux, la création et la destruction de l'univers sont décrits dans un style sombre, mystique et souvent inintelligible, ressemblant aux vers de la sibylle.

C'est dans ce chant mystique, en forme de dialogue, que nous puisons tous les documents relatifs à la cosmogonie et à la mythologie sacrée du Nord. Nous y lisons qu'au commencement, un chaos (3) général enveloppait l'univers ; qu'il n'y avait ni terre ni ciel, mais seulement l'abîme sans fond de *Ginnungagap*, et les deux régions de *Nifelheim* et *Muspelheim :* cette dernière, demeure du feu, où régnait *Surtur* (4) ; l'autre, contenant le puits

tants. — Den Ældre Edda oversat og forklaret, ved Finn Magnúsen (le vieil Edda, traduit et annoté par Finn Magnúsen), 8vo, Kiobenhavn, 1821-23. Edda Sœmundar Hins Froda, etc. (Edda Rythmica seu Antiquior, etc.) Accedit locupletissimum priscorum Borealium theosophicæ Mythologiæ Lexicon, etc , 111, t. IV ; Havniæ, 1828. *Voyez* la note 2, page 84.

Le Lexicon mythologique est un commentaire complet, contenant tous les éclaircissements nécessaires sur l'antiquité Païenne du Nord. Il y a un siècle et demi, Resenius et Goranson donnèrent des traductions latines de l'Edda ; et plus récemment Creutzer, Abrahamson, Thorlacius, Rask, Magnúsen et d'autres archéologues instruits, ont consacré leurs talents à l'interprétation de ces curieux documents. Le fonds Arna Magnœan a servi à publier plus de 60 volumes grand in-4° et in-folio, consistant surtout en Sagas du Nord, conformes aux manuscrits, avec des versions latines.

(3) Le chaos, d'*ymr*, tumulte confus ; *yma*, combat, ou plutôt *hyma*, dormir.

(4) On fait venir son nom de *Surtr*, obscur ; d'autres commentateurs lui trouvent des rapports d'origine avec le grec ταρταρίζειν, trembler de froid, et le mandschou *Tourtar*, qui a la même signification, et à l'appui de cette

d'Hvergelmer, d'où s'échappaient douze courants empoisonnés (*Ellivagar*) qui produisirent la glace, la neige, le vent et la pluie. La chaleur et l'humidité combinées formèrent les gouttes qui engendrèrent le géant *Ymer* avec ses frères les Rimthursar (les méchants), qui s'élevèrent au milieu de l'océan sans bornes de vapeurs, qui remplissent l'immensité de l'espace. La vache *Audhumbla* fut créée après Ymer, qu'elle nourrissait de ses quatre fleuves de lait, tandis qu'elle-même vivait en léchant les rochers couverts de sel et de gelée blanche. En trois jours fut engendrée une créature, appelée *Bure,* douée de beauté, d'agilité et de pouvoir. Son fils fut *Borr*, qui épousa une géante, et fut le père d'Odin, de Vile et de Ve (5). Lá terre fut sa fille et devint sa femme, la mère de son premier né, Asa-Thor, l'invincible.

Les descendants de Borr tuèrent Ymer, et son sang causa un déluge qui engloutit tous les Rimthursar, excepté Bergelmer, qui fut le père de la race des géants. Les Dieux firent le monde avec le corps d'Ymer, la terre avec sa chair, les pierres avec ses os, les arbres et les herbes avec ses cheveux; avec sa sueur, ils firent l'Océan, au milieu duquel fut fixée la terre, et avec son crâne, les cieux, qui furent divisés en quatre parties, plaçant les nains Est, Ouest,

origine, ils citent la grotte pleine de glaçons, en Islande, appelée Caverne de Surtr (*Surtarhellir*). *Voyez* Edelestand Du Méril, *Histoire de la poésie Scandinave*, Prolégomènes, Paris, 1839, p. 107, note 2, pour la valeur de cette étymologie. (*Note du Traducteur.*)

(5) Buri n'avait été engendré par personne. Odin ne naquit qu'après la Nature; il en est de même de Jupiter et de Brahma. — Du Méril, p. 89. (*Note du Traducteur.*)

Sud et Nord, à chaque coin pour en soutenir la voûte; de sa cervelle, ils formèrent les nuages; avec ses sourcils, ils élevèrent *Mid-gárd* (6), la demeure du milieu, ou le séjour des hommes.

Déjà le chaos n'existe plus; il y a création, mais incomplète, mais sans proportion, sans éléments de vie et de durée. Il n'y avait ni sable, ni mer, ni eaux dormantes; partout manquaient la terre et le ciel qui la couvre; l'espace était vide, l'herbe ne poussait nulle part (7), les astres ne connaissaient ni leurs pouvoirs, ni leurs fonctions, ni les stations qu'ils devaient occuper. Le soleil ne savait où trouver son palais, les étoiles ne savaient où chercher leur

(6) *Mid-gárd;* il y avait au-dessus *As-gárd*, demeure des Dieux, et *Utgárd*, la dernière terre, l'habitation des Géants. Ce nom de la terre se trouve aussi en Anglo-Saxon, Middangeard, *Cædmon*; v. 12. On en trouve encore un autre exemple dans Warton, t. I, p. 35, et dans la ballade Écossaise, *Child Rowland*, la terre est encore appelée *Midle eard; Northern, Illust.*, p. 399.—Voyez ci-contre la carte de l'*Univers Scandinave*.

(7) On retrouve le chaos dans toutes les cosmogonies ..... Ovide, Métamorphoses, l. I, v. 5, dit :

Antè mare, et terras, et, quod tegit omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixere *chaos*, rudis indigestaque moles;
Nec quidquam nisi pondus iners.

Les mêmes idées se retrouvent dans un fragment en vieux haut allemand du IXᵉ siècle :

Ero ni uuas
Noh ufhimil,
Noh paum nohheinig
Noh pereg ni uuas;
Ni. . . . . .
Noh funna ni scein
Noh mano ni liuhta
Noh der mareoseo.

Wessobrunner Gebet, Ap. Wackernagel *Altdeutsches, Lesebuch.* col. 67. Ed. Du Méril, p. 88-89. (*Note du Traducteur.*)

ɅVE.

Zenith.

MUSPELLHEIM

Liósalfaheim.

Hlidskialf.

sgard.

Idavöllur.

nbiörg.

ɣm.

Utgard.

ɿ.

demeure, la lune ne savait point quel serait son empire. Cependant Odin, le Dieu de la Lumière, réunit tous ses frères en conseil, et, recueillant les étincelles de Muspelheim, qui voltigeaient au hasard dans Ginnungagap, ils les fixèrent comme étoiles au firmament. Ils déterminèrent aussi les noms et arrêtèrent l'ordre des saisons. Natt (*la Nuit*) épousa un des Ases (8), la race belle et divine, et leur fils Dag (*le Jour*) naquit beau comme son père. Montés sur deux coursiers de couleur différente, ils traversent alternativement le monde en vingt-quatre heures. Le cheval de la Nuit est *Hrímfaxi* (à la crinière couverte de givre), et l'écume distillée de sa bouche forme la rosée du matin; le char du Jour est traîné par *Skínfaxi*, dont la crinière étincelante illumine le ciel. Un vent frais placé sous leur peau donne la fraîcheur du matin. Le soleil et la lune sont guidés dans leur course par les deux fils de Mundilfor.

A l'extrémité de l'Océan, était Ut-gárd, appelé aussi Jotunheim, habité par Nor et les Géants; on éleva un mur ou une solide forteresse pour le séparer d'As-gárd (9), la demeure des Dieux. Là, sous la racine de l'arbre du monde (*Yggdrasill*) (10), vivaient les Nains et les Lutins, les démons et les esprits

(8) *Ases*. As, Dieu, au singulier; Æsir, Dieu, au pluriel.

(9) *As-gárd*, demeure des Dieux.

(10) Qui supporte le monde : d'*Yggr*, nom d'Odin, et *drasill*, portant; portant Odin, l'âme et la symbolisation du monde. Peut-être a-t-on fait de son cheval la colonne de l'Univers. Il ne serait pas non plus impossible qu'Yggdrasill vînt d'*y*, pluie, *υγρον*, et de *drasill*. Il distille la rosée qui tombe dans les vallées, dit le *Vôlu-Spá*. Les Indous avaient un arbre mytique (un pépala, bananier) appelé *Ashvata*, dont le nom a ainsi de grandes ressemblances avec le mot Islandais du frêne, *Askvidd*. (Ed. Du Méril, p. 95.)

follets ; là aussi est la demeure du Sommeil, qui se lève chaque nuit pour clore les paupières du monde. Au Nord, se tient le géant Hrasvelg (une espèce de Vampire), qui dévore les cadavres ; sa forme est celle d'un aigle, et lorsqu'il agite ses ailes, il produit les vents et souffle les tempêtes désolantes. Il y avait neuf cieux et neuf terres ; dans la dernière, habitait *Héla*, la Déesse du monde souterrain (11).

Mais jusque ici les éléments seuls existent ; un instant encore, et l'espèce humaine va naître. Odin, voulant embellir et animer l'univers, créa un homme (*Ask*) et une femme (*Embla*) de deux pièces de bois : —un frêne (12) et un aune (13), rejetés par les flots : ce fut là le premier couple. *Odin* lui donna l'âme ; *Hœnir* (Dieu de la lumière), la raison ; et *Lodur* (Dieu du feu, de *lod*, feu) lui donna du sang et des couleurs de pourpre.

Les Dieux habitaient As-gárd, l'Olympe des Scandinaves. Il contenait un grand nombre de cités et de palais ; le plus grand et le plus magnifique était appelé Gladheim, ou la maison de joie ; il y avait

(11) *Héla*, fille de Loki et d'Angurbodi, la plus terrible des furies, la *Mort*. Elle avait un cheval noir appelé *Helhestr*, qui rappelle celui de l'Apocalypse, C. V. VI, 8. — Du Méril, p. 102. (*Note du Traducteur.*)

(12) *Ask*, frêne. Ce Mythe, dit Du Méril, peut avoir aussi une raison philologique, et signifie *Amour* en Turc. Le Snorra-Edda, p. 10, dit formellement que le premier homme avait été fait avec du frêne ; dans la cosmogonie Grecque, les hommes étaient aussi faits avec du frêne ; dans la cosmogonie Persane, ils étaient sortis d'un arbre... Du Méril, p. 94. (*Note du Traducteur.*)

(13) Embla, Aune, peut être de l'Islandais *Elrir*, aune ; et μελια, frêne, par métathèse *Emlia*... Voyez à ce sujet la dissertation de M. Du Méril, p. 94. (*Note du Traducteur.*)

douze siéges pour les principales Divinités, outre le trône occupé par Allfader, le Père universel. Le palais des Déesses s'appelait Vingolf, la demeure de l'amour et de l'amitié. Dans Alfheim habitaient les lutins ou les fées brillantes, race distincte des noirs génies qui vivaient sous terre. La capitale céleste était ombragée par le fameux frêne Yggdrasill, le plus beau et le plus gros des arbres, dont les branches, s'élevant au-dessus des Cieux, couvrait et supportait le monde. Sa cime feuillue baignait dans une onde bleue, et distillait la rosée qui tombe dans les vallées. Pour conserver ses rameaux toujours verts, il était arrosé par les Nornes, les Destins ou Destinées qui dispensaient à l'homme les différents événements de sa vie, — le bien ou le mal. Il avait trois racines; une qui atteignait Nifelheim, où Nidhogg, un serpent monstrueux l'étreignait sans cesse dans Hvergelmer, la source des fleuves infernaux; une autre s'étendait jusqu'à la demeure des Rimthursar, sous laquelle était la source de Mimir (14) (la fontaine de la sagesse), où Odin laissa un de ses yeux en gage pour obtenir une coupe de son eau, qui donnait l'inspiration et la sagesse; la troisième s'étendait jusqu'aux Æsir, et descendait sur la terre des hommes : au-dessus était la source sacrée d'Urd, ou fontaine de prescience (15). Là vivaient deux cygnes, les auteurs de tous les oiseaux de cette espèce; là siégeaient les Dieux, qui

(14) *Voyez* la strophe 21 du chant de la Sibylle. Du Méril, 99 et note 4.

(15) La Fontaine de Prescience, d'Urd, la première des Nornes ou d'*ὕδωρ*, au moins les Grecs avaient-ils une fontaine semblable; Pausanias, *Græc. Des*. Achaïe, p. 440. Peut-être la locution vulgaire du Puits de la Vérité se rattache-t-elle à ce mythe.

la traversaient chaque jour à cheval sur le pont sacré de Bafrost (l'arc-en-ciel), que les géants n'osaient jamais franchir. Dans un palais plus rapproché de la terre vivaient trois vierges Nornes, issues de la fontaine d'Urda : *Urd*, le passé; *Verdandi*, le présent. *Skuld*, l'avenir, qui gouvernent le monde et mesurent la vie : ce sont elles qui font les destinées des enfants des hommes.

Cet arbre céleste était cependant destiné à souffrir; ses bourgeons étaient rongés par les jeunes faons, ses racines par les serpents vénéneux; tandis qu'un écureuil, montant et descendant sans cesse, semait la discorde entre l'aigle, qui se tient en haut des grosses branches, avec un faucon perché sur sa tête. et le grand serpent (Midgárdsormen ou Jörmungandar (16), qui entoure le monde), monstre terrestre qui rampe en bas tout près de l'abîme.

De toutes les Divinités qui habitent As-Gárd, la première et la plus puissante est Odin (17), le Jupiter et le Mars du Nord, Allfader, le père de tous les Æsir, le créateur et le chef de l'univers, le Dieu des batailles, et le patron des arts et de la magie. Les livres sacrés lui donnent plus de cent vingt noms et attributions, mérités dans le cours de ses aventures, et tirés du nombre immense de ses adorateurs dans

(16) *Jormungand*, le monstre terrestre; *Midgardsorm*, le sergent qui entoure le monde. C'était d'abord la personnification de l'Océan, qui enveloppe la terre et rejoint sa tête avec sa queue; dans l'écriture allégorique des Égyptiens, l'univers était représenté par un serpent. Les Indous croyaient aussi à ce monstre, qu'ils appelaient Vasuki. *Voyez* le *Maha-Bharata*.

(*Note du Traducteur.*)

(17) *Voyez* Du Méril, Histoire de la poésie Scandinave pour les différentes attributions d'Odin, pp. 50-94.

les différentes contrées. De son trône, appelé Lidskialfa, — la terreur des nations, — il pouvait embrasser le monde entier. Deux corbeaux, Hugin (l'esprit) et Munnin (la mémoire), se tiennent constamment sur son épaule, et lui murmurent à l'oreille tout ce qu'ils ont vu et entendu dans leurs excursions journalières sur la terre des hommes.

Sa fille *Frigga* (18) (la terre) devint sa femme et la mère des Æsir; leur premier né fut *Thor* (19), le plus

(18) Frigga, déesse de la terre et de la volupté et femme d'Odin. Son nom peut venir de l'Irlandais *Freya*, la féconde ou la fécondante. Un manuscrit du Skalda parle d'un oiseau qui lui aurait été consacré (Lex. mythol. p. 376), peut-être est-ce le friquet, espèce de passereau dont la lascivité est proverbiale en Normandie (Du Méril, p. 101). (*Note du Traducteur.*)

(19) Thor, personnification de toutes les forces de la nature; voyez *Uhland, Mythus von Thór*. Il avait la puissance et la force de vaincre tout ce qui est vivant, *Dœmis*; IX. Son nom est certainement d'origine orientale..... On ne peut douter qu'il ne fût, ainsi que Jupiter, la personnification du tonnerre; son marteau sans manche n'est pas autre chose que la foudre. Dans la Mythologie étrusque, l'ange exterminateur est représenté aussi un marteau à la main. J. Von Hammer, *Jahrbücher der Literatur*, t. LIX, p. 58.

Un passage de Virgilius Maro Grammaticus jette un nouveau jour sur la signification de son nom : Quod græce dicitur Thronus; unde et qui in eo sedet Thors, id est rex, nominatur.

Mallet, *Edda*, p. 88, 89, nous apprend que *Thorom* en phénicien, et *Toron*, dans la langue des montagnards écossais, signifient Tonnerre; en breton c'est *Taran*. Le dieu principal des Lettons s'appelait *Thorapilla* ou *Thorawivita*: c'était le Tonnant; il était invisible et avait les ailes d'un oiseau. Jupiter était, comme on sait, symbolisé par un aigle, et l'on a souvent représenté la foudre avec un aigle. Le Sedum Majus, dont le nom vulgaire est Joubarbe, Jovis barba, s'appelle en allemand Donnerbart, barbe de Thor, et Jupiter est nommé γας πατς (Suppl. voyez 897), comme Thor dans le *Volü-Spá*, str. L: Mavgr Hlodyniar. Il reste encore hors de la Scandinavie quelques traces du culte de Thor; le *Thursday* des Anglais lui était certainement consacré, et il y a dans le Westmoreland un endroit appelé *Kirbithure*, que l'on nommait autrefois *Kirk by-Thor*. On y a trouvé une médaille sur laquelle était gravé *Thore gut luetis*, l'image du Dieu Thor; Camden, *Britannia*, Col. 692, traduction de Gibson. (Du Méril, Histoire de la poésie Scandinave, p. 98, note 2). (*Note du Traducteur.*)

actif, le plus léger, le plus fort et le plus brave des Dieux et des hommes. Il préside aux saisons et à l'air, lance le tonnerre, et protége l'humanité contre les attaques des géants et des mauvais génies, avec lesquels il est en guerre continuelle. Dans son palais, appelé *Trudvangr* (à l'abri de la terreur), étaient cinq cent quarante chambres; son char était traîné par deux boucs, et il était armé d'une massue ou bâton, *Miolner* (le maillet sans manche, personnification de la foudre), semblable à un marteau qu'il maniait avec des gants de fer, et qui revenait de lui-même dans sa main chaque fois qu'il le lançait à la tête de ses ennemis. Il possédait une ceinture appelée le ceinturon de la valeur, qui doublait sa force et ranimait son énergie épuisée dans le combat.

Balder (20), le second fils d'Odin, le Dieu du soleil était le plus gracieux, le plus éloquent, le plus aimable et le plus pacifique des Dieux. Doué de toutes

(20) *Balder, Baldur* ou *Balldur*, second fils d'Odin et de Frigga, Soleil, Dieu du Soleil; son nom peut venir de *Balldr*, puissant, beau, ou de *Bal*, flamme, quoiqu'une origine orientale nous semble plus probable. Les Phéniciens adoraient le Soleil sous le nom de Baal; d'après le Scholiaste d'Æschyle et Hesychius, ap. Vossius, *De origine et progressu Idolatriæ*, *Ballen* signifie roi en persan, et cette explication est confirmée par Sextus Empiricus, l. I, c. 13; Baldur serait alors une contraction de Baal-adur, en hébreu ou en persan, noble brillant, le roi brillant, le roi du feu; il pourrait venir aussi du Sanscrit, être fort, ou du Persan, fils Un autre fait prouve la liaison entre le culte du Soleil en Orient et celui des Scandinaves. Ils célébraient le solstice d'été, comme les Persans, en allumant d'immenses bûchers (c'est là probablement l'origine des feux Saint-Jean), et l'on sait par le témoignage de Diodore de Sicile, t. I, p. 199, que les Égyptiens immolaient des hommes rouges (de là, sans doute, l'épithète de *Baldur, Blodgrom tinor*) à Busiris, c'est-à-dire sur la tombe d'Osiris; Jablonski, *Lexicon vocum ægypt.*, p. 54, et *Zoega, De Obeliscis*, p. 288. (Du Méril, p. 100, nº 1).
(*Note du Traducteur.*)

les qualités physiques et morales, rien n'égalait sa beauté, qui projetait des rayons de lumière ; ses yeux resplendissaient d'un lustre plus brillant que l'étoile du matin, et les poils de ses sourcils étaient comparés aux plus blancs des végétaux. A lui le pouvoir d'apaiser les tempêtes ; sa sagesse et sa douceur lui assuraient la prééminence sur les autres Æsir, et ses décrets une fois rendus, rien ne pouvait en détourner les effets ; mais, étranger à leurs colères, indifférent à leurs querelles, peu désireux d'épouser leurs passions sanglantes et guerrières, il assistait rarement aux assemblées des Dieux. Son bonheur était de vivre ignoré et tranquille dans son palais de *Breidablik* (large et brillant), dont la position était indiquée par une zône éclatante, qui, pendant les nuits sereines, brillait à la voûte céleste.

Les autres Divinités qui complétaient la mythologie du Nord étaient d'un ordre inférieur. *Niord*, le Neptune Scandinave, commandait à l'Océan et aux vents ; il était adoré par ceux qui cherchaient leur fortune sur les mers, et dans les ressources de la pêche. Son fils *Freyr* (21) présidait à la pluie et nourrissait de son influence fécondante les diverses productions de la terre. Il possédait une épée fameuse qui sortait seule de son fourreau et jonchait la terre de cadavres. *Brági* (l'Apollon de cette mythologie) était le Dieu de l'Éloquence, de la Sagesse et de la

(21) Dieu de la fécondité, et par conséquent de la volupté, de *frœ*, graine, semence. Chez les anciennes populations des bords du Borysthène, on répandait des grains de toute espèce sur la tête des nouvelles mariées. Thorlacius, *Antiquitatum Borealium specimen*, IV, p. 208. (*Note du Traducteur.*)

Poésie. *Tyr* surpassait toutes les Divinités en courage et en hardiesse; dispensateur de la victoire, il était le patron sanglant des héros. *Haudur* (22), Dieu des Ténèbres, bien qu'aveugle, possédait une grande force; *Vidur-le-Silencieux* pouvait marcher dans les airs ou sur les eaux : *Vile* et *Ullir* étaient renommés pour leur adresse à tirer l'arc; ce dernier était le patron des duels, et si expert à se servir de patins, qu'il devançait la rapidité de la foudre. *Foresti*, le fils de Balder, avait pour mission de maintenir la paix parmi les mortels; ceux qui s'en rapportaient à lui pour décider leurs différends, s'en retournaient mutuellement satisfaits. Il habitait le palais appelé Glitner, qui était soutenu par des piliers en or et couvert d'un toit d'argent. La plus infime de ces Divinités était *Heimdallr*, le portier ou la sentinelle d'As-gárd, qui habitait dans la forteresse céleste (Himinsbiorg) à l'extrémité du pont sacré de Bafrost. Son devoir était de garder l'entrée du ciel et d'empêcher les géants de forcer le passage à travers l'arc-en-ciel. Sa vue, également perçante de jour et de nuit, embrassait un rayon de cent lieues, et son oreille était si fine qu'elle entendait naître la toison sur le dos des brebis, et le gazon pousser dans les prairies. D'une main il tenait une épée, de l'autre une trompette, dont le son retentissant réveillait l'univers et appelait les Dieux au combat.

Le nombre des Déesses (Asynier) était de douze, et

(22) *Haudur*, fils d'Odin, *Skalda*, p. 105. Il était aveugle et le Dieu des ténèbres suivant M. Finn Magnúsen. *Eddolæren*, t. III, p. 12, 29 et 40. Peut-être son nom vient-il de *Haudr*, *Haudur*, Terre, corps opaque. Chez les Grecs, Ἀδης était le nom de Pluton. (Du Méril, p. 100). (*N. du Tr.*)

chacune avait une fonction particulière. Après Odin, la première en puissance et en vénération était sa chaste épouse, — *Frigga*, la Junon, la Cérès des Scandinaves, — qui recevait après leur mort les femmes qui se distinguaient par une héroïque fidélité. Elle était Déesse de la Fertilité et de la Fécondité. *Gna* était la messagère qu'elle dépêchait sur terre pour exécuter ses ordres; *Fylla* était chargée de la garde de sa toilette, et était admise dans ses secrets les plus importants. *Freya*, la fille de Niord, souvent confondue avec la femme d'Odin, était, après elle, la première en honneur et en dignité. Elle était la Vénus du Nord, — la mère de toutes les joies conjugales, la dispensatrice des mariages heureux et des accouchements faciles. Délaissée par Odur, son mari, elle pleurait sans cesse son abandon, et ses pleurs étaient des gouttes d'or pur. Elle réclamait une part de ceux tués en guerre; car c'est souvent un amour malheureux qui pousse les victimes au milieu de la mêlée. Sous le nom de Vanadis, elle était la Déesse de l'Espérance. *Idunna*, la femme de Bragi, offrait aux Dieux, dans des vases d'or, les pommes célestes qu'ils mangeaient pour éloigner la vieillesse et perpétuer leur immortalité. *Vara* présidait à la sainteté du serment; *Siona* rendait les amoureux sincères et fidèles; *Lofna* était la Déesse des réconciliations; *Snotra* dispensait la prudence et les bonnes manières; *Synia* était la portière, et *Eyra* préparait les simples pour les Dieux malades.

Outre ces Déesses, il y avait douze Valkyries (23)

(23) *Valkyr*, singulier; *Valkyrur*, pluriel. Les Valkyries étaient *Skuld*, l'a-

(qui choisit les corps sans vie), Nymphes du Paradis, dont les fonctions consistaient à assister les braves pendant la bataille, et à enlever leurs cadavres pour les conduire au *Valhalla* (24) (Palais des Élus). Ce palais d'Odin, asile des guerriers (Einheriar) qui avaient mérité l'immortalité, s'élevait resplendissant de lumière au milieu des nuages. « Il avait cinq cents « portes et quarante de plus, si larges que huit héros « pouvaient marcher de front, suivis d'une foule de « spectateurs. » Toute cette multitude était nourrie du lard de Serimner, le porc sauvage, qui suffisait pour tous; car, bien que dépecé chaque matin, il renaissait en entier tous les soirs. Odin, le père de tous, ne prenait d'autre nourriture qu'une coupe de vin qu'il vidait sans cesse, laissant sa portion de lard

venir; *Skaugul*, la sublime; *Gunnur*, la bataille; *Hilda*, l'éclatante (personnification de la bataille chez les poëtes); *Gaundul*, la discorde; *Geir-Skaugul*, celle qui élève la lance, etc. Les Valkyries conduisaient les morts au Valhalla: leur nom vient de *Val*, corps sans vie, et de *Kiora*, choisir. Il y en avait treize suivant le Grimnis-mál, strophe XXXVI, et celles que nous venons de citer n'en faisaient pas partie: le *Skalda*, p. 212, en cite encore davantage. On les appelaient Nymphes d'Odin parce qu'il était le Dieu des batailles.

Elles étaient investies d'une force, d'une prescience supérieures à l'humanité, et de la puissance de traverser les airs et les mers; mais la force supérieure des Valkyries tenait à leur plus noble nature; quand elles partageaient les faiblesses de l'humanité, elles redevenaient des femmes ordinaires, : telles sont Brunhild du *Nibelunge Not*, et Cyne Dryda, femme d'Offa. *Beowulf*, v. 3887 et suivants. (Du Méril, 99, 123). (*Note du Trad.*)

(24) Son nom vient de *Val*, choix, de *Höll*, *Hall*, palais; le palais des élus et les élus étaient les plus braves.

Ses murailles brillaient au loin comme l'or. *Grimnis-mál*, strophe VIII et XXIII; son toit était formé de boucliers dorés et un aigle faisait la garde sur le faîte. (*Id.* st. X).

Il n'entrait au Valhalla que les guerriers morts dans les combats. *Ynglingasaga* CX. (Du Méril, 101.) (*Note du Traducteur.*)

à ses deux loups, Geri et Freki. Une chèvre était l'échanson qui versait à tous les hôtes l'hydromel délicieux; elle leur prodiguait ce breuvage en assez grande quantité pour les plonger dans une ivresse continuelle, les Nymphes ayant soin de tenir toujours pleines les cornes et les coupes formées du crâne des ennemis. Lorsqu'ils n'étaient pas livrés aux plaisirs de la table, ces champions célestes saisissaient leurs armes, entraient en lice, et combattaient jusqu'à ce qu'ils fussent coupés en morceaux. Telle était leur *distraction* de chaque jour; mais le carnage n'avait rien de réel ni de sanglant; car aussitôt qu'approchait l'heure du festin, annoncée par le chant du coq qui les réunissait chaque matin au tournoi, ils guérissaient de leurs blessures, remontaient leurs coursiers et retournaient au banquet. Il est inutile de donner la description du cheval d'Odin, Sleipner, ayant huit pieds, et des navires merveilleux, Skidbladnir et Nagelfar, le premier étant une merveille de la nature comme les autres étaient une merveille de l'art.

La terre présenta donc, pendant quelque temps, tous les symptômes du bonheur: l'innocence et le savoir régnaient partout, et l'or était le plus commun des métaux. Les Dieux, jouant avec leurs tablettes dorées, vécurent joyeux et tranquilles dans As-gárd, jusqu'au jour fatal où arrivèrent leurs fiancées issues des Géants (25). Cette alliance fut la cause de tous les maux. L'avarice et la passion du

(25) *Nott*, la Nuit; *Angurbod*, la Douleur; *Héla*, la Mort.

lucre, introduites par Gullveiga (26) (*le Peseur d'or*), se répandirent sur la terre, pendant que la paix des habitants célestes était troublée par de funestes présages et de sinistres augures. De la race des Géants, descendait *Loki le Fourbe,* le principe du mal, qui surpassait tous les êtres en perfidie et en fourberie (27). Il eut trois enfants de sa femme Angurbod (messagère de colère); l'aîné fut le loup Fenrir (de *fen*, *fenris*, abîme) (28), si fort et si courageux, qu'il pouvait briser des chaînes de fer; le second fut le grand serpent de Mid-gárd, si long, qu'il entourait le monde; le troisième fut Héla, la plus terrible des furies, — la Mort, dont la moitié du corps était bleu, et dont le visage, portant la pâleur d'un cadavre, inspirait la terreur.

Les éléments de discorde engendrèrent les combats; bientôt la guerre se déclara entre les Æsir

(26) La Fortune. On trouve une allégorie du même genre dans la ballade de Burns sur *John Barleycorn*, et dans la chanson Écossaise plus populaire encore, intitulée *Allan a maut.* (*Note du Traducteur.*)

(27) *Loki.* Son nom vient de *Loki*, fourbe, ou de *Log*, feu. C'est l'Ase déchu, le Satan de la Mythologie Scandinave; son histoire est racontée dans l'*Ægis-Drecka.* En Islandais, *Loz* signifie à la fois Dieu et feu; c'est évidemment un souvenir du Sabéisme... ; au reste, ce ne serait pas le seul : dans la description d'Avallon que nous a laissée le *Romans de Guillaume aux cornes*, Ms. du Roi, Loke s'appelle Loquifer, et a conservé le caractère satanique que nous lui voyons dans l'Edda :

Dit Loquifer : De ça vous ai veu;
Relinquis Deu, le malves roi Jhesu,
Et si aore Mahomet et Cahu.

En Norwège, le Diable est encore appelé *Loke*, et les paysans du Jutland donnent à l'ivraie le nom de *Lokens Havre,* avoine de Loki. Du Méril, p. 102. (*Note du Traducteur.*)

(28) Le loup Fenrir, de *Fen*, *Fenri,* abîme; il avait été engendré par Loki et Angurbodi. (*Note du Traducteur.*)

et les Vanir, race distinguée des hommes par leur sagesse; le sang coula; mais la paix fut conclue au prix d'une transaction; Niord et ses deux enfants furent reçus parmi les Dieux. L'orgueil des Géants fut sans bornes; ils se crurent tout puissants; mais ils étaient encore loin d'égaler les Dieux, qui attachèrent Fenrir avec une chaîne magique et jetèrent le serpent au milieu de l'Océan, où il agita et rongea sa queue. Trois fois Gullveiga (la Fortune) fut livrée aux flammes, et trois fois elle renaquit de ses cendres. Héla fut lancée par Odin dans le Nifelheim (enfer)--(29), où elle eut le gouvernement des neuf régions, refuges de ceux qui mouraient sans gloire, de vieillesse ou de maladie. Ses terribles demeures étaient solidement bâties, et fermées par des portes larges et massives. Son palais était la douleur; son vestibule, la nonchalance; sa table, la famine; son couteau, la faim; sa servante était la mollesse; son lit, la maigreur; le seuil, un précipice, et ses serviteurs étaient l'attente et le délai. Les Géants étaient vaincus, mais non soumis; à l'aide de Loki, ils s'emparèrent de la Déesse Idunna, qui possédait les pommes de l'éternelle jeunesse. Mais elle s'échappa de leurs mains, lorsqu'il essayèrent de surprendre As-gárd, et de transporter le Valhalla dans Jötunheim. L'air fut rempli de poison d'une odeur de cadavre; mais Thor, armé de son maillet invincible, anéantit enfin ces implacables ennemis des Dieux.

L'empire céleste dépendait du sort de Balder. Sa

(29) L'enfer des Persans ressemblait à celui des Scandinaves. *Hyde*, de religione veterum Persarum, p. 399-404.

vie assurait l'existence des Dieux. Et cependant sa mort avait été prédite; Odin, ayant conjuré une Vala (30) du séjour infernal, avait lu ce terrible secret dans le livre du destin. Tous les Dieux tremblèrent à cette fatale nouvelle, et, pour conjurer ce danger, Frigga fit jurer à toutes les créatures du ciel, de la terre et de la mer, de ne faire aucun mal à son fils chéri; à toutes les choses animées ou inanimées de ne pas détruire Balder, ni de fournir des armes contre lui. Le feu, l'eau, les rochers, les plantes, furent liés par ce serment solennel. Une seule plante, — le Gui, — fut oubliée (31). Loki soupçonna l'oubli et fit de l'arbrisseau dédaigné une arme fatale. Un des passe-temps habituels des guerriers du Valhalla, était de lancer des dards à Balder, qui, — confiant dans son invulnérabilité, — se prêtait complaisamment à cette distraction, et présentait ses flancs aux traits inoffensifs. Dans un tournoi de ce genre, le mauvais génie mit une branche de gui dans la main d'Haudur, — l'aveugle, — et dirigea ses coups. La prédiction funeste s'accomplit par un fratricide involontaire. Tous les spectateurs furent frappés de stupeur, et leur chagrin s'accrut de ce que la sainteté du lieu protégeât le coupable et arrêtât leur vengeance. Au milieu des pleurs et des lamentations générales, on porta sur le rivage le corps sans vie de Balder; on le plaça sur un vaisseau funéraire (appelé *Hringhorge*), avec le corps de Nanna, sa fiancée bien-aimée, morte

(30) Prophétesse, devineresse ou sibylle.

(31) Les Dieux ayant pressenti la mort de Balder, sa mère fit jurer de ne lui faire aucun mal à toutes les créatures du ciel, de la terre et de la mer;

de chagrin; et, suivant la coutume des anciens héros de la Norwége, son cheval et ses armes furent brûlés avec lui.

Frigga, inconsolable de la perte de son fils, dépêcha Hermodr (la légère) à la demeure d'Héla pour mettre un prix à sa délivrance. La Déesse du sombre empire promit de rendre Balder, si toutes les créatures le pleuraient. Frigga envoya donc des messagers dans le monde entier pour que la prédiction s'accomplît, et les effets du chagrin universel furent comme « lorsqu'il y a un dégel général. »

Une seule créature, — une vieille géante, — que l'on trouva dans une caverne au milieu des rochers,

elle n'oublia que le gui, et ce fut avec une branche de gui que Haudur le tua. Voilà sans doute pourquoi le gui était le symbole de la nouvelle année; il avait tué l'ancienne, représentée par le Soleil. *An gui l'an neuf*, disait-on en France, et cette signification du gui se retrouve aussi en Angleterre. Ap. Robert, *Cambrian popular Antiquities; voyez* aussi Pline, liv. VI, c. 44; et Geijer, *Svea Rikes Häfder*, t. 1er, p. 330 et seq Le rameau que Virgile met à la main d'Enée pour pénétrer dans les enfers, n'était autre chose que du gui; il le dit lui-même sous la forme d'une comparaison; Œneid., liv. VI, v. 205.

Quale solet sylvis brumali frigore viscum
Fronde virere nova, quod non sua seminat arbos,
Et croceo foetu teretes circumdare truncos;
Talis erat species auri frondentis opaca
Ilice, sic Leni crepitabat bractea vento.

Ferdusi raconte du prince Asfendiar une histoire absolument semblable à celle de Balder. Ap. Görres, *Heldenbuch von Iran*, t. II, pp. 224, 327 et seq. Un épisode de l'histoire de Baldur exerça une influence incontestable sur les idées poétiques du moyen âge. Le *Snorra-Edda* nous apprend que les Dieux mirent son corps sur un vaisseau appelé *Hringhorni*, qu'ils lancèrent en mer, à la merci des vagues; et dans Lancelot du Lac, p. 147, Edd. de 1591, le corps d'un chevalier est déposé en « une nef richement équipée, qu'on laisse aller au gré du vent, sans conduite. » (Du Méril, p. 100). (*Note du Traducteur.*)

refusa de pleurer : «que l'avare Héla garde sa proie,» fut la malédiction qu'elle proféra : ainsi s'évanouirent toutes les espérances de revoir Balder. Les Æsir, supposant que la géante pouvait être Loki déguisé, préparèrent une vengeance éclatante; mais il évita leur colère, se réfugia sur les montagnes, et ne put échapper à leurs recherches qu'en se précipitant dans les eaux d'une rivière sous la forme d'un saumon, et là, il put, sans être découvert, déjouer tous les stratagêmes employés pour le perdre ; mais enfin il fut pêché par Thor à l'aide d'un filet de l'invention de Loki lui-même. Sa punition fut aussi terrible qu'avait été son crime. Il fut attaché sur un rocher avec des cordes faites des entrailles de son fils; on suspendit un serpent sur sa tête, sa femme Sigyna recevait dans un vase le poison qui distillait incessamment de sa gueule ; mais lorsque le vase était plein, et qu'elle le retirait pour le vider, le poison tombait sur lui ; il reculait avec horreur, et les mouvements qu'il faisait pour changer de place produisaient les tremblements de terre. Il devait rester ainsi dans cette horrible position jusqu'au dernier jour (Ragnarok) des Dieux et des hommes.

Des présages nombreux et terribles devaient précéder le dernier jour du monde. « Le siècle de la « hache et de l'épée, le siècle des tempêtes et des « loups détruiront les plaines de la terre. Le crime « sera, dans le monde, l'adultère dans tous les lits; « les fils seront tués par leurs pères, et les frères se « souilleront du sang de leurs frères. » Avant que l'univers entre en fusion, le dernier homme aura

péri frappé par son semblable. Trois longs hivers successifs désoleront la terre; la neige couvrira les quatre coins du monde, sans l'intermittence des étés bienfaisants. Alors auront lieu les plus terribles prodiges. Le grand Dragon, se déroulant dans l'Océan, inondera la terre, et vomira dans l'air des torrents de venin. Les Géants écumeront de rage, les Nains gémiront devant la porte de leurs cavernes, et les rochers se heurteront entre eux; tandis que — Oh! malheur! — Loki brisera ses liens et recouvrera sa liberté. Le frêne Yggdrasill, — ce soutien du monde, — s'agitera sur ses racines: il craquera dans sa base comme s'il était atteint de pourriture, et sa chute entraînera celle de tous les arbres. Le loup Fenrir, brisant ses chaînes et ouvrant sa gueule immense, dévorera le soleil; les étoiles se détacheront du ciel, et toute la nature chancellera d'horreur et d'épouvante. Dans ce chaos général, les cieux se partageront, lorsqu'une armée de mauvais génies et de Géants, « les fils de Muspelheim, » — conduits par Surtur (le Feu), tenant une épée plus brillante que les flammes, et suivi de Loki, — franchiront à cheval le pont de Bafrost, et enfonceront As-gárd, pour attaquer les Dieux. Alors s'élancera sur les flots impétueux le navire Nagalfar (32), construit avec les ongles des hommes, et conduit par le géant Hymer.

(32) Dans Snorra Edda, p. 71, il est question du Nalgfar, de *Nagl*, ongle et *Far*, navire, vaisseau fait avec les ongles des morts; aussi la superstition recommandait-elle de les couper pour retarder l'arrivée du *Naglfar*. Dans le chant de la Sibylle, on lit : Et le navire de la mort forcera le passage (*Histoire de la poésie Scandinave*, par Edelestand Du Méril, p. 108). (*Note du Traducteur*).

Pendant ce temps, Heimdallr fera retentir la corne de Gjallar pour appeler les Dieux au combat. C'est en vain qu'Odin consultera la fontaine de Mimir (33);

(33) Le texte dit : Odin (le Ciel) parlera avec la tête de Mimir (l'Océan); il a paru peu probable que, ainsi que l'ont cru plusieurs commentateurs, Odin demandât conseil à Mimir, qui est un géant et par conséquent son ennemi; en ajoutant que les fils de Mimir se réjouissent du danger qui menace les Ases, la même strophe le rend encore plus invraisemblable. Notre interprétation se fonde sur la strophe XXXVIII du *Hyndluliod* (la mer élèvera ses vagues furieuses jusqu'au sommet des Cieux), et une figure assez commune dans la poésie orientale; le poëte nous a semblé avoir voulu dire que le Ciel sera assez près de la mer pour pouvoir parler avec elle.....

Il y avait dans la religion Scandinave un autre Mimir, dont le nom venait sans doute de *Mimir*, qui a de la mémoire, de l'expérience; il semble une personnification de la Sagesse; ce fut lui qui rendit le premier oracle, qui apprit à Odin à connaître les lettres; et dans le *Brynhildar-Quida* 1, strophe XIV, Odin lui coupe la tête; ce qui ne peut s'entendre que dans un sens métaphorique : Odin avait hérité de sa sagesse. Consulter la tête de Mimir signifiait donc seulement réfléchir; la fontaine de Mimir, la source de la sagesse, serait la réflexion. Si notre interprétation n'était pas juste, il y aurait une lacune dans le Völu-Spá; presque toutes les prophéties sur la fin du monde parlent de l'élévation des eaux de la mer. Dans une traduction des prophéties de Merlin, faites dans les premières années du XIIIe siècle, par un moine nommé Gunlaug Leifson, on lit :

Geysar geimi,
Gengr hann upp i lopt.
La mer se gonfle, elle s'élève vers le ciel.
Esti será el uno de los signos dubdados,
Subirá à las nubes el mar muchos estados,
Mais alto que las sierras è mas que los collados,
Tanto que en sequero fincaran los pescados.

Berceo, *Signos del Juicio*, st. V.

Nous croyons qu'on sera bien aise de trouver ici la traduction que Marbode fit en vers latins de la prophétie de la Sibylle :

Judicii signum, tellus sudore madescet.
. . . .
Exuret terras ignis, pontumque polumque,
Inquirens tetri portas effringere Averni.
. . . .

armé pour le combat, il fera marcher son brillant escadron dans la plaine de Vigrid, où les deux partis s'anéantiront tout entier. Fenrir dévorera Odin ; mais sera tué aussitôt de la main de Vidur (34), l'illustre fils de la terre ; Thor viendra pour combattre le serpent, et le serpent succombera sous les coups du défenseur de Mid-gárd, qui sera lui-même étouffé par les flots de venin de son adversaire. Heimdallr et Loki succomberont dans un combat singulier, et Tyr sera tué par Garmer (35), le chien vorace des enfers. Freyr, désarmé, trouvera la mort de la main de Surtur, qui annoncera la fin du monde en mettant le feu à l'univers ! la Vala chante ainsi la conflagration générale :

« Le soleil commencera à noircir, la terre s'affaissera

Tunc erit et luctus, stridebunt dentibus omnes.
Eriptur solis jubar et chorus interit astrit.
Salvetur cœlum, lunaris splendor obibit,
Dejiciet colles, valles extollet ab imo.
Non erit in rebus hominum sublime vel altum;
Nam acquantur montes campis, et cærula ponti.
Omnia cessabunt, tellus confracta peribit.
Sic pariter fontes, torrentes, fluminaque igne
Et tuba cum sonitum tristem demittet ab alto
Orbe, gement facinus miserum, variosque labores.
Tartareumque Chaos monstrabit terra dehiscens,
Et coram hoc Domino Reges sistentur ad unum.
Dedicet e cœlo ignisque et sulphureus amnis.

Ap. *Hildeberti Opera*, col. 1630. — (Du Méril, p. 106.)
(*Note du Traducteur.*)

(34) De *Vedr* vent; c'était l'Ase muet, le Dieu des tempêtes.
(*Note du Traducteur.*)

(35) Il s'appelait *Garm*, et son nom vient de *Gerr*, vorace.
(*Note du Traducteur.*)

« dans la mer, les étoiles tomberont du ciel (36), pleines de
« cendres, le feu se roulera en sifflant autour de l'axe du
« monde, les colonnes de flammes s'élanceront jusqu'au
« Ciel » (37). . . . . .

Mais les prophéties de la Sibylle du Nord ne se ter-

(36) *Entecrist*, ap. Hoffmann, *Fundgruben*, t. II, p. 128.

Non serà el doceno quien lo ose catar,
Ça veràn por el Cielo grandes flamas volar,
Veràn à las estrellas caer de su logar,
Como caen las fojas quando caen del figar.
Berceo, *Signo del Juicio*, st. 19.

La lumière du Soleil noircit, la terre s'affaisse dans les eaux livides de la mer.
Orkneryngà Saga, p. 90.
Du Méril, p. 110.
(*Note du Traducteur.*)

(37) La croyance à la destruction de l'Univers par le feu et à sa régénération était Égyptienne, Persane, Orphéique, Héraclitique, Stoïcienne et Indoue. Voyez Creuzer, *Symbolik*, t. I, pp. 369, 603, 708; et t. III, p. 317; Schlegel, *Indis. Biblioteck*, cah. II; *Psaume* XLIX, v. 2. *Vridankes Bescheidenheit*, p. 179.

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.
Ovide, *Métamorph.*, l. I, v. 256.

Hos Caesar populos si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti;
Communis mundo superest rogus ossibus astra.
Misturus. . . . .
Lucain, *Pharsal*, l. VII, v. 812.

Daz vivr imbrimet vor siner gesihte:
Also beginnit daz gerihte,
Hymel unt erde sament brinnet.
Entecrist, ap. Hoffmann, *Fundgruben*, t. II, p. 129.

Daz wazir brinnit sam ein durviz baht.
Idem, p. 130, v. 16.

El dia quarto decimo serà fiera barata,
Ardrà toto el mundo.
Berceo, *Signos del Juicio*, st. 21.

Il y a un passage remarquable dans Lactance, *De Ira Dei*, CXXIII. Deflagrationem mundi vaticinata est Sibylla.
(Du Méril, p. 110.) (*Note du Traducteur.*)

minent pas par cette scène de destruction universelle; elle invoque une Divinité plus puissante que toutes celles qui ont péri. Un nouveau ciel et une nouvelle terre surgiront du chaos, et elle promet que, dans un autre monde, l'homme vivra éternellement heureux ou misérable, suivant sa conduite et ses actions. La race humaine, sauvée par deux êtres échappés à la destruction générale, ne sera pas éteinte; elle renaîtra et sera nourrie de la rosée du matin. Vidur et Vile, fils d'Odin, ne périront pas, mais vivront dans la plaine d'Ida, où s'élève As-gârd; les fils de Thor seront sauvés par leur marteau puissant; et la fille du soleil franchira de nouveau la brillante carrière de sa mère. Alors Baldur et Hodur remonteront de la sombre demeure d'Héla, et feront revivre l'ancienne magnificence des Dieux dans le palais d'Odin. Les régions éthérées, où habite la volonté céleste, sont Brimer et Sindre; mais la plus belle est Gimle, qui est bâtie d'or brillant. Les horribles demeures de Nastronde (ou rivage de la mort) et de Likstronde (ou rivage des cadavres) recevront les parjures, les assassins et les séducteurs de l'innocence. « Il existe loin du soleil, dit l'Edda, une demeure dont les portes sont au Nord. Le poison suinte à travers les ouvertures; elle est construite avec les carcasses des scorpions et des serpents, dont les têtes sont tournées en dedans. Du fond de cet horrible abîme, la fumée s'élève en longues spirales. Là, les méchants, dont les cadavres sont sans cesse rongés et torturés par un loup, flottent dans un fleuve de venin, noir comme la poix et froid comme la glace. Les destinées du bien

et du mal sont de souffrir pour l'éternité : tels sont les décrets de l'Être puissant qui gouverne tout, et qui, descendu de son trône élevé, s'avance pour rendre la justice divine. »

Telle est l'analyse succincte de la théogonie, — de la création, du commencement et de la fin des temps, — que l'on trouve dans les anciennes légendes Islandaises. Aux yeux des ignorants, il semble que l'histoire sorte de ses limites, et, empiétant sur le domaine de la fable, rapporte mal à propos ces théories bizarres, si pleines d'exagérations, de puérilités et de fictions incroyables. Mais, tout extravagantes et grossières qu'elles puissent paraître, leur omission éteindrait le seul flambeau qui puisse éclairer à nos yeux l'obscur firmament des siècles Païens du Nord. Par leur secours, nous retrouvons intactes les doctrines professées dans la mythologie Scandinave, et nous reconnaissons les Divinités fabuleuses adorées dans le Panthéon arctique. C'est par ces oracles mystiques que nous apprenons les révolutions différentes survenues dans les mœurs et les opinions nationales ; c'est par eux que nous trouvons le principe et le germe de ce courage enthousiaste et irréfléchi qui animait les destructeurs de l'empire Romain, et les conquérants de la plus grande partie de l'Europe.

Le Völu-Spá présente un mélange étrange et singulier des traditions populaires et mythiques en vigueur dans les autres régions du monde ; il renferme aussi la preuve évidente, — incontestable, — d'une généalogie orientale, bien que corrompue et

défigurée par les habitudes barbares des tribus qui les adoptaient. En reconnaissant l'existence d'un Être suprême, supérieur à tous les autres Dieux, — en adoptant la doctrine d'un couple humain préservé de la destruction totale, — en admettant la conflagration de la terre, l'immortalité de l'âme et l'arrêt du bonheur ou du malheur éternel, — l'Edda prouve par toutes ces révélations que la religion primitive du Nord fut empruntée, dès le principe, à la source de l'inspiration Divine. En étudiant sa cosmogonie, le lecteur, nourri des idées classiques, sera forcé de remarquer ces brillantes fictions qui vivifient les poésies d'Ovide et de Virgile, et qui brillent encore d'un lustre éternel dans les jardins du Parnasse Grec. Nous découvrons aussi beaucoup de ressemblance avec la philosophie Stoïque et Indienne. La destruction de l'univers et des Dieux par le feu est rapportée par Sénèque, presque dans les mêmes termes que la Vala. L'idée d'un bon et d'un mauvais principe, et la guerre continuelle entre ces deux pouvoirs rivaux, fut inculquée par Zoroastre et les Mages d'Orient. Les fleuves et les arbres, les vierges et les banquets, les plaisirs et les passe-temps en harmonie avec les penchants de la terre, forment le fond des joies du Paradis de Mahomet comme de l'Élysée Grec et Romain (38).

(38) Histoire d'Arabie, vol. I, ch. 7.—Le Koran, ch. 8. — Conquête des Sarrazins (*Edimbourgh*, cabinet Library, n. XIII), les âmes des héros de Virgile sont représentées comme s'occupant ainsi :

Pars in gramineis exercent membra palœstris ;
Contendunt ludo, et fulvà luctantur arenà.

Sans aucun doute, presque tout le système de l'Edda est figuré, et cachait une intention allégorique qu'on voulait faire prévaloir. La belle fiction de la mort de Baldur et son retour de la sombre demeure d'Héla, présentent le type de la vie des saisons détruite par l'hiver, et de la renaissance de la nature lorsque vient le printemps (39) ; mais elle a probablement

Stant terra defixœ hastœ, passimque soluti
Per campos pascuntur equi. Quæ gratia currùm
Armorumque fuit vivis, quæ curra nitentes
Pascere equos, eadem sequietur tellure repostos.

Œneide, lib. VI, 642 et seq.

Tacite parle d'une prophétesse célèbre, nommée Veleda, très-vénérée par les anciens Germains ; et Horace cite trois Sibylles ou Sorcières Italiennes, Sagana, Veia et Folia, dont les noms ont certainement quelque ressemblance avec la Freya et la Vála du Nord. (Tacite, Germ., cap. VIII;—Hor., Epod., V.) Le passage bien connu de Sénèque, où il décrit la conflagration du monde et la destruction des Dieux est en harmonie parfaite avec les doctrines de la Vála :

Jam jam legibus obrutis
Mundo cum veniet dies,
Australis polus obruet, etc. Hercul., Oet. V, 1102.

Deux des écrivains du Nouveau-Testament parlent de la destruction de l'univers à peu près dans le même langage que le Võlu-Spá. (Petris. Epist. II, ch. III.— Révélation, ch. VI, XII, XX, XXII.) Les analogies entre les anciens symboles des nations du Nord et de l'Orient sont nombreuses et frappantes. Wadd ou Wod était une des idoles adorées à la Mecque. (Hist. d'Arabie, *Edimbourgh*, Cabinet Library, nº XIII, p. 211.) Les vieux Persans comme les Scandinaves remplissaient la demeure des méchants de fumée, de poix, de scorpions et de serpents. (Hyde de Relig. Vet. Pers. 399-404.)

(39) M. Magnúsen et d'autres antiquaires du Nord regardent toute la religion de l'Edda comme purement physique et allégorique. Cette supposition gratuite est peut-être trop exagérée; mais sans aucun doute beaucoup de détails de ces Mythes admettent de telles interprétations. Que la légende de Baldur soit une allégorie, c'est un fait évident. Le bûcher sur lequel son corps fut brûlé est le type primitif de l'ancien festival du Nord appelé Midsumers Blot, et aussi des feux qui s'allument encore en l'honneur de saint Jean sur les montagnes de la Scandinavie, de l'Écosse et de l'Irlande,

aussi une autre signification plus élevée. N'est-elle pas le symbole du temps, des changements de la grande année du monde, de sa dissolution, de son renouvellement par un ciel nouveau et une terre nouvelle, « lorsque la beauté renaîtra de ses cendres et l'immortalité du sein de la corruption ? »

Les rites extérieurs et les cérémonies des Scandinaves sont en rapport avec la rudesse de leur symbole. Leurs temples, élevés d'ordinaire sur de petites collines, naturelles ou artificielles, consistaient en quelques grossiers morceaux de bois, sur lesquels était une large pierre en forme de table. En Norwége, on employait quelquefois des grottes qui paraissent avoir été taillées, avec des peines inouïes, dans des roches dures et calcaires. D'autres étaient formées au moyen d'énormes fragments détachés, réunis par la main des hommes. Insensiblement, leur répugnance pour l'adoration de leurs Divinités dans les lieux abrités diminua ; des temples furent élevés pour leurs idoles, les plus célèbres furent à Sigtuna, à Upsala, à Ledra et à Nidaros (Drontheim) ; quelques uns possédaient de grandes richesses en or, et des ornements en argent, et étaient magnifiquement dotés par la piété des Rois superstitieux. La statue d'Odin le représentait avec une épée nue ; à ses côtés était Thor, tenant un sceptre d'une main et une massue de l'autre ; quelquefois il était représenté sur un chariot traîné par deux boucs en bois, avec

lorsque les jours ont atteint leur plus grande longueur, et que la chaleur est dans sa plus grande force.

Finn Magnúsen. Edda Sœmundi, part. III, Introd. p. 8.—Geijer, t. I, p. 354.

une bride d'argent, et la tête entourée d'étoiles. L'image de Frigga représentait les deux sexes, emblême de son empire comme Déesse de l'Amour et du Mariage.

Il y avait trois grands festivals annuels. Le premier, appélé Juul, était célébré en l'honneur de Thor au solstice d'hiver, époque d'où les Scandinaves dataient le commencement de l'année (40). Il ressemblait, par ses danses nocturnes et ses plaisirs dissolus, aux saturnales de Rome. Le second anniversaire était dédié à Frigga, dont on invoquait l'influence pour un été fructueux et la victoire sur ses ennemis. Le troisième, dit de reconnaissance à Odin, avait lieu au printemps, et exprimait la joie pour le retour de cette saison bienfaisante, et appelait le Dieu des batailles au

(40) Ce festival fut célébré au commencement de février jusqu'au règne d'Hakon-le-Bon (963) qui reporta la période de ses anniversaires à Noël, encore appelé Jul par les nations du Nord. Ce fut une des vieilles cérémonies païennes adoptées par les Chrétiens à cause de sa correspondance supposée avec l'ère de la naissance de notre Sauveur. Les étymologistes ont été embarrassés de découvrir la dérivation du mot. Loccenius (Antiq. Sueo-Goth) et Rudbeck pensent qu'il vient de Hjul, une roue, par allusion à la course du Soleil, indiquée par le symbole d'une roue sur beaucoup de monuments runiques. Auraus Verelius (Runa-Graph. Scandiv. antiq.) le fait dériver du verbe suédois *Jola*, réjouir; mais il est probable que la véritable origine est celle assignée au fragment d'un vieux Saga Norwégien, publié dans le second volume de Samlinger til det Norske Folks Sprog og Historie (1834), qui établit qu'il était appelé ainsi d'après Jolner, un des innombrables nom d'Odin. (Laing's Residence in Norway, p. 178.) Le mot Yule est aussi employé dans plusieurs parties de l'Écosse pour indiquer la même période de fête indiquant l'ancienne affinité des Caledoniens avec leur voisins plus au nord, et tendant à confirmer la conjecture de Tacite, et les récits des anciens chroniqueurs anglais : que les Pictes étaient d'origine du Nord, ou comme le dit Moore dans son langage si pittoresque «de la même ruche d'aventuriers du Nord qui lança ses essaims meurtriers sur l'Europe.» Hist. Irland. v. 1, p. 99. »

succès des expéditions projetées. Leurs offrandes furent d'abord des animaux et les productions choisies de la terre. On offrait à Thor des bœufs et des chevaux ; à Frigga le plus grand porc que l'on pouvait trouver; à Odin des chevaux, des chiens, des faucons, quelquefois un coq et un taureau engraissé. Comme le nombre *trois* était réputé nombre sacré, il déterminait les époques de ces solennités, qui étaient renouvelées tous les *neuf* mois, et duraient *neuf* jours, chacun marqué par l'immolation de *neuf* victimes vivantes. A Upsala, il y avait un grand sacrifice national, célébré tous les *neuf* ans, où le Roi, le Sénat et tous les citoyens de distinction étaient obligés de comparaître en personne, et d'apporter des présents de valeur (41).

Dans le moment de danger imminent ou de détresse, le sang des animaux étant regardé comme insuffisant, on y substituait des êtres humains, des captifs et des esclaves; mais, pour rendre l'offrande plus agréable encore, les pères n'épargnaient pas leurs enfants, — les Rois leurs sujets, — les sujets leurs rois. Un prince de Suède immola *neuf* de ses enfants pour obtenir ce qu'il désirait le plus, — une extrême vieillesse. Hakon-Jarl, de Norwége, commit la même cruauté pour obtenir la victoire sur son ennemi, Harald-Grœnske; et Olaf Trœtelia, un petit chef de Wermeland, fut brûlé pour apaiser Odin et mettre fin à une cruelle famine. L'ancienne his-

(41) Münter Kirchengeschichte, t. I, p. 134-144.
Müller, Sagabibliothek, t. III, p. 93. — Dithmar, Merseburg. Chronic., lib. I, p. 12.

toire du Nord abonde en exemples semblables. Ces sacrifices cruels étaient terminés par des festins dans lesquels on déployait toute la science et le faste de l'éloquence. Les temples de la superstition Scandinave furent remplis d'oracles, de magiciens, de sorciers, de devins des deux sexes, que consultaient ceux qui désiraient pénétrer les secrets de l'avenir.

Table Chronologique.

DANEMARK.	NORWÉGE.	NORMANDIE.	ANGLETERRE.
883 Gorm-le-Vieux. 941	863 Harald Ier (Haarfager) 934	Rolfr ou Rollo (premier duc). 931	871 Alfred-le-Grand. 901
941 Harald-Blaatand, fils de Gorm. 991	934 Erik Ier (Blodoxe), fils d'Harald Ier. 940	931 Guillaume-Longue-Epée fils de Rollo. 942	901 Edouard-le-Vieux, fils d'Alfred. 925
991 Svend (Testkieg), fils d'Harald. 1014	940 Hakon Ier (le Bon), fils d'Harald Ier. 963	942 Richard Ier, fils de Guillaume-Longue-Epée. 996	925 Athelstane, fils d'Edouard-le-Vieux. 941
1014 Knud ou Knutr, fils de Svend (Canut-le-Grand. 1035	963 Harald II (Graafeld) et ses frères, fils d'Erik Ier. 977	996 Richard II, fils de Richard Ier. 1027	941 Edmond, frère d'Athelstane. 946
1035 Harde-Knud, fils de Canut. 1044	977 Hakon le Jarl, fils de Sigurdr. 995	1027 Richard III, fils de Richard II. 1029	946 Edred, frère d'Edmond. 955
1044 Magnus-le-Bon devient roi du Danemark et de la Norwége. 1047	995 Olaf Ier (Tryggvason). 1000	1029 Robert-le-Diable, père de Richard III. 1035	955 Edwy, neveu d'Edred. 958
1047 Svend Estrithson, fils du Jarl Ulfr et d'Estritha, sœur de Canut-le-Grand.	1015 Olaf II (le Saint). 1030	1035 Guillaume-le-Conquérant, fils de Robert 1087	958 Edgar, frère d'Edwy. 975
	1028 Canut subjugue la Norwége.		975 Edouard-le-Martyr, fils d'Edgar. 978
	Svend, fils de Canut, abdique. 1035		978 Ethelred, frère d'Edouard. 1016
	1035 Magnus-le-Bon, fils d'Olaf. 1047		1016 Edmond-Côtes-de-Fer. 1017
	1047 Harald, Sigurdson (Haardrade) 1066		1017 Canut-le Grand. 1035
			1035 Harald-pied-de-biche, son fils. 1040
			1040 Harde-Canut, frère d'Harald. 1042
			1042 Edouard-le-Confesseur. 1066
			1066 Harold, fils de Godwin. 1066

HISTOIRE

DES

HOMMES DU NORD.

HISTOIRE

DES

HOMMES DU NORD.

CHAPITRE I[er].

Quelles notions les Grecs et les Romains avaient de la Scandinavie. — Cimbres et Teutons. — Fenni ou Skrithfinni (Finnois). — Emigration des Goths. — *Vœringjar* (Varœngers, Varangues) à Constantinople. — Les Saxons, les Angles et les Jutes émigrent en Grande-Bretagne.—Navigation d'Ohter et de Wulfstan autour de l'Océan Germanique et de la Baltique.

Les Anciens, dont l'imagination féconde et poétique vivifiait toute chose, se plaisaient à regarder la partie septentrionale de la terre comme le berceau de la religion et le centre de tous les mystères : c'était cependant pour eux la région des ténèbres. Mais de même que le jour s'échappe des ombres de la nuit, de même la lumière et tous les éléments divers qui constituent la nature, ont le Nord pour foyer primitif. Les Indous plaçaient dans cette partie du

globe leur fabuleuse montagne Méru (1) (l'Olympe de la Mythologie Indienne); et là, dans une mystérieuse obscurité, les Divinités dérobaient leurs attributs célestes aux yeux profanes des mortels. C'est dans cette terre Hyperboréenne, placée par les Grecs à l'extrémité du Nord, que Latone (*la Nuit*) donna le jour à ces deux *lumières* du ciel, Apollon et Artémis, ou Diane, qui plus tard émigrèrent à Délos; c'est là qu'était la demeure des Dieux Scandinaves, dont la vue embrassait le monde entier; et, lorsque les longues nuits d'hiver étaient éclairées par les reflets éclatants de l'Aurore Boréale qui brillait à l'horizon, les formes imposantes des Divinités, ceintes d'une auréole céleste, devenaient visibles aux enfants de la nature, qui, trop ignorants pour deviner leur origine, les adoraient avec une dévotion craintive et respectueuse. Ainsi Hérodote rapporte que les peuples Hyperboréens, « de toutes les races humaines la plus heureuse et la plus digne de l'être par ses vertus, » étaient en commerce habituel avec les Divinités, qui les admettaient à partager leur intimité « au milieu d'un ciel pur et sans nuages, dans des champs couverts d'une éternelle verdure, où la terre fertile et généreuse produisait des récoltes deux fois l'année : » il ajoute que ses heureux habitants atteignaient une vieillesse avancée, et qu'enfin, rassasiés de la vie, et ceignant joyeusement leurs têtes de couronnes, ils se précipitaient avec insouciance du haut

(1) Méru ou Méros (de μηρος, cuisse), montagne qui dominait la ville de Nysa; Pline nomme la montagne même Nysa. Elle était spécialement consacrée à Bacchus, qui y était sorti del a cuisse de Jupiter. Plin. VIII. (*N. du T.*)

de leurs montagnes dans les profondeurs impénétrables de la mer (1).

Telles sont, en résumé, les fictions poétiques dont l'origine s'explique par le penchant de notre nature inquiète, avide de placer le bonheur vers lequel elle soupire, dans des régions bien éloignées de la scène réelle de notre existence, et que nous ne pouvons atteindre que sur les ailes de l'imagination ; mais, ce qui est certain et positif, c'est qu'il faut resserrer dans un cercle très-étroit les connaissances que les nations classiques de l'antiquité avaient sur la Péninsule Septentrionale de l'Europe.

Les anciens Grecs et les Romains considéraient la Scandinavie, la Scandie (ou la Suévie), comme une île, ou groupe d'îles de l'Océan Septentrional. En l'année 320 avant Jésus-Christ, Pythéas, célèbre navigateur de Marseille, qui vivait peu de temps avant Alexandre-le-Grand, pénétra dans ces régions éloignées, qu'il visita deux fois, et les anciens géographes nous ont laissé quelques détails sur son

(1) Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, p. 53. — Pomponius Mela (de Situ Orbis, lib. III, c. 5), dit : « Hilares redimiti sertis in pelagus ex certâ rupe prœcipites dant; id eis funus eximium est. » La description de la félicité dont jouissent les Hyperboréens, donnée par Pline, est aussi romantique : « Regio aprica, felici temperie, omni afflatu noxio carens; discordia ignota, mors non nisi satietate vitœ, ex quâdam rupe in mare salientes. » (Plin., Hist. nat., lib. IV, c. 26.) On peut voir encore, en Suède, plusieurs de ces rochers, tels que Hunneberg et Halleberg (montagne sainte), dans le Gothland-Ouest, à l'extrémité du lac Wener. — (Thompson's Travels in Sweden, chap. III. — Clarke's Travels, vol. IX, p. 151, édit. 8°.) — Dans un style figuré et allégorique, on les appelait « le vestibule d'Odin ; » car on les considérait, en quelque sorte, comme le portique de l'Elysée Scandinave. —(Mallet's Northern Antiq., vol. I, p. 210, édit. 8°, 1770. — Wheaton's Scandinavia, t. I, p. 18, note 2.) (*Note du Trad.*)

voyage et ses découvertes (1). Il visita l'île d'*Albion*, signala l'existence à six jours de voiles au nord-est de cette dernière, d'une île ou contrée qu'il appela *Thulé* (2), et que quelques auteurs supposent être une partie de la côte du Jutland, appelée aujourd'hui *Thy* ou terre de *Thy*, ou dans l'ancien langage du Nord, *Thjóda*. D'autres, avec plus de vraisemblance, ont changé le nom de l'ancienne Thulé en Tellemark, ou Thylemark, province de la Norwége-Sud, d'où

(1) Si l'on en croit Strabon, 2, et Pline, 57, Pythéas serait contemporain d'Aristote, qui naquit en 384 avant Jésus-Christ. Pythéas était un célèbre savant de Marseille, très-versé dans la géographie, la philosophie et surtout dans les mathématiques. Il entreprit de longs voyages, pénétra fort avant dans la mer du Nord, et entra le premier dans la Baltique. On lui doit la découverte de l'île de Thulé. Il est aussi l'auteur de la distinction des climats par la différence de la longueur des jours et des nuits. Selon M. Gosselin, Pythéas ne s'avança pas beaucoup au-delà des Gaules ; ses nombreuses erreurs, qui ne pourraient être commises par un témoin oculaire, font croire qu'il se borna à recueillir dans quelques ports de l'Espagne des notions vagues sur les mers et les contrées septentrionales, qu'il essaya d'appuyer par ses connaissances astronomiques, et de faire passer chez un peuple ignorant comme le fruit de ses observations. — Strabon, Géogr., lib. II, p. 104, l'appelle ἀνὴρ ψευδιστατοσ (homo mendacissimus) ; Polybius, Bayle et Vossius le considèrent comme un romancier, un conteur. Mais Eratosthènes et Hipparque, deux célèbres géographes, admettent son témoignage oculaire ; et dans ces derniers temps, Gassendi, Cassini, Sanson et Bougainville ont successivement démontré la réalité de ses découvertes et de ses aventures. — *Voyez* Murray's Dissert. de Pyth. Mass. in Nov. Comm. —Götting., t. IV, et les Transactions de la Skandinavisk Litteraturselskab pour 1824, p. 204.

Pythéas avait écrit plusieurs traités en grec qui existaient encore au commencement du ve siècle, mais dont il ne reste rien aujourd'hui. — Wheaton's Scandin., t. I, p. 20. (*Note du Traducteur.*)

(2) Thulé ou Thylé, île de l'Océan Germanique, au nord de la Calédonie, était regardée comme l'extrémité du monde, ce qui faisait dire à Virgile : *Ultima Thule*. On a dit longtemps que c'était l'Islande ou le Groënland ; mais il est plus probable que c'est une des îles Shetland ou Feroë. — Virgile, Géorg. 1, vol. 3. — Tacite, Agr., c. 10. — Juvénal, 15, vol. 4

(*Note du Traducteur.*)

Pythéas, ou ceux dont il recueillit les observations, serait entré dans le Sund et la Baltique, visités déjà par les Phéniciens qu'y avait attiré la recherche de l'ambre. Il dépeint les parties septentrionales de Thulé comme agrestes et incultes, peuplées de sauvages ne vivant que de chasse et de pêche. Les habitants du Sud étaient plus avancés dans les arts nécessaires à la vie; ils cultivaient les grains, élevaient des abeilles et préparaient l'hydromel, leur boisson favorite. Le type caractéristique de tous ces peuples était la férocité et l'amour des combats (1).

Parmi les tribus Scandinaves, les anciens géographes et les historiens citent les Suiones, ou, dans le langage du pays, les Sviar (2), les Guthons, Gutes ou Goths, et les Daukiones, voisins des Goths (sans doute les Danois), dont la demeure primitive était en Scanie, et qui sont appelés, dans l'ancien langage du Nord, Danir ou Danskir (3). Pomponius Mela décrit un grand golfe qui s'avance dans la terre, au nord de l'embouchure de l'Elbe, qu'il appelle Sinus Codanus, et la grande île de Codononia (probablement la péninsule du Jutland), qu'il dit être habitée par les Teutons (4). Pline l'Ancien, le premier écrivain qui donne positivement à cette région septentrionale le

(1) Ptolémée, Géogr., lib. II, cap 2. *Voyez* Murray's Dissertation de Pythea Massiliensi in Nov. Comm. — Götting., tom. VI, et Dissertat. du Docteur Bredsdorff, sur la géographie ancienne du Nord, dans les Transactions de la Skandinavisk Litteraturselskab pour 1824, p. 204.

(2) *Sueonia*, Suède. (*Note du Traducteur.*)

(3) Tacite, Germ., cap. XLV. — Pline, lib. IV, cap. 13.

(4) « Super Albin Codanus ingens sinus magnus parvisque insulis refertus est. » De Situ Orbis, lib. III, c. 3.

nom de Scandinavie, constate aussi l'existence du Sinus Codanus, situé au-delà du promontoire Cimbrien, et parsemé d'un archipel d'îles (1). Tacite mentionne les colonnes septentrionales d'Hercule, voulant sans doute parler du passage étroit du Sund à la Baltique, qui ressemble exactement au détroit de Gibraltar. La flotte de Drusus n'avait pu traverser ni même approcher de ce détroit, qui fut infranchissable pour elle comme le détroit de Gibraltar l'avait été pour Hercule; et les Romains ne connurent les nations maritimes situées sur les bords de la Baltique que par leurs voyages par terre à la recherche de l'ambre (2).

Les Suiones, dit le grand historien Romain (3), étaient un peuple maritime, riche et puissant; les Rois possédaient un pouvoir despotique, semblable à celui que les traditions du Nord attribuaient aux Pontifes-Rois, successeurs immédiats d'Odin. Protégé par la mer contre toute surprise et toute invasion, le peuple ne se reposait pas même sur ses armes pour la défense du pays, confiée seulement à la garde des esclaves du Roi. Les Sitones (4), une des nombreuses tribus de cette nation, ressemblaient aux autres sous tous les rapports, excepté qu'ils étaient gouvernés par une femme : au dire des Romains, ils

(1) Hist. nat., lib. IV, cap. 27.

(2) Tacite, Germ., cap. XXXIV. — Grœters Suhm, t. I, p. 358. — Gibbon, Decline and Fall, etc., vol. IV, p. 241.

(3) *Suiones*, peuple de la Scandinavie, dans une contrée qui, au moyen âge, prit le nom de *Sueonia*, Suède. (*Note du Traducteur.*)

(4) *Sitones* (Norwégiens) séparés des Suiones par le mont Sivo. A leur territoire se bornait la Suévie; plus tard les Sitones furent un des peuples compris sous le nom de *Normanni*. Tacite, Germ., cap. 45. (*Note du Traducteur.*)

avaient non-seulement renoncé à toute idée de liberté, mais encore ils courbaient la tête sous le joug honteux de l'esclavage (1).

Tacite parle en outre de plusieurs autres tribus qui faisaient probablement partie de la nation, ou plutôt de la Confédération Saxonne. Toutes adoraient la Déesse Scandinave *Hertha*, ou Terre-Mère, dont la statue, élevée sur un terrain sacré, au milieu d'une île de la mer (2) (sans doute la Zélande), était adorée avec des cérémonies occultes et mystérieuses (3). L'attachement général des tribus Scandinaves pour leurs vieilles cérémonies superstitieuses, est un des traits distinctifs de leur caractère. Comme ils n'avaient d'autre temple que la voûte des Cieux, dans des lieux consacrés par la vénération de leurs ancêtres, le symbole invisible de la Divinité, cachée aux yeux profanes par un rideau épais, était adoré dans un bois sacré, situé près d'une île de l'Océan.

Plus loin, le même historien, parlant encore des bords occidentaux de la Baltique, qu'il appelle la mer des Suèves (*Suevicum mare*), cite les Æstyi (4), dont les habitudes et les mœurs ressemblaient beaucoup à celles des Germains Suèves, et dont la langue avait quelque analogie avec celle des Bretons. Les Æstyi adoraient la Mère des Dieux, et portaient en son honneur l'image d'un porc, animal consacré à la

(1) Tacite, Germ., cap. XLIV.

(2) *Hertha* et *Herta*. Il y avait, en outre, dans cette île, un bois qu'on appelait *castum nemus*. (*Note du Traducteur.*)

(3) Tacite, Germ., cap. XL.

(4) *Æstii*, peuple de la Sarmatie Européenne, Finnois d'origine, a donné son nom à l'Esthonie. (*Note du Traducteur.*)

déesse Freya dans la Mythologie du Nord. Ils recueillaient, sur les bords de la mer, l'ambre jaune rejeté par les vagues, et s'étonnaient du prix élevé dont le luxe Romain payait cet ornement qui, pour eux, était de si peu de valeur (1).

Ce fut de la Chersonèse Cimbrique, la péninsule moderne du Jutland, que s'élança, au dire des Romains, cette fameuse nation des Cimbres qui, formant une armée formidable, envahit l'Italie un siècle avant l'ère Chrétienne. « Ce n'était pas une petite tribu, » dit Tacite, « mais puissante et renommée, grande « nation par sa gloire. Il reste d'immenses vestiges « de leur vieille renommée : des camps sur deux « rives à la fois, des enceintes dont l'étendue peut « servir à mesurer la multitude et les forces de ce « peuple, et rend croyable la grandeur de ses armées. « Rome comptait six cent quarante années d'exis- « tence lorsque, pour la première fois, on entendit « le bruit des armes Cimbres. Cecilius, Metellus et « Papirius Carbon étaient consuls. De cette époque « au second consulat de l'empereur Trajan, on « compte près de deux cents ans, tant la Germanie « a été longue à vaincre. Durant ce grand laps de « temps, les pertes furent nombreuses et récipro- « ques. Ni les Samnites, ni les Carthaginois, ni les « Espagnes, ni les Gaules, ni même les Parthes, ne « nous donnèrent de si fréquents avertissements; « car la liberté Germanique est plus opiniâtre que « la maison de Arsacides. Si j'excepte le massacre

(1) Tacit., Germ., cap. XLV.

« de Crassus, que peut nous opposer l'Orient, « l'Orient perdant son roi Pacorus, l'Orient abattu « sous les pieds de Ventidius? Mais les Germains « ont enlevé au peuple Romain cinq armées consu- « laires; à Auguste, Varus et trois légions; et ce n'a « pas été sans perte que Marius dans l'Italie, César « dans la Gaule, Drusus, Tibère et Germanicus, « dans leur propre pays, leur ont porté de si rudes « coups. Plus tard, ils dédaignèrent les grandes me- « naces de guerre de Caligula; nos discordes et nos « guerres civiles leur fournirent une occasion de « sortir de leur repos; ils forcèrent les campements « d'hiver de nos légions, et aspirèrent à la conquête « des Gaules. Mais ils en furent de nouveau chassés, « et, dans ces derniers temps, on en a plus triom- « phé qu'on ne les a vaincus (1). »

Tacite hésite à reconnaître dans les Finnois (2) une tribu Sarmate ou Germaine; Ptolémée la place dans les parties sud-est de la Lithuanie, Tacite encore plus au nord. C'était, suivant le récit de l'historien, un peuple sauvage, croupissant dans une hideuse et dégoûtante pauvreté. Il n'avait ni armes, ni chevaux, ni demeures; mangeant l'herbe des champs, couchant sur la terre, vêtu de peaux de bêtes féroces. Sa seule croyance était dans ses flèches, dont la pointe était, à défaut de fer, fabriquée avec des os. Hommes et femmes chassaient ensemble et partageaient le produit de la chasse. Les jeunes enfants n'avaient d'au-

(1) Tacite, Germ., 36. Traduction Nisard, Dubochet, 1840.

(2) *Finnois, Fenni* ou *Fennii*, peuples du nord de l'Europe; ils habitaient la Finningia, aujourd'hui la Finlande. Pline, IV, c. 13. (*Note du Trad.*)

tres abris contre les bêtes fauves et les intempéries des saisons, que les courbures entrelacées des arbres, qui devenaient, en même temps, et leur berceau dans l'enfance et leur dernière demeure dans la vieillesse; et cependant ils trouvaient leur condition plus heureuse que ceux qui, « cultivant les champs, et abrités sous des toits, étaient alternativement esclaves de l'espoir et de la crainte (1). »

Tels sont en substance les renseignements imparfaits que l'on peut recueillir dans les écrivains classiques de la Grèce et de Rome sur l'ancien Nord. A l'époque de la décadence de l'empire Romain, Procope, secrétaire de Bélisaire, écrivait l'histoire des guerres qui amenèrent l'établissement du royaume des Goths en Italie et des Vandales en Afrique; il parle des Goths, des Vandales et des Gépides (2), comme ne formant réellement qu'un seul peuple au point de vue de l'origine, du langage, des mœurs et des institutions qui leur étaient communes. « Ce sont en général, » dit-il, « des hommes bien faits, au port majes-
« tueux et imposant, aux cheveux rouges ou blonds.
« Ils sont gouvernés par les mêmes lois et les mêmes
« coutumes; pratiquaient, dans le principe, la même
« religion Païenne, et suivent actuellement la reli-
« gion Chrétienne Arienne; ils parlent tous cette
« langue appelée Gothique, et se considèrent comme
« une seule nation descendue d'une souche com-

(1) Tacite, Germ., 46.

(2) Selon quelques auteurs, *Gépide* signifiait paresseux, et les Goths avaient donné ce nom à ceux d'entre eux qui, au lieu de marcher vers les frontières Romaines, restèrent dans leurs foyers et ne les suivirent que longtemps après. (*Note du Traducteur.*)

« mune. » Il raconte l'émigration et les courses vagabondes des Hérules (1) aux ve et vi^e siècles, qui, allant des bords du Danube à l'Océan Septentrional, vers la contrée des Danois, traversèrent la mer pour venir s'établir dans l'île de Thulé, qu'ils occupaient à l'époque où vivait Procope. Il ajoute que l'île de Thulé était dix fois plus large que l'ancienne Bretagne; qu'à la mi-juin le soleil ne se couchait pas pendant six semaines, mais qu'au solstice d'hiver il ne paraissait pas pendant le même espace de temps; il mentionne aussi le grand festival de Jul ou Yule (dont nous parlerons plus tard), célébré par les Hyperboréens lorsqu'ils attendaient le retour de cet astre bienfaisant (2). Les parties septentrionales de cette île étaient entièrement inhabitées. La partie habitée était partagée en trois nations ou tribus : chacune d'elles avait son Roi. Il cite entre autres les Skrithfinni (3), auxquels il rapporte tout ce que Tacite

(1) Hérules, *Heruli*, une des nations barbares du nord de l'Europe qui attaquèrent l'Empire dans sa décadence; ils parurent pour la première fois sous le règne de Gallien, qui les battit. Ils firent depuis diverses excursions en Occident et en Orient, et enfin s'emparèrent de Rome sous Odoacre, le plus illustre de leurs Rois. Ils habitaient au-delà du Danube inférieur, et étaient excellents nageurs. (*Note du Traducteur.*)

(2) Procopius de bello Vandal., lib. I, c. 2. — De bello Goth., lib. II, c. 14, 15.

(3) Paul Warnefrid, l'historien des Longobardiens, dérive ce nom de *skrita*, sauter, franchir; il ajoute que ce peuple poursuivait les bêtes féroces à l'aide de petites baguettes recourbées qu'il se mettait sous les pieds, et dont il se servait avec une adresse merveilleuse, ce qui s'applique évidemment aux patins des Finnois ou des Lapons. Dans le vieux langage Scandinave, « voyager sur des patins » s'appelait « *skrida paskidor.* » Plutarque dit (Vie de Marius) que les Cimbres, dans leurs moments de loisir, s'amusaient à glisser sur les flancs glacés des Alpes, « malgré les roches saillantes et les pentes rapides des montagnes. » — Wheaton's Scandinavia, t. I, p. 72. (*Note du Traducteur.*)

dit des Finnois; les Gauten, la tribu la plus nombreuse, et les Hérules, récemment établis à cette époque dans le voisinage des Skrithfinni. Toutes ces différentes nations, habitant l'île de Thulé, adoraient un grand nombre de Dieux et de Divinités bonnes et mauvaises, qui peuplaient la terre, l'air et les eaux, la mer et les fontaines. Elles leur offraient différentes sortes de sacrifices, surtout des sacrifices humains, et leurs prisonniers de guerre étaient très-souvent immolés en l'honneur de Mars, qu'elles adoraient comme le plus puissant des Dieux (1).

Cassiodore, le premier ministre de la cour de Théodoric, le roi Goth de l'Italie, flattant l'orgueil des conquérants Barbares, leur donna une histoire nationale, espèce de compilation formée des anciennes complaintes et des nouvelles conservées chez eux par la tradition. L'original de cette histoire est perdu, et l'abrégé de Jornandes ne donne qu'une idée très-imparfaite de son contenu (2). Mais ce dernier écrivain était lui-même Goth, et les notes qu'il a laissées sur les émigrations et les courses vagabondes de cette nation, concordent parfaitement avec les traditions anciennes du Nord, telles qu'elles étaient conservées par les auteurs primitifs. D'après Jornandes, les Goths, sous le commandement de leur roi *Béric*, croisèrent dans les mers du Nord, depuis la grande île

(1) Procopius de bello Vandalico, lib. I, cap. 2. — De bello Gothico, lib. II, cap. 14, 15.

(2) Son ouvrage n'est lui-même que la copie de Florus avec quelques additions et changements, de manière que l'on peut corriger l'un par l'autre. (*Note du Traducteur*)

de Scandie ou Scanzia (Scanie); et le lieu où ils débarquèrent sur les bords méridionaux de la Baltique s'appela Gothiscanzia. Ils subjuguèrent les Vandales établis sur les bords de la mer, et plusieurs générations après, émigrèrent en Scythie, sur les bords de la mer Noire, d'où ils s'élancèrent pour attaquer l'Empire Romain. Ils habitaient primitivement des régions différentes de la Scandinavie; aussi étaient-ils divisés en Ostrogoths et Visigoths,— Goths de l'Est et Goths de l'Ouest; — distinction qu'ils ont toujours conservée, quel qu'ait été plus tard le pays qu'ils occupèrent. A l'aide de généalogies ambitieuses et mensongères, ils faisaient descendre leurs princes héréditaires, des dieux et demi-dieux appelés *Anses*, et célébraient les exploits de ces héros dans des chants et des récits traditionnels (1).

Dans l'histoire du Bas-Empire et, plus tard, de l'Empire Grec, nous trouvons d'autres traces du contact qui existait entre les nations Scandinaves et les contrées méridionales de l'Europe. La mer Baltique fut le théâtre de leurs premières expéditions maritimes, et les tribus originaires du golfe de Finlande les saluèrent du nom justement mérité de *Varœngers, Vœringjar, Varangues*, ou écumeurs de mer. Dans la dernière partie du IXe siècle, le chef de l'une de ces bandes d'aventuriers s'établit à Austergárd ou Novogorod, fonda la première dynastie des Czars, et, mêlant le sang de ses compagnons Normands avec celui des Slaves, naturels du pays, enfanta cette na-

(1) Jornandes, de Rebus Geticis, cap. 3, 4. 13, 17. — Gibbon, Decline and Fall, etc., vol. I, p. 332.

tion gigantesque, cet empire si puissant aujourd'hui, appelé la Russie. D'autres aventuriers suivirent les traces de leurs compatriotes; quelques uns traversèrent la Russie (Gardaríki) et cherchèrent fortune auprès des empereurs Grecs à Constantinople : ces monarques dégénérés les engagèrent comme gardes-du-corps. Leur troupe se recrutait des bandes nombreuses d'Islandais, de Norwégiens et de Danois, qui venaient de l'île de Thulé en traversant l'Océan Atlantique et la Méditerranée; et les braves Varangues défendirent plus tard, avec une fidélité que rien ne démentit, le trône chancelant des Césars (1).

Dans la dernière partie du v[e] siècle de l'ère Chrétienne, l'île de la Bretagne, abandonnée par les Romains, ses maîtres, fut envahie et occupée par trois tribus de Barbares qui habitaient entre l'Elbe et la mer Baltique : — les Saxons (2), les Angles (3) et les Jutes. L'histoire de la nation Anglo-Saxonne, qui se forma du mélange de ces tribus, se lie étroitement avec celle des Scandinaves, et offre un intérêt puissant, car, par son secours, nous remontons à l'origine du nom et de la nation Anglaise. Mais

(1) Gibbon, Decline and Fall, vol. X, ch. 55. — Lévêque, Histoire de Russie, t. I, p. 16. — Karamsin, Geschichte des Russischen Reiches, t. I, p. 37-91. — Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 91, note (A). — Gibbon cherche à établir que, parmi ces aventuriers, il y avait des Anglo-Saxons; mais, d'après une lecture attentive des auteurs qu'il cite, il nous est impossible de croire qu'il y ait eu parmi eux une portion assez considérable de Saxons, à moins que ce ne soit après la conquête Normande; il est probable cependant qu'il y en eut *quelques uns* à une époque antérieure.

(2) Saxons, ou hommes à longs couteaux. *Sax*, *seax*, *sachs*, une épée courte; *hand-sax*, un poignard; *ram-sax*, une épée. (Gloss. Wachter.)
(*Note du Traducteur.*)

(3) Angles ou Anghels, *Engla*, *Anglen*. (*Note du Traducteur.*)

la race des Anglo-Saxons appartient à la famille Teutonique et non à la famille Scandinave ; et, bien que pratiquant la religion d'Odin, très-répandue à cette époque, ces peuples parlaient un langage parfaitement distinct de l'ancien langage du Nord ou de la langue d'Islande. Les Jutes, qui vinrent des parties septentrionales de la Chersonèse Cimbrique, étaient les moins nombreuses de ces tribus émigrantes. Les Angles habitaient le duché appelé aujourd'hui Sleswig, qu'ils évacuèrent plus tard entièrement, laissant par cet abandon la contrée complétement déserte. Les Saxons appartenaient à cette tribu de la Confédération Saxonne qui habitait Nordalbingie ou le territoire situé entre l'Elbe et l'Eyder (1).

Alfred-le-Grand, Roi des Saxons de l'Ouest, fut, après Charlemagne, le premier souverain de l'Europe moderne qui eut les véritables sentiments de ses devoirs, et qui, loin de considérer son rang comme un moyen de servir son intérêt et son plaisir, n'eut d'autre mobile, pendant toute sa carrière, que le bien-être général de son royaume. A ses talents pour les affaires militaires et intérieures se joignait encore un goût prononcé pour les arts libé-

(1) Rask, Angelsaxisk Sproglœre, etc. Le professeur Rask, pour prouver de quelles tribus descendaient les différentes portions de la nation, donne le récit suivant, tiré de la Chronique Saxonne : « Les hommes de Kent et de « Wight, et cette tribu des Saxons de l'Ouest appelée encore tribu du Jutland, « descendent des Jutes. Les Saxons de l'Est, du Sud et de l'Ouest tirent leur « origine des vieux Saxons. Les Angles de l'Est et du Centre, les Merciens « et tous les Northumbriens descendent des Angles, dont la demeure primi- « tive est devenue un désert, séparant les habitants du Jutland et les Saxons. » Beda Venerabilis donne un récit semblable de l'origine des Anglais dans son Histoire Ecclésiastique, lib. I, cap. 15.

raux et utiles; son esprit, curieux et avide, dévoré de la soif de connaître, se dirigeait avec une activité toujours nouvelle vers toute chose pouvant contribuer à l'amélioration de la société. Entre autres traductions des ouvrages latins en langue Anglo-Saxonne, destinés à l'instruction de ses sujets, il leur donna l'*epitome* de l'ancienne histoire d'Orosius (1), à laquelle il ajouta quelques notes, fruit de ses propres recherches sur la géographie de l'Europe. Alfred intercala dans cet ouvrage le récit qui lui fut fait par Otter (ou Ohter), navigateur Norwégien, de ses voyages et découvertes, sous le règne d'Harald-Haarfager. Dans ce récit, Ohter apprit au roi Alfred qu'il vivait à Halgoland, « au nord de tous les hommes du Nord, » vis-à-vis la mer occidentale; que la terre au-delà du nord était sauvage et ruinée, sauf quelques rares exceptions dont profitaient les *Finnas* (Finnois) pour chasser dans l'été et pêcher dans l'hiver. Il entreprit une fois un voyage de découvertes autour du cap Nord, et poussa jusqu'aux limites de la mer Blanche (2), à l'est de laquelle il trouva une autre tribu, les *Beormas,* qui parlaient à peu près la même langue que les Finnois. « Ohter, » dit le Roi, « était un homme « très-riche par toutes les marchandises qu'il possé-« dait et qui avaient du prix dans ces contrées. Ainsi « il avait, à l'époque où il visita le roi Alfred, six « cents daims apprivoisés; plus, six cents rennes

(1) Cette traduction existe encore, et a été publiée avec une version anglaise. Londres, 1773. *Orozius* ou Orose naquit à Tarragone en Catalogne, à la fin du IVe siècle de J.-C.; il fut disciple de saint Augustin et voyagea en Palestine. *(Note du Traducteur.)*

(2) En russe, *Beloe More,* grand golfe de l'Océan Arctique. *(N. du T.)*

« dressés à la chasse de ces animaux, et beaucoup
« plus estimés par les Finnois. Other était un des
« hommes les plus importants de ces contrées; ses
« troupeaux ne comptaient pas moins de vingt têtes
« à cornes, vingt moutons et vingt porcs, et le peu
« de terre qu'il labourait l'était avec ses chevaux.
« Les revenus de cette contrée consistent surtout
« dans le tribut payé par les Finnois, en peaux de
« daims, en plumes d'oiseaux, en os de baleine, en
« cordages faits de boyaux de baleine ou de boyaux
« de phoque. Chacun paie suivant son avoir; les
« plus riches en peaux de quinze martinets, cinq
« rennes, une peau d'ours, dix boisseaux de plumes,
« un manteau de peau d'ours ou de loutre, deux
« cordages (ayant chacun soixante aunes de long),
« l'un en boyaux de baleine, l'autre en boyaux de
« phoque. »

Ohter ajoute encore « que la contrée habitée par
« les hommes du Nord est très-longue et très-étroite,
« et que toute la partie propre au pâturage et au la-
« bour, parfois hérissée de rochers, est située sur le
« bord de la mer; à l'Est sont des montagnes arides
« et incultes, parallèles aux terres cultivées qu'habi-
« tent les Finnois; la terre cultivée, très-large à
« l'est, se rétrécit au nord; à l'est, sa largeur est de
« 60 milles et même davantage en quelques endroits;
« vers le milieu, elle a à peu près 30 milles de large,
« quelquefois un peu plus; au nord, où elle forme la
« partie la plus étroite, il n'y a que 3 milles de distance
« entre la mer et les montagnes : ces dernières sont
« si larges en quelques parties, qu'un homme pour-

« rait à peine les traverser dans une semaine, et « d'autres en quinze jours de marche. En face et « au sud de cette terre est située *Sveoland* (la « Suède); de l'autre côté des montagnes et en face « de cette terre (la Norwége) est *Cwenaland* (1), « habitée par les *Cwenas*, les *Quenes* ou *Quans*. « Les *Cwenas* et les hommes du Nord, dans leurs « excursions réciproques, atteignaient quelquefois « jusqu'à ces montagnes. On trouve au-delà de grands « lacs d'eau fraîche, et les Cwenas, pour y arriver, « portent leurs bateaux sur leurs épaules à travers « les terres; c'est alors qu'ils se livrent à leurs dépré- « dations sur les hommes du Nord : leurs bateaux « sont petits et légers. »

Ohter avait aussi navigué dans la Baltique, et il donne la description d'un port éloigné au sud de Halgoland, qui doit être la province actuelle de Christiansand, et qu'il appelle *Sciringesheal*.

Ohter dit, en outre, « que le comté qu'il habite « s'appelle Halgoland, ajoutant que personne n'ha- « bitait au nord de ce comté. La distance d'Halgo- « land à cette partie située au sud de cette terre « appelée *Sciringesheal*, est telle, qu'un mois ne « suffirait pas pour en faire le trajet, en ne voya- « geant pas la nuit, et avec l'espoir d'avoir chaque « jour un vent favorable. Pendant ce voyage, Ohter « ne se serait pas éloigné des côtes; il aurait eu à « droite *Isaland* (Islande) (2); les îles qui existent

(1) La contrée située entre le golfe de Bothnie et le mont Sevo, qui sépare aujourd'hui la Suède et la Norwége.

(2) Le professeur Rask a sagement substitué ce mot à celui d'*Irlande*,

« entre l'Islande et cette terre (c'est-à-dire les iles « Feroë et Shetland, etc.), et enfin cette contrée (la « Bretagne) jusqu'à son arrivée à Sciringesheal; « et pendant tout ce trajet il laissait à gauche Nord- « vege (la Norwége). Au sud de Sciringesheal existe « dans la contrée (Danemark) une baie immense for- « mée par une vaste mer, si large que l'on ne peut en « voir les bords opposés. En face, et de l'autre côté, « serait le *Gotland* (le Jutland), puis après le *Sil-* « *lende* (Sleswig). Il ajoute qu'il mit cinq jours à « naviguer de Sciringesheal au port appelé par les « hommes *Æt-Hœthum* (1), situé entre les *Vi-* « *nedum*, les *Seaxum* et les *Angles*, au-dessous des « *Dene*. En se dirigeant de Sciringesheal vers ce « port, il eut à sa gauche le *Denamearc* (2) (Hal- « land (3) et peut-être la Zélande), et à droite il lon- « gea pendant trois jours une large mer (le Cattégat); « deux jours avant, il avait touché à Hœthum, à « Gotland, à Sillende et à plusieurs îles (ces terres « étaient habitées par les *Engles* avant leur établis- « sement ici); puis enfin il eut à sa gauche, pendant

qui ne correspond pas avec les autres parties du voyage. L'Islande fut découverte pour la première fois par les Norwégiens, en 861, et était sans nul doute bien connue d'Ohter.

(1) C'est-à-dire la cité de Sleswig, dont le vieux nom Islandais était *Heidabœr*.

(2) La contrée habitée par les Danir ou Danskir, tribu de Goths, établie en Scanie, ainsi appelée de ce qu'elle occupait les *terres plates* (*daim mark*), entre les montagnes du Gothland et la mer. Malte-Brun, Geogr., liv. CXLIX, p. 577. (*Note du Traducteur*.)

(3) *Halland* ou *Halmstad*, préfecture (*Laen*) de Suède, dans la partie sud-ouest de la Gothie. (*Note du Traducteur*.)

« deux jours, les îles qui appartenaient au Denamearc « (Fionie (1) Laaland, Langeland, Falster, Moen, « Alsen, Femeren et Bornholm). »

Cette description très-curieuse contient, en outre, le récit d'un voyage fait par Vulfstan, navigateur Danois, dans la partie méridionale de la Baltique, que le roi Alfred recueillit de sa propre bouche.

Vulfstan raconte qu'il alla de Hœthum à Truso (sur les bords du lac Dreusen, dans les parties orientales de la Prusse) en sept jours et sept nuits, le bateau étant à la voile pendant tout le temps.

A droite était *Veonodland*, à gauche *Langaland*, *Lœland*, *Falster* et *Sconey* (la Scanie) (2), qui appartiennent toutes au Denamearc. « J'avais aussi « à gauche, » ajoute-t-il, « *Burgundaland* (Born- « holm) (3), qui avait un Roi particulier choisi par « les indigènes. En quittant Burgundaland, je lais- « sai à gauche les contrées de Blecingaeg, Meore « et le *Gotland*, qui appartiennent au *Sveon* (la « Suède). A droite et pendant tout le trajet jusqu'à « *Viole-Mutha*, ou Bouches de la Vistule, j'avais Veo- « nodland (la contrée des Vendes). »

Le voyage de Vulfstan ne s'étendit pas au-delà de la rivière d'Illing et du lac sur les bords duquel était situé Truso, dans l'*Estland*. Mais, pendant le

(1) *Funen, Fyen* ou *Fionie*, île du Danemark, dans la Baltique. (*Note du Traducteur.*)

(2) *Laland*, *Laaland* ou *Lalland*, île du Danemark, dans la Baltique, entre Falster et Langeland. (*Note du Traducteur.*)

(3) *Bornholm, Boringia*, île du Danemark. (*Note du Traducteur.*)

moyen âge, les communications, nécessitées par le commerce ou les besoins de la guerre, devinrent fréquentes et actives entre les Scandinaves et les contrées situées au sud et à l'est de la Baltique (1).

Ces communications se sont multipliées, comme nous le verrons plus tard, par la conversion des pays du Nord au Christianisme pendant les IXe et Xe siècles. Les expéditions en Orient de Harald Sigurdson et de Sigurdr Magnusson (le Pélerin), dont l'une était dirigée vers Constantinople en pénétrant par la Russie (Gardaríki), et l'autre vers le Levant en traversant la mer du Nord et entrant dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, étaient de véritables voyages de découvertes pour les habitants du Nord. Les Rois et les Jarls de Norwége et de Danemark ont pris une part glorieuse aux Croisades, et les moines de ces pays, ainsi que de l'Islande, ont souvent voyagé en pélerins à Rome et dans la Terre-Sainte. Les itinéraires de ces expéditions et de ces voyages ont contribué à répandre dans le Nord, pendant le moyen âge, des notions, plus ou moins exactes, sur la géographie et sur l'état actuel de ces régions du Midi et de l'Orient, qui avaient été le berceau de la civilisation humaine, et où on en retrouvait de beaux restes dans l'empire chancelant des Grecs et dans les villes de l'Italie, qui conservaient encore leur organisation municipale romaine (2).

(1) Rask, Ottars og Ulfsteens Korte Reideberetninger, etc., dans les Transactions de la Skandinavisk Litteraturselskab pour 1815.

(2) *Voyez* notre chapitre XVI pour les aventures romanesques de Harald Sigurdson et de Sigurdr-le-Pélerin.

CHAPITRE II.

Découverte de l'Islande par les Norwégiens. — Aspect de cette île. — Colonisation de l'Islande par Ingolf. — Découverte du Groënland (Terre Verte) par Erik-le-Rouge. — Découverte de l'Amérique du Nord par Leif, fils d'Erik-le-Rouge. — La Vinland explorée par Torvald, frère de Leif. — Torvald tué par les Esquimaux. — Colonisation de la Vinland par Thorfin et ses compagnons. — Massacre de la colonie Norwégienne dans la Vinland. — Voyages des frères Zeni, navigateurs Vénitiens, dans l'Océan Septentrional.

Doués d'une activité infatigable et d'un caractère aventureux, les Scandinaves ne bornèrent pas leurs excursions à la mer Baltique; ils erraient à l'aventure sur le grand Océan Septentrional et l'Océan Occidental, sans cartes marines, sans boussoles, quêtant les aventures, flairant le pillage et cherchant à découvrir quelques nouvelles terres pour y former des colonies plus ou moins durables et productives. Déjà à une époque très-reculée, leurs navigateurs découvraient les Orcades et les îles Feroë; déjà en 861, Naddod, pirate Norwégien, parti des îles Feroë, et entraîné par une tempête vers le Nord jusqu'au Pôle Arctique, trouvait une terre très-grande, qu'en raison de son aspect il appelait Snœland ou terre de

neige, et qui, plus tard, reçut le nom plus mérité d'*Islande*, terre de glace; mais, arrivé au sommet d'une haute montagne, et n'apercevant aucune trace d'habitation, Naddod retourna en Norwége et raconta son voyage. Bientôt après, cette île fut visitée par le Suédois Gardar Svarfarson, qui en fit le tour pour s'assurer que c'était bien une île. Il y passa tout un hiver, ne vivant que de poissons, et l'appela Gardarsholm ou île de Gardar (1).

En 865, cette île fut encore visitée par un autre Vikingr (2) Norwégien, nommé Floki-Rafna (3), qui, suivant les récits traditionnels de l'Islande, descendait de Goa, sœur de Nor, le fondateur mystique du

(1) Schœning, Norges Riges Historie, t. II, p. 101, 104. — Forster's Geschichte der Entdeckungen, und Schiffahrten in Norden, p. 68. — Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, p. 189.

(2) *Vikingr* au singulier, *Vikingar* au pluriel, Enfants des *Anses*, pirates Danois qui cheminaient gaiement *sur la route des Cygnes*, *ofer svan rade*, comme disent leurs vieilles poésies nationales dans leur langage si pittoresque. Souvent on donnait ce nom de *Vikingr* aux chefs des pirates, rois de la mer, et il semble probable que c'est là l'origine de toutes les royautés du moyen âge : Roi d'armes, Roi des bardes, des archers, des ribauds, des mendiants, de l'épinette, d'Yvetot, de la fève, etc. (E. Duméril, Histoire de la Poésie Scandinave, p 133). — On a souvent confondu *Vikingr* avec *Sœkingr* ou roi de mer. Le mot Islandais *Konungr* (en Anglo-Saxon, *Cyning;* en Allemand, *Koenig;* en Danois, *Kongen;* en Anglais, *King*, roi) est dérivé de *Konr* (jeune homme, chef, *duc*), la terminaison *ungr* correspondant à la pénultième Anglo-Saxonne *ing*, signifiant fils ou descendant; de là vient la dérivation de *Skiold-ungr*, *Ung-ling*, *Woden-ing*, etc., les descendants de Skiold, Yngve et Odin. La même pénultième se rencontre dans les vieilles dynasties Françaises des Mérovingiens, Carlovingiens, etc. L'ancien nom royal donné dans le Nord à Hakon, ou Ha-Konr, veut dire littéralement jeune homme de haute naissance, c'est-à-dire prince. Palgrave pense que c'est une dérivation Celtique du mot *Cœn* ou *Can*, un chef. — Rise and Progress of English Commonwealth, v. I, App. CCCXLI. Wheaton's Scandinavia, t. I, p. 160. (*Note du Traducteur*).

(3) *Rafn* ou *Hrafn*, Icl., pour *Raven*, corbeau.

royaume de Norwége. Le Landnâmabok (1) et les autres Sagas rapportent que, parti des îles Feroë et arrivé non loin de l'île qu'il cherchait, Floki laissa envoler trois corbeaux qu'il avait d'avance consacrés aux Dieux. Un d'eux retourna aux îles Feroë, le second vint reposer ses ailes fatiguées à bord du bateau, tandis que le troisième dirigea par son vol le navigateur vers la terre, but de son voyage. Il la nomma *Islande* (terre de glace). Elle s'offrit à ses yeux sous le même aspect de dévastation et de tristesse qu'elle présente encore aujourd'hui; mais, à cette époque, elle était couverte et entourée d'une ceinture de bois touffu qui a complétement disparu depuis. Les montagnes escarpées élevaient jusqu'aux cieux leurs cimes majestueuses, couvertes de neiges et de glaces éternelles; les feux souterrains brûlaient déjà dans leurs fournaises allumées; mais le mont Hekla n'avait pas encore lancé ces terribles éruptions qui l'ont rendu depuis le rival de l'Etna et du Vésuve. Sous d'autres rapports, la nature offrait déjà ces beautés mystérieuses qui attirent encore aujourd'hui les voyageurs curieux de visiter cette terre de merveilles. Ces chaînes de montagnes glacées,

(1) Le Landnâmabok, ou livre des premiers colons Norwégiens en Islande, est le recueil national le plus complet qui ait été peut-être compilé. Il contient les noms d'environ trois mille personnages et de quatorze cents localités, et forme un registre généalogique exact des colons, de leurs propriétés, de leurs familles, et une courte notice sur leurs travaux et leurs exploits. Cette compilation, œuvre de plusieurs auteurs, fut commencée par Are, surnommé Frodr, ou le Docte (né en 1067, mort en 1148), continuée par Kolsteg, Styrmer et Thordsen, et terminée par Hauk Erlendson, mort en 1334, et qui, pendant longtemps, fut Lagman ou gouverneur de l'Islande. Le Landnâmabok est regardé comme la première autorité dans toutes les matières relatives à l'histoire des temps anciens de l'Islande. (*N. du T.*)

coupées par de profondes vallées, ces ponts artificiels formés par la lave qui jaillissait depuis des siècles, ces plaines sillonnées de fontaines d'eau bouillante qui s'élançaient des cavernes ardentes et souterraines, cette terre tremblant sans cesse sous les pas mal affermis et ne produisant pas en été la moisson suffisante pour nourrir pendant les rigueurs de l'hiver les troupeaux et le bétail; tous ces effrayants mystères de la nature découragèrent le Norwégien: désappointé dans les résultats qu'il s'était promis, il profita du printemps pour retourner dans sa patrie, renonçant à l'idée de s'établir dans une contrée que les Dieux eux-mêmes semblaient avoir condamnée à des convulsions volcaniques et à une stérilité éternelle (1).

Mais bien différents furent les récits de ses compagnons sur cette terre nouvelle. C'était, disaient-ils, un climat délicieux, un sol vierge et fertile, et l'un d'eux, dans son enthousiasme et pour donner une idée de ses richesses et de sa fécondité, ne trouvait autre chose à dire que « le lait coule de chaque plante, et le beurre de chaque rejeton. » Bientôt dans tout le Nord circule le bruit de la découverte d'une contrée nouvelle, d'un climat si doux que les animaux domestiques y vivent sans avoir besoin d'abri au milieu de l'hiver; si fertile que le bois y abonde, que les eaux sont peuplées de saumons et d'autres poissons, et que les mers voisines regorgent de baleines et de vaches marines: « Telle était cette terre

(1) Schœning, t. II, p. 106; Henderson's Travels in Iceland, vol. I, p. 308.

où l'homme pouvait vivre libre de la tyrannie des rois et des seigneurs. » Elle justifiait, en un mot, cet éloge que, dans leur partialité, les naturels du pays lui prodiguent encore aujourd'hui : « que de toutes les terres éclairées par le soleil, l'Islande est la meilléure et la plus fertile (1). »

En 874, treize ans environ après la découverte de l'Islande, Ingolf, fils d'un Jarl Norwégien, ayant tué son adversaire dans un de ces combats terribles, si fréquents dans les annales du Nord, et forcé de fuir avec son beau-frère Hjörleif, pour échapper à la vengeance de la famille qui réclamait le prix du sang, vint chercher un refuge en Islande, dans cette île déserte, loin des poursuites d'Harald Haarfager, qui avait subjugué tous les petits rois de la Norwége, et réduit toute la contrée sous sa domination féodale. Les chroniques rapportent qu'Hjörleif n'offrait jamais de sacrifices aux Divinités. Ingolf, au contraire, était profondément pénétré des superstitions de son siècle et de son pays. Non content de consulter l'oracle avant de faire voile pour l'Islande, il emporta avec lui les colonnes sacrées de sa demeure de Norwége, et les jetant à la mer à son approche de la côte d'Islande, fit le vœu de débarquer et de fonder sa colonie à l'endroit où les vents et les flots le forceraient d'aborder (2). Mais, poussé au large par la

(1) Henderson, vol. I, Introd., p. xv.

(2) Ces colonnes sacrées s'appelaient *Ondvegissúlur* ou *Setstokkar*. La superstition donnait la préférence à cette partie de la côte où le caprice des vents et des flots les poussait. Nous en avons, du reste, un exemple dans la persistance d'Ingolf, qui, bien qu'établi depuis trois ans sur la côte

violence des vents, il fut emporté dans une direction opposée. Bientôt il prit terre à un promontoire situé sur la côte sud-est de l'île qui, de ce jour, prit le nom de Ingolfshöfdi. Trois ans après, ses serviteurs, qu'il avait envoyés à la recherche des colonnes sacrées, les trouvèrent échouées dans une baie située à la côte sud-ouest. Ingolf, fidèle à son vœu, et sans écouter les reproches que lui adressaient ses compagnons de préférer une terre inculte aux sites délicieux qu'ils avaient traversés depuis l'Est, fixa sa demeure définitive dans le détroit appelé aujourd'hui Faxe-Fjord, où est située Reykjavik, capitale actuelle de l'île. Hjörleif, son compagnon et son ami, vint aborder et s'établir sur la côte méridionale, à l'endroit appelé aujourd'hui Hjörleifshöfdi; mais l'été suivant, il fut assassiné avec toute sa suite par ses esclaves Islandais, qui l'attirèrent dans un bois sous prétexte de poursuivre un ours. Les assassins s'enfuirent avec ses richesses vers les îles Westman Oerne, mais ils furent poursuivis et massacrés par Ingolf. Au milieu de ses lamentations sur

sud-est, voulut se fixer là où vinrent échouer ses *Setstokkar*.—Antiq. Amer., p. 9, note A; Islands Opdagelse og Bebyggelse af N. M. Petersen, Nord. Tidsk. for Oldkyn. B. 1, p. 258-9. — Tegner décrit ainsi les Setstokkar de la salle du festin de Frithiof :

« — hög sätespelarne båda
Stodo för ändan deraf, två Gudar skurna af almträd;
Oden med herrskareblick, och Frej med solen på hatten. »
Frithiofs saga III, p. 18.

« Là sont les deux colonnes élevées de Frithiofs, et dans l'orme le plus beau sont sculptées les images de deux Divinités : Odin le superbe, à l'extérieur noble et imposant, et Freyr le brillant; autour de sa tête se reflètent les rayons éblouissants du soleil. »
Rafn, Antiquitates Americanæ, Copenhague, 1837, p. 9, note A. (*N. du T.*)

le corps inanimé de son ami, les Sagas le font s'écrier : « quelle triste destinée pour un si excellent » homme de périr sous le fer de vils esclaves ! Mais » tel sera toujours le sort de ceux qui ne sacrifie- » ront pas aux Dieux (1). »

En 982, un siècle environ après la première découverte et la colonisation de l'Islande, Torwald, Jarl de Norwége, exilé de sa patrie pour avoir tué son ennemi, se retira dans cette île avec son fils Erik, surnommé Raudi ou le Rouge. Après la mort de son père, Erik Raudi, forcé de quitter l'Islande pour le motif qui avait fait jadis bannir Torwald, et, cherchant un nouvel asile, équipa un bateau et se dirigea vers le sud-ouest, du côté où quelques aventuriers avaient déjà découvert une terre nouvelle. Il trouva une petite île, et passa l'hiver dans un détroit qu'il appela Erik's Sund. Le printemps venu, il parcourut la terre-ferme, et la trouvant couverte d'une délicieuse verdure, il l'appela Grön-land (A) — Groënland (2). Il retourna ensuite en Islande, et ramena une petite colonie dans cette contrée nouvelle. Quelques années plus tard (999), Leif, surnommé l'*Heureux*, fils d'Erik-le-Rouge, se rendit en Norwége, et trouva auprès d'Olaf Tryggvason, le roi régnant, une bienveillante hospitalité. Il lui dépeignit la contrée sous des couleurs si favorables, qu'Olaf résolut de protéger et d'entretenir la colonie naissante.

(1) Landnâmabok, part. I, cap. 6, 7, 8; part. IV, cap. 12.—Henderson, vol. I, pp. 12, 309. — Schœning, t. I, pp. 107-113. — Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, pp. 189-192.

(2) *Voyez* à la fin du volume les Notes et Éclaircissements, lettre A.

Ce prince, récemment converti au Christianisme, mettait tout son zèle à protéger cette religion nouvelle; il persuada à Leif de se faire baptiser, et le renvoya au Groënland, accompagné d'un missionnaire, dont les efforts heureux amenèrent la conversion d'Erik et de ses compagnons (B). La religion Chrétienne et la colonie du Groënland commençaient à prospérer; mais une peste affreuse, qui se répandit sur toutes les contrées du Nord, en 1348, vint ravager la colonie, dont la ruine fut encore hâtée par un funeste combat (1418) contre les féroces insulaires. On ignore si les colonies Norwégiennes étaient situées sur la côte est du Groënland comme elles l'étaient à l'ouest du cap Farewell (C). Les établissements actuels des Danois sur la côte occidentale sont d'une origine plus récente (1). Les bords froids et stériles de cette terre inhospitalière sont devenus, dans des temps plus modernes, le théâtre des travaux et des souffrances inouïs supportés par les missionnaires Danois, auxquels nous sommes, en outre, redevables de ce que nous savons sur le génie du dialecte singulier et fantasque parlé par les Esquimaux. Parmi eux, le plus célèbre par sa dévotion et son zèle éclairé fut, sans contredit, Hans Egede, le premier missionnaire Protestant qui parut au Groënland; sa femme Gertrude, pleine d'une foi vive et d'une piété sincère, partagea constamment les fatigues et les privations de tout genre qu'il supporta

(1) Torfœi Groenlandia antiqua (Hafn., 1706), p. 14.—Schœning, Norges Riges Historie, t. III, p. 410. — Snorre Saga af Olafi Tryggva Syni, cap. XCIII, CIV.

pendant son long voyage et son exil dans cette contrée sauvage, sans que jamais leur caractère ne se démentît, sans que jamais ils n'aient exhalé la moindre plainte ni le moindre regret. Dans les jardins Princiers de Jœgerspriis, en Danemark, au milieu des monuments des autres bienfaiteurs de ces contrées, leurs deux noms sont inscrits sur un humble pilier de marbre Norwégien, où l'on a reproduit le plan des lieux témoins de leurs glorieux exploits (1).

Mais revenons aux anciennes découvertes maritimes des hommes du Nord. — Il y avait autrefois, disent les anciens Sagas, un homme nommé Herjolf, qui descendait d'Ingolf, le premier colonisateur de l'Islande. Cet homme, accompagné de son fils Björn, naviguait d'une contrée à une autre; une tempête les ayant séparés, Björn retourna de suite en Norwége, espérant y trouver son père; mais il apprit qu'il s'était dirigé vers l'île nouvellement découverte du Groënland. Décidé à le chercher et à le rejoindre, il met à la voile pour se rendre au Groënland (1001); il n'a d'autres guide dans son voyage que l'inspection des étoiles et les renseignements vagues et incomplets qu'il a recueillis sur la situation de cette île. Les trois premiers jours, il dérive à l'ouest; mais bientôt le vent change de direction, souffle avec violence du nord, et l'entraîne au sud pendant plusieurs jours; enfin il découvre une contrée plate, boisée, dont l'aspect diffère tellement de

(1) Un autre missionnaire très-distingué au Groënland fut le dernier évêque Fabricius, qui publia une grammaire et un dictionnaire de la langue de ce pays.

celui du Groënland, tel qu'on le lui a dépeint, qu'il refuse d'aborder. Il continue sa route, se dirige vers le nord-ouest, aperçoit une île à quelque distance, passe outre, et arrive sain et sauf au Groënland, où il retrouve son père établi au promontoire appelé plus tard Herjolfs-nes, vis-à-vis la partie sud-ouest de l'Islande (D).

L'été suivant (1002), Björn retourne en Norwége, où il est bien accueilli par Erik, jarl distingué de ce pays, auquel il raconte ses voyages; celui-ci lui reproche de n'avoir point cherché à reconnaître la nouvelle terre vers laquelle l'avait poussé le caprice des vents. Mais de retour au Groënland, les colons s'entretenaient entre eux du désir de compléter toutes ces découvertes. Leif, fils d'Erik-le-Rouge, esprit inquiet et aventureux, désirant atteindre la réputation que son père avait acquise par la découverte du Groënland, achète le bateau de Björn, et l'équipe de trente-cinq hommes; mais, avant de partir, il prie son père de commander l'expédition. Erik décline d'abord cet honneur, s'excusant sur les infirmités croissantes de son vieil âge qui le rendraient incapable de supporter les fatigues d'une traversée; vaincu cependant par les prières de son fils, il consent à partir; mais, en se rendant au lieu de l'embarquement, son cheval se cabre, ce qu'Erik regarde comme d'un funeste présage. « Je ne crois pas, » dit-il, « que je sois appelé désormais à découvrir d'au-« tres terres, et je veux rester ici. » Erik retourna chez lui, et Leif mit à la voile avec ses trente-cinq compagnons, parmi lesquels était un des serviteurs

de son père, né dans les contrées du Sud, et nommé Tyrker (Dieterich-Dirk), probablement un Germain.

Ils découvrent d'abord une contrée qu'ils supposent être la terre aperçue par Björn ; la plage était pierreuse, plate, couronnée à l'horizon par de hautes montagnes couvertes de neige et de glace : ils l'appelèrent Hellu-Land ou Terre-Plate. Poursuivant leurs voyages vers le sud, ils arrivent bientôt à une autre contrée qu'ils trouvent aussi plate que la première, mais ombragée de bois épais, et dont un sable blanc et fin couvrait les bords, qui conduisaient à la mer par une pente douce et insensible. Ils jettent l'ancre, débarquent et donnent à cette contrée le nom de Mark-Land, ou Terre-Boisée; ils n'y séjournent pas, continuent leurs voyages ayant un vent nord-est pendant deux jours et deux nuits, découvrent une troisième terre dont la côte septentrionale était abritée par une île. Ils débarquent encore et trouvent une contrée qui, cette fois, n'est plus montagneuse, mais pittoresque, boisée, abondante en fruits et en grains d'un goût délicieux. Ils s'embarquent de nouveau et font voile à l'ouest pour y chercher un abri qu'ils trouvent enfin à l'embouchure d'une rivière ; mais, contrariés par les courants, ils se laissent dériver jusqu'au lac d'où s'échappait la rivière. Après avoir jeté l'ancre, ils viennent à terre pour y planter leurs tentes, et trouvent dans toutes ces eaux les plus beaux saumons qu'ils aient jamais vus. Le climat doux et tempéré, et le sol propice aux pâturages, les déterminent à construire leurs huttes pour y passer l'hiver. Les jours étaient presque aussi longs qu'en

Groënland ou en Islande, et quand ils raccourcissaient, le soleil se levait à sept heures et demie et se couchait à quatre heures et demie (1).

(1) « Sol hafdi dar eyktarstad ok dagmalastad um skamdegi. » La fausse interprétation donnée à ce passage par Torfœus, et après lui par Wormskiold, Malte-Brun et d'autres, causa une erreur grave quant à l'existence de la Vinland. Cette erreur a été relevée d'une manière remarquable par le professeur Rafn, dans une note d'une grande étendue et d'une lucidité parfaite, qui contient, en outre, une explication des termes Islandais. (Rafn, Antiq. Amer., p. 435, note B.) Plus tard, le sujet a reçu de nouveaux éclaircissements dans un article intéressant, « sur l'ancienne division du temps et du jour chez les Scandinaves, » par Finn Magnûsen, article publié dans les Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord. Voici le résumé de ce travail :

« Les anciens Scandinaves partageaient les Cieux ou l'horizon en huit grandes divisions, et les époques du jour d'après le mouvement apparent du soleil et sa rotation à travers ces divisions; ils supposaient que son passage à travers chacune d'elles employait une période de trois heures. Le jour était donc divisé en périodes qui correspondaient avec ces huit divisions, et chacune était appelée un *eykt*, signifiant une huitième partie. L'*eykt* était encore divisé, comme chacune des grandes divisions des cieux, en deux portions égales et plus petites, appelées *stund* ou *mal*. Afin de déterminer ces divisions du temps, les habitants de chaque localité observaient attentivement la course diurne du soleil et remarquaient les objets terrestres sur lesquels il semblait s'arrêter. Un tel objet, artificiel ou naturel, s'appelait en Islande *dagsmark* (marque du jour). Ils étaient aussi amenés à fixer ces dagsmarks par une division de l'horizon selon les vents principaux, et par les besoins de leur économie politique; ainsi, par exemple, l'heure où se levait le berger s'appelait *Hirdis-rismál*, et correspondait à quatre heures et demie du matin; c'était alors le commencement du jour naturel (*dœgr*) de vingt-quatre heures. Calculant d'après cet hirdis rismál, le huitième *stund* ou le seizième d'un *eykt* se terminait exactement à quatre heures et demie du soir, et, par conséquent, cette période particulière était appelée Κατ' ἐξοχὴν Eykt. Cet eykt, à strictement parler, commençait à trois heures du soir, et finissait à quatre heures et demie du soir, lorsqu'il était dit être dans l'*eyktarstadr*, ou à la fin de l'eykt. Le moment précis où le soleil apparaissait à cette place indiquait la fin du jour artificiel (dagr) et la moitié du jour naturel (dœgr), et était, par conséquent, important à noter : les heures du travail étaient aussi supposées finir à cette époque. Six heures du matin s'appelait *Midr morgun;* sept heures et demie du matin, *Dagnal ;* neuf heures du matin, *Dagverdarmal*, etc. L'hiver commençait, en Islande, au 17 octobre, et l'évêque Thor-

Mais un jour, quelque temps après leur arrivée, Tyrker le Germain disparut tout à coup, et Leif, qui avait su apprécier sa jeunesse, son savoir et son adresse dans plusieurs choses utiles, envoya ses serviteurs à sa recherche. Lorsqu'il les aperçut, il se mit à leur parler en langue Teutonique en faisant des signes qui témoignaient une joie extravagante. Ils apprirent enfin de lui, en langue du Nord, qu'il avait trouvé dans le voisinage des vignes chargées de grappes de raisin. Il les y conduisit, et ils rapportèrent à leur chef une grande quantité de raisins. Leif refusa de croire que ce fussent des fruits; mais, convaincu par le Germain, qui prétendit s'y connaître (car il était des contrées méridionales qui produisent du vin), il appela cette terre Vinland ou Terre des Vignes. (E)

Au printemps suivant, Leif retourna au Groënland. Son père, Erik-le-Rouge, mourut prendant l'hiver, et son frère Torwald, n'étant pas complétement satisfait des découvertes de Leif, acheta son bateau, et parvint à engager trente compagnons qui consentirent à s'embarquer avec lui pour partager les dangers d'un nouveau voyage d'exploration. A son arrivée à Vinland, il passa l'hiver dans les huttes construites par Leif et vécut de poissons. Au printemps, il s'embarqua, avec une partie de l'équipage de son bateau,

lacius, le calculateur du calendrier astronomique, fixe le lever du soleil, dans le sud de l'Islande, au 17 octobre, à sept heures et demie. C'est à cette heure, suivant le *Saga*, qu'il se lève en Vinland dans le jour le plus court, et il se couche à quatre heures et demie; ce qui fixe la latitude de cette terre à 41° 43' 10", étant près de celle du MOUNT HOPE BAY.

Voyez Rafn, Antiq. Amer., pp. 435-8; Mémoire de la Société royale des Antiquaires du Nord, 1836-1837, p. 165. (*Note du Traducteur.*)

dans le grand canot qu'il avait construit, et explora la côte occidentale, y trouva une contrée riante et bien boisée, dont les bords étaient couverts de bancs de sable blanc ; puis un groupe d'îles, entourant la côte, séparées les unes des autres par des passages étroits et peu profonds; mais nulle part traces de bêtes féroces, d'habitants ou de constructions quelconques, excepté une espèce de grange en bois. Après avoir employé l'été à cette excursion, Torwald et ses compagnons retournèrent à leurs quartiers d'hiver. L'été suivant, Torwald reprit son bateau et remit à la voile pour explorer l'est et le nord ; mais, jeté à la côte par une violente tempête, la saison se dépensa à réparer l'embarcation : la quille de son bateau étant désormais hors de service, il la planta sur un promontoire, auquel, en raison de cette circonstance, il donna le nom de Kjalar-nes. Il voulait, sans doute laisser un témoignage muet, mais significatif, de son séjour dans cette terre. Les réparations étant terminées, il continua son voyage vers l'est, donnant des noms aux différents caps qu'il découvrit, et arriva enfin dans une large baie, où, séduit par l'apparence de la contrée qui, s'élevant sur des terres hautes, couvertes de bois épais, promettait un refuge agréable, il se décida à jeter l'ancre. Les aventuriers débarquèrent, et Torwald, s'adressant à ses compagnons : « Voici un beau pays, bien situé, leur dit-il ; je veux y faire ma demeure (1). » Bientôt ils aperçurent sur le rivage trois

(1) Les Sagas disent qu'au moment du débarquement, Torwald se fit apporter de l'eau, et après l'avoir bue, il se mit à chanter ainsi :

« On me répétait sans cesse, lorsque nous naviguions vers cette

petits bateaux en cuir, sous chacun desquels s'abritait un groupe de trois naturels; ils les firent prisonniers et les massacrèrent sans pitié, à l'exception d'un seul qui se sauva à travers les montagnes. Leur froide et inutile cruauté reçut bientôt son châtiment. Les naturels revinrent en foule dans une multitude de petits bateaux, surprirent les compagnons de Torwald qui, contrairement aux défenses de leur chef, s'étaient imprudemment endormis; Torwald leur donna l'alarme et leur enjoignit de s'abriter contre les flèches des sauvages derrière des poutres dressées sur les flancs du bateau; aucun de ses compagnons ne fut blessé, et les naturels prirent la fuite après avoir déchargé une grêle de traits sur les hommes du Nord; mais Torwald était frappé à mort; sur sa demande, il fut enterré, une croix à la tête et une autre à ses pieds, sur le promontoire où il avait eu l'intention de s'établir. Par suite de cette circonstance, le cap prit le nom de Krossa-nes. La colonie du Groënland avait été depuis longtemps conver-

» terre, que tout y serait beau, que tout y abonderait; Vinland la Bonne,
» si renommée, était, disait-on, riche en fruits et en vins recherchés;
» et maintenant que j'y suis arrivé, ils m'apportent un sceau d'eau, il
» me faut puiser à une fontaine, et je ne puis même trouver une goutte
» de vin dans cette terre que l'on appelle délicieuse! »

Et lorsqu'ils furent prêts à mettre à la voile, Torwald continua :

« Que notre troupe fidèle se hâte de retourner vers la terre de ses
» pères; que notre bateau glisse sur les eaux, sillonnant les flots cour-
» roucés; mais que le petit nombre de ceux qui aiment la Vinland
» restent ici pour la parcourir, ou bien, qu'après un travail qui ne fa-
» tigue que les paresseux, ils fassent bouillir les baleines à la chair
» coriace, ici à Furdustrand, loin de la terre de leurs pères. »

Dans l'original, ces vers portent l'empreinte des xe et xie siècles.—Antiq. Amer., p. 144, note A. (*Note du Traducteur.*)

tie au Christianisme; mais Erik-le-Rouge, père de Torwald, était mort Païen. Les compagnons de Torwald passèrent l'hiver à Vinland, et au printemps retournèrent au Groënland pour y raconter leur découverte et la mort malheureuse et prématurée de leur chef.

Les naturels que les hommes du Nord trouvèrent dans la Vinland ressemblaient à ceux de la côte ouest du Groënland. Ces Esquimaux furent appelés par eux Skrœlingar ou Nains, nom que justifiait leur petite taille. Déjà les Goths, leurs ancêtres, avaient donné ce nom aux Finnois et aux Lapons. Ils les trouvèrent manquant de courage et de force physique.

Erik laissait un autre fils, nommé Thorstein, qui, apprenant la mort de son frère Torwald, s'embarqua pour la Vinland avec sa femme Gudrida et vingt-cinq compagnons, dans le but principal de rapporter dans sa patrie le corps de son frère. Ballotés par des vents contraires qui retardèrent leur voyage, ils furent enfin poussés vers une partie de la côte du Groënland, bien éloignée de celle où la colonie des hommes du Nord s'était établie : on fut obligé d'y passer l'hiver. Là, ils eurent à lutter contre toutes les fatigues et les privations d'une saison rigoureuse, par une latitude Nord très-élevée; puis une épidémie contagieuse, qui décima les aventuriers, vint encore compliquer leurs souffrances : Thorstein et la plus grande partie de ses compagnons périrent, et Gudrida retourna dans sa patrie avec le corps inanimé de son époux.

L'été suivant, Thorfin, surnommé Karlsefne, c'est-à-dire « appelé à de hautes destinées, » homme d'une

naissance illustre et d'une immense fortune, vint de Norwége au Groënland; bientôt il s'éprit d'un violent amour pour Gudrida, fille de Thorbjörn, veuve de Thorstein, et la demanda en mariage à Leif, qui avait succédé à l'autorité patriarcale de son père Erik-le-Rouge. Thorfin, décidé à fonder une nouvelle colonie en Vinland, s'associa soixante compagnons, avec lesquels il devait partager, par portions égales, les profits de l'entreprise. Il emmena avec lui toutes sortes d'animaux domestiques, des outils et des provisions, tous les objets nécessaires à une colonie durable, et fut accompagné de Gudrida, son épouse, et de cinq autres femmes. Il aborda et passa l'hiver dans cette partie de la côte jadis occupée par Leif. Au printemps suivant, les Skroelingar se présentèrent en grand nombre pour trafiquer avec les hommes du Nord, en pelleteries et autres productions du pays. Thorfin défendit à ses compagnons de vendre leurs armes, que les naturels semblaient désirer; et, pour se mettre en garde contre toute surprise, il entoura ses huttes d'une palissade élevée. Un des sauvages parvint cependant à dérober une hache; de retour vers ses compagnons et fier de sa capture, il fit le premier essai de son utilité sur un de ses camarades, qui, frappé par lui, tomba raide mort. Les naturels restèrent saisis d'étonnement et de terreur, et l'un d'eux, qui par son air d'autorité annonçait un chef, s'empara de la hache, et après l'avoir examinée quelque temps avec attention, il la jeta dans la mer avec indignation.

Après un séjour de trois ans en Vinland, Thorfin

retourna dans sa patrie avec les fruits et les échantillons de pelleteries qu'il avait recueillis. Il fit plusieurs autres voyages également heureux, et mourut en Islande, où il avait construit une grande maison, dans laquelle il exerçait les devoirs sacrés de l'hospitalité, rivalisant de puissance et de richesse avec les principaux chefs guerriers de la contrée. Il laissait un fils nommé Snorre, qui était né en Vinland. Gudrida, sa veuve, entreprit après sa mort un pélerinage à Rome, et, à son retour en Islande, se retira dans un couvent, situé près d'une église élevée par Thorfin.

Nous insistons sur ces détails accessoires, parce qu'ils confirment l'authenticité des récits principaux, quant aux faits et aux incidents connus de tout le peuple de l'Islande. La plupart des compagnons de Thorfin restèrent en Vinland, et furent plus tard rejoints par deux frères Islandais, chefs tous deux, nommés Helgi et Fjombogi, qui avaient préparé une expédition dans la colonie du Groënland. Cédant aux instances de Freydisa, fille d'Erik-le-Rouge, femme intrigante et artificieuse, ils lui permirent de les accompagner et de participer aux avantages du voyage. Pendant son séjour dans la colonie naissante, cette femme, ou plutôt cette mégère, excita parmi les colons des querelles violentes qui se terminèrent par le massacre de trente d'entre eux. Après cette catastrophe, Freydisa retourna dans la demeure paternelle, au Groënland, où elle vécut et mourut l'objet du mépris universel (1).

(1) Snorre, Saga af Olafi Triggva Syni, cap. 103-112. — Torfæi, Hist. Vinlandiæ Antiquæ, cap. 1-3.

L'Eyrbyggja Saga rapporte que, vers la fin du règne du roi Olaf-le-Saint (1), Gudleif, fils de Gudlaug, revenant d'un voyage entrepris d'Islande à Dublin pour affaires de commerce, rencontra, le long de la côte ouest d'Irlande, des vents impétueux soufflant de l'est et du nord, qui l'entraînèrent bien loin vers le sud-ouest; enfin, après plusieurs jours de dérive, Gudleif et ses compagnons aperçurent une terre; ils s'approchèrent des bords et jetèrent l'ancre dans une baie sûre et abritée. Ils furent bientôt entourés par les habitants, qui étaient tous d'une couleur foncée. Les Islandais ne comprenaient pas leur langage, mais ils lui trouvèrent cependant quelque ressemblance avec la langue Irlandaise. En un instant ils furent faits prisonniers et emmenés dans l'intérieur de la contrée; là ils trouvèrent un chef vénérable, d'un aspect noble et imposant, d'une belle stature, qui s'informa, en Islandais, des nouvelles de Snorre Gode et d'autres qui existaient alors en Islande. Parmi les naturels, les opinions étaient partagées: les uns voulaient la mort des étrangers; les autres, les soumettre à l'esclavage en les répartissant parmi les habitants. Mais, après divers pourparlers, le chef, à la peau blanche, apprit aux prisonniers qu'ils étaient libres de partir, ajoutant qu'il leur conseillait de le faire sans délai, car les naturels étaient cruels pour les étrangers; il refusa de leur dire son nom, mais combla de présents Gudleif, lui donna une chaîne d'or pour Thurida, sœur de Snorre, et

(1) Saint Olaf mourut en 1030.

une épée pour son fils. Gudleif retourna en Islande chargé de ces présents ; et après bien des suppositions, on conclut que ce chef était Björn, Skald fameux qui avait été l'amant de Thurida, et qui avait abandonné l'Islande en l'an 998 (1).

On ne trouve plus désormais de traces de la colonie Norwégienne en Amérique qu'en l'an 1059, où il est dit qu'un prêtre Irlandais ou Saxon, nommé Jon ou John, qui avait prêché pendant quelque temps comme missionnaire en Islande, vint à Vinland, afin de convertir les colons au Christianisme, et fut assassiné par eux. En 1121, un évêque du Groënland, nommé Erik, entreprit le même voyage dans un but semblable, mais son succès est resté incertain (2). L'authenticité des récits Islandais sur la découverte et l'établissement de la Vinland fut constatée en Danemark, peu de temps après cette époque, par le roi Svend Estrithson ou Suénon II, dans une conversation qu'il eut avec Adam de Brème (3) ; mais il n'en est pas autrement question depuis dans les annales nationales, et on ne sait quel degré de confiance accorder aux relations des navigateurs Vénitiens, les deux frères Zeni. Selon les uns, ils naviguèrent dans la dernière partie du XIVe siècle, au service d'un prince Norwégien, depuis les Orcades jusqu'aux côtes de la Nouvelle-Angleterre, à Carolina, et même au Mexique ; selon les autres, ils se bornèrent à réunir les récits authentiques des

(1) Müller, Sagabibliothek, t. I, p. 193.

(2) Münter, Kirchengeschichte von Dänemark und Norwegen, tom. I, p. 562.

(3) Adam. Brem. de Situ Dan., cap. 246.

voyages entrepris jusqu'aux extrémités méridionales et occidentales de ces contrées. La terre découverte et peuplée par les Norwégiens est appelée par Antoine Zeni, Estotoland; et parmi d'autres particularités remarquables, il raconte que les princes de cette contrée avaient encore en leur possession des livres latins qu'ils ne comprenaient pas, et qui étaient sans doute ceux laissés par l'évêque Erik pendant sa mission (1).

En supposant que ces dernières découvertes soient authentiques, elles n'auraient pas facilement échappé à l'attention de Colomb, qui avait lui-même navigué dans les mers Arctiques; mais son esprit, toujours tendu vers un but unique, et dominé d'ailleurs par son idée favorite de trouver un passage dans les Indes à travers l'Océan Occidental, a bien pu négliger ces indications de l'existence d'un autre continent dans la direction poursuivie par les aventuriers Vénitiens. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas lieu de croire que l'illustre Génois eût connaissance de la découverte de l'Amérique Septentrionale par les hommes du Nord, cinq siècles avant cette époque, bien que ce fait soit maintenant authentique par les recueils Islandais auxquels nous avons recours. La colonie fondée par eux périt sans doute de la même manière que les anciens établissements du Groënland. On pourrait peut-être trouver quelques traces fugitives de son existence dans les relations des missionnaires Jésuites, au sujet d'une tribu née dans le district de

(1) Forster, Entdeckungen in Norden, pp. 217-250.—Daru, Hist. de Venise, t. VI, lib. 40, p. 285.

Gaspé, à l'embouchure de Saint-Laurent, qu'ils disent avoir atteint un certain degré de civilisation, avoir adoré le soleil et observé la position des étoiles. D'autres adoraient le symbole de la croix avant l'arrivée des missionnaires Français; fait qui, disent-ils, leur a été signalé par une personne digne de foi, qui guérit par ce moyen une épidémie terrible qui sévissait parmi eux (1).

(1) Malte-Brun, Géographie, Eng. Ed., vol. V, p. 135. *Voyez* une dissertation sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves, par J.-H. Schröder, dans un écrit périodique publié à Upsala, appelé Svea, en 1818, t. I, p. 197.—Rafn, Antiquitates Americanæ, Copenhague, 1837; Beamish, Discovery of America, 1841, passim.

Depuis la publication de l'ouvrage de M. Wheaton, en 1831, on est parvenu à déchiffrer une inscription trouvée à Dighton, comté de Bristol, dans l'Etat de Massachusetts, et l'on a acquis la certitude que c'était une inscription Runique. *Voir* aux Notes et Eclaircissements (F) cette inscription, que nous avons fait graver, ainsi que l'interprétation donnée par M. Finn Magnúsen. (*Note du Traducteur.*)

CHAPITRE III.

Colonisation permanente de l'Islande par les Norwégiens.—Saga de Thorolf. — Religion des premiers colons. — Temples, sacrifices et adorations. — Autorités des pontifes, chefs guerriers. — Assemblées populaires partielles et générales. — Législation. — Lois d'Ulfjot. — Lois conservées par la tradition. — Esprit de liberté.—Différentes sectes religieuses parmi les Islandais Païens. — Premiers missionnaires Chrétiens en Islande.—Etablissement et triomphe du Christianisme. — Abolition de l'*Holmgánga*, ou jugement par combat. — Saga d'Egill. — Formes de procédure civile.

Ingolf, qui le premier colonisa l'Islande, avait été accompagné dans sa fuite par plusieurs nobles exilés de la Norwége, qui trouvèrent, dans les jouissances de la liberté et de l'indépendance, une heureuse compensation aux travaux et aux privations qu'ils avaient été forcés de subir. Les parties habitables de l'île se peuplèrent donc bientôt d'une colonie de Norwégiens, parmi lesquels se trouvaient plusieurs descendants des Ynlings ou anciens rois de Suède et de Norwége, race que l'on supposait être la postérité d'Odin. L'histoire d'un de ces aventuriers fera ressortir l'efficacité des mesures adoptées pour l'organisation de cette société naissante.

Nous avons choisi pour notre héros Rolf ou Tho-

rolf, comme l'appellent l'Eyrbyggja et les autres Sagas. Ce chef belliqueux habitait les parties septentrionales de la Norwége; semblables aux autres petits rois et chefs de la contrée, il était le pontife religieux en même temps que le chef patriarcal de son klan. Rolf, que sa barbe longue et épaisse fit surnommer Thorolf-Mostrar-skegg, présidait les assemblées religieuses dans le grand temple de Thor, (Divinité particulière et nationale de la Norwége), situé dans l'île de Mostur. En donnant asile à Björn, un de ses parents qui fuyait les persécutions d'Harald-Haarfager, il s'attira la colère du tyran. Harald convoqua les assises ou *Thing*, et annonça solennellement la proscription de Thorolf, si, dans un délai donné, il ne se constituait pas prisonnier avec Björn. Thorolf offrit un grand sacrifice à sa Divinité tutélaire, et consulta l'oracle de *Thor* (1) pour savoir s'il devait obéir ou émigrer en Islande, qu'Ingolf avait déjà colonisée dix ans auparavant. La réponse de l'oracle le décida à chercher asile dans cette île éloignée. Il mit donc à la voile, emportant avec lui la terre sur laquelle reposait le trône de Thor, l'image de la Divinité et la plus grande partie des bois qui composaient son temple, sans oublier ses richesses, ses esclaves et sa famille : beaucoup d'amis et de partisans le suivirent. Lorsque le vaisseau approcha de la côte sud-ouest de l'Islande et entra dans le Maxe-Fjord, l'aventurier jeta à la mer les colonnes du sanctuaire sur lesquelles était sculptée l'image de son Dieu, déclarant qu'il prendrait possession

(1) *Voyez* Introduction, note 19.

de la terre vers laquelle le pousseraient les vents et les flots ; il se laissa dériver au nord, vers le promontoire de Snæfellsnes, et entra dans la baie ouverte de l'autre côté, à laquelle, à cause de son extrême largeur, il donna le nom de Breida-Fjord. Là, Thorolf aborda et prit solennellement possession de cette partie de la côte, en observant le cérémonial accoutumé : il fit le tour, une torche à la main, de la terre qu'il désirait occuper, et en marqua les limites en brûlant le gazon tout autour. Puis il construisit une grande demeure sur les bords de la baie appelée plus tard le Hofs-vog ou Baie-du-Temple, et éleva à Thor un temple spacieux qui avait une entrée à chacun des quatre points cardinaux. Dans l'intérieur et à une des extrémités, on plaça les colonnes sacrées du premier temple, sans oublier les *Regin Naglar* (1) ou ongles sacrés de la Divinité. Sous ces colonnes était un sanctuaire ; sur ce sanctuaire, on plaça l'anneau d'argent, du poids de deux onces, qui servait dans chaque serment solennel et dont se parait le chef pontife dans les assemblées publiques. Le bassin pour recevoir le sang des sacrifices était déposé près de l'autel, avec l'arrosoir sacré, et tout autour, dans des niches séparées, étaient les images des autres Divinités adorées par le peuple du Nord. Les assises ou *Herjar-thing* (2) de cette communauté naissante

(1) *Voyez* Introduction, note 32.

(2) *Thing* signifie, dans l'ancienne langue du Nord, une assemblée populaire, une cour de justice, ou des assises ; *Al-thing*, une assemblée générale de cette espèce ; et *Alls-herjar-thing*, la réunion des chefs nobles ou seigneurs. La diète de Norwége est encore appelée aujourd'hui *Stor-thing*, une grande assemblée, et est divisée en deux chambres : *Lag-thing*, chambre haute, et *Odels-thing*, chambre basse.

se tenaient en plein air (1), près du temple, et les serments des témoins étaient sanctionnés au milieu du sang des sacrifices, par un appel solennel aux Divinités nationales : « *Freyr*, *Njord*, et toi *As* (Odin) tout-puissant, soyez-moi en aide. » L'enceinte extérieure du temple, et la place où se tenaient les assemblées populaires, étaient réputées terre consacrée, que le sang ne devait jamais souiller, et qui devaient être à l'abri des ignobles besoins de la nature. Pour couvrir les dépenses de ce temple, Thorolf établit et perçut une dîme sur tous les membres de sa petite communauté, et ce culte prit racine pour se développer rapidement.

Bientôt la colonie naissante s'augmenta par l'arrivée de Björn, le proscrit fugitif, cause première de l'exil de Thorolf. Chacun choisit librement sa demeure, et la nouvelle colonie se trouva divisée de fait en trois districts séparés, dont chacun relevait de l'autorité de Thorolf comme souverain pontife ; mais bientôt aussi des divisions intestines se glissèrent parmi les habitants, la terre sacrée fut souillée du sang répandu dans des guerres civiles où les repré-

(1) Les anciennes assemblées des Scandinaves se tenaient en plein air, ordinairement sur des montagnes ou des éminences artificielles. Leurs colonies en Angleterre et en Ecosse adoptèrent les mêmes coutumes ; et toutes ces éminences que, par erreur, on a supposé être des camps Romains, portent encore aujourd'hui le nom de *Ting* ou *Ding*, telles que *Ding-wall*, la montagne *Tinwald*, dans le Dumfriesshire ; la montagne *Tinwald*, dans l'île de Man ; *Ting-valla* en Islande, etc. — Palgrave, vol. I, ch. III, p. 122 ; ch. IV, p. 139.

Dans chaquè province, avant de reconnaître l'autorité souveraine d'un nouveau Roi, on l'élevait sur la pierre qui était dans le Thing, au milieu du choc des armes et des cris de la multitude ; on inaugurait ainsi son règne ; et, en faisant ce circuit, il était dit : « Monter à cheval le chemin d'Erik. » Ibid., p. 131. *(Note du Traducteur.)*

sailles étaient terribles et meurtrières.... Il est inutile de nous appesantir plus longtemps sur ce récit, car nous n'avons voulu que donner une esquisse générale (et ce qui précède suffira, nous l'espérons) des moyens employés par ces petites communautés pour s'organiser, avec leurs institutions publiques, qui tenaient à la fois du gouvernement patriarcal, pontifical et populaire, restreintes cependant aux limites de l'étroite vallée où elles étaient en vigueur, mais trop insuffisantes pour assurer complétement les bienfaits de l'ordre public (1).

De 874 à 930, c'est-à-dire dans l'espace d'environ soixante ans, toutes les parties habitables de cette grande île se peuplèrent de colonies venues de Norwége, malgré les défenses du roi Harald, qui, justement alarmé des progrès rapides de l'émigration qui décimait son royaume, et voulant paralyser à l'avenir les effets de cet exemple contagieux, menaçait de peines terribles ceux qui déserteraient la mère-patrie. En effet, ces colons emportaient avec eux les institutions civiles et religieuses de la terre natale. Les chefs guerriers, qu'accompagnait une suite nombreuse, devinrent, comme Thorolf, les patriarches et les souverains pontifes de leur tribu. Ils emmenaient aussi leur famille, leurs esclaves, et surtout une troupe considérable d'hommes dévoués, qu'il est plus convenable d'appeler partisans que

(1) Müller Sagabibliothek, t. I, pp. 189-198. — Henderson's Ireland, vol. I, pp. 64-68. Ceux qui auraient la curiosité de connaître plus au long l'histoire de Thorolf, consulteront avec fruit un abrégé de l'Eyrbyggja Saga, par sir Walter-Scott : Jamieson and Weber's Illustrations of Northern Antiquities, p. 447.

vassaux, car leurs rapports avec les chefs guerriers ressemblaient plutôt à ceux du plébéien romain vis-à-vis de son patron, que du vassal féodal vis-à-vis de son seigneur. Ces partisans, d'ailleurs, étaient bien au-dessus de la condition des esclaves; car ils étaient libres, possédaient des propriétés personnelles, mais sans cesser de recourir à la protection des grands, comme chefs en temps de guerre, et juges naturels et légaux de leurs différends en temps de paix (1). Les chefs guerriers qui supportaient la part principale des dépenses de ces expéditions, s'appropriaient d'abord, à titre de remboursement, toutes les terres, qu'ils octroyaient ensuite à des colons plus pauvres, en échange d'une rente perpétuelle, et d'une espèce de dîme prélevée pour assurer le maintien des rites religieux. A ces redevances se joignait quelquefois une juridiction personnelle et héréditaire sur le client et sa postérité, qui participait un peu plus de la relation féodale (2). Les chefs guerriers qui formaient ainsi cette aristocratie féodale s'appelaienr *Godar* ou *Hof-godar*, parce qu'ils accomplissaient les offices publics

(1) Le fermier riche et turbulent était le propriétaire sans trouble et sans discussion du sol qu'il possédait; si une collision s'élevait avec son voisin, plus puissant que lui, il le tuait sans scrupule comme sans crainte; mais s'efforçait, soit par l'intervention du chef du district, soit par d'autre personnage influent, de se laver du crime, ou d'amener une réconciliation avec les amis ou les parents de la victime, par le paiement d'une amende. (*Note du T.*)

(2) L'influence de chaque chef résultait ou de la position relative qu'il occupait dans la mère patrie, ou de sa bravoure personnelle et du nombre de ses adhérents. Etait-il un vaillant guerrier, pouvait-il offrir un nombre imposant d'esclaves et de suivants plus considérable que ses voisins? son assistance devenait importante dans les disputes; ainsi la même cause produisait un lien réciproque entre le chef qui défendait, et l'inférieur qui implorait son secours. (*Note du Traducteur.*)

religieux, fonctions qu'ils cumulaient avec celles de magistrats civils. Un fait d'ailleurs très-remarquable, c'est que, même après l'introduction du Christianisme dans l'Islande, les évêques continuèrent quelque temps encore à exercer la juridiction civile sous le nom sacré de *Godar*, tant était puissante sur l'esprit de ce peuple grossier l'habitude de ne pas séparer l'autorité séculière de l'autorité ecclésiastique (1).

Les chefs guerriers et pontifes des différentes petites communautés dont se divisait l'île, n'avaient pas, dans le principe, d'arbitre commun; et les malheurs causés par leurs dissentions intestines, les haines engendrées parmi tant de tribus rivales, ou klans, firent sentir l'impérieuse nécessité de réunir, par une espèce de loi fondamentale, ces sociétés si divisées (2). Les Islandais, semblables aux peuples des anciennes républiques de la Grèce, s'adressèrent donc à la sagesse d'un seul législateur, et lui confièrent la tâche immense d'apporter un remède aux désordres de leur état naissant. Ulfljot, sur qui s'arrêta le choix général, entreprit, bien qu'âgé de soixante ans, un voyage en Norwége (925), pour s'initier à une connaissance plus intime des coutumes légales et des institutions de la mère-patrie. Là, il s'assit pendant trois ans aux pieds de Thorleif le Sage,

(1) J.-F.-G. Schlegel, Comment. de Codice Grágás, etc., § 1.

(2) Avant qu'un certain nombre de statuts n'aient réglé et régi la colonie, le peuple était resté fidèle aux vieilles coutumes de la mère-patrie, et les partis nommaient leurs juges parmi les riches fermiers du voisinage; comme on ne pouvait invoquer des formes légales ni élever des chicanes pour entra-

fameux par ses connaissances en législation, et, de retour dans l'île, aidé d'un autre chef guerrier, nommé Grim Geitskor, homme d'une grande influence et d'une sagacité remarquable, Ulfljot composa un code qui fut adopté par le peuple dans une assemblée générale (928) (1).

Les législateurs Islandais, obéissant aux indications tracées par la nature, divisèrent l'île en quatre grands quartiers ou Viertel, appelés en Islandais *Fjerdingar;* à la tête de chacun d'eux, ils placèrent un chef magistrat, nommé par l'élection libre du peuple, et dont les fonctions ressemblaient beaucoup à celles des *Godi*, dont nous parlions tout à l'heure. Ces quartiers étaient

ver la justice, le résultat dépendait plus souvent de la force et de l'influence respective que du mérite personnel. Dans les cours du district (Herredsthinget), l'influence du chef était considérable, mais non souveraine; beaucoup de riches fermiers pouvaient offrir une résistance effective; son influence à la cour supérieure (Althinget) dépendait de sa réputation personnelle, du pouvoir de ses amis et du nombre de ses suivants.

Le revenu du chef se composait principalement de la terre, plus ou moins étendue, dont il avait pris possession à son arrivée; il était aussi, dans beaucoup de cas, le prêtre du temple ou *Hof-godar*, et pour les devoirs de cette charge, dans lesquels entrait l'entretien de l'autel ou des sacrifices, il recevait une petite contribution (Hoftollr) de chaque fermier du voisinage. Il avait, en outre, une compensation pour les voyages aux Al-Thing; il recevait aussi des honoraires de ceux dont il conduisait les causes, et un léger droit des navires qui déchargeaient leurs cargaisons. Mais tous ces revenus, bien qu'embrassant plusieurs branches, ne lui fournissaient pas de grands revenus, et sa terre restait sa principale ressource. L'office était héréditaire, comme en Norwége; ...... Malgré cette position élevée du chef, il arrivait souvent qu'un individu puissant dans la province acquérait une réputation plus élevée et obtenait plus de clients que son supérieur. Ainsi, au retour d'Olaf Paa de sa célèbre expédition en Islande, il épousa la fille du puissant Erik Skallagrim, et devint propriétaire des terres de son beau-père: beaucoup de partisans s'assemblèrent autour de lui, il devint un grand chef, sans être pontife. (*Note du Traducteur.*)

(1) J.-F.-G. Schlegel, Comment. de Cod. Grágás, § 2.

encore subdivisés en districts, et dans l'assemblée qui s'y tenait, tous les hommes libres, possesseurs de propriétés foncières, avaient voix délibérative. La grande assemblée nationale, ou assises de l'île, à laquelle tous les propriétaires de franc fief avaient le droit d'assister par eux ou leurs représentants, se tenait tous les ans, et s'appelait *Al-thing*. Tout ce faisceau réuni formait une famille puissante qui ressemblait aux assemblées nationales de la mère-patrie et des autres nations Scandinaves, et avait quelque rapport avec le *Vitenagemot* des Anglo-Saxons (1), et les Champs-de-Mars et de Mai des premiers Francs. L'assemblée se tenait sur un terrain consacré aux abords du lac de *Thing valle*, et s'appelait *Lög-bergit* ou Montagne-de-la-Loi. On regardait comme un déshonneur de ne pas y assister. C'est aujourd'hui un lieu d'aspect terrible et pittoresque; car toute la contrée a souvent été déchirée par les convul-

(1) Le mot *vitenagemot* ou *vittenagemot*, mot saxon composé de *vittan*, sages, et du saxon *gemot*, assemblée (*conventus sapientium*), et qu'on rencontre dans beaucoup de mots composés, comme *folcgemot*, assemblée du peuple, etc., signifie une assemblée des hommes puissants (*thanes*) pour aviser et assister le Roi, et qui, chez les Saxons, représentait le parlement anglais de nos jours. D'autres auteurs font du vitenagemot l'assemblée de toute la nation. (Squire's anglo-saxon government, 165, etc.; Cowell, Blount, Leg. Ed. Conf, cap. 35.) Les *thanes* (du saxon *thenian*, ministrare, ou du subst. *thegn*, *thœgn*, *minister;* en danois, *tiener;* en suédois, *tiena holl.;* en allemand, *dienen*, avec la même signification) étaient anciennement des personnes revêtues de quelques dignités. Il y en avait deux classes: les thanes du Roi, qui assistaient les rois anglo-saxons et danois dans leurs cours, et qui tenaient leurs terres immédiatement d'eux; et les thanes ordinaires, qui étaient possesseurs et propriétaires de certains manoirs, et qui exerçaient une juridiction particulière sur leurs possessions. Après la conquête, le mot *thane* tomba en désuétude, et fut remplacé par celui de *baron*. (*Note du Trad.*)

sions de la nature et les éruptions volcaniques; mais il a toujours présenté un coup d'œil saisissant et majestueux en harmonie avec la solennité qui rassemblait tout le peuple de l'Islande (1). Pendant huit siècles, ce fut là le siége de l'assemblée nationale jusqu'à l'époque assez récente où il fut transporté dans un lieu plus convenable peut-être, mais assurément moins sacré dans l'opinion publique que le siége primitif, dont la mémoire était chère au peuple qui respectait son antiquité et ses souvenirs historiques. Le président de cette assemblée était choisi pour la vie, et s'appelait *Lögsogômadr* ou *Promulgateur de la loi* (2). Ses fonctions tenaient à la fois du législateur et du juge, et, sous ce dernier titre, ressemblaient à celles du Lágmann des Goths, dont plus tard il prit le nom. Après l'introduction de l'écriture, le livre de la loi fut déposé entre ses mains, et il en devint naturellement l'interprète le plus influent et le plus considéré. Environ deux siècles après, les lois d'Ulfljot n'étaient encore conservées que par la tradition; car le Lögsögomadr les récitait annuellement dans l'assemblée nationale; nous pouvons donc en conclure qu'elles devaient être d'une grande simplicité de détail, et qu'on laissait à ce magistrat une immense latitude d'interprétation. On accordait, comme à tous les autres systèmes de droit non écrit, et celui-ci était *littéralement* tel, la déférence la plus grande à l'autorité des précédents, qui étaient conser-

(1) Mackenzie's Travels in Iceland, p. 318.
(2) C'est-à-dire *la loi vivante!*

vés de la même manière que les lois originales, — par la tradition orale. Les *formes* de procédure et de plaidoirie, déjà si scrupuleusement observées par les Normands de cette époque reculée, étaient aussi développées dans l'assemblée publique par le Promulgateur de la loi, afin que, familières au peuple tout entier, elles soient strictement appliquées dans les assises des districts locaux. Lorsque plus tard les lois furent consignées dans un texte écrit, ces précédents, qui avaient acquis eux-mêmes force de loi, furent incorporés dans le Code (1).

Ulfljot fut le premier homme élevé par la reconnaissance de ses concitoyens à la haute dignité de Lögsögomadr. Plus tard, le célèbre Snorre Sturleson en fut revêtu; et ce qui prouve l'importance que les Islandais attachaient à cette charge distinguée, c'est qu'ils comptaient le temps d'après les périodes où des individus différents remplirent cette fonction. L'anniversaire de leur élection servait à marquer une époque bien distincte dans les annales nationales.

Comme les lois d'Ulfljot n'existent aujourd'hui nulle part sous une forme complète, il est impossible d'avoir, sur la nature de ces institutions, une idée suffisante. Mais, en général, on peut dire qu'elles étaient copiées sur les lois coutumières de la mère-patrie, avec les modifications nécessaires aux exigences qui résultaient de la position particulière de l'Islande; et c'est en cela que le législateur fit preuve d'adresse et de discernement; le peuple eût rejeté, dès le principe, tout système de législation

(1) J. F.-G. Schlegel, Comment. de Cod. Grágás, § 2, 3, p. 60, note.

qui se serait écarté des antécédents historiques, et qui n'eût pas été en rapport avec ses préjugés et ses usages. Thorleif-le-Sage, qu'Ulfljot consulta pour la compilation de ses lois, fut, plus tard, chargé par le roi Hakon-le-Bon de former le Code Norwégien, appelé le *Gula-thing lág*. Mais nous ne pouvons comparer ces deux systèmes de jurisprudence; car le dernier perdit bientôt sa forme primitive, et nous ne possédons malheureusement que des fragments détachés et insignifiants des lois d'Ulfljot; tous deux furent sans doute une compilation des usages et des coutumes immémoriales, sanctionnés depuis longtemps par l'approbation du peuple, et non des codes systématiques de jurisprudence civile et criminelle. La portion politique des institutions d'Ulfljot forma la base du gouvernement de l'Islande pendant les trois siècles de la république, et si elles n'assurèrent qu'imparfaitement le bonheur de l'ordre social, elles eurent cela de commun avec les codes constitutionnels des autres contrées de l'Europe pendant le moyen âge. La république d'Islande était déchirée par des dissentions civiles du caractère le plus menaçant, qui ressemblaient à la fois et aux factions des républiques italiennes du moyen âge et à l'anarchie de la loi féodale. Mais le grand corps appelé le Peuple ne fut jamais réduit à la condition de serf féodal. Il nourrissait un esprit d'orgueil et d'indépendance personnelle, qui, bien qu'entaché par le caractère barbare de l'époque, n'en devint pas moins la source de grandes et belles entreprises qui se traduisirent

d'abord en brillants faits d'armes, pour engendrer plus tard les arts destinés à orner et à embellir la vie humaine.

L'introduction du Christianisme en Islande est le fait le plus remarquable de son histoire. Quelques Islandais avaient toujours refusé d'adorer les nouveaux Dieux venus de l'Orient dans la mère-patrie; d'autres refusaient de sacrifier aux Divinités particulières à la nation; chaque famille avait sa foi privée, son culte, son Dieu. Thorkill, le petit-fils d'Ingolf, fondateur de la colonie, sentant approcher le moment de sa mort, se fit transporter en dehors de sa demeure, au grand air, d'où il pouvait apercevoir la lumière chérie du soleil, et recommanda son âme, prête à quitter la terre, au *Dieu* qui avait créé le soleil et les étoiles. Il avait deviné le Christianisme! Beaucoup d'entre eux, dans leurs excursions en Danemark et en Angleterre, dans le cours de leur service militaire avec les Vœringjar à Constantinople, avaient eu occasion de se familiariser avec les rites qui les initiaient au Christianisme, tels qu'on les célébrait dans ces contrées; mais ils ne se faisaient aucun scrupule, de retour en Islande, de sacrifier à Thor, comme à la Divinité tutélaire de l'île. Le premier missionnaire Chrétien fut amené en Islande en 981, par Thorvald, fils de Kodran, un écumeur de mer, qui, ayant été baptisé sur les bords de l'Elbe par un prêtre allemand, nommé Frédéric, persuada à ce missionnaire de l'accompagner dans sa patrie cent ans après l'établissement de la colonie, et Thor-

kel Maní étant investi de la magistrature suprême de Lágmann (1). Ses efforts, d'abord malheureux, furent plus tard secondés par d'autres missionnaires envoyés par Olaf Tryggvason, roi de Norwége, qui, ayant établi cette religion nouvelle dans ses Etats, désirait en propager la foi parmi les nombreuses colonies Norwégiennes des mers de l'ouest. Au nombre de ces missionnaires étaient Gissur-le-Blanc et Hjälti, tous deux Islandais convertis, que leur zèle pour le Christianisme avait fait jadis exiler de leur patrie par le parti Païen (E). Hjälti, dans le but de ridiculiser les Divinités de l'île, avait composé une chanson satirique dont une strophe finissait par ces mots : « Je ne « veux point adorer comme une idole un *informe* « bloc de pierre, ou plutôt qui représente Odin comme « un chien, et Freya comme une chienne (2). »

En débarquant dans l'île, les exilés trouvèrent l'assemblée nationale de l'Al-thing en session à Thingvalle, et commencèrent immédiatement à rallier le parti Chrétien : leurs amis les rejoignant bientôt, ils se dirigèrent tous hardiment en processien vers le Lög-berg ou Montagne de la Loi, portant des croix dans leurs mains, pendant que toute l'assemblée restait saisie de crainte et de respect à la vue de cette scène extraordinaire. Hjälti offrit l'encensoir, et Gissur expliqua à la foule les vérités du Christianisme, avec une ferveur et une éloquence telles, qu'une grande

(1) Münter, Kirchengeschichte von Dänemark und Norwegen, t. I, pp. 523, 527.

(2) Sir Walter Scott, Eyrbyggja-Saga, Jamieson's Northern Antiquities, p. 501, note.

partie de l'auditoire quitte l'assemblée, avouant hautement l'intention d'embrasser la religion nouvelle. Mais tout à coup circule la nouvelle qu'une éruption du volcan vient d'éclater avec fracas sur la montagne voisine : « C'est l'effet de la colère de nos Dieux irrités, » s'écrièrent les adorateurs de Thor et d'Odin. — « Et qui donc excita leur colère, » répondit Snorre Gode, pontife et guerrier distingué, « qui donc excita leur colère lorsque ces blocs de lave que nous avons foulés de nos propres pieds étaient eux-mêmes un torrent de feu ? » Cette réponse réduisit momentanément au silence les partisans de l'ancienne religion, car on savait généralement que ces rochers de lave existaient bien avant que la contrée ne soit habitée ; mais le génie du Paganisme s'appliqua à résister à cette dangereuse innovation. Aussi pour apaiser le courroux des Dieux, et arrêter les progrès futurs de ce qu'il appelait « une peste morale, » le parti Païen, déterminé à frapper un grand coup, se décida à leur offrir en sacrifice expiatoire deux êtres humains par chaque quartier de l'île ; de leur côté, les missionnaires, ne voulant pas se laisser surpasser en zèle religieux, réunirent leurs néophytes et proposèrent qu'un nombre égal de martyrs Chrétiens scellât de son sang la vérité de cette religion pour laquelle ils combattaient si énergiquement (1).

Le Lágmann Thorgeir, justement effrayé de la gravité des circonstances, et désirant empêcher une collision qu'il jugeait imminente, convoqua le lende-

(1) Münter, Kirchengeschichte von Dänemark und Norwegen, t. I, pp. 534-540.

main l'assemblée générale, afin, disait-il, de terminer cette controverse qui menaçait de dégénérer bientôt en guerre civile et d'ensanglanter le sol de l'Islande. Il s'adressa donc en ces termes à la multitude :

« Écoutez-moi, vous, hommes sages, et toi, peuple, « prête l'oreille à mes paroles. La ruine de cet État « est prochaine, croyez-moi, si tous les citoyens ne « suivent pas la même religion, les mêmes coutumes, « et n'obéissent pas à la même loi : la discorde et « la haine ont établi leur empire parmi nous ; bientôt « elles enfanteront la guerre civile qui détruira nos « ressources, ravagera notre île et la réduira à un « affreux désert. La force et l'union fortifient la fai- « blesse ; mais la désunion et la discorde affaiblissent « la force. Réunissons tous nos efforts et ne souf- « frons pas que notre paix intérieure soit rompue « par une question qui menace de nous diviser. « Rappelons-nous donc ce que nous devrions savoir « tous, sans qu'il soit besoin d'en invoquer le sou- « venir ; rappelons-nous les causes d'affaiblissement « des rois de Danemark et de Norwége ; rappelons- « nous ces guerres meurtrières causées par les dis- « putes de religion qui ne cessèrent que lorsque « leurs sujets et leurs conseillers intimes se trouvè- « rent réduits à la nécessité de faire la paix sans « leur consentement. C'est ainsi que ces monarques « ont pu apprécier les bienfaits salutaires d'une paix « utile et profitable, et d'une bonne harmonie parmi « la nation ; c'est ainsi qu'abjurant leurs haines pro- « fondes, ils sont devenus amis à la grande joie de « tous leurs sujets. Pour nous, magistrats et chefs « guerriers de cette île, nous qui n'avons pas la pré-

« tention de nous comparer en pouvoir à ces rois, « en sagesse à leurs conseillers, nous ne pouvons « qu'imiter ces modèles de gloire, et tâcher de mé- « riter les louanges auxquels ils ont droit par leur « conduite publique. Efforçons-nous donc d'attein- « dre le but qui doit nous réconcilier tous; adoptons « les mêmes lois, les mêmes coutumes, car agir au- « trement, c'est être certains que notre tranquillité « est perdue pour toujours. »

Ce discours reçut l'approbation unanime de l'assemblée, qui s'en rapporta à la décision du Lágmann; il promulgua de suite un décret ordonnant que tous les habitants de l'île seraient baptisés; que les temples et les idoles seraient détruits; que personne, sous peine de bannissement, ne pourrait adorer *publiquement* les anciennes Divinités : mais il tolérait encore le culte *particulier*, autorisait l'exposition des enfants, la coutume de manger la chair de cheval, et d'autres pratiques *non contraires aux préceptes du Christianisme* : cette loi fut ratifiée par l'assemblée, et tous les Païens consentirent à se signer de la croix, quelques uns mêmes furent baptisés avec l'eau chaude des bains de Langerdal et de Reikdal. Les craintes de la famine qu'aurait fait naître la suppression de cette pratique d'exposer les enfants et de manger la chair de cheval, se dissipèrent promptement, et ces dernières traces du Paganisme disparurent bientôt (1016) par suite des pieuses remontrances de Saint-Olaf, roi de Norwége (1).

(1) Münter, Kirchengeschichte, t. I, pp. 540, 547. — J.-F.-G. Schlegel, Comment. de Cod. Grágás, § 5.

L'abolition du jugement par combat suivit de près l'introduction du Christianisme. Cette forme de procédure, reconnue légale par les anciennes lois des nations du Nord, était profondément enracinée chez elles par suite de leurs habitudes guerrières et de leur esprit d'indépendance qui voulait rendre chaque individu arbitre de ses propres injures. Ce mode de jugement tirait son nom (*Holmgánga, Holmgáng*, *Holm*, petite île) d'un ancien usage établi parmi les guerriers du Nord, de se rendre dans une île déserte pour y vider leurs querelles sanglantes dans un combat singulier. L'*holmgánga* fut aboli dans l'Islande en 1011. Les lois de l'île subsistèrent encore dans la tradition orale pendant plus d'un siècle avant d'être recueillies et confiées à un texte écrit (1117), sous la surveillance de Bergthor Rafni, alors Lágmann de la république, et Haflidi Mauri, autre chef guerrier distingué, qui se firent assister dans cette compilation par des légistes de cette époque. Ce code, appelé plus tard les Grágás, fut adopté l'année suivante par l'assemblée nationale de l'*Al-thing*, et conserva force de loi jusqu'en 1275, époque où l'Islande fut soumise aux rois de Norwége. A la suite de la perte de l'indépendance nationale, s'introduisit (en 1280) le code des lois de la Norwége, appelé Jonsbok, qui est encore aujourd'hui la base de la législation de l'Islande. C'est une erreur malheureusement trop répandue de croire que le code Grágás fut emprunté à la loi du même nom, introduite en Norwége par le roi Magnus-le-Bon; car il fut surtout établi d'après les lois primitives d'Ulfljot, et la révision de 1118;

mais le code actuel est une réunion de précédents, de décisions judiciaires, de notes de différents commentateurs formant un tout incorporé dans le texte original. Il contient de fréquents exemples de cet esprit de litige et de subtilité légale, qui a toujours été le type du caractère Normand.

Ces lois offrent les garanties suffisantes pour la satisfaction des offenses pénales, par des amendes pécuniaires établies sur une échelle proportionnée au rang de l'offense; elles renferment aussi les éléments encore imparfaits du jugement par jury, dont on trouve tant de traces dans les anciennes annales du Nord. Dans le Saga du fameux chef Egill, fils de Skallagrim, il y a un récit curieux et pittoresque d'un jugement civil rendu en Norwége, sous le règne du roi Erik Blodœxe, au sujet d'un héritage réclamé par ce chef guerrier. Quelque temps après la bataille de Brunambourg (934), dans laquelle Egill secourut si puissamment le roi Athelstane avec une bande de Vikingar et d'autres aventuriers du Nord, le père de sa femme mourut en Norwége et son beau-frère Bergaumund prit possession de l'héritage entier; Egill fut obligé de faire le voyage d'Islande dans la mère-patrie, afin de réclamer sa portion en vertu des droits légitimes de sa femme. A son arrivée en Norwége, il intenta une action contre Bergaumund, protégé par le roi Erik et la reine Gunilhda. Le procès fut jugé aux assises de Gula-thing; les parties comparurent en personnes, assistées de bandes nombreuses d'amis et de partisans; au milieu d'un vaste champ, on forma une enceinte au moyen de baguettes de coudriers

liées entre elles par une corde appelée cordon sacré (*vebönd*). Dans cette enceinte siégeaient les juges, au nombre de trente-six, douze du district appelé Fjorde-fylke, douze du Sogne-fylke et douze du Hörda-fylke : ces trois districts ainsi réunis formaient ce qu'on peut appeler un ressort de l'administration de la justice. Les plaidoiries commencèrent selon la forme légale, et Bergaumund affirma que la femme d'Egill ne pouvait hériter de la propriété en litige, car, disait-il, elle était fille d'une esclave; mais un ami d'Egill, Arinbjörn, assura avec douze témoins ou *compurgatores*, qu'elle était d'une naissance libre; et comme les juges allaient prononcer la sentence qui ne pouvait être douteuse, la reine Gunilhda, cette vieille ennemie d'Egill, craignant que le résultat ne lui soit favorable, conseilla à ses partisans de coupe la corde sacrée, ce qui mit fin aux assises au milieu de la confusion générale. Egill furieux défia son adversaire en champ clos, dans une île déserte (holmgán), afin de décider leur querelle par un combat singulier, et dénonça vengeance contre quiconque oserait y prendre part. Erik, outré de colère, se leva; mais, comme personne, pas même le roi et ses suivants, ne pouvaient siéger en armes, Egill pu se sauver sur les bords de la mer; là son ami Arinbjörn l'informa qu'il venait d'être proscrit, et lui offrit une barque et trente hommes pour traverser les mers; mais Egill ne pouvait laisser sommeiller un instant sa vengeance; il se tint caché près des côtes jusqu'à ce qu'il trouva l'occasion de tuer son adversaire Bergaumund, et Ragnvold, fils du roi Erik, enfant de

onze ans qu'il rencontra par hasard dans le voisinage, assistant à un grand gala. Avant de mettre à la voile pour l'Islande il prit un des avirons de son vaisseau, sur lequel il attacha une tête de cheval, et l'élevant en l'air, il s'écria : « Je dresse ici le poteau de la vengeance, et dénonce cette malédiction contre le roi Erik et sa femme Gunilhda. » Alors tournant la tête du cheval vers la terre-ferme, il continua à haute voix : « Je dresse ce poteau de vengeance contre les Dieux « tutélaires qui ont créé cette terre (*Sny ek thessu « nídi á landvœttir thœr er thetta land byggia*); « qu'ils soient errants à jamais, et qu'ils ne trouvent « aucun repos, aucune demeure jusqu'à ce qu'ils « aient expulsé de cette terre maudite le roi Erik et « la reine Gunilhda. » Alors, gravant sur l'aviron en caractères Runiques cette singulière formule d'imprécation, et la fixant solidement à une fente de rocher, il disparut sur les mers (1).

(1) Egills Saga, Havn., 1809, cap. LVII-LX. — Müller Sagabibliothek, t. I, pp. 114-116.

CHAPITRE IV.

Langage et littérature de l'Islande.—L'histoire et la poésie conservées par la tradition orale.—*Skalds.*—Leur poésie inspirée par les beautés sauvages et pittoresques de la terre du Nord. —*Saga-man*, ou conteur d'histoire. — Sœmund Sigfusson.— Compilation de l'Edda poétique ou vieil Edda. — Caractères et écritures Runiques. — Classification des différents chants contenus dans l'Edda de Sœmund. — Mythologie et morale de l'ancienne religion du Nord.—Authenticité de l'Edda poétique. — L'Edda en prose de Snorre Sturleson. — *Skalda.* — Versification Islandaise.

Encouragés par cette forme protectrice de gouvernement, qu'il faut plutôt appeler une aristocratie patriarcale qu'une république, les Islandais chérirent et cultivèrent avec un succès remarquable la langue et la littérature de leurs ancêtres; le pieux attachement à l'ancienne religion de leurs pères, qu'ils surent conserver bien longtemps après que les autres contrées du Nord eurent cédé au progrès et aux lumières du Christianisme, favorisait encore cette tendance à suivre les traces de leurs devanciers. En Europe, la naissance des belles-lettres ne fut signalée que par de vaines et stériles tentatives pour copier les modèles classiques de la Grèce et de Rome. En

Islande, au contraire, s'élevait pour grandir bientôt, une littérature nouvelle, originale, qui acquit une certaine perfection bien avant la renaissance des lettres dans le midi de l'Europe. Cette contrée n'embrassa le Christianisme qu'à la fin du xe siècle, lorsque la littérature nationale, conservée jusqu'à cette époque par les traditions orales, eut acquis assez de consistance pour être confiée à l'écriture. Avec la religion romaine s'introduisirent les lettres latines; mais, au lieu de les employer à écrire une langue morte, les hommes instruits de l'Islande, plus éclairés et plus logiques, s'en servirent avec bonheur pour exprimer les sons représentés autrefois par les caractères Runiques. C'est ainsi que se conserva en Islande l'ancienne langue du Nord, qui cessait d'être employée comme langue écrite, pour disparaître bientôt comme langue parlée dans toute la Scandinavie, la mère-patrie. Les superstitions populaires confondues avec la mythologie et la poésie du Nord, existaient encore dans les nombreuses vallées de cette île lointaine. Le langage appliqué à cette mythologie et à cette poésie offre, quant à la forme, une très-grande ressemblance avec le latin, le grec, même avec l'ancien persan et le sanskrit; et si l'on en croit le témoignage de l'un des plus grands philologues du siècle, il rivalise avantageusement avec toutes les langues modernes en richesse, en énergie et en souplesse (1).

(1) L'origine et la forme de cette langue remarquable ont été bien indiquées par le professeur Rask, dans un Essai couronné par l'Académie royale de Copenhague, en 1818, et dont une partie a été traduite par feu le professeur Vater, dans un ouvrage intitulé *Vergleichüngstafeln der Europœis-*

Nous avons déjà remarqué qu'en Scandinavie, comme chez presque toutes les nations barbares, la littérature et l'histoire étaient recueillies par la tradition orale, bien avant l'époque où vint l'idée de les conserver par l'écriture. Semblables aux rapsodistes des anciens Grecs et aux bardes des tribus Celtiques, les *Skalds* étaient à la fois poëtes et historiens, compagnons et chroniqueurs des rois, qui, récompensant généreusement leur verve et leurs talents, ne dédaignaient pas d'entrer parfois en lice avec eux dans ce combat intellectuel. Des rapports fréquents avaient lieu entre l'Islande et la mère-patrie, et les Skalds étaient des espèces de troubadours nomades, voyageant sans cesse d'une contrée du Nord à l'autre (1).

chen Sprachen, etc. — Dans cet Essai on trouve la parenté de la langue islandaise avec les langues grecque et latine, tant sous le rapport de la forme grammaticale et de la tournure des phrases, que pour la richesse de son nombreux vocabulaire.

Cette langue est encore parlée en Islande comme langue nationale, tandis qu'elle n'est que langue morte en Norwége, en Suède et en Danemark. C'est cette même langue qu'on lit dans les inscriptions Runiques qui existent encore dans ces pays, ainsi qu'en Groënland et même sur les côtes de l'Amérique du Nord. Les langues modernes Suédoise et Danoise ont été formées par la corruption de l'ancienne langue Scandinave, comme l'Italien, l'Espagnol et le Français ont été formés par la corruption du Latin, en supprimant les terminaisons des substantifs et en y substituant des articles.

(1) Le Skald voyageait aussi en Angleterre, aux îles Orkneys, cherchant la gloire et les honneurs. Jamais il n'avait recours au crédit de ses amis pour les frais de ses voyages; mais, entrant hardiment dans les palais des Rois, il prenait place aux banquets, demandant la permission, — toujours accordée, — de chanter un *Drápa* en l'honneur du monarque; le barde recevait en récompense, outre l'hospitalité, de riches présents, tels que des armes, des anneaux d'or, des vêtements, et l'assurance d'une réception honorable en échange de ses panégyriques.

On comprend facilement la supériorité que les Skalds Islandais devaient obtenir sur leurs compétiteurs dans les autres parties du Nord. Tout favorisait cette prééminence : la position indépendante de leur île, la vue sans

Il s'établit donc parmi eux une hiérarchie régulière, qui bientôt se perpétua à l'infini ; et l'Islande conserve encore les noms des deux cent trente Skalds les plus renommés dans les trois royaumes du Nord, depuis le règne de Ragnar-Lodbrok jusqu'à Valdemar II : parmi eux figurent des têtes couronnées et des guerriers illustres de l'âge héroïque. Le fameux roi Ragnar-Lodbrok, sa femme Aslög, ou Aslauga, et ses fils, aventuriers célèbres qui se distinguèrent par leurs incursions maritimes en France et en Angleterre, au IXe siècle, étaient tous Skalds : un caractère sacré était attaché à ce titre ; les Skalds remplissaient l'office d'ambassadeurs entre les tribus hostiles, comme les hérauts de l'ancienne Grèce et de Rome. Telle était la haute estime dont ils jouissaient, qu'ils épousaient souvent des princesses du sang royal : nous en avons un exemple remarquable dans ce Skald qui fut appelé au trône vacant des Jutes, à la mort de Frode III, au IVe siècle de l'ère Chrétienne (1). Le Skald suivait son roi au combat, chantant les exploits dont il était témoin oculaire et auquel il prenait souvent une part active. Ainsi le Saga d'Olaf-Tryg-

cesse excitée par les beautés sauvages de la nature, leur connaissance profonde de la mythologie Scandinave, entretenaient leur verve poétique et faisaient désirer leurs louanges. Aussi, être chanté par un barde Islandais était bien plus précieux pour un Roi ou un chef, que les adulations monotones et plus serviles de ses propres bardes ; et puis n'était-il pas raisonnable et politique de récompenser plus magnifiquement celui qui venait de si loin pour chanter ses louanges, et qui, voyageant d'une contrée à une autre, pouvait répandre partout la gloire du roi et dire ses largesses ! Aussi les odes chantées par les Skalds étaient-elles toutes revêtues d'un caractère historique ; mais il fallait pour cela qu'ils fussent bien familiarisés avec les exploits du monarque et de ses ancêtres, ainsi qu'avec l'histoire du pays. (*N. du T.*)

(1) Grœters Suhm, t. VII, p. 263.

gvason raconte qu'un jour de bataille, ce héros s'entoura de ses Skalds en leur disant : « vous pourrez chanter désormais, non-seulement ce que vous avez appris de vos devanciers, mais encore ce que vous aurez vu de vos propres yeux. » Starkother-le-Vieux fut célèbre et comme guerrier et comme Skald ; et dans le récit que Saxo-Grammaticus a emprunté à une de ses complaintes sur la célèbre bataille de Bravalla, il est dit que, dans cette journée si funeste, Harald-Hildetand était accompagné par plusieurs Skalds. Le fils de Skallagrim, Egill, Islandais de naissance, ce même aventurier militaire dont nous avons déjà parlé, qui entra au service du roi Athelstane en Angleterre, ne put racheter sa vie, lorsqu'il fut fait prisonnier par son ennemi Erik-Blodöxe, qu'en composant en l'honneur du tyran une complainte de vingt strophes qui offre une grande variété de rhythmes (1). De même qu'il y eut dans l'âge héroïque du Nord des femmes guerrières ou Amazones, de même on vit des femmes Skalds ou poëtes, qui, suivant leur genre d'inspiration, célébraient les rudes travaux de la guerre, chantaient les exploits des héros conquérants, ou prédisaient parfois dans leurs chants prophétiques les mystères de la religion (2).

Plusieurs rois de Suède entretenaient à leur service des Skalds Islandais ; mais c'était surtout auprès des

(1) Egills-Saga, cap. LXIII.

(2) Münter, Kirchengeschichte von Dänemark und Norwegen, tom. I. p. 197.

monarques de Norwége qu'ils trouvaient l'hospitalité la plus bienveillante et le patronage le plus libéral. Ainsi Harald-Haarfager avait toujours à sa solde quatre Skalds renommés, qui partageaient l'intimité de ses heures de loisir, et qu'il consultait souvent sur les affaires les plus importantes et les plus sérieuses de son royaume. Les places d'honneur leur étaient réservées aux galas royaux, et ils avaient le pas sur tous les autres courtisans. Saint-Olaf, roi de Norwége, dans sa haine exagérée contre la religion Païenne, enveloppant même dans ses interdictions les chants des Skalds qu'il confondait avec les autres inventions du démon (ce qui fit dire au skald Sigvat qu'il ne paraissait disposé à écouter aucune complainte), les renversa du poste élevé qu'ils occupaient à la cour; mais telle était la force des anciennes habitudes et des préjugés de la nation, que ce monarque leur rendit bientôt presque toute sa confiance, et les chargea souvent des missions politiques les plus importantes. Enfin, ne pouvant maîtriser l'ambition qui dévorait son cœur, de savoir son nom immortalisé par leurs chants, il se fit accompagner par trois des plus célèbres Skalds de l'Islande, à la dernière bataille (Stikklestad) si fatale, où il perdit et la couronne et la vie (1030). Il les plaça au milieu de ses plus braves champions, à un poste d'observation (Skioldborg), qui leur permit de tout entendre et de tout voir, afin de pouvoir plus tard raconter fidèlement les événements de la journée. Au moment d'engager le combat, Thormod Kolbran, un de ses Skalds, chanta une complainte qui s'est

conservée jusqu'à nos jours, et que toute l'armée répéta en chœur (1). Deux Skalds furent tués aux côtés du roi; Thormod lui-même, quoique mortellement blessé d'une flèche, n'abandonna pas son maître, et mourut en chantant la gloire du saint roi (2).

Harald-Hardráde était bon critique dans l'art Skaldique, qu'il cultivait aussi avec succès; un skald Islandais, nommé Jarlaskald, avait composé deux complaintes, l'une en l'honneur de Magnus-le-Bon, et l'autre en l'honneur d'Harald lui-même. « Je ne m'abuse pas sur la différence de ces deux chants, lui dit le roi; le mien n'aura qu'un souvenir éphémère; mais celui en l'honneur de Magnus vivra dans la mémoire des hommes tant que le Nord sera habité (3). »

Canut-le-Grand s'attacha plusieurs Skalds, et Snorre-Sturleson, dans son Histoire des rois de Norwége, nous a conservé quelques fragments des complaintes apologétiques de ce roi, dont la reconnaissance les récompensait libéralement. Parmi eux était le Skald Islandais Thoraren, qui, ayant composé en l'honneur de Canut un poëme « très-court, du genre (dit Snorre) que nous appelons *Flok*, » accourut plein de joie pour le réciter au roi, qui se levait de table et allait donner audience. Le poëte, impatient et pressé de jouir de son triomphe, demande audience pour lui-même, afin de réciter son panégyrique, qui,

(1) Cette complainte était appelée « l'Aiguillon du soldat, » et le Roi remercia le barde en lui donnant un anneau d'or du poids d'un demi-mark. (*Note du Traducteur.*)

(2) Snorre, Saga af Olafi Hinom Helga, cap. CCVIII–CCXXXI.—Müller Sagabibliothek, t. I, p. 157.—Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, p. 209.

(3) Torfœus, Hist. Norweg., part. III, lib. IV, cap. XIII.

disait-il, était très-court. La fureur de Canut fut extrême, et, lançant au poëte maladroit un sinistre regard, il lui répondit : « Ne rougis-tu pas d'avoir fait « ce que toi seul peut-être a osé! *un poëme court* en « mon honneur, à moi, Canut-le-Grand ! Ecoute, et « puisses-tu retenir mes paroles : si demain, à pareille « heure, tu n'as pas composé à ma louange un *drápa* « de trente strophes, ta mort sera la peine de ton « impuissance. » Le génie inventif du pauvre poëte lui vint en aide dans ce moment critique, et, dans le délai donné, il composa un poëme de la longueur voulue, de l'espèce appelé *Tog-drápa;* et l'orgueilleux monarque le récompensa généreusement par le don de cinquante marcs d'argent (1).

Ainsi nous voyons déjà les fleurs de la poésie éclore pour briller bientôt au milieu des glaces et des neiges éternelles (2). Les arts, fruits de la paix, furent cultivés avec succès par les Islandais libres et indépendants. L'île Arctique ne fut pas échauffée, il est vrai, par les chants chaleureux de la Grèce ; mais les cœurs s'embrâsaient déjà du feu de la liberté. Les divisions naturelles de la contrée, séparée par des montagnes de glace et des torrents de laves, isolaient les peuples

(1) Snorre, Saga of Olafi hinom Helga, cap. CLXXXI. — Knytlinga-saga, cap. XIX, p. 182, Ed. Rafn.

(2) Longtemps après que les missionnaires de la foi Chrétienne eurent proscrit les occupations des Skalds, comme entachées d'idolâtrie, ils déploraient, dans leurs accents plaintifs, la gloire éclipsée de leurs Dieux, et les joies éteintes des héros du Valhalla. « La race d'Odin, » disait Halfred Vandrada, lorsqu'il fut forcé par Olaf Tryggvason d'accepter le baptême, « la race d'Odin a enfanté des chants pour la joie de tous, et je me rappelle encore la coutume de nos pères. Maintenant, il me faut haïr le mari de Frigga, parce que nous servons le Christ. » (*Note du Traducteur.*)

entre eux, et les habitants de chaque vallée, de chaque hameau, formaient une communauté indépendante; mais tous assistaient encore à l'assemblée générale ou *Al-thing*, qui avait quelque rapport avec le conseil Amphyctionique ou avec les jeux de l'Olympe; et là, toutes les tribus dont se composait la nation, se réunissaient pour accomplir les cérémonies communes à leur religion, prononcer sur les contestations mutuelles, et écouter les complaintes du Skald qui rappelaient les exploits de leurs ancêtres. La vie toute pastorale des habitants de l'Islande n'avait d'autre diversion que les plaisirs de la pêche. Semblables aux Grecs, la mer était leur élément; mais, dans leurs plus courts voyages, ils s'éloignaient encore plus des côtes que ne le fit l'expédition si vantée des Argonautes. Familiarisé avec les périls de l'Océan, initié aux mœurs et aux coutumes différentes des terres étrangères, le caractère national porta bientôt l'empreinte des traits hardis et originaux qui distinguèrent les Scandinaves de tous les autres peuples (1).

Les contrées d'où s'élança pour l'émigration cette partie de la grande famille du Nord, furent marquées par des particularités physiques et morales également frappantes.

« Tristes contrées où naquirent les chefs Scandinaves et
« les Skalds, et où ces derniers puisèrent la sauvage majesté
« de leurs vers énergiques! Ici ce sont des rochers couverts

(1) P.-E. Müller Sagabibliothek, Indledning.

« de pins, des montagnes, des forêts épaisses enveloppées « d'ombre éternelle; là des vallées à la verte et riante « tranquillité, où l'œil, fatigué de tant d'objets sauvages, « aime à se reposer; des lacs immenses, aux eaux limpi- « des, miroir inconstant et mobile où se reflète l'ombre « des arbres du rivage; où les feuilles du tremble, au revers « grisâtre, se balancent sur ces branches transparentes : au « milieu d'un tel spectacle l'esprit du poète ne devait-il pas « atteindre une grande sublimité (1)? »

Les beautés sauvages que présentait l'aspect général du Nord excitèrent la verve poétique d'Alfieri, comme elles échaufferont celle de tout poëte de génie et de sensibilité. Vivement impressionné par la splendeur magnifique de ses nuits d'hiver, et surtout par la rapide transition de la rigueur de cette saison aux vivifiantes émanations du printemps, il s'écrie:

« Oh! n'est-ce pas la main bienfaisante d'une fée tutélaire « qui éveille ainsi le printemps dans la terre du Nord! Là, « le soleil ne lance pas des rayons pâles et douteux; là, il « n'échauffe pas la brise incertaine par degrés lents et capri- « cieux. Mais tout à coup brille aux regards enchantés un « rayon vivifiant de la lumière céleste; en un instant la « verdure perce et paraît; les mains généreuses d'une fée « protectrice répandent sur la terre des torrents de fleurs « magiques (2). »

Ces observations s'appliquent également aux nuances ravissantes de la rose qui va s'épanouir, à la fraî-

(1) Southey.
(2) Alfieri.

cheur de la verdure, au feuillage naissant des arbres, et aux couleurs éclatantes d'un ciel d'azur. Ce spectacle est d'un pittoresque délicieux, surtout dans les pays de montagnes, où la transition est plus rapide. La neige fondant aux rayons du soleil, et tombant dans les vallées en nombreux ruisseaux descendus du flanc des collines; les torrents rapides formés par les eaux détachées des glaciers, et grossissant sans cesse dans leur course impétueuse qui toujours s'augmente; les arbres revêtant tout à coup, comme par enchantement, leur robe de verdure; les oiseaux faisant retentir l'air de leurs accents mélodieux; la clarté des cieux à peine voilée par les ombres de la nuit; en un mot la joie et le bonheur qui semblent répandus sur la nature, tout contribue, dans le printemps du Nord, à faire éprouver ce sentiment exquis de l'existence qui succède au sommeil léthargique.

Tous ces avantages d'une grande et belle nature, d'autres encore particuliers au climat du Nord, et la manière de vivre de ses habitants, agissaient puissamment sur leur esprit, et, comme l'a si bien observé le célèbre historien moderne de la Suède, attiraient l'attention de l'homme vers les magnificences de la nature, et, par ses beautés et ses mystères, établissaient entre eux un rapport plus étroit. Peut-être aussi doit-on attribuer à ces causes cette connaissance intime de la Nature, si profonde et si énergique, qui caractérise les esprits distingués du Nord; tendance qui, même dans la mythologie et la poésie primitive de cette contrée, se manifesta surtout dans les sciences et les arts par des images et des

peintures sauvages, adoucies plus tard par la civilisation des temps modernes (1).

L'ancienne littérature du Nord ne se borna pas à l'art poétique. Le *Skald* récitait *en vers* les louanges des rois et des héros; mais le *Saga-man* rappelait *en prose* le souvenir des temps passés (2). Le talent de conter et l'invention poétique étaient cultivés avec succès et se développaient surtout par la pratique. Le palais du roi, l'assemblée du peuple, les fêtes solennelles des sacrifices, tout favorisait ce penchant et fournissait au *Saga-man* les occasions d'exercer cet art délicieux. La mémoire des faits passés se transmit ainsi d'âge en âge par une chaîne de traditions non interrompue, et les anciens chants et les Sagas se conservèrent de la sorte jusqu'à ce que l'introduction de l'écriture vint leur assurer un souvenir fixe et durable. Un jeune Islandais, Thorstein-Frodr, était entretenu à la cour d'Harald-Hardráde (Sigurdson) comme Saga-man, ou conteur d'histoires, et amusait souvent le roi et ses courtisans par des récits de ce genre. Le grand festival de Noël approchant, le roi remarqua l'air sérieux et mélancolique de son conteur; il craignit que sa mémoire ne fut épuisée. Interrogé à cet égard, Thorstein avoua qu'il ne lui restait plus qu'une seule histoire; mais qu'il avait de la répugnance à la raconter, parce qu'elle se rapportait aux exploits du roi lui-même sur les terres étran-

(1) Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, p. 47.

(2) Les Saga-men étaient postérieurs aux Skalds, et étaient moins considérés. Le Skald faisait partie des courtisans; le Saga-man n'était regardé que comme un voyageur nomade qui payait son hospitalité par des récits agréables. *(Note du Traducteur.)*

gères. Encouragé par Harald, il la raconta à la grande satisfaction du roi qui lui demanda où il l'avait apprise. Thorstein répondit qu'il avait pour habitude constante d'assister aux Al-thing ou assemblées nationales annuelles de l'Islande; qu'il y avait écouté toutes les parties de ce Saga à des époques différentes, jusqu'à ce qu'il l'ait gravé dans sa mémoire d'une manière impérissable. Le narrateur primitif était un nommé Haldor, Islandais, qui avait accompagné Harald dans tous ses voyages et dans ses expéditions en Russie, en Grèce, en Asie, en Sicile et en Palestine, et, à son retour dans l'île native, avait répandu parmi ses concitoyens la renommée des exploits du roi (1).

Ces récits étaient embellis par des extraits poétiques des *œuvres* des différents Skalds (si une telle expression peut s'appliquer à des compositions littéraires bien antérieures à l'art d'écrire des livres), et étaient cités par le narrateur, afin de faire ressortir quelques passages remarquables de la vie et des exploits du héros dont il racontait les aventures. L'histoire et les chants poétiques étaient réunis de telle sorte que la mémoire s'habituait, par cet exercice continuel, à en devenir la dépositaire impérissable. On trouve un exemple frappant de la perfection que peut atteindre cette faculté, dans le Saga de Skuld l'aveugle, fameux Skald Islandais qui, dans une seule soirée, chanta devant ce même roi Harald soixante différentes complaintes; et interrogé s'il n'en con-

(1) Müller, Sagabibliothek, t. I, p. 347; t. III, p. 330. *Voyez*, au chapitre XVI, les exploits d'Harald Sigurdson en Orient.

naissait pas d'autres, déclara que ce n'était que la moitié de ce qu'il savait par cœur (1).

Cette possibilité de transmettre ainsi pendant une suite de siècles, par la tradition orale, des compositions en prose ou en vers d'une longueur considérable, peut paraître bien extraordinaire aux nations civilisées, accoutumées à l'art de l'écriture. Et cependant un fait certain, c'est que, même longtemps après que les poëmes d'Homère eurent été confiés à l'écriture, les rapsodistes, habitués à les réciter de mémoire, pouvaient aisément débiter tel ou tel passage indiqué. N'avons-nous pas, d'ailleurs, dans des temps plus modernes, parmi les Serviens, les Kalmouks et autres nations barbares et demi-barbares, des poëmes populaires et héroïques, ouvrages de longue haleine, conservés ainsi et qu'ils tiennent de leurs ancêtres; à plus forte raison cela devait-il arriver lorsqu'il existait une série continuelle d'hommes, dont la spécialité et la profession était d'apprendre et de répéter; dont la mémoire se développait, atteignait la perfection, et qui étaient chargés, comme historiographes, de conserver les annales nationales. Bien plus, l'aspect étrange et pittoresque que présente encore aujourd'hui chaque famille de l'Islande, dans les longues nuits d'hiver, est une preuve frappante de l'existence de cette ancienne coutume. Aussitôt le jour fini, toute la famille, domestiques et autres, se réunit dans l'appartement principal, chacun s'asseoit. Au plafond est suspendue la lampe destinée à éclairer la lecture et le travail;

(1) Om Stuf Skald, Müller's Sagabibliothek, t. III, p. 377.

un membre de la famille, choisi à cet effet, place son siége au-dessous de la lumière et commence à lire quelque Saga de prédilection, ou bien les ouvrages de Klopstock et de Milton (car ils sont traduits en Islandais), pendant que chacun écoute attentivement, tout en s'occupant de son propre travail. Mais, dans quelques familles, et à cause de la rareté des livres imprimés, les Sagas sont récités par ceux qui les ont conservés dans leur mémoire, et on trouve encore de ces conteurs, troubadours nomades, qui voyagent de la sorte, et gagnent leur vie pendant l'hiver en allant de maison en maison répéter les histoires qu'ils ont apprises par cœur (1).

Environ deux siècles et demi après l'occupation de l'Islande par les Norwégiens, les hommes instruits de cette île s'occupèrent de réunir et de confier à l'écriture ces poëmes et ces histoires traditionnelles. Sœmund-Sigfusson (2), ecclésiastique qui naquit en Islande en 1056, et qui acheva ses études classiques dans les universités d'Allemagne et de France, fut le premier qui réunit en une collection les chants relatifs à la mythologie et à l'histoire de l'ancien Nord: ce livre est appelé l'Edda poétique, ou le Vieil Edda. Mais les opinions diffèrent essentiellement sur la manière dont la compilation fut faite par Sœmund, qui la publia le premier. Les uns supposent qu'il se borna à réunir les manuscrits Runiques des différents

(1) Henderson's Travels in Iceland, vol. I, p. 366.

(2) Surnommé *Frodr*, ou le Docte. Les Scandinaves ajoutaient à leur nom propre un surnom de qualité; c'était ordinairement le nom de leur père suivi de *son*, fils. On retrouve le même usage, plus général encore, chez les Celtes et les Slaves. (*Note du Traducteur.*)

poëmes, et à les traduire ensuite en caractères latins; d'autres, au contraire, soutiennent que les ayant recueillis des différents Skalds anciens qui vivaient à cette époque, il fut le premier qui les produisit par l'écriture; car jusque-là ils avaient été conservés et transmis par une simple tradition orale. Mais la conjecture la plus probable, c'est qu'il a réuni quelques fragments de poésie des Skalds contemporains, et d'autres parties de manuscrits (perdus depuis), écrits après l'introduction du Christianisme et des lettres latines en Islande, se bornant à y ajouter un chant de sa propre composition, le *Solar Ljód* ou *Carmen Solare* (1), d'une tendance religieuse, morale et Chrétienne, et destiné à éclairer la masse du paganisme (2). Si l'on adopte la théorie proposée par Wolf et Heyne, sur l'origine des poëmes Homériques, on dira qu'il se servit, pour ces anciens poëmes, des moyens employés avant lui par l'ancien Rapsodiste Grec, quel que soit son nom, qui, le premier, réunit en un tout les chants de ses prédécesseurs, et en forma un poëme de longue haleine, remarquable d'unité, qui prit le nom de l'Iliade d'Homère. Il ne faut pas oublier cependant que les poésies différentes contenues dans l'Edda de Sœmund, envisagées sous le point de vue du sujet et de la composition, n'ont pas, en général, l'unité d'un poëme complet; mais se composent de pièces fugitives ou de fragments de poésie ancienne, traitant

(1) On peut ajouter au *Solar Ljód* les strophes 57, 58 et 59 du Völu-spá.
(*Note du Traducteur.*)

(2) Afzelius, Proem. Edda Sœmundar, etc. Holmiæ, 1818.

du caractère et des exploits des Divinités et héros du Nord. Le plus léger examen de ce recueil prouvera jusqu'à l'évidence, qu'à l'exception de ce qui a été dit tout à l'heure, l'ouvrage ne fut ni de sa propre composition, ni de celle de quelque autre écrivain Chrétien (1) : les considérations suivantes prouveront clairement que les poëmes contenus dans cet Edda n'ont été composés, d'après les manuscrits *Runiques*, ni par lui, ni par personne.

L'alphabet Runique se compose de seize lettres qui sont d'origine Phénicienne (G). Les traditions, les Sagas et les chants du Nord, en attribuent l'introduction à Odin. Il fut probablement apporté par lui en Scandinavie; mais il ne ressemble en rien aux autres alphabets de l'Asie centrale. Toutes les anciennes inscriptions trouvées dans la contrée du Nord sur les rochers et les monuments en pierre (et dont le plus grand nombre existait en Suède, près du vieux Sigtuna, résidence d'Odin, et près d'Upsala, demeure de ses successeurs, et siége principal de cette religion qui lui dut son nom), sont écrites en langue Islandaise ou ancien Scandinave, mais en caractères Runiques. Saxo-Grammaticus, qui écrivait au XIIe siècle, affirme que les anciens Danois gravaient sur les rochers et les pierres des vers contenant les récits des exploits de leurs ancêtres; mais il ne peut citer aucune inscription Runique

(1) *Voyez* la réfutation victorieuse de l'hypothèse Allemande, que les poëmes Eddaïques furent forgés par les moines du Nord pendant le moyen âge, faite par le célèbre professeur P.-E. Müller : « Ueber die Aechtheit der Asalehre und den Werth der Snorroischen Edda. » Copenhague, 1811.

de ce genre à l'appui de son hypothèse ; et bien qu'il parle du rocher où le roi Haráld-Hildetand avait fait inscrire les exploits du héros son père, il avoue cependant que lorsque Valdemar Ier voulut déchiffrer et copier cette inscription lapidaire, il la trouva en grande partie effacée et inintelligible. Il est probable que le zèle des nouveaux convertis au Christianisme s'appliqua à détruire ces monuments, qu'ils considéraient plutôt comme l'œuvre du démon, et non comme destinés à illustrer les exploits de leurs ancêtres Païens, dont la renommée était loin d'être en honneur auprès d'eux. On employait aussi les caractères Runiques pour graver les inscriptions sur les armes, les bijoux, les amulettes, les meubles et les bâtiments, et parfois sur les écorces d'arbres ou sur des tablettes en bois, comme souvenir ou comme moyen de correspondance. Ainsi Venantius Fortunatus, poëte latin du VIe siècle, écrit à son ami Flavius de lui répondre en Hébreu, en Perse, en Grec ou même en caractères Runiques, si le Latin ne lui convient pas :

Barbara fraxineis pingatur *Runa* tabellis,
Quod que papyrus ait, virgula plana valet;
Pagina vel redeat perscripta dolatile charta,
Quod relegi poteri, fructus amantis erit (1).

(1) Le mot *Rune* dérive, dit-on, de *Ryn*, sillon ou conduit. Olaus Wormius, Literatur. Runic., p. 2.— Hickes (Thesaur. Ling. Sept.) est le premier qui prétendit que les caractères Runiques furent empruntés aux Romains. Ils étaient de différentes espèces. Les *Runes malfaisantes* ou *défavorables* étaient employées comme des charmes pouvant nuire aux ennemis; les *Runes favorables* protégeaient contre tout danger ou malheur; les *Runes victorieuses* assuraient le succès à ceux qui s'en servaient; les *Runes*

Et le biographe de saint Ancharius, le grand apôtre du Nord, parle d'une lettre écrite en caractères Runiques, au IX[e] siècle, par un Roi de Suède à l'Empereur Louis-le-Débonnaire (1). Ces caractères étaient employés dans des occasions qui avaient quelques rapports avec la magie et la sorcellerie, et, dans ce cas, Odin lui-même proclamait leur influence et leur efficacité salutaires ; c'est ce qui résulte de plusieurs passages des poésies fragmentaires réunies par Sœmund. Saxo-Grammaticus parle de chants magiques inscrits sur des tablettes en bois; et dans le Saga d'Egill, célèbre et comme guerrier et comme Skald, il est dit que, « frappé au cœur par « la perte de son fils chéri, il était résolu à mourir « de faim, lorsque sa fille, pour le détourner de ce « funeste projet, lui persuada de composer en sa « mémoire une complainte élégiaque qu'elle s'offrit « de transcrire elle-même sur du bois, *pâ Kâflé.* » En résumé, les caractères Runiques étaient surtout employés pour les inscriptions sur les pierres, dans les occasions dont nous avons parlé; et rien ne

médicinales étaient inscrites sur les feuilles des arbres pour donner la guérison; d'autres préservaient du naufrage, chassaient la mélancolie, ou adoucissaient les rigueurs d'une maîtresse. Ces dernières devaient être employées avec une grande circonspection, car la plus légère erreur causait à la dame une maladie dangereuse. L'efficacité de la plupart de ces charmes était subordonnée à la nature des choses sur lesquelles ils étaient écrits, ou à la manière dont les lignes étaient tracées, soit sous la forme d'un cercle, d'un triangle, d'un serpent, etc.—Verelius Runograph. Scand., p. 21.—Olaus Worm., Liter. Run., p. 33..... Les bâtons runiques étaient des barres de bois poli, généralement en hêtre (*Buch* ou *Bog*), appelés bâtons d'hêtre; de là l'étymologie du mot anglais *Book*, livre; en anglo-saxon, *Bek* et *Bôk*; en Islandais, *Buch*. (*Note du Traducteur.*)

(1) *Voyez* ch. IX, Vie de saint Ancharius.

prouve qu'avant l'introduction de la religion et du langage de l'Église Romaine, il existât parmi les nations Scandinaves quelque chose qui ressemblât *à des livres* proprement dits. Le plus vieux *livre* manuscrit en caractères Runiques que nous possédions aujourd'hui, est un digeste de droit coutumier de la Scanie, écrit au XIII[e] ou XIV[e] siècle, que l'on conserve à la bibliothèque de l'Université de Copenhague (1).

Le texte original de l'Edda poétique, avec une inscription latine, notes, glossaires, etc., commença à être publié à Copenhague en 1787. Ce fut alors que parut le premier volume de cet ouvrage ancien et curieux, sous la surveillance d'hommes instruits, composant ce que l'on appelait la Commission Royale, *Arna Magnœan*, dépositaire d'une collection de manuscrits Islandais, conservés maintenant à la Bibliothèque de l'Université de Copenhague. Cette collection fut léguée à l'Université par Arn Magnúsen, ou, comme son nom est latinisé, Arnus Magnœus, Islandais de naissance, homme profondément versé dans la littérature de cette contrée, et qui vivait au commencement du siècle dernier (2). Un se-

(1) Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, pp. 134-185.

(2) Arne ou Arnas Magnúsen, Islandais instruit et ardent patriote, consacra son temps, ses talents et sa fortune à la littérature nationale de sa patrie. Profitant de la facilité que lui offrait sa place de professeur des Antiquaires du Nord à l'Université de Copenhague, pour le but qu'il se proposait, il amassa la plus grande collection de livres et de manuscrits qu'ait peut-être jamais possédé un seul individu. Entre autres livres curieux, elle contient les manuscrits les plus anciens et les plus rares en vieille langue du Nord, relatifs à l'histoire, aux lois, aux mœurs et aux coutumes des anciens Scandinaves. L'incendie terrible de Copenhague, en 1728 (Arne florissait au

cond volume fut publié en **1818**, et contient surtout des poésies mythico-historiques réunies au Niebelungenlied. Un troisième volume a été publié récemment par le professeur Finn Magnúsen, et contient trois poëmes mythologiques, des notes critiques très-approfondies, et un dictionnaire de l'ancienne mythologie du Nord, mise en parallèle avec les systèmes religieux et les rites des autres nations, tels que les Allemands, les Perses, les Indoux, etc., renfermant en outre un aperçu très-judicieux des superstitions populaires, et des coutumes en rapport avec les restes de l'ancienne religion Païenne qui sont encore en vigueur dans l'ancien Nord. Le professeur Magnúsen, Islandais de naissance, célèbre par ses connaissances spéciales dans cette partie, a aussi publié une traduction séparée des chants de l'ancien Edda en Danois moderne, enrichie de notes explicatives. Une autre édition de l'Edda original a été publiée à Stockholm, en **1818**, par le professeur Rask (1) et le Rév. M. Afzélius; mais le texte diffère un peu de la grande édition de Copenhague dont nous avons parlé ci-

commencement du XVIIIe siècle), détruisit une grande partie des trésors, si chèrement acquis, du savant antiquaire; mais, dans son ardeur infatigable, il recommença ses travaux, et bien qu'âgé alors de soixante-cinq ans, il put encore à sa mort (1730) enrichir son pays d'environ 2,000 manuscrits Islandais, en laissant un fonds de 10,000 rix-dollars pour leur publication. On fit peu de chose pour exécuter les intentions généreuses du testateur, jusqu'à ce qu'une commission, appelée *la Commission Arne-Magnœan*, fut instituée par le Roi de Danemark, en 1772. Bientôt la publication commença, et cette société a fait imprimer tous les manuscrits les plus importants. Elle existe dans la bibliothèque de l'Université de Copenhague. (*Note du Trad.*)

(1) C'est la seule édition complète de l'Edda, *Snorra-Edda asamt skaldu.* (*Note du Traducteur.*)

dessus, en ce qu'il est accentué avec plus de soin, distinguant l'*i* du *j*, l'*u* du *v*, l'*œ* de l'*o*, etc., et qu'il est en général plus lisible pour les personnes qui n'ont qu'une légère teinture de l'Islandais ordinaire. Les poésies sont aussi classées dans l'ordre qui se rapproche le plus de l'original, et sont divisées en deux séries ; la première contenant les poésies mythologiques, la seconde les poésies héroïques.

On peut classer en quatre catégories les poëmes contenus dans le Vieil Edda, en raison de leur style et des sujets qu'ils traitent :

1° Les poëmes mystiques ;

2° Les poëmes mythico-didactiques ;

3° Les poëmes mythologiques ;

4° Les poëmes mythico-historiques.

A la première de ces classifications appartient le Völu-spá, l'oracle ou prophétie de Vála, contenant un abrégé de la mythologie de l'Edda, mais d'un style obscur, mystique, souvent inintelligible ou amphibologique comme les vers des Sibylles. Les Scandinaves, comme les anciens Germains, accordaient aux femmes une aptitude particulière pour accomplir les offices et les cérémonies religieuses ; ils les entouraient d'un prestige mystérieux et sacré. Tacite parle d'une célèbre prophétesse du nom de *Veleda*, dont les oracles étaient consultés et suivis aveuglément par les tribus Germaines qui la tenaient en grande vénération (1). Horace fait allusion à une Sibylle Italienne dont le nom se rapproche encore plus de celui

(1) Tacite, Germ., VIII.

de *Vóla* ou *Vála*, et qui en Islandais est un terme générique employé pour désigner une Sibylle ou femme prophétesse (1).

Le Völu-spá est un récit sommaire de la création de l'Univers, des Dieux et des hommes qui le peuplent (suivant la cosmogonie des Eddas). Il raconte la mort du fils d'Odin, Balder, le Dieu du Jour (2), dont toutes les Divinités déplorent la mort, et que leurs pleurs et leurs prières ne sauraient sauver, car sa sentence a été prononcée par le Destin. Son corps est brûlé sur un bûcher funéraire, avec celui de Nanna, sa compagne bien-aimée, morte de douleur: on y jette ses chevaux et ses armes, suivant la coutume des anciens héros du Nord. Ses funérailles sont suivies de la destruction totale de l'Univers par le feu, personnifié par le dieu Surtur, le Pluton du Nord : Ainsi chante la prophétesse :

« Le Soleil commencera à noircir, la terre s'affaissera « dans la mer, les étoiles tomberont du ciel pleines de « cendres (3), le feu se roulera en sifflant autour de l'axe « du monde (Yggdrasill), les colonnes de flammes s'élance- « ront jusqu'au ciel (4). »

Après quoi, on verra briller un nouveau ciel, surgir une nouvelle terre, tandis que deux êtres de la race humaine, sauvés de la destruction totale, perpétueront leur espèce dans le monde ainsi régénéré, et Balder, triomphant, quittera la sombre demeure

(1) Horace, Epod., V, 42.
(2) *Voyez* note 20 de l'Introduction.
(3) *Voyez* à l'Introduction, note 36.
(4) *Voyez* à l'Introduction, note 37.

d'Héla pour régner dans le palais des Dieux, restauré et paré de sa splendeur primitive. Cette belle fiction représente sans doute l'image du cours des saisons, et rappelle la célébration de l'ancien festival appelé *Midsumers-blôt* dans l'ancien langage du Nord, lorsque les jours, ayant atteint leur plus grande longueur, commencent à décroître, traînant à leur suite les rayons brûlants de Syrius (la canicule). Puis, par une transition, toujours brusque dans ces climats du Nord, arrive le froid de l'hiver, — quand toute la nature est engourdie par un sommeil léthargique auquel succèdent tout à coup les douces émanations du printemps (1). Mais cette fiction a une autre signification plus ancienne et plus poétique; car, pour employer les paroles de l'éloquent historien de la Suède, « n'est-elle pas le symbole du Temps, « des changements de la grande Année du Monde, « représentant la dissolution générale de toute chose « comme conséquence de la Mort du premier Dieu, « — la mort de la Bonté et de la Justice sur la terre. « Balder revient, mais suivi d'une récompense et « d'une punition; — un nouveau ciel, mais une nou- « velle terre!... A travers la vérité offerte par cet « emblème, par suite aussi du caractère inviolable « et sacré que la Mythologie du Nord attachait à un « serment, elle s'élève au-dessus de la simple Na- « ture, et acquiert une valeur morale aux yeux du « genre humain (2). »

Le second poëme Eddaïque de la classe mystique

(1) Finn Magnúsen, Edda Sœmundi, part. III, Introd., p. 8.
(2) Geijer, Svea Rikes Häfder, t. Ier, p. 354.

est le *Grougaldor* ou chant magique de Groa, qui contient un vocabulaire des termes magiques nécessaires, disait-on, dans tous les périls de la vie humaine. Odin et ses compagnons trouvèrent l'art de la magie en faveur chez les habitants primitifs du Nord dont ils réformèrent ou abolirent la religion. L'influence magique attribuée aux caractères et aux chants Runiques qu'il introduisit en Scandinavie, fit oublier toute la magie des Finnois ou des Lapons, dont il s'efforça de déprécier l'importance en disant qu'elle était d'invention diabolique, et en la discréditant par le nom de *Magie-Noire*, tandis qu'il honorait la sienne et la décorait du titre pompeux d'Art Royal. Il est probable qu'il s'opéra plus tard, entre ces deux sectes rivales, une fusion complète, et qu'elles laissèrent des traces profondes de leur influence réciproque sur les coutumes nationales, influence que l'introduction du Christianisme ne parvint pas même à effacer entièrement. L'ancienne croyance populaire dans la magie et la sorcellerie fut encore consolidée par l'approbation que leur donnèrent les Æsir (les Dieux), qui sanctionnèrent ces nouveaux avantages. Le guerrier du Nord, dont la vie est protégée par des charmes magiques, était invulnérable aux armes offensives de son adversaire; les siennes, au contraire, portaient une mort certaine dans les rangs des ennemis, dont il pouvait, au moyen de chants magiques, paralyser les efforts même les mieux combinés. Il pouvait terrasser ses ennemis dans une bataille en les rendant fous; faire tomber leurs armes offensives désormais inutiles en leurs mains; mettre son corps à

l'abri de toute blessure ou d'autres périls, — à l'abri du feu, — à l'abri de l'eau, en surnageant tout naturellement (1). Les femmes jouaient un rôle principal dans les rites mystérieux qui accompagnaient cet art prétendu; et les mélanges contenus dans leurs chaudières magiques furent exactement les mêmes dont se servirent les sorcières du Macbeth de Shakspère, que l'on peut considérer à juste titre comme offrant une peinture exacte de cette superstition si généralement répandue dans toutes les contrées du Nord. Des associations ou des confréries de magiciens s'organisèrent, et plusieurs des principaux chefs guerriers ne dédaignèrent pas de s'enrôler sous ces mystérieuses bannières. Sous le règne d'Harald-Haarfager, son fils Rognvald-Kettilbein, se mit à la tête d'une de ses sectes de magiciens. Le Roi, irrité de ce que ses efforts, ses menaces, ses prières, ne pouvaient détourner son fils et ses quatre-vingt-dix acolytes d'accomplir ces cérémonies cabalistiques, employa la ruse; il les invita à une fête splendide, et quand ils furent tous bien gorgés de vins et de liqueurs, il fit mettre le feu à la maison dans laquelle ils étaient assemblés: tous périrent dans les flammes.

Le troisième poëme mystique est appelé le *Sólar-Ljód* ou Chanson du Soleil, tout entier de la composition de Sœmund. Il dit la vie future, la demeure et les occupations des âmes après leur mort, et porte le cachet des anciens fragments de poésie Païenne, mais est approprié par l'auteur aux idées de l'épo-

(1) *Voyez* Rûnacapitúli, à la fin de Háva-mál, dans l'Edda de Sœmund, Brynhildurquida, et autres chants Eddaïques. — Orvarodds Saga, etc.

que, et indique évidemment une source Chrétienne.

Le premier des chants de l'Edda, que l'on peut à juste titre appeler mythico-didactique, est le *Vafthrudnis-mál*, qui, de même que beaucoup d'autres écrits de la sorte, est en forme de dialogue dramatique. Odin (1) le père des Dieux, se propose de visiter un des fameux géants ou génies (le mot original Islandais est *Jötun*, signifiant un géant de la race Finnoise, ennemie des Æsir, les Dieux ou demi-Dieux), afin de juger par lui-même lequel des deux est le plus versé dans la science sacrée. Il consulte sa femme, la déesse Frigga (2), « à laquelle l'avenir était dévoilé, » sur l'issue du voyage qu'il se propose d'entreprendre. En femme prudente, elle l'en détourne, lui conseillant de rester chez lui, où il est en sûreté dans sa demeure céleste; «car», dit-elle, «aucun génie n'est à comparer avec *Vafthrudnir* (c'est le nom du géant) en ruse et en courage. » Mais Odin persistant dans sa résolution, Frigga lui donne un augure favorable, en lui recommandant dans l'intérêt de son repos et de celui des autres Divinités, dont le sort est lié au sien d'une manière si étroite, — de ne parler qu'avec sagesse et discrétion. Odin part donc sous le déguisement d'un mortel et se dirige vers le palais de ce Géant, célèbre par sa connaissance des mystères sacrés ; il approche, le maître est au logis :

ODIN.

Salut! Vafthrudnir; j'ai enfin trouvé ta demeure;

(1) *Voyez* la note 17 à l'Introduction.
(2) *Voyez* la note 18 à l'Introduction.

mais avant d'en franchir le seuil, je voudrais savoir si tu es en effet, comme on le dit, le Génie le plus sage et le plus instruit.

VAFTHRUDNIR.

Quel est ce mortel qui vient ainsi me provoquer dans mon palais? Tu ne sortiras d'ici que lorsque ta sagesse égalera la mienne.

ODIN.

Gagnráder est mon nom; il y a longtemps que je suis en route; j'ai faim, j'ai soif, je te demande l'hospitalité, ô Génie!

VAFTHRUDNIR.

Pourquoi ne pas le dire de suite et rester ainsi sur le seuil? Entre, prends un siége dans mon palais, et nous verrons bientôt lequel est le plus sage ou de l'hôte ou du vieux parleur.

ODIN.

L'homme pauvre qui entre dans la maison du riche doit être sobre de paroles.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi donc, Gagnráder, si tu tiens, en effet, à me donner une preuve de ta science; dis-moi le nom de ce cheval qui promène le char du jour sur la tête des mortels.

ODIN.

Skinfaxi est le nom du cheval qui promène le char du jour sur la tête des mortels, — le plus léger des chevaux, avec sa crinière toujours étincelante.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi donc, Gagnráder, si tu tiens, en effet, à me donner une preuve de ta science, le nom du cheval qui traîne le char de la nuit sur la tête des Divinités bienfaisantes.

ODIN.

Hrîmfaxi est le nom du cheval qui traîne le char de la nuit sur la tête des Divinités bienfaisantes, et l'écume distillée de sa bouche est la rosée du matin.

. . . .

Le Génie fronça le sourcil, car il venait de juger, par les réponses si justes et si promptes de son hôte en nommant et décrivant Lucifer, Hespérus et les autres étoiles, qu'il avait affaire à un antagoniste digne d'entrer en lutte avec lui; il invita donc Odin à prendre un siége à ses côtés, et engagea avec lui une discussion sur les mystères de la science sacrée, en y mettant cette condition singulière, qui fut acceptée, que celui qui succomberait paierait sa défaite de sa tête. Alors commença entre eux une discussion subtile, et Odin (qui gardait encore l'incognito) commença l'attaque en demandant au génie d'où provenaient la terre et les cieux; il répondit très-judicieusement que la terre a été créée de la chair d'*Ymer* (un géant); les rocs (le chaos, la création, le monde enfin), de ses os; les cieux, de son crâne; les nuages, de sa cervelle, et la mer, de son sang. Sous cette image fabuleuse est personnifiée la création du monde extérieur sorti du *Chaos*, figuré par la forme du *géant*

Ymer (1). Le Dieu continua l'interrogatoire du Génie, en comptant ses questions comme un légiste de la chancellerie, sur les points les plus embarrassants de la Théogonie et de la Cosmogonie ; — d'où provenaient le jour et la nuit, le printemps, l'été, la création de l'espèce humaine. Son onzième interrogatoire portait sur le sort des âmes mortes et sur les occupations des héros qui, périssant de mort violente, restaient abandonnés, bien que dignes de jouir de la félicité du *Valhalla* (2) d'Odin. Le Génie répondit qu'ils étaient journellement occupés à des exercices guerriers, à des tournois semblables à ceux de la terre ; qu'ils se rencontraient dans des batailles où se distribuaient des coups réels et même des blessures mortelles ; que beaucoup étaient laissés pour morts sur le champ de bataille ; mais qu'à un signal donné pour le banquet, ils ressuscitaient tous, et vainqueurs et vaincus, se dirigeaient vers le palais d'Odin, pour prendre part à la fête préparée en leur honneur, boire les liqueurs des Dieux et vivre tous en paix. Alors les tournois et les fêtes doivent continuer jusqu'à la fin du monde actuel.

Le Dieu déguisé poursuivit alors ses interrogatoires sur la destruction de l'univers, et la nouvelle création qui doit en résulter ; il demanda quel sera le sort d'Odin lui-même dans cette destruction finale de toute chose. A quoi Vafthrudnir répondit sur-le-champ que *Fenris*, le *Loup* (3), dévorera

(1) *Voyez* la note 4 à l'Introduction.

(2) *Voyez* la note 24 à l'Introduction.

(3) *Voyez* la note 28 à l'Introduction.

toute chose, tout le monde, y compris Odin, le père des siècles; que tous les éléments (1) se confondront, et que les Dieux et les hommes seront enveloppés dans une conflagration générale. Enfin, le prétendu Gagnráder demanda au Génie quelles étaient les paroles qu'Odin prononça aux oreilles de son fils Balder lorsqu'il monta sur le bûcher funéraire. Le Génie, étonné, reconnut alors Odin et se déclara vaincu dans ce combat intellectuel.

VAFTHRUDNIR.

Aucun homme ne peut connaître les paroles que *tu* as prononcées à l'oreille de ton fils au commencement des âges. Je lis ma sentence écrite dans les cieux en caractères magiques et décrétée par les destins, pour avoir osé lutter en controverse sacrée avec Odin, le Sage des Sages. . . . .

Le poëme suivant de cette série, contenu dans la collection du vieil Edda, est le *Grímnis-mál* ou le chant de *Grímner*, qui décrit les habitations des célestes Divinités et les différents objets qui y étaient contenus. Il commence par le récit suivant, raconté en prose :

« Le roi Hrödúngr avait deux fils, nommés Agnar,
« âgé de dix ans, et Geirrövdr, âgé de huit ans.
« Dans une promenade qu'ils faisaient en mer, afin
« de se livrer au plaisir de la pêche, ils furent
« entraînés loin du rivage par une tempête qui les
« conduisit dans une contrée étrange, habitée seu-

(1) *Holdin*, la terre; *Œgir*. la mer; *Kar*, l'air; *Loki*, le feu. (*N. du T.*)

« lement par un paysan, chez lequel ils passèrent « l'hiver. La maîtresse de la maison avait pris « Agnar en affection; mais Geirrövrd était le favori « de son mari. Au printemps suivant, ils condui- « sirent les enfants sur les bords de la mer, et leur « donnèrent une barque; au moment de se quitter, « le paysan murmura quelques paroles mystérieuses « à l'oreille de son protégé. Les enfants mirent à « la voile par un vent favorable; mais, lorsqu'ils « furent sur le point d'aborder dans leur pays, Geir- « rövdr, qui se tenait en avant, sauta sur le rivage, « et, poussant le bateau au large, dit à son frère : « — Va maintenant où les mauvais Génies voudront « te recevoir. — La barque glissa de nouveau sur « la mer, tandis que Geirrövdr, de retour dans son « pays, fut reçu aux acclamations du peuple, qui le « nomma Roi.

« Or, il arriva qu'Odin et Frigga, assis dans leur « demeure céleste de *Hlidskialfa*, jetaient un regard « distrait sur toutes les régions de la terre. — « Vois donc là-bas, dit Odin à sa femme, vois « Agnar, ton favori, assis dans une caverne, en- « touré de la géante sa femme et de ses enfants; et « maintenant, de ce côté, vois mon protégé Geir- « rövdr; il est devenu roi et gouverne en paix son « royaume. A quoi Frigga répondit : — Ton favori « Geirrövdr est avare et cruel pour ses hôtes, lorsqu'il « trouve trop considérable le nombre de ceux qui « réclament de lui les droits de l'hospitalité. Odin se « récria contre ce qu'il appelait la fausseté de l'ac- « cusation : bref, un pari s'engagea entre eux à ce

« sujet. L'artificieuse Frigga ne perdit pas de temps; « elle envoya de suite la nymphe Fulla prévenir « Geirrövdr qu'un certain magicien viendrait bien-« tôt à sa cour, sous le prétexte de le visiter, mais « en réalité dans le but de l'empoisonner; ajoutant « qu'il serait facile à reconnaître, — car aucun chien « n'oserait aboyer à son approche. Odin, sous le nom « de Grímner, vint en effet visiter le roi Goth, mais il « fut bientôt arrêté comme magicien. Geirrövdr, vou-« lant le forcer à avouer son crime, lui fit appliquer « la torture en le mettant pendant huit nuits consé-« cutives entre deux feux ardents; mais Grímner « refusa constamment de répondre. A cette époque, le « roi avait un fils de dix ans, nommé Agnar, comme « son oncle; prenant en pitié les souffrances du faux « magicien, il lui donna une coupe d'eau fraîche pour « étancher la soif qui le dévorait. Grímner commença « sa complainte, dans laquelle il prédit qu'Agnar « recevrait la couronne des Goths en récompense de sa « bonté. Dans un style d'une poésie sombre et mélan-« colique, il dépeignit alors les douze demeures des « Dieux, avec les différents objets qu'elles conte-« naient, et que l'on suppose devoir représenter les « douze signes du zodiaque et d'autres signes physi-« ques du monde éternel. Après quoi le Dieu reprit « sa forme céleste, et au moment où le roi, assis « à ses côtés, ayant sur ses genoux son épée à moitié « sortie du fourreau, se levait précipitamment pour « échapper aux flammes qui commençaient à le dé-« vorer, il fit un faux-pas et tomba sur la pointe de « son épée. Il mourut immédiatement. Odin dispa-

« rut, et Agnar succéda au trône vacant des Goths. »

Alvis-mál est le chant d'Alvis, nain à qui avait été promise la fille de Thor; il arrive pour réclamer sa fiancée; mais il est retenu toute la nuit par les artifices de ce Dieu fourbe et malfaisant qui l'interroge et l'amène à répondre aux nombreuses questions qu'il lui pose sur les différentes terres et les mondes qu'il a visités. Le nain, dans un moment de vanité scientifique, développe ses connaissances en disant les différents noms donnés aux objets de la nature dans les divers langages parlés par les Divinités, les hommes, les géants, les nains et les fées; composant ainsi une sorte de dictionnaire des synonymes poétiques et mythologiques pour l'instruction et l'amusement de son hôte céleste. Mais en discourant ainsi, la nuit s'écoule, le jour paraît; et comme le nain est un de ces génies qui fuient la lumière du jour, il est obligé de partir sans sa fiancée.

Hyndlu-Ljód, ou le chant de Hyndla, est un poëme obscur et incomplet, contenant les généalogies de quelques anciens rois du Nord que l'on supposait descendre des Dieux.

Le *Fjölsvinns-mál*, ou histoire de Fjölsvinnr, est en forme de dialogue dramatique, dans lequel figure une foule d'objets et de personnages mythologiques qui, pour la plupart, sont complétement obscurs et inintelligibles pour nous, car nous ne possédons sur l'ancien système de mythologie à laquelle elle fait allusion, que des connaissances inexactes et imparfaites.

Le *Háva-mál*, ou sublime traité d'Odin, contient

une collection, en vers métriques, de préceptes moraux qui ressemble assez aux proverbes de Salomon, aux *Carmina aurea* de Pythagore, ou aux ouvrages et aux *Jours* d'Hésiode. Il contient aussi d'autres fragments de poésie d'un caractère allégorique, et se termine par ce que l'on appelle le chapitre Runique, dans lequel Odin, détaillant le pouvoir des charmes divers, composés de Runes, ayant la propriété de guérir les maladies, — de servir de contre-poison, — d'enchanter les armes d'un ennemi pour assurer son impuissance dans une bataille, — d'apaiser une tempête, — d'arrêter le char des sorcières lorsqu'elles traversent les airs; — pousse l'orgueil jusqu'à prétendre que, par ces charmes magiques, il peut réveiller un mort et tenir conversation avec lui au sujet des secrets du monde invisible.

Le *Háva-mál* est précieux comme recueil des anciennes mœurs et coutumes; il porte le cachet d'un esprit adroit, calculateur, réfléchi, plutôt que d'une vraie sagesse. Les préceptes contenus dans cet ouvrage, au lieu d'encourager la vertu et le désintéressement, traitent presque tous de la conduite à tenir, et de la prudence nécessaire dans les différentes phases de la vie.

Ainsi, il recommande plus particulièrement les avantages de la sociabilité; il vante les plaisirs d'une table joyeuse, d'où sont bannies l'étiquette glaciale et la gène du cérémonial, « afin d'exercer plus agréablement les droits de l'hospitalité. » Mais on conseille au convive non invité de garder un

silence discret et respectueux, d'écouter de ses oreilles et d'observer de ses yeux; car la prudence est la meilleure preuve de sagesse.

« Ne reste pas longtemps au même endroit; car celui qui séjourne trop dans la demeure d'autrui devient à charge à son hôte.

« Ne raille pas l'hôte étranger; car sais-tu qui il peut être?

« Applique-toi à manger et à boire sobrement; car les animaux des champs ont l'instinct du moment où il faut rentrer au logis après le pâturage. »

A ces préceptes sont joints différents conseils de prudence relatifs à l'économie domestique et au devoir de sa propre conservation.

« Un secret ne peut être fidèlement gardé que par une seule personne, et non par deux; ce que trois hommes savent n'est bientôt plus un secret.

« Ne quitte pas la grande route, ne va pas dans un champ sans être armé; car sais-tu si tu n'auras pas besoin de ta lance?

« Celui qui cherche à voler le troupeau d'autrui ou à assassiner son semblable doit se lever de grand matin; le loup qui dort perd sa proie, à l'homme paresseux échappe la victoire. »

Les devoirs de l'amitié, d'après ce recueil du moins, sont uniquement fondés sur le principe de l'amour-propre et de l'égoïsme.

« Un jour, dans ma jeunesse, je marchais seul et je m'égarai; mais quand j'eus rencontré un compagnon je me trouvai riche, car l'homme est la joie de l'homme. L'arbre isolé dans un champ devient

stérile, il meurt bientôt; n'en est-il pas de même de celui que personne n'aime? Pourquoi vivrait-il plus longtemps (1)?

« Sois l'ami de ton ami et des siens; mais ne le sois jamais de l'ami de ton ennemi.

« As-tu un ami dans lequel tu aies confiance et dont tu désires obtenir quelque chose, épanche ton cœur dans son cœur, échange des cadeaux avec les siens, vois-le souvent. Le chemin non frayé est bientôt couvert de ronces.

« Mais as-tu un ami dont tu doutes et dont tu veuilles cependant obtenir une faveur; que tes paroles soient mielleuses, que ta langue soit dorée; dissimule et rends lui fausseté pour fausseté.

« Je n'ai jamais trouvé un homme assez libéral et assez magnifique pour dédaigner un présent.

« N'aie pas confiance dans le mot d'une femme; car le cœur de la femme ressemble à une roue qui tourne sans cesse; la ruse et la tromperie nichent dans son sein.

« Celui qui veut séduire le cœur d'une vierge doit lui chuchoter à l'oreille de douces paroles, vanter sa beauté et lui offrir de riches présents. »

L'utilité du savoir, l'essence de la vraie sagesse telle qu'elle est comprise par l'auteur de cette collection, ressortent clairement dans une série d'aphorismes sententieux, et on attache une valeur réelle à la vie et aux bienfaits qui en découlent; d'un autre côté, la fragilité des choses humaines et des ri-

(1) La même pensée, exprimée de la même manière, se trouve dans le poëme Sanscrit appelé *Mâha-Barâta*.

chesses, biens si périssables et si éphémères, est parfaitement sentie et heureusement exprimée.

« Mieux vaut vivre malheureux que de ne pas vivre du tout; mieux vaut être aveugle que d'être mis sur le bûcher funéraire.

« Le dernier enfant est le plus précieux.

« Il n'existe sur la voie publique d'autres monuments durables, — souvenirs d'un être qui n'est plus, — que ceux élevés par un fils à la mémoire de son père.

« Bien fou est celui qui place ses affections dans les richesses; elles s'évanouissent en un clin-d'œil; ce sont les plus inconstants et les plus infidèles des amis.

« J'ai vu les appartements d'un homme riche remplis de marchandises, et ses enfants mendier leur pain.

« L'homme insensé pense tromper la mort en échappant aux périls de la guerre; mais la vieillesse inexorable le saisira, bien qu'il ait évité la lance.

« La foule et le peuple périssent, les amis et les parents meurent, nous-mêmes nous mourrons; mais une chose que je sais être impérissable, c'est la réputation d'honnête homme. »

Les poëmes purement mythologiques sont :

1° *Hymisquida*, ou le chant d'Hymer, contenant la description d'une fête donnée par Ægir, le Dieu de la mer, à laquelle assistèrent presque toutes les Divinités de l'Olympe du Nord ; et Ægir n'ayant pas

de cuve pour brasser sa bière, le Dieu Thor alla en emprunter une au géant Hymer.

2° *Ægis-Drecka* ou *Loka-Glespa*, la fête d'Ægis ou la querelle de *Loki*, le principe du mal dans cette mythologie, et qui est représenté avec tous les attributs caractéristiques de l'ancien Momus ou du Méphistophélès de Goëthe.

3° *Hamars-Heimt*, le chant de Thrym, où Thor retrouve son maillet volé par les Jötnar, géants ou génies ennemis des Dieux. Ce poëme a été traduit en vers anglais par l'honorable W. Herbert, dans son recueil de poésies choisies de l'Islande.

4° *Habards-Ljód*, en forme de dialogue entre *Harbard*, qui est représenté comme une espèce de Caron, et le Dieu Thor, que le passeur refuse de transporter à l'autre bord. Cette allégorie a probablement pour but de représenter les luttes entre les éléments opposés de la nature.

5° *Hrafnagulder-Odins*, ou le chant du corbeau d'Odin, contenant les craintes et les lamentations des Divinités célestes sur leur prochaine destruction, suivie de celle de l'Univers, et leur voyage dans un autre monde, pour consulter les Destins sur cette importante question.

6° *Skirnis-För*, ou le voyage de Skirnir, dans lequel Freyr (1), fils de Niordr, est représenté assis dans sa demeure céleste, regardant une jolie vierge de *Jötunheim* (demeure des géants ou génies enne-

(1) *Voyez* la note 21 de l'Introduction.

mis des Divinités célestes) qui traverse la maison de son père pour regagner son appartement solitaire; cette vue le plonge dans une tristesse subite. Niordr, son père, prie Skirnir, le serviteur de Freyr, de s'informer de la cause du chagrin de son maître. Interrogé à cet effet, il avoue qu'il est amoureux d'une fille des Jötnar; Skirnir offre d'aller demander pour lui la main de la jeune fille, s'il consent à lui prêter le coursier de race divine qui le portera à travers les flammes mystérieuses qui défendent la demeure de la vierge, et cette épée de trempe céleste qui combat toute seule les géants (c'est-à-dire les ennemis des Divinités célestes). Skirnir adresse à son cheval une allocution dans le style de celle de Mezentius à son cheval Phœbus; l'histoire se continue ainsi en forme de dialogue dramatique en quarante-quatre strophes, dans laquelle Skirnir et les génies sont les interlocuteurs, et qui, considérée sous le point de vue poétique, est très-remarquable, et renferme pour celui qui étudie la mythologie de l'Edda, des idées qui ont été développées au long par les commentateurs instruits.

Dans le *Vegtams-Quidá*, Odin est représenté sellant son cheval *Sleipner*, de la race impure de *Loke*, pour descendre dans les régions infernales évoquer par des chants Runiques l'âme morte d'une *Vála* ou prophétesse, et la forcer à lui révéler le sort de Balder et d'autres événements du domaine de l'avenir qui jettent les Dieux dans le doute et les alarmes.

C'est ce passage que Gray a paraphrasé avec élégance dans les lignes suivantes :

« Le Roi des hommes se lève avec précipitation et selle « lui-même son cheval d'un noir éclatant; il court vers les « fentes escarpées qui conduisent à la terrible demeure « d'Héla. . . . . »

Mais on aura une idée plus exacte de l'original par la traduction *littérale* suivante :

« Il rencontra le chien, sentinelle avancée de l'enfer; sa « poitrine est caillée de sang, sa mâchoire grimace le com- « bat; vigilant et incorruptible, il aboie après le père ter- « rible du charme, il ouvre sa gueule immense et fait « entendre des hurlements prolongés. Odin est à cheval; « l'épaisseur de la terre est sondée; il atteint la maison éle- « vée de Héla, et aperçoit alors la tombe de Vála. Il chante « des vers étranges à l'enchanteresse morte, et trace des « lettres mystiques en regardant au Nord. . . . . « . . . . »

Il y a beaucoup de ces poëmes qui trahissent leur origine par leurs sujets, leurs images, leur mythologie et leur style, qui tous sont empreints des formes et du coloris de l'Orient. Tels sont le *Vôlu-Spá*, le *Vafthrudnis-mál*, le *Grimnis-mál*, l'*Alvis-mál*, l'*Hrafna-Galdur-Odins*, et le *Vegtams-quida*, dont la forme prouve évidemment qu'ils furent composés à une époque d'une haute antiquité, et chez des peuples moins éloignés du berceau de la race humaine que les Scandinaves du Nord. Mais l'*Hymisquida*, l'*Hamars-heimt*, le *Skirnis-fôr*, l'*Hyndlu-ljôd*, et d'autres de cette catégorie, étaient le produit de l'inspiration de la muse du Nord, qui excellait dans les allusions aux scènes locales et aux mœurs des contrées voisines du pôle Arctique. On peut comparer les plus anciens fragments de cette poésie,

soit aux restes organiques, — derniers vestiges d'un monde plus ancien, — soit aux ruines gigantesques de l'Egypte et de l'Indostan, prouvant une civilisation avancée, et dont la gloire est depuis longtemps oubliée. On peut les considérer comme des traces visibles d'une religion plus pure et plus régulière, dont la lumière, répandue jadis sur les habitants primitifs de la terre, s'est depuis obscurcie par les nuages épais de la superstition. « Ainsi, » dit l'historien de la Suède, « retentit à travers l'obscurité des « siècles la voix de la prophétesse du Nord, *Våla*, — « inintelligible pour nous. Elle parle de temps qui « sont loin de nous, d'hommes qui n'existent plus, « d'idées qui ne sont plus les nôtres, mais formant « un tout réuni par les mêmes liens de la superstition, et cependant soupirant tous après une lu- « mière éternelle, inconnue, et ressentant vague- « ment le désir et le besoin d'une autre religion plus « parfaite. Dans cette doctrine, nous pouvons aussi « reconnaître quelques uns de ces esprits tout puis- « sants dont les sympathies s'éveillaient au souvenir « des nobles actions, qui font dire au poëte Grec « Pindare : Qu'ils errent éternellement sur la terre et « la mer. Telles sont les voix qu'empruntent et le « Ciel et la Terre pour annoncer une existence éter- « nelle, et prédire une mort certaine, qu'aucune « religion Païenne n'a plus vivement senti et mieux « exprimé que celle du Nord. On y trouve aussi une « allusion, — indirecte il est vrai, — à l'Être-Su- « prême d'en haut, bien supérieur à ces Divinités qui « tirent leur existence et leur force des pouvoirs de

« la terre, des brises fraîches de la mer, et de l'hy-
« dromel des Skalds ; — à l'Être plus puissant que le
« Tout-Puissant, qu'ils n'osent pas nommer ; — au
« Dieu inconnu ; — à celui enfin que les Athéniens,
« selon saint Paul, adoraientaussi sans le savoir (1). »

Les poésies mythico-historiques sont : le *Völundar-Quida*, que la belle imitation d'Œlenschläger, sous le titre de *Vaulundar-Saga*, fera connaître à toute personne familiarisée avec la poésie Danoise, et vingt autres chants réunis, formant un faisceau de poëmes héroïques semblables au vieux poëme épique des Teutons, — le *Nibelungenlied*, qui cependant est d'une origine beaucoup plus moderne, du moins tel qu'il existe aujourd'hui (2). — La Vie et les Aventures si remarquables du fameux artiste Völundr le forgeron, le Dédale du Nord ; — les Aventures de Dietrich ou Théodoric de Berne, le type de la chevalerie Teutonique ; — de Sigurdr ou Sigfried et de son père Sigmund et d'autres héros de romans : — l'histoire, fausse ou vraie, d'Attila et de ses Huns, — forment le sujet des poëmes Eddaïques et Germains. Mais aussi, dans tous les chants Scandinaves, les personnages prennent un caractère beaucoup plus mythologique que dans l'épopée Teutonique ; leurs aventures sont intimément liées à la religion d'Odin et de ses Goths, aux faits et gestes des héros du Nord. La scène varie à l'infini et embrasse l'histoire compliquée des Francs, des Huns et des Bourguignons, dans leurs diverses

(1) Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, pp. 339-340.
(2) Du Méril, Histoire de la Poësie Scandinave, pp. 383-402.

émigrations, leurs guerres et leurs conquêtes pour détruire l'empire Romain. Ce n'était pas seulement la grande famille Scandinave, occupant la péninsule qui forme aujourd'hui les royaumes de Suède et de Norwége, et les îles de la Baltique et de l'Océan Septentrional, qu'une communauté de religion, d'origine, de mœurs, de langage, de lois et de gouvernement réunissait par des liens étroits; mais il y avait, en outre, entre les destinées des Francs, des Saxons et des autres tribus Teutoniques, la même ressemblance qu'avaient entre elles les nations Doriques, Ioniennes et autres tribus de l'ancienne Grèce. De là, la grande analogie entre leurs fictions poétiques; de là cette ressemblance entre l'ancienne poésie héroïque et la poésie populaire. Ce cycle de poésie épique a tout l'intérêt d'un drame compliqué par la variété des événements et des caractères qui sont esquissés avec un savoir faire merveilleux. La scène est sans cesse transportée d'un lieu à un autre, et on peut y trouver le sujet de beaucoup de tragédies et de romans tragiques. Ainsi, par exemple, dans les collections Teutoniques et Scandinaves, nous trouvons la même sublime allégorie du Dragon cachant son trésor, et le transmettant de main en main, source désormais féconde en crimes nouveaux, d'une atrocité toujours croissante, et qui prouve le pouvoir terrible de l'*Auri sacra fames* dans le cœur de l'homme. Telle est aussi l'histoire de l'héroïne représentée dans *Gudrúnar quida en fyrsta* ou premier chant de Gudrun, couchée sur le corps inanimé de Sigurdr, son mari, traîtreuse-

ment assassiné par son frère Gunnar, et décidée à ne pas lui survivre en refusant toute nourriture (1).

Dans la complainte Teutonique, Brynhilda (2) l'Héroïne n'est représentée que comme une vierge mortelle; mais dans le poëme de l'Islande (3), elle devient un personnage mythologique, fille de Budle, roi des Saxons et des Francs, vivant dans un château solitaire entouré de flammes magiques. Sigurdr, parti du Sud et se dirigeant vers la Franconie, croit apercevoir du haut d'une montagne élevée une lumière brillante; il approche, entre dans une étroite vallée, et aperçoit quelqu'un dormant sur le gazon. Son armure, sa cuirasse trahissent un guerrier. Sigurdr détache le casque du dormeur; mais soudain, il recule d'étonnement, car ce guerrier c'est une femme! c'est une Amazone! son armure entoure son corps si étroitement qu'il est obligé de la couper avec son épée; elle se réveille alors de son sommeil léthargique, jette autour d'elle des regards étonnés, et demande qui a osé rompre le charme qui l'étreignait d'une ceinture de fer. Sigurdr lui apprend qui il est; elle célèbre alors en style mystique la lumière bienfaisante du jour, et répand des libations à la terre féconde et aux autres divinités.

(1) L'Auteur se borne ici à donner une analyse de ce poëme; mais, comme c'est un des plus beaux de l'Edda, nous croyons devoir le publier tout entier.

Nous empruntons la traduction de ce poëme au savant ouvrage de M. Edelestand Du Méril sur l'Histoire de la Poésie Scandinave, pp. 136-141.

Voyez la lettre H aux Notes et Éclaircissements. (*Note du Trad.*)

(2) Ou Brynhildar, guerrière en cuirasse : elle a conservé son nom dans les traditions allemandes, *Brunhild*. (*Note du Traducteur.*)

(3) Brinhildar-Quida.

Elle lui raconte alors qu'elle est une Valkyrie (1) envoyée par Odin pour surveiller l'issue d'une bataille, et donner la victoire à celui que les Dieux ont choisi pour vainqueur. Son intervention a été maladroite; car, sans le vouloir et par une erreur qu'elle déplore, elle a fait triompher celui qui devait succomber, et il a tué le protégé d'Odin. Mais le Dieu irrité a secoué sa baguette magique, un sommeil de plomb s'est emparé d'elle, et, destin fatal! Odin lui ordonne de ne plus s'occuper de combats; bien, plus pour la punir de son message infidèle, il la condamne à se marier! elle, une Amazone (2)!

« Oh! bien étrange est le berceau où Brynhilda repose; « un cercle de feu l'entoure et le protége; sa couche est de « fer, son oreiller est un bouclier, et les chastes yeux de la « vierge sont fermés par un sommeil profond. Oh! trop « redoutable Odin, tu as répandu autour d'elle ton charme « terrible; tu as, par ta terrible baguette, engourdi ses « sens et clos ses paupières. Jadis, dans les batailles, libre « et terrible Brynhilda, fière Amazone! tu courais sur les « eaux comme un Vikingr victorieux; tes yeux, qu'ani- « mait l'amour, fermés aujourd'hui, ont vu le combat naval « et le Dieu de la destruction planant sur la plaine liquide, « au milieu des blessés, des morts et des cris des mou- « rants.

« Mais quel est ce mortel audacieux qui excite sa noire « monture à traverser les flammes? quel est ce mortel qui, « dans un imprudent délire, prétend pénétrer dans la cham- « bre du bouclier où repose la vierge endormie par le « charme du Tout-Puissant, Père de tous? C'est Sigurdr, le

(1) Déesse envoyée par Odin pour surveiller le sort d'une bataille. *Voyez* note 23 à l'Introduction. (*Note du Traducteur.*)

(2) Peine d'autant plus terrible que les Valkyries perdaient leur force avec leur virginité. (*Note du Traducteur.*)

« vaillant, le meurtrier des rois, couvert des dépouilles du « Dragon, de son or et de ses anneaux. »

BRYNHILDA.

« . . . .
« Semblable à une vierge du bouclier (1), je courais sur « les mers, mon bras était victorieux, j'étais courageuse, « j'étais libre; par mes actions d'éclat, mes chants, mes « enchantements Runiques, je relevais le faible et terrassais « le fort, je protégeais le jeune prince au milieu de la « bataille; mon bras agitait autour de lui le cimeterre « enchanté ; je le sauvais de la bataille et le couronnais dans « son palais. . . . ; et cependant Odin et le Destin avaient « juré sa perte. De là les terribles malédictions d'Odin sur « ma tête; il a condamné l'indomptable Brynhilda à se ma- « rier! Mais j'ai fait un vœu solennel que les Dieux exauceront « sans doute ; c'est que je deviendrais le dédommagement « du vaincu. Hélas ! je sais que toi, Sigurdr, toi seul de tous « les mortels le plus courageux, tu as brillé dans les com- « bats; je sais que personne autre que toi n'aurait osé tra- « verser ce cercle de feu (tant était puissant le charme !), « que toi, Sigurdr le glorieux, le meurtrier des rois, cou- « vert des dépouilles du Dragon, de son or et de ses « anneaux. »

Sigurdr, curieux et surtout amoureux, la prie de l'initier aux doctrines qu'elle a recueillies dans les différentes régions qu'elle a visitées, ou dans les différents mondes, comme quelques commentateurs l'ont prétendu, car tous les termes employés dans ces poésies mystiques et sauvages sont susceptibles d'une interprétation mythologique ou littérale. Elle lui raconte alors les vertus d'une coupe enchantée qui contient une liqueur qu'elle lui fait goûter, com-

(1) *Skiold-Meyar* ou Amazone.

posée de doses puissantes d'inspiration poétique, d'esprit et de connaissance du bien et du mal ; elle lui indique les qualités magiques des différents caractères hiéroglyphes, et surtout de ceux qu'Odin a exprimés (ou a découvert quand il était inspiré par l'ivresse) d'une liqueur distillée de la tête et de la corne de *Heiddraupnir* et *Hoddropnir*, deux monstres qu'il avait terrassés et tués......... Mais tout-à-coup, dans un moment de vertu, et craignant les suites d'une conversation si intime, l'auteur, par une transition brusque et rapide, met en scène Odin lui-même se tenant sur un rocher, « avec son épée, et la tête couverte d'un casque. » Le Dieu, par la puissance des chants Runiques et des charmes magiques, ordonne à la tête décapitée de *Mímir* (le Génie de l'inspiration poétique dans la Mythologie du Nord) (1) de se joindre au tête-à-tête, et de prendre part à la conversation. L'horrible tête du Génie obéit, se hâte de descendre sur la terre pour devenir interlocutrice dans ce drame étrange ; elle prononce les réponses oraculaires, et indique les véritables charmes magiques et leurs différents effets caractéristiques. Brynhilda demande alors à Sigurdr s'il désire continuer ce cours de philosophie, au risque d'apprendre quelque chose de fatal pour son bonheur futur. Il répond hardiment qu'il ne redoute pas la révélation, quand bien même les décrets du Destin prononceraient sa mort prochaine. Alors l'amazone complaisante lui récite un cours de morale, qui, sous le rapport de la pureté des sentiments et du bon sens

(1) *Voyez* note 14 à l'Introduction.

est bien supérieur aux traits généraux de moralité offerts par la superstition du Nord.

Ainsi, par exemple :

« Ecoute d'abord ce conseil : Que ta conduite soit irréprochable vis-à-vis de tes parents ; s'ils te provoquent, ne te venge pas, car il y a pour cette soumission une récompense dans le ciel.

« Je te dirai encore ceci : Lorsque tu jureras, ne dis que la vérité. Des peines terribles attendent et punissent le parjure. »

Elle lui donna en outre une foule d'autres bons avis, lui conseillant surtout « de fuir l'œil du mal » et les enchantements ; « de ne prendre femme, ni à cause de sa beauté, ni à cause de ses richesses ; d'éviter les excès de boisson et les querelles dans un repas.

« Si tu es attaqué chez toi par un ennemi, cherche à en sortir, tâche de le rencontrer au dehors, car il vaut mieux périr par l'épée que par le feu.

« Ne te fie pas aux promesses des parents de l'homme que tu auras tué ; — car le loup s'élance sur le faible enfant, — même s'ils ont accepté le prix du sang. »

Ces conseils sont suivis des prescriptions nécessaires pour ensevelir les morts, « qu'ils aient péri par maladie, par l'eau ou par le fer. » Cette histoire se continue ainsi dans plusieurs chants renfermant de beaux exemples des vieilles compositions Gothiques, et contenant une mine féconde de richesse poétique, qui a été exploitée avec tant de succès par Œhlenschläger et d'autres poëtes modernes Danois et Allemands. Elle ne renferme pas

seulement une poésie riche et sauvage, une peinture exacte des mœurs et coutumes de l'âge héroïque de l'ancien Nord, — de sa simplicité patriarcale, de ses combats horribles et de ses grossières superstitions peuplant la terre, l'air et les eaux, de Divinités, Génies, Géants, Nymphes et Nains; — mais on y trouve encore maintes traces de ce pathos qui, de tout temps et dans tous les pays, a su émouvoir le cœur humain :

« Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt. »

D'après le témoignage des recueils authentiques, on peut faire remonter plusieurs des poëmes qui précèdent aux IXe et Xe siècles. Le poëme de Sigurdr, qui avait tué *Volsungr* l'artisan, le Gudrúnar-quida, et le chant de Gunnar, étaient tous chantés sur la harpe à la cour d'Olaf, Roi de Norwége, qui mourut en l'an 1000 (1). Aucun de ces poëmes ne fut connu des savants de Danemark et de Suède avant le XVIIe siècle. Le premier manuscrit de l'Edda de Sœmund que l'on ait connu dans la mère-patrie fut envoyé de l'Islande, en 1639, à Torfœus, l'historien distingué de la Norwége. La première édition de l'Edda, en prose, fut publiée par Resenius, à Copenhague, en 1665, en Islandais, en Danois et en Latin. A cette édition imparfaite et abrégée, il ajouta deux poésies de l'Edda poétique, le *Vôlu-Spá* ou prophétie de *Vála*, et l'*Háva-mál* ou sublime discours d'Odin. Une édition complète du texte original de l'Edda, en prose, fut publiée à Stockholm, en 1818, avec des variantes par

(1) Flateyar-Bok.

le professeur Rask, pour qui la tâche fut facilitée par une longue résidence en Islande, et par une connaissance approfondie de la langue, et qui, au dire des hommes compétents, s'en acquitta avec un talent remarquable. Son texte diffère presque entièrement de celui de Resenius qui, seul, fit connaître aux savants étrangers ce livre ancien si curieux, copié d'après le plus vieux manuscrit appelé *Codex-Regius*. Le professeur Rask ne s'est jamais écarté de ce dernier, excepté dans quelques passages où les versions contenues dans les anciens manuscrits sur parchemin semblent obtenir une préférence justifiée par ses observations critiques à l'appui de son système.

L'Edda en prose est une sorte d'*Ars poetica*, destiné à initier les jeunes Skalds à la science de la Mythologie et de l'art poétique. On suppose généralement qu'il a été arrangé par le célèbre Snorre Sturleson, qui vivait environ un siècle après Sœmund; ce qu'il y a de certain, c'est que cet Edda ou Mythologie prosaïque, — que l'on peut comparer à la Bibliothèque d'Apollodore, et que l'on considéra comme peu important, et peut-être aussi comme plus scandaleux qu'utile à un peuple Chrétien, — fut continué par d'autres auteurs, qui expliquèrent les images poétiques et la manière de réciter les chants des Skalds païens, et cette continuation est appelée le Skalda. L'Edda proprement dit est distingué pour la première fois dans l'édition de Stockolm du *Skalda*, avec lequel Resenius le confondait; ce qui fait que quelques érudits ont été jusqu'à croire le *Skalda* un

ouvrage perdu, ne s'apercevant pas qu'il a été incorporé en grande partie dans l'édition Resenius de l'Edda Snorronis.

L'Edda de Snorre se compose des parties suivantes :

1° Les *Formáli* ou préface, qui est une réunion de traditions différentes, légendes et fables Juives, Chrétiennes, Grecques, Romaines et Islandaises, sur la filiation des nations, sur l'origine de l'ancienne religion et de la race Scandinave, que l'on fait descendre des Troyens, de même que la guerre de Troie est confondue avec les annales nationales dans les fables anciennes et dans l'histoire romantique des autres nations de l'Europe pendant le moyen âge.

La partie suivante de l'Edda est appelée le *Gylfaginning (deceptio Gylfii)*. Il y est question du voyage de Gylfe, un roi de Svíthjöd (Suède), fameux magicien, qui, fort embarrassé d'expliquer la sagesse supérieure de la race qui avait récemment émigré de l'Est au Nord, résolut, à l'aide d'un déguisement, de visiter *As-gárd* et d'éclaircir ses doutes. Dans ce but, il prit le nom de *Gangler*, se mit en route, et arrivé à la cité céleste, il trouva un oracle qui était en mesure de satisfaire sa curiosité. Il reçut une réponse satisfaisante à toutes ses questions dans une série de fables expliquant la Mythologie de l'Edda poétique, et formant un Panthéon du Nord complet, illustré par des extraits du Völu-Spá, de l'Háva-mál et d'autres ouvrages des Skalds.

La seconde partie de cet Edda, appelée *Braga-*

Rœdar, représente le Dieu de la Poésie, *Bragi*, assistant à une fête donnée par Ægir, Dieu de la Mer, qui raconte à ses hôtes célestes les différents exploits des Divinités.

L'Edda en prose se termine par l'*Eptirmáli* ou épilogue, dans lequel on raconte plusieurs des fables de l'Edda comme scènes de la guerre de Troie.

Le *Skalda* se compose d'abord du *Kenningar*, qui est une espèce de Dictionnaire des synonymes poétiques, et ressemble assez à celui contenu dans l'*Alvis-mál* de l'Edda en vers, enrichi d'extraits poétiques et d'explications mythologiques sur l'origine des différents termes. Il contient ensuite un essai didactique sur l'art de la versification, et donne pour exemple des différentes espèces de mètres un poëme curieux de Snorre Sturleson, contenant une strophe de chaque espèce. On y a joint quelques traités plus modernes sur l'ajustement de l'alphabet latin à la langue Islandaise, sur la manière de parler, de prononcer, et sur d'autres sujets de grammaire et de rhétorique (1).

La figure la plus usitée dans la versification Islandaise est l'allitération. Sous ce rapport, on lui suppose une ressemblance avec la poésie des premiers temps de la société non civilisée.

La poésie des Hébreux, des Persans, et d'autres nations de l'Orient, est pleine de cette figure, qui a été plus ou moins employée dans la versification de chaque siècle et de chaque contrée, sans même en excepter les poëtes classiques de la Grèce et de

(1) Snorre Edda af Rask, pp. 271-353.

Rome (1). Les Goths et deux des peuples les plus voisins des Goths dans l'Est et l'Ouest, les Finns, les Kimry ou anciens Bretons, ont employé l'allitération, et il est très-possible que ce système allitératif ait été adopté par imitation des nations voisines; car, si on dépouille de cette figure les vieux vers Goths, on trouvera qu'ils s'accordent d'une manière remarquable avec les hexamètres Grecs et Romains (2). Mais dans la poésie des nations classiques ou Orientales, on ne trouve rien qui puisse se comparer avec les allitérations des Goths. Dans les poëmes Eddaïques et dans toute la poésie Scandinave, antérieurement au roi Harald-Haarfager, la prosodie consistait dans un simple mètre dont l'antiquité, qui remonte à des temps très-reculés, est attestée par son nom, le *Fornyrdalag* ou « ancienne complainte. » Elle consiste, lorsqu'elle est parfaitement régulière, en quatre syllabes longues, ou plutôt en deux syllabes accentuées, et deux plus courtes dans chaque vers. Les stances sont généralement de huit vers, qui sont de deux espèces : 1° celles qui ont quatre syllabes longues, comme dans les exemples suivants tirés du Völu-Spá :

Hljóths bith ek allar Helgar kindir, Meiri ok minui Mavgo Heimthallr	Faites silence tous, Vous issus de race sacrée, Tous grands et petits, Issus de Heimdallr :

(1) Conybeare's Illustrations of Anglo-Saxon Poetry, Introd., Essay, p. 39.

(2) Rask, Angelsaxisk Sproglære (Prosody, § 9).

Vildo 'at ek Valfavthur	Les exploits de Valfathur
Vél framteljak	Je vais raconter,
Fornspjölla fira	Et les vieilles légendes
Thau ek fremst of-nam.	Que j'appris jadis.
	(*Traduction littérale.*)

2° Ou bien seulement trois syllabes longues dans les premier et second vers, et quatre dans les troisième et quatrième..

Oc til Things	La fille de Loki (la Mort)
Thridja jofri	Somme le roi de ce monde
Hvedrungs mær	De comparaître
Or heimi band.	A la barre d'Odin (1).

Le *Drótt-quœdi* ou « vers héroïque, » avec une variété prodigieuse de mètres d'une longueur différente, fut inventé par les Skalds, qui florissaient après le IXe siècle, et que l'on trouve minutieusement décrit dans l'ouvrage de Snorre intitulé *Hattallykli* ou clef des mètres, mis en ordre au commencement du XIIIe siècle. On trouve un exemple des différentes espèces de mètres dans un poëme curieux de Snorre, inséré dans le Skalda, et contenant une strophe de chaque genre, dont le nombre monte en tout à cent six. Ainsi la mesure employée dans le *Fornyrdalag* ou « ancienne complainte, » a été remplacée par les stances d'une forme plus moderne; mais elle a été récemment adoptée par Thorlakson, poëte Islandais, dans une traduction du *Paradis*

(1) Henderson's Iceland, vol. II, p. 383.

perdu de Milton, dans laquelle le style élevé du poëte épique Chrétien a été fidèlement rendu; on peut dire qu'il a trouvé, dans le langage des Skalds, un interprète digne de son génie.

CHAPITRE V.

Sagas d'Islande.—Sagas Mythiques, Romantiques et Historiques. —Importance historique des Sagas.—*Ari-Frodr,* premier historien Islandais.—Histoire et caractère de SNORRE STURLESON.— Composition de son grand ouvrage historique l'*Heimskringla.* — Littérature du Danemark et de Norwége, depuis Canut-le-Grand jusqu'à l'Union de Calmar. — Sagas Islandais de l'ordre secondaire, imités des romans de la Chevalerie. — *Kongsskuggsja* ou le « *Miroir des Rois.* »

Plusieurs des vieux Sagas Islandais qui sont arrivés jusqu'à nous furent longtemps conservés par la tradition orale, avant d'être confiés à l'écriture; d'autres parurent d'abord sous la forme de compositions écrites. En général, chaque Saga est l'histoire d'un Roi, d'un Jarl ou d'un chef distingué, écrite dans un style d'une simplicité antique; et çà et là sont intercalés quelques passages de poésie pour aider à la mémoire du conteur. Ces fragments sont pour la plupart extraits des pièces de vers composées par les Skalds, pour célébrer les exploits des familles illustres, sous la protection et le patronage desquelles ils vivaient, mais arrangés de manière à intéresser et à exalter les imaginations impressionnables de leurs

concitoyens, en rappelant les grands exploits de leurs glorieux ancêtres. Les Sagas peuvent se diviser facilement en trois classes : les Sagas Mythiques, Romantiques et Historiques. Dans la première catégorie sont compris ceux qui, tout en mettant en scène des personnages mythologiques et des événements surnaturels, contiennent cependant une peinture fidèle des coutumes, des mœurs et des préjugés nationaux ; la seconde classe comprend les Sagas dans lesquels les auteurs donnent un libre essor à leur imagination ; et la troisième, ceux que l'on peut considérer comme des histoires authentiques de l'époque. Mais il sera difficile de classer exactement tels ou tels Sagas, parce qu'ils sont presque tous plus ou moins embellis par des incidents mythologiques et poétiques. Ceux où le caractère Mythique prédomine sont plus utiles pour l'histoire que ceux qui ne sont que Romantiques; en effet, bien que les Dieux et les hommes de l'âge héroïque y soient confondus et aient entre eux des rapports familiers, ils réflètent néanmoins une image fidèle des anciennes coutumes, des institutions, des sentiments religieux et des préjugés de ce temps-là. D'un autre côté, dans les Sagas Romantiques, l'écrivain peut donner plus d'essor à son génie et s'abandonner à son goût pour l'invention; son but n'étant que d'intéresser, il laisse sa verve s'égarer sur les ailes de l'imagination, et néglige autant la fidélité de ses descriptions et l'harmonie du récit, que le mérite historique.

Cette remarque est surtout applicable aux Sagas qui contiennent les aventures des personnages qui

figurent dans les poésies historiques de l'Edda poétique. Ainsi, dans les Sagas relatifs aux exploits et aux aventures de Siegfried, de Théodoric de Berne et d'Attila, contes qui envahirent la littérature ancienne du Sud et du Nord de l'Europe, la fiction romantique est tellement confondue avec la vérité historique, et la première dominè tellement la seconde, qu'elles ont complétement défiguré et dénaturé les anciennes annales du Nord, au lieu de les placer sous leur véritable point de vue. Ainsi, les auteurs des chroniques en vers et en prose de la Suède qui écrivaient au xv[e] siècle ont inscrit dans l'histoire de leur pays des noms et des exploits de Rois qui probablement n'existèrent nulle part, et, confondant les héros de *Nibelungenlied* avec les Rois Goths cités par Jornandes dans son histoire, ont arbitrairement prétendu faire remonter avant même les Ynlings ou la postérité d'Odin, la série régulière de leurs monarques (1).

Mais, excepté cette espèce particulière de Sagas Romantiques, la physionomic poétique de ces ouvrages est en général une garantie de plus de leur authenticité comme annales historiques. Ils sont écrits, avons nous dit, en prose et en vers. Ce mélange de poésie et de prose doit remonter naturellement à l'enfance de l'art professé par le Saga-man ou l'Historien. Tels incidents d'une vérité saisissante destinés à toucher, à émouvoir ou à exalter l'imagination, étaient racontés en vers; le reste en prose était abandonné à la récitation orale, et par consé-

(1) Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, pp. 111-134.

quent plus on trouve de traces dans un Saga de cette forme poétique primitive, plus son antiquité est grande et doit remonter à l'époque qu'il traite (1). Mais les plus anciens Sagas, ceux relatifs à la première découverte et à la colonisation de l'Islande, ne dépassèrent pas les limites étroites de la vallée dans laquelle la scène se passe, et se bornèrent au héros ou à la famille dont ils célébraient les exploits. Tel est, par exemple, l'*Eyrbjggia-Saga*, ou annales anciennes de ce district de l'Islande qui s'étendait autour du promontoire appelé Snœfell, et qui a été traduit par Sir Walter Scott (2). Ce n'était pas l'importance politique de tel ou tel fait qui poussait les Skalds à composer un poëme ; mais ils choisissaient de préférence un sujet qui prêtât à l'effet, aux développements poétiques, et qui intéressât davantage leurs auditeurs (3).

Ces remarques ne s'appliquent toutefois exclusivement qu'aux plus anciens Sagas. Quant aux Sagas plus modernes, ils ressemblaient davantage aux chroniques, ou, comme on les appelait dans le Midi de l'Europe, aux *Romans* du moyen âge. En général ils diffèrent beaucoup par le style et la conception, des chroniques dues aux moines de cette époque ; car (à l'exception du Saga Romantique) ils contiennent une peinture exacte et fidèle du caractère et des coutumes nationales, au lieu de se borner, avec une minutie fatigante et inutile, à analyser des incidents stériles et sans importance. Tel est entre autres le Saga intitulé

(1) Müller, Sagabibliothek, t. I.—*Indledning.*
(2) Weber aud Jamieson's Illustrations of Northern Antiquities, p. 477.
(3) Müller, Sagabibliothek, t. I.

Laxdœla, qui fut publié à Copenhague en 1826, dans le texte original Islandais, avec une version latine. C'est l'histoire d'une famille qui habitait une vallée de l'Islande, près de la rivière Laxa, ainsi appelée à cause du saumon qu'on y trouvait en abondance. Par une digression inattendue, l'auteur s'appesantit sur l'histoire générale de l'ile, remonte à sa première découverte, parle de sa colonisation, et arrive à l'époque où ses habitants furent convertis au Christianisme. Il donne des détails d'une grande exactitude sur ces temps primitifs et ces régions éloignées; il décrit la manière de vivre de ses habitants, leurs querelles héréditaires et sanglantes, leurs guerres, leur commerce, leur pêche, et les exploits des pirates ou *Vikingar* nés et élevés sur les vagues de la mer, et qui se vantaient de n'avoir jamais dormi sous un toit de planches, ni jamais vidé la coupe auprès d'un foyer abrité (1). La scène ne se borne pas à l'Islande, mais elle est transportée tour à tour en Norwége, dans les îles Orkney, les îles Feroë et en Écosse. Cinq Rois d'Islande et un Roi d'Écosse figurent comme acteurs. Le récit est rapide, l'action marche vite; les caractères sont soutenus et dessinés avec fidélité jusque dans les plus minutieux détails; il nous semble les voir et les entendre dans chaque acte de la vie publique et privée, comme s'ils étaient devant nos

(1) Qui sub tigno fuliginoso numquam dormiebat, is regis maritimi titulo meritò dignus videbatur.—Ils cheminaient gaîment *sur la route des Cygnes; (ofer Svan rade)*. — « La force de la tempête aide le bras de nos rameurs ; « l'ouragan est à notre service; il nous jette où nous voulons aller, » *marinæ tempestatis procella servit remigiis*). (A. T., 128, I.)
(*Note du Traducteur.*)

yeux. Puis, pour nous convaincre de l'authenticité du récit et nous prouver que nous ne nous intéressons pas à une fiction, il y a dans tout l'ensemble une apparence de vérité qui nous attache et nous persuade, et ce qui vient encore augmenter notre illusion, c'est de comparer ce Saga avec les autres Sagas authentiques, où l'on voit les mêmes caractères et les mêmes événements se reproduire, dessinés et racontés d'une manière qui atteste leur identité et confirme la sincérité de leur histoire (1).

Un écrivain d'esprit et de savoir, encore pénétré de la lecture de ces ouvrages, a fait une remarque générale applicable à tous les Sagas : — C'est que l'ancienne poésie et le roman du Nord donnent plus à la réalité et moins à l'invention que ceux du Sud. Il explique cette différence par ce fait acquis que l'histoire du moyen âge dans le Midi de l'Europe fut écrite exclusivement par le clergé, et que les laïques, au lieu de se faire historiens et de lutter avec lui, devenaient poëtes et exploitaient le genre fictif. Ils ne pouvaient donc se distinguer qu'en donnant une couleur plus prononcée aux histoires merveilleuses qu'ils trouvèrent dans les chroniques des moines. Dans le Nord, au contraire, les Skalds, attachés aux rois et aux familles les plus distinguées de la contrée, étaient les seuls dépositaires de ces traditions historiques, qu'il était de leur intérêt et de leur gloire de conserver fidèlement. Parmi les familles illustres qui émigrèrent de Norwége en Islande pour échapper au joug d'Harald-Haarfager, étaient quelques uns des

(1) Müller, t. I, p. 198.

descendants de la race royale des Ynlings que l'on supposait issue d'Odin. Ils devaient être naturellement jaloux de conserver la tradition des exploits de rois et de héros dont ils tiraient leur généalogie. Parmi ceux-ci était *Ari hinns Frodr*, Ari-le-Sage, né en Islande en 1067, et qui fut l'ami et le compagnon d'études de Sœmund, le compilateur supposé de l'Edda poétique. Il n'existe aujourd'hui que fort peu de fragments de ses ouvrages, qui ont été publiés sous le titre de *Schedœ* et Landnâmabok; ce dernier commencé par lui et achevé par d'autres. Ses annales comprennent depuis la dernière partie du IXe siècle jusqu'au commencement du XIIe, et contiennent les événements les plus remarquables qui signalèrent la première colonisation de l'Islande, les révolutions survenues dans son gouvernement, la découverte du Groënland et l'introduction du Christianisme. Il fut le premier écrivain du Nord qui, à l'aide d'une ingénieuse chronologie, essaya d'assigner des dates fixes aux événements; et son ouvrage est remarquable comme la plus ancienne composition historique écrite en vieux Danois ou langue Norse, qui est encore la langue actuelle de l'Islande. Ari fut élevé près de la fameuse fontaine d'eau bouillante de Geysers, aux pieds des hautes montagnes de Jökul ou montagnes de glace. Il recueillit la plupart de ses matériaux parmi les traditions de ses contemporains, et paraît s'être peu servi des anciens Sagas ou des anciennes complaintes; son ouvrage doit être cependant considéré plutôt comme une chronique du moyen âge Chrétien que comme le produit d'une muse du

Nord. Mais son talent comme historien est sans aucune comparaison supérieur à celui des moines, ses contemporains du Continent; car il écrivait avec ce bon sens, cette liberté d'esprit et cette indépendance qui caractérisent un bon citoyen; et ses idées étaient dégagées de ces préjugés et de cette superstition qui obscurcissaient alors la surface de l'Europe (1).

L'homme auquel l'histoire et la littérature de l'Islande sont les plus redevables est le célèbre SNORRE STURLESON, qui, par son grand ouvrage historique, a justement mérité le surnom de l'Hérodote du Nord. Il naquit en 1178, à Hvamm, dans le Hvamsfjord, petite baie située sur la côte occidentale de l'Islande. Son père Sturla, appelé communément Hvamms-Sturla, du lieu de sa résidence, était un chef distingué de cette partie de l'Islande, et tenait par sa mère aux plus illustres familles de l'île. On fait remonter sa généalogie jusqu'aux anciens Rois de Norwége et de Suède, de la race Ynling, et aux Jarls de Mœre, d'où sortirent Rollo, les Ducs de Normandie et les Rois Anglais de la race Normande. Il pouvait aussi compter parmi ses ancêtres le fameux Ragnar Lodbrok, dont les annales reculées du Nord racontent l'histoire remarquable (2).

Snorre reçut son nom du pontife Snorre-Godi, qui figure d'une manière si distinguée dans l'Eyrbjggia-Saga, et auquel son père Hvamms-Sturla et lui paraissent avoir beaucoup ressemblé de caractère. Dès

(1) Müller, Sagabibliothek, t. I, p. 34. — Snorre Sturleson, Heimskringla, t I, p. 3. — Werlauff, de Ario Multiscio, 8vo Havn. 1808.

(2) *Voyez* son Histoire, chap. 7.

l'âge de trois ans, il fut envoyé à Oddè, la première résidence de Sœmund-Sigfusson, et placé sous la surveillance et la direction de Jon Loptson, petit-fils de Sœmund, qui hérita de la richesse et du savoir de son ancêtre. Le jeune Snorre y resta jusqu'à sa vingtième année, recevant une éducation complète dans la littérature Grecque et Romaine, et dans celle de sa patrie. Il avait à sa disposition tous les manuscrits et les autres collections recueillies par Sœmund et Ari-Frodr, sur la poésie, l'histoire et la mythologie du Nord païen; et, pour emprunter leur langage poétique, il puisait ainsi à la fontaine de Mímir « la source d'inspiration » où il acquit ces connaissances et cette instruction qui le rendirent plus tard si célèbre. Là, il pouvait dire, suivant le langage de l'Háva-mál, faisant allusion au « siége de l'éloquence, entouré par la fontaine de la Sagesse : »

« Je m'asseois en silence; j'observe et je réfléchis. Je « prête l'oreille à ce que je vais entendre. »

A la mort de son tuteur, avec lequel il était resté seize ans, Snorre quitta Oddè en 1197, et épousa la fille d'un riche prêtre de Borg, dans le Borgafjord; ce mariage augmenta son petit héritage patrimonial de 4,000 rixdallers, somme énorme pour cette époque et cette contrée. Cette fortune s'accrut encore de l'héritage de Borg qui lui échut à la mort de son beau-père, et par l'acquisition de Reykhollt, et d'autres propriétés situées dans cette vallée fertile. Il devint ainsi, en peu de temps, le plus riche propriétaire de l'île, en terres, en troupeaux et en armes,

en vêtements, en meubles et en livres. Cette prospérité rapide, jointe à ses talents, à son adresse, à son éloquence, lui donnèrent un pouvoir et une influence immenses sur la communauté. Il parut quelquefois dans l'Al-thing, ou assemblée générale de la nation, suivi de plusieurs centaines de partisans armés. Il quitta sa résidence de Borg en 1202 pour habiter la ferme de Reykhollt, située dans le Borgafjord, sur la côte sud-ouest de l'île, au milieu de cette terrible région volcanique. Tout en fortifiant cette place de manière à la rendre imprenable, il l'améliora et l'embellit de différents ouvrages d'une utilité et d'un goût bien entendus : il n'en reste rien, sauf le célèbre *Snorra-laug* ou bain de Snorre (qui existe encore, même après six siècles), monument grandiose, témoignage de son génie et de sa magnificence, et qui peut rivaliser avec l'Heimskringla lui-même. L'eau chaude nécessaire à l'alimentation du bain était fournie par une fontaine naturelle d'eau bouillante, située à une distance de cinq cents pieds au nord, dans un marais volcanisé par des feux souterrains et d'où jaillissaient de nombreuses sources thermales. Elle arrivait au moyen d'un aqueduc en pierres de taille, liées étroitement entre elles par un ciment très-fin. Le bâtiment des bains, de forme circulaire de quinze pieds de diamètre, est construit de la même manière; il est pavé avec la pierre mosaïque qui servit à former l'aqueduc; et un banc de pierre circulaire, capable de contenir plus de trente personnes, entoure l'intérieur de la salle de bain.

Ébloui par cette immense fortune et par ces éclairs

de génie, le peuple, par un élan spontané, éleva, en l'an 1213, Snorre au rang honorable de juge ou magistrat suprême de l'île. Il se distingua bientôt dans ce poste éminent par sa connaissance profonde des lois et des institutions de sa patrie. Dans la même année, il donna une preuve de la prodigieuse variété de ses talents en écrivant un poëme panégyrique sur Hakon Galin, Jarl Norwégien, célèbre alors par son pouvoir et son influence. Ce poëme, que Snorre eut soin d'envoyer au Jarl, lui valut, en retour, le don d'une magnifique armure complète, d'autres riches présents, avec l'invitation de venir visiter la Norwége. Mais la mort du Jarl, qui eut lieu l'année suivante, empêcha Snorre de profiter de cette offre bienveillante. Il y a tout lieu de croire, cependant, que la réception flatteuse dont il fut l'objet de la part des parents d'Hakon et de Skule, autre Jarl distingué du pays, lorsqu'il visita la Norwége en 1218, était un hommage rendu à ses brillants essais dans la carrière poétique. Le roi Hakon IV régnait à cette époque en Norwége, et Snorre composa un poëme en l'honneur de ce monarque et deux en l'honneur du Jarl Skule. Il voyagea aussi dans le Gothland Occidental, et fit l'éloge en vers de Christine, veuve du Jarl Hakon, qui avait épousé Askell, le juge suprême ou Lágman du Gothland Occidental; Snorre reçut de lui, entre autres présents, l'antique bannière que portait à la bataille Erik-Knutson, roi de Suède. Snorre retourna en Norwége et passa l'hiver à la cour du Jarl, où il fut accueilli avec la plus gracieuse hospitalité, et reçut, du roi Hakon, le titre de *Drottseti*

ou maréchal de la cour, et plus tard le rang de *Leensmand* ou vassal royal: ce dernier titre lui fut conféré dans l'espérance d'avoir en lui un auxiliaire qui soutiendrait les prétentions naissantes de la Norwége sur l'indépendance de l'Islande. En 1220, Snorre retourna dans sa patrie sur un vaisseau que le Jarl lui avait fait équiper à cet effet, et qui contenait de riches présents qu'il n'oublia pas de se faire donner en récompense d'un nouveau panégyrique. A son retour, il se trouva engagé dans une infinité de querelles sanglantes; les unes résultant de l'héritage de ses ancêtres, les autres qu'il s'était attirées par son orgueil, son ambition et son avarice. Elles dégénérèrent bientôt de part et d'autre en violence et en barbarie. L'assemblée publique, les réjouissances nationales étaient souvent ensanglantées du sang des parents et des amis. La république était déchirée par ces factions diverses; mais celle de Snorre, en raison du zèle, de la fidélité et du nombre de ses partisans, triomphait presque toujours, ce qui lui permettait de satisfaire ses prétentions ambitieuses.

Cependant la haine de ses ennemis augmenta tellement qu'en 1237 il fut obligé de se réfugier en Norwége. Il trouva son ami et son patron, le Jarl Skule, revêtu du titre de Duc et aspirant à la couronne de Norwége. Snorre favorisa ses vues et se retira à sa cour de Drontheim, où il récita un panégyrique qu'il avait composé en l'honneur du Duc pour justifier ses prétentions à la royauté. Mais quelques avis confidentiels, reçus de l'Islande, le décidèrent plus tard à retourner dans sa patrie. Ayant obtenu la permission

du Roi et le titre de Jarl, faveur qui vint grossir le nombre de ses titres et honneurs, il se prépara à faire voile pour l'Islande. Mais, sur le point de s'embarquer, il reçut des lettres du Roi qui lui défendaient positivement de partir. Snorre ne s'arrêta pas à cette défense, et arriva en Islande en 1239. Là, il eut encore à lutter contre ses nombreux ennemis, et tomba bientôt victime de leurs embûches.

Le roi Hakon avait envoyé des instructions secrètes à Gissur-Thorvaldson, son parent, gendre et autrefois ami de Sturleson, lui enjoignant de se saisir de sa personne et de l'emmener mort ou vif en Norwége. Thorvaldson préféra la première recommandation, car il était devenu l'ennemi mortel de Snorre; la cupidité et la vengeance le rendirent parricide. Un fait remarquable, et qui prouverait que la fatalité joue un grand rôle dans les choses d'ici-bas, c'est que Snorre, auquel un de ses amis signalait le danger dans une lettre écrite en Runes, ne put jamais la déchiffrer, bien qu'il fût, plus que tout autre, versé dans cette science, et tous ceux qui l'entouraient ne furent pas plus heureux que lui. Thorvaldson rassembla tous les hommes armés d'un klan ennemi de Snorre, et l'ayant attaqué par surprise, il l'assassina lâchement à Reikhollt, dans la nuit du 22 septembre 1241.

Ainsi périt, à l'âge de soixante-trois ans, Snorre Sturleson, illustre par sa naissance, ses talents et sa fortune; mais dont le caractère, suivant le témoignage unanime de ses contemporains, fut entaché par une ambition sans principe, une avarice excessive, une mauvaise foi proverbiale, et par tous les

autres vices qui déshonorent et dégradent l'espèce humaine. Mais il ne faut cependant pas perdre de vue que ceux qui ont ainsi présenté le caractère de cet homme remarquable, sous un jour si défavorable, étaient tous ses ennemis, — quelques uns ses parents, — dont l'attachement jadis si excessif s'était changé en haine implacable par suite de dissensions de famille. Tout jugement partial porté par l'esprit de parti est rarement ratifié par la postérité. Quels que soient les reproches que Snorre ait encourus par son ambition déréglée, il est difficile de croire que l'homme qui fut nommé *quatre fois* magistrat chef de la contrée, par l'élection libre de ses concitoyens, n'ait pas possédé les qualités nécessaires pour mériter la confiance et justifier l'attachement sincère de ses amis et de ses partisans. Mais, à une époque où la société était encore dans l'enfance, où la civilisation développait à peine ses jeunes racines, ces qualités ne consistaient pas dans cette urbanité et cette politesse qui, dans des circonstances plus favorables et des siècles plus éclairés, jettent de l'éclat sur une carrière. La république d'Islande et tous les autres gouvernements qui existèrent en Europe pendant le moyen âge étaient impuissants pour protéger les personnes et les propriétés, garanties qu'obtiennent aujourd'hui, sous toutes les formes, presque toutes les nations Chrétiennes et civilisées. En l'absence d'une justice régulièrement établie, appuyée par des sanctions suffisantes, la ruse et la violence devaient nécessairement remplacer la sagesse et la vertu dans la conduite des affaires publi-

ques. La conséquence était donc que la vengeance particulière se substituait à la justice publique, et les discussions sanglantes qui en résultaient, se transmettant de génération en génération, se perpétuaient ainsi par d'éternelles rivalités de famille. Il faut avouer cependant que la culture des lettres, qui exerce ordinairement une influence salutaire sur les passions humaines, ne put, dans le cœur de Snorre, ni les améliorer ni les adoucir. Il poursuivait opiniâtrement la réalisation de tous les avantages dans lesquels les hommes ordinaires font consister le bonheur, — richesses, pouvoirs, honneurs, plaisirs; — peu scrupuleux, du reste, sur les moyens à employer pour les posséder, et sans avoir la noble ambition de les utiliser au profit du bien-être général de la société.

Mais, quels qu'aïent été les défauts de son caractère, le désir d'apprendre et la soif de la renommée ne furent jamais éteints dans le cœur de Snorre; il convoitait la couronne de laurier, — et surtout la couronne d'or qu'il dut à sa muse historique; et, voyant la langue de son pays complétement formée et indépendante des modèles classiques, il contenta son goût et satisfit son génie en cultivant la littérature nationale de sa patrie. S'il eût dirigé exclusivement son intelligence vers ces études classiques qui monopolisaient alors l'attention de l'Europe lettrée, il aurait peut-être composé un ouvrage rivalisant en fleurs de rhétorique avec celui de Saxo-Grammaticus. Mais aussi, écrivant son ouvrage dans la langue morte de Rome, il eût manqué de termes

pour rendre les pensées et les sentiments de son époque que la langue de l'Islande était seule capable d'exprimer. Bien qu'il ait possédé de bonne heure la connaissance profonde des annales et de la littérature du Nord, on comprend difficilement qu'au milieu de sa vie active et agitée, Snorre ait pu trouver le temps de les cultiver avec tant de succès. Mais le génie consiste à se créer les loisirs nécessaires pour accomplir ses desseins même au milieu des soucis, des préoccupations étrangères et des distractions de tout genre. On croit généralement que Snorre a quelque peu contribué à réunir et classer les chants du vieil Edda, et il a certainement apporté une coopération puissante et active à la composition de l'Edda en prose tel qu'il existe aujourd'hui. On n'est pas d'accord sur la manière dont il composa son grand ouvrage historique, l'*Heimskringla,* ou Annales des Rois de Norwége; et quant au degré de mérite qu'il peut revendiquer pour l'originalité du style et des pensées, Müller, le savant critique, dans sa dissertation sur les sources où Snorre a puisé ses matériaux, pense que cet ouvrage n'est qu'une compilation des anciens Sagas, que Snorre corrigea et augmenta de sources étrangères, pour en former un tout, auquel il donna la forme qu'il a aujourd'hui; Snorre lui-même semblerait justifier cette opinion par la modestie et le peu de prétention de ses paroles, au commencement de la préface de l'*Heimskringla.* « Dans ce livre, » dit-il : « guidé par les traditions « des hommes sages, j'ai voulu rapporter l'histoire « des événements anciens et des grandes actions

« des rois et des héros qui ont régné sur les con-
« trées du Nord, où la langue Danoise est parlée
« (*Danska túngu*) ; j'ai aussi tracé leurs généalo-
« gies, remontant aussi haut que j'ai pu sans en
« perdre la trace, mais surtout jusqu'à la plus
« ancienne collection de ce genre, appelé *Lang-*
« *fedgatál*, dans laquelle les rois et les autres per-
« sonnes illustres ont fait écrire leur généalogie :
« presque tous les événements qui y sont contenus
« sont tirés des vieilles chansons ou poésies his-
« toriques qui faisaient les délices de nos ancê-
« tres. »

Il justifie donc son plan sous ce rapport par l'exemple de ses prédécesseurs, et renvoie aux chants et aux Sagas dans lesquels il a puisé ses matériaux. « Il y avait entre autres Thiodolf, skald d'Harald Haarfager, qui composa une chanson sur le roi Rognvald, appelé le *Ynglinga-tál*, accompagnée du récit sommaire de la vie, de la mort et des lieux de sépulture de ses ancêtres, qu'il faisait remonter jusqu'à une époque reculée. Fiolner était le fils d'*Yngvifreys*, adoré depuis longtemps par les Sviar, et d'où la race Yngling tire son origine et son nom. On trouve la généalogie du Jarl Hakon dans une ancienne complainte composée par Eyvind, un de ses Skalds et appelé *Haleygjatal*. Il cite Sœmingr, fils d'Yngvifreys, raconte la mort et les lieux de sépulture de ces deux rois. D'après la tradition de Thiodolf, l'*Ynglinga-Saga* fut écrit le premier et augmenté plus tard par d'autres hommes instruits. Le premier âge fut appelé *Bruna öld*, nom tiré de la

coutume de brûler les corps morts, et d'élever en leur mémoire des pierres tumulaires appelées *Bauta-Steinar*. Mais, après que Freyer eut été brûlé à Upsala, plusieurs princes élevèrent à leurs prédécesseurs non-seulement des pierres tumulaires, mais des *Tumuli*. Plus tard aussi, Dan Mikillati, roi des Danois, se construisit pour lui-même un Tumulus dans lequel il voulut être enterré avec les insignes de sa dignité royale, ses armes, son cheval et d'autres richesses. Son exemple fut suivi par plusieurs de ses successeurs, et cette coutume fut appelée, en Danemark, *Haugs-öld*, « l'âge des Tumuli ; » mais les Norwégiens et les Suédois conservèrent longtemps la vieille coutume de brûler les corps. L'Islande commença à être colonisée quand Harald-Haarfager devint roi de Norwége. Ses successeurs et lui entretenaient à leur cour des Skalds qui racontaient leurs exploits, et nous avons parlé précédemment de ces complaintes chantées devant les princes, qui étaient eux-mêmes les héros de ces glorieuses actions, ou devant leurs enfants, certains de la vérité de ce qu'ils entendaient sur les expéditions et les exploits de leurs pères; car, bien que les complaintes des Skalds célébrassent les louanges des héros pour lesquels elles étaient composées, et devant lesquels elles étaient chantées, il est difficile de supposer qu'on leur attribuât faussement la gloire de certains faits que tous ceux qui étaient présents eussent reconnus mensongers, et dont la honte eût rejailli sur ceux qu'on avait prétendu honorer!.. » Snorre continue en citant avec éloge son prédécesseur, Ari-Frodr,

qui écrivit le premier en langue du Nord son histoire ancienne et moderne, nous laissant croire ainsi qu'il avait puisé pour la composition de l'Heimskringla dans les ouvrages d'Ari qui, presque tous, ont péri.

Afin de compléter ce résumé sur la littérature ancienne du Nord, il est nécessaire de faire remarquer que, dans l'intervalle qui s'écoula entre le règne de Valdemar Ier en Danemark, et l'introduction de la Réforme dans ce royaume, la littérature classique était cultivée par le clergé Danois, au préjudice de la langue du pays, qui, sous le règne de Valdemar II, commençait à former une langue distincte, assez semblable au vieux Scandinave par son vocabulaire et son idiome, mais complétement différente par ses inflexions grammaticales. Dans toutes les transactions publiques qui demandaient l'intervention de l'Eglise, elle était remplacée par le latin; mais elle était encore la langue du peuple. Il s'opérait donc un changement sensible et proportionnel dans la langue originale, qui, avant l'ère chrétienne, avait prévalu dans les trois royaumes du Nord. Plusieurs causes amenèrent cette corruption : avec les tribus Slaves et les différentes branches Teutoniques de la race des Goths, s'introduisirent dans le langage, des mots nouveaux et des formes nouvelles; les expéditions successives en Wendland, en Esthonie et en Saxland, et dans les autres parties du Continent; les mariages de fusion entre les rois et les princesses étrangères, enfin la présence des troupes Germaines soit comme auxiliaires, soit

comme ennemies, facilitèrent ce changement, et dépouillèrent le langage de sa forme primitive et nationale.

Disons encore que cette tendance était favorisée par l'influence des moines et des missionnaires Chrétiens, dont les efforts constants cherchaient à effacer toute allusion au paganisme en faisant tomber en désuétude l'alphabet Runique, et enfin par les Skalds Islandais qui cessaient de fréquenter les cours de la Scandinavie. Valdemar II fut le dernier roi Danois qui entretint ces hôtes intéressants; leur harpe, désormais silencieuse, ne résonna plus dans les palais; et les chants des Minnesingers remplacèrent ces chants nationaux, dans lesquels ils inséraient toutes les glorieuses réminiscences du siècle héroïque de l'antique Danemark. L'action combinée de ces différentes causes produisit dans les dialectes populaires cette altération et cette diversité qui les caractérisent encore, et qui, au XIIIe siècle, forma une sorte d'état transitoire entre les langages anciens et les langages modernes de la Scandinavie.

La condition intellectuelle des hommes du Nord pendant la longue période qui s'écoula entre le règne de Canut-le-Grand et l'union de Calmar (1016-1412) est intimément liée avec l'état de la littérature en Islande. Les poëtes et les historiens de cette région triste et glacée trouvaient dans la munificence des rois de Norwége un patronage plus libéral que celui qu'ils pouvaient espérer dans leur île écartée et plus pauvre. Par ces causes, la vieille langue Scandinave conserva dans cette contrée sa pureté et son iden-

tité, bien plus longtemps que dans les royaumes voisins; et nous voyons les écrivains Islandais donner à leur dialecte paternel le même nom (Norrœnn) dont ils désignaient celui de la mère-patrie. Les communications primitives des Norwégiens avec l'Angleterre favorisèrent plutôt qu'elles ne découragèrent le progrès des lettres et de la civilisation. La vieille langue Danoise ou Norse, profondément enracinée en Northumberland et dans les contrées voisines, revivait par les visites fréquentes des aventuriers et des pirates, et s'entretenait par les rapports plus honorables du commerce et de l'industrie. Leurs relations étaient plus actives, leur union plus intime avec le Danemark et la Suède; mais les causes des variations que le dialecte national éprouvait dans le premier de ces deux royaumes n'avaient qu'un effet secondaire sur le dernier, qui était généralement en guerre avec les états voisins; et protégé par sa situation reculée, le langage de ce peuple était moins exposé à la corruption des idiomes étrangers.

Parmi les autres circonstances qui concouraient à l'accroissement du progrès social et littéraire de ce peuple isolé, il faut placer les croisades et les pélerinages à la Terre-Sainte, entrepris par ses Rois et ses Jarls. Ces aventuriers rapportaient avec eux dans leur patrie des idées plus larges et plus arrêtées sur les arts élégants et utiles; ils importaient les mœurs et les manières de nations plus civilisées, ainsi que des connaissances plus exactes du cérémonial splendide de la cour de Bysance, avec sa pompeuse hiérar-

chie des fonctionnaires civils et militaires, parmi lesquels beaucoup de leurs compatriotes qui s'étaient joints aux Vœringjar occupaient une place distinguée. Puis encore, les rapports politiques d'Hakon IV en Germanie, en Espagne et dans les contrées méridionales de l'Europe, les familiarisaient avec les institutions de la chevalerie et avec la littérature romantique de ces nations, qui étudiaient la politesse et l'urbanité, et s'appliquaient à en suivre les règles avec un enthousiasme qui touchait à l'extravagance. Snorre Björn, ecclésiastique instruit de Drontheim, fut envoyé par Hakon IV pour suivre les négociations avec la cour Impériale et le Saint-Siége; il fut aussi désigné en 1256 pour accompagner dans son voyage en Espagne la princesse Christine (fille d'Hakon) qui avait été fiancée à un des frères d'Alphonse, roi de Castille. Il rapporta en Norwége l'histoire de Diéterich de Berne, avec quelques autres nouvelles formant le grand cycle des romans Teutoniques. Ces fictions et les autres contes de cette espèce, Germains, Français et Latins, furent traduits en langue Norse par l'ordre du Roi.

De cet échange littéraire naquit l'ordre secondaire des Sagas de l'Islande, imités des romans de la chevalerie, et réunissant les fictions de l'antiquité Scandinave à celles de l'antiquité Teutonique. Les exploits fabuleux des héros du Volsunga et du Vilkinasaga étaient certainement déjà connus des hommes du Nord, et fournirent le sujet des lais Eddaïques, bien longtemps avant que l'histoire du Niebelungenlied Teutonique n'ait acquis quelque

consistance à l'aide de l'imagination poétique, du moins dans sa forme actuelle plus moderne.

La production la plus remarquable de la littérature de Norwége pendant le moyen âge est, sans contredit, le *Kongsskuggsja* ou Miroir des Rois, ouvrage que l'on a souvent attribué au roi Sverre, mais qui fut certainement écrit de son temps, et sans doute sous ses yeux. Il donne une peinture vive et fidèle des manières, des usages et des opinions de la Norwége et des autres royaumes Scandinaves de cette époque. Il est en forme de dialogue entre un père et son fils, et traite des conditions différentes et des professions civiles de l'humanité. Il est divisé en quatre parties (dont les deux premières seules méritent de l'intérêt), dans lesquelles on s'est proposé d'esquisser les différentes occupations de la vie humaine, par rapport aux diverses affaires du marchand, du courtisan, du clerc et du laboureur. La première partie contient les instructions paternelles, en forme de sentences, d'une moralité pure et élevée, sur ce qu'on peut appeler l'économie du commerce. L'auteur insiste sur la nécessité d'une connaissance spéciale des langues savantes étrangères, et surtout du Latin et du Welsh, ou langage de Walland (France), alors les plus répandues dans l'Europe occidentale; sur l'arithmétique, l'astronomie, les courants des mers et les cours diurnes du soleil, avec les vents qui soufflent de préférence dans les différentes saisons de l'année. Le père recommande surtout à son fils d'étudier les lois commerciales dans le code appelé Biarkeyjar Ret. Cette partie de l'ouvrage comprend aussi

des notes concises sur le climat et les autres phénomènes de la nature en Islande, en Groënland et en Irlande, avec un récit des différentes productions de ces pays, qui indique le caractère entreprenant et curieux des compatriotes de l'auteur dans ces temps reculés. Il prouve aussi une connaissance exacte de la course apparente du soleil, de la forme véritable de la terre et de ses zônes, et d'autres détails de l'astronomie physique, science peu familière, même aux gens instruits des autres états de l'Europe à cette époque (1).

La seconde partie comprend un récit complet des mœurs et usages de la cour de Norwége, qui avait déjà acquis un degré considérable de splendeur. On y détaille les différents titres et rangs des courtisans et des serviteurs; les arts de guerre et de gouvernement, avec une description exacte des armes et costumes alors en usage, des vertus et des qualités qui doivent être l'apanage de la royauté, et des limites respectives de la juridiction civile et ecclésiastique. Ce curieux abrégé de la sagesse des cours et des Ethiques est encore enrichi de divers morceaux de l'histoire de l'Ecriture sainte, contenant un récit de l'orgueil, de la rébellion et de la chûte de Satan et des Anges déchus, qui offre une grande ressemblance avec la paraphrase en vers du livre de la Genèse,

(1) Le compas de marine était, dit-on, connu dans le Nord à l'époque de Birger, Jarl de Suède. Parmi les présents faits par ce noble au Skald Sturle qui avait composé un panégyrique en son honneur, Torfæus mentionne un compas. « Donatus ab hoc pyxide nautica quam vulgo *compassum* appelant. » Hist. Norg., t. IV, lib. VI, c. 4.

attribuée au poëte Anglo-Saxon Cœdmon; il prouve l'identité des opinions théologiques qui, dans les temps anciens, prévalaient parmi les différentes nations du Nord.

CHAPITRE VI.

Légende d'Odin, tirée de l'Ynlinga-Saga. — Son interprétation historique. — Les Finns. — Les Goths. — Les Sviar. — Mythologie et rites religieux en usage à cette époque dans le Nord. — Croyance religieuse antérieure à Odin. — Ynlings en Suède, et Skjoldungs en Danemark. — Etat de la société, mœurs et coutumes. — Rigs-mál. — Poëme Anglo-Saxon de Bjôwulf.

L'émigration d'Odin et de ses compagnons des bords du Tanaïs est le principal événement de l'histoire ancienne du Nord, que l'on place au 1er siècle avant l'ère Chrétienne. Au nombre des princes fugitifs de la Scythie qui, dans la guerre de Mithridate, furent chassés de leur contrée par le génie supérieur et les armes victorieuses de Pompée, la tradition a placé le nom d'Odin, chef d'une tribu puissante de Turkestan, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Une hypothèse moderne, repoussée par les traditions nationales, fait précéder cet aventurier par deux hommes du même nom, qui émigrèrent de l'Est au Nord; le premier, dès l'antiquité la plus reculée; le second, qui, fuyant avec

une colonie de Goths devant les armes victorieuses de Darius, fils d'Hystape (cinq cents ans avant Jésus-Christ), se serait réfugié sur les bords méridionaux de la Baltique, et de là, traversant la Suède, subjuguant et chassant les habitants primitifs, serait devenu le premier fondateur de la race Normande dans toutes ses ramifications (1). Le récit suivant est la légende de l'*Odin* historique telle qu'elle est racontée par l'Ynglinga-Saga :

« Si nos notions sont exactes, » dit Snorre, « la sphère du monde dans laquelle s'agite la race humaine, est coupée de baies et de golfes; de grandes mers, alimentées par l'Océan, pénètrent dans l'intérieur des terres. C'est un fait bien connu qu'une mer s'étend depuis le détroit de Gibraltar (Njörvasund) jusqu'en Palestine (*Jorsala-land*). Il y a, à partir de cette mer et vers le Nord-Est, un golfe appelé la Mer-Noire, qui sépare les trois parties du monde : la terre située à l'Est est appelée par les uns Europe, Enea par les autres. Au Nord de la Mer-Noire est la terre la plus grande, ou la froide *Svithjöd* (Svecia ou Scythia Magna). Les uns prétendent que la grande Svithjöd n'est pas d'une étendue moindre que la Serkland (Afrique du Nord), d'autres la comparent même à la grande Bla-land (Æthiopia Magna). La partie septentrionale de Svithjöd et la partie méridionale de Bla-land sont incultes par deux raisons opposées; l'une

(1) Grœters Suhm, t. I, pp. 23-31. — Suhm, om Odin, etc., cap. II, p. 69. — Schœning om de Norskes. — Oprindelse, cap. III, p. 76, et seq.

par suite de glaces continuelles, et l'autre à cause de l'excessive chaleur. La grande Svithjöd contient plusieurs provinces peuplées de tribus, de mœurs et de langages différents. Là sont des géants et des nains; là des hommes noirs, des dragons et d'autres bêtes sauvages d'une grosseur prodigieuse. En allant vers le Nord dans les montagnes bien au-delà de la contrée habitable, on trouve une rivière que l'on devrait appeler le Tanaïs, mais qui porte le nom de Tanasquisl ou Vanasquil, et qui, traversant la Svithjöd, vient se jeter dans la Mer-Noire. La contrée entourée par les bras de cette rivière s'appelait à cette époque Vanaland ou Vanaheimr, et séparait les *trois* parties du monde, celle de l'Est appelée Asie, et celle de l'Ouest appelée Europe.

« La contrée située en Asie, à l'est de Tanasquisl, s'appelait Asaland ou Asa-heimr, et la capitale Asgárd. Là régnait Odin; là aussi était un grand emplacement destiné aux sacrifices. Douze pontifes (Hofgodar) présidaient dans les temples aux cérémonies religieuses, et étaient en même temps les juges de la loi. On les appelait Diar ou Drottnar, et le peuple leur devait respect et obéissance. Odin était un chef puissant qui conquit maints royaumes. Toujours heureux dans les combats, ses guerriers croyaient que la victoire suivait ses armes. Lorsque son peuple partait pour la guerre ou d'autres expéditions, il levait les mains sur eux et les bénissait; ils se croyaient alors invincibles. Dans quelques périls qu'ils se trouvassent, ils invoquaient son nom et étaient sauvés.

« Or, il arriva qu'Odin envoya une expédition contre les Vanir, qui opposèrent à ses armes une résistance telle que le sort de la bataille resta incertain; mais les Vanir, se soumettant aux conditions de la paix proposée, donnèrent comme otages leur chef Njord-le-Riche et son fils Freyr. Les Æsir, de leur côté, envoyèrent Hœnir, homme bien fait, d'une jolie figure et d'une stature gigantesque, possédant, du reste, toutes les capacités nécessaires pour être un bon chef; on lui adjoignit comme compagnon un nommé Mímir, un homme sage. En retour, les Vanir donnèrent Kvasir ou Qvasir, le plus sage d'entre eux. A peine Hœnir fut-il arrivé à Vanaheimr, qu'il fut nommé chef, et Mímir devint l'oracle qu'ils consultaient dans toutes les questions difficiles soumises au conseil national. Mais les Vanir soupçonnèrent bientôt que les Æsir les avaient trompés dans l'échange. Ils s'emparèrent de Mímir, lui coupèrent la tête, et l'envoyèrent aux Æsir. Odin reçut la tête, l'embauma avec des herbes aromatiques, et composa pour elle une complainte magique, si bien qu'elle lui parlait et lui révélait maintes choses secrètes. Odin éleva Njord et Freyr à la dignité de pontifes, et ils devinrent Diar ou Drottnar chez les Æsir. La fille de Njord fut appelée Freya; elle était prêtresse, présidait aux sacrifices et enseignait aux Æsir l'art de la magie, dans lequel les Vanir excellaient. A l'époque où Njord vivait chez les Vanir, il avait épousé sa propre sœur, mariage permis par leurs lois, mais prohibé chez les Æsir; leurs enfants furent Freya et Freyr.

« Il y a une chaîne de montagnes joignant le Nord-Est au Sud-Ouest, qui sépare la grande Svithjöd des autres royaumes; au Sud de cette chaîne est Tyrkland (Turkestan), où Odin avait de grandes propriétés. A cette époque les Romains se répandaient sur le monde, subjuguaient les nations, et voyaient peuples et rois fuir devant leurs armes victorieuses. Mais Odin, prophète et magicien, savait qu'il y avait au Nord un refuge assuré pour lui et son peuple. Il établit donc ses frères Ve et Vile dans As-gárd, et lui-même, accompagné des pontifes et d'une foule de partisans, se dirigea vers l'Ouest à travers la Garðaríki (la Russie), et tournant au Sud, il arriva à Saxland; il y établit quelques uns de ses nombreux enfants; puis, traversant la mer, il marcha vers le Nord, choisit Odins-ey (l'île de Fionie) pour sa résidence, et envoya une femme nommée Géfion découvrir de nouvelles contrées. Elle traversa le détroit du Sund, et arriva jusqu'au Roi Gylfe (en Suède), qui lui accorda une parcelle de terre (1). De là, elle se dirigea vers Jötunheim (2), s'empara des quatre fils des Jötnar, qu'elle transforma en bœufs (c'est-à-dire en rennes), et s'en servit pour labourer, et séparer de la terre-ferme, vis-à-vis d'Odins-ey, la portion de terrain qui lui avait été allouée, et qui fut appelée Zélande. Elle y fixa sa résidence, épousa Skjöldr, un des fils d'Odin, et ils habitèrent Lédra. Cette terre est maintenant un lac ou une mer appelée Lögur (aujour-

(1) Plogsland, *Jugum Terræ.*

(2) La Cwenaland, décrite dans le Ier chapitre, la province actuelle de *Norrland*, en Suède, alors habitée par une tribu Finnoise.

d'hui le *Mœlar*, en Suède). Les baies et golfes de cette mer ont la même forme que les caps et les promontoires de la Zélande. Ainsi chante Bragi-le-Vieux :

« Blythe Gefion retira au riche Gylfe une portion de la « Suède dont elle augmenta le Danemark, si bien que les « animaux employés à ce partage écumaient de sueur. Les « bœufs merveilleux ayant quatre têtes et huit yeux, traî- « nèrent le lourd fragment de la terre, pour former l'île « pacifique (1). »

« Mais lorsque Odin sut qu'il y avait une contrée fertile à l'Est de la terre de Gylfe, il se rendit auprès de lui, et lui proposa une alliance que le Roi accepta, sachant bien qu'il n'était pas assez puissant pour résister aux Æsir ; Odin et Gylfe employèrent l'un contre l'autre maintes ruses inventées par la magie ; mais les Æsir sortirent toujours vainqueurs de ces luttes. Odin fixa sa résidence près du lac Lögur (la mer Mœlar en Suède), au vieux Sigtun, y construisit un grand temple, et offrit des sacrifices selon la coutume des Æsir. Il prit possession de la contrée voisine qu'il appela Sigtún. Il assigna aux pontifes des lieux de résidence. Njordr habita Nóatun; Freyr, Upsala; Heimdallr, Himinbjörg; Thor, Thrúdváng; Balder, Breidablik : à tous il donna des habitations magnifiques.

« Lorsque Odin et ses compagnons arrivèrent dans le Nord, ils apprirent au peuple ces arts et ces mystères qui leur étaient inconnus. Mais quels moyens

(1) Cette allégorie a été poétiquement paraphrasée par Œlenschlœger dans son *Nordens-Guder*.

employa-t-il pour obtenir sur les autres hommes une influence et un pouvoir semblables? Nous allons le dire. Il était bien fait de sa personne, doux et affable pour ses amis, mais terrible pour ses ennemis, tant était grande sa facilité à composer son visage. Il connaissait aussi l'art de chanter des lais, et ses pontifes étaient appelés « *Maitres des Lais*, » parce que les premiers ils introduisirent cet art dans le Nord. Il pouvait lire dans l'avenir, frapper ses ennemis de cécité, de surdité, de terreur panique, émousser le tranchant des armes offensives, tout en rendant ses soldats invincibles à l'aide de charmes magiques. Il pouvait à volonté, — son corps restant toujours en état de torpeur apparente, — se changer en oiseau, en bête, en poisson ou en serpent, se transporter en un instant aux parties les plus éloignées de la terre, éteindre le feu, calmer la mer en furie, diriger le cours des vents et ressusciter les morts. Il avait un vaisseau merveilleux appelé *Skidbladnir*, assez large pour naviguer sur le grand Océan, et assez petit pour pouvoir se ployer comme une pièce d'étoffe. Il connaissait l'art de la divination, et portait toujours avec lui la tête embaumée de Mímir (1), qu'il consultait pour connaître ce qui se passait dans les contrées les plus reculées. Il avait aussi deux corbeaux doués du don de la parole, qui portaient ses ordres dans les parties les plus éloignées de la terre. Il transmettait aux autres tous ces dons au moyen de Runes, de Lais, de chants magiques qu'il apprenait aux prêtres et aux prêtresses. Odin et ses douze pon-

(1) *Voyez* à l'Introduction, note 14.

tifes furent plus tard déifiés et reçurent les honneurs divins.

« Odin établit, dans ses nouvelles possessions, les lois et coutumes des Æsir. Il ordonna que les corps seraient brûlés avec toutes les richesses des défunts, afin qu'ils puissent emporter avec eux au *Valhalla* tout ce dont ils avaient joui sur la terre; que les cendres seraient enterrées ou jetées dans la mer, et que des tombeaux seraient élevés à la mémoire de ceux dont la vie et les actions d'éclat les rendraient dignes de cet honneur, avec des monuments en pierre (*Bautasteinar*) pour les plus illustres. Il établit par an trois festivals solennels, dans lesquels on offrait des sacrifices : le premier, au commencement de l'hiver, pour avoir une année prospère; le second, au milieu de l'hiver, pour une saison abondante; et enfin, l'été, pour obtenir la victoire sur les ennemis. Dans toute la Svithjöd (Suède), le peuple payait un tribut à Odin, pour qu'il protégeât le pays contre l'ennemi et offrît les sacrifices accoutumés. Cette Svithjöd (celle du Nord) fut appelée Mannheim; mais la plus grande (à l'Est) fut appelée Godheim (1).

« Mais il arriva qu'Odin mourut dans la Svithjöd, et dans sa dernière maladie il ordonna que son corps soit traversé par une lance, afin d'attirer à lui tous ceux qui succomberaient dans les batailles, déclarant qu'il allait à Godheim préparer une joyeuse demeure pour ses amis. Les Sviar sont persuadés qu'il

(1) Ynglinga-Saga, cap. I-VIII.

est retourné à As-gárd pour y jouir de la vie éternelle. Depuis lors, les hommes continuent à croire à Odin, et à lui offrir des sacrifices. Il apparaît souvent aux Sviar, disent-ils, surtout la veille des grandes batailles. A ceux-ci il promet la victoire, à ceux-là une brillante réception dans son palais; tous regardent leur lot comme très-heureux. Après sa mort, Odin fut placé sur un bûcher funéraire, et brûlé avec une grande pompe. A cette époque, les hommes croyaient que plus la flamme du bûcher montait dans les airs, plus la demeure des morts dans le ciel serait élevée, et que plus on brûlait de richesses avec le corps, plus riche on se trouverait dans le ciel (1)..... »

Il est évident qu'une grande partie de ce récit repose sur des fictions mythiques et poétiques accréditées dans l'ancien Nord,—dont on essaya de former un tout, pour le faire concorder avec les traditions de l'époque,—comprenant l'émigration de l'Odin historique et ses institutions politiques et religieuses qui subsistèrent en Scandinavie jusqu'à l'introduction du Christianisme (2). Ainsi les Æsir sont en même temps les Dieux de la nouvelle religion introduite par Odin, et sur terre, ses compagnons et suivants forment la tribu des Ases ou Aso-Goths de la rivière Tanais. En mythologie, As-gárd ou Godheim est leur demeure céleste, d'où ils descendent sur la terre (Mannheim ou Suède) pour se mêler au fils des

(1) Ynglinga Saga, cap. X.

(2) P. E. Müller, Critiske Undersögelse af Danmarks og Norges Sagn-Historie, etc., p. 249.

hommes, et dans l'histoire c'est la demeure primitive d'Odin et de son peuple sur le Tanais. Odin est la Divinité suprême, le père des Dieux et des hommes ; par lui, ils acquièrent la connaissance de toutes les choses divines et humaines ; il devient incarné dans la personne de son prophète du même nom, qui convertit à sa religion les grossiers habitants du Nord ; les Vanir sont les Russes ; en fiction, les Jotnar sont les démons ennemis des hommes et des Divinités bienfaisantes ; — en réalité, les aborigènes de la Scandinavie qui, chassés par les nouveaux colons, et fougueux fanatiques de leur vieille croyance, devinrent les ennemis implacables de la religion naissante. La légende, racontant la manière miraculeuse dont la Zélande fut séparée de la terre-ferme ou apportée de l'Upland, fait allusion à quelque vieille tradition relative à la formation géologique de cette belle île par des causes naturelles, ou en réalité à la cession historique faite par Gylfe, afin d'éviter une guerre avec les Æsir ; et le merveilleux vaisseau d'Odin, appelé *Skidbladnir*, est le même dont on trouve la description dans l'Edda en prose, où Gangler, interrogeant un des Génies sur le navire des Dieux dont ils venaient de parler, en reçoit cette réponse : « De tous les vaisseaux des Dieux, Skidbladnir est le meilleur et le plns singulièrement construit ; mais le *Naglfar* (1) en est le plus grand. Le premier fut construit par des Nains qui en firent hommage à Freyr ; il est si grand qu'il peut conte-

(1) *Voyez* à l'Introduction, note 32.

« nir tous les Dieux revêtus de leurs armures. A « peine les voiles sont-elles déployées, qu'il s'élève « un vent favorable qui dirige le navire où il doit « aller; et lorsqu'on est arrivé au terme du voyage « (c'est ici qu'est le merveilleux de la construction), « il se démonte et peut se serrer dans la poche. — « C'est, par ma foi, un navire bien curieux, » répliqua Gangler, « et il a fallu pour le construire beau- « coup de science et de magie (1). »

Telles sont en résumé les fictions poétiques qui enrichirent les traditions historiques, à l'égard des émigrations d'Odin et de ses suivants qui partirent de l'Orient pour s'établir dans la Péninsule Scandinave; mais ces traditions peuvent aussi prétendre à une origine qui leur soit propre, car elles dérivent d'une source qui leur est spéciale. Elles avaient toujours prévalu dans l'ancien Nord : leur existence est, en effet, constatée par les écrivains Normands et de la Lombardie du Midi de l'Europe dans le moyen âge, dans leurs allusions à ces mêmes traditions, — qu'ils ont toujours confondues avec cette vieille légende, attribuant aux Troyens (2) l'origine des hommes du Nord, — et, bien plus encore, par la preuve évidente de sa vieille mythologie et du langage Scandinave révé-

(1) Le professeur Rask, dans son commentaire sur les voyages d'Other et de Wulfstan, suppose qu'il est question d'un de ces bateaux légers ou vaisseaux des Cwenas, portés par eux à travers les terres dans leurs combats avec les hommes du Nord, et qui était construit par les Nains (Cwenas) et non par les Divinités (Æsir).

(2) Ainsi dans le *Roman de Rou*, l'origine des Danois est attribuée à une émigration des Troyens, qui, échappés aux fureurs des Grecs et sous la conduite de Danaüs (d'où vient le nom), s'établirent dans la contrée appelée plus tard Danemark.

lant leur origine orientale. Les compagnons de l'Odin historique furent les Sviar, connus de Tacite sous le nom de Suiones, et les habitants qu'ils trouvèrent en possession de la contrée sortaient d'une autre tribu des Goths, qui avait émigré à une époque antérieure à l'histoire. Les premiers peuples qui l'occupèrent furent les Jötnar et les Nains, les Fenni de Tacite, les Skrithfinni de Procope, et les Cwenas et les Finnas dont parlait Ohter le navigateur Norwégien au Roi Alfred. Expulsés peu à peu de ce territoire et chassés vers le Nord, plus près du pôle arctique, par les Goths et les Sviar, ils furent avec ceux-ci en guerres continuelles, souvent envenimées par des haines de religion, représentées dans la mythologie par l'allégorie d'une rivalité entre les Divinités célestes et les géants ou mauvais génies (1).

Odin fonda l'empire des Sviar, qui était borné primitivement à un petit territoire au bord de la mer Mœlar, dans la province de Suède, aujourd'hui Upland, appelée alors la plus petite des Svithjöd, en opposition à la grande Svithjöd ou Scythie, d'où ils émigrèrent, et Mannheim ou maison de l'Homme, par opposition à la demeure céleste d'As-gárd. Insensiblement les Sviar, la tribu principale gouvernée par les Pontifes Rois,—descendants directs d'Odin et chargés de la garde du temple de Sigtun, siége principal de la religion nouvelle, — acquirent un certain ascendant sur les Goths, qui possédaient la plus

(1) Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, pp. 380-430. — Grœters Suhm, t. I, pp. 23-64.—Münter, Kirchengeschichte von Dænemark and Norwegen, t. I, pp. 12, 68-81.

grande partie de la contrée au Sud, appelée Gautland, Götlland ou Göta-ríki. Cette influence et ce pouvoir des Sviar sur les Goths résultent des termes exprès de l'ancienne loi fondamentale de leur empire réuni, par laquelle « le roi sera élu par l'assemblée nationale de toute la Suède (*á Thing alra Svia*), à la pierre de Mora, (1) dans la plaine près d'Upsala, et les Goths (2), dans l'assemblée générale, ratifieront ou annuleront cette élection (*Thing alra Göta*). » Cette distinction des deux tribus est soigneusement indiquée dans les traditions et les annales du moyen âge, et la chaîne de montagnes qui s'élève entre Södermanland et le Gothland de l'Est, prêtait encore à la division naturelle de Svia et de Göta-ríki. Elle existe même aujourd'hui par la constitution des deux tribunaux judiciaires suprêmes, appelés les Svea et Göta Hofrät,

(1) Le Morasteen ou Pierre de Mora, était une rangée circulaire de pierres qui existait dans la plaine de Mora, à environ 7 milles d'Upsala. Lorsque Olaus Magnus vit ce curieux monument, il conservait encore son apparence primitive, et il raconte qu'il consistait en une pierre ronde et grande (lapis ingens et rotundus), entourée par environ douze autres plus petites, avec des blocs taillés en forme de coins (cuneatis petris), peu élevés du sol. (Joan et Olai Mag., Hist., lib. I, cap. 18.) Scheffer en donne une description très-étendue, et a recueilli tous les renseignements relatifs aux vieilles coutumes auxquelles se rapporte son histoire. (Scheff., Upsalia Antiqua, p. 339, etc.).—M. Coxe, qui la visita en 1782, dit qu'il ne trouva que dix pierres, dont la plus longue n'avait que six palmes de long. A peine pouvait-on déchiffrer les inscriptions anciennes. Gustave III fit élever un bâtiment en briques pour conserver ce monument. (Coxe's Travels, vol. V, b. VII, c. 6.—Voyage au nord de l'Europe, par deux Français, t. II, p. 295.) On peut trouver dans l'Europe des restes semblables, et la cérémonie d'élever les rois et les juges sur des pierres paraît avoir été pratiquée par les Grecs et les Juifs. (Clarke's Travels, vol. I, ch. V, p. 219 —Saxo Gram.. lib. I, p. 5. Wheaton's Scandinavia, vol. I, p. 158.) (*N du Tr.*)

(2) Ihre, Dissert. de Initiatione Regum Suio-Gothorum, Ed. Upsala, 1752. — Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, p. 432.

établis sous le règne de Gustave-Adolphe, et auxquels on a récemment adjoint un troisième pour les provinces de la Scanie et de Bleking.

Un des documents anciens qui jettent le plus de lumière sur l'histoire de l'âge héroïque du Nord est le poëme Eddaïque le plus récemment publié, appelé *Rigs-mál*. Le prince de ce nom était, dit-on, le fils de Skjöld, et, d'après la chronologie de Suhm, régnait en Scanie vers la fin du second siècle de l'ère Chrétienne (1). Ce poëme contient une classification minutieuse et méthodique des différents ordres de la société, personnifiés dans les enfants du roi Rig, qui les divisa en castes distinctes, assignant à chacune son rang et sa hiérarchie dans l'échelle sociale. Sous le point de vue littéraire, il ressemble par la simplicité Homérique des incidents et la facilité du style, au poëme Anglo-Saxon de Bjöwulf et à tous les autres poëmes ou romans purement traditionnels des nations barbares. Sous ce rapport, il passe à juste titre pour un des poëmes les plus curieux et des plus intéressants, comme peinture des mœurs, qui ait été recueilli par la postérité (2). Les conséquences de la première émigration des Goths et de leurs conquêtes en Scandinavie y sont bien distinctement indiquées sous les traits de la caste esclave descendue des premiers habitants (les Finni), et distinguée de ses conquérants autant par sa chevelure noire et son teint que par la pauvreté et la misère

(1) Suhm, Hist. af Danmark, t. I, p. 81.—Critiske Historie, t. VII, p. 474.

(2) Jameison's Illustrations of Northern Antiquities, p. 444.

dans laquelle elle croupissait. La caste des hommes libres et des propriétaires tenanciers, possesseurs du sol qu'ils cultivaient, descendant des conquérants Goths, — avec leurs cheveux rouges et leur belle stature, tous les types enfin qui caractérisent cette race fameuse,—est en quelque sorte personnifiée dans la description minutieuse et complète d'une seule famille. Puis vient la caste des Jarls illustres et des Herser, comtes et barons, d'où descend la race des rois, versée dans la science Runique, dans les exercices du corps et dans l'art militaire, et qui se distinguait des autres par sa chevelure soignée et la noblesse de ses manières.

Nous y trouvons un abrégé de l'histoire ancienne de la Scandinavie, dont la véracité est confirmée par toutes les traditions de l'ancien Nord, au sujet des différentes races d'hommes qui occupèrent successivement la contrée (1). Les premiers émigrants Goths subjuguèrent les tribus Celto-Finni, qui habitaient primitivement ce territoire; ils devinrent esclaves ou furent abandonnés dans les montagnes et les déserts de Norrland, de la Laponie et de la Finlande. Là les Jötnar, comme les appelaient leurs vainqueurs, continuèrent la stupide superstition de leurs ancêtres, —cette espèce de polythéisme, appelée Fétichisme, ou adoration des bêtes, des oiseaux, des troncs d'arbres, des pierres et de toutes les œuvres animées ou inanimées de la création. L'antipathie et la haine qui divisaient ces deux races, auxquelles font si souvent

(1) F. Magnúsen, Edda Sœmundi, t. III. — Rigs-mál, Introduction, pp. 147-169. — Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, pp. 186-195.

allusion les chants et les Sagas de l'âge fabuleux et héroïque, sont énergiquement caractérisées dans la légende de Njördr, né sur les bords de la mer, et de Skade, sa femme, nymphe des montagnes, issue de la race rivale des Jötnar. Elle préfère habiter les hautes montagnes, berceau de son enfance, tandis que son mari prétend habiter la plaine, « d'où il peut entendre le bruit de la mer en courroux. » Pour mettre fin à cette discussion matrimoniale, ils transigent et conviennent de passer alternativement *neuf* nuits sur les montagnes et *trois* sur les bords de la mer. Mais, fatigué bientôt de cet arrangement, Njördr déplore bientôt son mécontentement dans une complainte composée à cet effet: « Combien je hais les hautes « montagnes ; je n'y ai passé que neuf nuits, mais « qu'elles m'ont paru longues et monotones ! Là, on « n'entend que le hurlement des loups, au lieu des « accords si doux des cygnes. » Sa femme improvise cette réponse : « Puis-je rester sur les bords sablon- « neux de la mer, où mon repos est troublé chaque « matin par les cris hideux des mouettes? » La conclusion est qu'elle abandonna son mari et retourna aux montagnes qu'habitait son père, où, saisissant son arc et fendant les glaces avec des patins, elle gravissait les rochers à la poursuite des bêtes féroces (1).

Les Sviar qui émigrèrent avec l'Odin historique complétèrent facilement la conquête commencée par leurs compatriotes de la tribu des Goths. Odin et ses

(1) *Voyez* l'Edda en prose, publié par le professeur Rask; Stokholm, 1818, ch. XXIII. Mais Snorre dans son *Ynglingasaga*, ch. IX, dit qu'elle épousa plus tard Odin et qu'elle en eut beaucoup d'enfants.

compagnons prirent bientôt et surent conserver un grand ascendant sur leurs prédécesseurs, par la superstition et la supériorité qu'on leur attribuait dans l'art de la magie, moyens qui captivaient la confiance et justifiaient les craintes d'une nation barbare. La vieille religion des premiers habitants et celle de leurs conquérants fut modifiée par ce nouveau prophète. Exploitant habilement cette doctrine qui admettait la transmigration des âmes et l'incarnation des esprits divins, croyance si répandue chez les anciens peuples de la terre, il prétendit être le premier Odin qui était déjà descendu au milieu de son peuple. Son culte supplanta bien vite celui de l'Odin primitif, et les attributs, les faits et gestes des deux Odin se confondirent insensiblement dans l'esprit des Scandinaves. Mais il ne put jamais faire oublier le culte de Thor, que le peuple primitif du Nord regardait comme le plus ancien des Dieux; en lui, ils adoraient les éléments bienfaisants de la nature, la lumière, la chaleur et surtout le tonnerre qui ébranlait le monde et purifiait l'atmosphère. Cette Divinité était surtout adorée en Norwége comme elle le fut plus tard en Islande après sa découverte et sa colonisation; elle conserva son rang d'égale aux autres Dieux supérieurs, même dans le grand temple d'Upsala, siége principal de la superstition du Nord. Ses partisans formaient une secte distincte, souvent engagée dans des querelles sanglantes avec les adorateurs particuliers d'Odin. La Divinité qui occupait le second rang dans la hiérarchie religieuse de la Scandinavie, était Freyer, qui représentait les pouvoirs féconds de la

nature, et qui se partageait avec sa sœur Freya, — la Vénus de cette mythologie, — l'adoration presque générale de la Suède, de la Norwége et de l'Islande; tandis qu'Odin et son fils Balder étaient adorés à Upsala et à Ledra, comme les Dieux nationaux particuliers aux Danois et aux Sviar Goths. La religion du Nord, ainsi modifiée par cette nouvelle Trinité, comprenant l'adoration réunie de Thor, d'Odin et de Freyer, a une grande ressemblance avec les trois principes du Schamanisme, religion professée par les adorateurs de Lama-Dalaï dans l'Asie centrale. Cette ressemblance fait mieux ressortir son origine; et la filiation des symboles et des formes religieuses, combinée avec celle du langage, permet de suivre les traces du peuple actuel du Nord jusqu'aux régions les plus éloignées de l'Est (1).

Les cérémonies primitives de cette religion s'accomplissaient en plein air, — sur de hautes montagnes, — au milieu de la majestueuse solennité des forêts vierges ou dans les îles solitaires qui s'élèvent au milieu des lacs silencieux. Cette simple et sublime adoration dans des temples « qui n'étaient pas l'ouvrage de l'homme, » fut modifiée plus tard et remplacée par des rites religieux, célébrés sous des constructions en bois et en pierres, avec un appareil qui rappelait la pompe et la splendeur Asiatiques. On offrit des sacrifices, on institua des festivals à des époques fixes, dans lesquels le peuple, oubliant pour un instant ses querelles et ses travaux, s'unissait pour célébrer le retour attendu du prin-

(1) Münter, Kirchengeschichte, t. I, pp. 68-95.

temps, et le renouvellement des fonctions de la nature au solstice de l'hiver; ou bien on célébrait les mystères de la mort de Balder, qui représentait non-seulement les changements de saisons, mais les époques successives de l'histoire morale de l'homme et des autres êtres de la création. Malheureusement ces festivals et ces sacrifices ne furent pas toujours d'un caractère innocent et pacifique. Là, comme ailleurs, l'homme offrait en holocauste un autre homme, — son parent,—son frère,—pour apaiser la colère de leur Père et Créateur commun. Les tribus ennemies sacrifiaient les prisonniers faits à la guerre, sacrifices qui leur promettaient des victoires futures; les parents immolaient leurs enfants, pour se ménager une longue vie et une santé constante; les sujets massacraient leurs rois, pour éviter les famines, les pestes ou les guerres désastreuses (1). Cette superstition, bien que grossière et sanglante, avait ses prêtres et ses prêtresses, ses oracles et ses mystères, ses augures et ses prédictions tirées du vol des oiseaux, du son du tonnerre et de l'inspection des entrailles des victimes égorgées. Elle étendait son influence sur toutes les actions de la vie humaine, et prenait l'homme au berceau. L'enfant qui venait de naître, *si ses parents lui permettaient de vivre*, était arrosé d'eau, et garanti par des charmes magiques contre tout péril à venir. Le chef d'une naissance illustre était initié dès son bas âge à la science sacrée de l'écriture Runique et à la connaissance des anciens Lais, comme aux exer-

(1) Münter, Kirchengeschichte, etc., t. I, pp. 134-144.—Müller, Saga-bibliothek, t. III, p. 93.

cices de la chasse et au privilége de la royauté, en y comprenant l'usage des armes. Chaque Roi était pontife de son peuple, chaque Jarl prêtre de sa tribu. Un des devoirs les plus importants, une des fonctions les plus sacrées de ces chefs, était d'offrir les sacrifices aux époques accoutumées dans les grands temples de leurs districts respectifs, pour obtenir des saisons fructueuses, la continuation de la paix, ou, en temps de guerre, la victoire sur les ennemis. La religion se trouvait ainsi toujours mêlée aux affaires publiques de la nation (1).

Si nous poursuivons l'examen de ces légendes traditionnelles, qui sont notre seul guide dans ce labyrinthe d'obscurité et de fictions, nous voyons qu'Odin nomma Heimdallr, un de ses suivants, chef de la Scanie, le siége primitif des premiers Danois. Les Ynlings, qui régnèrent si longtemps en Suède et en Norwége, descendent de l'un des fils d'Odin. Un autre de ses fils, Skjöld, conduisit une colonie de Goths dans la Seelande, et établit à Lédra le siége d'un royaume indépendant. C'est de lui que descendirent les Skjöldungs, cette race de Rois qui tint si longtemps le sceptre du Danemark. Enfin Odin établit son fils Balder vice-roi des Angles, dans la partie septentrionale de la Chersonèse Cimbrique; c'est par suite de cette circonstance que les rois Anglo-Saxons ont fait remonter leur origine jusqu'à Odin ou Wodan (2).

(1) Snorre, Saga Hakonar Gode, cap. XVI.

(2) Suhms Geschichte, von Werlauff, p. 4. — Grœters Suhm, p. 75. — Chron. Sax. Ed. Gibbon, Oxon, 1692, p. 13. — Beda Ven., lib. I, cap. 15.

Nor, un chef descendu de l'ancienne famille Finnoise des Fornjoter, s'établit à Drontheim; il subjugua la contrée environnante, à laquelle il donna le nom de Norwége. Mais le vieux recueil qui contient cette légende, appelé *Fundinn Noregr* (Norwége découverte), n'a aucune valeur comme document historique; ce n'est qu'une allégorie, inventée pour donner du relief à l'origine des anciens rois de Norwége. *Nor* est un personnage mythique et nullement historique, et loin d'avoir donné *son nom* à la Norwége, il a tiré *le sien* de cette contrée, dont il est une personnification (1). Rien ne prouve qu'une portion considérable de la Norwége ait été réunie sous un seul Roi avant Harald-Haarfager, qui le premier rassembla en une même nation les différentes tribus qui la composaient, en subjuguant et réduisant les petits rois au titre de vassal.

(*Période de* 300 *à* 400). Dan Mykillati, roi de Scanie, descendant de Heimdallr, épousa Olufa, fille d'Olaf, roi de Seelande, le sixième descendant de Skjöld. Son premier soin fut de réunir les plus petits Etats de la Scanie, de la Seelande et d'autres îles de cet archipel. Il passe aussi pour avoir donné à toute la contrée le nom national de Danemark, et c'est probablement la véritable étymologie de ce nom. D'autres le font dériver de ce que les contrées du Nord étaient jadis divisées d'après leur situation naturelle et géographique, en îles et en continents; les premières appelées *Reid-gotaland*, et les seconds

(1) Geijer, t. I, pp. 460-472.

Eγ-gotaland; et la tribu des Goths établie en Scanie était appelée Danskir ou Danir, parce qu'elle habitait la terre plate située entre les montagnes et la mer (1).

Après avoir rapporté la légende d'Odin, telle que nous venons de la lire, l'*Ynglinga-Saga* donne l'histoire de la dynastie de ce nom en Suède, pendant les sept premiers siècles de l'Ere Chrétienne. Les premiers rois de cette race furent des Dieux ou demi-Dieux. A ces Divinités succédèrent des rois, simples mortels, dont l'histoire est enveloppée de la même obscurité que celle de leurs prédécesseurs. Vers la première partie du VIII[e] siècle, cette race de princes pontifes s'éteignit dans la personne de Ingáld-Illräde. Ce monarque donna sa fille Asa en mariage à Gudröd, un roi Goth de la Scanie: elle fit assassiner son frère Halfdan III, par son mari, et après avoir tué celui-ci, elle se réfugia en Suède auprès de son père. Halfdan laissait un fils, Ivar-Vidfadme, qui, après la mort de son oncle Gudröd, envahit la Suède à la tête d'une armée puissante, et subjugua la contrée. A l'approche de son ennemi, Ingáld-Illräde réunit tous ses courtisans dans une grande fête, et, reconnaissant que la fuite ou la résistance étaient désormais impossibles, il prit la résolution désespérée de mettre le feu au palais, et périt ainsi dans les flammes avec sa fille et toute sa noblesse (2).

Le Saga raconte ensuite « comment Ivar-Vidfame

(1) Grœters Suhm, t. I, p. 70.—Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, p. 125. — Snorra-Edda, Ed. Rask, pp. 146, 195.

(2) Ynlinga-Saga, cap. XLIII, XLIV.—Geijer, t. II, pp. 452-519.

« conquit toute la Suède (allt Sviaveldi) pour la « réunir au Danemark (allt Danaveldi), et une « grande partie du Saxland, toute la terre de l'Est « et la cinquième partie de l'Angleterre. C'est donc « de lui que descendent les rois de Danemark et de « Suède (1). »

La partie de l'Angleterre ainsi soumise par Ivar-Vidfame, est indiquée d'une manière plus explicite dans le Hervarar-Saga comme étant la Northumbrie (2), qui échut en partage à Harald-Hyltedand, petit-fils d'Ivar. Les annales Anglo-Saxonnes ne font aucune mention de ces conquêtes primitives des hommes du Nord; mais comme elles se taisent généralement sur ce qui se passait dans le Nord de l'Angleterre à cette époque, ce silence ne détruit pas la confiance à accorder à ces récits de l'Islande.

Depuis Dan Mykillati jusqu'à Ivar-Vidfame, les petits États de la Scanie et de la Seelande furent toujours réunis sous le même sceptre, sauf quelques rares exceptions. Mais le Jutland ne formait pas, à cette époque, une partie de la monarchie Danoise, et nous aurions sur l'état de la société des notions fort inexactes si nous y rattachions les idées modernes de force, d'unité et de solidité. Non-seulement le pouvoir des Rois était singulièrement restreint, comme celui des Rois de l'ancienne Grèce de l'âge

(1) Ynlinga-Saga, cap. XLV.

(2) Northumbriens, hommes du Nord de l'Humber, hommes de *Deïfr*, hommes de *Brynich*, ou, suivant l'orthographe latine, Northumbriens, Deiriens, Berniciens. *Northan-hymbra-menn;* en latin, *Nordanhymbri*, *Northumbri*. (A. Thierry, Conq., t. I, p. 51.) (*Note du Traducteur.*)

héroïque ou des chefs Germains (1) décrits par Tacite, qui devaient cette préférence — plutôt aux qualités personnelles qui captivent l'imagination ou attirent la faveur d'un peuple barbare, — qu'à une règle de politique fixe et déterminée; mais il y avait grand nombre de chefs inférieurs qui réclamaient le nom de Roi et certaines prérogatives attachées à ce titre. Là il y avait de petits Rois (Sma-konongar ou Fylke-konongar), Rois de Mer, Rois des Iles et Rois des Caps: — ces derniers, hardis pirates, s'abritant derrière les promontoires et s'élançant du fond de ces retraites pour surprendre et piller les vaisseaux sans défense (2). Les derniers Rois qui régnèrent à Lédra étaient en guerre continuelle avec les Ynlings de Suède et les petits Rois de Jutland; et l'on croit que le poëme Anglo-Saxon de Bjöwulf, ce monument littéraire si curieux, se rapporte aux diverses phases de ces guerres nombreuses; mais cette supposition repose sans doute sur l'erreur qui a fait

(1) Duces ex vitutes summunt.... Duces exemplo potius quam imperio, si prompti, si conspicui, si ante aciem agant, admiratione præsunt. *Tacite*, de Morib. Germ. 7. (*Note du Traducteur.*)

(2) Le mot *King*, roi (en anglo-saxon, *Cyning;* en islandais, *Konúngr*), est dérivé de l'islandais *Konr*, jeune homme, héros, au moyen de la terminaison dérivée ou liée de *úngr*, comme dans *Skjöldúngr*, de *Skjoldr*, etc.; la syllabe correspondante en Anglo-Saxon étant *ing* comme dans *Wódening*, *Sceafing*, etc. Le professeur F. Magnúsen, dans le vocabulaire du 2e volume de l'Edda de Sœmund, s'est rapporté à plusieurs expressions correspondantes des langues étrangères éclaircissant cette étymologie, comme le gallois *Cûn*, qui attire ou conduit, un chef, dont est formé *Cuniad*, *Cuniedyz* avec les racines dérivées comme celles ci-dessus. Ainsi dans la langue Tartare, *khán* (princeps), en aspirant *kh*, ressemble au mot allemanique *chuning*. L'autre mot tartare *Khágân*, empereur, peut être comparé au vieux nom des Scandinaves *hákon* ou Há-*konr*, d'une haute naissance, c'est-à-dire, prince, seigneur.

confondre les Jutes, tribu des Goths, avec les Jötnar ou habitants primitifs de la Scandinavie, et on en a conclu, toujours à tort, qu'ils étaient méprisés par les derniers colons Goths des îles Danoises, qui les regardaient « comme des mauvais Géants issus de la race de Caïn, exilée du ciel par suite du péché de leurs ancêtres ; » mais en fait, ces hostilités existèrent si peu entre les habitants des îles et du continent Gothland (et le Jutland faisait partie de ce dernier), que l'on voit dans les vieilles chroniques Danoises les Jutes implorant l'assistance de l'un des plus anciens roi de Lédra (Dan), contre les tribus Teutoniques, et l'expédition ayant réussi, Dan fut nommé à l'unanimité roi de Jutland à *Danelyng*, près de Viborg. Le poëme de Bjöwulf est probablement une traduction ou *rifaccimento* de quelque vieux Lai, écrit primitivement dans l'ancienne langue Danoise. Il contient peut-être quelques vérités historiques dont les faits ont été mêlés aux fictions poétiques du genre le plus sauvage et le plus romantique. Ce poëme héroïque renferme des peintures saisissantes de la vie réelle et des mœurs et coutumes. Comme recueil d'idées anciennes, de coutumes et d'institutions, il est beaucoup plus instructif que l'histoire la plus détaillée et la plus complète des événements particuliers, renseignements que nous chercherions vainement à extraire des traditions confuses d'un siècle illettré. Le seul manuscrit qui existe du plus vieux poëme épique de l'Europe moderne, forme une partie de la collection Cottonienne et est maintenant déposé à la Bibliothèque de Londres. Il a été

publié il y a quelques années avec une version latine très-incorrecte, un glossaire et des notes, par Torkelin, traduit plus récemment encore en vers Danois moderne, par un homme fort érudit dans la littérature de son pays, avec une introduction savante, dans laquelle on fait ressortir son affinité avec les poëmes Eddaïques du genre romantique (1). Il a aussi été traduit, ou plutôt paraphrasé, en vers Anglais, par le spirituel M. Conybeare, mort aujourd'hui, qui termine son analyse toujours élégante, quoique souvent incorrecte, par les remarques suivantes, qui ne manquent ni de force ni de justesse :

« Il serait difficile de ne pas reconnaître, » dit-il, « que le barde Scandinave, par son style et sa poésie, approche beaucoup plus d'Homère que des « romans du moyen âge. Si je ne me trompe, cette « ressemblance sera bien plus sensible encore par « la simplicité du plan, la vraisemblance de tous « les détails, même lorsque le sujet est surnaturel et « fantastique, par la longueur des discours et par « les digressions fréquentes pour traiter des matières de l'histoire ancienne ou contemporaine. Il « faut observer aussi que le poëme de Bjöwulf contient, dans les derniers chants surtout, un argument « décisif, — si on en avait besoin après les travaux « de Percy et d'Ellis, — contre la théorie qui attribuerait aux fictions du roman une origine Arabe. « Le dragon ailé qui vomit des flammes ; — l'épée

(1) Bjöwulf's Drape : Et Gothisk Helte-Digt, etc., af Angel-Saxisk paa Danske Riim ved N. F. S. Grundtvig, etc. Kjœbenhavn, 1820.

« qui se dissout lorsqu'elle est teinte du sang des « Jutes; — la lumière céleste qui éclaire la caverne « de Grendel, et qui jaillit des statues magiques « dominant celle du Dragon (1); — toutes ces fictions, « si on les avait trouvées dans un poëme d'une date « plus récente, auraient assurément dû être consi- « dérées, par le célèbre auteur de cette théorie, « comme des importations certaines des Croisades. « Mais les opinions de Warton, même lorsqu'elles « sont erronées, ne s'appuient pas sur de vaines « preuves. Ces fictions devaient certainement avoir « une physionomie plutôt orientale que septen-

(1) Dans l'antiquité classique les héros combattaient aussi des monstres et des brigands; mais leurs dangers avaient un but utile. En Scandinavie, au contraire, ils semblent se proposer plus particulièrement de faire montre de leur courage, et les poëtes durent exagérer le péril et rendre les monstres plus terribles. Le rôle des serpents dans la mythologie Scandinave, les souvenirs de la Genèse et les Légendes de Saint-Georges et de Saint-Michel, où Satan paraît sous la forme d'un Dragon, concoururent sans doute à la préférence que lui accordèrent les poëtes sur les autres monstres; on retrouve presque toujours quelques traits qui rappellent le Démon :

He was to loke on, as I you telle,
As yt had bene a fiende of helle.

(*Syr Degoré*).

His neke is greter than a bole,
His bodi is swarter than ani cole.

(*Gy of Warwike*).

Swiche bataile ded never non
Cristene man of flesch and bon —
Of a Dragoun thar beside,
That Beves slough ther in that tide,
Save Sire Launcelot de Lake,
He fought with a fur-drake,
And Wade dede also
And never knightes boute thai to.

(*Syr Bevis*).

Voyez aussi Galfrid de Monemuta, *Historià Britonum*, I. VIII, c 4; IX, c. 2. (Ed. Du Méril, p. 142, n° 3.) (*Note du Traducteur*.)

« trionale. L'on trouvera bien mieux la solution de
« ce phénomène dans l'hypothèse récemment posée
« par ces savants du Continent, qui, — considérant
« les dialectes Goth et Sanskrit comme semblables,
« et identifiant l'existence et l'adoration d'Odin,
« avec celle de Buddha, — réclament pour toute
« la mythologie Scandinave une origine Asiatique
« d'une existence plus reculée et plus mysté-
« rieuse (1). »

(1) Conybeare's Illustrations of Anglo-Saxon Poetry, pp. 79-80.

CHAPITRE VII.

Expéditions maritimes des Scandinaves dans le Sud de l'Europe. — Leurs causes. — Esprit de liberté et d'aventure. — Rois de Mer. — Religion. — Champions et *Bersœrker.* — Amazones, ou *Skjöld-meyar.* — Art de construire les navires. — Bataille de Bravalla. — Premières incursions en Écosse, aux Orcades, aux Hébrides et en Islande. — Invasions de l'Angleterre. — SAGA DE RAGNAR LODBROK. — SON CHANT DE MORT.

Différentes causes, au dire des historiens, engendrèrent ces expéditions maritimes des Scandinaves, qui désolèrent si longtemps les côtes de l'Europe Méridionale avant la conversion du Nord au Christianisme. Ce fut surtout cet amour d'indépendance et de liberté, — cet esprit d'aventure, cette passion de vagabondage et cette ardeur du pillage, — qui marquent d'un trait distinctif le caractère de toutes les nations maritimes, à l'enfance de la civilisation. Dans l'âge héroïque du Nord, le métier de pirate était permis, honorable même. A ces causes produites par ce besoin d'action qui influa si puissamment sur les Barbares, et qui détermina de bonne heure les hommes du Nord à quitter leurs foyers domestiques pour roder sur les mers, vint se joindre encore cet usage, qui bientôt prit force de loi, de chasser périodiquement

de la contrée une partie de la nation; les moyens d'existence trop restreints, par suite de l'accroissement de la population, rendaient cette mesure nécessaire. Ils ne consistaient, en effet, que dans la chasse et la pêche, — dans l'habitude de manger la chair du cheval,— dans l'exposition des enfants, coutume enracinée depuis longtemps, et sanctionnée par la religion qui prétextait la pauvreté et la misère de ce peuple sauvage. Nous en trouvons la preuve dans les chroniques Normandes de France, mentionnant une vieille coutume en usage dans le Nord, qui rendait les fils aînés seuls héritiers des propriétés de leur père, et imposait aux cadets l'obligation de chercher fortune au-delà des mers. Si l'on en croit Robert Wace, poëte Normand, lorsqu'un homme avait plusieurs fils, on tirait au sort celui d'entre eux qui devait hériter, et les autres étaient forcés de chercher dans l'exil leurs moyens d'existence.

« Costume fut jadis longtemps
En Dannemarch entre paiens :
Quant homme avoit plusors enfanz
Et il les avoit norriz granz,
L'un des fils retenoit par sort,
Qui ert son her après sa mort,
Et cil sor qui le sort tornoit,
En autre terre s'en aloit (1). »

N'oublions pas, cependant (car ceci est un fait remarquable), que nous ne saurions trouver dans aucuns Sagas, ni dans les anciens chants historiques

(1) Roman de Rou, Ed. Brœndstedt, p. 60.

du Nord, des traces d'une coutume ou d'une loi semblable (1). Mais il ne s'en suit pas de là qu'elles n'aient pas existé. Les lois n'étaient conservées que par la tradition orale ; elles étaient discutées en plein air, dans les assemblées publiques, avec le consentement du peuple ; puis, dans les mêmes assemblées les vieillards, « hommes sages, » prononçaient souverainement selon les anciennes coutumes, dont ils étaient les fidèles dépositaires, et qu'ils transmettaient de génération en génération. On ne les confia à l'écriture que longtemps après l'introduction du Christianisme. Or, à cette époque, l'émigration avait cessée ; on ne peut donc trouver aucune trace du sort réservé aux enfants cadets, bien que la loi de primogéniture, quant à l'héritage de la propriété foncière, fût définitivement établie, du moins en Norwége (2). Les nations Scandinaves, comme les tribus de la Grèce dans son âge héroïque, étaient séparées en petits États : chacun avait son chef ou son Roi ; tous étaient engagés dans des guerres fréquentes et terribles, résultat de querelles héréditaires. Ce titre de Roi, d'abord électif, devint peu à peu héréditaire. Quelquefois la succession était divisée ; les plus jeunes des enfants gardaient le titre de Roi et devenaient écumeurs de mer ; d'autres ayant deux fils ordonnaient qu'ils régneraient alternativement pendant un temps donné : celui-ci sur mer, celui-là sur terre. Ce titre d'écumeur de mer fut bientôt ambitionné par les princes et les grands ; il était même le complément le plus glorieux

(1) Roman de Rou, Ed. Pluquet, t. I, p. 10, note.
(2) Depping, Hist. des Normands, t. I, p. 22.

et le plus bel ornement de leur noblesse; il brillait de tout l'éclat de la chevalerie. Les cadets des Rois et des Jarls qui n'avaient d'autre héritage que l'Océan, réunissaient naturellement sous leurs étendards la jeunesse également déshéritée des ordres inférieurs. Ainsi se trouvait lancée sur les flots la meilleure et la plus brave partie de la nation; cet usage devint si général, que du temps de Ragnar Lodbrok, le nombre des Danois qui rôdaient sur les mers dépassait de beaucoup le chiffre de ceux qui restaient sur terre; en sorte que, disait un de leurs historiens, ils ressemblaient à une nation de marins, toujours revêtus de leurs habits de matelot, afin « d'être prêts à s'embarquer au premier signal; » et les chefs auxquels leur position imposait ce genre de vie étaient désignés dans les Sagas par le titre spécial de Rois de mer (1), « et ils sont bien appelés Rois de mer, » dit l'auteur de l'Ynlinga-Saga, « ceux qui n'ont jamais dormi sous un toit de planches et qui n'ont jamais vidé la coupe près d'un foyer abrité » (2).

Il est donc facile de concevoir que la réunion de toutes ces circonstances devait nécessairement entraîner le caractère national vers les entreprises ma-

(1) *Rois* de mer. Roi, *Kong*, *Konung*, *Kœnig*, *Koning*, *King;* en latin, *Rex*, *Rector*, *Duc*, *Ductor*, *Præfectus*, *Consul*, *Centurio*, Chef en général; le premier d'entre les capitaines portait quelquefois le titre de *Konga-kong*, chef des chefs, rois des rois. Irhe, Gloss. Suieo-Gothic. — A. Th., t. I, p. 127. — Allen on the Royal Prerogative, ma traduction, p. 185 (note C.) Roi de mer, *Sæ-Kong*, *Her-Kong*, *Sæ-konung*, *Her-konung*, *See-king*, *Here-king*. — A. Th., t. I, p. 127. (*Note du Traducteur*)

(2) Ynlinga-Saga, cap. XXXIV.—Depping, t. I, pp. 30-34. — Snorre Heimskringla, t. I. (*Note du Traducteur.*)

ritimes, et le stimuler par le désir d'un renom, d'un éclat, d'une puissance, que les relations pacifiques du commerce ne procuraient jamais qu'imparfaitement. Mais ces professions se mêlèrent quelquefois, et il n'était pas rare de trouver dans le même individu l'union étrange et incompatible en apparence, d'un Roi, d'un marchand et d'un pirate. Ainsi, nous lisons dans le Saga d'Egill Skallagrimson, que Kveldulf, l'aïeul d'Egill, était un chef riche et puissant dans la province appelée aujourd'hui Bergens Still, tandis qu'Harald-Haarfager marquait sa carrière militaire par ses conquêtes dans cette partie de la Norwége. Kveldulf avait deux fils, Thorolf et Grim. Résistant pour lui-même aux sollicitations du roi Harald de se rendre à sa cour, et de devenir un de ses vassaux, il envoya à sa place son fils Thorolf. Favorablement accueilli par le Roi, il se distingua bientot comme un des champions d'Harald à la bataille d'Hafurfsjord, qui mit fin aux contestations relatives à la souveraineté de la Norwége. Plus tard il épousa l'opulente veuve d'un de ses compagnons d'armes, et devint riche et puissant dans les parties septentrionales qu'il habitait. Il fut ensuite envoyé par Harald pour recueillir le tribut annuel de peaux et de pelleteries, dû par les Finnois aux Rois de Norwége. Il était généreux et magnifique dans l'hospitalité qu'il accordait, et Harald étant venu visiter, un été, Halgoland, avec une suite de trois cents partisans, Thorolf, escorté de cinq cents hommes d'armes, accompagna le Roi et le traita somptueusement pendant plusieurs jours. A son départ, Thorolf lui présenta un grand vaisseau

complétement équipé pour la guerre. Il y avait à cette époque deux habitants de cette contrée, les fils d'Hilderid, qui, jaloux de la puissance et du crédit de ce Jarl, le desservirent dans l'esprit du roi en l'accusant à tort de n'avoir pas exactement rendu compte du tribut de pelleteries payé par les Finnois. Harald le somma de comparaître à sa cour; mais il refusa d'obéir, lui rendit son fief, et continua à vivre de ses propres ressources. Elles étaient, du reste, plus que suffisantes pour lui permettre d'entretenir à sa suite cent partisans; car elles étaient le produit de ses troupeaux et de ses bêtes à cornes, de la pêche du hareng, de la vente de la morue sèche et des œufs des oiseaux de mer. Fatigué bientôt de cette vie paisible et sans gloire, il s'associa avec Faravid, petit-roi des Cwenas, en Norrland, pour une expédition contre le Pareli de Kyrjálaland, à l'est du golfe de Bothnie, d'où ils rapportèrent un riche butin. Il chargea un grand bateau de poissons salés, de peaux, d'huile de baleine et de pelleteries estimées, produit de sa prise, qu'il envoya échanger en Angleterre, en 878, contre une riche cargaison de miel, de vin, de blé et de toile. Mais Harald, pour le punir de sa félonie supposée, s'empara du vaisseau et de sa riche cargaison. L'été suivant, Thorolf, croisant comme un Vikingr dans la mer Baltique, donna la chasse à une flotte nombreuse parmi laquelle était un vaisseau Norwégien chargé de blé, de miel et de drèche, pour le service de la maison du Roi. Il saisit ce navire par voie de représailles et retourna dans sa patrie sans être inquiété.

Mais bientôt cet intrépide Roi de mer succomba victime de la vengeance d'Harald (1).

La religion, de son côté, employait son influence à encourager cette passion d'entreprises aventureuses. Celle que professait le peuple du Nord était empreinte de cet esprit sauvage et aventureux qui, suivant la tradition, portait le cachet distinctif du caractère de son fondateur. Quelle qu'ait été la distinction des sectes parmi les païens du Nord, quelques différents qu'aient été les objets de leur adoration, le dieu favori des Vikingar était un dieu Mars et un Moloch. La religion d'Odin favorisait le désir de renommée guerrière et la soif du sang en promettant à ses sectateurs les joies du Valhalla comme récompense des héros qui succombaient glorieusement dans les combats. Ses messagers célestes, les Valkyries (2), planaient sur les champs de bataille ensanglantés, surveillaient la fortune du combat, et, emportant les corps que le Destin avait marqué de mort, les déposaient aux pieds du bienheureux Dieu de la guerre. Ceux qui adoraient les Divinités plus anciennes du Nord, ou qui méconnaissaient tous les objets religieux du culte national, étaient animés d'un esprit bien plus barbare. Quelques uns de ces chefs portaient l'audace jusqu'à défier les Dieux eux-mêmes. Ainsi, nous lisons dans les Sagas que deux héros fameux, tout en méprisant le joug du Christianisme, ne sacrifièrent jamais aux Divi-

(1) Müller, Sagabibliothek, t. I, p. 109.

(2) *Valkyrur*, au pluriel *Valkyriur*, Déesse envoyée par Odin pour surveiller le sort d'une bataille. (*Note du Traducteur.*)

nités nationales. Le roi Olaf-le-Saint demandait à l'un d'eux, qui s'offrait pour entrer à son service militaire, de quelle religion il était.—« Mon frère d'armes et moi, lui répondit Gauthakon, nous ne sommes ni Chrétiens ni Païens; nous ne croyons à rien qu'à la bonté de nos armes et à notre courage pour vaincre nos ennemis, et nous nous en sommes toujours contentés, car ils ne nous ont jamais fait défaut. » Nous trouvons aussi dans le Saga d'Olaf Tryggvason la réponse d'un autre de ces héros: « Je n'ai pas foi dans vos idoles; j'ai souvent rencontré des géants et des mauvais esprits, ils n'ont jamais pu l'emporter sur moi. Je n'ai confiance que dans ma force et mon courage » (1).

Cet amour exalté d'indépendance et de liberté nationale, qui est un trait distinctif du caractère des Barbares, contribua à entretenir ces sentiments d'orgueil, que vinrent en outre alimenter les chants improvisés ou récités par les Skalds, pour célébrer la gloire de leurs exploits ou rappeler les hauts faits d'armes de leurs ancêtres. Les Rois et les autres chefs étaient escortés de Champions (2) dévoués à leur fortune, dont l'avancement et la richesse dépendaient de leur faveur et de leur caprice. Quelquefois il s'emparait

(1) Depping, t. I, pp. 30-36.—Münter, Kirchengeschichte von Dœnemark und Norwegen, t. I, p. 172.

(2) Champion (en Allemand, *Kampfer*; en Danois, *Kampe* ou *Kamper* ou *Kampvegter;* en Islandais, *Kappi;* en Arm., *Campyon;* en Espagnol, *Campeon;* en Portugais, *Campaem* ou *Campian;* en Italien, *Campion*). Dans presque tous les dialectes Teutoniques, *Camp* ou *Kamp* signifie un combat, dans quelques autres un camp. En Saxon, *Campa*, camp ou combat; *Cempa*, soldat, guerrier, gladiateur; en langue Galloise, *Camp*, une action d'éclat ou d'adresse..... (*Note du Traducteur*).

d'eux une espèce de frénésie, *furor Martis*, produit d'une imagination exaltée par les images de la guerre et les rêves de la gloire, peut-être aussi par ces boissons et ces liqueurs enivrantes dont abusait le peuple du Nord, comme toutes les tribus barbares. Sous l'étreinte de cette fureur, ils se livraient aux actions les plus extravagantes et les plus dangereuses, attaquaient indistinctement amis et ennemis, déclaraient la guerre même aux choses inanimées,—aux rochers, aux arbres,—à tout enfin : par fois encore ils se défiaient mutuellement à des combats meurtriers dans quelque île déserte et lointaine. L'ancien langage du Nord avait une expression particulière pour désigner les champions qui étaient sujets à cette espèce de folie guerrière. On les appelait *Bersœrker* (1), et nous trouvons ce nom répété si fréquemment dans les Sagas, qu'il est permis d'en conclure que ce dérèglement existait généralement parmi les Vikingar qui passaient leur vie à rôder sur les mers, flairant les aventures et le pillage (2).

(1) Bersœrker, de *Ber*, nud, et de *Sœrker*, vêtement, parce qu'en guerre ils ne portaient pas d'armures. (*Note du Traducteur*).

(2) *Voyez* l'Histoire remarquable de deux Bersœrker présentés à un Islandais par Hakon, le fils de Sigurdr, dans le Viga-styrs saga (Müller's Sagabibliothek, t. I, p. 37), et dans l'Eyrbjggia saga (Müller, t. I, p. 189), dont un extrait a été publié par sir Walter Scott, in Jamieson's Illustrations of Northen Antiquities, p. 477. On voit encore en Islande la route gigantesque tracée par ces fameux Bersœrker à travers les torrents de lave, ainsi que le tombeau des Champions. Henderson's Travels, vol. II, p. 59.

Ces deux Bersœrker, présentés à Verimund, chef Islandais, par Hakon, se nommaient Halli et Leckner. Leur caractère devint si féroce, leur colère si dangereuse, par suite du refus qui leur fut fait d'une jeune fille, riche, belle et d'une haute naissance, qu'ils avaient demandée en mariage, que l'on fut obligé de les étouffer secrètement dans un bain d'eau bouillante. (*N. du. T.*)

Parmi ces Champions, un des plus célèbres fut Starkadder, dont les exploits remplirent, dit-on, l'Europe de surprise et d'effroi. Nouvel Hercule, il voyagea dans les terres étrangères, visita l'Ecosse, l'Irlande, la Russie, la Pologne, et même la cité impériale de Constantinople, cherchant partout des aventures. Mais ce fut surtout dans le Nord, sa patrie, qu'il déploya sa valeur et ses prouesses. Il se posa non-seulement comme le défenseur de son pays, en combattant pour lui, mais encore comme le protecteur de l'innocence, en tuant, dans un combat singulier, neuf bandits redoutables qui avaient formé le complot d'enlever, la nuit même de ses noces, l'épouse d'un prince Norwégien. Dans le poëme où il récapitule ses exploits (car il était Skald et guerrier tout à la fois), il se vante de ne se complaire que dans le carnage et le meurtre, de pourfendre les casques et les boucliers, de rougir la terre de sang et d'être le pourvoyeur des oiseaux de proie, en leur préparant pour nourriture les membres déchirés des héros dont il jonchait la terre. Il n'était pas seulement un prodige de valeur, mais encore un modèle de tempérance et un exemple de courage exalté et de tous les sentiments généreux. Du pain noir et moisi était sa seule nourriture quotidienne, et pour paralyser la luxure, fléau de son époque, il composa une ode (qui existe encore) en l'honneur de la chair crue et de l'eau panée (1). Enfin, épuisé par la vieillesse, et fatigué de

(1) Saxo a traduit en vers Saphiques ce poëme qui commence ainsi :

Fortium crudus cibus est virorum.

la vie, il implora la main d'un ami pour lui donner la mort qu'il avait en vain voulu rendre honorable au milieu des combats. Présentant son épée à Hather, qu'il avait séduit par l'appât d'une récompense de 120 livres d'or pesant, pour être son exécuteur, et, détournant la tête pour que sa figure sévère et redoutable n'arrêtât pas le bras qui allait le frapper, il attendit avec calme son sort. Tel est le récit de Starkadder, qui peut être regardé comme le type de ces Roland furieux du Nord, décrits par Saxo, Torfæus et Joannes Magnus (1).

Les femmes elles-mêmes n'échappèrent pas à cette contagion générale de fureur guerrière et à cet amour des aventures périlleuses. On vit des femmes d'une naissance illustre devenir pirates et écumeurs de mer. Plus souvent, cependant, elles partageaient les fatigues des combats sur terre. Ces Amazones (2) étaient

(1) L'Histoire de Starkadder, ou Odder-le-Fort, aussi appelé Odder-le-Vieux, est défigurée par le roman. On le représente comme d'une taille gigantesque. Sa dent était assez large pour servir de battant de cloche ; tel est, du moins, le récit donné par Torfæus ; suivant le même auteur, le crâne d'Egill Skallagrim était si dur et si épais, qu'on ne put le briser avec la hache. (Torfæus, Hist. Nor., t. I, lib. VIII, c. 10-26.) Un autre héros de cette redoutable fraternité fut le célèbre Holger Danske, ou Ogier-le-Danois, ainsi que l'appellent les romans Français, un des paladins de Charlemagne, dont la force était telle qu'il broyait entre ses doigts une barre de fer. La tradition le représente enfermé avec ses compagnons « bardés d'acier » dans une voûte du château de Cronborg, jusqu'à ce que sa barbe ait percé une table de pierre. La table se brisa en morceaux lorsqu'il releva la tête, car le charme était rompu. Quelque extravagantes que soient ces légendes, il est certain que cette « furor martis » des Bersœrker devint assez dangereuse, même à leurs compatriotes, pour que l'on y ait porté remède par des lois pénales. (*Note du Traducteur.*)

(2) Amazones (de ἀ privatif et de μαζὸς, mamelle), parce que dans ces temps fabuleux on prétendait que les Amazones se coupaient ou se brûlaient le sein droit afin de bander l'arc et de lancer le javelot avec plus de

appelées *Skjöld-meyar* ou *Vierges du Bouclier* (1). Les Sagas romantiques sont remplis de leurs exploits héroïques et de leurs actions d'éclat. Dans le Völsunga-saga, nous lisons l'histoire d'Alfhilda, fille de Sigurdr, Roi des Ostrogoths, « qui était chaste, belle et brave. » Sa figure était toujours voilée d'une gaze pour dérober ses traits à la curiosité du vulgaire; elle vivait seule sous un berceau de verdure, dont deux Champions, d'une force et d'un courage à toute épreuve, défendaient l'entrée. Sigurdr avait proclamé que quiconque rechercherait la main de sa fille devrait, pour l'obtenir, vaincre les deux Géants; mais qu'en cas de défaite, la mort serait le prix de sa téméraire et ambitieuse entreprise. Alf, jeune Roi de Mer, qui s'était maintes fois signalé par ses héroïques exploits, accepta le défi et tua les deux Champions; mais Alfhilda n'était pas femme à se rendre aussi facilement. Elle se réfugia sur mer avec toutes ses suivantes, habillées comme elle de vêtements d'hommes et complétement armées en guerre. Elles rencontrèrent une flotte de Vikingar qui, se trouvant sans chef, choisirent l'intrépide héroïne pour lui succéder. Elle continua ainsi à rôder sur la mer Baltique, à la tête de cette bande de pirates. Mais la nouvelle de ses exploits parvint aux oreilles d'Alf, son prétendant; il donna

facilité, et qu'afin de perpétuer leur nation, elles allaient sur leurs frontières contracter avec les peuples voisins des hymens passagers, dont elles massacraient ou abandonnaient les fruits mâles après leur naissance.

(*Note du Traducteur.*)

(1) En Islandais, au singulier *Skjöldmœr*, au pluriel *Skjöldmeyar*; en Danois, *Skjoldmœer*.

la chasse à son escadre, et la poursuivit jusque dans le golfe de Finlande, où la brave Alfhilda fut obligée d'accepter la bataille. Alf aborda la barque de la princesse qui se défendit avec un courage héroïque. Mais enfin, un terrible coup d'épée d'un de ses champions ayant fendu son casque, la *modeste* fiancée découvrit ses traits angéliques aux yeux étonnés d'Alf, et, désarmée par son courageux amant, elle accepta sa main, tandis que le robuste Champion épousait une de ses belles compagnes (1).

Le voisinage de la mer qui entoure presque toute la péninsule Scandinave, — les détroits nombreux qui découpent les côtes parsemées d'îles, et en forment autant d'abris, — la profusion des matériaux utiles à la confection des vaisseaux fournis par les vallées et les montagnes de ces contrées du Nord, — attirèrent bientôt l'attention des habitants sur l'art de construire les navires. Cet art était en grand honneur ; on lui attribuait même une origine céleste. Le vaisseau miraculeux *Skidbladnir*, était l'œuvre la plus merveilleuse des Nains, et Odin est représenté comme un navigateur consommé, patron des entreprises navales et guerrières. Comme tous les Sagas historiques et romantiques appelaient indistinctement *Forgerons* tous les artisans en métaux, en pierre ou en bois, — tel que le fameux Völundr (2) le forgeron, le Dédale du Nord, — ils avaient donné le nom de Völundr de vaisseaux à un certain Thorstein

(1) Depping, t. I, pp. 50-52.

(2) *Voyez* le chant célèbre de Völund-le-Forgeron. Du Méril, pp. 361-370.

qui avait acquis une grande réputation dans cet art. Et cependant les premiers essais des Scandinaves ne surpassèrent pas ceux des Indiens de l'Amérique du Nord et des autres tribus sauvages, et les flottes avec lesquelles ils envahirent la France et l'Angleterre étaient souvent composées de petits canots creusés dans des troncs d'arbres, si légers qu'ils pouvaient se porter sur les épaules ou se transporter sur des voitures d'une rivière à une autre. Ils pénétraient dans l'intérieur de la contrée en naviguant sur les rivières, et lorsque les habitants s'opposaient à leur passage, en construisant des ponts ou des digues, ces infatigables aventuriers portaient leurs bateaux à travers les terres vers un autre cours de la rivière. Les progrès qu'ils firent plus tard dans l'art de construire les navires se manifestèrent par la dimension progressive qu'ils leur donnèrent et les perfectionnements apportés aux équipements. Les Sagas mentionnent les noms donnés aux différents vaisseaux d'après leur grandeur, tels que le *Snekkja* ou Limaçon (1), barque longue et large avec vingt bancs de rameurs; le *Drake* ou Dragon (2), navire très-large ayant une figure de dragon ou de quelque autre animal fantastique sculptée sur la proue, rehaussée d'or et de peintures, dans lequel les Rois de mer s'embarquaient avec leurs Bersærker ou

(1) *Snekkja*, en Islandais; en Danois, *Snekke*, ou mieux *Snegel;* en Allemand, *Schnecke;* en Saxon, *Snœgel*, *Snegel;* en Suédois, *Snigel.* (*Note du Traducteur.*)

(2) *Drake*, Dragon; en Lat., *Draco;* en Ital., *Dragone;* en Holland., *Draak;* en Allem., *Drache;* en Suédois, *Drake;* en Dan., *Drage;* en Irlandais, *Drag*, feu; en langue Galloise, *Draig*, Chef. (*Note du Traducteur.*)

Champions. D'après le Saga de Hrolf Krake, roi de la Zélande, le navire le *Dragon Grimsnaûtr*, que le monarque avait pris dans un combat naval contre un fameux pirate, surpassait tous les autres vaisseaux, autant que Hrolf lui-même l'emportait sur les autres Rois du Nord. Snorre parle aussi d'un navire à trente-quatre bancs de rameurs, construit par Olaf-Tryggvason (1), roi de Norwége, qu'il déclare être le plus large de tous ceux du royaume.

Afin d'organiser les forces maritimes de la contrée, les côtes de la Scandinavie étaient depuis longtemps divisées en districts appelés *Hundara,* dont l'étendue répondait au but que l'on s'était proposé. Chacun d'eux fournissait un certain nombre de vaisseaux équipés à l'aide d'une espèce de conscription maritime. Cette mesure existait, et pour la guerre offensive, et pour la guerre défensive. La vieille loi qui l'ordonnait fut remise en vigueur pour la Norwége, par le roi Hakon-le-Bon, fils d'Harald-Haarfager. Ce service forcé était appelé, en Suédois, *Skeppsvist*, et si le Roi prévoyait ne pas avoir besoin, dans l'année, d'équiper une flotte pour tenir la mer, on exigeait un équivalent semblable au *Ship-Money* si fameux dans l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre. L'équipement annuel d'une expédition maritime devint d'un usage général dans les royaumes du Nord; et le principal grief des Suédois contre leur roi Olaf fut son oubli, ou son refus de faire, chaque année, une excursion maritime contre la Finlande,

(1) Depping, t. I, pp. 69-74. — Snorre-Saga af Olafi Tryggvasini, cap. XCV.

l'Esthonie ou la Courlande, d'après la coutume religieusement suivie depuis un temps immémorial. Il est aussi question de cette coutume dans les lois Anglo-Saxonnes, et la première constitution d'Ethel-dred ordonnait de préparer une expédition chaque année immédiatement après Pâques. Cette mesure peut avoir été nécessitée, il est vrai, par le besoin de se défendre contre les pirates du Nord ; mais elle n'en prouve pas moins l'existence d'institutions semblables dans toutes ces contrées, afin de parer aux surprises et être toujours prêt à déclarer ou à soutenir une guerre maritime (1).

Le nombre immense de vaisseaux qui composèrent les flottes des hommes du Nord peut s'expliquer parce qu'ils étaient, en général, d'une grandeur peu considérable, comme les vaisseaux Grecs, lors de la guerre de Troie. Hârald-Hildetand était un prince maritime puissant en raison des ressources navales de cette époque, et ses flottes fermaient, dit-on, le détroit du Sund, et couvraient même cet Hellespont du Nord, depuis les bords de la Seelande jusqu'à la Scanie. Mais il fut tué en 735, à la fatale bataille de Bravalla, livrée sur les côtes de la Scanie, par suite d'un différend avec Sigurdr-Ring, prince des Sviar, descendant d'Ivar-Vidfadme, qui chercha à détrôner son parent Halland, roi de Suède. Toutes les forces maritimes du Nord furent en présence à cette bataille mémorable, et on y compta mille voiles, tant barques que vais-

(1) Depping, t I, p. 75.

seaux. Tous les Rois de mer et de terre, tous les chefs et pirates du Nord avec leurs champions, — semblables à des oiseaux de proie flairant le pillage et le sang, — se ruèrent sur cette scène de carnage. Deux des plus célèbres Skjöldmeyar ou Vierges du Bouclier de cette époque, Hetha et Visina, amenèrent au Roi de la Seelande des renforts composés, l'un de cent Amazones ses compagnes; l'autre d'une troupe de Svends sauvages, armés de longues épées et portant de petits boucliers de couleur azur (1). Toutes les tribus des bords de la Baltique furent représentées dans cette grande bataille. Les Slaves, les Livoniens et les Saxons, avec un Vikingr fameux, nommé Ubbo, se joignirent aussi au parti d'Harald qui comptait soixante-quatorze Bersærker célèbres. Sigurdr, son adversaire, en comptait quatre-vingt-seize, tous immortalisés par les Skalds, dont plusieurs prirent une part active au combat. Les Rois et leurs Champions, à peine débarqués, en vinrent aux mains sur le rivage même. Après une lutte longue et acharnée, les archers Norwégiens de Tellemark, décidèrent la fortune du combat. Harald périt sur le champ de bataille avec quinze autres rois; et les poëtes qui ont chanté cette bataille, digne de la lyre d'Homère, ne se contentant pas des moyens naturels et puissants qui décidèrent la victoire, ont représenté Odin lui-même, prenant parti contre les Danois. L'héroïque Harald, vieux, infirme et aveugle, était assis sur son char de bataille.

(1) Torfæus cite encore trois autres Amazones, Ursina, Heidis et Vebiorg, qui se distinguèrent dans cette bataille. (*Note du Traducteur.*)

Odin, qui avait été sa Divinité tutélaire, et dont Harald prétendait descendre, ouvrant pour lui le livre de l'avenir, lui avait révélé le secret de pénétrer dans les rangs ennemis, en donnant à ses troupes rangées en bataille la forme d'un triangle. Harald apprend de son serviteur que Sigurdr emploie cette manœuvre contre lui. Il sent alors que la bataille est perdue, car le chariot de son ennemi est guidé par Odin lui-même. En vain il supplie le Dieu de la guerre de lui accorder une victoire de plus. Le perfide Odin abandonne et trahit le monarque vénérable, et l'assomme avec sa massue de guerre. Son corps est bientôt couvert de monceaux de cadavres; mais il est reconnu après la bataille, et enterré au milieu de funérailles magnifiques. Sigurdr ordonna qu'il soit brûlé sur un bûcher funéraire, avec ses armes, son chariot, son cheval de guerre; et de plus, ajoute le Skald, « il ordonna à Harald de monter au *Valhalla* et d'y préparer une place pour tous, amis ou ennemis (1). »

Tant que les Saxons et les Frisons suivirent la même religion que les nations du Nord, ils s'unirent aux Scandinaves dans leurs expéditions pour ravager les côtes de la Bretagne et le Midi de l'Europe. Mais lorsque les Saxons de l'Elbe furent convertis au Christianisme par l'épée victorieuse de Charlemagne;

(1) Saxo-Grammaticus, lib. VIII, p. 226. Ed. Klotzius. — Suhm, Historie af Danmark, t. III, p. 359.—Müller, Sagabibliothek, t. II, p. 487.—Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, pp. 533-545. M. Depping se trompe en supposant que la bataille de Bravalla fût un combat naval. *Voyez* la traduction Danoise de son ouvrage, t. I, p. 115, note.

lorsque les Saxons de l'Angleterre, cédant aux prières et aux persuasions, embrassèrent la religion nouvelle, les Danois et les Saxons cessèrent d'être amis, et la vieille haine des premiers contre les Francs ressuscita et s'envenima encore par le fanatisme religieux. Les cruautés exercées par Charlemagne contre les Saxons païens de la Nordalbingie, avaient réveillé le ressentiment de leurs voisins et amis, les habitants du Jutland et des îles de l'archipel Danois, tous adorateurs d'Odin. Leur esprit d'aventure, leur soif de pillage, leurs cruelles représailles excitées par le fanatisme religieux, étaient arrivés à l'état de frénésie. Les ravages et les dévastations des hommes du Nord se portèrent avec une furie particulière sur les monastères et les églises de France et d'Angleterre, et leur haine se déchaînait sur les prêtres d'une religion qui leur était devenue doublement odieuse par suite des tentatives faites par les successeurs de Charlemagne pour la leur imposer comme un signe d'esclavage. Les rois, les Jarls Danois et Norwégiens, qui répondirent à ces appels et se rendirent aux désirs des Empereurs, en embrassant le Christianisme, devinrent impopulaires à leurs sujets; tandis que ceux qui restèrent fidèles à l'ancienne religion de leurs pères, — ceux mêmes qui persécutèrent les partisans de la foi nouvelle, — furent aimés et regardés comme des héros et des patriotes. A dater de cette époque, la grande lutte entre le Nord et le Midi prit le caractère de guerre religieuse et nationale, et la haine des conquérants Scandinaves pour les pays qu'ils avaient dévastés, pour les nations qu'ils avaient

vaincues, ne s'apaisa que par leur conversion au Christianisme, qui mit fin à leurs terribles ravages (1).

Tel fut l'ensemble des causes qui enfantèrent et rendirent durables les expéditions maritimes des hommes du Nord dans les contrées occidentales et méridionales de l'Europe. Les Saxons et les Frisons ouvrirent la route aux Normands et aux Danois. Ceux-ci, dans leurs premières excursions, se dirigèrent vers l'Écosse et les Orcades, et s'étendirent bientôt jusqu'aux îles occidentales de l'Ecosse, de Mann et de l'Islande. Un des anciens rois de Danemark, Frode III, qui, suivant la chronologie de Suhm, régnait au commencement du v[e] siècle de l'ère chrétienne, accorda la main de sa fille Ulvilda à Thubar, roi d'Ecosse. Fergus, le fondateur présumé de la première race des rois d'Ecosse, passe pour être issu de cette alliance. Quoi qu'il en soit, il reçut du Nord aide et secours pour étendre sa domination en Ecosse (2).

Les annales Irlandaises appellent les rois de mer *Lochlanach;* les étrangers Scandinaves, en général, *Gâl*, et plus tard, *Ostmanni* (homme de l'Est), et la terre d'où ils vinrent, Lochlin (3). Les étrangers qui envahirent Morven et Érin étaient les hommes du Nord (4). En 852, Olauf, roi de Lochlin, vint à Érin;

(1) Montesquieu, Grandeur et Décadence, ch. 16. — Hume, Hist. of England, vol. I, ch. 11. — Depping, Hist. des Normands, t. I, p. 101. — Suhm, Historie af Danemark, t. I, p. 536. — Münter, Kirchengeschichte, t. I, pp. 232, 295, 296, 399.

(2) Grœters Suhm, t. I, p. 214.

(3) Johnstone, Antiquitates Hibernicæ, p. 56.

(4) F. Magnúsen, Skandinaviske Literaturselskabs Skrifters, 1813.

tous les aventuriers du Nord lui jurèrent soumission, et il leva un tribut sur les Irlandais (1). Il régnait à Dublin, tandis qu'Ivar et Sigtrygg, deux autres chefs du Nord, fondaient les royaumes moins importants de Waterford et de Limerick (2).

Les annales de l'Irlande sont remplies des récits de la lutte longue et sanglante entre les indigènes et les barbares, qui venaient envahir leur île heureuse et paisible jusque-là. Une fois, cependant, cette lutte fut suspendue par le massacre général des Danois ; mais ce ne fut pas pour longtemps. Le torrent des envahisseurs était loin d'être épuisé : ses flots, toujours nouveaux, toujours grossissant, inondèrent l'Irlande, et pendant cent cinquante ans ses braves enfants disputèrent avec acharnement le sol pieux, berceau de leurs ancêtres ! Un de leurs rois, Brien-Beirebim, livra quarante-neuf combats à l'étranger, et dans la dernière bataille (celle de Contorf, en 1014) ce héros vénérable et patriote termina sa glorieuse et infatigable carrière. Expirant sur ses derniers trophées, son regard mourant vit les Danois en fuite et l'Irlande libre, et son âme consolée s'envola vers les cieux prier pour l'indépendance de sa patrie. Mais cette liberté, acquise par tant de sacrifices, achetée au prix de tant de légions, dégénéra bientôt en anarchie, et la malheureuse Irlande devint, un siècle et demi plus tard, la proie des Anglo-Normands, sous Henri II, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant, attiré par Dermot Macmorrogh, roi de Leinster, tyran de

(1) Annals of Ulster, p. 64.

(2) Ware, pp. 75-76.

son peuple et traître à sa patrie, comme les Sarrasins furent appelés en Espagne par le comte Julien (1). Ainsi l'Irlande avait combattu cent cinquante ans pour conserver son indépendance, et cent cinquante ans plus tard elle était livrée à l'étranger par la lâcheté de son roi, qui, d'un seul coup, anéantit cette liberté si chèrement acquise ! Cependant les hommes du Nord existaient, longtemps après, comme race distincte parmi les populations indigènes et Anglo-Normandes ; et l'on voit encore les traces de leur domination dans les ruines de ces immenses forteresses qui couronnent les montagnes de l'Irlande, et l'enveloppent comme d'un réseau, et que ses habitants appellent « les Forts Danois. »

Période de 755 *à* 794. — La première incursion dans le midi de l'Angleterre, par les hommes du Nord, eut lieu sous le règne d'Offa, roi de Mercie. Aussitôt débarqués, le pillage commença ; mais les paysans Anglo-Saxons s'assemblèrent et les mirent en fuite. Offa envoya à leur poursuite ; quelques uns furent faits prisonniers et conduits en présence du Roi, auquel ils déclarèrent qu'ils étaient seulement un détachement envoyé pour reconnaître le terrain, mais qu'ils seraient bientôt suivis d'un corps d'armée plus considérable. Le généreux Offa les renvoya sains et saufs, en leur recommandant de dire aux Danois que tant qu'Offa régnerait, tel serait le traitement qu'ils

(1) Il résulte du *Plea-roll* du 4 Edw. II, qu'une enquête fut faite à Limerick au sujet des terres de l'Église dans cette année (A. D. 1201) sur les serments de douze Anglais (Anglo-Normands), douze Ostmanni (hommes de l'Est) et douze Irlandais. Johnstone, p. 87.

recevraient de lui. Une telle générosité trouva les aventuriers reconnaissants, et par une noble réciprocité, ils respectèrent le sol de l'Angleterre pendant tout le règne de ce prince (1).

Mais en 849, sous le règne d'Ethelwulf, roi des Saxons de l'Ouest et père du célèbre Alfred-le-Grand, commencèrent les premières invasions importantes de l'Angleterre par les hommes du Nord. « Dans ces « jours de deuil, » disent les historiens Anglo-Saxons, « le Dieu tout-puissant envoya des hordes nom- « breuses d'usurpateurs cruels, Danois, Norwégiens, « Suédois, Vandales et Frisons, qui n'épargnèrent « ni l'âge ni le sexe, et qui, depuis le commence- « ment du règne d'Ethelwulf jusqu'à l'arrivée du duc « Guillaume de Normandie, — pendant une période « de deux cents ans, — ravagèrent cette terre « coupable, et détruisirent et les hommes et les « bêtes (2). »

En 851, les hommes du Nord se hasardèrent à hiverner dans l'île de Thanet, d'où, l'année suivante, ils s'élancèrent sur les Anglo-Saxons. Ils entrèrent dans la Tamise avec trois cent cinquante barques, pillèrent Canterbury, Londres, et marchèrent sur la Mercie. De là, ils tournèrent vers le Midi, et entrèrent dans le comté de Surrey. Ethelwulf rassembla les Saxons de l'Ouest pour repousser l'invasion. Les deux nations se rencontrèrent à Aclea, « *le Champ des Chênes*, » et le combat s'engagea à outrance.

(1) Matthew Paris, Hist. Maj., t. 1, p. 22.
(2) Matthew Westmont — Flores, Hist., 302. — Brompton, Ed. Twysden, p. 82.

Selon le témoignage d'Asser, ami et biographe du roi Alfred, on ne vit jamais un aussi grand massacre des Normands. Plusieurs autres incursions eurent lieu avec des chances mutuelles, et furent accompagnées de toutes les horribles circonstances qui signalèrent ces aventures jusqu'à l'invasion du nord de l'Angleterre par Ragnar Lodbrok (1).

L'histoire remarquable de ce célèbre aventurier a tellement été défigurée par les traditions contradictoires, et les fictions poétiques et romantiques, qu'il faut une science et une sagacité singulières aux critiques de l'histoire du Nord, pour concilier sa chronologie avec les récits donnés par les annales Francques et Anglo-Saxonnes (2). Une chose certaine, c'est que Ragnar Lodbrok, qui régnait en Danemark et en Suède dans la dernière partie du VIIIe siècle, ne peut pas être le même chef qui envahit la France et l'Angleterre vers le milieu du IXe siècle, et dont les fils étaient pupilles et compagnons du célèbre aventurier Hastings. La fin du règne de Ragnar Lodbrok, fils de Sigurdr-Ring, ne peut remonter plus haut qu'en 794 selon la chronologie de Suhm, ou en 838 d'après les annales de l'Islande; d'un autre côté, la mort de Ragnar, qui envahit la Northumbrie, et fut

(1) *Lodbrok*, surnom qui signifie pantalon à poil, Ragnar portant toujours comme les matelots Scandinaves de larges hauts-de-chausses de peau de chèvre ayant le poil en dehors. (*Note du Traducteur.*)

Turner's Hist. of the Anglo-Saxon, vol. II, b. II; pp. 88-96, 8vo Ed. Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 171.

(2) Suhm, Kritiske Historie, t. II, pp. 611 à 720. — Müller, Sagabibliothek, t. II, pp. 474-478. — Saxos og Snorros Kilder, p. 365. — Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, pp. 545-605.

tué par le roi Anglo-Saxon Ella, ne peut avoir eu lieu avant 862, car c'est à cette époque que ce prince usurpa la couronne de Northumbrie. Supposer deux aventuriers du même nom ne résoudrait pas cette question difficile de l'histoire du Nord; car, comment concilier cette hypothèse avec les Sagas et les autres écrivains de l'Islande, qui ne parlent que d'un seul, et assurent que Ragnar Lodbrok qui périt en Angleterre était le père de Björn-Iarnsida qui lui succéda en Suède, et de Sigurdr-Snogöje, qui régna en Scanie et en Seelande. Il est toutefois probable que le chef dont les exploits ont été confondus avec ceux de Ragnar plus ancien, était un prince de Jutland, dont le véritable nom était Reginfred ou Ragenfred, et qui, ayant été chassé de ses domaines sous le règne d'Harald-Klak, devint un roi de mer qui envahit plus tard la France sous le règne de Louis-le-Débonnaire (1).

Quoi qu'il en soit, tous les documents originaux, nationaux ou étrangers, s'accordent sur les circonstances qui accompagnèrent l'invasion de la Northumbrie par Ragnar Lodbrok, et sur sa mort cruelle qui fut vengée plus cruellement encore par ses fils et ses parents. Les chroniques Anglaises rapportent qu'en 793 le monastère de St-Cuthbert, dans l'île de Lindisfarn, sur la côte de Northumbrie, près du rivage Ecossais, fut ravagé par une bande d'aventuriers païens, venus de Norwége et de Danemark; que l'année suivante, une flotte de Vikingar fit naufrage sur

(1) Suhm, Historie af Danmark, t. III, p. 676. — Müller, Saxos og Snorros Kilder, p. 158. — Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, p. 595.

cette même côte; que le prince qui la commandait, fut fait prisonnier par les indigènes, et mis à mort au milieu des tortures (1). La fameuse complainte appelée Lodbrokar-quida, Biarka-mál, ou *Chant de Mort* de Ragnar Lodbrok, mentionne ses ravages sur les côtes de l'Ecosse, et la bataille livrée à trois rois d'Erin à Lindis-Eiri (2). Mais le roi Ella ne régna dans le Northumberland que soixante-dix ans après, et cet anachronisme apparent ne peut se concilier qu'en supposant que l'Ella dont il est parlé dans les Sagas d'Islande, était quelque autre prince Saxon; car tous les princes du sang royal s'appelaient Rois chez les Saxons, et Ella était un nom si général que les Skalds appellent les Anglais en général la race d'Ella *Ello-kind* (3).

Nous lisons dans les Sagas que Ragnar gouvernait en paix ses royaumes, ignorant, ainsi que sa femme, la reine Aslauga, dans quelles régions se trouvaient alors leurs enfants. Mais le bruit de leurs exploits parvint jusqu'à lui; sa jalousie s'en émut, et il se détermina à préparer une expédition afin d'égaler leur réputation et de détourner l'attention générale. Il fit donc construire deux vaisseaux qui surpassaient en

(1) Siméon Dunel, ap. Twysden, pp. 12-111. — Roger de Hovedon's Annals, ap. Saville, fol. 232-235.—Chro. Sax. 56.

(2) Vitt fengom Pa vangi
Veroe i *Skot.*—*Lands* fjör dum.
Str. 24.
Hápom Sverd-glám at morgni
Leik fyrir *Lindis-Eyri*
Vid Lofdúnga prenna.
Str. 19.

(3) Snorre Heimskringla, Saga af Olafi Hinom helga, cap. XIII.

dimension tous ceux qu'on avait vus jusque alors dans le Nord. En même temps il envoyait par tout son royaume la flèche, signal de guerre, et appelait ses Champions sous les armes. Sa flotte fut bientôt équipée de nombreux guerriers. Avec cette force si inégale en apparence, il mit à la voile, résistant aux avis de sa femme qui, avec ce bon sens et cet instinct propre aux femmes Scandinaves, qui passait pour un don de prophétie, énumérait les nombreux dangers que présentait l'attaque de cette partie de l'Angleterre qui avait été jadis témoin des exploits de ses prédécesseurs, Ivar Vídfame, Harald-Hildetand et Sigurdr-Ring. L'expédition fut forcée de rentrer par suite d'une tempête; la Reine réitéra ses conseils, et les voyant inutiles, lui fit présent d'un manteau magique qui devait le préserver du danger. Ragnar mit encore une fois à la voile, et fit de nouveau naufrage sur la côte d'Angleterre. Dans cette occasion, son courage ne l'abandonna pas. A la tête de sa petite bande il pilla et ravagea toute la contrée. Ella rassembla toutes ses forces pour repousser l'invasion. Ragnar, revêtu du manteau enchanté qu'il avait reçu de sa bien-aimée, et muni de cette lance avec laquelle il avait tué le Serpent gardien de Thora (1), perça quatre fois les rangs Saxons, portant la mort de tous côtés, et restant

(1) Allusion à l'histoire poétique de Ragnar, dans laquelle il est représenté obtenant sa première femme Thora, en tuant le reptile ou serpent *Ormur* qui la protégeait contre l'importunité des prétendants; ainsi on lit dans la première strophe du *Lodbrokar quida :* « Nous avons combattu avec l'épée. « Il n'y a pas bien des années que nous sommes allés combattre un énorme « serpent dans la terre des Goths, *Thora fut mon salaire. . . .* »

(*Note du Traducteur.*)

invulnérable aux flèches ennemies. Autour de lui tombaient ses partisans et Champions décimés par les lances ennemies; mais bien qu'invulnérable, il fut fait prisonnier. Interrogé sur le nom qu'il portait, il se renferma dans un silence insolent. Alors le roi Ella s'écria : « puisque cet homme refuse de parler, qu'il endure les supplices les plus affreux qui vaincront sans doute son obstination et le puniront de son mépris ! » Il ordonna qu'il soit enfermé dans une tour remplie de serpents, jusqu'à ce qu'il lui plût de rompre le silence. Mais Ragnar resta longtemps sans que les serpents osassent l'attaquer. Les spectateurs, étonnés de cette inaction, s'écrièrent qu'il devait être brave celui que ni les armes ni les vipères ne pouvaient atteindre. Ella, furieux, ordonna qu'il fut dépouillé de son manteau enchanté : aussitôt les serpents se précipitèrent sur lui. Alors Ragnar s'écria : « Combien les jeunes oursons rugiraient s'ils savaient ce que souffre le vieux sanglier ! » Puis il expira bientôt en souriant de mépris.

Les Skalds du Nord, non contents de ce récit suffisamment romantique de la mort de Ragnar Lodbrok, ont mis dans sa bouche une complainte héroïque ou chant de mort, qu'ils supposent avoir été composée et chantée par lui dans sa prison. Les vingt-trois premières strophes de ce chant, qui est tout entier parvenu jusqu'à nous, constituaient sans doute le chant de guerre de Ragnar et de ses partisans. Il donne un récit de ses expéditions maritimes, et de ses exploits dans différentes terres. Les autres strophes ont été probablement ajoutées après la

mort du Roi, et composées, les uns disent par sa femme Aslauga ou Kráka, les autres par un Skald contemporain ou postérieur. Elles expriment d'une manière remarquable les sentiments qui agitèrent réellement le vieux guerrier du Nord, et l'on y trouve quelques expressions qui sont en substance les mêmes que l'histoire met à cette occasion dans la bouche de Ragnar, bien que le style en soit plus poétique.

M. Wheaton ne cite que la dernière strophe de ce chant si remarquable; mais nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en donnant une traduction complète des strophes qui composent ce Chant de Mort, pour qu'ils puissent juger de la vive empreinte du fanatisme de guerre et de religion qui rendait si terribles au IXe siècle les Vikingar, Danois et Normands (1).

M. A. Thierry n'a cité que six strophes de ce *Chant de Mort*, un des chefs-d'œuvre de la poésie Scandinave.

Nous empruntons la traduction complète de ce chant à l'excellent ouvrage de M. Edelestand Du Méril (*Histoire de la poésie Scandinave*, Paris, 1839, pp. 141-153), œuvre de talent, d'érudition, de conscience, auquel nous ferons de fréquents emprunts comme texte de poésie Scandinave.

(*Note du Traducteur.*)

(1) *Voyez* ce chant aux Notes et Éclaircissements (note I.)

CHAPITRE VIII.

Guerres de Charlemagne sur les bords de l'Elbe. — Invasion de la France par Hastings, fils de Ragnar Lodbrok. — Les Normands ravagent les côtes d'Espagne et d'Italie et entrent dans la Méditerranée.—Sac de Luna par Hastings. — Retour d'Hastings en France. — Sa conversion au Christianisme.

Les Francs, dont l'empire avait été fondé dans les Gaules, à la fin du v[e] siècle de l'ère Chrétienne, par Chlodowig, ou Clovis, agrandissaient chaque jour leurs conquêtes aux dépens des Saxons leurs voisins, dont ils morcelaient peu à peu le territoire; ces derniers, poussés à bout par ces empiétements continuels, se décidèrent à implorer le secours des Danois, leurs frères en religion; ils reçurent donc l'assistance d'un petit prince du Jutland, nommé *Hamleth*, le même qui servit de type à la création poétique de Shakspère, qui a cependant transféré l'action à Elseneur, port de mer sur les bords du Sund, dans la Seelande (1). Une fois en contact avec ces grandes

(1) Si l'on en croit Saxo, Horwendillus ou Orwendel, roi du Jutland, épousa Gerurthra, ou Gertrude, fille de Rorik Slyngebaub, dont il eut un fils nommé Amlett. Fengo conçut une passion criminelle pour la reine, massacra son frère, épousa sa veuve, et monta sur le trône. Pour détourner

nations belliqueuses, les hommes du Nord se familiarisèrent promptement avec les côtes de la Gaule, qui ne portait pas encore le nom moderne de France, mais qu'ils appelèrent d'abord Valland, et plus tard Frankland. Les chroniques Franques parlent d'une première invasion de leur contrée par les Scandinaves au commencement du VIe siècle. Clovis, vaincu par la trahison de plusieurs de ses chefs, aspirait à se venger; l'un d'eux, redoutant sa juste colère, prit la

la jalousie ombrageuse de son oncle, Amlett contrefit l'insensé, et Fengo employa tous les moyens possibles pour s'assurer de la réalité de sa folie. Dans ce but, il envoya son neveu en Angleterre, sous la surveillance de deux courtisans, ses amis dévoués, avec ordre de le mettre à mort; mais il échappa à leurs embûches, épousa la fille du roi d'Angleterre, et retourna en Danemark au moment où la cour, le croyant mort, lui préparait des funérailles. Après diverses aventures, il réussit à venger la mort de son père, tua Fengo et anéantit d'un seul coup ses complices et ses partisans en mettant le feu au palais pendant une orgie nocturne. Il monta donc sur le trône de Jutland, et le poëte Anglais, qui a puisé ses principaux événements à la source primitive, diffère du chroniqueur Danois sur ce point, comme sur les événements postérieurs de sa vie. Saxo le fait retourner en Angleterre, où il épouse Hermetruda, princesse Écossaise, avec laquelle il revient en Danemark, mais est bientôt tué en duel par Vigletus, fils de Rorik. Saxo dit : « Ce fut un prince qui eût rivalisé avec les Dieux en gloire et en puissance, si sa fortune eut égalé ses mérites, et qui, par ses actions, eût même surpassé les travaux d'Hercule. Comme Achille, les principaux événements de sa vie furent gravés sur son bouclier: la fille du roi d'Écosse jeta les yeux sur lui, l'aima pour les batailles qu'il avait gagnées, et devint sa fiancée. » La scène de la tragédie de Schakspère se passe à Elseneur, et le lieu où, suivant la tradition, le Roi fut empoisonné pendant son sommeil dans un verger, est encore poétiquement appelé « le Jardin d'Hamlet. » Le récit de Saxo fut arrangé en roman par un Français, nommé M. Belleforest, et son ouvrage fut publié en Anglais sous le titre «d'Histoire d'Hamlet». Shakspère en forma le canevas de sa tragédie avec les changements que demandait l'exigence de la scène anglaise.

Saxo, lib. III-IV.—Coxe's Travels, vol. IV, b. 8, ch. I.—Porter's Travels, vol. I, letter I. — Capell's School of Shakspère, vol. III. — Malone's Supplement, vol. I, p. 353 et seq.

Wheaton's Scandinavia, t. I, p. 164, note 1. (*Note du Tr.*)

fuite et trouva asile chez Cochiliac, ou Higelac, ainsi que l'appelle le poëme Saxon de Bjöwulf, et que l'on suppose avoir été un petit prince qui régnait dans l'île de Fionie (1). Épousant la cause de son hôte, le prince Danois leva une expédition contre Valland; ses vaisseaux, pénétrant jusqu'à l'embouchure de la Meuse, songeaient déjà à revenir chargés de butin; mais, endormis par la confiance aveugle et trompeuse de leur succès, les Vikingar tardèrent trop à s'embarquer; ils furent attaqués et battus par les Francs, qui reprirent tout leur butin. Ce fut la première et la dernière apparition des Normands sur les côtes de France, pendant la race Mérovingienne. Sous la dynastie Carlovingienne, ils recommencèrent leurs excursions, qu'ils étendirent même jusqu'aux côtes méridionales de la Gaule. On dit que Charlemagne, apercevant des fenêtres de son palais une flotte de pirates Normands qui stationnait dans le port de Narbonne, et surpris que, dans leur audace, ils aient osé approcher des côtes de son vaste empire, si éloigné de leur patrie, déplora le sort de ses successeurs, qui seraient incapables (il le prévoyait déjà) d'opposer à leurs invasions une barrière suffisante. Dans la guerre d'extermination qu'il fit aux Saxons païens, Charlemagne en ramena dix mille dans l'intérieur de son royaume, pour établir à leur place (807) une tribu de Slaves ou Vends, appelés les Obotrites, ennemis héréditaires des Danois. Götrick, Gudröd ou Godefrid, roi de Jutland, essaya de chasser les Obotrites de leurs nouvelles possessions en Nordalbingie. Mais Charle-

(1) *Voyez* la traduction de Bjöwulf par Grundtvig, Inledning, p. 61.

magne ayant rassemblé les comtes et les vassaux de Friesland pour défendre cette colonie naissante, Godefrid, après avoir ravagé la Nordalbingie, se réfugia dans les petites îles de l'archipel Danois, à l'abri des armes victorieuses de son compétiteur. Là, il y éleva le premier cette muraille de terre qui, traversant le col de la Chersonèse Cimbrique, réunissait l'Eyder au Schley, appelé *Dannewerk*, qui devait défendre son petit royaume contre la monarchie puissante des Francs, pendant que de son côté, pour opposer une digue aux nations barbares des bords de l'Elbe, Charlemagne jetait les fondements de ce qui devait être plus tard la riche et florissante ville de Hambourg (1).

Quelque temps après, en 810, Godefrid reparaît encore sur les côtes de Friesland, avec une flotte de deux cents voiles; il débarque ses troupes sur trois points différents, disperse les Frisons qui essaient de s'opposer à ses invasions, tue leur duc Rurick, et lève un tribut de cent livres d'argent pesant, que les Frisons apportent à son trésorier, et jettent en sa présence dans une balance de métal. Le trésorier jugea du bon aloi de l'argent par le son qu'il rendait, et confisqua, à son profit, tout celui qui ne résonnait pas à sa satisfaction. Godefrid tente alors un coup de main pour surprendre l'Empereur d'Occident dans son palais d'Aix-la-Chapelle; mais, arrêté lui-même brusquement au milieu de ses victoires, il succombe sous le poignard d'un assassin. Hemming, son neveu

(1) Suhm, Historie af Danmark, t. II, pp. 1-12. — Depping, Histoire des Normands, t. I, pp. 90-105.

et son successeur, conclut une trève avec Charlemagne, et, dans le traité qui s'en suivit, il fut stipulé que l'Eyder serait la barrière naturelle qui séparerait le Danemark du vaste empire des Francs (1).

Mais à la mort de ce grand homme, cet empire qu'il avait élevé et soutenu par son génie et son activité, décline rapidement. — Tout contribue à son affaiblissement! — Louis-le-Débonnaire, successeur indigne et dégénéré de Charlemagne, néglige complétement les moyens de défense. — Les grands vassaux de la couronne, préoccupés seulement de leur agrandissement personnel, s'inquiètent peu du pays, et les richesses de la nation se dépensent en donations ruineuses au profit d'un clergé rapace. Profitant de cet état d'épuisement, les Normands ravagent avec le feu et l'épée les côtes de l'empire de l'Elbe à la Loire. En 827, ils longent les côtes de la Gaule, et, traversant la baie de Biscaye, opèrent une descente en Gallicie, où ils sont défaits par Ramiro, roi Goth de

(1) Adam Bremens, Hist. Eccles., t. I, lib. I, cap. 13. — Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 18. Depuis lors, l'Eyder a toujours séparé les conquêtes douteuses au nord de cette rivière d'Henri-l'Oiseleur, le premier empereur de la race Saxonne. Le duché d'Holstein, au sud de l'Eyder, est possédé par le monarque Danois sous un titre différent de celui de la couronne de Danemark, et avait toujours formé une partie de l'empire Germanique jusqu'à sa dissolution, en 1806, lorsque le Gouvernement Danois publia une ordonnance qui réunissait le duché aux autres États de la monarchie. L'ancienne inscription qui existait autrefois sur les portes de Rendsbourg : EIDORI ROMANI TERMINUS IMPERII, fut arrachée et déposée dans l'arsenal, comme preuve d'un monument d'antiquité. Mais à la formation de la Confédération Germanique actuelle, le roi de Danemark entra dans la nouvelle ligue comme duc de Holstein, et le Duché forme maintenant un des dix-sept États principaux de la Confédération; il est représenté dans la diète à Francfort, et contribue de sa quote-part au contingent militaire de l'armée fédérale.

Léon. Ils continuent leur voyage le long des côtes de la Péninsule, pénètrent dans la Méditerranée, descendent sur les bords du Guadalquivir, et pillent Séville (1).

Les querelles sanglantes élevées entre les enfants de Louis-le-Débonnaire, leur révolte criminelle contre leur père, tout contribuait à rendre l'empire des Francs une proie facile pour ses cruels usurpateurs. Les Normands vinrent s'établir dans l'île de Noirmoutiers, à l'embouchure de la Loire, et en firent le centre de leurs incursions dans chaque partie de la contrée, portant partout le ravage, le pillage et le meurtre. A la mort de Louis, ses fils recommencent leurs querelles intestines. Les deux armées se rencontrent à Fontenai en Bourgogne. Le résultat de cette bataille sanglante hâta la destruction de la monarchie Franque. En effet, la population libre de la contrée, décimée par ces fatales guerres civiles, s'affaiblissait de jour en jour; l'autre partie, plus considérable, réduite à la condition de serfs, n'avait aucun intérêt à défendre le sol qu'elle cultivait si laborieusement. Ainsi privée de ses défenseurs naturels, veuve de sa noblesse, dont la fleur avait péri dans ces funestes divisions, la contrée fut en proie à une panique désastreuse. Personne n'osa résister aux Normands, car personne n'était capable de les repousser (2).

Robert Wace, un des plus anciens poëtes Anglo-

(1) Depping, t. I, p. 110.—Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 18.

(2) Duchesne, Scrip. rer. Franc., t. III, p. 334. — Sismondi, Histoire des Français, t. III, p. 64.

Normands, qui écrivait sa chronique rimée au XIIe siècle, sous le patronage des rois d'Angleterre de la race Normande, a dépeint avec une simplicité touchante la situation déplorable des choses après la bataille de Fontenai :

Là péri de France la flor,
E des Barons tuit li meillor.
Ainsi trovèrent Paenz, terre
Vuide de gent, bonne à conquerre (1).

Le partage définitif de l'empire de Charlemagne entre les enfants de Louis-le-Débonnaire, par suite du traité de Verdun en 843, semble avoir facilité la défense de chaque portion du territoire contre les incursions des Barbares. La France échut en partage à Charles-le-Chauve ; mais il avait la double tâche, — trop lourde pour lui, — de réprimer au-dedans la turbulence et les prétentions des grands vassaux, et de défendre la frontière maritime contre les invasions des Normands et des Sarrazins. Les premiers entrèrent dans la Loire, sous le commandement d'Hastings, un de leurs chefs les plus célèbres, ravagèrent les bords de la rivière, et firent voile vers Tours, qu'ils assiégèrent. Mais les bourgeois, dont le courage fut rehaussé par la vue des reliques de Saint Martin, le patron de leur ville, parvinrent heureusement à repousser l'invasion des Normands. Hastings était devenu pour la France l'ennemi le plus détesté par l'étendue de ses ravages et la cruauté de son caractère. La vengeance

(1) Roman de Rou, édit. Pluquet, p. 16.—Bröndsted, p. 62.

des moines chroniqueurs le poursuivit dans tous leurs écrits, et leurs imprécations lui ont assuré une exécrable immortalité. Ils représentent ce Roi de mer comme regardant couler avec délices les pleurs des Francs, qu'il haïssait et méprisait. Son esprit hardi et aventureux ne se contentait pas du pillage et du meurtre. A son retour dans le Nord, Hastings s'associa à Björn, un des fils du fameux Ragnar Lodbrok. La mère de Björn avait, par des charmes magiques, rendu le corps de son fils invulnérable, excepté ses flancs qu'il entourait d'une bande de fer, ce qui lui valut le nom de *Järnsida*, ou Côtes de Fer :

Hasting y vint premièrement
Qui fit maint pour et maint dolent.
Compains et maître fut *Bier*,
Que l'on clamait *Côte de fer*
Fiz fut *Lobroc*, un Danoie Roi
Qui tout temps fut de malefoy.
Ne sai ces veir, mez ço dit l'on,
Que la mère, qui l'ont porté,
L'ont si charmé et enchanté,
Que fer ne le pout entamer,
Ne pas ferir, ne pas bouter (1).

Les chroniques du Duché de Normandie nous apprennent qu'Hastings avait été chassé jadis de sa patrie, en vertu de la loi qui, forçant à l'exil tous les enfants de chaque famille, sauf un seul, les obligeait de chercher fortune sur les mers ou sur les terres étrangères. Cette ancienne loi fut remise en vigueur par le roi Ragnar Lodbrok, dans le but de se débar-

(1) Roman de Rou, éd. Bröndsted, p. 54.

rasser d'une jeunesse turbulente et inquiète, qu'il ne pouvait ni contenir ni utiliser dans l'intérieur. En tirant au sort, obligation dont aucun rang ne pouvait s'affranchir, le hasard désigne Björn pour l'exil, et le roi charge Hastings de veiller sur son fils; ils entreprennent tous deux une expédition maritime à laquelle s'associent de nombreux aventuriers venus de toutes les contrées du Nord. Arrivée sur les côtes de France, elle se divise en deux flottes : l'une entre dans la Seine, et pénètre dans l'Oise; l'autre, composée de soixante-sept barques longues, fait voile pour la Bretagne, où elle est accueillie avec joie par quelques compatriotes, chefs de l'ancienne race qui ne s'était jamais soumise au gouvernement des Francs. Les aventuriers Normands, guidés par ces Bretons mécontents, arrivèrent en 843 à l'embouchure de la Loire, remontèrent la rivière et vinrent saccager Nantes; puis revenant sur leurs pas, ils s'arrêtèrent dans une île près de l'embouchure du fleuve, la fortifièrent, y construisirent des huttes et en firent un établissement durable, dans lequel ils mettaient leurs prisonniers et leur butin à l'abri d'un coup de main. Du fond de ce repaire les pirates continuèrent à dévaster les bords de la Loire, tantôt à l'aide de leurs barques légères, tantôt à pied et souvent à cheval, répandant partout la terreur, brûlant les monastères et ravageant les champs et les villes. Dans une de ces expéditions maritimes, la flotte des Normands, poussée par les vents, dériva jusqu'en Espagne, et vint échouer sur les côtes de la Gallicie. Ils prirent terre, assiégèrent Corruna, furent repoussés avec

perte, et une partie de leur flotte fut détruite. Ils firent voile avec les trente barques qui leur restaient vers l'embouchure de la Garonne, remontèrent la rivière, saccagèrent Bordeaux, puis, se séparant en deux troupes, poussèrent leurs incursions, d'un côté jusqu'à Saintes, et de l'autre jusqu'à Tarbes et Toulouse. Le duc de Gascogne essaya vainement de leur résister; mais leurs progrès furent enfin arrêtés près de Tarbes, où, surpris et défaits, ils furent taillés en pièces par les braves paysans de la contrée. On célèbre encore à Tarbes, le 21 mai de chaque année, l'anniversaire de ce jour de délivrance (1).

Les aventuriers Normands fondèrent sur les bords de la Garonne un établissement semblable à celui qu'ils s'étaient ménagés à l'embouchure de la Loire. Delà ils préparèrent une expédition pour la Péninsule. Débarqués d'abord à Lisbonne, et continuant leur voyage au Sud, ils pénétrèrent dans la Guadalquivir, attaquèrent Séville, en rasèrent les fortifications, et se mirent en contact avec les Arabes conquérants de l'Espagne. Le contraste présenté par ces deux races de Barbares d'un caractère si différent,— l'une issue des régions glacées du Nord, — l'autre née dans les sables brûlants de l'Asie et de l'Afrique, — forme une des pages les plus curieuses et les plus saillantes de l'histoire. Mais les adorateurs d'Odin triomphèrent des sectateurs de Mahomet, et ils se retirèrent emportant impunément leurs prisonniers et leurs riches butins, but unique de leurs expéditions.

(1) Depping, t. I, ch. IV, pp. 118-133. — Suhm, Historie af Danmark, t. II, pp. 121-128. — Sismondi, Histoire des Français, t. III, p. 80.

Les Maures les regardaient comme des Magiciens et leur donnaient un nom Arabe qui signifie *Mécréant*. Plus tard, ils entrèrent dans la Méditerranée, qui leur parut un second détroit de la mer Baltique, et que les Sagas appellent *Niœrva Sund* (1). A partir de cette époque, le détroit de Gibraltar fut souvent visité par par ces hardis navigateurs (2).

L'année suivante, les Normands entrèrent encore dans la Seine, remontèrent la rivière, portant partout l'incendie et le pillage. A leur approche de Paris, les monastères furent évacués, et les reliques des saints transportées dans l'intérieur du royaume; les aventuriers prirent possession, sur les bords méridionaux de la rivière, de tous les faubourgs qui n'étaient pas fortifiés comme l'Ile de la Cité. Charles trouva un refuge dans le monastère de Saint-Denis, qui était sans doute la place la mieux fortifiée du royaume. Là, cédant aux sollicitations de ses nobles, il se décida à recevoir le chef des pirates Regnier, ou Ragnar, fils de Sivard, roi de Ledra, envers lequel le lâche monarque des Francs s'engagea à payer un tribut de 7,000 livres d'argent, et les Normands devaient, en retour, évacuer le royaume, et n'y revenir que lorsqu'on réclamerait leurs secours comme auxiliaires. Ragnar et ses compagnons retournèrent en Danemark, emmenant avec eux un immense butin; mais emportant aussi le germe d'une maladie contagieuse contractée en France, dont ils infestèrent leur patrie. Ragnar étala aux yeux de ses compatriotes, comme

(1) Snorre, Ynlinga-Saga, c. 1.

(2) Depping, t. I, p. 134.—Suhm, Hist. af Danmark, t. I, pp. 124-130.

trophées de son triomphe, un morceau de l'une des poutres de la fameuse abbaye de Saint-Germain à Paris, et un clou des portes de la ville, et, faisant allusion aux reliques des saints, proclama les Francs un peuple de poltrons, dont les morts étaient bien plus à craindre que les vivants (1).

Ces expéditions de pirates recommencèrent sous Godefroi, fils d'Harald Klak, qui, occupant l'embouchure de l'Escaut, ravagea les territoires des Francs. Cette excursion fut suivie des expéditions successives d'Hastings, de Sidroc et de Björn-Côtes-de-Fer, marquées comme toutes les précédentes des mêmes cruautés et des mêmes horreurs. Les annales contemporaines sont remplies du récit touchant des souffrances endurées par un peuple sans défense, dans une contrée ruinée, où la terre, frappée de stérilité, refusait de payer désormais la rente au seigneur. Les champs et les vignes étaient dévastés, les paysans disséminés, les grandes routes désertées par les pélerins et les marchands. Vers cette époque, en 857, Paris fut encore attaqué par les Barbares, qui entrèrent facilement dans la ville. Quelques églises et monastères furent brûlés; d'autres furent rançonnés au prix de sommes immenses que Charles fut obligé d'imposer à ses sujets ruinés. Bientôt Hastings proposa au fils de Ragnar et à ses autres compagnons de marcher sur Rome, dont ils avaient entendu vanter la richesse et la splendeur, sans savoir exactement quelle position de l'Italie occupait

(1) Depping, t. I. ch. IV, pp. 136-141.—Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 134.—Sismondi, Histoire des Français, t. III, p. 123.

cette capitale du monde Chrétien. Ils mettent donc à la voile avec cent barques, pillent en passant les côtes d'Espagne, vont jusqu'à attaquer les bords de la Mauritanie en Afrique, pénètrent dans la Méditerranée et ravagent les îles Baléares. Ils arrivent enfin dans un port d'Italie qu'ils prennent pour Rome, mais qui était Luna, ancienne ville fondée par les Etrusques, dont les murs élevés, flanqués de tours et couronnés d'édifices publics, trompent les aventuriers du Nord. Les habitants célébraient dans la cathédrale les fêtes de Noël lorsque la nouvelle se répand de l'arrivée d'une flotte d'étrangers. L'église fut bien vite abandonnée, et les citoyens se précipitèrent en masse pour fermer les portes de la ville et se préparer à la défense. Hastings envoya un hérault d'armes pour rassurer le comte et l'évêque de Luna, en leur disant qu'ils étaient hommes du Nord, vainqueurs des Francs, qu'ils ne voulaient aucun mal aux habitants de l'Italie; mais qu'ils cherchaient seulement un refuge pour réparer leurs barques fatiguées. Pour leur inspirer encore plus de confiance, Hastings prétendait être las de la vie errante qu'il menait depuis si longtemps, et soupirer après un repos dans le sein de l'Eglise Chrétienne. L'évêque et le comte donnèrent à sa flotte tous les secours nécessaires. Hastings fut baptisé; mais sans que les aventuriers Normands fussent admis dans l'intérieur de la ville. Le chef fut donc obligé de recourir à un autre stratagème. Il feignit d'être dangereusement malade; le camp résonna des gémissements de ses compagnons d'armes; il annonça l'intention de laisser à l'Eglise

le riche butin qu'il avait acquis, pourvu qu'on lui accordât une sépulture en terre sainte. Les cris des Normands annoncèrent bientôt la mort de leur chef. Les habitants accompagnèrent à l'église la procession funéraire. Mais au moment de déposer en terre ce corps en apparence sans vie, Hastings, s'élançant du fond de sa bière, et, saisissant son épée, étendit à ses pieds l'évêque qui officiait. Ses compagnons répondirent aussitôt à ce signal de trahison, et, tirant les armes cachées sous leurs vêtements, massacrèrent le clergé et ceux qui assistaient à la cérémonie, et jetèrent le ravage et la consternation dans toute la ville. Le chef Normand, maître de Luna, découvrit bientôt son erreur, et apprit qu'il était encore loin de Rome, qui ne serait pas de prise si facile. Après avoir transporté à bord de leurs barques les richesses de la ville, les femmes les plus jolies et les jeunes gens capables de porter la lance ou de manier la rame, ils remirent à la voile pour retourner dans le Nord.

Le récit donné par les traditions Italiennes sur la destruction de cette ville ressemble bien plus au roman de Roméo et de Juliette qu'à l'histoire de l'aventurier Scandinave. D'après cette tradition, le prince de Luna était tombé amoureux des charmes d'une jeune Impératrice voyageant avec l'Empereur son époux. Sa passion fut bientôt partagée, et les deux amants pour se réunir à jamais eurent recours au stratagème suivant : l'Impératrice feignit d'être dangereusement malade, bientôt on la crut morte, ses obsèques furent sérieusement célébrés; mais elle s'échappa du tombeau et rejoignit son amant.

L'Empereur eut bientôt connaissance de cette trahison, et, marchant vers la résidence du ravisseur, vengea sa honte par la destruction totale de la florissante cité de Luna. Le seul point de ressemblance entre les deux récits consiste dans l'incident romantique de la destruction de la ville au moyen d'une mort simulée, légende qui se répandit bientôt dans l'Italie et la France (1).

Un des principaux chefs qu'Hastings avait laissé derrière lui dans son expédition d'Italie, vint s'établir avec sa troupe dans une île de la Seine, près Paris. Du fond de cette retraite il ravageait les contrées d'alentour. Charles-le-Chauve, abandonné par les barons inquiets et turbulents, dont il avait à jamais perdu l'affection, fut obligé de lever le siége de cette île, et de composer avec les Normands, bien qu'il eût acquis aux dépens de la nation la triste expérience qu'il y avait folie à agir ainsi, et que de semblables moyens encourageaient les conquérants à recommencer leurs excursions. Par suite d'un traité signé au château de Verberie, en 859, Björn s'engagea à quitter la France; il s'en retournait donc en Danemark; mais, au dire des historiens Francs, ayant touché à un port de Friesland, il y

(1) Depping, t. I, pp. 164-168. — Suhm, Historie af Danmark, t. II, pp. 213-216.—Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, p. 578.—Roman de Rou, t. I, édit. de Pluquet, note VIII. M. Capefigue met en doute les récits donnés par les Normands sur cette expédition (sur les Invasions des Normands, p. 137). Mais le fait historique de la prise de Luna par les aventuriers Normands est positivement indiqué dans les chroniques Italiennes. — Paul Warnefrid, de Gest. Longobard, lib. IV, cap. 47.—Muratori, Antiq. Ital., t. I, p. 25. — Rer. Ital. Script., t. XIII, p. 49.

mourut sans revoir sa patrie (1). La flotte d'Hastings, chargée de dépouilles et de prisonniers, fut assaillie par une violente tempête, à son retour de la Méditerranée. Réduits à l'extrémité, les Normands furent obligés de jeter à la mer leurs prisonniers et leur butin, afin d'alléger leurs barques. Une partie de la flotte entra dans le Rhône, la seule rivière des Francs qui eût été jusque-là exempte de leurs ravages. Ils remontèrent son cours, pillant partout les villes et les monastères. Les cités florissantes de Nîmes et d'Arles, où l'on trouvait encore les restes de la civilisation Romaine, furent victimes de leur incroyable fureur. C'est à cette époque que toutes les côtes de la Méditerranée furent dévastées par les pirates du Nord; ils établirent leurs quartiers d'hiver en Espagne, d'où ils étendirent leurs ravages dans la Méditerranée jusqu'aux frontières de l'empire Grec.

Bien que le fils de Ragnar ait cessé ses expéditions en France, les bords de la Seine et de la Somme continuaient à être dévastés par d'autres aventuriers. Le faible gouvernement des Francs dégénérés eut recours au funeste expédient de solder une bande de Vikingar pour les chasser de son territoire. Pour 3,000 liv. d'*argent pur*, les aventuriers de la Somme s'engagèrent à chasser ceux de la Seine (2). Une taxe nouvelle fut donc imposée sur les monastères, les propriétaires laïques et les marchands. Cette contribution fut exigée avec une rigueur excessive des pauvres habitants, qui ne l'acquittèrent

(1) Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 224.
(2) Suhm, Historie af Danmark, t. II. p. 227.

qu'en vendant leurs derniers effets; et, bien que cet impôt fût perçu avec la plus grande sévérité, on mit plus d'une année pour l'obtenir, tant était grande la pauvreté de ce royaume, tant était décimé le nombre des habitants libres! Pendant ce temps, les Normands faisaient une excursion en Angleterre, qu'ils pillaient, pour en revenir bientôt avec un renfort de troupes, sous un chef que les historiens Francs appellent Véland. Ils attaquèrent la riche abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, égorgèrent les moines, et enlevèrent les trésors qu'ils avaient entassés devant le grand autel. Là, les chefs Normands découvrirent bientôt qu'une partie du butin commun avait été volé par quelques uns de leurs soldats; ils réunirent toute la troupe au son de la trompette, et infligèrent aux coupables cette justice sommaire qui rappela aux Francs la conduite de leurs ancêtres dans des circonstances semblables, lors de la première invasion de la Gaule par Clovis. Charles ayant réussi à compléter la rançon convenue, à laquelle il ajouta des vivres, les Normands consentirent à exécuter les conditions du traité. Ils vinrent mettre le siége devant l'île d'Oissel, sur la Seine, occupée par leurs compatriotes. Bientôt arriva la troupe d'aventuriers d'Espagne qui renforça l'attaque. Les assiégés demandèrent à capituler, offrant comme prix de leur délivrance le partage de l'immense butin qu'ils avaient conquis. Cet arrangement conclu, les deux parties feignirent de se préparer au départ et de se retirer loin des côtes de France. Mais le commencement de l'hiver leur apporta un

prétexte naturel pour camper encore sur les bords de la Seine, et sur les rivages tributaires. Une bande de Normands, sous la conduite de Véland et de son fils Vidric, remonta la Marne dans des barques légères, et Charles, par une résolution courageuse, —seule trace d'énergie au milieu de tant de faiblesse, — se détermina à leur fermer au retour le passage de la rivière. Trouvant ainsi leur route interceptée pour rentrer dans la Seine, les Normands offrirent de rendre tout le butin qu'ils avaient fait depuis leur entrée dans la Marne, de quitter la France avec leurs compagnons, et même d'engager leurs compatriotes à abandonner le royaume ; ils laissèrent des ôtages pour prouver la sincérité de leurs offres. Le Roi consentit à les laisser partir. Quelques jours après, Véland, dans une entrevue qu'il eut avec Charles, confirma ces promesses par un serment solennel. On lui conseilla de se faire baptiser; cédant à ces avis, il congédia ses compagnons d'armes, vint avec sa femme et ses enfants à la cour de Charles, où il embrassa le Christianisme. Il fut plus tard tué en duel par un de ses suivants (1).

Sa conversion entraîna bientôt celle d'Hastings. Ce fut un acte du plus haut intérêt pour ce peuple qui avait tremblé si longtemps au nom seul de cet aventurier. Le Roi des Francs délibéra avec ses prélats et ses barons sur les moyens de débarrasser le royaume d'un ennemi si dangereux. Les vassaux proposèrent de fournir les secours nécessaires d'hom-

(1) Sismondi, Histoire des Français, t. III, pp. 137, 140, 172.

mes, d'argent, de sergents, d'archers et d'infanterie, si on était disposé une fois encore à tenter la fortune des armes. Mais le Roi méprisa cette offre, et les délibérations du conseil se résumèrent à envoyer l'abbé de Saint-Denis et différents évêques implorer la paix du chef Normand. Ils le supplièrent, lui offrirent maints présents pour l'engager à céder à leurs propositions. Le fier Vikingr accepta une entrevue avec le Roi, et consentit à recevoir les eaux du baptême Chrétien en retour d'une somme d'argent considérable, et selon les chroniqueurs de Normandie, en retour du Comté de Chartres, qui lui fut conféré pour la vie (1).

Trente ans s'étaient écoulés depuis que la France était en proie à toutes les calamités attachées à une invasion continuelle et aux ravages des aventuriers Normands! Il ne restait maintenant de toutes ces bandes nombreuses qu'une petite troupe établie dans un lieu fortifié à l'embouchure de la Loire. L'abbé et les moines de Saint-Germain-des-Prés, qui, à l'approche des Normands s'étaient réfugiés à Nogent-sur-Marne, retournèrent à Paris avec les reliques de leur patron. Le clergé et les bourgeois de la capitale les rejoignirent sur les bords de la Seine, où est situé maintenant le quai du Jardin-des-Plantes. Les reliques sacrées furent déposées sur le rivage; une messe solennelle fut célébrée, la procession fit le tour de l'abbaye pendant que le clergé entonnait ces

(1) Ce don prétendu du comté de Chartres à Hastings est traité d'imposture grossière par les meilleurs antiquaires Français modernes. — Roman de Rou, t. I, p. 65. Ed. Pluquet, note 2.

paroles du prophète Jérémie : « Comment cette Cité, si pleine de monde, est-elle devenue si déserte ! Pourquoi maintenant ressemble-t-elle à une Veuve ! Elle, si grande parmi les nations ! elle, Reine des provinces du royaume, comment est-elle devenue tributaire (1). »

(1) Depping, t I, pp. 169-186.

CHAPITRE IX.

Premières tentatives pour convertir le Nord au Christianisme.— Les Missionnaires Ebbo et Halitgar. — Conversion et baptême d'Harald-Klak. — Ses rapports avec Louis-le-Débonnaire. — Caractère et première mission d'Ancharius, l'Apôtre du Nord. — Sa première visite en Suède. — Obstacles au progrès de la nouvelle religion. — Bulle du pape créant un siége archiépiscopal à Hambourg (832). — Pillage de cette ville par les Danois, et fuite d'Ancharius. — Sa seconde mission en Suède. — Mort et Canonisation d'Ancharius.

Les premiers symptômes de civilisation se manifestèrent chez le peuple du Nord aux VIIIe et IXe siècles par ses rapports fréquents avec l'Orient et avec l'ouest de l'Europe. La guerre et la conquête alimentèrent ces rapports. Les expéditions des pirates, bien que signalées par des ravages et des scènes d'horreur, si funestes aux nations qu'ils attaquaient, contribuèrent cependant à la civilisation et au bien-être matériel des peuples du Nord. La guerre d'extermination faite pendant plus de trente ans par Charlemagne aux Saxons, qui défendaient avec courage et acharnement leur liberté nationale menacée et la religion de leurs pères, fut un auxiliaire puissant pour mettre en contact deux peuples, dont l'un

était, de toute l'Europe, le plus avancé, et l'autre le plus arriéré en civilisation. Les Danois, dont les sympathies pour les Saxons s'expliquaient par une conformité de religion et la crainte raisonnée de la puissance envahissante des Francs, étaient étroitement unis avec leurs voisins des bords de l'Elbe. Ils étaient tous adorateurs enthousiastes d'Odin, de Thor et des autres Dieux du Nord. Wittikind, le héros national des Saxons, avait épousé une princesse Danoise, et après toutes ses défaites, avait trouvé une retraite assurée en Jutland, loin des coups de son redoutable adversaire. Mais Charles s'occupait plutôt de défendre, par une barrière infranchissable, la frontière septentrionale de son vaste empire, qui s'étendait de l'Elbe à l'Ebre, que de subjuguer les tribus sauvages qui habitaient au-delà du premier de ces fleuves. Ses conquêtes n'étaient que civilisatrices, et son empire était déjà assez étendu pour que toute sa vigilance fût employée à en défendre les frontières éloignées contre les nations barbares qui le ceignaient de toutes parts. Ragnar Lodbrok, qui, du trône de Lédra, dominait le royaume-uni des Danois et des Sviar, avait enrôlé la jeunesse belliqueuse du Nord à la suite de ses expéditions lointaines aux confins de la Suède et sur les côtes d'Angleterre. Son nom même semble avoir été inconnu aux Francs, bien que plus tard il devînt leur terreur dans la personne d'un autre prince. Son fils, Sigurdr Snogöje, roi du Jutland, prit de nouveau les armes contre eux dans la dernière partie du VIIIe siècle. La paix fut ensuite conclue entre Charles et Sigurdr, qui étendit

[illegible]uissance sur tout le Jutland, la Scanie, l'Halland [illegible] partie de la Norwége. Il fut tué en 803 dans u[illegible]taille, et le trône du Jutland passa à son frère Gu[illegible]d, appelé par les Franks Godfrid, qui, comme tute[illegible]du jeune Harde-Knud, devint régent de tout le Da[illegible]rk (1). Dans la paix que Charlemagne conclut en[illegible] avec Hemming, fils de Sigurdr et neveu de G[illegible]d, ce conquérant politique ne chercha pas à [illegible]er aux Danois le Christianisme, qu'ils eussent [illegible] avec horreur comme un symbole d'esclavage. [illegible]déra au contraire le zèle excessif de Saint-Lud-[illegible]missionnaire Frison, qui offrait de prêcher la foi [illegible]anois païens; non qu'il méconnût l'importance [illegible]moyen pour réformer leurs habitudes barbares, [illegible] craignait sans doute pour la vie du mission-ai[illegible]postolique, ou ne voulait pas, par des motifs poli[illegible]s, irriter les nations voisines de son empire, en l[illegible]t trop ouvertement contre leur attachement aveu[illegible]our l'idolâtrie. Mais il était réservé à son fils e[illegible]cesseur, Louis-le-Débonnaire, d'arriver au but d[illegible] désirs et de voir s'accomplir ses projets sous c[illegible]pport (2).

A [illegible]e époque, plusieurs Danois et Norwégiens, que[illegible]rs excursions de pirates et l'espérance du [illegible]erce avait entraînés sur les terres étrangères, [illegible]vertirent au Christianisme. Parmi eux se trouvaient quelques Vikingar qui rôdaient dans les mers Occidentales, cherchant les aventures et le pillage, et

(1) Suhm, Historie af Danmark, vol. II, p. 1-2.

(2) Depping, Hist. des Normands, t. I, p. 103. — Münter, Kirchengeschichte von Dänemark und Norwegen, t. I, p. 230.

était, de toute l'Europe, le plus avancé, et l'autre le plus arriéré en civilisation. Les Danois, dont les sympathies pour les Saxons s'expliquaient par une conformité de religion et la crainte raisonnée de la puissance envahissante des Francs, étaient étroitement unis avec leurs voisins des bords de l'Elbe. Ils étaient tous adorateurs enthousiastes d'Odin, de Thor et des autres Dieux du Nord. Wittikind, le héros national des Saxons, avait épousé une princesse Danoise, et après toutes ses défaites, avait trouvé une retraite assurée en Jutland, loin des coups de son redoutable adversaire. Mais Charles s'occupait plutôt de défendre, par une barrière infranchissable, la frontière septentrionale de son vaste empire, qui s'étendait de l'Elbe à l'Ebre, que de subjuguer les tribus sauvages qui habitaient au-delà du premier de ces fleuves. Ses conquêtes n'étaient que civilisatrices, et son empire était déjà assez étendu pour que toute sa vigilance fût employée à en défendre les frontières éloignées contre les nations barbares qui le ceignaient de toutes parts. Ragnar Lodbrok, qui, du trône de Lédra, dominait le royaume-uni des Danois et des Sviar, avait enrôlé la jeunesse belliqueuse du Nord à la suite de ses expéditions lointaines aux confins de la Suède et sur les côtes d'Angleterre. Son nom même semble avoir été inconnu aux Francs, bien que plus tard il devînt leur terreur dans la personne d'un autre prince. Son fils, Sigurdr Snogöje, roi du Jutland, prit de nouveau les armes contre eux dans la dernière partie du VIII[e] siècle. La paix fut ensuite conclue entre Charles et Sigurdr, qui étendit

sa puissance sur tout le Jutland, la Scanie, l'Halland et une partie de la Norwége. Il fut tué en 803 dans une bataille, et le trône du Jutland passa à son frère Gudröd, appelé par les Franks Godfrid, qui, comme tuteur du jeune Harde-Knud, devint régent de tout le Danemark (1). Dans la paix que Charlemagne conclut en 813 avec Hemming, fils de Sigurdr et neveu de Gudröd, ce conquérant politique ne chercha pas à imposer aux Danois le Christianisme, qu'ils eussent rejeté avec horreur comme un symbole d'esclavage. Il modéra au contraire le zèle excessif de Saint-Ludger, missionnaire Frison, qui offrait de prêcher la foi aux Danois païens; non qu'il méconnût l'importance de ce moyen pour réformer leurs habitudes barbares, mais il craignait sans doute pour la vie du missionnaire Apostolique, ou ne voulait pas, par des motifs politiques, irriter les nations voisines de son empire, en luttant trop ouvertement contre leur attachement aveugle pour l'idolâtrie. Mais il était réservé à son fils et successeur, Louis-le-Débonnaire, d'arriver au but de ses désirs et de voir s'accomplir ses projets sous ce rapport (2).

A cette époque, plusieurs Danois et Norwégiens, que leurs excursions de pirates et l'espérance du commerce avait entraînés sur les terres étrangères, se convertirent au Christianisme. Parmi eux se trouvaient quelques Vikingar qui rôdaient dans les mers Occidentales, cherchant les aventures et le pillage, et

(1) Suhm, Historie af Danmark, vol. II, p. 1-2.

(2) Depping, Hist. des Normands, t. I, p. 103. — Münter, Kirchengeschichte von Dänemark und Norwegen, t. I, p. 230.

quelques Vœringjar, qui servaient dans les Gardes-du-Corps des empereurs Grecs à Constantinople. En l'an 750, Torkild Adelfar, ami de Gorm, petit roi de Jutland, envoyé par lui à Biarmaland, ou vers quelque autre région lointaine à l'extrémité du Nord, pour consulter l'oracle d'*Utgárde - Loke*, — initié aux secrets de la demeure terrible des âmes, —débarqua à son retour sur les côtes de la Frise, et, touché par les prédications des missionnaires Chrétiens, se soumit aux cérémonies du baptême (1). Sa conversion ne fut sans doute pas très-difficile, car il était d'une secte païenne qui croyait aux Dieux ou Démons ennemis des Æsir. Un des premiers convertis de cet âge héroïque était le fameux *Holger Danske*, ou Ogier le Danois, qui joue un si grand rôle dans l'histoire romantique et dans les fictions du moyen âge, et qui fut un des guerriers de Charlemagne. Sous Louis-le-Débonnaire, son fils et son successeur, un Saxon nommé Ebbo, qui était devenu archevêque de Reims, se détermina, dans l'intérêt de la religion, à porter le flambeau de l'Évangile dans les régions obscures du Nord, et demanda au Saint-Siége la sanction de sa périlleuse tentative. Il entreprit un voyage à Rome et obtint une bulle du Pape Pascal, qui l'autorisait à prêcher la foi divine et à convertir les nations païennes de cette partie du monde, lui enjoignant, « dans les cas de conscience et de controverse, d'avoir recours à la Sainte Église Catholique, Apostolique et Romaine, source pure, fontaine sainte de la

(1) Saxo Grammaticus, lib. VIII, p. 160. — Suhm, Critisk Historie, t. III, p. 536.

Vérité ; » ordonnant à tous les fidèles de l'aider dans son œuvre pieuse, promettant les joies du Paradis comme récompense, et menaçant des foudres de l'excommunication ceux qui oseraient s'opposer à l'exécution de la sainte entreprise. Fort de cette autorité spirituelle, protégé par la sanction temporelle du nom Impérial, Ebbo partit en 822 pour sa mission, accompagné du moine Halitgar, qui s'était associé à ce périlleux voyage. Ils arrivèrent sains et saufs à la cour d'Harald-Klak, à Heidabæ, ou Hadeby, dans le Duché actuel de Sleswig, près de la ville appelée aujourd'hui Sleswig, et obtint du Roi la permission de prêcher ouvertement à ses sujets la religion nouvelle. Harald avait été plusieurs fois chassé de ses États par les fils de Gudröd, ses rivaux. A sa seconde expulsion, en 826, il était accompagné de la Reine, de ses enfants, et d'une nombreuse suite de partisans ; mais bientôt, équipant une flotte de cent barques, il fit voile vers le Rhin pour visiter l'Empereur à son château d'Ingleheim. Cédant aux sollicitations de Louis et de ses prélats qui l'engageaient à renoncer aux erreurs du Paganisme, il se fit baptiser solennellement avec sa femme et ses enfants. Beaucoup de partisans qui l'accompagnaient suivirent l'exemple de leur prince, « et renoncèrent aux pompes et aux œuvres du Diable, de Thor, de Woden, de Saxonodin et de tous les mauvais esprits, leurs acolytes (1). »

(1) Telle était la forme d'abjuration :
Demande.—Forsachista Diabolac?
Réponse.—Ec forsacho Diabolæ.
D.—End allum Diabolgelde?
R.—End ec forsacho allum Diabolgelde.

Après cette cérémonie, Harald, sa femme et ses enfants, revêtus de vêtements blancs, se rendirent au palais Impérial, et reçurent de l'Empereur, de l'Impératrice et de Lothaire, fils de Louis, de riches présents baptismaux, des manteaux, des bijoux, des armures, tandis qu'à leurs suivants on donnait des habits et des armes d'après la mode des Francs. La journée se termina par un festin magnifique, dans lequel on employa tous les moyens propres à impressionner les Danois convertis, à les familiariser avec les pompes et la splendeur de la religion Romaine, et à les convaincre du pouvoir des Francs (1). Harald retourna dans son royaume, mais en fut bientôt chassé par son peuple, indigné de son apostasie et de sa soumission à l'Empereur, comme seigneur et maître. Louis accorda au prince Danois, à titre d'indemnité, un territoire situé entre le Rhin et la Moselle, et lui octroya plus tard d'autres possessions dans la contrée d'Oldinbourg, avec une seigneurie dans quelque portion de la Nordalbingie. Mais toutes ces largesses n'empêchèrent pas Rurick, un des fils d'Harald, de redevenir écumeur de mer, et Harald lui-même fut accusé de protéger secrètement les incursions des

Demande.—End allum Diaboles Wercum?

R.—End ec forsacho allum Diaboles Wercum end Wordum : Thunaer ende Woden end Saxnote; ende allum them Unholdum, the hira Genotas sint.

(1) Un récit des particularités de cette transaction (dans lequel perce plutôt l'esprit du moine que du critique) est donné dans la chronique en vers d'un latin barbare d'Ermoldus Nigellus, intitulé : *Carmen Elegiacum de Rebis Gestis Ludovici Pii Aug.*, liv. IV. On le trouve imprimé dans la grande collection des Scriptores rerum Danicarum, par Langebeck, t. I, p. 399.

Païens du Nord dans la Frise, contrée dont la défense était confiée à ses soins. Une anecdote, recueillie par un chroniqueur de l'époque, prouve le peu de sincérité qui présidait à ces prétendues conversions, que les Francs achetaient cependant au prix de si grands sacrifices. Dans un jour de cérémonie, le nombre des Normands réclamant le baptême fut si considérable qu'on n'eut pas le temps de préparer un nombre suffisant de robes blanches, telles qu'en portaient les Néophytes. Ils furent donc obligés de se contenter des vêtements grossiers que l'on put se procurer. Un chef Normand qui se présentait pour recevoir l'eau sacrée s'écria, à la vue d'un tel habillement : « *C'est la vingtième fois que je me fais baptiser, et j'ai toujours* « *reçu une belle robe blanche.* Un tel costume est « plutôt celui d'un valet que d'un guerrier tel que « moi, et, si je n'étais honteux de ma nudité, je le « foulerais aux pieds et à ceux de votre Christ. » Disons aussi que, d'après les idées de cette époque, une conversion au Christianisme n'impliquait pas toujours une renonciation expresse aux Divinités païennes ; ou si elle avait lieu, c'était avec une restriction mentale qui satisfaisait les consciences, d'ailleurs peu scrupuleuses, de ces convertis. Le Christ était le Dieu national des Francs et des Anglo-Saxons, comme Thor et Odin étaient les Dieux tutélaires du Nord. Les aventuriers Scandinaves, initiés à la foi chrétienne en France, en Angleterre et à Constantinople, ne se faisaient aucun scrupule, de retour dans leur patrie, de sacrifier de nouveau à leurs Divinités nationales. Leurs habitudes de pirates, — leurs mœurs

déréglées, — leur caractère sauvage et barbare, ne furent que légèrement adoucis par les préceptes de l'Evangile, obscurs comme ils l'étaient dans un siècle de ténèbres, et qui contrastaient tant avec la conduite relâchée des nations qui professaient le Christianisme. Malgré tout, Louis-le-Débonnaire se félicitait du résultat de ses efforts, et ce fut sans doute à cette occasion qu'il fit frapper une monnaie portant la croix, son nom et son titre impérial d'un côté, et de l'autre une église avec cette légende : CHRISTIANA RELIGIO (1).

Au retonr d'Harald dans le Nord, en 827, après sa conversion, l'Empereur se détermina à envoyer des missionnaires pour continuer l'œuvre pieuse commencée par Ebbo. Dans un Concile tenu pour délibérer sur cette importante question, Louis laissa aux ecclésiastiques le droit de choisir quelqu'un qui, volontairement, et pour l'amour du Christ, consentirait à entreprendre cette sainte et laborieuse mission. Walo, abbé de Corvey et cousin de Charlemagne, se leva et déclara qu'il avait dans son cloître un jeune moine dont l'esprit illuminé, nourri depuis longtemps de visions célestes, aspirait à la couronne du martyr, dont l'instruction et les mœurs étaient à la hauteur de la grande œuvre que son zèle ardent pour la vraie religion lui conseillait d'entreprendre. Ancharius fut mandé immédiatement, et l'abbé l'informa de ce qui s'était passé dans le sein du Conseil; il accepta avec joie et humilité la proposition qui lui était faite. Conduit en présence de Louis,

(1) Münter, Kirchengeschichte, pp. 236-265.

qui lui demanda s'il voulait rejoindre Harald et prêcher la parole de Dieu aux païens Danois, il confirma par sa réponse la résolution qu'il avait d'abord exprimée. Mais l'abbé, pour frapper davantage son esprit, lui objecta qu'il ne s'agissait pas d'envisager cette demande comme un devoir ordonné par son supérieur; qu'il le conjurait encore solennellement de déclarer s'il l'entreprenait librement, pour l'amour de Dieu et le salut des âmes ; il reçut encore la même réponse du jeune enthousiaste. Un autre moine du même couvent, nommé Aubert, s'offrit aussi pour accompagner Ancharius. Tous deux se mirent en route, au grand étonnement de tous leurs frères, surpris de les voir consentir ainsi à abandonner leurs amis, leur patrie, leur cellule et leur cloître, pour exposer leurs jours dans une cause perdue d'avance ; car, quel espoir de convertir à la foi Chrétienne un peuple sauvage et féroce, ennemi invétéré des Chrétiens et des Francs ! Walo ne put même leur donner de serviteur, car tout le monde refusa, et on ne pouvait forcer personne à partager les fatigues et les dangers de cette sainte entreprise (1).

A leur arrivée dans la partie Méridionale du Jutland, Ancharius et son compagnon, protégés par le patronage d'Harald, commencèrent leurs pieux travaux. Ils rachetèrent quelques enfants Païens captifs par suite de la guerre, et ouvrirent une école pour les initier aux principes élémentaires du Christianisme. Mais la guerre civile entre Harald et les fils de Gudröd

(1) Rimberti, S. Ancharii Vita, apud Langebeck, Scrip. Rer. Danic., t. I, p. 426 et seq.

recommença avec une nouvelle furie, fomentée et entretenue par les chefs et pontifes qui, dans les succès d'un prince Chrétien, — l'allié et le vassal des Francs détestés, — présageaient la destruction de leur pouvoir spirituel et de leur influence temporelle. Harald, vaincu dans une grande bataille livrée en 828 près de Flensbourg, et obligé de fuir une troisième fois, se retira dans le fief de Nordalbingie, dont Louis l'avait investi. Les missionnaires Chrétiens le suivirent dans l'exil, abandonnant leurs convertis à la vengeance de la faction Païenne (1).

Ce fut à cette époque que l'arrivée à la cour impériale d'ambassadeurs venus de Suède pour implorer l'envoi dans leur patrie de missionnaires Chrétiens, vint ouvrir un nouveau débouché à l'extension du Christianisme dans cette partie lointaine du Nord. Ancharius et un autre moine s'offrirent pour accompagner les ambassadeurs qui retournaient dans leur pays en traversant le Danemark. Ils se joignirent à une caravane de marchands qui se rendaient en Suède pour leur commerce, et sous cette protection ils se dirigèrent vers la cour de Birca ou Sigtuna, où régnait alors Björn II, un descendant de Ragnar Lodbrok. Mais en traversant la Baltique, les pirates leur fermèrent le passage, et malgré leur courageuse résistance, ils furent dépouillés de presque tous leurs effets, parmi lesquels figuraient quarante volumes de livres sacrés. Après avoir échappé à ces périls, ils arrivèrent à Birca, où le Roi les accueillit avec bienveillance. Ancharius séjourna à sa cour pendant plus

(1) Münter, Kirchengeschichte, t. I, pp. 266-278.

de six mois, qu'il employa à convertir et à baptiser beaucoup de Sviar, dont quelques uns occupaient un rang très-élevé (1), A son retour, il apporta à l'Empereur une lettre autographe de Björn, écrite en caractères Runiques (2). Toutes les langues des nations du Nord avaient, à cette époque, une grande ressemblance entre elles, et cette circonstance facilita singulièrement les travaux des missionnaires Chrétiens.

Le succès inespéré de cette mission auprès d'un peuple aussi éloigné, et aussi peu connu que les Suédois, réchauffa le zèle religieux de Louis, qui s'empressa d'établir un archevêché à Hambourg, comme un centre commun d'où il pourrait surveiller et suivre les progrès des affaires spirituelles du Nord, tout en servant secrètement ses vues politiques par la conversion des Païens au Christianisme. Dans ce but, et vers l'an 823, Ancharius, élevé à ce siége nouvellement créé, en reçût confirmation du pape Grégoire IV, dans une bulle qui le déclarait légat du pape en Danemark, en Norwége et en Suède, et suivant quelques auteurs dans les îles Feroë, en Groënland et en Islande. Cette dernière supposition est complétement erronée, car le Groënland n'était pas découvert, et l'Islande n'était pas habitée. Il est donc probable que les noms de ces contrées furent ajoutés plus tard dans la bulle du pape, lorsque l'on jugea nécessaire de comprendre ces régions éloignées dans la même juridiction spirituelle. De ce poste avancé, Ancharius veillait

(1) Rembert, Vita Anchar., cap. IX.
(2) Langebeck, Script. Rer. Danic., t. I, p. 448.

avec soin à entretenir les rayons faibles et naissants de la lumière spirituelle qu'il avait allumée dans ces contrées lointaines. Il fondait des écoles pour l'instruction des frères missionnaires, et travaillait sans relâche à initier les autres à ce zèle pieux et fervent qui dévorait son cœur. Si le Christianisme qu'il professait avait perdu la simplicité primitive de l'âge apostolique, ce fut le malheur de cette époque de ténèbres et de superstition. Mais les obstacles qu'il rencontra, quelque grands qu'ils furent, eussent été plus grands encore, — insurmontables peut-être, — s'il y avait eu une transition trop brusque de la superstition des Jötnar ou des Æsir à la religion pure et simple prêchée par Jésus de Nazareth. La splendeur et les pompes du culte Catholique aveuglaient les yeux, frappaient les esprits d'un peuple ignorant et grossier, et flattaient leur goût pour l'ostentation développée par la pratique des rites religieux d'origine Asiatique, et participant, sous quelques rapports, de leur magnificence. Les images des saints Catholiques remplacèrent aisément les idoles Païennes; on découvrit une analogie prétendue entre la Trinité des Chrétiens et les trois principales Divinités adorées par les nations septentrionales, — Odin, Thor et Freyer —. La croix du Christ fut comparée au maillet de Thor, Satan représentait parfaitement le type de Loki (1), et les Alfes blancs étaient pour eux les Anges de la lumière. Ancharius et ses frères marchaient donc à leur but avec zèle et prudence ; ils cherchaient à se concilier

(1) *Voyez* Introduction, note 27.

la faveur et la protection des Rois et des Jarls, afin d'acquérir, en passant par les grands, la confiance du peuple; avant tout, ils s'adressaient à ce sexe dont la douceur a toujours sympathisé davantage avec le génie bienfaisant du Christianisme; mais tous ces moyens adroits et bien calculés ne leur suffirent pas pour réussir; car ils furent obligés, pour obéir aux commandements de l'Église, de faire regarder le dimanche comme un jour de repos sacré; d'exiger l'abolition de la polygamie, avec la conséquence forcée de rendre illégitimes les enfants nés d'un tel commerce, et surtout, — ce qui devait être regardé comme le reproche le plus sensible adressé à cette religion par un peuple pauvre et barbare si dénué déjà de moyens d'existence, — la suppression de la coutume de manger de la chair du cheval. Ils furent mal accueillis dans leurs prétentions de réformer les habitudes et les vieilles coutumes; et toutes ces innovations rendirent le joug de la nouvelle religion plus qu'insupportable. La jeunesse de la Scandinavie, sauvage, déréglée, turbulente et aventureuse, devait regretter l'échange des joies grossières et sensuelles du Valhalla avec ses combats, — ses orgies et ses belles houris, dans la société de leurs héroïques ancêtres, — contre le ciel des Francs, peuplé seulement de moines et de guerriers, ennemis de leurs anciennes croyances et de leur liberté nationale. Presque tous les peuples du Nord observaient toujours la religion de leurs ancêtres, et l'influence des prêtres Païens produisit en Suède une funeste réaction. En 845, quelques missionnaires Chrétiens furent

assassinés dans une émeute populaire, d'autres échappèrent par la fuite à la persécution. Dans la même année, une flotte de Vikingar, commandée par Erik Ier, roi de Jutland et de Fionie, mit à la voile pour l'Elbe, ravagea et brûla Hambourg. Ancharius vit les flammes dévorer son église, son cloître, sa bibliothèque, cadeau précieux de l'Empereur, et fut obligé de fuir pour échapper à la mort. Il se retira avec les saintes reliques dans un asile secret du voisinage de Hambourg, rétablit son séminaire, et fut, en 850, envoyé par l'Empereur en ambassade à Erik, devenu par la mort de Harde-Knud Ier, roi de tout le Danemark. Il sut captiver la confiance et la faveur du Roi à un tel degré qu'il en obtint la permission de prêcher librement à son peuple la nouvelle religion (1).

De 852 à 853, Ancharius envoya en Suède, en qualité de missionaires, quelques uns des Danois convertis, et bientôt après s'y rendit lui-même pour la seconde fois. Accueilli favorablement par le roi Olaf, il y resta deux ans, travaillant avec son zèle accoutumé. Mais bientôt un des partisans de l'ancienne superstition se prétendit envoyé par les Dieux et autorisé à déclarer leur volonté au Roi et à la nation. Ce messager, s'adressant au peuple tremblant : « Rappelez-vous, » leur dit-il, « la protection « dont vous favorisent depuis si longtemps ces « Divinités tutélaires; avez-vous oublié que, par « elles, vous avez joui et jouissez encore de la paix « et de l'abondance! Jusqu'ici vous avez témoigné

(1) Münter, Kirchengeschichte, t. I, pp. 278-306.

« votre reconnaissance et donné des preuves de « votre respect par des offrandes réitérées et des « prières ferventes. Et cependant, » ajoutait ce prétendu envoyé des Dieux, « la fumée des sacrifices « s'élève rarement aujourd'hui ; vous négligez les « offrandes accoutumées, les fêtes solennelles, et, « ce qui est pis encore, vous avez permis à un « autre Dieu de pénétrer dans vos cœurs et d'y « occuper la place qui nous appartient. Repentez-« vous donc, il en est temps encore ; rendez-nous « notre culte ancien, vos croyances anciennes, si « vous voulez encore mériter pour l'avenir notre « faveur et notre protection ; ne courez pas après des « Dieux étrangers et inconnus ; mais, si vous désirez « que leur nombre s'augmente encore, nous admet-« trons Erik votre Roi défunt dans notre compagnie « céleste. » Ce discours habilement préparé, cet appel terrible aux craintes superstitieuses, rechauffa la sympathie du peuple pour la foi de ses ancêtres. L'apothéose d'Erik fut acceptée avec reconnaissance ; on éleva des temples en son honneur ; des prières et des sacrifices furent offerts à son nom, comme à une des Divinités nationales. Les amis d'Ancharius tremblèrent alors pour sa vie, et le missionnaire Apostolique se mit sous la protection du Roi, dont il avait su gagner la faveur par des présents magnifiques et par les relations flatteuses qu'il lui avait ménagées avec l'Empereur. Olaf protesta de son désir de tolérer et même de favoriser la nouvelle religion, mais avec cette restriction que la question dépendait non de sa volonté, mais de celle de son

peuple. On convoqua donc l'Assemblée nationale, et la question, tirée au sort suivant l'usage, se prononça en faveur de la tolérance. Le peuple en conclut alors que le Christ était un Dieu aussi puissant que ses anciens Dieux, et laissa la foi nouvelle librement embrassée par ceux qui la préféraient à l'ancienne. Cette assemblée populaire était la Diète du royaume Goth (*Thing allra Gôta*), et ce décret fut confirmé plus tard dans l'assemblée nationale des Sviar à Upsala (*Thing allra Svia*). Ancharius, profitant de cette tolérance, légalement octroyée, pour continuer ses travaux, envoya d'autres missionnaires poursuivre le même but. Mais les semences de la foi paraissent avoir été jetées sur un terrain ingrat et inculte, car les écrivains ecclésiastiques assurent que longtemps après la mort d'Ancharius on ne trouvait en Suède ni un seul prêtre Chrétien, ni aucune trace de la nouvelle religion (1).

En 854, revenu en Danemark de sa seconde mission en Suède, Ancharius apprit la mort de son ami Erik Ier. Il eut pour successeur au trône son fils Erik II, sous lequel la noblesse, qui gouvernait en son nom, représentant la nouvelle religion comme la cause incessante de toutes les calamités qui affligeaient la terre, souleva le peuple contre les Chrétiens. Leur aversion s'augmentait encore de la haine qu'ils portaient aux Francs et aux autres nations du Sud qui en reconnaissaient le culte. Le Christ fut considéré comme le Dieu de leurs ennemis; Odin,

(1) Rembert, S. Anchar. Vita, lib. XX-XXIX.

Thor, Freyer, et les autres Æsir, comme les Divinités protectrices de la grande famille nationale du Nord, qui faisaient cause commune avec eux par les liens d'une même origine, d'un même langage, et d'une même religion. Mais cependant, par une cause encore inconnue, l'opinion tourna subitement en faveur de la nouvelle religion. Ancharius, prié de visiter encore une fois le Jutland, où le Roi le reçut les bras ouverts, poursuivit sans relâche et avec succès l'œuvre difficile et sainte de convertir les Païens.

Ancharius dépensa le reste de sa vie dans des œuvres de charité. Il fonda des cloîtres, des écoles, des hôpitaux; visita, avec une infatigable activité, chaque partie de son immense diocèse, et, quand enfin l'âge le força de ralentir, quoique à regret, ses devoirs actifs, il se soumit à ces pratiques de mortifications personnelles qui, à cette époque, étaient considérées comme si méritoires. Saint Martin, de Tours, fut son patron quant à la sainteté de son caractère; il portait toujours sur lui un cilice et l'habit monastique de son ordre. La règle de sa vie fut celle de Saint-Benoît, et jamais il ne profita du privilége de sa dignité ecclésiastique pour réclamer en sa faveur une exception aux rigueurs les plus sévères. Dans ses tournées épiscopales, avant de prendre son frugal repas, il servait toujours le pauvre à sa table, et se retirait souvent du monde suivi de quelques religieux dans le couvent de Ramslo. Il s'étudia même à dédaigner l'amour de la renommée, cette faiblesse des grands esprits, dont son âme

ardente était naturellement avide, et qu'il sut toujours sacrifier aux motifs plus élevés et plus purs qui le faisaient agir. Il mourut, en 865, à l'âge de soixante-quatre ans, et fut bientôt canonisé par l'autorité du Pape. Sa mémoire fut honorée par l'institution de festivals; de magnifiques châsses furent construites pour l'adoration du nouveau saint, et les églises et les cloîtres s'appliquèrent à perpétuer son saint nom. Ancharius fut adoré comme le saint tutélaire des nations du Nord, jusqu'à l'époque de la réforme, et mérite encore aujourd'hui leur reconnaissance et leur vénération, car il les délivra d'une superstition sanglante et barbare, et fut le bienfaiteur qui leur ouvrit pour toujours les portes de la civilisation (1).

(1) Münter, Kirchengeschichte, t. I, pp. 232, 234, 278, 310, 321.

CHAPITRE X.

Expédition des fils de Ragnar Lodbrok en Angleterre. — Défaite et mort du roi Ella. — Conquête de la Northumbrie. — Mort d'Edmund, roi des Angles de l'Est. — Conquête de ce peuple. — Guerres entre Alfred, roi des Saxons de l'Ouest, et les hommes du Nord. — Paix entre Alfred et Godrun, par laquelle on confirme les Danois dans la possession définitive de l'Anglie de l'Est. — Invasion de l'Angleterre par Hastings le Jeune. — Lutte opiniâtre entre Alfred et Hastings. — Ce dernier est enfin chassé de l'île.

Pendant qu'Ancharius et ses successeurs portaient dans les régions ténébreuses du Nord la lumière douce et bienfaisante de l'Évangile, les Vikingar allumaient les torches de la destruction autour des côtes et des îles de l'Europe, depuis le détroit de la Baltique jusqu'au détroit de Gibraltar (866-867). Une expédition conduite par huit Rois et vingt Jarls, formée des différentes nations et tribus composant la Scandinavie, se dirigea vers l'Angleterre pour venger la mort cruelle de Ragnar Lodbrok (1). Parmi ces chefs se trouvaient les fils, ou selon d'autres historiens, les petits-fils du roi Ragnar (2). Les Sagas

(1) Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 263.
(2) Müller, Saxo og Snorres Kilder, p. 365.

du Nord et les Chroniques Anglo-Saxonnes ne s'accordent pas sur leur nom ; mais,—quelles que soient les différences chronologiques qui obscurcissent leur histoire si féconde en événements, et faisant la part de la couleur poétique répandue sur leurs actions par les Skalds et les Sagas du Nord, — il y a identité parfaite entre les personnages et les faits.

D'après les Sagas, les fils de Ragnar étaient à combattre dans les royaumes du Sud (Sudr-ríki) lorsque leur royal père fut tué en Northumbrie. A leur arrivée en Danemark, ils apprirent par les envoyés d'Ella, chargés d'apaiser leur colère et de prévenir les hostilités, les premières nouvelles de sa mort tragique. Les messagers du Roi Anglo-Saxon les trouvèrent à table dans leur palais. Ils entrèrent et approchèrent du siége d'Ivar. Sigurdr-l'Œil-de-Serpent (Snogöje) jouait aux échecs contre Huitserk-le-Brave, tandis que Björn-aux-Côtes-de-Fer polissait la poignée de sa lance sur les dalles du palais. Les messagers saluèrent Ivar avec le respect qui lui était dû, et lui dirent qu'ils étaient envoyés par le roi Ella pour lui annoncer la mort du Roi son père. A ces mots, Sigurdr et Huitserk suspendirent leur partie pour prêter à ce récit une oreille attentive ; Björn était au milieu de la salle du festin, appuyé sur sa lance. Ivar les interrompit bientôt pour leur demander de quelle manière était mort son père ; ce que les messagers racontèrent, en remontant à sa première descente en Angleterre. Quand ils arrivèrent aux paroles prononcées par le Roi expirant : « Combien les jeunes oursons rugiraient s'ils connaissaient le genre de mort

du vieux sanglier ! » Björn saisit si violemment la poignée de sa lance, qu'elle en conserva l'empreinte de ses doigts, et, le récit terminé, il la brisa en morceaux. Huitserk serrait si convulsivement son échiquier que le sang jaillit de ses mains. Sigurdr était si absorbé dans l'attention qu'il prêtait à ce récit, qu'il se coupa un doigt jusqu'à l'os avec le couteau dont il se servait pour se faire les ongles. Ivar surtout, dont la physionomie, tantôt pâle, tantôt colorée, indiquait une anxiété secrète et profonde, s'efforçait de maîtriser son indignation.

Huitserk-le-Brave, qui le premier rompit le silence, proposa de commencer la vengeance par la mort des messagers ; mais Ivar s'y opposa, leur ordonna de se retirer et d'aller où bon leur semblerait, les assurant, du reste, qu'ils recevraient tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Leur mission étant terminée, les messagers d'Ella traversèrent la salle, allèrent rejoindre leurs vaisseaux, et le vent étant favorable, retournèrent sains et saufs près d'Ella lui rendre compte du résultat de leur voyage. Le Roi, instruit de la manière dont avait été reçu son message, se rassura, croyant qu'aucun de ces princes n'était à craindre pour lui : Ivar seul, de tous ses frères, pouvait être à redouter (1).

Les Sagas du Nord et les chroniques Anglo-Saxonnes sont d'accord sur le reste de l'histoire, excepté que les dernières font descendre les hommes du Nord dans l'est de l'Angleterre, avant de commencer l'attaque de la Northumbrie, et que les pre-

(1) Torkelin, Fragments of English and Irish History, pp. 11-25.

miers représentent Ivar livrant traîtreusement à ses frères le roi Ella, pour lequel il professait la plus vive amitié. Ayant hiverné dans l'Est-Anglie, ils remirent à la voile au printemps suivant (867) pour attaquer le roi Ella, qui avait usurpé à Osbert le trône de Deira. Les deux concurrents formèrent une alliance et réunirent leurs forces contre l'ennemi commun. La bataille eut lieu à York, et les Anglo-Saxons furent mis en déroute. Les fils de Ragnar appliquèrent à Ella, leur prisonnier, la peine du talion, et lui rendirent la mort cruelle et barbare infligée à leur père. Fidèles à une coutume étrange, — horrible ! — des sauvages Vikingar, ils ordonnèrent qu'à l'aide d'un fer rouge, on figurât sur le dos d'Ella la forme d'un aigle ; les côtes furent séparées du dos, et les poumons retirés par cette sanglante ouverture (1).

« Oh ! étrange résignation ! foi sublime dans une cou-
» tume barbare et sanguinaire ! Elle rend l'âme insensible :
» — insensible pour punir, insensible à la souffrance,
» insensible à la vue de la mort ! — Autour de la poitrine
» empoisonnée de Ragnar se roule la couvée de vipères ; de
» ses longs anneaux elle enlace ses blessures saignantes !
» Et lui, que fait-il pendant ce temps ? Fanatique dans sa
» croyance, il entonne son chant de mort, et vit de sa re-
» nommée passée ! Il espère prendre bientôt part aux com-
» bats du Valhalla, — cette récompense céleste des héros
» morts glorieusement ; — et lorsque ses enfants vengeaient
» son trépas, lorsque, dans la maison du bouclier, ils fai-
» saient figurer sur les côtes déchirées de leur ennemi
» l'image d'un aigle déployant ses ailes immenses, ils espé-

(1) Langebek, Script. Rer. Dan. 269. — Turner's Hist. Anglo-Saxons, vol. II, p. 323. — Suhm, Historie af Danmark, t. II, pp. 263-266.

» raient aussi boire un jour l'hydromel dans le crâne d'Ella,
» comme récompense de leur courage (1) ! »

Depuis cette bataille, la Northumbrie cessa d'être royaume Saxon, et Ivar fut nommé roi de cette partie de l'Angleterre, possédée jadis par ses ancêtres, et dans laquelle il avait fait de fréquentes excursions.

Les hommes du Nord, établis définitivement dans cette partie de l'Angleterre, traversèrent l'année suivante (868) l'Humber en Mercie, et y passèrent l'hiver. Le roi de Mercie fit un appel aux Saxons de l'Ouest pour repousser l'invasion; Ethelred et le jeune prince Alfred, alors âgé de vingt ans, firent cause commune avec lui. Les Danois confièrent leur défense aux murs épais de Nottingham, que les Anglo-Saxons furent incapables de forcer; une trêve fut conclue, aux termes de laquelle les premiers devaient se retirer à York, et les Rois de Wessex rentrer dans leur territoire. Favorisés par cette politique malheureuse et ce système temporiseur qui croyait réussir en gagnant du temps, ces usurpateurs barbares conservèrent le droit de descendre à leur volonté dans l'île pour devenir un jour dangereux à tous les royaumes Anglo-Saxons (2).

Deux années plus tard, ils descendent l'Humber et débarquent dans le Lincolnshire. Ils brûlent les monastères, massacrent les moines, ravagent et pillent toute la contrée. Le Roi ne prend aucune mesure pour défendre son territoire; quelques Saxons, touchés de

(1) Southey.

(2) Turner, vol. II, p. 126.—Lingard's Hist. of England, vol. I, p. 223.—Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 273.

l'abandon de leur patrie, s'assemblent sous le commandement du brave comte Algar, et attaquent l'avant-garde des hommes du Nord, qui perdent trois de leurs rois dans la bataille; mais bientôt ils reçoivent des renforts, pendant que les rangs Saxons s'éclaircissent par la désertion; le peu qui reste de cette bande se réunit en un bataillon, ayant la forme d'un triangle et présente un rempart de boucliers impénétrables aux flèches des archers du Nord, tandis qu'ils repoussent de leurs lances les attaques des chevaux. Tant qu'ils conservèrent prudemment cette position, ils furent invincibles; mais le soir arrivant, les hommes du Nord simulèrent une panique, et les Saxons, rompant leur triangle, se mirent à leur poursuite. Tout à coup les Païens font volte-face, se rallient, et tombant sur leurs forces dispersées, les entourent de toutes parts. Les chefs, dont l'adresse et le courage sont paralysés par l'imprudence des soldats, font une résistance inutile et restent tous sur le champ de bataille. Les hommes du Nord poursuivent leur victoire, attaquent le monastère voisin de Croyland, massacrent l'abbé et ses frères, et livrent l'édifice aux flammes. Le jour suivant ils marchent sur Peterborough, détruisent son magnifique monastère, et brûlent la bibliothèque contenant des livres qu'on avait mis deux siècles à rassembler (1).

Le torrent de l'invasion les entraîna bientôt (870) vers l'Est-Anglie. Le trône de ce pays était alors occupé par Edmund, plus célèbre par ses vertus pai-

(1) Turner, vol. II, pp. 129-142. — Lingard's Hist. of England, vol. I, p. 226. — Suhm, Historie af Danmark, t. II, pp. 283-286.

sibles et passives, que par les qualités actives que l'époque réclamait. Le meilleur récit de sa fin tragique se trouve dans le petit livre qu'Abbo adressa à Dunstan, qui lui avait fait connaître toutes les particularités relatives à cet événement. Il donne à entendre que Dunstan, qui ne pouvait raconter ces détails sans avoir les yeux mouillés de larmes, les avait recueillis de la bouche d'un vieux soldat d'Edmund qui les avait donnés à l'illustre Athelstane, en affirmant sous serment leur sincérité (1).

Inguar, un des fils de Ragnar Lodbrok d'après les chroniques nationales, mais fils d'Ivar, et petit-fils de Ragnar, suivant les Sagas du Nord, s'avança à la tête d'une poignée d'hommes pour s'emparer par surprise d'Edmund, qui s'était retiré dans un petit village du comté de Suffolk; bien que son armée, commandée par un de ses comtes, eût été défaite, il n'avait pris aucune précaution pour assurer à l'avenir la défense de ses États. Inguar avança rapidement, entoura le prince imprévoyant, et le fit prisonnier; il fut chargé de fers, fustigé et torturé avant que la cruelle humanité d'Inguar ne mît fin à ses souffrances en le faisant décapiter (2).

Mathieu de Westminster nous donne dans son abrégé des chroniques Saxonnes un autre récit de la mort tragique d'Edmund. D'après cette légende : « vivait à cette époque, en Danemark, un homme « issu d'un sang royal, nommé *Lothbroc*, qu'une

(1) Acta Sanctorum, t. VII, p. 465-472. — Ed. Colog., 1575.

(2) Turner, vol. II, pp. 144-146

« violente tempête poussa au large un jour que, « dans une barque, il fauconnait sur les bords de « la mer; après avoir erré plusieurs jours, il vint « échouer sur la côte d'Angleterre, à Redham, dans « le Norfolkshire. Lothbroc fut bien accueilli par le « roi Edmund, auquel il raconta son histoire en « langue Danoise, qui, dit le moine, ressemble beau- « coup à la langue Anglaise. Sa beauté mâle et virile, « son adresse à la chasse lui concilièrent la faveur « d'Edmund, et excitèrent la jalousie de Beorn, « veneur du Roi, qui, l'attirant dans les profondeurs « des bois, l'assassina. L'instinct du fidèle chien de « chasse de Lothbroc, qui ne voulut pas quitter le « corps de son maître, fit découvrir le meurtrier; « il fut condamné à être exposé sur la mer dans le « même bateau qui avait apporté le chef des Danois « en Angleterre. Beorn dériva vers les côtes de Dane- « mark et tomba entre les mains des fils de Loth- « broc, auprès desquels il accusa Edmund d'être « l'auteur du meurtre de leur père. Hingvar et Hubba « jurèrent, par leurs « Divinités toutes puissantes, » « de venger sa mort. Ils envahirent bientôt après « l'Est-Anglie et tuèrent Edmund comme nous « l'avons dit ci-dessus (1). »

Malgré les fictions et les incidents invraisemblables de cette histoire, elles servent, du moins, à constater l'existence de traditions différentes, s'accordant toutes sur le fait historique de l'invasion de l'Angleterre par les fils de Ragnar Lodbrok, afin de venger la mort de leur père.

(1) Flores, Histor., p. 314.

Godrun, un chef du Nord, occupa le trône vacant de l'Est-Anglie, tandis qu'Inguar retournait en Northumbrie près de son frère Hubba. C'est à cette époque, s'il faut en croire les annales d'Ulster, qu'Ivar, roi de tous les hommes du Nord, vint d'Ecosse à Dublin avec deux cents vaisseaux chargés d'un riche butin et d'un grand nombre de captifs Anglais, Bretons et Pictes. A sa mort, arrivée en 872, il ordonna, disent les Sagas, que sur le lieu du débarquement habituel des aventuriers, on construisît un rempart élevé dominant la mer, et sous lequel son corps serait enterré, afin d'opposer à leurs attaques une barrière insurmontable. Les fils d'Ivar, Rois de Mer comme leur père, sont souvent cités dans les annales Islandaises postérieures (1).

Ce qui restait des envahisseurs de l'Angleterre se réunit sous le commandement d'Halfdan, un descendant de la race déjà si nombreuse du Ragnar poétique ou historique, et se mit en marche pour attaquer le royaume des Saxons de l'Ouest. Ethelwulf, comte de Berkshire, les battit à un village près de Reading. Dans ce combat fut tué Sidroc le vieux, qui avait commis en France tant de dévastations. Ethelred et Alfred, deux rois de Wessex, réunirent leurs forces à celles d'Ethelwulf, et attaquèrent les hommes du Nord à Reading; mais la mort du Comte décida la bataille et la retraite précipitée des Saxons de l'Ouest. Quatre jours après, ils rassemblèrent des forces

(1) Johnstone, p. 65. — Thorkelin, p. 29.

plus nombreuses, et rencontrèrent encore l'ennemi à Ashdown ou Ashenden ; après un combat long et désespéré, qui coûta la vie au plus jeune des Sidroc et à une foule de Jarls, les hommes du Nord furent complétement mis en déroute. Alfred se distingua dans cette bataille et dans une autre qui eut lieu quelque temps après. Ethelred reçut une blessure mortelle (1).

Alfred restait donc maître désormais (872) du trône des Saxons de l'Ouest. La conquête de la Mercie par les hommes du Nord inaugura malheureusement le commencement de son règne. Burhred, le roi Mercien, avait marché vers l'Ouest pour châtier les Kymri ou Bretons de naissance, que quatre siècles de domination Saxonne n'avaient pu subjuguer entièrement. A son retour, il trouva sa frontière de l'Est menacée par un ennemi plus redoutable, et se hâta d'acheter une paix précaire au prix de son or et de son honneur. En 874, les hommes du Nord quittèrent encore l'Est-Anglie, entrèrent en Mercie, où ils passèrent l'hiver et détruisirent le célèbre monastère de Repton, dans le Dersbyshire, sépulture ordinaire des monarques de Mercie. Burhred abdiqua bientôt après, abandonnant son peuple à la tyrannie des conquérants, et se retira à Rome, où il mourut dans le Collége Anglais élevé pour recevoir les pélerins ou voyageurs Anglo-Saxons. Ainsi s'éteignit la dynastie des rois Merciens, et l'Angleterre se vit divisée, en 876, entre les Bretons, qui se trouvaient encore dans les comtés de Galles et de Cornouailles,

(1) Turner, vol. II, pp. 152-157. — Lingard, vol. I, pp. 229, 250.— Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 291.

les Saxons de l'Ouest régis par Alfred, et les hommes du Nord qui avaient subjugué le reste de l'île (1).

Alfred appliqua son génie et son courage à paralyser et à prévenir les attaques des aventuriers (876). Les ressources épuisés de son royaume affaibli le forcèrent d'accepter une trève temporaire qu'il acheta à prix d'argent. De leur côté, les Barbares, pour gage de leur bonne foi, jurèrent par les bracelets consacrés à Odin, serment le plus sacré, qu'ils ne donnaient jamais en vain,—disaient-ils,—et qu'ils n'avaient point engagés jusque-là. Alfred exigea de plus un serment sur les reliques Chrétiennes; mais ils prouvèrent bientôt leur mauvaise foi, et le peu de cas qu'ils faisaient de leurs promesses en s'emparant par surprise de son camp dans une attaque nocturne (877). Le Roi eut alors recours à des moyens plus dignes et plus efficaces pour répondre à cette trahison; il fit construire des galères et de longs bateaux, mêla ses sujets inhabiles dans l'art de la navigation avec tous les écumeurs de mer qu'il pût enrôler, à quelque nation qu'il appartinssent. Ces derniers paraissent avoir servi avec fidélité et contribué matériellement à la défense des côtes (2).

Les historiens nationaux ont sévèrement blâmé la conduite d'Alfred en achetant si souvent la paix; ils ont contesté son courage en ne repoussant pas par l'épée leurs attaques réitérées. Il fut bientôt obligé de fuir (878) et de se cacher pour sauver sa vie pendant que son royaume devenait la proie facile de

(1) Suhm, Historie af Dan., t. II, p. 307.

(2) Turner, vol. II, pp. 158-168. — Lingard, vol. I, p. 241.

l'ennemi conquérant. Les moines chroniqueurs de l'époque attribuent ses infortunes à ses péchés, et quelques uns de ses prêtres lui reprochent d'avoir méconnu les plaintes et les souffrances de son peuple, crime qu'il ne pouvait expier que par des aumônes et des larmes de repentir. Asser lui-même, son ami et son biographe, — tout en avouant, presque malgré lui —, que ses infortunes « étaient *presque* méritées, » prouve, et en cela il se montre plus rationnel que les autres, que le mépris et la perte d'affection de ses sujets furent la conséquence et la punitiou naturelle de sa négligence pour ses devoirs de Roi. Quoi qu'il en soit, le fait certain c'est qu'il fut obligé de quitter son palais, déguisé en guerrier Saxon, qu'il erra dans les bois et les marécages de Somersetshire, où il trouva enfin un refuge dans la cabane d'un porcher; là il se fit passer pour un serviteur du Roi, qui fuyait la colère de l'ennemi et cherchait un asile. Le paysan accueillit le Roi déguisé, et l'employa accidentellement aux soins domestiques de son intérieur. Là se passa l'anecdote d'Alfred et de la femme du porcher (1), et ce fut dans le silence et la misère qu'il médita sur les moyens de réparer ses infortunes et celles de sa patrie.

(1) La femme du porcher pria son hôte de surveiller, en l'absence de son mari, la cuisson des pains ou gâteaux qu'elle plaçait dans le four. Mais le Roi était si absorbé dans ses méditations qu'il oublia les recommandations. Les pains furent brûlés et la négligence du Roi fut sévèrement tancée par la langue de la femme. Alfred, remonté sur le trône, aimait à raconter cette histoire au milieu d'un cercle d'amis, et cette anecdote fut célébrée en vers latins :

Urere quos cernes panis, gyrare moraris,
Cum nimium gaudes hos manducare calentes.

Lingard, vol. I, p. 245.

Une circonstance favorable arrivée à cette époque vint rallumer son courage et fortifier ses espérances. Un frère des chefs du Nord Inguar et Hafdan, que l'on suppose être Ubba, revenant avec sa flotte d'une excursion dans les Galles méridionales, et passant près du château de Kinwith, dans le Devonshire, seul refuge dans ce pays des Saxons de l'Ouest, eut l'idée de bloquer cette forteresse réputée inexpugnable, et de prendre par famine sa petite garnison. Odun, le chef Saxon, ne vit d'autre moyen d'échapper à ce péril qu'en faisant une sortie la nuit, et se jetant avec le courage du désespoir sur les tranchées, pénétra dans la tente d'Ubba, qui fut tué avec la plus grande partie de sa troupe. Les Saxons recueillirent un immense butin, parmi lequel était le fameux étendard magique de *Reafan*, dont la perte fut un présage fatal pour les hommes du Nord. Cette bannière, surmontée d'un corbeau, avait été brodée au métier dans une demi-journée par les sœurs d'Hubba, filles de Ragnar. L'oiseau agitait, dit-on, ses aîles quand les Danois devaient conquérir, mais restait immobile lorsqu'ils étaient menacés d'une défaite (1).

Encouragé par cet incident, Alfred se prépara à prendre l'offensive. A cet effet, il fortifia l'île marécageuse dans laquelle il s'était retiré, et où l'avaient rejoint sa femme, ses enfants et une petite troupe d'amis; de là, il faisait des sorties fréquentes, harcelant sans cesse les aventuriers et les inquiétant par des escarmouches réitérées; il préludait ainsi à la déli-

(1) Turner, vol. II, pp. 189-196. — Lingard, vol. I, p. 247. — Suhm, Historie af Dan., t. II, 328-329.

vrance de sa patrie, en familiarisant sa troupe peu nombreuse, mais fidèle, à cette espèce de guerre irrégulière, tandis que la chasse, la pêche, et le pillage sur l'ennemi, lui fournissaient les moyens d'existence. Il employait ses loisirs à s'instruire, et acquit des connaissances telles que les Rois, ou même les Clercs de cette époque en possédaient rarement, et par une abnégation touchante il partageait son pain avec le pauvre qui mendiait à sa porte (1).

Le Roi, ayant formé le dessein de surprendre l'armée principale des hommes du Nord dans le Wiltshire, résolut de visiter leur camp à l'aide d'un déguisement. Il prit le costume d'un joueur de harpe. Sa passion pour la poésie et son talent en musique lui servirent merveilleusement et lui firent jouer son rôle avec succès; il obtint, dit-on, par ce moyen, l'entrée des tentes Danoises, approcha même de la table de leurs Rois, surprit leurs secrets, et observa attentivement la position de leur camp. On trouve encore au sommet de la montagne escarpée qui domine Eddendun ou Edrington, les traces des tranchées et des fossés qui entouraient le camp des Danois. Fatigués de leur isolement et de leur oisiveté, ils s'étaient répandus dans le village et dans la plaine voisine. Alfred avait eu, sans doute, connaissance de ce fait, puisqu'il résolut d'examiner en personne leur position. A son retour de l'île d'Athelney, il dépêcha des messagers

(1) On trouva dans cette île, dit M. Turner, une amulette en or, destinée à être mise autour du cou, avec cette inscription :

« Ælfred meg heht gewyrcan, »
Alfred me fit faire.

aux comtés environnants, annonçant à ses sujets qu'il était encore vivant et qu'il désirait les rassembler en bataille à l'Est de la forêt de Selwood. Ayant réuni une troupe suffisante pour justifier son entreprise et appuyer ses prétentions, Alfred se mit à sa tête, marcha à l'ennemi, le mit en déroute, joncha la plaine de cadavres, et poursuivit les fuyards jusque dans leurs retranchements. Étroitement bloqués, ils furent bientôt forcés par la famine d'implorer la générosité du vainqueur. Le souvenir de cette victoire est attesté par l'érection d'un monument très-curieux : c'est un cheval gigantesque taillé dans un banc de craie, qui existe encore au sud-ouest de la montagne d'Edrington (1).

Les conséquences de cette victoire furent une paix perpétuelle entre Alfred et le roi Godrun, qu'il confirma, non par les solennités habituelles et mensongères des serments et des gages, mais par une apostasie politique ou réelle. Il consentit, lui et douze de ses Jarls, à recevoir les eaux du baptême. Alfred fut son parrain et il reçut le nom d'Ethelstane. Il resta douze jours à la cour d'Alfred comme son hôte, et à son départ, reçut de magnifiques présents, avec la concession de toute l'Est-Anglie, qu'il divisa entre ses compagnons d'armes. Les guerriers se firent agriculteurs ; ils échangèrent leurs épées contre des socs de charrues, colonisant et cultivant la terre qui leur était concédée par un traité solennel. La frontière du royaume Danois fut limitée, depuis l'embouchure de

(1) Turner, pp. 196-204. — Suhm, Hist. af Dan., t. II, p. 329.

la Tamise, la rivière Lea à sa source jusqu'à Bedford, et le long de l'Ouse jusqu'à l'ancienne voie romaine appelée Watling-street (1). Il comprenait donc les comtés de Norfolk, Suffolk, Cambridgeshire, Essex et une partie de Hertfordshire, Bedfordshire et Huntingdonshire. Les deux Rois s'engagèrent à favoriser le Christianisme et à punir l'apostasie. Les Saxons et les Danois vécurent en paix; chaque membre des deux nations était réputé avoir les mêmes droits, car l'amende pour le meurtre de tout individu était la même, selon le rang de la personne. Un Thane du Roi, accusé d'homicide, devait être jugé par douze de ses pairs, et les autres par onze de leurs pairs et un *des hommes* du Roi (2).

Les événements justifièrent en partie, sinon complétement, cette politique d'Alfred d'opérer une fusion entre les deux peuples; et dans les circonstances difficiles où il se trouvait, ce fut sans doute le parti le plus sage qu'il eût à prendre. En effet, la colonie de Danois commandée par Godrun, refusa d'abord de secourir ou de faire cause commune avec leurs compatriotes pillards, et Alfred, rentré en possession de la contrée située au Sud de la Tamise, était désormais en mesure d'équiper une armée navale suffisante pour arrêter les incursions de Vikingar. Quinze ans s'étaient écoulés depuis sa restauration, lorsqu'il fut attaqué par un Roi de Mer, nommé Hastings, le même

(1) Wilkin, Leg. Anglo-Saxon. 47.

(2) Turner, vol. II, pp. 206-212. Le territoire cédé à Godrun avec la Northumbrie fut connu sous le nom de *Danelagh*, ou « *Loi Danoise.* » — Palgrave, vol. I, p. 132.

chef, suivant M. Turner, qui, aidé des fils de Ragnar, se distingua par ses ravages en France et dans le midi de l'Europe; c'est une erreur, car il était un des fils de l'Hastings qui avait ravagé la France, qui plus tard se convertit au Christianisme, et vivait tranquille en Neustrie à l'époque de son invasion par les Normands sous Rollo (1).

Le chef nommé Hastings, dont il est ici question, avait, en attaquant Alfred, des avantages incontestables et particuliers attachés à sa position : il était sûr au moins de la neutralité de ses compatriotes de Northumbrie et de l'Est-Anglie; il n'avait donc à lutter que contre les Saxons de l'Ouest et les Merciens. Mais les hommes du Nord établis en Angleterre furent loin d'observer la neutralité que le Roi était en droit d'attendre d'eux, et il eut besoin de tout son génie et de tout l'attachement de ses guerriers pour sortir seul de cette situation périlleuse. Hastings réunit dans le port de Boulogne, une grande flotte qu'il fractionna en deux divisions; l'une, sous son commandement, entra dans l'embouchure de la Tamise, pendant que l'autre effectuait un débarquement sur la côte sud-ouest de Kent. Alfred prit une position qui lui permit d'isoler les deux divisions des hommes du Nord, et de paralyser leurs communs efforts, tout en les éloignant du contact de leurs compatriotes établis dans l'Est-Anglie. Il résolut de faire une guerre *Fabienne* et de lasser la patience des aventuriers. Mais les conditions du service militaire établi chez les

(1) Suhm, Hist. af Dan., t. II, p. 332.—Dudon de Saint-Quentin, t. II, p. 76. — Roman de Rou, t. I, p. 72. Ed. de Pluquet.

Saxons rendit ce projet impraticable, car il ne put conserver plus longtemps son armée en campagne. Alfred la divisa donc en deux parties égales, dont l'une resta au service, pendant que l'autre fut autorisée à retourner dans ses foyers pour reprendre ses occupations ordinaires. Chaque Saxon, en âge de porter les armes, accomplit ainsi son service à tour de rôle, et par ce moyen Alfred offrait sans cesse à l'ennemi une troupe fraîche et disciplinée, dont le nombre ne diminuait jamais. Fatigué de cette guerre, qui se prolongeait sans offrir l'occasion de combattre, Hastings se retira tout à coup vers ses vaisseaux, pendant que sa principale troupe se dirigeait vers la Tamise, qu'elle croyait pouvoir traverser à gué, pour aller rejoindre ses compatriotes dans le comté d'Essex. Alfred, devinant ce projet, les poursuivit et les atteignit à Farnham, dans le comté de Surrey, les battit complétement, et ceux qui échappèrent à l'épée des Saxons se noyèrent dans la Tamise. Alfred poursuivit le reste des fuyards à travers le comté de Middlesex jusqu'à celui d'Essex, et les rejoignit dans l'île de Mersey, où il les assiégea avec une nouvelle levée de Saxons, le terme de service de l'ancienne troupe étant expiré.

Pendant ce temps, les colons Danois de la Northumbrie et de l'Est-Anglie équipaient deux flottes pour aider Hastings dans son projet de conquête du royaume de Wessex. Une centaine de leurs barques traversa le détroit de la Manche, et navigua le long des côtes méridionales, pendant qu'une autre division de quarante voiles croisait autour du nord de

l'île. Alfred fut alors obligé de voler à la défense des côtes occidentales. Hastings ayant quitté les bords de la Tamise, avait cherché un refuge assuré près de l'île de Canvay, en Essex ; mais, dans sa retraite, sa femme et ses enfants furent pris par les Saxons. Alfred força les enfants à être baptisés et les renvoya généreusement à leur père. Mais le barbare Hastings, loin d'être touché de cet acte de générosité, continuait toujours ses ravages ; protégé par la bonne position qu'il occupait dans Essex, il étendit le cercle de ses excursions, et marcha pour piller les frontières de Mercie. Pendant son absence, les Saxons qui avaient été laissés au siége de Mersey traversèrent Londres, et furent rejoints par leurs braves concitoyens. Ils attaquèrent les positions d'Hastings absent, forcèrent ses retranchements, brûlèrent tous ses vaisseaux, et rentrèrent à Londres avec de grandes dépouilles, emmenant les femmes et les enfants des barbares. Alfred rendit encore une fois à Hastings sa femme et ses enfants, qu'il renvoya chargés de riches présents, mais sans plus de résultat que la première fois. Le Roi de Mer était décidé à former en Angleterre un établissement durable, ou à y périr.

A son retour du Devonshire, en 895, où il avait repoussé l'invasion de l'ennemi, Alfred trouva Hastings qui avait ramassé les débris de son armée défaite, et qui élevait une forteresse redoutable à South Shobery, du côté sud-est d'Essex. Là il rassembla ses forces, qu'il augmenta de ses compatriotes du Nord de l'Angleterre, et des Vikingar qui rôdaient sur

les mers voisines. A la tête de cette troupe, il remonta la Tamise, puis marcha par terre jusqu'à la rivière de Severn, sur les bords de laquelle il se retrancha. Les Saxons vinrent l'y assiéger, et après avoir souffert toutes sortes de privations, ils s'échappèrent et se réfugièrent vers leur station navale en Essex, non sans avoir éprouvé de grandes pertes. Leur amour des aventures et du pillage, leur espoir de trouver une demeure solide et durable ailleurs que sur les flots, les poussa à la résolution désespérée de faire une nouvelle incursion dans le cœur de l'Angleterre. Ils confièrent leurs familles, leurs navires, leur butin à leurs amis et compatriotes de l'Est-Anglie, et marchèrent rapidement à travers la contrée jusqu'à Chester, qu'ils fortifièrent. Là, le Roi de Mer fut assiégé par Alfred, mais enfin, chassé de sa résidence, il poussa jusque dans les Galles-Nord, et, après avoir ravagé la contrée, retourna, par un détour à travers la Northumbrie et l'Est-Anglie, à sa position primitive de Mersey, en Essex. Après avoir traîné ses barques depuis la Tamise jusque dans la rivière Lea, il éleva une forteresse pour se défendre sur ce dernier fleuve, à vingt milles de Londres, près d'Hartford ou Ware. Là, il fut bloqué de nouveau par Alfred, qui interrompit tellement la navigation de la rivière qu'il rendit ses vaisseaux inutiles. Voyant leurs barques sans emploi, les hommes du Nord envoyèrent encore leurs femmes et leurs enfants dans l'Est-Anglie, et sortant tout à coup de leur camp, s'élancèrent à travers le cœur du royaume jusqu'à Severn, et se retranchèrent dans Bridgnorth. Ils

y passèrent l'hiver sans être inquiétés; mais les citoyens de Londres saisirent, enlevèrent, ou détruisirent leurs vaisseaux.

On était en 896, et Hastings luttait depuis trois ans contre Alfred. Mais il finit par céder devant le génie et la fortune de son illustre ennemi. Il licencia ses compagnons désespérés; quelques uns se retirèrent dans les colonies Danoises de la Northumbrie et de l'Est-Anglie, d'autres traversèrent les mers, cherchant de nouvelles aventures. Ceux qui s'étaient retirés au nord de l'Angleterre entreprirent encore, en 897, une expédition navale contre les côtes de Wessex. Pour les attaquer avec avantage, Alfred fit faire des bateaux plus larges que les leurs, et d'une construction supérieure même aux vaisseaux des Danois et Frisons, qui excellaient dans cet art; avec ces moyens, il réussit enfin, malgré de grandes pertes, à se débarrasser du reste des Vikingar, qui depuis si longtemps fatiguaient son peuple (1).

Hastings quitta l'Angleterre quelque temps après; mais sa vie et ses aventures sont désormais enveloppées du voile de l'oubli. S'il eût rencontré un ennemi dont l'esprit eût eu moins de ressources qu'Alfred, il aurait pu devancer la gloire de ce Normand, dont l'invasion en Angleterre fut plus tard couronnée de tant de succès. Le bruit de ses exploits servit à Guillaume-le-Conquérant pour réchauffer la valeur de ses guerriers avant cette bataille qui devait être si fatale au nom et à la nation Saxonne. Mais le génie

(1) Turner, vol. II, pp. 211-242. — Lingard, vol. I, pp. 262-269. — Palgrave, Hist. of England, vol. I, pp. 137-141.

militaire d'Hastings s'éclipsa devant celui d'Alfred, la gloire de son siècle, l'étoile matinale, le flambeau précurseur de la civilisation !

Après avoir délivré son pays du fléau des invasions étrangères, après avoir chassé les Vikingar au-delà des mers, converti les autres Danois au Christianisme et en avoir fait de paisibles sujets, excepté dans la Northumbrie et dans l'Est-Anglie, ce grand prince s'occupa de créer des institutions destinées à établir dans son royaume une police tutélaire, et à adoucir les mœurs de son peuple par l'influence salutaire des sciences et des lettres. Ces conquêtes sur la civilisation valurent bien, pour lui, les lauriers qu'il avait cueillis sur le champ de bataille. Le génie d'Alfred, considéré comme législateur et comme moralisateur de son peuple, peut être comparé à celui de Charlemagne, son devancier, par l'utilité, sinon par l'étendue et le résultat de ses travaux. Il ne lui manqua seulement qu'un théâtre plus vaste et plus en rapport avec ses desseins pour s'élever au niveau du plus grand homme du moyen âge (1).

(1) *Voyez* chapitre Ier, pp. 15-16, l'épisode d'Alfred, historien et géographe, au sujet de l'ouvrage d'Orosius et des découvertes d'Ohter.
(*Note du Traducteur.*)

CHAPITRE XI.

Règne d'Harald-Haarfager en Norwége.—Bataille d'Hafursfjord. — Ses rapports avec le roi Athelstane. — Ses efforts pour éteindre la piraterie. — Bataille de Brunanburh.—COMPLAINTE ANGLO-SAXONNE. — Saga d'Egill. — Les Normands continuent leurs invasions en France. — Siége de Paris.

Alfred eut pour successeur au trône des Saxons de l'Ouest son fils Édouard-le-Vieux. Ses droits légitimes furent contestés par Ethelwald, un des enfants d'Éthelbald, frère aîné d'Alfred, qui refusa de se soumettre à la décision suprême du Vitena-gemót. Il se réfugia chez les Danois de la Northumbrie, et sut tellement captiver leurs sympathies qu'ils le nommèrent Roi à York. Plus tard, en 905, il devint Roi de Mer, et, réunissant ses forces à celles des Danois de l'Est-Anglie, il ravagea la Mercie. Sa mort, arrivée dans un combat contre les hommes du comté de Kent, leva les obstacles qui s'opposaient à la paix entre les Anglo-Saxons et les Anglo-Danois. Mais la haine invétérée et instinctive des deux nations n'était qu'assoupie. Elle se réveilla bientôt, en 910, et se manifesta par des hostilités nouvelles. Ils ravagèrent tour

à tour, et par répésailles, les territoires les uns des autres, jusqu'à ce qu'enfin les hommes du Nord, surpris par Édouard, furent complétement battus dans une bataille où périrent des milliers de combattants. Les hommes du Nord perdirent plusieurs Jarls, puis Halfdan et Eowills, deux frères du fameux Inguar. Pour protéger ses possessions contre les invasions futures des Anglo-Danois, Edouard traversa l'île d'une enceinte continue de fortifications qui joignait le canal d'Irlande à la mer du Nord (918); et les Barbares furent battus de nouveau en essayant d'attaquer par mer le royaume Saxon. La monarchie Anglo-Saxonne s'accrut encore en force et en puissance par la réunion de la Mercie au comté de Wessex, qui eut lieu en 920, à la mort d'Ethelfleda, fille d'Alfred. Les Danois de l'Est-Anglie et de la Northumbrie reconnurent enfin son autorité souveraine, et se bornèrent à cultiver en paix les terrains qu'ils avaient acquis et colonisés en Angleterre (1).

La révolution opérée en Norwége à la fin du IXe siècle par Harald-Haarfager (Harald à la blonde chevelure) influa sensiblement sur le goût d'entreprise maritime. Avant son règne, la Norwége, comme toutes les autres contrées de la Scandinavie, était divisée en un grand nombre de tribus, ou districts indépendants, gouvernés chacun par son chef, son Jarl ou son Roi. Chacun avait en outre son assemblée populaire spéciale ou *Thing*, et fournissait son con-

(1) Turner, vol. III, pp. 1-18. — Lingard, vol. I, pp. 272-278. — Palgrave, vol. I, pp. 195-199.

tingent en hommes et sa part en barques pour les expéditions maritimes entreprises en commun, ou pour la défense générale de la contrée. Harald descendait de l'ancienne race des Ynglings de Suède, et son influence sur les autres petits rois de la Norwége avait été préparée depuis longtemgs par son père Halfdan, roi de Westfold. Harald les subjugua tous successivement, et réduisit sous sa domination toute la contrée depuis Finnmark jusqu'au cap Lindesnœs. La dernière tentative faite par les ennemis d'Harald pour s'opposer à son influence progressive, fut une confédération générale de tous les chefs Norwégiens indépendants. La lutte se termina en faveur d'Harald dans une bataille navale livrée à Hafursfjord, baie de Norwége, appelée aujourd'hui Stavengerfjord. Cette bataille est célébrée dans les Sagas et les complaintes du Nord comme ayant décidé du sort de la Norwége. Les deux partis furent secourus par des bandes nombreuses de Bersœrker et de Vikingar, par de vaillants champions et écumeurs de mer, pirates qui sillonnaient les mers du Nord, et profitaient de cette circonstance, féconde en événements, pour suivre tel ou tel étendard, selon qu'ils y étaient poussés par la vengeance, l'amour du pillage ou l'espérance d'une forte récompense. Le combat fut acharné, la victoire restait indécise; mais Harald, dont le navire élevé portant bannière royale et dragon en poupe, restait au centre de sa flotte, envoya contre l'ennemi son corps d'élite, composé de gardes-du-corps et de champions. Deux des rois confédérés périrent dans ce combat, le reste se sauva. Les uns se soumirent plus tard à

l'autorité du victorieux Harald, les autres furent exilés (1).

Snorre cite la complainte historique composée à cette occasion par un des Skalds Islandais d'Harald, nommé Thornbjörn Hornkloft.

« Entendez-vous retentir dans la baie d'Harfur, à l'écho
« sonore, le bruit de la bataille entre Kiötve-le-Riche et
« Harald-le-Brave? A l'Est voguent les vaisseaux de
« guerre ; les boucliers ciselés éclipsent les rayons du
« soleil, et le dragon de sa tête dorée orne les proues des
« navires.

« Les boucliers brillent de l'éclat le plus pur ; les épées,
« les cimeterres Celtiques étincellent au loin, et les chefs
« de l'Ouest amènent leurs vaisseaux (2).

« Entendez-vous le bruit de la cohorte, et ses mugisse-
« ments semblables à ceux d'un loup (3)? entendez-vous
« les cris sauvages des Champions (4) et le son retentissant
« de leurs cottes-mailles entrelacées?

« Guerriers redoutables et audacieux, ils veulent lutter
« avec *lui*, les orgueilleux! *Lui*, qu'ils veulent essayer de
« faire fuir; *lui*, le Roi conquérant des Rois de l'Est (5)!...
« Dès qu'il eut l'espoir de livrer la bataille, il fit avancer
« sa flotte belliqueuse ; combien de boucliers furent brisés
« avant qu'Haklángr ne soit blessé (6)!

(1) Snorre, Haralds Saga ens Haarfagra, cap. XIX. — Schœning, Norges Riges Historie, t II, p. 91.

(2) Cimeterres de l'Ouest, c'est-à-dire de Bretagne et d'Irlande. — Épées de Valland, c'est-à-diro de France.

(3) *Ulhédnar*, guerriers revêtus de peaux de loups.

(4) Bersœrker.

(5) Harald, « le roi des hommes de l'Est qui demeurait à Utstein, » serait la traduction littérale de l'original. Les Islandais appelaient les Norwégiens hommes de l'Est (*Austmanna*), et c'est le nom que leur donnait aussi le peuple de Bretagne et d'Irlande.

(6) Harald aborda le navire d'Haklángr, fils de Kiötve, un des confédérés les plus importants, et sa défaite décida de la bataille.

« Le fier Kiötve s'enfuit alors devant le Roi des hommes « à la belle chevelure, invitant les îles à protéger sa fuite. « Les guerriers blessés dans le combat, étendus presque « sans vie sous les bancs des rameurs, déploraient la perte « de la lumière.

« Les guerriers, honteux de leur défaite, jetant derrière « eux leurs boucliers brisés dans la bataille, se hâtaient de « retourner dans leurs foyers. Ils fuyaient précipitamment « loin de la baie d'Harfur; ces brigands des montagnes de « l'Est se réfugiaient sur le Jardar et vidaient leurs coupes « remplies de l'hydromel le plus pur.

Les conquêtes d'Harald donnèrent naissance, comme nous l'avons déjà dit (1), à la colonisation de l'Islande, des Orcades et du Shetland, contrées dans lesquelles vinrent s'abriter tour à tour, loin de son bras victorieux, les Rois, les Jarls révoltés qui refusaient de reconnaître ou de subir sa puissance, et les Vikingar, qui méprisaient ses lois contre la piraterie. Ces derniers continuèrent donc leurs excursions maritimes; ils changèrent seulement le théâtre de leurs ravages et dévastèrent chaque côte et chaque île de l'Océan septentrional. L'infatigable Harald les poursuivit jusqu'au fond de ces retraites inaccessibles, et les attaqua dans leurs embuscades. Il subjugua toutes ces îles, excepté l'Islande, et étendit son empire jusqu'à l'île de Mann, où régnait depuis longtemps une dynastie Normande. Harald établit sur toutes ces contrées ses propres Jarls, imposant en retour une sorte de dépendance féodale, relevant de lui comme seigneur suzerain. Bien que Barbare, Harald n'était pas un simple aventurier; ce fut un des hommes les plus remarquables de l'âge héroïque, il aspirait même

(1) Chap. 3.

au double titre glorieux de civilisateur et de législateur. Son intérêt personnel, combiné avec les motifs politiques, lui fit adopter des mesures sévères pour extirper la guerre privée, réprimer la piraterie et arrêter les expéditions par terre, entreprises dans un but de pillage et de maraude. Tels furent les grands obstacles apportés à la civilisation, et qui eurent pour conséquence d'entretenir toujours l'esprit d'insubordination et de résistance à son autorité, comme unique souverain de la monarchie compacte qu'il avait résolu d'établir (1).

On a pensé que, sous ce rapport, Harald fut en quelque sorte influencé par l'exemple d'Athelstane, qui avait succédé à Edouard-le-Vieux comme roi des Anglo-Saxons. Si l'on en croit les historiens Anglais, il existait déjà depuis longtemps des rapports d'amitié et de courtoisie entre les deux rois. Dans sa jeunesse, en 931, Athelstane avait visité la Norwége. Le chef des hommes du Nord, envoyant son fils Hakon pour être élevé à la cour d'Athelstane, fit présent au roi Anglo-Saxon d'un vaisseau magnifique à la proue étincelante, aux voiles couleur de pourpre, et ceint intérieurement de boucliers dorés. En retour, Athelstane donna à Hakon une épée magnifique, à poignée en or, à la lame d'une trempe remarquable, qu'il garda jusqu'à sa mort. Le jeune prince fut baptisé dans la foi chrétienne, et sa conversion fit germer plus tard en Norwége les premières semences du Christianisme (2).

Le récit donné par Snorre sur les rapports qui exis-

(1) Snorre, Haralds Saga ens Haarfagra, ch. VI, XX, XXI.
(2) Turner, vol. III, p. 87.

taient entre les deux rois diffère quelque peu de celui qui précède, surtout dans les motifs qui amenèrent ces échanges. Selon lui, ce ne furent pas des présents d'amitié et des marques d'estime entre Harald et Athelstane, mais au contraire des occasions de défi, destinées à prouver l'infériorité de celui qui recevait. Il ajoute qu'Athelstane envoya une députation offrir une épée au roi de Norwége, et lorsque l'ambassadeur la remit entre les mains d'Harald, il en tourna la poignée vers sa poitrine; le Roi l'ayant imité dans ce geste, le messager s'écria : « Tu as pris l'épée comme « le voulait le roi mon maître, car celui qui prend « l'épée d'un autre par la poignée devient son homme « lige, et lui doit, comme tel, obéissance. » Harald dissimula sa colère, résolu à se venger un jour de cette insulte. Or, l'été suivant, il envoya en Angleterre Hakon, le fils d'une esclave, sa concubine, sous la garde d'un officier; l'enfant se jetant aux pieds d'Athelstane, lui dit : « Harald vous ordonne de « nourrir son fils illégitime. » Justes représailles de l'insulte première, « car, » dit Snorre, « celui qui « élève l'enfant d'un autre se reconnaît son inférieur « en dignité. » Le premier mouvement d'Athelstane fut de tuer l'enfant; mais, revenu à des sentiments plus calmes et plus dignes de lui, il éleva le fils d'Harald, qu'il avait reçu d'un manière si étrange, l'initia dans la foi chrétienne, et l'honora plus tard de plusieurs marques de faveur (1).

Quoi qu'il en soit, nous préférons, comme plus

(1) Snorre, Haralds Saga ens Haarfagra, cap. XLI-XLIII,

probable, le récit simple et naïf donné par Thiodrek, chroniqueur Norwégien : qu'Hakon ne fut envoyé par son père Harald à Athelstane, roi d'Angleterre, que pour y être initié aux habitudes et à la langue de la nation (1).

Harald eut plusieurs femmes et une nombreuse postérité. Avant sa mort il partagea son royaume, léguant la principale portion de ses État à son fils Erik, et le reste à ses autres enfants. Mais la tyrannie d'Erik, qui devait être bientôt fratricide, poussa le peuple de Norwége à secouer son joug odieux. L'espérance de la nation reposait désormais sur le jeune prince Hakon, qui seul pouvait cicatriser toutes les souffrances, ranimer tous les cœurs, et qui revenait d'Angleterre avec des forces nombreuses fournies par Athelstane, son père adoptif. Une tempête força la flotte de dériver jusque sur les côtes au sud de la Norwége, où Hakon débarqua; il fut aussitôt choisi par le peuple, qui, ayant chassé son frère Erik le tyran, l'appela pour occuper le trône (2).

Quelque temps avant cet événement, Athelstane avait subjugué le royaume Danois établi en Northumbrie, et l'avait ajouté à sa monarchie. En 934, le successeur d'Ivar s'étant enfui en Écosse, où il avait été reçu par Constantin, alors roi des Scots, Athelstane poursuivit le fugitif, et ravagea les frontières et les côtes de l'Écosse. Une ligue générale se forma contre le roi Anglo-Saxon, à la tête de laquelle figurait Olaf, le même prince qui prétendait au trône

(1) Theodoricus, de Reg. Vetust. Norvagic., cap. II, p. 7.
(2) Snorre, Saga Hakonar Goda, cap. 1-111.

de Deira, et qui descendait en ligne maternelle de Ragnar Lodbrok. Bien que les annales Anglo-Saxonnes le représentent sous le nom d'*Onlauf*, comme un prince fugitif, il paraît avoir été un Roi des Œstmen ou de la dynastie Ostman, d'Irlande. Quelques princes de la principauté de Galles, de la race originaire Bretonne de Kymri, et les Danois établis en Northumbrie et dans l'Est-Anglie, se joignirent à Olaf. Athelstane se vit donc forcé, pour défendre sa couronne, de combattre cette ligue formidable, grossie des Vikingar et d'autres aventuriers du Nord, guettant toujours les occasions de pillage. Il se prépara à résister aux attaques des confédérés en engageant à son service Thorolf et Egill, deux héros Islandais dont nous avons déjà parlé. La querelle se vida, en 938, dans un lieu de la Northumbrie appelé Brunanburh, dont on ne peut préciser exactement la position. On trouve de nombreux détails des diverses circonstances de cette bataille dans les vieux chants composés par les Anglo-Saxons pour célébrer leur victoire, et dans les Sagas d'Islande racontés dans le style particulier à ces différentes compositions : en comparant les principaux faits provenant de ces deux sources, et les rapprochant des autres récits généraux, le savant historien des Anglo-Saxons a donné à ses lecteurs un récit pittoresque et intéressant de cette bataille (J), qui eut une influence décisive sur les destinées de l'Angleterre (1).

(1) Turner, vol. III, pp. 23-34. — *Voyez* aussi Palgrave, History of England, vol. I, pp. 207-211. — Langebeck, Script. Rer. Danic., t. II,

Toutes les nations du Nord, — les Saxons, les Danois, les Norwégiens, le Scots, les Pictes et les Irlandais—se rencontrèrent dans cette bataille meurtrière, et assouvirent leurs haines héréditaires dans le sang les unes des autres.

Le Saga d'Egill s'étend avec plus de complaisance que la chronique Anglo-Saxonne sur le courage et les exploits de cet aventurier et de son frère Thorolf, qui fut tué dans le combat, mais dont Egill vengea de suite la mort par celle du prince Anglais Adels (1). Quelles que soient du reste les légères différences qui existent dans les récits de ce combat fameux, tous les historiens de ce temps-là sont d'accord sur ses conséquences importantes. Cette victoire éleva Athelstane au niveau des premiers souverains de l'époque, et agrandit sensiblement l'influence de la nation Anglo-Saxonne. En fait, on peut considérer Athelstane comme le fondateur réel de la monarchie Anglaise telle qu'elle existait avant la conquête; car Egbert n'eut aucune prétention à ce titre, et Alfred, à l'époque où il régna sur la nation Anglo-Saxonne, ne possédait qu'une portion du territoire, et non le royaume d'Angleterre dans son étendue actuelle. Athelstane, en subjuguant les royaumes Danois, de

p. 421. — Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 589. — Geijer, Svea Rikes Häfder, t. I, p. 570, note 4.

La chronique Angle-Saxonne a conservé le chant composé en l'honneur de cette victoire mémorable. *Voyez* le chant tout entier (Notes et Éclaircissements, note J) emprunté à M. Du Méril, Histoire de la poésie Scandinave, pp. 414-418. *(Note du Traducteur.)*

(1) Egills Saga, pp. 269-299.—Havniæ, Sumpt. Legati Arna-Magnœani, 1809.

Northumbrie et d'Est-Anglie, dont Alfred fut forcé de tolérer l'existence, devint le souverain de toute l'Angleterre, soumis aux seules restrictions qu'imposaient les lois et les coutumes, et plus encore l'esprit indépendant du peuple auquel il commandait (1).

Olaf fut plus heureux dans sa rivalité avec Edmund-le-Vieux, frère et successeur d'Athelstane. En 941, le Roi des hommes du Nord équipa une nouvelle flotte d'expédition; il quitta l'Irlande, débarqua en Northumbrie, où il fut nommé Roi par le peuple, mélange de plusieurs nations. Il partit d'York, rencontra et battit Edmund, d'abord à Tamworth, puis après à Leicester. Grâce à l'intervention des archevêques d'York et de Canterbury, les deux Rois conclurent une paix aux termes de laquelle Edmund rétrocédait aux hommes du Nord toute cette partie de l'Angleterre située au Nord de la voie Romaine appelée Watling street, se réservant seulement les comtés du Sud, à la condition que celui des deux monarques qui survivrait serait Roi de toute l'Angleterre. Olaf mourut l'année suivante (942), et Edmund profita de cette clause du traité pour reprendre la Northumbrie, d'où il chassa les hommes du Nord et repeupla la contrée de Saxons (2).

(1) Turner, vol. III, pp. 35-38.—Lingard, vol. I, p. 291. M. Palgrave pretend cependant que les États Anglo-Saxons ne formèrent jamais complétement un seul royaume, antérieurement à la conquête Normande. Avant cet événement ils constituaient plutôt une confédération féodale, un réseau d'État qui, bien que réuni accidentellement sous un seul Roi, ou « Basileus », ne formait pas une monarchie complète, suivant le sens que nous donnons à ce mot dans nos idées modernes, puisqu'il fallait que son autorité fût reconnue séparément dans chaque État, et que chacun possédait ses lois et ses coutumes distinctes. Vol. I, pp. 229-230.

(2) Turner, vol. III, pp. 106-109.—Palgrave, vol. I, pp. 221-223.

Mais, pendant ce temps, les aventuriers du Nord continuaient leurs ravages habituels sur les côtes et dans l'intérieur de la France. En 864, un an après la trève conclue avec eux, Charles-le-Chauve convoqua à Pistes, sur les bords de la Seine, une diète ou *Plaid*, afin de délibérer sur les mesures à prendre pour mettre le royaume à l'abri des invasions futures des Normands. Jusque là ces derniers avaient reçu aide et secours des grands vassaux de la couronne, qui étaient en hostilité ouverte ou cachée avec Charles. Son frère Pepin II, roi d'Aquitaine, échappé du monastère où il avait été renfermé, avait rejoint les Barbares et fait cause commune avec eux. Fait prisonnier, il fut condamné à mort comme coupable de trahison et de connivence avec les Païens ennemis du royaume; cette peine fut encore commuée en un confinement perpétuel dans un couvent. La diète décida que toutes les forteresses particulières seraient rasées, que l'on construirait des fortifications régulières pour protéger la ligne de la Seine contre les Normands, et déclara coupable de haute trahison quiconque leur fournirait des hommes et des chevaux (1).

Ethelbald, roi des Saxons de l'Ouest, avait épousé la veuve de son père, Judith, fille de Charles-le-Chauve, et, à la mort de son second mari, elle s'était retirée en France à la cour de son père. Sa beauté, qui n'avait pas encore perdu tous les charmes de la

(1) Depping, Histoire des Normands, t. I, pp. 187-188. — Capefigue, sur les invasions des Normands, pp. 140-144. — Sismondi, Histoire des Français, t. III, pp. 164-170.

jeunesse, toucha le cœur de Baldwin, comte de Flandre, surnommé Bras-de-Fer. La princesse, dont la conduite en Angleterre avait déjà excité la colère de Charles, céda aux sollicitations du comte, consentit à un mariage secret, et s'enfuit avec lui à l'aide d'un déguisement. Son père furieux les poursuivit de sa vengeance, à laquelle l'Église vint ajouter encore les foudres terribles de l'excommunication. Le couple se retira à Rome et trouva moyen d'intéresser le Pape en sa faveur. Nicolas intercéda auprès de Charles pour obtenir son pardon, laissant entrevoir que Baldwin, poussé par le désespoir, pourrait faire cause commune avec les Normands, et compromettre ainsi la sûreté du royaume. Le Roi consentit à oublier cette offense; le mariage fut légalement célébré, et Charles investit Baldwin du comté de Flandre, dont il augmenta le territoire. Il comprenait alors toute la côte qui s'étend depuis l'Escaut jusqu'à la Somme, et toute la contrée depuis la Sambre jusqu'à la mer. La Flandre fut ainsi complétement séparée de la monarchie des Francs; et tant que vécut et régna Bras-de-Fer, ce fief riche et étendu fut à l'abri des incursions des barbares du Nord (1).

La résistance passive des princes de la race Carlovingienne qui succédèrent à Charles-le-Chauve, n'était pas de nature à arrêter les progrès des Normands. Leurs incursions vers la Loire et la Seine étaient accompagnées des circonstances ordinaires de pillage et de cruauté, que ne rachetait aucun trait

(1) Depping, t. I, pp. 189-191. — Turner, t. II, pp. 91-94.

de courage ou de patriotisme de la part des Francs, à l'exception toutefois de Robert-le-Fort, chef d'origine Saxonne, qui avait été comte d'Anjou, et auquel on avait confié la défense de la contrée située entre la Seine et la Loire. En 866, ce chef héroïque extermina une bande de pirates et envoya leurs étendards et leurs armes au Roi des Francs dégénérés; mais surpris près d'Angers, il fut tué par les archers Normands avec Ranulphe, duc d'Aquitaine, son compagnon d'armes et guerrier comme lui (1).

La grande expédition préparée, en 868, contre l'Angleterre pour venger la mort de Ragnar Lodbrok, détourna pour un temps l'attention des Normands, et sauva momentanément la France d'une attaque générale, bien que les Normands continuassent encore leurs ravages le long des côtes et sur les bords des rivières. Après la paix conclue entre Alfred et les hommes du Nord de l'Est-Anglie, ces aventuriers, qui ne renonçaient pas à leurs habitudes de pillage, firent voile pour le continent, et la fin des ravages en Angleterre fut le signal d'incursions nouvelles dans cette malheureuse France, qui respirait à peine après une si longue agonie. Louis III et Carloman, les petits-fils de Charles-le-Chauve, s'étaient partagé les restes affaiblis de la monarchie des Francs, jadis si puissante. Ils se réunirent contre Boson, qui avait usurpé le trône de Bourgogne; mais apprenant les dévastations commises en Picardie par les Normands, encouragés par un baron ambitieux et mécontent, le Roi laissa Carloman poursuivre la guerre dans le Sud,

(1) Depping, t. I. p. 192. — Sismondi, t. III, p. 175.

et se dirigea vers le Nord pour combattre les Barbares. Louis les rencontra à Surdcourt, près d'Abbeville, et remporta sur eux, en 841, une victoire signalée. Le souvenir de cette bataille nous a été conservé par un moine, poëte de cette époque, dans une complainte écrite en vieux dialecte Teutonique, qui était la langue des Francs avant qu'ils eussent adopté la langue romaine, ou *langue d'Oui* (1). Dans un tableau vif et chargé de sombres couleurs, l'auteur peint la décadence, la trahison et l'impiété qui ont provoqué la colère divine et attiré sur le royaume mille calamités et mille fléaux. Il commence en disant que Dieu, désirant essayer Louis dans l'adversité, permit aux païens de ravager son royaume et d'oppresser son peuple (2); mais le Seigneur, voyant tant de souffrances, eut pitié des Francs et choisit Louis pour les délivrer. Il appelle alors ses barons et ses chevaliers à cette croisade. La veille de la bataille, Louis entonna une hymne sacrée, à laquelle toute l'armée répondit par le refrain : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » *Kyrie eleison!* L'ancienne valeur des Francs, réchauffée par l'enthousiasme religieux, fut dignement secondée par leur monarque. Mais cette victoire si vantée dans les chroniques et les chants

(1) Cependant les sujets Neustriens du temps de Louis III parlaient la langue Romaine, ou *langue d'Oui*, et M. Sismondi (Histoire des Français, t. III, p. 246 note) en conclut que cette complainte fut composée pour répandre dans la Saxonie la réputation de Louis, lorsqu'il réclama plus tard l'héritage de son cousin Louis de Saxonie, et explique ainsi comment elle fut écrite en vieux Germain ou langue Franque.

(2) « Einen Kuning vueiz ih,
Heizet her Ludovuig, etc. »

nationaux, même bien longtemps après, ne paraît pas avoir beaucoup profité à la sécurité du royaume. Les Normands maintinrent encore leur puissante armée en possession de Gand, d'où ils continuèrent leurs incursions dans le Nord de la France (1).

A la mort de Louis de Germanie, ils ne restèrent plus renfermés dans leur retraite, mais ils avancèrent dans l'intérieur de la France et ravagèrent les bords du Rhin. Metz, Worms, Cologne et Aix-la-Chapelle furent réduites en cendres. Les Normands insultèrent à la mémoire de Charlemagne, jadis si redouté, en convertissant son palais en écuries; et la capitale florissante de l'empire de l'Ouest fut abandonnée pendant vingt-quatre ans. Le nouvel empereur, Charles-le-Gros, revint d'Italie pour tenir une diète à Worms, afin de délibérer sur les moyens de repousser les invasions des hommes du Nord. Il marcha contre eux, bloqua une de leurs principales forteresses près de Maëstricht, où les chefs Normands Sigefrid, Godefrid, Gorm et Halfdan, avaient entassé leurs trésors; sa chûte semblait inévitable d'après l'immense supériorité numérique des assiégeants. Mais l'empereur se lassa bientôt de bloquer une petite forteresse, car on était au milieu des chaleurs de l'été, et le camp se trouvait placé dans une position défavorable et insalubre. Les Normands, qui eussent été bien heureux de s'échapper sains et saufs, les murs de la forteresse ayant été abattus par une tempête, négocièrent avec leur arrogance accoutumée, et demandèrent des

(1) Depping, t. I, pp. 227-238. — Suhm, Hist. af Dan., t. II, pp. 349-151. — Sismondi, Hist. des Français, t. III, p. 246.

otages afin que Sigefrid pût visiter en sûreté le camp impérial. Dans son entrevue avec Charles, ce chef Normand promit, en retour d'un paiement d'une forte somme d'or et d'argent, de se retirer avec toutes ses forces, et de ne plus envahir les territoires de l'empereur, et même d'embrasser la religion catholique. On déguisa ce tribut honteux sous le titre de présent volontaire, et pour réunir la somme demandée, on leva une contribution sur les églises et les couvents. Godefrid reçut en donation les fiefs de la Frise qu'avait jadis possédé Rurick. Les Normands partirent, emmenant leurs barques chargées de butin, et n'en continuèrent pas moins leurs ravages habituels en France; leurs hostilités cessèrent encore de la même manière, et un armistice de douze ans fut conclu au prix énorme de douze mille livres d'argent. En 884, quelque temps après la conclusion de ce traité déshonorant, Carloman mourut des suites d'une blessure reçue à la chasse. Il ne restait plus de tous les descendants de Charlemagne que Charles, enfant, appelé plus tard Charles-le-Simple; mais la situation grave du royaume, affaibli et ouvert de toutes parts, réclamait un souverain d'un âge mûr, et la noblesse des Francs offrit la couronne à Charles-le-Gros, dans l'espoir de s'attirer sa puissante protection. L'Empereur était en Germanie, surveillant les projets ambitieux de Godefrid, son vassal Normand, qui avait épousé Gisèle, fille naturelle de Lothaire II et sœur d'Hugues, qui réclamait les possessions de son père comme son héritage légitime. L'empereur, soupçonnant Godefrid et Hugues de

conspirer pour se partager les domaines de Lothaire, et voulant déjouer leurs projets, eut recours à la plus lâche trahison. Sur son ordre Godefrid fut assassiné dans une entrevue négociée par ses ambassadeurs pour traiter de leurs différends. Hugues, fait prisonnier quelque temps après, eut les yeux crevés et fut enfermé dans un cloître (1).

Les Normands, irrités du massacre de leurs concitoyens de la Frise, encouragés d'ailleurs par la position de la France affaiblie, sans défense, abandonnée par son empereur et déchirée par la division de ses grands vassaux, se déterminèrent à pénétrer dans le cœur du royaume (885). A cet effet, Sigefrid rassembla les bandes de ses concitoyens épars sur les côtes et les bords des fleuves, et enrôla d'autres aventuriers d'Angleterre et de Frise, au nombre de 40,000: A la tête de cette armée formidable, il entra dans la Seine, remonta la rivière avec 700 barques, ne rencontra aucune résistance jusqu'à Paris, vis-à-vis duquel il arriva le 25 novembre. Cette cité, ville principale des Francs au IXe siècle, ne peut être en rien comparée à la capitale actuelle du royaume de France. Paris était alors borné aux limites de l'île de la Cité, à l'éxception de deux faubourgs, l'un au Nord et l'autre au Sud de la Seine; les riches monastères de Saint-Germain, de Sainte-Geneviève, Saint-Martin et Saint-Laurent, s'élevaient au milieu des champs et des prairies, parmi les cabanes éparses des pauvres paysans. Les moines, emportant les reli-

(1) Depping, t. I, pp. 247-260.—Capefigue, pp. 273-281. — Sismondi, t. III, p. 258.—Suhm, Hist. af Dan., t. II, pp. 354-361. 377-381.

ques sacrées et leurs effets les plus précieux, s'enfuirent dans la ville fortifiée par un mur redoutable, et par de hautes tours placées à l'extrémité de deux ponts, par lesquels l'île communiquait avec les bords de la rivière. Les habitants arrêtèrent la navigation par un pont plus large construit exprès, et qui est aujourd'hui le Pont-au-Change. Les Normands se trouvant ainsi arrêtés par une ville fortifiée et une rivière innavigable pour eux, demandèrent à traverser librement la Seine, promettant à cette condition d'épargner la ville. Le comte Eudes, fils du vaillant et patriote Robert-le-Fort, et Gauzelin, évêque de Paris, homme distingué par son courage et son patriotisme, répondirent à l'arrogante demande de Sigefrid que l'Empereur leur avait confié ce poste, qu'ils voulaient non-seulement le défendre, mais encore mettre la contrée voisine à l'abri de leurs invasions. Le lendemain matin, les Normands commencèrent à attaquer la tour qui défendait le pont principal. Dans une sortie des Francs pour repousser l'ennemi, Gauzelin fut blessé par une flèche; la bataille cessa au soleil couchant, la garnison rentra dans les murs de la ville et les Normands se retirèrent dans leurs barques, emmenant avec eux leurs morts et leurs blessés. Les Chrétiens passèrent la nuit à compléter la défense de la grande tour; les païens à préparer leurs machines pour en saper les fondements. Le jour suivant ils recommencèrent l'attaque, mais avec le même insuccès; ils furent en butte aux sarcasmes et aux quolibets non-seulement des assiégés, mais de leurs femmes, qui les raillaient sur leurs efforts

inutiles, et excitaient leur colère jusqu'à la frénésie; ils cherchèrent à saper avec leurs haches d'armes les appuis de la tour, et à mettre le feu aux ouvrages en bois. Mais le courage et l'activité des assiégés déjouèrent cette nouvelle tentative; enfin, fatigué d'une résistance obstinée, l'ennemi se dispersa dans la contrée voisine, se vengeant de son échec en portant le fer et la flamme sur tout ce qu'il rencontra.

Au mois de janvier de l'année suivante (886), les Normands recommencèrent un siége en règle à l'aide de machines construites avec plus d'art et de génie que l'on ne l'aurait supposé chez un peuple barbare. Mais les moyens de destruction sont conservés et transmis précieusement d'âge en âge, tandis que souvent la chaîne de ces inventions utiles qui contribuent au bonheur de l'humanité est rompue par une barbarie qui les méconnaît ou les oublie. Parmi la quantité de machines militaires employées dans l'attaque et la défense de Paris, il y en eut plusieurs dont l'invention remontait aux anciens Romains, et que les Normands recueillirent par suite de leurs rapports avec les nations du sud de l'Europe. Parmi elles étaient ces tours mouvantes couvertes de toits en bois ou en cuir, et remplies d'hommes armés; les Balistes qui vomissaient une grêle de traits et de pièces de bois, et les Capitules, qui lançaient d'énormes pierres et des matières inflammables. Les assiégés opposaient à ces puissants moyens d'attaque, des javelots enflammés, d'énormes blocs de bois, de l'eau bouillante et du plomb fondu, qu'ils répandaient sur la tête des

assiégeants. Trompés dans leur espoir, ces derniers cherchèrent à combler les fossés de la tour avec de la terre, des arbres et les cadavres qui en jonchaient la base. Enfin ils essayèrent d'y mettre le feu au moyen de bateaux remplis de matières inflammables, qu'ils dirigèrent à l'aide du courant contre les piles du pont. La vue de ce nouveau péril frappa de panique une partie des habitants; ils implorèrent le secours des reliques de saint Germain, devant lesquels ils restèrent prosternés dans une terreur silencieuse; le reste de la garnison conserva son courage, et coula bas les bateaux incendiaires en les remplissant de pierres détachées des murs.

Mais la ville se trouva tout à coup exposée au danger auquel elle venait d'échapper. Le 6 février, la rivière déborda subitement et emporta une partie du plus petit pont, laissant ainsi isolée la tour qui défendait la tête du pont du côté de la terre. La troupe se hâta de réparer le pont, et l'ennemi d'attaquer la faible garnison de la tour. Cette bande de héros, composée seulement de douze soldats, se défendit avec un courage digne d'un meilleur sort. Placés sur les ruines du pont, ces guerriers résistèrent toute la journée à l'attaque des païens, et ne se rendirent qu'épuisés de fatigues. Impitoyablement massacrés, leurs corps furent jetés dans la rivière, où ils périrent tous, à l'exception d'un seul qui s'échappa à la nage.

Les habitants de Paris, réduits alors au plus affreux désespoir, sentirent cependant ranimer leurs espérances en apercevant, sur les hauteurs voisines, un

corps de troupes impériales sous le commandement du comte Henri de Saxonie et de Lorraine. La garnison fit une sortie, et opérant une jonction avec les troupes auxiliaires, attaqua le camp retranché des Normands. Cette attaque eut peu de succès, et les troupes impériales se retirèrent à la fin de mai, laissant la Capitale livrée à ses propres forces. La famine et la peste avaient décimé les rangs de ses défenseurs, et plusieurs chefs militaires avaient secrètement quitté la ville. Parmi eux était un chevalier qui retournait dans sa patrie par suite d'un rêve, dans lequel il vit Dieu lui-même défendant les murs et protégeant la ville de Paris. Cette vision fut acceptée comme un gage de l'assistance divine, et le clergé porta processionnellement les reliques de saint Germain autour des murs. Sigefrid, fatigué de la résistance prolongée de la ville, offrit de lever le siége moyennant une somme de 60 livres d'argent; cette proposition fut acceptée, et suivant sa promesse, il se retira avec son corps d'armée. Mais il avait traité seul et sans le consentement des autres chefs, qui refusèrent d'abandonner l'entreprise.

Charles-le-Gros entendit enfin les supplications de ses sujets, implorant une protection que son titre de souverain lui faisait un devoir sacré d'offrir de lui-même. Au mois de juillet, il envoya un corps d'armée sous le commandement du comte Henri; mais pendant qu'il était allé reconnaitre le camp ennemi, il tomba dans une embuscade, fut tué et dépouillé de ses armes avant que ses soldats aient pu le secourir. La mort de Godefrid ainsi vengée sur un

de ses assassins, les Normands reprirent l'offensive. Ils attaquèrent tout à coup l'île de la Cité du côté de l'Est, où est aujourd'hui la cathédrale de Notre-Dame. Cette partie de l'île était défendue par une petite troupe de Francs qui soutint le choc de l'ennemi jusqu'à ce que le corps principal de la garnison pût lui prêter assistance; en même temps les Normands se préparaient à attaquer la ville d'un autre côté: une nouvelle panique s'empara des bourgeois; ils eurent encore recours aux reliques sacrées qui devaient les protéger. Les Normands pénétrèrent par le pont du Nord, escaladèrent les murs, et mirent le feu à la tour qui défendait la ville de ce côté. Mais il furent encore repoussés par l'intrépidité de la garnison et forcés d'abandonner la tour enflammée.

Le corps principal de l'armée impériale arriva dans le voisinage de Paris en octobre; mais, au lieu d'attaquer l'ennemi et de le forcer à lever le siége, Charles campa sur les hauteurs de Montmartre. Sigefrid, de son côté, avait rejoint ses compatriotes en leur amenant des renforts, et Charles conclut un traité honteux avec les Normands, par lequel il s'engageait à leur payer 700 livres (probablement d'or), avec la permission de ravager et de piller les bords de la Seine et l'intérieur de la Bourgogne. Tel fut le résultat des efforts et des sacrifices faits par les habitants de Paris après un siége de dix mois, pendant lesquels ils furent lâchement abandonnés par leur souverain, l'empereur titulaire de l'Ouest, qui à son tour fut délaissé par les grands vassaux de la couronne. Le royaume fut donc livré de toutes parts à la merci de

ses cruels envahisseurs. Un moine bénédictin, auquel la postérité est redevable de presque tout le récit du siége de Paris, écrit en vers hexamètres latins, dans le style barbare de cette époque, adressa au peuple un sermon dans lequel, associant sa cause à celle du clergé, il présenta ces deux corps comme également victimes de l'injustice et de l'oppression des grands. « Chaque jour », dit-il, « les monastères et les églises « sont dépouillés de leurs terres et de leurs biens par « les rois, comtes et vicomtes, consuls et proconsuls, « par les vassaux et les délégués des rois, et par des « juges prévaricateurs qui, à l'aide d'artifices et de « mensonges, par fraude ou par trahison, détruisent « les siéges épiscopaux, ces boulevards de notre « sainte religion; chaque jour ne voit-on pas le pau- « vre, victime de ces oppresseurs, se réfugiant sur « les tombes des saints, implorer protection contre « les favoris et les satellites de ces tyrans? Oh! « qu'ils sont mille fois plus redoutables que les Moa- « bites, les Amelikites ou même les *Normands*, car « ils se disent Chrétiens, et ne cessent de dépouiller « le peuple de Dieu! » Les princes et les grands méritaient sans doute les épithètes sévères et injurieuses dont les qualifiait cette philippique; mais n'oublions pas cependant que le clergé catholique avait reçu des rois de France les plus belles possessions foncières; que les églises et les couvents avaient amassé d'immenses richesses; le peuple, bien que superstitieux, mais appauvri et humilié sous le joug pesant d'une double oppression, vit donc avec indifférence les princes Normands et nationaux les dépouiller de

tous ces trésors. Doit-on s'étonner alors que le peu qui restait de cette population libre de France, malheureuse et opprimée désormais, n'ait opposé qu'une si faible résistance aux incursions des aventuriers Normands (1)!

Quelque temps après la levée du siége de Paris, son héroïque évêque mourut des suites de ses blessures. Il eut pour successeur Anscheric, prélat digne à tous égards d'occuper le siége épiscopal de Gauzelin. Les Normands ayant essayé de traverser la ville pour remonter la rivière et ravager l'intérieur, autorisés d'ailleurs par le traité honteux arraché à l'empereur, le nouvel évêque s'opposa à leur dessein, et ils furent obligés de traîner leurs bateaux par terre, pour aller rejoindre la haute Seine (2), qu'ils ravagèrent des deux côtés suivant leur habitude. Le paysan fuyait de son hameau, le moine de son couvent, et se réfugiait dans les villes fortifiées, emportant avec lui ses reliques sacrées.

A cette époque de détresse et de consternation universelle, on introduisit dans la Liturgie une prière nouvelle, que le peuple devait réciter pour être délivré des fureurs des Normands, « la plus grande des mille calamités dont ils étaient affligés (3). » Les Ger-

(1) Depping, t. II, pp. 1-18. — Capefigue, pp. 151-168. — Sismondi, t. III, pp. 262-267. — Suhm, Hist. af Dan., pp. 384-395.

(2) *Voyez* la description d'un bateau retiré de la Seine près du Champ-de-Mars en 1806 (Mémoire de l'Académie des Inscriptions en 1821, t. V), et que l'on suppose être une barque normande. C'était un simple canot creusé dans une seule pièce de bois, et capable de contenir huit hommes avec bagages et provisions.

(3) A Furore Normannorum, Libera nos, o Domine!

mains, sujets de Charles-le-Gros, se révoltèrent enfin contre lui, et plusieurs descendants du fameux Charlemagne se disputèrent les lambeaux de ses possessions. Les Francs de la Neustrie tournèrent alors les yeux vers le vaillant défenseur de Paris, le comte Eudes, fils de Robert-le-Fort, le héros national que l'on croyait un descendant de Charles-Martel, et que la voix populaire déclarait digne de porter son sceptre. Déclaré Roi de France dans un parlement tenu à Compiègne, il déguisa ses projets par une modération réelle ou affectée, tout en protestant qu'il ne se considérait que comme administrant les affaires du royaume en qualité de tuteur du jeune Charles, héritier légitime de la race Carlovingienne. Mais toute l'énergie que l'opinion populaire prêtait au caractère du comte de Paris ne suffit pas pour arrêter le torrent d'invasion qui se répandait sur cette terre dévouée au malheur. Il fut aussi obligé d'acheter la retraite des Normands; mais le clergé et les bourgeois de Paris refusèrent à l'ennemi le passage à travers la ville imprenable, et les Normands furent encore une fois obligés de tirer leurs barques par terre, et de les remettre à flot dans la rivière au-dessous de la ville, afin d'effectuer leur retraite vers la mer.

Eudes ternit bientôt sa réputation par un acte de perfidie indigne de son courage. Un Roi Danois, nommé Osketil, qui au siege de Paris commandait une bande de Normands, et avait obtenu du comte Eudes la permission de s'établir en France, à la condition de renoncer à ses habitudes de piraterie et

d'embrasser la religion des Francs, fut assassiné par un porte-étendard de la suite du comte, au moment où il se présentait aux fonts baptismaux. Ce meurtre sacrilége obtint non-seulement grâce devant le Roi, mais l'assassin reçut encore le château de Blois (dont le] seigneur avait été tué par les Normands) en récompense de ce qu'il avait délivré le royaume d'un ennemi « qui, » disait-on, « serait devenu le plus dangereux de tous par sa prétendue conversion (1). »

(1) Depping, t. II, pp. 23-35. — Suhm, Hist. af Dan., t. II, pp. 395-398, 408-411.

CHAPITRE XII.

Histoire de Rollo, premier duc de Normandie. — Les Jarls de Mœre. — Harald-Haarfager défend la piraterie. — Rollo est banni de Norwége. — État de la France sous Charles-le-Simple. — Descente de Rollo à Rouen. — Il défait les Francs, et ravage la Neustrie. — Négociation entre Charles et Rollo. — Cession de la Neustrie aux Normands. — Baptême de Rollo. — Colonie de Normandie. — Législation de Rollo. — *Clameur de Haro*. — Jugement par combat. — Architecture et poésie Normandes. — Littérature romantique. — Historiens Normands. — Robert Wace.

Il ne faut pas se méprendre sur le véritable motif qui détermina la plupart des chefs du Nord à s'associer à ces expéditions hasardeuses et lointaines qui les rendirent si redoutables. Ils y étaient poussés, il est vrai, par le désir de la gloire, la soif du butin, le besoin du pillage, et pour obéir au penchant de leur esprit aventureux; mais une raison plus puissante et plus honorable, — la prévoyance de l'avenir, — influa principalement sur leur détermination; ils espéraient former pour eux et leurs compagnons d'armes des établissements solides et durables dans les régions centrales du Sud. Rollo seul, par sa persévérante opiniâtreté, qui plus tard fut couronnée de

succès, sut réaliser cette espérance. Le nom et les exploits de cet aventurier célèbre sont étroitement liés à l'histoire de la France et de l'Angleterre. Les chroniqueurs Normands qui ont écrit les annales de leur pays en vers et en prose, ont accrédité des récits fabuleux sur l'origine et la vie du premier duc de Normandie, aïeul du conquérant de l'Angleterre; mais nous verrons bientôt combien ces récits s'accordent peu avec son histoire réelle, telle qu'elle est racontée par les écrivains du Nord, qui n'avaient aucun intérêt à flatter la vanité d'une race puissante de princes, en leur attribuant une origine plus illustre qu'elle n'était en réalité. Dans le cours de sa vie vagabonde et aventureuse, Rollo avait servi et combattu tour à tour le roi Alfred d'Angleterre; et, suivant la version des écrivains Français, Alfred, dans des vues politiques, l'avait assisté dans sa première excursion en France, dans le double but de se débarrasser d'un ennemi remuant et incommode, et de satisfaire la jalousie héréditaire que les Rois Anglo-Saxons portaient à la race Carlovingienne. Un songe étrange qu'il eut en Angleterre, et qu'un Chrétien interpréta comme une vision céleste, prophétisant les hautes destinées qui l'attendaient en France, détermina le chef Normand à chercher fortune dans ce pays. Dans ce songe, Rollo, placé sur une haute montagne, d'où jaillissait une source aux eaux pures et limpides, était affligé de la lèpre. Il se plongeait dans ces eaux et se trouvait purifié. Il apercevait en outre sur la montagne une troupe d'oiseaux qui se baignaient dans la même source, et qui s'envolaient

pour construire leurs nids. Un prisonnier Chrétien, qu'il consulta pour avoir l'explication de ce songe, lui apprit que la lèpre signifiait le péché, la montagne représentait l'Église, et la source était le baptême qui devait le régénérer; après quoi il pourrait, les armes à la main, conquérir un établissement en France pour lui et ses compagnons, représentés par les oiseaux. Mais cette vision prophétique, si jamais elle eut lieu, ne se réalisa que vingt ans après, et dans des circonstances qui flattèrent peu, sans doute, son ambition. Tous les faits relatifs à l'alliance de Rollo avec le roi Alfred, rapportés par les annalistes Normands, sont démentis par le silence des chroniques Anglo-Saxonnes, et ne furent inventés que pour flatter la vanité des ducs de Normandie et des Rois d'Angleterre. Ce qu'il y a de certain au sujet de ces premières descentes sur les côtes de France, c'est qu'il parut, en 876, à l'embouchure de la Seine, avec six barques, escadrille d'un écumeur de mer fugitif, détachée d'une flotte plus considérable de Vikingar (1). Nous avons vu précédemment comment la cessation des hostilités fut achetée par Charles-le-Chauve. Rollo retourna en Angleterre, où, suivant les récits mensongers des chroniqueurs et des poëtes Normands, il aida Alfred à reconquérir son royaume. Alfred lui en offrit généreusement la moitié, que Rollo refusa avec une égale courtoisie (2).

Nous avons déjà dit qu'après avoir réuni sous son

(1) Suhm, Hist. af Dan., t. II, p. 318.
(2) Roman de Rou, Ed. Pluquet, p. 71.

sceptre tous les petits royaumes de Norwége, Harald-Haarfager avait adopté certaines mesures pour éteindre la piraterie dans les mers du Nord, et modifier les habitudes de son peuple, qui, bien que favorables au développement de la liberté et de l'indépendance, faisaient obstacle aux progrès de la civilisation et à l'affermissement de son pouvoir. Après avoir poursuivi les pirates jusqu'au fond de leurs retraites, dans différentes îles du nord de la Bretagne; après s'être emparé des Orcades, des Hébrides et de Mann, il résolut, afin d'éterniser ses conquêtes, d'y établir un vice-roi[1], son vassal, sur la fidélité duquel il pût compter. Il jeta les yeux sur Rögnvald, Jarl de Mœre, qui descendait en ligne paternelle de l'ancienne famille Finnish ou Jotnish de Fornjotr, établie à Drontheim depuis un temps immémorial, et en ligne maternelle du fameux Sigurdr-Ring, roi de Suède et de Danemark. Les Orcades, ou Orkeyar, furent confiées à la garde du Jarl de Mœre, père de Rollo, premier duc de Normandie, et le gouvernement des Hébrides, où Sudureyar, fut conféré à Ketill Flatnef, fameux Roi de Mer, descendant de l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Norwége. Ketill équipa une flotte et chassa les pirates; mais au lieu de prendre possession des îles au nom d'Harald, il se les appropria comme lui appartenant. Le monarque irrité confisqua les domaines que le Jarl infidèle possédait en Norwége, et sa famille se sauva en Islande, refuge ordinaire des mécontents et des opprimés. Pendant ce temps, Röngvald retournait en Norwége, laissant

son frère Sigurdr son représentant dans le gouvernement des Orcades. Sigurdr chassa des îles les moines Chrétiens, et, à l'aide de Thorstein-le-Rouge, Vikingr d'Islande, conquit une petite portion de l'Écosse, où il construisit une forteresse. Quelques années après, Sigurdr mourut, et les pirates continuant à infester les mers de l'Archipel du Nord, Rögnvald, en l'absence de Rollo, son fils légitime, parti pour une expédition lointaine et maritime, se décida à conférer ce fief à Einar, son fils naturel, né d'une esclave sa concubine. Son choix fut justifié par les événements. Einar chassa les pirates, et rétablit l'ordre et les lois dans les îles confiées à ses soins (1).

A cette époque, en 893, la famille du roi patriarche se divisa par suite de dissensions domestiques. Il avait confié à l'aîné de ses nombreux enfants le gouvernement de Vigen avec le titre de Jarl. Ses frères, mécontents de ce qu'ils appelaient une injustice, se révoltèrent. Gudröd et Halfdan levèrent les premiers l'étendard de l'insurrection et envahirent les domaines du riche et puissant Rögnvald. Le Jarl de Mœre fut tué et les enfants rebelles d'Harald s'en partagèrent les dépouilles. Gudröd s'empara de ses propriétés en Norwége, pendant qu'Halfdan cinglait vers l'Ouest et prenait possession des Orkneys et de Shetland. Einar, le fils de Rögnvald, fut forcé de chercher un refuge en Écosse. Exaspéré par la révolte et l'ingratitude de ses enfants, Harald prit les

(1) Schœning, Norges Riges Historie, t. II, pp. 113-129, 157-158. — Depping, t. II, ch. VIII, pp. 53-61.

armes contre Gudröd et le chassa des possessions qu'il avait usurpées. Il conféra le fief vacant de Mœre à Thorer, un des fils de Rögnvald, et lui donna en mariage sa propre fille, comme une marque d'attachement et d'affection pour la mémoire de son père. Mais un événement tragique, qui jeta la désolation dans sa famille, vint détourner pour un moment le cours de la colère d'Harald. Einar, fils du Jarl de Mœre, qui, chassé de son fief des Orcades, avait cherché un refuge en Écosse, préparait en secret ses moyens de vengeance, qu'il exécuta bientôt d'une manière terrible. Ayant équiqué une flotte composée de petites barques, il attaqua par surprise l'usurpateur de son fief, et le battit dans un combat naval à la suite duquel Halfdan s'échappa à la nage. Le lendemain, trouvé nu sur un rocher désert, il fut amené dans cet état en présence du vainqueur. Einar lui infligea une mort cruelle, et perçant lui-même de son épée les flancs de sa victime, offrit ses entrailles fumantes en sacrifice à Odin, le dieu de la guerre et le dispensateur de la victoire (1).

Aussitôt que la mort tragique d'Halfdan parvint en Norwége (894-895), elle excita le ressentiment d'Harald et de sa famille. Le frère du prince assassiné voulait marcher de suite vers les îles pour châtier le cruel Einar qui, devinant les projets du Roi, s'était réfugié à Caithness en Écosse. Harald l'y poursuivit, mais renonça bientôt à sa vengeance et accepta « le prix du sang (2) » sous la forme de 60 marcs

(1) Schœning, t. II, pp. 159-169.

(2) Ver'gild, Veregild (Vergildus), est un mot saxon composé de *Ver*,

d'or payés par les habitants de Caithness, qui avaient prêté assistance et protection à Einar. Mais le peuple était trop pauvre pour acquitter cette somme énorme; Einar la paya, à condition qu'il aurait en retour certains droits féodaux sur la contrée dans laquelle il avait déjà établi une sorte de juridiction. Ainsi, par un incident bizarre, cette expédition destinée à tirer d'Einar une vengeance signalée, lui donna au contraire les moyens d'assurer et d'augmenter sa puissance (1).

Pendant que ces querelles sanglantes divisaient les familles du roi Harald et de Rögnvald, Jarl de Mœre, Rollo, fils de ce dernier, de retour de son expédition lointaine, se trouva bientôt exposé lui-même au ressentiment du roi de Norwége. Comme beaucoup de jeunes Scandinaves d'une maison illustre, il avait de bonne heure abandonné sa famille et ses foyers pour roder sur les mers, cherchant les aventures et les moyens de subsister. Entre autres coutumes des

homme, et de *Gild*, *geld*, argent; c'était d'abord la tête d'un homme et plus tard le prix de l'homicide payé par le meurtrier, partie au Roi pour la perte d'un sujet, partie au seigneur dont il était le vassal, et partie au plus proche parent de la victime.

Chez les Anglo-Saxons, toute espèce d'homicide était racheté par le *Veregild*, ou composition légale; mais le chiffre variait suivant la qualité de la personne tuée; ainsi, par exemple, le Veregild pour l'homicide d'un *Twelfhynd*, *Seigneur*, était plus fort que celui d'un *Sixhynd*, et celui d'un *Sixhynd* plus considérable que celui d'un *Ceorl*. Le seigneur ou propriétaire foncier était appelé *Twelfhynd*, parce que son Veregild était de 1,200 *sous*. Le Veregild d'un *Sixhynd* était de 600 *sous*, et celui d'un *Ceorl* ou *Twyhynd* était de 200 *sous*. Pour bien comprendre ceci, il faut savoir que les *Hynd* ou *Hindeni*, homines, dont se composent les mots *Twelfhynd*, *Sixhynd*, etc., en saxon, *Hindene*, *Societas*, signifient une société d'hommes. (*Note du Traducteur.*)

(1) Schœning, t. II, pp. 169-170.

pirates proscrites par Harald, sous les peines les plus sévères, il y avait le *Strandhug* ou *presse de provisions*, à l'aide de laquelle les écumeurs de mer saisissaient le bétail des paysans sans défense. Rollo, pris en flagrant délit de ce fait, fut banni pour toujours par une sentence solennelle. Les conséquences de cet événement ont trop d'importance dans notre histoire pour que nous n'empruntions pas le langage simple et concis de l'Hérodote du Nord.

« Rögnvald, Jarl de Mœre, » dit le célèbre Snorre, « était l'intime ami du roi Harald, qui le tenait en « grande estime; il avait épousé Hilldur, fille de « Hrolf-Nefio. Ils eurent deux enfants, Hrolf et « Thore. Rögnvald avait eu d'autres enfants de ses « concubines; un d'eux fut appelé Halladr, l'autre « Einar et le troisième Hrollagur. Ils étaient déjà « grands que les enfants légitimes n'étaient encore « qu'en bas âge. Hrolf était un Vikingr fameux, et « était si gros qu'aucun cheval ne pouvait le porter. « Il était obligé d'aller toujours à pied, ce qui lui fit « donner le surnom de Gaungo-Rolfr (Rollo-le-Marcheur); il croisait d'habitude dans la mer Baltique.

« Or, il arriva qu'un jour, revenant d'une croisière, il débarqua à Vigen et exerça le droit coutumier de *Strandhug*. Le roi Harald, qui se trouvait « par hasard à Vigen, devint furieux lorsqu'il eut « connaissance de ce fait, car il l'avait formellement « interdit dans ses États. Il assembla un *Thing* (conseil ou cour de justice) pour faire prononcer le « bannissement de Rollo. A cette nouvelle, Hilldur,

« mère de Hrolf, vint trouver le Roi et essaya de « fléchir sa colère. Mais Harald fut inexorable; « voyant ses peines et ses larmes inutiles, Hilldur « s'écria, d'après les paroles du Skald :

« Tu chasses mon fils le plus cher (celui qui porte le nom « de mon père!); le lion que tu exiles est le noble rejeton d'une « noble race. D'où vient donc cette violence, ô Roi! Il est « dangereux de lutter avec le Loup du Bouclier (1); prends « garde! car il n'épargnera pas le troupeau du Roi, s'il « est obligé de chercher un refuge dans les forêts. »

« Bientôt Hrolf-le-Marcheur s'exile pour obéir aux « ordres du Roi; il traverse la mer Occidentale, ar- « rive au *Sudar-eyar* (les Hébrides), se dirige vers « la France (Walland), y fait la guerre et y trans- « plante une colonie de Normands, et plus tard cette « contrée prit le nom de Normandie. C'est de là que « sortirent tous les Jarls de Normandie. Son fils fut « Guillaume, père de Richard, qui donna le jour à « un autre Richard, père de Rollo-Longue-Épée, dont « le fils fut Guillaume-le-Bâtard, roi d'Angleterre. « C'est de ce dernier que descendent tous les autres « rois d'Angleterre (2). »

Rollo ayant réuni une bande nombreuse d'aventuriers, comme lui fugitifs et proscrits, débarqua à Rouen où le peuple et le clergé, abandonnés par leurs défenseurs naturels, se soumirent à lui, à condition qu'il les protégerait contre les autres bandes de ses

(1) C'est-à-dire « Guerrier fameux. »
(2) Snorre, Haralds Saga ens Harfagra, cap. XXIV.

concitoyens. Trouvant la ville déserte, les environs ravagés, Rollo et ses compagnons se déterminèrent à prendre possession de cette terre qui devait être fertile et belle. L'état intérieur de la France était favorable aux idées d'une conquête permanente. Les prétentions de Charles-le-Simple, héritier légitime de la couronne de la race Carlovingienne, annulées par l'usurpation d'Eudes, comte de Paris, appelé au trône par la nécessité et la voix populaire, se ravivaient cependant, soutenues par une faction de la noblesse et du clergé. Les deux partis, au lieu de s'unir pour repousser l'ennemi commun, cherchèrent à s'en servir l'un contre l'autre, et intriguèrent secrètement pour s'assurer de sa protection. Charles avait déjà entamé une négociation dans le but de former une ligue avec les Normands, lorsque Foulk, archevêque de Reims, après avoir mis cette cité en état de défense, adressa au jeune roi une lettre dans laquelle il le menaçait de résistance et d'excommunication.

« Tous vos amis, » disait le prélat, « sont frappés « d'indignation à l'idée de vous voir lâchement sol- « liciter l'amitié des ennemis de Dieu, et de recourir « à des armes Païennes pour renverser le nom « Chrétien. Ignorez-vous donc que se liguer avec « les Païens c'est renoncer à Dieu, c'est retourner à « l'idolâtrie. Les rois, vos ancêtres, après avoir « abjuré les erreurs du paganisme, se sont voués à « l'adoration du vrai Dieu, et c'est de lui qu'ils ont « toujours réclamé secours et protection ; aussi leur « règne fut heureux, et ils ont pu transmettre leur « royal héritage à leur postérité. Mais vous, Charles,

« vous êtes sur le point d'abandonner Dieu ; oui, je « le dis à regret, vous abandonnez Dieu si vous vous « liguez avec ses ennemis ! Eh quoi ! loin de mettre « fin à une si longue suite de calamités et de crimes, « loin de faire cesser les brigandages qui accablent « le pauvre, vous allez encore mériter la colère du « Tout-Puissant en faisant cause commune avec ceux « qui le haïssent et persistent dans leur barbarie et « leur impiété. Croyez-moi, Charles, jamais votre « règne ne sera prospère, si vous agissez ainsi. Jus-« qu'ici j'avais toujours espéré, mais aujourd'hui je « vous vois marchant droit à votre ruine. Ceux qui « vous ont donné ce conseil prouvent non pas leur « fidélité, mais leur impiété et leur trahison ; si vous « les écoutez, vous perdrez, et la couronne sur terre « et le royaume des Cieux. Au nom de Dieu, Charles, « je vous en conjure, renoncez à ces projets qui vous « conduiront à une perdition éternelle, ce qui sera « toujours pour moi et ceux qui vous sont restés « fidèles, une source de chagrins. Mieux eût valu « pour vous de ne pas naître que de chercher à « régner avec l'aide du démon, et de prêter aide et « secours à ceux que votre devoir vous ordonne « de combattre par tous les moyens qui sont en votre « pouvoir. Sachez-le bien, si vous persistez dans « votre dessein et écoutez des conseils, œuvres du « démon, ne comptez plus désormais sur ma fidélité ; « je détacherai de votre obéissance le plus de sujets « que je pourrai, et, en excommuniant vous et les « vôtres, j'appellerai sur vous tous une damnation « éternelle. »

Charles eut-il peur des menaces de cette lettre insolente, ou la crainte des foudres de l'Eglise, combinée avec la mort d'Eudes, son rival, qui arriva à cette époque (898), vint-elle modifier ses intentions? on l'ignore; mais il renonça à l'idée d'une alliance avec les Normands. Ils continuaient cependant leurs ravages, et tandis que deux de leurs bandes envahissaient la Neustrie et ravageaient le vaste royaume d'Aquitaine, Rollo remontait la rivière jusqu'au Pont-de-l'Arche. Charles-le-Simple, devenu maintenant le seul roi des Francs, se décidait enfin à s'opposer à la marche des Normands et à mettre en campagne une armée considérable. Hastings-le-Vieux, Hastings qui était devenu le vassal de Charles, rejoignit l'armée royale avec une nombreuse troupe équipée en guerre; toutes ces forces réunies campèrent sur les bords de l'Eure, sous les ordres de Ragnold, duc de France et d'Orléans. Il consulta Hastings sur la manière dont il fallait agir avec un semblable ennemi. Celui-ci proposa une négociation, et fut envoyé au camp ennemi avec deux autres chefs qui comprenaient la langue Normande, pour faire des ouvertures à ce sujet. Les envoyés s'arrêtèrent sur les bords de l'Eure, qui séparait les deux camps, et crièrent aux pirates, qu'ils désiraient parler à leur chef : — « nous sommes tous égaux, » répondirent les Normands. Interrogés sur le but qu'ils se proposaient en envahissant la contrée, ils s'écrièrent: — « pour la soumettre. » Interpellés de nouveau s'ils ne préféraient pas devenir vassaux de Charles et recevoir des portions de terre du roi, dont ils relèveraient comme leur seigneur

et maître, tous répondirent négativement, et la députation retourna au camp des Francs. Hastings informa Ragnold que l'armée Normande se composait de l'élite de la jeunesse du Nord, et lui conseilla d'employer tous les moyens plutôt que de risquer les chances inégales d'une bataille contre un ennemi si redoutable. Un porte-étendard, nommé Rotland ou Roulland, répondit que ce conseil partait ou d'un traître, ou d'un homme qui avait renoué alliance avec ses premiers compatriotes, et comme les autres chefs Francs parurent suspecter ses intentions, Hastings, dégoûté d'une telle injustice, se retira du conseil, quitta l'armée et bientôt après la France, emmenant avec lui sa troupe dévouée (1).

(1) Le vieux poëte Normand, Robert Wace, a bien décrit cette scène :

Au duc Reinault alerent, si li firent entendre :
Que sa terre a perdue, s'il ne la peut défendre,
Normanz l'ont ja assise (A) toute la veulent prendre.
Reinault une autre foiz à Hastainz reparla,
Et Hastainz du combattre tout le décomforta, (B)
« Normanz » ce dit « fort et grand compaingnie ya,
Se il n'a plus grant gent, ja nes desconfira (C).
A donc ! » dist un chevalier que l'on clamoit Roullant,
« Pourquoi demandez vous conseil à tel tiran ?
L'en ne prend mie lou, ne goupil souz son banc — » (D)
La gent de son pais nos vait cen atraiant » (E)
Hastainz s'en courroucha, si respondit — « atant (F)
Je n'en parleray mès des icy en avant » (G).

Roman de Rou.

(A) Assiégée, cernée.
(B) Découragea.
(C) Il ne les vaincra pas.
(D) On ne prend ni loup ni renard sous son banc.
(E) Attirant.
(F) Expression de menace employée encore aujourd'hui dans une portion de la Normandie.
(G) Dorénavant.

Rollo attendait, dans son camp retranché, l'attaque des Francs, qui eut lieu au point du jour. Les Normands rangés en bataille, et protégés par leurs boucliers, repoussèrent l'ennemi. Rotland ou Roulland, qui portait le gonfalon des Francs, fut tué, et le duc Ragnold prit la fuite avec toute l'armée. Voulant utiliser cette victoire, Rollo assembla ses compagnons et leur représenta que les Francs étant les aggresseurs, il ne restait d'autre parti à prendre qu'à marcher et à subjuger leurs villes et leurs forteresses. Les Normands levèrent donc leur camp, remontèrent les bords de la Seine, s'emparèrent par surprise de Meulan, passèrent au fil de l'épée tous les prisonniers, et, ravageant toute la contrée, arrivèrent jusque sous les murs de Paris. Pendant ce temps, le duc Ragnold avait réuni une nouvelle armée, avec laquelle il marcha contre les Normands et leur offrit la bataille. Ceux-ci formèrent leur troupe en triangle, et, pénétrant au milieu des bataillons des Francs, renversèrent tout ce qui s'opposait à leur passage, et firent un grand nombre de prisonniers qu'ils emmenèrent dans leurs barques. Ragnold fut trouvé parmi les morts.

Pendant l'hiver, les Normands firent une excursion en Bourgogne; mais, repoussés par le Duc de cette province, ils furent obligés de regagner la Seine. Ayant appris que Bayeux était mal fortifié (899), Rollo se porta rapidement vers cette ville, pilla la contrée environnante, et fit le siége de la place. Les bourgeois se défendirent bravement, et firent prisonnier un chef Normand nommé Bothon. Les Nor-

mands offrirent une suspension d'armes d'une année, à condition que Bothon serait relâché. L'offre fut acceptée, et Rollo se retira le long de la Seine jusqu'à la Marne, où il prit possession de Meaux. De là, il poussa ses excursions jusqu'à la Meuse. Mais, aussitôt l'expiration de la trève (en 900), les Normands attaquèrent à l'improviste Bayeux, s'en emparèrent par surprise et massacrèrent le gouverneur, le comte Bérenger, avec un grand nombre d'habitants. Le Comte laissait une fille, nommée Popa, d'une rare beauté; Rollo l'épousa à la manière de son pays, et en eut un fils, qui fut Guillaume-Longue-Épée, et une fille nommée Adèle (1). Rollo se retira peu après dans sa citadelle de Rouen, où ses compagnons le choisirent pour chef. Il employa ses loisirs à organiser sa colonie Normande; sous son administration ferme et vigoureuse, la contrée, qui avait si cruellement souffert des incursions réitérées de ces aventuriers du Nord, respira quelque peu, et commença à jouir des bienfaits de l'ordre et de la paix. Il toléra les Chrétiens dans l'exercice de leur culte, et ils accoururent en foule pour vivre sous la domi nation d'un Païen et d'un Barbare, abandonnant volontiers leurs princes naturels, — Chrétiens comme eux, — mais désormais incapables de les

(1) Rou en a fet sa mie (A) qui mult l'a désirée,
De lié fut nai Willame qui ot nom Lunge-Espée,
Qui les Flamenz ocistrent par traïson provée.

(*Roman de Rou.*)

(A) En a fait sa maîtresse.

protéger. Il y avait, dans l'esprit de ce pirate barbare, des idées vraiment grandes et généreuses : — car ses vues étaient plus élevées que celles des aventuriers de cette époque ; son ambition plus noble : — car il aspirait à devenir le fondateur et le législateur d'un nouvel État. Mais les Francs qui obéissaient à Charles n'ayant que des rapports pacifiques et, du reste, très-rares avec la colonie des Normands implantée sur les bords de la Seine, les moines chroniqueurs et les annalistes de cette époque ne nous ont laissé aucuns renseignements sur les mesures particulières à l'aide desquelles Rollo se concilia l'affection de ses sujets, Païens ou Chrétiens, et consolida assez son pouvoir pour détacher, de la couronne du descendant dégénéré de Charlemagne, la province la plus belle et la plus fertile de ses vastes États (1).

Pendant l'espace de sept ans, les chroniques Franques restent muettes sur les ravages des Normands. Ils occupaient toujours les places importantes qu'ils possédaient sur la Loire, la Garonne et la Seine. D'un autre côté, Charles-le-Simple, obéissant à des motifs politiques, et voulant les empêcher de recourir à l'assistance de l'Angleterre, épousait, en 909, la fille d'Édouard-le-Vieux, fils et successeur du roi Alfred. Puis il assemblait un concile à Trosley, dans le Soissonnais, afin de consulter les évêques sur le bien-être général de l'Église

(1) Depping, t. II, pp. 71-89. — Capefigue, sur les Invas. des Norm., ch. II, pp. 174-178. — Suhm, Historie af Danmark, t. II, pp. 441, 450, 456.

et du royaume. Les incursions des Païens avaient empêché, depuis plusieurs années, la réunion des évêques et des abbés; les monastères et les siéges épiscopaux étaient ravagés, pillés ou brûlés; le clergé imputait toutes ces calamités aux péchés des princes et du peuple qui, loin de résister aux envahissements des Païens, avaient honteusement fui devant eux ou courbé la tête sous le joug des Barbares. L'archevêque de Rouen, qui se trouvait sous l'administration de Rollo, écrivit à Hériveus, successeur de Foulk au siége de Reims, pour lui demander quelle ligne de conduite il avait à suivre dans la position difficile et fausse où il se trouvait. L'archevêque de Reims conseilla à son frère d'être tolérant pour les Païens convertis qui retomberaient dans l'idolâtrie et reprendraient leurs vieilles habitudes de piraterie. Le Pape lui-même avait écrit dans ce sens à Hériveus, lui recommandant la modération à l'égard de ceux qui, après avoir feints d'être convertis, retourneraient à leurs pratiques barbares, sacrifieraient aux idoles et, massacrant les prêtres et les moines, feraient aux Francs une guerre d'extermination. Le Pontife terminait en disant avec raison que les peines prescrites par les canons ne pouvaient s'appliquer à ces Païens, pour lesquels il fallait adoucir le joug de la nouvelle religion, afin de la faire accepter sans peine à leur nature sauvage et intraitable (1).

Il se forma en 911 une confédération générale de

(1) Suhm, Historie af Danmark, t. II, p. 483.—Depping, t. I, ch. IX, pp. 89-90.

tous les Normands en France, sous le commandement en chef de Rollo, pour pénétrer au cœur du royaume par les trois grandes rivières, la Seine, la Loire et la Garonne, en ravageant toute la contrée intermédiaire. Une partie de ces aventuriers remonta la Loire, brûla et saccagea Nantes, Angers, Tours et les autres villes situées sur les bords de cette rivière, tandis qu'une autre marchait rapidement sur Paris pour s'en emparer par surprise. Charles-le-Simple, effrayé de cette double invasion, s'adressa à Francon, archevêque de Rouen, le priant de solliciter de Rollo, son souverain, un armistice de trois mois : « Mon royaume est dé-« vasté, » écrivait le monarque au prélat, « mes sujets « sont morts ou exilés, les champs ne sont plus « labourés ni ensemencés. Dites au Normand que je « suis prêt à faire une dernière fois la paix avec lui, « et que s'il veut devenir chrétien, je lui donnerai « d'immenses domaines et de riches présents. » Rollo accepta facilement ces propositions et la trêve fut strictement observée des deux côtés; mais aussitôt le terme arrivé, les Francs recommencèrent les hostilités sans notifier l'expiration de la trêve. Rollo, irrité de ce qu'il regardait comme un acte de perfidie, continua ses invasions avec une violence et une barbarie nouvelles, et poussa ses ravages jusqu'à la Loire, tandis qu'une autre bande de Normands envahissait le sud de la France par la Garonne : les évêques de cette contrée écrivirent au pape Anastase qu'ils ne pouvaient se rendre à Rome, « les grandes routes étant interceptées par les Normands et les Sarrazins. » Rollo mit le siége devant Chartres, défendu par une

forteresse située sur le haut de la montagne. Dans une grotte creusée sur le penchant de la colline et dans laquelle les Druides avaient jadis célébré leurs mystères religieux, les habitants de Chartres conservaient avec vénération une ancienne image de sainte Marie; ils possédaient aussi une tunique rapportée de Constantinople, et donnée par Charles-le-Chauve à leur cathédrale, et qui avait appartenu à la Vierge. A l'approche de l'invasion, l'évêque envoya réclamer l'appui de Richard, duc de Bourgogne, de Robert, comte de Paris, frère d'Eudes, et des autres grands vassaux de la couronne, qui, réunissant un corps de Francs et de Bourguignons, vinrent au secours du bon et brave prélat. Ils prirent l'initiative, et l'évêque exhorta les bourgeois à faire pendant ce temps une sortie contre l'ennemi. Il assembla le peuple dans la cathédrale, monta dans la chaire sacrée, et leur prêcha « que les Normands étaient des *Sarrazins*, ennemis de Dieu, et que ceux qui seraient tués en les combattant seraient sauvés de la damnation éternelle. » Il leur donna alors la bénédiction et célébra la messe. Le peuple courut aux armes, sortit de la ville ayant à sa tête l'évêque revêtu de ses habits pontificaux, précédé de la croix, et portant au bout d'une lance la tunique de la Vierge. Tout le clergé suivait en chantant des hymnes en l'honneur de la Reine des cieux. Les Normands, ainsi enveloppés de toutes parts par de nombreuses troupes qu'enflammaient l'amour de la patrie et l'enthousiasme religieux, ne purent résister; ils furent complétement battus. Rollo s'enfuit à Rouen, poursuivi par les Francs victorieux, pendant

qu'une autre partie de ses compagnons se retirait et occupait une forte position sur une montagne voisine (1).

Rollo se remit bientôt des suites de sa défaite, et recommença ses ravages dans l'intérieur du royaume. Le duc Richard marcha contre lui, accompagné du courageux évêque d'Auxerre, qui se distinguait par sa bravoure. Mais ces élans partiels de patriotisme ne pouvaient galvaniser l'énergie éteinte de la nation, surtout parmi les grands vassaux de la couronne, qui faisaient exception au milieu de ce besoin général d'esprit public et d'union. Le peuple, qui avait supporté jusqu'ici avec une patience admirable les lourdes charges dont l'accablaient les Grands; — le peuple, victime des cruautés et des pillages exercés sur lui par les Barbares, se réveilla enfin de sa torpeur, et se répandit en plaintes bruyantes et amères contre la conduite de ses chefs. Charles avait reçu les représentations solennelles des Prélats et des Barons assemblés dans un Parlement ou *Plaid*, qui l'engageaient à prendre en pitié les souffrances du peuple malheureux, « dans une contrée désolée où la terre ne pouvait plus payer la rente au Seigneur, où les champs et les vignes étaient dévastés, les paysans dispersés au dehors et les grandes routes abandonnées par les pélerins et les marchands. » A ces représentations, le Roi répondit : « Vous auriez mieux fait de me conseiller et de m'aider à repousser les Normands; mais que puis-je

(1) Depping, t. II, pp. 91-98. — Capefigue, ch. IV, pp. 178-179. — Suhm, Historie af Danmark, t. II, pp. 487-491.

faire, seul contre ces féroces ennemis (1)? » Charles envoya l'archevêque Francon faire des ouvertures à Rollo, lui offrant la cession de la Neustrie, et sa fille naturelle Gisèle en mariage, s'il voulait devenir Chrétien et vivre en paix avec les Francs. Rollo accepta ces conditions, objectant seulement, quant aux terres qu'on lui offrait, que la contrée déjà ruinée et désolée était incapable de nourrir son armée. Le Roi lui offrit alors les Flandres, et sur son refus, parce qu'elles étaient trop marécageuses, il ajouta la Bretagne, province dont la souveraineté n'appartenait pas à Charles. « Ainsi, le Roi, » dit un historien Breton, « transmit à Rollo la vieille querelle au sujet de la souveraineté de la Bretagne, non pas qu'il crût que Rollo pût réussir là où tous ses prédécesseurs de la race Carlovingienne et lui-même avaient échoué; mais il pouvait peut-être reconquérir ainsi, sans coût ni charge, cette domination et cet arrière fief; et si son nouveau gendre succombait dans cette lutte, ses vœux se trouveraient exaucés; car il aurait alors réclamé la Normandie et l'hommage de la Bretagne; sinon, et c'est ce qui n'arriva pas, les choses restant au même point qu'auparavant, il n'y avait ni perdu ni gagné (2). »

Les bases du traité ainsi arrêtées, le roi Charles et Rollo, chef des Normands, eurentune entrevue au village Saint-Clair, sur l'Epte, afin de terminer et de

(1) Que peut faire un seul homme? et que peut exploitier ?
Si li homme li faillent qui li doivent aidier?
Bonne gent fait roi fort, et cil fait estre fier. (*Roman de Rou.*)

(2) Dargentré, Histoite de Bretagne.

régulariser la négociation. Rollo et ses compagnons s'arrêtèrent sur les bords de la rivière, pendant que le Roi et ses barons restèrent du côté opposé. Là, le Roi et Robert, duc des Francs, les comtes et les grands vassaux de la couronne, les évêques et les abbés, confirmèrent par leurs serments la cession faite à Rollo, pendant que le chef Normand prêtait le serment féodal de fidélité, plaçant ses mains dans celles du Roi, en signe de son hommage du duché de Normandie. A la vue de ce chef Normand, de son air martial et distingué, les Francs reconnurent unanimement qu'il était homme à bien tenir cette seigneurie (1). Il refusa de se soumettre à l'humiliante cérémonie de baiser le pied du Roi, et délégua cette partie de l'hommage à un de ses suivants; mais cet insolent subalterne éleva si haut le pied que le Roi lui offrait à baiser, que Charles fut renversé par terre au grand amusement des spectateurs, incident qui paraîtrait incroyable s'il n'était attesté par le témoignage unanime de tous les historiens du temps, Francs ou Normands (2). La cérémonie terminée,

(1) « Dirent les Français que bien appartenait à tel homme tenir grande Seigneurie. »—Chronique Normande.

(2) Rollo jura « par Dieu, *ne se bi Goth*, qu'il n'avait jamais fléchi le genou devant personne, ni embrassé le pied de quiconque, » ce qui lui fit donner le nom de *Bigot* ou *Bigod;* et Robert Wace prétend que c'est Rollo lui-même qui se rendit coupable de cet acte d'insolence vis-à-vis le Roi :

Rou devint hom li Roiz, et ses mains li livra;
Quant baisier du le pié, baisier ne se daingna,
La main tendi aval, le pié au Roiz leva,
A sa bouche le traist, et le Roiz renversa,
Assez s'en ristrent tuit, et le Roiz se drescha (A).

(A) Tout le mond en rit assez et le Roi se leva.

Charles-le-Simple retourna dans ses domaines, et le duc Robert accompagna Rollo jusqu'à Rouen, où il fut baptisé par l'archevêque Francon; Robert lui servit de parrain et lui donna son nom de baptême. Beaucoup de nobles Francs assistèrent à cette cérémonie. Rollo reçut de riches présents du duc, et plusieurs de ses compagnons, imitant son exemple, furent baptisés dans la nouvelle religion. Ils se firent bientôt remarquer par une libéralité sans bornes et une obéissance aveugle pour les exigences du clergé qu'ils avaient naguère dépouillé et massacré. Ceux qui refusèrent le baptême reçurent des présents d'armes, d'argent et de chevaux, et quittèrent le royaume, les uns pour retourner au-delà des mers, dans leur patrie, les autres pour continuer leur vie d'aventures et de pillage. Rollo répudia la fille du comte Bérenger, qu'en fait il n'avait jamais épousé (du moins selon les rites chrétiens), et prit pour femme, Gisèle, la fille naturelle de Charles, qui espérait, par cette alliance, cimenter l'union des deux nations. Il distribua à ses compagnons les terres qu'il possédait dans la contrée jusque alors appelée Neustrie, sous la condition de relever de lui, comme leur seigneur et maître féodal. Ainsi s'établirent en Normandie les premiers éléments du système féodal qui fut complété sous les successeurs de Rollo, et transplanté plus tard avec succès en Angleterre par le Conquérant (1).

Charles, en démembrant ainsi son royaume, a été

(1) Depping, t. II, pp. 101-114.—Suhm, Hist. af Dan., t. II, pp. 494-497.

sévèrement blâmé par beaucoup d'historiens français, par ceux-là même qui, en général, étaient les moins disposés à critiquer la conduite de leurs souverains. Et, cependant, il eût été difficile à un homme plus sage et plus vaillant, se trouvant dans la même position, d'agir d'une manière plus politique et plus en rapport avec les exigences de la situation! L'esprit national et le courage des Francs avaient successivement dégénéré sous ses prédécesseurs de la race Carlovingienne; les Flandres et toute la contrée au Nord et à l'Est de la Neustrie étaient détachées de cette monarchie déjà si disloquée; les Comtes de Paris convoitaient la couronne qu'ils devaient s'approprier plus tard. La province qu'il venait de céder, et dont les Normands avaient dévasté le territoire, leur appartenait depuis longtemps, et nul ne leur contestait la légitimité de cette possession. Le seul moyen de mettre le reste du royaume à l'abri de leurs ravages était de les confirmer solennellement dans la possession de la portion qui leur appartenait déjà en fait, et, sous ce rapport, Charles ne fit rien qui ne fût justifié par les événements et par l'exemple précédemment donné par Alfred d'Angleterre. D'un autre côté, c'était un moyen de contrebalancer l'influence naissante des Comtes de Paris; et bien que le pouvoir des Ducs de Normandie devînt plus tard redoutable aux rois de France de la troisième race, les derniers descendants de la race de Charlemagne trouvèrent toujours dans Rollo et ses successeurs des défenseurs fidèles de leur trône chancelant.

Un fait remarquable d'ailleurs, c'est que les termes

d'un traité qui entraînait de si grandes conséquences n'aient jamais été conservés dans une forme authentique. Rien ne prouve qu'il ait jamais été rédigé par écrit, car telle n'était pas l'habitude des Normands pour leurs contrats publics ou privés. Ils étaient passés devant témoins et conservés par la tradition et le témoignage des voisins. Le don des terres nombreuses octroyées par Rollo aux églises et aux couvents, n'est garanti par aucun titre écrit. Les terres étaient mesurées, non plus avec une *baguette*, selon l'usage constant des Romains, des Francs, des Anglo-Saxons et des Germains, mais avec un *cordeau*, instrument toujours employé par les nations Scandinaves pour l'arpentage des terres. Dans les chartres authentiques, écrites sous le duc Richard II et ses successeurs, pour confirmer les dons octroyés par Rollo, on mentionne toujours expressément que la concession primitive fut verbale, et on sait qu'à l'époque de Guillaume-le-Conquérant les seigneurs Normands accompagnaient l'investiture d'un fief à des vassaux, d'une flèche, d'un arc, d'une épée ou de quelque autre symbole. La mise en possession immédiate, introduite par eux en Angleterre, dispensait généralement d'un acte de propriété; on comprend donc aisément pourquoi Rollo se contenta d'une pareille investiture, en recevant le duché de Normandie; mais ce qui est inexplicable, c'est que les Francs, habitués depuis longtemps à employer les chartres écrites dans leurs transactions publiques ou privées, aient négligé de définir les termes, les conditions et les limites géographiques d'une cession de territoire

si importante. La chartre originale, s'il y en eut, a pu (comme le suppose M. Depping) être emportée par les Rois d'Angleterre de la race Normande, déposée à la Tour de Londres, puis égarée, ou peut-être détruite exprès par quelque Roi de France qui, cherchant à ressaisir sa domination, avait intérêt à effacer toute trace d'un démembrement de sa couronne.

Rollo établit dans son nouveau duché une aristocratie féodale, ou plutôt il profita nécessairement des usages particuliers qui régissaient la province, fait aussi naturel que l'établissement d'une aristocratie patriarcale en Islande sous un état de choses bien différent. A l'époque où ils vinrent s'établir en Neustrie, Rollo et ses compagnons étaient tous égaux; mais, par suite des progrès de la conquête et de l'habitude de l'obéissance militaire, ils l'avaient choisi pour chef, lui, d'abord leur égal, et l'avaient élevé de leur plein gré au titre de duc; ses compagnons étaient devenus comtes et barons; les hommes libres ses suivants, chevaliers ou vassaux inférieurs. Rollo ou ses successeurs les consultaient toujours dans les occasions importantes qui concernaient la nation. Le clergé fut pendant longtemps exclu de ce grand conseil ou parlement; son titre de Franc, le préjugé national et l'envie l'en tenaient nécessairement éloigné. Mais les doubles mariages, l'influence de la religion, l'adoption des mêmes lois et des mêmes institutions judiciaires, opérèrent vite une fusion entre les deux peuples. Le grand Coutumier, le plus ancien monument de la législation Normande qui existe aujour-

d'hui, porte que le duc Rollo, devenu souverain de la Neustrie, rassembla les anciennes coutumes de la contrée, qui ne pouvaient être que les lois des Francs, et lorsque quelques doutes ou quelques difficultés s'élevaient sur leur interprétation, il consultait les « hommes sages, auxquels la vérité était connue, pour savoir ce qui avait été dit et fait dans le vieux temps: » à quoi il ajouta d'autres lois nouvelles, mises en ordre par les mêmes conseillers (1). L'esprit subtil des légistes Normands réduisit d'abord la loi féodale à un système. Elle fut plus tard transplantée dans toute sa force en Angleterre par le Conquérant, qui s'en servit comme d'un instrument efficace pour consolider son pouvoir, et établir une monarchie plus puissante qu'aucune de l'Europe depuis le règne de Charlemagne. La coutume de Normandie a beaucoup de ressemblance avec les anciennes lois Scandinaves et Anglo-Saxones, et tous ces peuples ont tellement emprunté l'un à l'autre, et furent si souvent confondus dans leurs guerres, leurs conquêtes et leurs émigrations, qu'il est difficile de distinguer l'origine de leurs institutions judiciaires. Rollo passe pour avoir établi le premier la cour de l'Échiquier comme tribunal suprême; et la création de l'admirable système de police établi en Angleterre par le roi Alfred, pour assurer la sûreté publique, appartient aussi au premier duc de Normandie. Les chroniques du duché prouvent la réalité de cette sécurité générale, en ré-

(1) Houard, Anciennes loix des Français, etc., t. I, Discours préliminaire, p. 25.

pétant avec quelques variations cette histoire d'un bracelet ou d'une bourse d'or suspendu à un arbre de la grande route, fait que l'on reporte au règne d'Alfred, et que mentionnent aussi les annales anciennes du Danemark. Si ce n'est pas une manière poétique d'exprimer la tranquillité publique dont on jouissait sous l'administration sévère, mais impartiale, des princes de cette époque, il serait mieux de reporter ce fait au Danemark, six ou sept siècles avant les autres légendes semblables et sous le règne de Frodr, le célèbre législateur-roi de la race d'Odin. On a même attribué à Rollo, — comme si l'institution et le nom dérivaient de lui, — le fameux *Clameur de Haro*, ou « les huées et le haro » qui, semblable aux lois Anglo-Saxonnes, rendait les cantons responsables de toutes les offenses commises dans leur juridiction. Mais, en réalité, le nom dérive de deux mots Islandais composés, indiquant, par leur signification, la nature de cette espèce particulière de procès ; et il est probable que si Rollo ne l'appliqua pas le premier dans la Neustrie, il eut au moins le mérite de faire revivre et d'adopter une coutume si bien faite pour conserver le bon ordre et la paix dans une société barbare (1).

Le jugement par combat ou le combat judiciaire, était une forme d'appel au jugement de Dieu très en faveur auprès des nations guerrières de la Scandina-

(1) Depping, t. II, pp. 127-134. Le mot *Clameur de Haro* est évidemment formé des mots Islandais, *her-óp*, c'est-à-dire *cri des armes* ou *cri de guerre*, comme en Français, *à moi l'armée*.—*Her* (Islandais), *hœr* (Danois), armée et *óp*, huée. clameur.

vie (K); mais c'était aussi un mode de procédure judiciaire, reconnu dans tous les codes des tribus Barbares (excepté dans la loi salique) qui s'établirent sur les ruines de l'empire Romain. Il était cependant presque tombé en désuétude en France sous les derniers Carlovingiens, mais il fut remis en vigueur après la conquête de la Neustrie par les Normands. Ces fiers guerriers dédaignaient le mode, — si cher au clergé,—de terminer leurs différends par l'épreuve du feu et de l'eau, bien qu'il y ait un exemple remarquable d'une épreuve par le fer rouge, administrée à la femme d'un paysan par ordre de Rollo; mais c'est le seul que l'on puisse trouver, parmi les laïques, jusque après la conquête de l'Angleterre par les Normands (1). L'usage de la guerre privée continua de subsister dans la province de Normandie, longtemps après qu'elle fut établie dans le reste de la France, par l'influence combinée de la couronne et du clergé. On trouve dans les annales normandes des exemples de jugement par combat à des époques bien plus modernes, et on sait qu'il fut introduit en Sicile et en Angleterre par les Normands et qu'il fit partie du droit commun de l'Angleterre jusqu'au règne de Guillaume IV, bien que depuis le règne de Jacques Ier on ne trouve aucun exemple pratique de sa mise à exécution (2).

Il reste aujourd'hui peu de traces matérielles de l'origine Scandinave des Normands dans la province de France qui porte leur nom. L'origine du type primitif de ce style particulier d'architecture appelé

(1) Houard, Anciennes loix des Français, etc., t. I. pp. 221, 222, 267.
(2) Capefigue, sur les Jurys des Norm., pp. 340-346, et note, p. 390.

Normande, et dont il reste de si belles traces en Normandie et en Angleterre, a jusqu'ici désappointé la curiosité de ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art. On ne peut l'attribuer à une source normande, car à l'époque où les Scandinaves vinrent en Neustrie, il n'y avait dans la contrée qu'ils quittaient aucune construction considérable en pierres. L'arche sémi-circulaire,—le trait distintif qui sépare l'architecture normande de l'architecture gothique,—fut sans doute une imitation du style architectural Romain, ou bien une modification de l'arche Anglo-Saxonne, qui était elle-même empruntée aux Romains. L'opinion la plus raisonnable, c'est que les Normands apportèrent avec eux du Nord ce génie inventif, cette activité d'intelligence, ce goût pour la richesse et la magnificence qu'ils déployaient dans leurs armes, leurs ornements, leurs costumes, et surtout leur équipement naval, et qu'ils appliquèrent plus tard à l'architecture et aux autres arts d'imitation pour produire ce style particulier appelé style Normand. Les vieux Sagas sont remplis d'exemples de ce goût dominant chez les Scandinaves; leur histoire, leur mythologie ancienne, et ce qui reste encore des ouvrages des anciens Skalds, prouvent qu'ils possédaient tous les éléments de poésie. Lors de leur établissement définitif dans la Gaule, ils trouvèrent complétement effectuée la séparation de la langue vulgaire, qui s'était successivement formée dans cette province de l'empire d'Occident par la corruption du latin. La *langue d'oui* était parlée au nord, et la *langue d'oc*, au sud de la Loire. La langue d'oui, ou la langue romaine wallonne,

n'avait pas encore reçu cette culture littéraire qui en fit plus tard le langage particulier au roman et à la poésie romantique, et que recherchèrent les Normands qui embrassaient la religion et adoptaient les lois et le langage du peuple vaincu (1). Mais tout cela se modifia bientôt par le caractère particulier et le génie de la race Normande, qui se manifestaient déjà d'une manière sensible dans leurs œuvres d'art et dans les faits d'armes. On ne trouve en Normandie aucune inscription runique ; — le peuple n'a conservé mémoire d'aucuns vers des Skalds, — d'aucune légende traditionnelle de ses ancêtres Scandinaves. Sous ce rapport, et pour employer une métaphore mythologique, on peut dire qu'il passa les bords du Léthé en traversant les mers qui le séparaient pour toujours du berceau de ses pères, — de cette terre de Dieux et de héros où se forma son caractère national primitif. Mais les traits originaux du caractère national étaient indélébiles, et subsistèrent encore lorsque cette branche de la vieille et noble tige Gothique fut greffée sur celle des Gallo-Francs. Ainsi, en première ligne, on trouvait chez eux tous les éléments du vieil esprit de la chevalerie, conservés dans leurs formes primitives : — l'amour des aventures romanesques, le courage et l'habileté dans le maniement des armes, la dévotion au sexe féminin, fondée

(1) Guillaume-Longue-Épée envoya son fils Richard à Bayeux pour apprendre le vieux Danois, car ce langage était déjà remplacé à Rouen, la capitale du duché, par la langue Romane ; et un comte Normand qui vint à la cour de Guillaume Ier, Roi de Sicile, s'excusa de ne pas savoir le Français, étant, disait-il, de cette partie de la Normandie où le vieux Danois subsista le plus longtemps.

sur la superstition et la galanterie romanesque. — Le chevalier Normand prit une part active au grand drame des Croisades. Le poëte Normand-Français ou le Trouvère, remplaça l'ancien Skald, et devint aussi célèbre dans les cours des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre de la race Normande, que l'avait été son prédécesseur dans les cours de Norwége et de Danemark, ou que les troubadours à celles d'Arles et de Toulouse. Les rois Anglo-Normands ne se bornaient pas à aimer et à encourager la poésie, mais, semblables aux Harald et Ragnar du Nord, quelques uns pratiquaient avec succès cet art divin. Henri Ier mérita le nom de Beauclerk, par suite de son attachement à la littérature nationale, et les deux reines Mathilde et Alice furent de généreuses patronnes. Henri II encouragea, s'il ne pratiqua pas la poésie historique, et Richard-Cœur-de-Lion fut un Trouvère, dont les compositions poétiques se sont conservées jusqu'à nos jours.

Bien que nous ne voulions pas nous égarer dans les champs sans bornes de la controverse quant à l'origine du Roman moderne et de la fiction romantique, attribuée par les uns aux Scandinaves, par les autres aux Sarrazins, et par une troisième secte d'historiens, aux Armoricains habitant la Bretagne, — il nous faut cependant observer qu'en général les œuvres de l'imagination ont toutes une ressemblance de famille, lorsque les particularités et la condition de la race sont à peu près les mêmes. Pour employer la belle métaphore d'un auteur à la fois poëte et philosophe : — « La fiction voyage sur des ailes encore

plus légères que la science, et répand sur le monde les semences de ses fleurs encore invisibles, jusqu'à ce qu'elles nous annoncent leur présence, en naissant toutes les mêmes dans les régions les plus éloignées et d'un climat différent (1). » La mythologie populaire et les superstitions de chaque siècle et de chaque contrée, sans en excepter les nations classiques de l'antiquité, sont toutes homogènes et indiquent un retour continuel vers les mêmes fictions relatives à l'existence physique et morale de l'homme, texte favori et inépuisable dans lequel les poëtes et les romanciers ont puisé leurs plus belles images. Les ménestrels Normands adaptaient adroitement leurs vers aux fictions et aux personnages qu'ils trouvaient accrédités chez le peuple pour lequel ils versifiaient ; ainsi : — le roi Anglais Arthur, ses chevaliers fabuleux de la Table-Ronde ; — l'enchanteur Merlin avec ses prophéties merveilleuses ; — le monarque Franc Charlemagne et ses paladins ; — et les inventions poétiques de l'imagination Orientale, empruntées aux Arabes et aux Maures. Ils ne connaissaient pas les lais Eddaïques et héroïques du Nord ; mais l'esprit poétique de la muse, qui avait inspiré ces chants primitifs, continuait son influence mystérieuse sur le caractère national. Les Sagas romantiques du Nord, qui empruntaient leurs fictions et leurs images aux traditions populaires du Midi, ressemblent beaucoup aux romans et aux fabliaux des Normands-Français.

(1) Thomas Campbell.

Il n'en était pas de même de leur histoire. Il y a certes une différence capitale entre les annalistes du Nord qui écrivirent dans leur langage du xe au xiiie siècle inclusivement :—Ari-Frodr, Snorre-Sturleson, l'auteur du Nials Saga, ou même les moines biographes d'Olaf Tryggvason, — et tels chroniqueurs comme Dudon de Saint-Quentin, Guillaume de Jumièges et Robert Wace, qui écrivaient à cette époque sous le patronage des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre de la race Normande. La chronique rimée, composée par Wace, est cependant appréciée à juste titre et comme monument de la langue de l'époque et comme document historique, incorrect, il est vrai, dans beaucoup de détails, mais qui a une haute importance comme peinture fidèle de l'état de la société du moyen âge. Wace naquit dans l'île de Jersey, vers le commencement du xiie siècle, et mourut en Angleterre en 1184. Il fut donc contemporain, pendant près d'un siècle, des trois Henri, rois d'Angleterre, et des ducs de Normandie. Il fit son éducation à Caen, et se fixa dans cette ville, où Henri Ier tenait ordinairement sa cour Normande. Entre autres ouvrages, il traduisit en Normand-Français du latin de Geoffroi de Monmouth, la vieille histoire Bretonne de Brut-y Brerhined, que Wace publia sous le titre de *Brut d'Angleterre*, dans la forme d'un poëme renfermant dix-huit mille vers de huit syllabes. Mais son ouvrage le plus important, et celui qui a le plus de rapport avec le sujet qui nous occupe, est le *Roman de Rou*, ou l'histoire des ducs de Normandie, depuis la première invasion de Rollo, jusqu'à la sixième an-

née du roi Henri I[er]. Ce poëme historique écrit sous le patronage d'Henri II, contient seize mille quatre cent cinquante-sept vers. La première partie ou l'introduction est écrite en vers de huit syllabes, et a rapport à l'histoire des premières invasions de la France et de l'Angleterre par les hommes du Nord ; la seconde partie en vers alexandrins, comprend l'histoire du duc de Rollo, ou Rou ; la troisième, également en vers alexandrins, est l'histoire de Guillaume-Longue-Épée et du duc Richard I[er], son fils ; et la quatrième, en vers de huit syllabes comme la première, contient la suite de l'histoire de Richard et de ses successeurs jusqu'en 1106.

Robert Wace prit généralement pour guide des faits historiques ses prédécesseurs Dudon et Guillaume de Jumiègue ; il est moins crédule que ces écrivains ecclésiastiques ; mais il est d'accord avec eux pour représenter les Normands primitifs comme des barbares féroces qui ne rachetaient tant de crimes par aucune vertu. On comprend facilement que le clergé qui, en France et en Angleterre, eut le plus à souffrir de leurs cruelles invasions, et qui (pour employer leurs propres expressions) « écrivait au milieu des cendres des monastères brûlés, d'une main tremblante et la figure glacée par la crainte, » était peu disposé à rendre justice aux qualités héroïques des conquérants (1). Mais Wace sut donner de la vie et de la couleur aux récits inanimés de ses prédécesseurs ; et si sa chronique rimée ne renferme pas plus

(1) Depping, t. I, Discours préliminaire, p. 40.

que ses devanciers le sentiment poétique ou l'esprit philosophique de l'histoire, elle esquisse du moins avec fidélité les hommes et les mœurs de l'époque, et les légendes les plus fabuleuses sont encore des preuves positives et précieuses de l'opinion populaire (1).

Bénédict le Maure fut un des ecclésiastiques chargés par Henri II d'écrire l'histoire de ses prédécesseurs, ducs de Normandie et rois d'Angleterre; sa chronique en vers est une traduction des histoires des moines, dont il est question ci-dessus, augmentée de faits puisés à une source inconnue, et contient environ quarante-six mille vers; son style est suranné et plus difficile à comprendre que celui de Robert Wace, ce qui, du reste, s'explique naturellement; car il fut élevé dans cette partie de la Normandie où le vieux langage Danois se conserva le plus longtemps (2).

(1) La première partie du roman de Rou fut publiée à Copenhague en 1817-1818, avec une traduction Danoise en vers par le professeur Bröndstedt. Le texte de l'ouvrage entier a été publié depuis dans une édition illustrée à Rouen, en 1827, en 2 volumes in-8°, avec des notes remarquables de M. Pluquet.

(2) Le seul manuscrit qui existe de cette chronique rimée est déposé à la bibliothèque de Londres. M. Depping en a publié une grande partie dans son ouvrage.

CHAPITRE XIII.

Règne de Gorm-le-Vieux en Danemark. — Constitution de la monarchie. — Esprit d'indépendance du peuple. — Erik Blodœxe est chassé de Norwége. — Sa mort et son DRAPA. — Tentatives d'Hakon-le-Bon pour introduire le Christianisme en Norwége. — Opposition de la nation. — Sigurd-le-Jarl. — Mort d'Hakon. — Le HAKONAR-MAL, ou chant élégiaque d'Hakon.

Tandis que les aventuriers Normands, engagés dans ces expéditions lointaines, portaient leurs armes victorieuses dans les contrées méridionales de l'Europe, le Danemark voyait s'accomplir une révolution importante, en tout semblable à celle qui avait lieu à cette époque en Norwége, sous Harald-aux-beaux-cheveux, et en Suède sous le roi Erik, fils d'Edmund.

La réunion des mêmes circonstances permit à Gorm, fils d'Harde-Knud Ier, surnommé le Vieux, à cause de la longue durée de son règne, de soumettre les petits rois du Jutland, et de réunir en un seul État les différentes contrées qui forment aujourd'hui la monarchie Danoise, — comprenant les provinces de la Scanie et de Halland, cédées depuis à la Suède, par le traité de 1720. — Ce résultat fut facilité en

Norwége et en Danemark par l'absence de beaucoup de petits Rois, Jarls et autres chefs principaux, attirés dans des expéditions lointaines par l'appât du pillage. Gorm, qui dès sa jeunesse s'était fait remarquer par son goût passionné pour les aventures et son caractère sauvage, — ce qu'il avait de commun avec les autres Normands qui envahirent la France, — se trouvant engagé plus tard dans une expédition maritime le long des côtes de la Baltique, avait pénétré à la tête d'une bande de Vœringjar et d'autres aventuriers jusqu'à Smolensk et Kiew, dans la Russie Septentrionale. Il avait épousé la fameuse Thyra Dannebod, fille d'Harald, Jarl du Jutland, qui, converti au Christianisme en France, sous le règne de Louis-le-Débonnaire, avait exigé que sa fille, jeune encore, fût baptisée dans la nouvelle religion. Par l'influence de sa femme et bien que fidèle au culte des anciennes Divinités nationales, adorées par ses ancêtres, Gorm fut amené à tolérer que les missionnaires Chrétiens prêchassent la religion Divine dans ses États (1). Les événements remarquables de ce règne si long et si important sont enveloppés d'une profonde obscurité que les recherches minutieuses des historiens nationaux n'ont pu dissiper entièrement. Si l'on en croit les témoignages des chroniqueurs Germains, le cours de ses conquêtes fut interrompu par l'empereur Henri-l'Oiseleur, de la race Saxonne, le premier du nom, qui vainquit son fils Knud, le força à embrasser le Christianisme, et tra-

(1) Suhm, Hist. af Dan., t, II, pp. 362-365, 399-405, 435-440.

versant non-seulement l'Eyder, mais le fameux rempart appelé le *Dannewirke,* subjugua la contrée qui forme aujourd'hui le duché de Sleswig. Les mêmes chroniqueurs nous apprennent que Henri exigea du monarque Danois, comme condition de paix, l'abolition des sacrifices humains qui étaient encore pratiqués à Lédra en Zélande; ainsi après la deuxième guerre punique, les Romains imposèrent aux Carthaginois une semblable stipulation. Les historiens et les publicistes Danois, aveuglés par la prétention de faire admettre leur théorie : — que le Danemark avait été gouverné depuis Gorm-le-Vieux comme par une monarchie indépendante, — ont contesté la réalité des événements qui se rapportent à l'établissement de la Marche de Sleswig au Nord de l'Eyder par l'empereur Henri Ier, et à ses victoires sur le fils de Gorm, suivies d'une paix humiliante pour le monarque Danois. Mais l'authenticité des faits principaux repose sur des preuves trop positives pour être niée impunément, quelles que soient d'ailleurs les nuances de détail des divers incidents qui accompagnèrent ces événements (1).

Après la cessation des hostilités avec l'Empereur, l'archevêque Unni entreprit une mission en Danemark. La reine Thyra l'accueillit avec respect, et profita de sa présence pour faire baptiser son fils Harald, qui plus tard fut le roi Harald-Blaatand. Beaucoup de Danois, d'une naissance illustre ou d'un

(1) Suhm, Hist. af Dan., t. II, pp. 566, 571. — Gram, Observ. de Henrici Aucupis expeditione, etc., in Miscell. Leips., nos 228-234.—Schlegel, Staats-Recht des Königreichs Dänemark, t. I, p. 19.—Note, pp. 28, 29.

ordre inférieur, suivirent l'exemple de leur prince; la nouvelle religion était librement et publiquement professée dans tout le royaume; les églises et les cloîtres s'élevaient en Jutland. L'archevêque parcourut les Belts, et étendit ses visites de missionnaire jusqu'aux îles de l'Archipel Danois, la Fionie et la Zélande, — dans ces contrées où le culte de la Déesse de la Terre avait été célébré si longtemps par des cérémonies sanglantes et mystérieuses, puis remplacé plus tard par la dispensation d'Odin, où les feux des sacrifices s'allumaient encore et étaient souillés tous les neuf ans par le sang humain. — De la Zélande le missionnaire Apostolique traversa la mer en 935, se rendit à Birca, en Suède, et retrouva encore quelques traces de la sainte foi qui avait été prêchée par Ancharius, son illustre prédécesseur (1).

L'affermissement de la monarchie en Danemark et en Norwége sous Gorm-le-Vieux et Harald-aux-beaux-cheveux, — l'introduction du Christianisme dans ces contrées, — la cessation partielle des expéditions de pirates à des époques irrégulières; — toutes ces causes produisirent naturellement de grands changements dans les institutions politiques du Nord. Pendant l'âge héroïque, le pouvoir des Rois était extrêmement limité; et bien qu'ils fussent toujours choisis dans les familles des Ynlings et des Skioldungs, auxquelles la superstition nationale attribuait une origine divine, on était libre toutefois de les prendre parmi les nombreux descendants de la sou-

(1) Münter, Kirchengeschichte, etc., t. I. pp. 346-353.

che sacrée ; ce choix était ratifié par la voix du peuple, qui entourait avec enthousiasme la pierre sur laquelle on élevait le monarque au milieu du cliquetis des armes et des clameurs de la foule. Comme dans toutes les communautés Barbares, on attachait, dans les contrées du Nord, un grand respect à la naissance, et les familles qui pouvaient invoquer pour ancêtres des héros ou des gens illustres exerçaient une grande influence sur le peuple ; mais son consentement, recueilli dans l'assemblée générale (Thing ou Al-thing), était toujours nécessaire pour sanctionner les mesures qui concernaient la communauté. Quant aux expéditions maritimes lointaines ayant pour but le pillage et la piraterie, elles étaient, pour la plupart, des entreprises privées, formées par des associations volontaires de plusieurs Jarls avec leurs compagnons, dans lesquelles le chef exerçait l'autorité suprême militaire, tempérée par l'égalité primitive et l'indépendance de ses compagnons. Ainsi nous avons vu que lorsque Sigefrid s'engagea à abandonner le siége de Paris en retour du paiement d'une somme d'argent, ses compagnons refusèrent de le suivre, et continuèrent le siége pour leur propre compte ; ainsi, quand les envoyés de Charles-le-Simple se présentèrent pour traiter avec les Normands, commandés par Rollo, et demandèrent à parler à leur chef, ils répondirent : « nous sommes tous égaux. » — A l'intérieur, l'autorité des Rois était balancée, et par l'influence aristocratique des familles de naissance illustre, et par le caractère sauvage, féroce et indépendant du peuple, qui, bien longtemps après cette période, est

représenté, par Adam de Brême, comme préférant le trépas aux flagellations, comme marchant à la mort avec une contenance ferme et joyeuse, méprisant les soupirs, les larmes et les signes extérieurs de chagrin, par lesquels les hommes civilisés trahissent les émotions qu'ils éprouvent (1).

Ce n'était pas une tâche facile, même pour des conquérants puissants et énergiques, comme Gorm et Harald, d'assouplir le caractère d'un tel peuple. Mais leur influence et leur pouvoir s'étaient sensiblement agrandis par l'extinction des petits Rois de Danemark et de Norwége, et par la réunion de différentes tribus sous un chef commun, descendant d'une race de Dieux et de héros, et possédant d'ailleurs les qualités personnelles qui justifiaient l'obéissance des Barbares. Ainsi la monarchie Danoise se maintint compacte et héréditaire chez les successeurs de Gorm-le-Vieux, jusqu'à l'époque de Svenon II, ou Svend Estrithson, le fondateur de ce que l'on appelle la seconde dynastie des Rois Danois. L'unité du royaume et l'hérédité à la couronne, étant bien établies en principe, permirent à un monarque comme Knud II, ou Canut-le-Grand, d'accomplir ce que les efforts passagers et mal soutenus de tant d'aventuriers avaient tenté vainement jusques alors : — la soumission des Anglo-Saxons et la conquête de l'Angleterre. Mais l'autorité des Rois, bien qu'exer-

(1) Regis vis pendet ex sententia populi. Quod in communione laudaverint omnes, illum confirmare opportet. Domi pares gaudent. Decollare malunt, quam verberari.—Lacrimas et planctum coeteraque compunctionis genera, abominantur Dani, etc.

cée despotiquement en principe par ces puissants souverains militaires, était loin cependant d'être illimitée et par la loi et par l'esprit national ; la voix populaire avait encore de l'écho dans l'Assemblée nationale des *Adel-thing*, ou *Dannhof*, ou dans les Assemblées provinciales des districts locaux, appelées *Lands-thing*. L'introduction du Christianisme avait créé dans l'État une classe nouvelle et puissante ; et s'il renforça, jusqu'à un certain degré, le pouvoir et l'influence de la couronne, en y ajoutant la sanction de l'Église, il servit en même temps à tempérer son autorité et à empêcher qu'elle ne dégénérât en despotisme illimité (1).

Pendant qu'Harald-Blaatand succédait paisiblement au trône du royaume uni de Danemark (940), le peuple de la Norwége secouait le joug sanglant d'une tyrannie sous laquelle il gémissait depuis cinq années. Hakon, bien qu'élevé sur une terre étrangère et dans une religion inconnue à ses pères, fut reçu à bras ouverts, comme un libérateur de l'odieuse tyrannie de son frère Erik. Les principaux Jarls, et surtout Sigurdr, oncle maternel d'Hakon, qui avait été son parrain lorsque, jeune encore, il fut ondoyé d'après la mode Païenne, épousèrent sa cause, tandis que sa jeunesse et sa beauté, sa taille élevée, robuste et virile, et les qualités personnelles que la renommée populaire attribuait à son caractère héroïque, le recommandaient à la sympathie de la multitude.

(1) Schlegel, Staats-Recht, etc., t. I, pp. 44-49, 65, Note. — Kolderup Rosenvinge, Grundris af den Danske Lovhistorie, t. I, pp. 19, 20-26.

Erik, forcé de céder devant la fortune supérieure et les vertus d'un frère plus jeune que lui, que le peuple, dans une assemblée nationale, choisissait librement pour Roi de Norwége, se réfugia avec ses partisans dans les Orcades, devint Roi de Mer, et ravagea les côtes d'Écosse et d'Angleterre. Quelque temps après, Athelstane lui conféra le royaume de Northumbrie, contrée déjà peuplée de Danois, à la condition qu'ils embrasseraient tous le Christianisme et défendraient les côtes contre les incursions des autres Vikingar. Mais ses habitudes barbares étaient trop enracinées pour disparaître tout à fait, et, sous le règne d'Édred, fils d'Édouard-le-Vieux, il recommença ses excursions, et ramassant une bande de Norwégiens et d'écumeurs de mer, il envahit la Northumbrie, d'où il avait été chassé par les Anglo-Saxons. Edred rassembla ses forces et marcha contre les hommes du Nord. La lutte se termina dans une grande bataille, où Erik et cinq autres Rois de mer furent tués. La Northumbrie fut encore une fois réunie à la monarchie Anglo-Saxone (1).

Malgré la prétendue conversion d'Erik au Christianisme, un des derniers chants des Skalds Païens le représente comme invité à se réunir aux Rois et aux héros réputés dignes de participer aux joies du Valhalla. Cette complainte élégiatique appelle *Eriks drápa*, dont il ne nous reste qu'un fragment, fut probablement récitée aux funérailles d'Érik. Elle

(1) Snorre, Saga hakonar Goda, cap. I- IV.— Turner's Hist. of the Anglo-Saxons, vol. III, ch. VII, pp. 115-118. — Schœning, Norges Riges historie, t II, pp. 270-301.

est en forme de dialogue dramatique, dans lequel Odin et Bragi sont les interlocuteurs, et Sigmundr, un des héros du *Volsunga-Saga*, est désigné par Odin pour aller au-devant du héros Norwégien.

CHANT DE MORT D'ERIK.

(Fragment.)

ODIN.

Que signifie ce rêve? Il me semblait que j'étais levé avant le jour afin de préparer le Valhalla pour une fête et y recevoir les guerriers que j'attendais, — les guerriers morts en combattant. J'éveillais les héros bienheureux (1), leur ordonnant de se lever, de placer les siéges, et de laver les coupes; je commandais aux Valkyries (2) d'apporter le vin comme si un Roi devait venir.—Certes, j'attends de la terre quelque héros d'une illustre renommée; mon cœur s'en réjouit d'avance.

BRAGI (3).

Quel est ce bruit effrayant? On dirait que de nombreuses cohortes s'avancent vers ce palais. Les murs et les voûtes résonnent comme si le bon Balder revenait au palais de son père.

(1) *Einherjar*, — les âmes des héros habitant le Valhalla.
(2) Valkyrur, Divinités qui veillaient au sort des batailles.
(3) *Bragi*, le Dieu de la poésie, fils d'Odin et de Frigga.

ODIN.

Bragi ! tu ne parles pas sagement, bien que tu saches beaucoup de choses ; ce bruit est celui de la marche d'Erik, d'Erik le Roi, qui bientôt touchera mon palais. Sigmundr et Sinfjötli ! vite debout ! Allez chercher le roi Erik, et si c'est lui, invitez-le à venir, car je l'attends.

SIGMUNDR.

Pourquoi attend-on Erik plutôt que d'autres rois?

. . . . (1).

ODIN.

Parce que sa lance et son épée sont teintes du sang de beaucoup de héros.

SIGMUNDR.

Mais s'il est à tes yeux le plus brave et le plus vaillant, pourquoi lui avoir refusé la victoire ?

. . . . (1).

ODIN.

L'issue d'une bataille est toujours douteuse...... Mais voilà le Loup de la guerre qui, malgré sa fierté, conduit le héros à la demeure des Dieux.

SIGMUNDR.

Erik ! salut à toi ! sois le bien venu ici ! Entre

(1) Il manque une ligne à chacune de ses deux strophes ; peut-être est-ce un refrain contenant une idée étrangère à l'histoire d'Erik.

dans le palais, toi, Erik le brave! Mais permets que je demande si d'autres Rois ne t'ont pas suivi du champ de bataille?

ERIK.

Cinq Rois sont avec moi, dont je dirai les noms; je suis le sixième.

Les rapports fréquents des Norwégiens avec les contrées les plus civilisées de l'Europe et de l'Orient les familiarisèrent nécessairement de bonne heure avec les doctrines et les rites du Christianisme tels qu'ils existaient à cette époque. Beaucoup de Rois de Mer et d'autres aventuriers, que des expéditions de commerce ou de piraterie amenaient en Angleterre, avaient consenti à recevoir les eaux du baptême, comme une preuve de leur croyance à la religion des Anglo-Saxons. Mais, de retour dans leur patrie, ils ne se faisaient aucun scrupule de reprendre leurs anciennes pratiques du Paganisme, croyant que Thor et les autres Divinités du Nord devaient être adorés comme les Dieux tutélaires de la Norwége, de même que le Christ était adoré en Angleterre comme le Dieu national de cette contrée. Quelques esprits plus pénétrés ou plus clairvoyants conservèrent, sans doute, des impressions moins fugitives, et ce dogme simple et sublime de l'existence d'un seul Dieu, créateur et maître de l'univers, objet d'adoration de tout le genre humain, n'était pas inconnu à leur vieille mythologie. Doué d'une intelligence supérieure, Harald-Haarfager apprit de bonne heure à

mépriser les Divinités populaires de sa patrie ; et cependant, comme chef de son peuple, il devait leur offrir les sacrifices accoutumés pour obtenir une saison favorable, la paix ou la victoire. Il fit un jour, dans une assemblée nationale, l'aveu solennel de sa nouvelle croyance avec la conviction profonde de l'impuissance des faux Dieux adorés par la nation. « Je promets et je jure solennellement, » dit-il, « ne plus sacrifier aux Divinités nationales, mais d'adorer ce Dieu qui seul a créé le monde et tout ce qui existe, le soleil, les étoiles, les enfants des hommes, et par l'aide duquel je puis subjuguer ce royaume de Norwége ; et quand bien même Thor serait à mes côtés, quel secours pourrai-je attendre d'un Dieu dont la seule puissance réside dans un tronc d'arbre ou dans une pierre? »

Hakon, fils d'Harald, qui avait été élevé dans la nouvelle religion, à la cour d'Athelstane, son second père, ramena d'Angleterre quelques missionnaires chrétiens, et proclama hautement son intention de les protéger dans la propagation de leur foi. Il convoqua une assemblée nationale du peuple ; là, il se leva et déclara à tous, « —riches ou pauvres, nobles, « paysans ou serfs, jeunes ou vieux, hommes ou « femmes,—que son désir et sa volonté étaient qu'ils « soient tous baptisés, et qu'ils aient foi dans un « seul Dieu, le seul vrai, le fils de Marie (dédai- « gnant l'inutile adoration des Divinités Païennes, « désormais impuissantes), jeûnant chaque vendredi, « et se reposant chaque septième jour. » Mais, ni les Jarls, ni les prêtres, ni le peuple, ne parurent

disposés à adopter cette proposition. Des murmures éclatèrent de toutes parts dans l'assemblée ; un propriétaire foncier, riche et populaire, se leva et répondit au Roi en ces termes : « Lorsque tu nous « as tous convoqués ici, à Drontheim, en assem- « blée générale, proclamant ainsi notre ancien « droit et nos vieux priviléges, ce fut pour nous, « ô Roi ! un sujet de joie et de remerciements : « lorsque nous t'avons choisi pour Roi. nous pen- « sions que le Ciel nous avait accordé le plus beau « des présents. Mais aujourd'hui nous lisons dans « le fond de ta pensée ; nous voyons que toi, qui « nous a rendu notre liberté perdue, tu veux nous « imposer un nouveau joug d'esclavage, aussi lourd « que celui dont tu nous as délivré. Tu voudrais « nous faire répudier cette foi, cette croyance de « nos pères, plus sages, plus braves et meilleurs « que nous, et dans laquelle, nous et toi, avons « toujours trouvé prospérité et bonheur. Souviens- « toi donc, Hakon, et pourquoi faut-il te le rappeler, « de la grande preuve d'amour et d'affection que « nous t'avons donnée en te nommant notre chef « et notre législateur. Ce code de lois que tu as établi « et que nous avons sanctionné dans l'assemblée « du peuple, nous voulons religieusement l'obser- « ver ; et nous te respecterons et t'obéirons comme « Roi tant que chacun de nous vivra. Mais ne nous « demande rien d'illégal ; car nous sommes décidés « à te refuser et à te désobéir. Quant à ce que tu « réclame de nous aujourd'hui, avec une insistance « et un zèle maladroits, comme si tu prétendais nous

« contraindre par la violence, sache bien, ô Roi! que
« nous sommes résolus à t'abandonner, et à choisir
« un autre chef qui nous laissera tranquillement jouir
« de notre liberté, et suivre cette religion si chère à
« nos cœurs. »

Des applaudissements frénétiques accueillirent ces paroles qui s'accordaient si bien avec les sentiments du peuple. Aussitôt que le silence fut rétabli, le Jarl Sigurdr se leva et déclara formellement que le Roi n'avait ni l'intention ni le désir d'imposer à la nation une religion nouvelle, et qu'il ne voulait pas briser les liens d'affection dont il avait reçu de si grandes preuves. L'assemblée répondit d'une seule voix, que comme gage de la sincérité de ces protestations, il fallait que le Roi offrît, au nom de tous, les sacrifices accoutumés, pour obtenir la paix et les saisons fructueuses, ainsi qu'en agissaient leurs pères. Sigurdr conseilla au roi d'ajourner son projet, et l'assemblée se sépara tranquillement. Mais l'hiver approchait, et avec lui l'époque du sacrifice annuel; le peuple était sourdement agité; il demanda que le Roi présidât dans cette occasion solennelle, selon l'ancienne coutume, ou qu'il abdiquât la couronne. Sigurdr essaya de calmer sa colère, et promit, au nom du Roi, qu'il assisterait à la fête qui suivait toujours le sacrifice. A cette fête, Sigurdr, qui remplissait les fonctions de Pontife à la place d'Harald, prit la corne à boire qu'il venait de consacrer à Odin et l'offrit au Roi; c'était le moment critique, car il devait ouvertement proclamer le choix qu'il faisait entre les deux religions. Il essaya d'éluder la difficulté en employant, pour con-

sacrer la corne, une manière nouvelle, — le signe de la Croix ; — puis il la vida, selon le mode accoutumé. Ce changement fut remarqué par le peuple, qui commençait à murmurer, lorsque Sigurdr s'écria : que le Roi n'avait fait que suivre son exemple, depuis qu'il avait consacré la corne à Thor, en employant le signe du Maillet, attribut de cette divinité, et que le peuple se trompait en croyant qu'il avait employé le signe de la Croix. Au moyen de cette explication ingénieuse et tant soit peu Jésuitique, le peuple fut satisfait, et Sigurdr fut regardé comme « l'homme le plus sage de la Norwége, » réputation bien méritée, du reste, par la modération et la prudence qu'il déploya dans sa médiation entre le peuple et le Roi, et, chose bien rare, il sut conserver la confiance des deux partis ; bien qu'il fût encore sincèrement attaché à la religion nationale, il ne manifesta aucune hostilité contre la nouvelle religion, qu'Hakon avait à cœur d'introduire.

Une alliance secrète se forma bientôt après entre huit des chefs les plus distingués de la Norwége contre le roi Hakon et ses innovations religieuses ; ils convinrent de détruire les églises Catholiques qu'il avait fait construire dans les parties septentrionales de la contrée, et de le forcer à renoncer entièrement à son projet d'introduire le Christianisme dans le royaume. A cet effet, quatre des confédérés firent voile vers la province de Mœre, où était un grand temple de Thor, et brûlèrent les églises élevées dans son voisinage. Ils massacrèrent en outre les prêtres Anglo-Saxons qu'Hakon avait amenés d'Angleterre.

Les quatre autres accompagnèrent le roi à Mœre, où devait se tenir un grand festival religieux, avec l'intention de forcer Hakon à sacrifier, sans détour et franchement, aux anciennes divinités. Le roi vint au rendez-vous, accompagné de Sigurdr et d'une suite de courtisans, pendant qu'une foule immense accourue des contrées voisines, menaçait Hakon de toute sa fureur, s'il persistait à refuser son concours pour le sacrifice et la fête qui devait suivre. Contraint par la nécessité et cédant aux sages avis de Sigurdr, il consentit enfin à manger le foie d'un cheval qui avait été sacrifié, puis à assister à la fête et de vider successivement les cornes à boire consacrées à Odin, à Thor et à Bragi, sans substituer aux rites Païens le signe de la croix comme il avait déjà fait. Mais cette apostasie forcée ne fit qu'augmenter son ressentiment contre ses compatriotes; il passa l'hiver à Mœre, dissimulant sa colère, et songeant aux moyens de punir ce qu'il appelait un acte insolent de rébellion contre son autorité.

Mais ce sombre horizon de guerre civile et religieuse qui menaçait le royaume, fut dissipé par les nouvelles du débarquement des fils d'Erik et de Gunhilda à la tête d'une flotte puissante équipée par Harald-Blaatand, roi de Danemark, pour les aider à reconquérir la couronne de Norwége. Cette attaque extérieure apaisa les dissensions intestines, et tous se préparèrent à défendre la terre natale et la liberté nationale. Le patriote Sigurdr persuada même aux chefs confédérés de réunir leurs forces à celles d'Hakon pour repousser cette tentative de la famille

d'Erik, qui avait été chassée de l'aveu général du peuple. La flotte norwégienne remporta une victoire signalée sur celle des princes exilés, qui retournèrent en Danemark où ils trouvèrent asile et protection jusqu'à la mort d'Hakon.

Le règne de ce prince ne fut plus troublé désormais par les factions religieuses; le temps et le contact habituel avec les rites extérieurs du Paganisme avaient sans doute refroidi son zèle pour la foi nouvelle, ou peut-être fut-il convaincu par la réflexion et l'expérience combien il était impolitique d'opérer quelque changement important dans la religion nationale. Sa croyance dut cependant flotter indécise entre les deux religions, car nous lisons qu'il observait le dimanche comme un jour sanctifié, et qu'il jeûnait constamment le vendredi. Mais ses vertus publiques et privées se développèrent dans son gouvernement paternel, et le soin qu'il prit du bien-être de son peuple, qui lui dut d'excellentes réformes, le recommande à l'estime de la postérité. Après avoir ainsi repoussé cette invasion du Danemark, Hakon s'occupa de rétablir avec de nouvelles sanctions, l'ancienne loi qui divisait tout le territoire de Norwége en un certain nombre de districts maritimes appelés *Skip-reidor*, qui s'étendaient depuis l'embouchure des rivières jusqu'aux points atteints par les saumons en remontant vers leurs sources; chacun d'eux devant fournir un certain nombre de vaisseaux et d'hommes pour la défense commune. Pour assurer l'exécution de ces nouvelles dispositions, on désigna des stations sur les principales montagnes, le long de la côte, où

seraient allumés des signaux pour annoncer l'approche de l'ennemi, et l'alarme était ainsi donnée de l'extrémité du nord d'Halgoland jusqu'au cap Naze.

Malgré ces sages précautions, malgré l'attachement de ses concitoyens, Hakon tomba enfin victime de l'insatiable ambition de Gunhilda et de ses fils. Ces princes envahirent encore le royaume en 963, avec une flotte équipée en Danemark. Hakon, surpris à l'improviste dans une partie reculée de la contrée, avant d'avoir pu réunir ses forces, fut blessé mortellement dans sa première rencontre avec l'ennemi. Avant sa mort, il envoya des messagers aux fils de son frère, les déclarant ses successeurs au trône, car il ne laissait d'autre enfant qu'une fille nommée Thora, et il les suppliait d'épargner ses parents. « Si « j'avais vécu plus longtemps, » dit le roi mourant, « j'aurais quitté mon royaume et mon pays, et je me « serais retiré sur une terre Chrétienne pour expier « mes péchés et affermir ma foi ; mais si mon destin « est de mourir ici, disposez de mon corps comme « vous voudrez. » Ses amis lui demandaient si son intention était que son corps fût envoyé en Angleterre pour y être enterré chrétiennement, il répondit : « J'ai vécu Payen, je veux être enterré comme « Payen et non comme Chrétien. » Sa mort fut pleurée par ses amis et ses ennemis, et le surnom de Bon, dont les contemporains l'ont honoré, a été confirmé par le jugement de la postérité plus éclairée. Sa mémoire fut célébrée dans les chants des Skalds, et surtout dans une complainte appelée *Hákonar-mál*,

composée par le célèbre Skald-Eyvindr, qui conduit en triomphe Hakon au ciel d'Odin (1).

CHANT FUNÈBRE DE HAKON.

Odin envoya Gaundul et Skaugul (2) choisir parmi les descendants d'Yngvé, un Roi qui vînt habiter avec lui le Valhalla.

Elles virent le frère de Bjôrn (3) (ce noble Roi!) revêtir sa cuirasse; sur son front déjà flottait sa bannière.—La tempête de la guerre commence! la pluie d'Odin tombe à verse sur les têtes des ennemis! le son des épées retentit sur les boucliers.

Le chef qui conduit les habitants des îles les excite de la voix; ce conquérant des Jarls marche au combat. Terreur des Danois, il s'est déjà couvert de son casque surmonté d'un aigle, et est à la tête de sa bande de braves Norwégiens.

Ce Roi avait quitté son bouclier ; avant la bataille, il avait débouclé sa cuirasse; lui, qui avait son trône à défendre, il jouait avec ses guerriers ! Alors, le cœur joyeux, il se couvrait de son casque d'or.

Dans la main du Roi l'épée coupait les armures de

(1) Snorre, Saga Hakonar Goda, cap. XVII-XXXIII.—Schœning, Norges Riges Historie, t. II, pp. 248-370-408.—Müntor, Kirchengeschichte, t. I, pp. 439-456.

(2) Deux des Valkyries.

(3) Hakon.

fer, comme si elle n'eût fendu que de l'eau (1). Les sabres se heurtaient, les boucliers tombaient en pièces, les haches raisonnaient sur le crâne des guerriers.

Les haches volaient en éclats; sur leur tranchant d'acier se brisait aussi le crâne des Norwégiens ; la bataille s'engagea dans une île ; le bouclier éclatant du Roi ruisselait du sang des combattants.

Les épées s'échauffaient dans le sang des blessures; la mort des hommes volait sur les traits ; le glaive s'ouvrait un passage à travers le milieu des boucliers; il tomba une grêle de flèches sur la plage de Storda (2).

Des boucliers aux anneaux d'or étaient ramassés, couverts de sang; le sang roulait à travers la bataille, murmurant comme un torrent; des rangs entiers tombaient, fauchés par l'épée.

Alors les chefs s'assirent, l'épée nue à la main ; leurs boucliers étaient fendus, leurs cuirasses percées à jour ; il n'y avait plus dans l'armée de héros qui enviât les combats de Valhalla (3).

Alors Gaundul dit, appuyé sur sa lance : « l'assemblée des Dieux est remplie d'hôtes innombrables, et Hakon est aussi invité à se rendre dans le palais céleste. »

Le Roi entendit les paroles des Valkyries; montées

(1) L'épée était d'une si bonne trempe que Hakon fendit d'un seul coup le casque et la tête d'Eyvind Skreya.

(2) C'est dans l'île de Storda ou Stortha qu'eut lieu la bataille où périt Hakon.

(3) Dans les cinq strophes suivantes nous avons adopté la traduction de M. Du Méril (Hist. de la poésie Scandinave, pp. 158-159).

sur leurs chevaux, elles semblaient réfléchir, la tête couverte de leur casque, et le bouclier étendu devant elles.

HAKON.

« Pourquoi, Skaugul! as-tu partagé ainsi la fortune du combat? les Dieux me devaient pourtant bien la victoire. »

SKAUGUL.

« Nous t'avons accordé un champ de bataille, et tes ennemis fuient. »

. . . .

« A présent, » continua Skaugul l'invincible, « nous voulons retourner à la verte demeure des Dieux, et annoncer à Odin que voilà le puissant Roi qui vient lui rendre sa visite. »

ODIN.

« Hermodr (1) et Bragi, allez au-devant du héros; voici Hakon, le plus puissant des guerriers, qui s'approche de ce palais. »

HAKON.

« Qu'Odin nous semble sévère et terrible! nous montre-t-il un esprit irrité? »

BRAGI.

« Sois le bien venu, ô Roi! dans la société des héros divinisés (2); viens boire de la bière avec les Dieux; — toi, le vainqueur des Jarls! tu retrouveras huit frères ici. »

(1) Fils et messager d'Odin, qui est représenté avec quelques uns des attributs de Mercure.

(2) Les *Einheriar*.

HAKON.

« Nous avons voulu conserver nos armes ; c'est un devoir de garder son casque et sa cuirasse; il sied à un guerrier d'avoir son épée à la main. »

Alors on connut comment le pieux Roi avait épargné les temples sacrés (1) ; car toutes les Divinités se levèrent et saluèrent sa bienvenue parmi le conseil céleste.

Le Roi qui mérite tant la faveur des Dieux naquit dans une heure fortunée ; le siècle où il vécut sera encore envié par ses derniers neveux.

Avant qu'un aussi bon prince occupe le trône que sa mort rendit vacant, le loup *Fènrir* (2) rompra sa chaîne et dévastera le monde.

Les richesses s'évanouissent ; les amis les plus chers meurent ; les royaumes sont dévastés : Hakon habite avec les Dieux, pendant que nous gémissons (3).

(1) C'est-à-dire que Hakon, malgré qu'il fût Chrétien, n'avait pas persécuté les païens.

(2) Fenrir. *Voyez* l'Introduction, note 23.

(3) Le Skald fait ici allusion aux souffrances de lui-même et de ses frères sous le successeur d'Hakon.

CHAPITRE XIV.

Guillaume-Longue-Épée (fils de Rollo), second duc de Normandie. — Son fils Richard lui succède et reçoit assistance d'Harald-Blaatand, roi de Danemark. — Guerre de ce dernier contre l'empereur Othon. — République des Vikingar à Jómsborg. — Expédition combinée des Jómsvikingar et des Danois contre le Jarl Hakon. — Biographie d'Olaf-Tryggvason. — Il monte sur le trône de la Norwége. — Ligue contre lui. — Sa mort et son caractère.

Rollo, premier duc de Normandie, se sentant mourir (931), avait désigné pour son successeur son fils, Guillaume-Longue-Epée, et ce choix avait été ratifié par le peuple en assemblée générale. Guillaume ne possédait cependant aucune de ces grandes qualités qui avaient aidé son père à monter du rang précaire et obscur de chef fugitif d'une bande de Vikingar, au rang illustre de fondateur d'un Etat puissant. Elevé par des moines, le successeur de Rollo préférait la vie austère et silencieuse du cloître à la tâche difficile pour lui de s'exercer aux vertus actives, qui seules pouvaient lui conserver ce que son père avait si glorieusement acquis. Sa nullité, son manque d'esprit et de discernement mécontentèrent bientôt les Normands, qui lui reprochaient sa trop grande par-

tialité pour les Francs. Son mariage avec la fille du comte de Senlis vint encore justifier cette accusation, et bientôt se forma une ligue de seigneurs Normands dans le but avoué de le chasser du duché. Ils marchèrent donc sur Rouen, que Guillaume abandonna pour se retirer avec ses troupes sur une montagne voisine, du haut de laquelle il put compter les forces de l'armée rebelle. Effrayé par le nombre toujours grossissant des coalisés, il allait se réfugier à Senlis et demander asile à son beau-père; mais les reproches justes et sévères de Bernard le Danois, un de ses chefs, le forcèrent à renoncer à cette fuite honteuse et à livrer bataille aux rebelles, qui furent complétement battus par le courage et l'habileté de ce même Bernard, qui dirigeait toutes les opérations (1).

Cette victoire consolida l'autorité de Guillaume sur le duché de Normandie. Le rang élevé qu'il occupait parmi les grands vassaux de la couronne de France, le força de prendre part à leurs querelles au sujet de la succession vacante qu'ils se disputaient. La race Carlovingienne allait bientôt s'éteindre, et Hugues, comte de Paris, aurait pu s'emparer du trône vacant; mais, par des raisons politiques, il préféra y faire monter Louis, fils de Charles-le-Simple. Charles avait été déposé et emprisonné; sa femme, la reine Edwige, s'était réfugiée en Angleterre près d'Edouard-le-Vieux, son père. A sa mort, Edwige et Louis, jeune encore, surnommé d'Outre-Mer, étaient restés à la cour des Anglo-Saxons, les hôtes du roi Athelstane.

(1) Depping, Histoire des Normands, t. II, pp. 145-152.

Des pourparlers avaient eu lieu en 926, des ouvertures avaient été échangées entre le comte Hugues et Athelstane, afin d'obtenir la main d'Ethilda, sœur de ce dernier. Des présents magnifiques appuyaient la demande. Hugues vit ses souhaits exaucés, et il devint beau-frère d'Athelstane. Dix ans après, en 936, le comte de Paris envoya un ambassadeur en Angleterre pour négocier le retour en France de la reine Edwige et de son fils Louis-d'Outre-Mer. Ce ne fut qu'à regret, et en exigeant des otages pour sa sûreté personnelle, qu'elle se rendit à ses désirs. Le duc de Normandie et les autres grands vassaux de la Couronne, jurèrent foi et hommage au jeune prince ; mais il faussa bientôt son serment ; et, faisant cause commune avec le comte Hugues, ils déclarèrent tous deux la guerre au dernier descendant de Charlemagne, qu'ils avaient volontairement élevé au trône de ses ancêtres. Mais Louis, ayant conclu une suspension d'armes avec Hugues, porta la guerre en Normandie. Guillaume négocia avec le Roi, et en reçut une chartre qui le maintenait en possession de son duché (1).

Mais son antipathie et son éloignement pour les soins de la grandeur étaient loin d'être éteints dans son cœur ; son penchant pour la vie ascétique se manifesta de nouveau par son intention d'entrer au monastère de Jumièges, qu'il venait de reconstruire. Les seigneurs Normands le prièrent de différer l'exécution de ce projet ; mais il continua à porter le

(1) Depping, t. II, pp. 152-154.—Turner, History of the Anglo-Saxons, vol. III, pp. 68–71.

cordon de l'ordre, et désigna pour son successeur son fils Richard. Il l'envoya faire son éducation à Bayeux, où l'on parlait encore le Danois ou ancienne langue du Nord, tandis que le Romain ou le Français était la seule langue parlée à la cour ducale de Rouen. Mais bientôt après, Guillaume fut lâchement assassiné dans une entrevue avec le comte de Flandres. Son corps fut transporté à Rouen pour y être enterré, et comme il avait eu l'intention de se faire moine, le clergé l'admit au nombre des martyrs.

Le jeune Richard fut immédiatement reconnu par les seigneurs Normands comme leur chef; on lui nomma un conseil de régence, à la tête duquel figurait le fidèle Bernard-le-Danois, qui devait administrer les affaires du duché pendant la minorité. Louis-d'Outre-Mer, qui était venu à Rouen recevoir la foi et l'hommage des régents représentant le jeune duc, manifesta le désir de le faire élever à sa propre cour, désir auquel les Normands ne se soumirent qu'avec répugnance, soupçonnant, non sans raison, l'intention cachée du roi. Richard fut donc emmené au siége de la cour de France, à Laon, ville bien fortifiée, d'où il ne serait probablement jamais sorti vivant, sans le dévouement de son tuteur Osmond, qui lui conseilla de feindre une maladie le jour où une fête de la cour devait le délivrer de la surveillance des espions dont Louis les entourait. Osmond, déguisé en muletier, fit sortir son pupille, caché dans une botte de foin; et, au moyen des relais qu'il avait disposés sur la route, ils arrivèrent sains et saufs au château de Coucy, qui appartenait au comte de Senlis, oncle du Duc.

Louis, dont les projets sur la personne du seul descendant du duc Rollo se trouvaient ainsi déjoués, jeta le masque et conclut un traité avec les comtes de Flandres et de Paris, pour conquérir d'abord et partager plus tard la Normandie. Leurs troupes envahirent donc cette province, et s'emparèrent des villes qui se trouvaient sur leur passage. Dans ces circonstances, Bernard-le-Danois eut recours à une mesure que ne désavouerait pas la politique moderne. Pendant qu'il envoyait secrètement solliciter l'aide du Danemark, il offrait à Louis en particulier l'hommage des Normands, faisant entrevoir à ce prince, trop confiant, que ses compatriotes préféreraient la réunion de leur province à la couronne de France, au morcellement partiel entre les nombreux vassaux du Roi. Louis, prêtant à ces adroites insinuations une oreille trop crédule, ordonna au comte de Paris de retirer ses troupes de la Normandie, et en partagea les principaux fiefs parmi ses favoris et ses courtisans. Le comte Hugues, irrité de la conduite déloyale du Roi, résolut de se venger en aidant les Normands à l'expulser de leur contrée. Sur ces entrefaites (994), Harald-Blaatand, roi de Danemark, débarquait à Cherbourg, amenant le secours que Bernard avait sollicité de la mère-patrie. Les barons Normands se rallièrent à cet étendard, et de peu nombreuse qu'elle était d'abord, cette troupe devint bientôt formidable.

Mais il s'élevait en Normandie une faction nouvelle, créée par un certain Thormod qui, ayant abjuré le Christianisme, prétendait contraindre Richard et les autres Normands à renier la religion des Francs.

Mais Thormod ayant été tué et son parti dispersé en combattant les troupes de Louis, le Roi n'eut plus qu'à combattre les Normands commandés par Harald. Dans une entrevue des deux Rois, qui eut lieu sur les bords de la Dive, une querelle s'éleva entre quelques uns de leurs partisans ; il s'ensuivit une mêlée générale dans laquelle Louis fut fait prisonnier par les Normands. Il ne recouvra sa liberté qu'après avoir solennellement juré de renoncer pour jamais à ses prétentions sur la Normandie ; c'est à cette circonstance solennelle que Guillaume-le-Conquérant fait allusion dans le discours qu'il adresse à son armée avant la bataille d'Hastings : « Vos ancêtres n'ont-ils pas fait prisonnier le roi des Francs, ne l'ont-ils pas traité comme « un captif à Rouen jusqu'à ce qu'il ait rendu la Normandie à Richard votre Duc, alors enfant ? Et dans « cette entrevue, votre jeune Duc ne portait-il pas « son épée, tandis que le Roi était dépouillé de la « sienne et même de sa dague (1) ? »

A la mort du roi Hakon, arrivée en 963, son frère Harald II, surnommé Graafeld, succéda de nom seulement au trône fondé par Harald-Haarfager. Mais tel était l'état de désordre et la désorganisation de la société à cette époque et dans cette contrée barbare, que non-seulement l'autorité royale fut partagée par lui, entre ses frères, les fils d'Erik et de Gunilhda, mais que deux autres chefs gouvernèrent chacun leurs districts avec une autorité qui ne relevait de personne. Tryggve et Gudröd, les petits-fils d'Ha-

(1) Depping, t. II, pp. 155-167. — Pièces justificatives, pp. 323-334. — Suhm, Historie af Danmark, t. III, pp. 13-34.

rald Ier, régnèrent sur des tribus séparées; l'un dans la partie sud-est de la Norwége, l'autre dans le Westfold, pendant que le Jarl Sigurdr restait seul chef indépendant de Drontheim. L'ambitieuse et intrigante Gunilhda excita ses enfants au meurtre du Jarl Sigurdr, comme un premier pas de fait pour réunir la monarchie entière de la Norwége dans les mains de sa famille. Sigurdr, trahi par ses propres frères, cerné par ses ennemis, fut brûlé vif (965) dans la maison où il assistait à un festin, barbarie qui peint bien les mœurs de cette époque. Le peuple de Drontheim, indigné de cette cruauté, choisit son fils Hakon pour lui succéder. Une guerre civile se déclara entre les princes rivaux, et après plusieurs rencontres sanglantes, ils conclurent une trève perpétuelle, aux termes de laquelle le Jarl Hakon devait gouverner la partie qu'avait possédé son père Sigurdr, et ses frères régner sur les autres contrées occupées par le roi Hakon-le-Bon. Tryggve et Gudröd, les descendants d'Harald-Haarfager, étaient déjà tombés victimes des horribles artifices de Gunilhda et de ses fils. Astrida, la veuve de Tryggve, son fils Olaf, jeune encore, et Harald-Grænske, fils de Gudröd, se sauvèrent en Suède, et y trouvèrent asile et protection (1).

Mais la paix fut de courte durée entre les compétiteurs au trône de Norwége. En 977, le Jarl Hakon implora l'aide d'Harald-Blaatand, roi de Danemark, contre Gunilhda et ses fils. Harald Graafeld périt par suite d'un complot formé par Hakon, et le monarque

(1) Snorre, Saga af Olafi Tryggva Syni, cap. X-XV.—Schœning, Norges Riges Hist., t. III, pp. 4-42.

Danois envahit la Norwége (978) avec une flotte puissante, subjugua la contrée et fut reconnu roi par le peuple; Harald-Blaatand accorda au Jarl Hakon, déclaré son vassal, une portion du territoire conquis, à la condition que le Jarl lui paierait un tribut annuel de cinquante marcs d'or et de soixante faucons. Il partagea le reste de la contrée entre Svend, son fils, et le prince Norwégien Harald-Grænske, mais se réservant sur toute la Norwége le titre et l'autorité de souverain suprême (1).

Le Jarl Hakon se disposa bientôt à se rendre indépendant de l'allié auquel il devait d'être délivré des fils de Gunilhda, ses rivaux et ses ennemis. Il imposa un tribut aux colonies Norwégiennes des îles d'Écosse, et chercha par toute espèce de popularité à répandre son influence dans la mère-patrie; mais en homme adroit et patient, il sentait que le moment n'était pas venu de mettre au jour les projets qu'il méditait. Aussi il n'hésita pas à répondre à l'appel de son seigneur, lorsqu'en 869, Harald-Blaatand réclama son assistance pour repousser l'invasion dont Othon III, l'empereur de la race Saxonne, menaçait le Danemark. La bataille s'engagea entre les Danois et l'armée impériale, composée de Saxons, de Francs et de Frisons, aux pieds du fameux rempart de *Dannewirke*, en Sleswig. Hakon y prit une part active, et la victoire fut longtemps indécise. Ce rempart, construit du temps de Charlemagne, venait d'être réparé

(1) Snorre, Saga af Olafi Tryggva Syni, t. III, pp. 42-102. — Schœning, Norges Riges Historie, t. III, pp. 42-108.

par Harald ; il est cité par Snorre Sturleson comme entourant la gorge resserrée de deux détroits ou baies formées par les mers de l'Est et du Nord. L'isthme ainsi formé était défendu par un rempart immense, construit de troncs d'arbres, de terre et de pierres, garni de tours élevées très-rapprochées, et par un fossé profond creusé du côté du midi, n'ayant qu'une seule porte au centre, protégée par un château-fort. La première tentative de l'Empereur pour pénétrer dans le Jutland ayant été vaine, il la renouvela et fut encore repoussé; mais il y parvint enfin en incendiant le Dannewirke, et se répandit dans le pays plat avant même qu'Harald ait pu rallier ses troupes. Othon conclut avec lui un traité de paix dont la principale condition était que le peuple Danois embrasserait le Christianisme, et que son Roi favoriserait et hâterait lui-même l'introduction de la nouvelle religion dans la Norwége. En conséquence, Harald imposa au Jarl Hakon et à ses partisans l'obligation de se soumettre à la cérémonie du baptême, et lui persuada de prendre à bord de sa flotte quelques prêtres Chrétiens pour essayer la conversion de la Norwége. Mais le Jarl profita d'un vent favorable pour traverser le Sund, y laissa les missionnaires Chrétiens, et fit voile pour la côte du Gothland. Il débarqua et offrit un grand sacrifice pour apaiser la colère des Dieux offensés de son apostasie, et leur demanda conseil sur la direction qu'il devait suivre. A cet instant, deux corbeaux, oiseaux consacrés à Odin, s'envolèrent au-dessus de sa tête ; il interpréta ce fait comme un augure favorable. Il brûla ses vaisseaux, poursuivit

sa route à travers la Suède, rencontra sur son passage et massacra le Jarl de Gothland, mit toute la contrée à feu et à sang, et retourna en Norwége par l'intérieur des terres; de là, Hakon se dirigea vers le port où mouillait l'escadre Danoise qui avait transporté d'autres missionnaires pour essayer de convertir la Norwége; mais les Danois, prévenus à temps, étaient retournés dans leur contrée (1).

Dès ce moment, Harald et Hakon devinrent ouvertement ennemis. Ce dernier refusa de payer désormais le tribut, et se déclara indépendant, mais sans prendre encore le titre de Roi. Harald fut bientôt détrôné, victime de la rébellion parricide de Svend, qui chercha un refuge chez ces célèbres Vikingar qui composaient alors la république de Julin ou Jómsborg. Harald trouva un asile auprès du duc Richard de Normandie, auquel il avait autrefois rendu des services importants et qui contribua puissamment à rendre au monarque exilé sa couronne et sa patrie. Mais son fils, encore une fois rebelle, l'attaqua de nouveau, en 991, à la tête des Vends confédérés, et Harald, surpris dans une forêt épaisse de la Zélande, fut tué par une flèche lancée par Palnatoke, le célèbre fondateur de cette république d'écumeurs de mers (2).

(1) Snorre, Saga af Olafi Tryggva Syni, cap. XXIV-XXVIII.—Suhm, Hist. af Dan., t. III, pp. 188-194.

(2) Suhm, Hist. af Dan., t. III, pp. 200, 204.—Un fait très-remarquable, c'est que la contre-partie exacte de l'Histoire de Guillaume Tell abattant la pomme de la tête de son fils, sur l'ordre de Gessler, est racontée par Saxo Grammaticus, qui l'attribue à Palnatoke et à Harald-Blaatand. — Suhm, p. 200. Comme Saxo Grammaticus a écrit cent ans avant la révolte des Suisses,

La ville et la république de Julin ou Jómsborg était située en Poméranie, dans l'île actuelle de Wollin, formée par les bouches de l'Oder, à l'endroit où il se jette dans la mer Baltique. Sous le règne d'Harald-Blaatand, elle fut prise et fortifiée par une troupe de Danois écumeurs de mers : cette association naissante de pirates se grossit plus tard d'autres aventuriers Suédois, Norwégiens et Vends ; et Palnatoke entreprit la tâche difficile de donner des lois à cette singulière communauté. Ce législateur improvisé organisa sa république, qui ressemblait, sous quelques rapports, à celle de Sparte, plaçant le courage et le mépris de la mort au-dessus de toutes les autres vertus, et ordonnant comme seule règle de conduite à suivre, une obéissance aveugle aux ordres du chef. Pour être admis dans cette communauté, d'où les femmes étaient sévèrement exclues, il fallait, comme condition nécessaire, que le jeune guerrier prouvât par témoins qu'il n'avait jamais refusé d'accepter un défi, et s'engageât, par serment solennel, à ne jamais introduire de femmes dans la ville. Il devait promettre aussi de venger la mort de ses compagnons, — de révéler au chef seul tout secret concernant le bien public, — de ne jamais manifester le

l'authenticité de l'Histoire de Guillaume Tell a été mise en question par suite de cette coïncidence avec la légende Danoise ; mais elle a été prouvée par le célèbre historien Suisse, Jean de Müller, par le témoignage des vieilles traditions, chroniques et complaintes, par le décret du canton d'Uri, ordonnant l'établissement de la chapelle de Tell, en 1388, à laquelle assemblée assistèrent plus de cent personnes qui avaient connu le héros (Geschichte der Schweitz, t. I, p. 645, Note). Ælenschlœger a fait de l'histoire Danoise le sujet de sa belle tragédie de *Palnetoke*.

moindre signe de peur dans une bataille, — de ne jamais demander quartier, — de ne pas s'absenter de la ville plus de trois jours sans la permission du chef. Le butin pris dans les expéditions maritimes était mis en commun et distribué suivant le bon vouloir du chef. Il est facile de comprendre l'effet que devaient produire de telles institutions en rapport avec les habitudes féroces des nations du Nord dans le xe siècle. La république de Jómsborg continua donc à fleurir (si une telle expression peut s'appliquer à une association de voleurs), ou plutôt continua, sauf quelques interruptions, à être le fléau de toutes les nations voisines, jusqu'à la dernière partie du XIIe siècle, où elle fut complétement anéantie par le roi de Danemark, Valdemar Ier (1).

En 994, quelque temps après l'avénement de Svend au trône de Danemark, vacant par la mort de son père Harald, il entreprit, conjointement avec les Jómsvikingar, ou habitants de Jómsborg, une expédition contre Hakon, Jarl de Norwége. Elle était commandée par le Jarl Segvard, chef de Jómsborg; Hakon rencontra la flotte ennemie dans la baie de Bergen. La bataille fut longue et chaudement disputée. Pendant une trève momentanée, dont les combat-

(1) L'obscurité qui enveloppait l'histoire de cette république remarquable a été dernièrement éclaircie par les travaux critiques du professeur Wedel-Simonsen, dans un essai remarquable, intitulé : « *Udsigt over National Historiens ældste og mærkaligste Periode*, » Copenhagen, 1813, t. II, p. 1. L'autorité authentique de cette histoire est le *Jómsvíkingasaga*, dont une édition correcte et élégante a été récemment publiée par la Société des Antiquaires du Nord à Copenhague, sous la surveillance spéciale du professeur Rask, et traduite en Danois par le professeur Rafn.

tants profitaient pour se reposer de leurs sanglantes querelles, Hakon se retira dans une île voisine pour y consulter la Divinité tutélaire de sa famille, ou la déesse Thorgerda-Hörgabrúd, magicienne des anciens temps, d'où le Jarl descendait en ligne directe; il interrogea l'oracle mystérieux avec une grande solennité, se prosternant à terre et se tournant vers le Nord. Le Jarl offrit à la déesse les présents accoutumés; mais elle refusa de répondre à ses prières. Hakon désespéré osa proposer de sacrifier son fils Erling, jeune enfant de sept ans. La déesse accepta cette atroce proposition, lui promit la victoire, et on dit que le père dénaturé fit immoler son fils chéri par les mains d'une esclave, sur les autels sanglants de cette hideuse superstition. Il transmit donc à ses compagnons une réponse favorable, et pénétra leurs cœurs tièdes et découragés d'une vigueur nouvelle et salutaire. Les Norwégiens et les Danois se persuadèrent voir la forme imposante de la déesse elle-même apparaître portée sur des nuages, lançant la grêle et la neige sur les Jómsvikingar et combattant à côté des Norwégiens. Les Jómsvikingar furent mis complétement en déroute, et beaucoup de ceux qui s'échappèrent périrent dans les flots. Ceux qui dédaignèrent de fuir, au nombre de soixante-dix, furent amenés devant le Jarl triomphant. Il ordonna qu'on les décapitât en sa présence, afin de juger si ce courage dont ils faisaient parade les abandonnerait dans cette occasion suprême. Le premier qui présenta sa tête à la hache fatale s'écria : « Pourquoi chercherai-je à échapper au sort qu'a éprouvé mon père? Il est mort,

ne dois-je pas mourir aussi? » Un autre pria l'exécuteur de le frapper au front, afin de voir s'il fermerait les yeux en recevant le coup fatal. Le troisième était un jeune guerrier, d'une figure douce et intéressante, dont les belles touffes de cheveux tombaient en boucles sur les épaules. Interrogé comment il voulait mourir, il répondit : « Je ne crains pas la mort et ne tiens plus à la vie depuis qu'il me faudrait survivre à mes braves compagnons. Mais je ne voudrais pas ressembler au mouton égorgé par le boucher. Tout ce que je demande, c'est qu'un esclave ne touche pas à mes cheveux, qu'ils ne soient pas souillés de sang, mais qu'un de ces Jarls, nobles courtisans, qui assistent à ma mort, veuille bien les écarter de mon col avec ses mains. » Un des suivants d'Hakon saisit donc sa chevelure qu'il éloigna de sa tête; mais, au moment où la hache allait retomber, le prisonnier fit un mouvement en arrière et la hache alla couper les mains du courtisan au lieu de la tête de la victime, qui s'écria ironiquement : « Quel est donc l'enfant qui a ses mains pendues à mes cheveux? » Erik le Jarl, fils de Hakon, se précipita sur le jeune homme et lui demanda quel était son nom et sa famille. Il répondit : « Mon nom est Sigurdr, on m'appelle le fils de Bue. Tous les Jómsvikingar ne sont pas encore morts! » Le sang-froid et l'intrépidité de ce jeune guerrier frappèrent Erik, qui demanda et obtint sa grâce.

Le prisonnier dont c'était le tour à mourir était un champion célèbre, le jeune Vagn, petit-fils de Palnatoke. Lorsqu'on lui demanda comment il désirait

mourir, il répondit de manière à irriter l'exécuteur, officier qui occupait un rang élevé dans l'armée Norwégienne. Comme il l'ajustait et se préparait à le frapper d'un coup terrible, Björn «le Breton,» qui, prisonnier lui-même, se trouvait en dehors de la corde qui les tenait tous attachés, les mains liées derrière le dos, poussa Vagn avec le pied et lui fit éviter le coup; l'officier manquant son but tomba, et son épée coupa la corde qui attachait Vagn. Celui-ci, ramassant aussitôt l'épée, s'en servit pour couper la tête de l'exécuteur. Le Jarl Hakon ordonna immédiatement de tuer ce dangereux prisonnier; mais Erik, son fils, le prévint en lui demandant s'il ne voulait pas de quartier : il répondit qu'il n'accepterait la vie qu'à condition que l'on épargnerait tous ses camarades. Erik obtint difficilement cette grâce de son père; déjà dix ou onze prisonniers avaient été mis à mort (1).

Hakon le Jarl fut bientôt délivré, par la mort d'Harald-Grænske, du dernier compétiteur au trône de la Norwége. Le règne d'Hakon fut pour ce pays une époque de triomphe et de réaction pour la religion Païenne. Il était fanatique zélé et adorateur enthousiaste des anciennes divinités. Par son ordre, les temples furent reconstruits, et les sacrifices accoutumés recommencèrent. La contrée avait été désolée par une horrible famine, mais la paix et le bien-être reparurent sous son administration, ce que le peuple ne manqua pas d'attribuer à la protec-

(1) Snorre, Saga af Olafi Tryggva Syni, cap. XXXIX-XLVI. — Jómsvikinga Saga.—Müller, Sagabibliothek, t. III, pp. 73-94.

tion des Dieux, qui se montraient favorables et reconnaissants de leur culte rétabli. Hakon avait même déjà reçu de ses compatriotes le surnom de Bon, qu'avait mérité son prédécesseur. Mais sa conduite postérieure fit stigmatiser sa mémoire, et l'influence de la religion nouvelle qui devait bientôt triompher, confirma l'épithète de Mauvais, que le peuple dans sa colère accola plus tard à ce nom exécré. Il est certain que, semblable à la plupart des chefs pontifes de l'âge héroïque, Hakon se distingua par sa cruauté envers ses ennemis, son courage et ses talents à la guerre, et sa libéralité excessive envers ses partisans. Mais aucunes institutions généreuses et bienfaisantes, comme les lois du roi Hakon-le-Bon, aucunes idées larges d'amélioration morale, comme celles d'Harald I[er], ne marquèrent son règne violent et cruel, qui ne fut pas dénué cependant de certains traits de grandeur héroïque. Il mérita enfin le ressentiment de ses sujets par ses passions licencieuses, qu'il ne savait ni ne voulait contenir; il déshonora leurs femmes et leurs filles, crime qu'un peuple, même façonné à l'esclavage, ne pardonne jamais et dont il se venge tôt ou tard; aussi, poussés à bout, les chefs libres de la Norwége prirent les armes pour s'affranchir de la tyrannie d'Hakon (1).

La catastrophe qui termina sa vie aventureuse est intimément liée avec l'histoire romanesque d'Olaf-Tryggvason. Tryggve, père d'Olaf, étant mort en

(1) Snore, Saga af Olafi Tryggva Syni, cap. XVI-XXVIII. L-LVI.— Münter, Kirchengeschichte von Dennemark und Norwegen, t. I, pp. 456-463.

969, victime des artifices de la cruelle Gunilhda et de ses fils, sa veuve, alors enceinte, se réfugia dans une île écartée d'un lac, et donna le jour à Olaf. Astrida trouva pour quelque temps un asile dans le château d'un Jarl Suédois ; mais craignant d'y être poursuivie par la vengeance de Gunilhda, elle se décida à chercher une retraite plus éloignée en Gardarikí (Russie), où Sigurdr, un de ses parents, occupait un poste éminent; les fugitifs tombèrent entre les mains des pirates, qui vendirent Olaf. Sigurdr le racheta plus tard et le fit venir à Novogorod, à la cour du prince Russe Vladimir. Il s'y distingua par son adresse pour les arts et les exercices de corps tels qu'on les pratiquait à cette époque dans ce pays; il se concilia la faveur de la princesse Russe, femme de Vladimir, et s'attira en même temps la jalousie des autres courtisans. A l'âge de dix-neuf ans, Olaf quitta la cour de Russie qu'il avait habité onze ans, et croisa dans la Baltique comme un Vikingr. Il épousa ensuite la fille d'un prince Vend, et se joignit, avec son beau-père, à la dernière expédition de l'empereur Othon contre le Danemark. Il retourna dans le pays de sa femme, où il resta trois ans, et à sa mort il recommença sa vie d'écumeur de mer. Il croisa pendant plusieurs années sur les côtes d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et de France, et à son arrivée à Scilly, il fut converti au Christianisme par un moine ermite qui habitait cette île solitaire; mais il avait sans doute déjà quelques notions de la religion Chrétienne, telle qu'on la pratiquait en Russie à cette époque; car les chroniques Anglaises et Normandes nous assurent

qu'il fut baptisé solennellement à Londres et à Rouen. Semblable à beaucoup d'aventuriers de son temps, il ne recula pas devant l'idée de donner à des époques et dans des contrées différentes, des preuves réitérées de sa renonciation aux erreurs du Paganisme (1).

La renommée des exploits d'Olaf-Tryggvason parvint jusqu'aux oreilles du tyran de la Norwége, qui apprit avec terreur qu'il existait encore un jeune héros de la race d'Harald-Haarfager, qui pourrait réclamer ses droits à la couronne. Hakon envoya à sa recherche un de ses agents adroits et intelligents, nommé Thorer-Klacka, afin de le circonvenir à l'aide de ruses et de mensonges. Il se rendit à Dublin, ou Olaf s'était marié. Thorer, qui avait déjà visité l'Irlande en qualité de marchand et de pirate, se présenta à Olaf comme une victime de la tyrannie d'Hakon, et lui fit entrevoir que ses concitoyens recevraient à bras ouverts le descendant de leurs anciens princes, qu'ils considéreraient comme le libérateur d'un joug qui leur était devenu insupportable. Encouragé par ces conseils, qui du reste flattaient ses desseins secrets, Olaf, accompagné de son faux ami, fit voile pour la Norwége. A leur arrivée dans cette contrée, ils trouvèrent la plus grande partie des chefs et du peuple en révolte ouverte contre Hakon. Thorer, déconcerté de voir que ses suppositions s'étaient réalisées pendant son absence, chercha, mais en vain, à rejoindre Hakon, qui,

(1) Snorre, Saga af Olaf Tryggva Syni, cap. I-VII. XXI-XXVI. XXX-XXXII.

fuyant devant la tempête, s'était refugié dans une partie éloignée de la contrée : une de ses anciennes concubines, Thora, issue d'une naissance illustre, l'avait caché dans une grotte secrète, où il échappa à la recherche de ses ennemis. Thorer retourna à bord, et conseilla à Olaf de débarquer et de profiter des dispositions du peuple en sa faveur ; mais son intention était de le faire tomber dans une embuscade et de consommer ainsi sa trahison, en assassinant le jeune prince. Olaf, devinant enfin ses perfides desseins, le fit mettre à mort avant qu'il ait pu les exécuter. Il y eut alors une levée générale de Norwégiens contre Hakon, qui fut assassiné par un de ses propres esclaves. La tête sanglante de son ennemi fut apportée à Olaf, qui fit mettre à mort l'assassin. Les deux têtes furent attachées sur le lieu de l'exécution des malfaiteurs ordinaires, et restèrent exposées aux regards de la multitude, qui manifesta sa haine en les lapidant (1).

Le peuple de la Norwége appela immédiatement Olaf pour occuper le trône vacant. Ce qui le recommandait aux yeux de la multitude, ce n'était pas seulement sa naissance, car il descendait directement d'Harald Ier, ni sa beauté, considération importante cependant pour les nations du Nord ; mais c'était son esprit héroïque, sa valeur, sa réputation de sagesse, et ses connaissances acquises en terres étrangères. Le premier soin du jeune monarque fut d'établir le Christianisme en Norwége. A cet effet,

(1) Snorre, cap. LI-LVI.

il prit pour conseiller et guide de sa conscience un nommé Sigurdr, nouveau converti, peu scrupuleux sur les moyens à employer pour accomplir ses projets de conversion. Olaf traversa la contrée, accompagné de ses prêtres et de ses Bersærker, promettant largesses et récompenses à ceux qui consentiraient à se faire baptiser, effrayant la superstition du vulgaire, par de faux miracles et de prétendues visions, et menaçant les rebelles d'un châtiment terrible. Dans la partie méridionale de la Norwége, le peuple, que ces menaces épouvantèrent, accepta la nouvelle religion dans l'assemblée nationale et publique de l'Al-Thing; mais, dans le Nord, le peuple résista, tant étaient enracinés les anciens préjugés. Plusieurs chefs Païens furent exilés, d'autres mis à mort pour crime d'idolâtrie. Les temples Païens et les idoles furent partout détruits par le zèle furieux du Roi, qui montra autant de courage dans cette croisade que dans les incidents romanesques de sa vie aventureuse. Ayant assemblée le peuple dans un *Thing* de province à Frosta, il lui proposa l'abolition de l'ancienne religion. Cette offre fut accueilli avec indignation. La nation eut recours aux armes, et menaça Olaf de mort s'il persévérait dans ses intentions. Mais sa présence d'esprit ne l'abandonna pas, et s'étant assuré de la personne des chefs de la révolte, il ajourna l'assemblée dans l'île de Mœre, où s'élevait le fameux temple de Thor, Divinité tutélaire de la Norwége. Le chef Pontife de ce district, Jarnskegg, dans une discussion religieuse avec Olaf, parla légèrement de la religion Chrétienne; Olaf,

irrité, lança sa lance sur la statue de Thor, qui s'écroula avec fracas, pendant que ses Champions et ses Bersærker, enveloppant de toutes parts le chef Pontife, l'assassinèrent. Le peuple, frappé de terreur à la vue de l'idole renversée, se rendit au désir du Roi. Afin d'expier le meurtre de Jarnskegg, Olaf consentit à épouser sa fille Gudruna; mais il s'en sépara le lendemain des noces, parce qu'elle avait essayé de le poignarder pendant la nuit!

Poussé par un zèle aveugle, Olaf joignit la trahison à la cruauté, comme un moyen puissant de propager la vraie foi. Il invita à une fête un des descendants d'Harald-Haarfager, nommé Eyvind-Kelda, et ses frères, chefs d'une association de magiciens (peut-être adorateurs des Jötnar ou divinités Finnoises), et ne pouvant vaincre les résistances et les scrupules de ces Païens obstinés, il fit mettre le feu à la maison où ils étaient assemblés. Ils périrent tous dans les flammes, excepté Eyvind qui eut le bonheur de s'échapper; mais, bientôt repris, il fut attaché sur un rocher, placé à fleur d'eau, et il se noya à la marée montante. D'autres Païens furent livrés aux plus horribles tortures, et cette persécution produisit les effets ordinaires d'une conversion arrachée par la violence. Beaucoup de ces convertis par la force reprirent leurs pratiques idolâtres, et se retirèrent au fond des retraites impénétrables des montagnes de la Norwége, pour adorer les Dieux de leurs pères « dans des temples non construits par la main des hommes. » On trouve même encore aujourd'hui dans ces forêts et ces vallées du Nord, des traces de

l'ancienne croyance populaire, revêtant mille formes grotesques de superstition; peuplant les forêts, les eaux et les régions souterraines de Dieux et de mauvais génies, de Fées et de Lutins, — Démons des montagnes, — Démons des Eaux, — Démons des Forêts et Démons des Mines.

La réputation d'Olaf s'était répandue au loin et s'étendait dans toutes les contrées du Nord, et lorsqu'il demanda la main de Sigrid, princesse Suédoise, — « de Sigrid la dédaigneuse, » — qui avait refusé avec mépris et hauteur une foule de prétendants de race royale, ses ouvertures furent accueillis favorablement; le mariage était sur le point de se conclure; mais il fut rompu par suite d'une discussion religieuse, Olaf exigeant que Sigrid renonçât aux erreurs du Paganisme. La princesse hautaine rejeta sa proposition avec dédain. « Je ne veux pas abandonner la vieille religion de mes pères pour une foi nouvelle, » lui disait-elle; « mais je ne vous empêche pas d'adorer tels Dieux que vous jugerez convenable. » Olaf répondit en termes peu courtois: « qu'il ne vivrait jamais avec une vieille sorcière Païenne; » et, dans un accès de fureur, il frappa de son gant son orgueilleuse fiancée. La princesse insultée rompit avec cet étrange adorateur, et prédit à Olaf que cet outrage lui coûterait la couronne et la vie.

Cette prédiction s'accomplit bientôt! En l'an 1000, Sigrid devint la femme de Svend, roi de Danemark. Ce prince avait une sœur, nommée Thyra, qui épousa ce même prince Vend, dont la fille avait été la première femme d'Olaf. Thyra, mécontente de son mari,

et n'osant retourner en Danemark, chercha un refuge en Norwége. Là, l'amoureux dédaigné de Sigrid, l'épousa immédiatement sans le consentement du roi de Danemark, son frère, et en violant les préceptes si sacrés de cette religion qu'il imposait aux autres par le fer et le feu. Sigrid peignit à son mari la conduite d'Olaf sous les plus noires couleurs. Certaine jalousie existait déjà entre les deux rois, et Svend prêta facilement l'oreille aux insinuations de la reine vindicative. Olaf entreprit une expédition à Venden (Poméranie), dans le but de réclamer le douaire et d'autres propriétés appartenant à sa femme, et que, dans sa fuite précipitée, elle avait abandonnées. Cette expédition, qui devait nécessairement traverser les mers sur lesquelles, même à cette époque, les rois de Danemark prétendaient avoir un droit de souveraineté, ayant été entreprise sans demander le consentement de Svend, fut un prétexte pour commencer les hostilités. Pour être sûre de la réussite, Sigrid se servit de Sigvald le Jarl, alors chef de la république de Jómsborg. Le Jarl adroit et intrigant forma une confédération contre le monarque Norwégien, dans laquelle il entraîna le roi de Suède et Erik, fils du Jarl Hakon. Sigvald se rendit en Venden, au port où la flotte Norwégienne était stationnée, et entra en négociation avec le trop confiant Olaf, afin de l'amener à retarder son retour en Norwége, jusqu'à ce que les princes alliés aient réunis leurs flottes; en même temps, la crainte qu'inspiraient les forces imposantes dont disposait Olaf, détermina le prince de Vend à conclure à l'amiable un arrangement à leurs diffé-

rends. Les rois de Danemark et de Suède étaient prêts à commencer les hostilités contre Olaf, et le Jarl Erik, qui s'était réfugié en Suède, chercha à profiter de l'occasion pour reconquérir son patrimoine de Norwége. Le bruit de ces préparatifs parvint jusqu'à Olaf en Venden, mais ses soupçons s'évanouirent par les protestations du Jarl Sigvald, qui lui représenta qu'il n'y avait aucune crainte à avoir de ce côté, et poussa la fausseté et la perfidie jusqu'à lui offrir l'aide de ses vaillants Jómsvikingar, dans le cas d'attaque. Olaf se décida cependant à retourner en Norwége avec sa flotte, et le traître qui s'était chargé de diriger l'avant-garde et de piloter le roi à travers les petites îles qui sont le long de la côte, le conduisit au milieu de l'ennemi. Olaf n'eut pas plutôt atteint l'île de Swoldur, près de la ville actuelle de Stralsund, qu'il découvrit la flotte ennemie que les îles dérobaient à ses regards. La première division de la flotte du Roi, qui formait la plus grande partie de ses forces, avait déjà atteint la pleine mer, ou se trouvait dans d'autres parages, et ne pouvait apercevoir ni le danger, ni l'ennemi. Les amis d'Olaf lui conseillèrent de se hâter d'atteindre sa flotte ; mais il rejeta avec indignation leur conseil, disant qu'il n'avait jamais tourné le dos à l'ennemi, et qu'il dédaignait la fuite pour épargner sa vie. Le Roi se plaça sur la poupe élevée de son beau vaisseau, appelé le *Long-Serpent*, le plus grand et le plus magnifique qui ait encore navigué sur les mers du Nord, pour observer et diriger chaque mouvement du combat. En découvrant les différentes divisions de la flotte ennemie, il s'adressa à ses compagnons :

« Ces Danois ne nous ont jamais vaincus, » s'écria-t-il, « et ils ne se vanteront pas encore aujourd'hui de leur victoire. Quant aux Suédois, mieux aurait valu pour eux qu'ils restassent tranquilles dans leurs foyers, rongeant les carcasses des bêtes sacrifiées à leurs divinités Païennes, que de venir briser leurs épées contre notre invincible *Long-Serpent*. Mais j'aperçois plus loin les vaisseaux du Jarl Erik, voilà ceux qu'il faut craindre, car ils sont comme nous, ils sont Norwégiens. » La bataille était trop inégale pour durer longtemps, et le vaisseau d'Olaf fut bientôt entouré par la force accablante de l'ennemi, qui essaya de monter à l'abordage. Mais le Jarl Erik, voyant que les assaillants ne pouvaient atteindre le pont du *Long-Serpent* qui s'élevait sur les eaux comme un château fort, descendit à terre et fit abattre de grands arbres, dont il plaça la cîme sur son vaisseau et la base sur le pont de celui d'Olaf, qui fut ainsi arrêté comme s'il était à l'ancre. Le Jarl Erik, pendant ce temps, fit le vœu solennel de devenir Chrétien s'il obtenait la victoire. Einar, habile archer du vaisseau d'Olaf, dirigea deux fois ses flèches contre Erik, et, au moment où il ajustait une troisième, qui aurait probablement atteint son but et changé la fortune de la journée, la corde de son arc fut frappée d'un morceau d'aviron lancé par l'ennemi et se rompit en rendant un bruit sourd et lugubre : « Qu'y a-t-il, » s'écria Olaf, « et qui vient de se briser? » — « Le sceptre de la Norwége dans tes mains, » répondit Einar. Olaf irrité, répondit : « C'est Dieu, et non ton arc, qui en décidera. » Mais le com-

bat était trop inégal, et Olaf étant lui-même blessé, et la plus grande partie de ses champions tués, il se jeta dans les flots et y périt avec le reste de ses amis fidèles (1).

Ainsi périt Olaf-Tryggvason, qui, au dire de Snorre, fut le prince le plus distingué de cette époque, et possédait toutes ces qualités qui, à cette époque, attiraient l'estime et l'admiration des hommes. Sa force corporelle dépassait de beaucoup celle de la plupart des hommes de son temps, et il était profondément expert dans les exercices de la natation et de la rame, la chasse et l'emploi des armes; le fond de son caractère était doux, modéré, courtois, débonnaire, et porté à la tolérance des plaisirs du monde; son goût pour le bien-être et la toilette allait jusqu'à la magnificence; son éloquence, son courage remarquable, et sa science dans l'art de la guerre, surtout dans les expéditions navales, éclipsèrent la réputation des plus illustres héros de l'ancien Nord; sa bonté et sa générosité pour ses amis étaient égales à sa cruauté pour ses ennemis, et ceux de la religion chrétienne, qu'il persécuta par le fer et le feu, les mutilant par d'horribles tortures et livrant leurs membres déchirés à la voracité des oiseaux de proie. Aussi fut-il autant redouté et haï de ses ennemis qu'aimé et estimé de ses amis, et le succès de ses entreprises fut proportionné au zèle

(1) Snorre, Saga af Olafi-Tryggva Syni, cap. LXVI, XCIV, XCV, CII, CXXXI. Quelques auteurs prétendent cependant qu'il s'échappa à la nage, et qu'il alla en pélerinage à la Terre sainte, où il mourut dans un monastère. Les Différentes relations qui autorisent cette assertion sont soigneusement consignées dans Olaf's Tryggvasonar Saga, publié récemment par la Société des Antiquaires du Nord à Copenhague.

avec lequel ceux-ci le secondèrent de leur active coopération, tandis que les premiers furent intimidés par la crainte de résister ouvertement à ses volontés (1).

Le goût d'Olaf pour les arts libéraux et utiles provenait de ses excursions et de ses longs voyages en Orient et dans les pays Occidentaux de l'Europe. Il admirait en connaisseur, récompensait libéralement les poésies des Skalds, qui, par leur rapport avec la religion Païenne, avaient d'abord excité ses préjugés contre cet art national favori. Olaf encouragea efficacement l'art de la construction navale, et juste appréciateur des avantages et des bienfaits que retiraient du commerce et de la civilisation les contrées de l'Orient qu'il avait visitées pendant sa jeunesse, il fut le fondateur d'une cité à l'embouchure de la rivière du Nid, appelé à cause de la position Nidarôs, qui servait d'entrepôt commercial et de grenier pour cette partie de la Norwége si souvent exposée aux horreurs de la famine. Cette cité fut plus tard appelée Drontheim, du nom de la province dont elle est encore la capitale (2).

Les incidents romanesques qui marquèrent la vie aventureuse de ce monarque donnèrent lieu à une tradition longtemps chère à ses compatriotes, semblable à la fameuse légende Portugaise de don Sébastien. Comme le roi de Portugal, Olaf disparut, dit-on, au

(1) Snorre, cap XCII.

(2) Snorre, cap. LXXVII.

milieu d'une bataille, et ne retourna jamais dans sa patrie. Mais, suivant la légende rapportée par les biographes Gunnlaug et Oddur, le Roi s'échappa à la nage, et, sous le déguisement d'un pélerin, se rendit à Rome, puis dans la Terre-Sainte, et devint anachorète en Syrie, où il vivait encore sous le règne de Magnus-le-Bon, son quatrième successeur au trône de Norwége (1).

A la mort ou plutôt à la disparition d'Olaf, ses possessions devinrent les dépouilles des vainqueurs confédérés; les rois de Danemark et de Suède prirent pour eux les portions de territoire qui leur convinrent et abandonnèrent le reste à Erik et Svend, fils d'Hakon le Jarl. Ces derniers cherchèrent à effacer de l'esprit de leurs compatriotes le souvenir des moyens violents auxquels ils devaient le pouvoir en l'exerçant avec des formes douces et humaines. Fidèles au vœu qu'ils avaient fait afin d'obtenir la victoire sur Olaf, ils embrassèrent le Christianisme, mais refusèrent de persécuter les partisans de

(1) Gunnlaug et Oddur, moines Islandais qui vivaient au XII[e] siècle, écrivirent chacun un Saga ou une vie d'Olaf-Tryggvason. Ces Sagas furent consultés par Snorre, entre autres sources originales, pour la compilation de cette partie de l'Heimskringla. Il aurait pu suivre sa discrétion habituelle en ne parlant pas de la survie d'Olaf; mais tous les faits relatifs à cet événement supposé sont cités par les autres biographes du Roi, qui donnent les noms des pélerins du Nord qui rapportent ces récits, avec les présents et les messagers qu'il envoya en Norwége, et quelques uns de ces témoins furent des hommes éminents de Norwége et d'Islande. On peut même expliquer les miracles qui eurent lieu, par la facilité avec laquelle on accueillait à cette époque les prodiges de ce genre, ou bien ils consistaient en quelque artifice naturel qui frappait l'imagination de la multitude ignorante et superstitieuse.

l'ancienne religion nationale, laissant tout homme libre d'exercer sa foi privée; politique habile qui a toujours eu pour résultat d'assurer la tranquillité publique et de favoriser les progrès de la vérité (1).

(1) Münter, Kirchengeschichte, etc., t. I, p. 497.

CHAPITRE XV.

Svend, fils d'Harald, roi de Danemark.—Les hommes du Nord recommencent leurs invasions en Angleterre.—Ethelred l'Indolent.—Mort de Svend.—Son fils Canut lui succède.—Cause de la décadence de la race Anglo-Saxonne. — Conquête de l'Angleterre par Canut.—Sa législation.—Pélerinage à Rome. —Assassinat du Jarl Ulfr. — État du Christianisme en Danemark. — Saint Olaf, roi de Norwége. —Conquête de la Norwége par Canut.—Exil, retour et mort d'Olaf.

La vie et le règne de Svend, fils d'Harald, surnommé Otto, du nom d'un empereur Germain, et *Tveskœg*, à cause de sa barbe en pointe, furent signalés par ces incidents romanesques, ces aventures et ces changements de fortune qui caractérisent l'histoire des chefs du Nord pendant l'âge héroïque. Écumeur de mer dans sa jeunesse, il ravage les côtes d'Angleterre; plus tard, nous le voyons rebelle et proscrit, s'unir aux pirates de Jómsborg et devenir parricide en combattant contre son père et son roi. Fait plusieurs fois prisonnier par les mêmes Jómsvikingar, plusieurs fois il rachète sa liberté par des rançons considérables, et remonte sur le trône; puis il marche contre Erik Sejer, le

victorieux roi de Suède, qui envahissait la Scanie, et, après une lutte acharnée, il le chasse des îles Danoises. — Le monarque exilé, errant et fugitif, sollicite humblement l'assistance des rois de Norwége, d'Angleterre et d'Écosse. A la mort de son rival, il retourne en Danemark, est encore chassé par le fils d'Erik, qui enfin le remet sur le trône, et leur amitié nouvelle est cimentée par le mariage de Svend avec la mère du monarque Suédois (1).

Pendant un siècle environ l'Angleterre respira, exempte des invasions cruelles et successives des hommes du Nord; mais la monarchie et la nation Anglo-Saxonne avaient progressivement décliné depuis la fin du règne glorieux d'Athelstane jusqu'à Ethelred, justement appelé « l'Indolent. » Son règne fut une ère nouvelle, où recommencèrent les incursions des Danois et des Norwégiens sur les côtes d'Angleterre. En 991, ils attaquèrent la côte Orientale; mais ils en furent repoussés par la valeur de Brithnoth, Alderman de Northumberland, dont la mort héroïque est célébrée dans une complainte Anglo-Saxonne, qui fait partie des fragments qui nous restent de la littérature poétique de cette nation (2).

Mais c'étaient les reflets mourants d'une grandeur éclipsée, les derniers signes de vie convulsifs d'une race courageuse autrefois, avant son entière conquête par les Danois, et dont l'affaiblissement hâtait l'agonie. Peu d'années après (en 994), les rois de

(1) Turner, vol. III, p. 201.

(2) Conybeare's Illustrations of Anglo Saxon Poetry, Introduct., Essay, page LXXXVII.

Danemark et de Norwége, Svend (appelé Sweyne ou Sweno par les historiens Anglais) et Olaf-Tryggvason, entreprirent une expédition contre l'Angleterre. Ils entrèrent par la Tamise, et bien que repoussés d'abord dans leurs attaques contre Londres, ils levèrent un lourd tribut sur une nation déja ruinée. Olaf fut invité à la cour d'Ethelred, où il reçut de riches présents et le sacrement de confirmation, avec promesse solennelle de sa part de ne jamais envahir le royaume.

Mais le roi Danois n'avait rien promis, et après une trève de trois ans, il recommença ses ravages. Ils furent plus tard entravés par sa querelle avec Olaf, dont nous avons fait connaître l'issue. Une mesure inutile et impolitique autant qu'elle fut lâche et cruelle, ordonnée par Ethelred en 1002, attira bientôt sur la tête de l'Angleterre la vengeance du monarque Danois. Tous les Danois habitant l'Angleterre, femmes et enfants, y compris Gunhilda, la sœur de Svend, qui avait épousé un Thane Saxon, furent passés au fil de l'épée. La seule cause de cet acte de férocité, inouï jusque alors, fut la politique funeste des rois de Wessex, qui, depuis le règne d'Athelstane, avaient été accoutumés à engager les services mercenaires des aventuriers du Danemark, de Norwége et d'Islande, comme troupes de la maison du Roi ou gardes-du-corps ; ces bandes de Vikingar et de Bersœrker étaient souvent logées chez des Thanes et Franklins Saxons ; leur insolence, leur perversité et leurs mœurs licencieuses durent provoquer une vengeance nationale, ou bien peut-être ces usurpateurs conspirèrent contre les princes Saxons, auxquels ils avaient

vendu leur allégiance. Mais de tels soupçons ne sauraient excuser un massacre général ; et le souvenir du meurtre « du jour de Saint-Brice » resta longtemps chez les Normands et les Danois comme un aiguillon puissant de leur haine invétérée pour le nom Saxon. L'année suivante, le roi de Danemark débarqua sur la côte Occidentale, et prit ample vengeance de cette lâche cruauté. Depuis cette époque jusqu'à sa mort (c'est-à-dire pendant onze ans! de 1003 à 1014), il continua à ravager l'Angleterre. Svend fut secondé dans ses projets de soumettre la contrée, par le Jarl Thorkil, célèbre Jómsvikingar, mais qui plus tard, séduit par l'appât du Comté de l'Est-Anglie, entra au service d'Ethelred, par Edric Streone, un Saxon, favori et gendre d'Ethelred, qui trahissait à la fois son pays et son bienfaiteur, et par de nombreux rois de mer et aventuriers de toutes les contrées du Nord. Le monarque Danois entra en 1013 dans la rivière de l'Humber, avec une armée nombreuse et puissante, remit le commandement de sa flotte à son fils Canut, et marcha avec ses forces de terre dans le Wessex, qu'il ravagea et soumit. Ethelred abandonna Londres et se réfugia dans l'île de Wight. Les bourgeois ouvrirent leurs portes à l'usurpateur, qui fut plus tard reconnu Roi par les Anglo-Saxons ; et Ethelred, qui avait épousé Emma, la sœur de Richard, troisième duc de Normandie, y trouva un abri contre les recherches du conquérant (1).

(1) Turner, vol. III, pp. 229-252.—Palgrave, vol. I, pp. 283-301. — Suhm, Hist. af Dan., t. III, pp. 329-425.—Lingard, vol. I, pp. 339-357. —Roman de Rou, t. I, pp. 323-328. Ed. Pluquet.

Svend eut pour successeur au trône de Danemark son fils Knútr, — Knud, — ou, comme l'appellent les historiens Anglais, Canut, qui fut aussi choisi Roi par les *Thingmannalid*, ou soldats Danois en Angleterre. Mais les Thanes Anglo-Saxons envoyèrent une députation à Ethelred en Normandie, pour l'inviter à revenir régner sur ses compatriotes, à la condition qu'il réformerait sa conduite passée et saurait gouverner avec justice (1).

Canut qui, semblable à d'autres conquérants illustres, a reçu de l'histoire le titre de Grand, titre que la postérité hésite à confirmer, se fit remarquer par ses mœurs sanguinaires, et par une série de crimes que ne purent même expier, dans un siècle de barbarie et de ténèbres, une pénitence tardive et des prodigalités à l'Église de Rome. Son royal père lui laissait l'héritage incertain et vacillant d'une couronne étrangère, dans une contrée ravagée et nouvellement conquise. Pour conserver ce que Svend avait acquis si difficilement, Canut invoqua l'aide du Jarl Erik, fils du célèbre Hakon I, pendant qu'Ethelred engageait à son service Olaf, fils d'Harald-Grœnske, alors aventurier errant ou Roi de Mer, et destiné à tenir plus tard le sceptre de la Norwége, qu'avait porté son ancêtre Harald I[er]. Mais l'énergie et l'activité de Canut l'em-

On suppose généralement que Svend fut lâchement assassiné par les Anglo-Saxons. Le Knytlingasaga et, plus tard, Snorre disent qu'il fut trouvé mort dans son lit, et « les Anglais disent que saint Edmund le tua de la même manière que *Saint*-Mercure tua Julien l'Apostat. » — Knytlingasaga, cap. VI, p. 164. Ed. Rafn. — Snorre, Saga af Olafi hinom Helga, cap. IX.

(1) Palgrave, vol. I, p. 302.

portèrent sur les efforts mal combinés du faible Ethelred, dont la mort, arrivée à cette époque (1016), délivra heureusement l'Angleterre d'un monarque incapable, et lui permit d'entrevoir un meilleur avenir et l'espoir de reconquérir son indépendance nationale (1).

Les Anglo-Saxons furent alors gouvernés par un souverain digne d'occuper le trône et l'épée d'Alfred. Si Edmund Côtes-de-Fer avait eu à lutter contre un rival moins puissant que Canut, si ses efforts eussent été secondés par un peuple plus digne de lui, il aurait, sans aucun doute, relevé son royaume de la position humiliante où il l'avait trouvé. Edmund était tout le contraste de son père Ethelred. Mais une série de princes comme Edred, Edwin, Edgar, Edouard-le-Martyr et Ethelred (946-1016), esclaves de leurs passions sensuelles et des moines insolents qui gouvernaient en leur nom, avaient progressivement énervé la vigueur naturelle de la race Anglo-Saxonne. Cette décadence rapide des princes et du peuple, qui perdaient ainsi les vertus militaires de leurs ancêtres barbares, sans profiter d'ailleurs de quelques uns des bienfaits de la civilisation, ne peut se comparer qu'à la décadence des Francs sous les Rois Mérovingiens et Carlovingiens. Les deux nations, par le même phénomène et les mêmes circonstances, se préparaient à devenir une proie facile pour les hommes du Nord. Les récits des annalistes Francs et Anglo-Saxons, sur la condition des deux contrées pendant ce siècle, se ressemblent tous, et sont évidemment

(1) Snorre, Saga af Olafi hinom Helga, cap. XI. — Knytlingasaga, cap. VIII, p 165. Ed. Rafn.

copiés sur des originaux semblables. La tyrannie et la faiblesse du gouvernement, — la rapacité et l'ambition du clergé, — la superstition grossière, — la dégradation et l'esclavage du peuple, tout conspirait à ce déclin rapide, qui se termina par la conquête étrangère. Mais cette conquête, la plus grande de toutes les calamités nationales, apportait cependant avec elle un nouveau principe de vie, un germe qui développa peu à peu chez les deux nations les plus distinguées de l'Europe cette supériorité et cette prépondérance qu'elles acquirent depuis par les progrès de la civilisation et de l'esprit humain (1).

En 1016, Canut dirigea ses premières attaques vers Londres, défendu par Edmund, assisté lui-même

(1) Le *Dane-Geld* (rançon) imposé par les conquérants du Nord pendant les sept années du règne d'Ethelred (de 999 à 1,007), sans compter les vols et les exactions sur les habitants, se montait à 80,000 livres pesant d'argent. Chaque livre de cette époque équivalait, en poids d'argent, à un peu plus de 3 livres sterling actuelles. Mais M. Palgrave, prenant le prix ordinaire de la terre à 5 livres d'argent par hyde (A), compte que le total du tribut prélevé aurait acheté 1,920,000 acres de terres labourables, en outre des privilèges sur les bois et des apanages sur les terres communes, qui peuvent être considérées comme triplant la superficie. (Hist. of England, vol. I, pp. 287-291.)

(A) *Hyde*, un nom de mesure, indiquant la quantité de terres labourables, à l'aide d'une seule charrue, et suffisante pour faire subsister une famille pendant un an. Les anciens écrivains et les anciens titres ne sont pas d'accord sur la quantité de terres nécessaires pour constituer un *Hyde*. Crompton, dans sa jurisd. f° 222, dit qu'un *Hyde* de terre contenait 100 acres, et que 8 hydes formaient le fief d'un chevalier. Guillaume-le-Conquérant fit mesurer toutes les terres de son royaume, et en fit compter toutes les hydes.

Les Normands changèrent le nom de hyde en celui de *ploughland* ou ferme, et assignaient ordinairement 2 fermes ou 2 hydes à un fief de chevalier (*Spelmam*, cap. 27, p. 45; *Ducange*, *Glossary*). (*Note du Trad.*)

d'une bande d'hommes du Nord, sous la conduite d'Olaf. A cette époque la ville était fortifiée du côté de la rivière. Les Danois s'étaient emparés du faubourg de Southwark, que Snorre appelle « un grand entrepôt, » y avaient fait de grands travaux, et creusé un canal sur la rive droite, dans lequel ils mirent leurs vaisseaux au-dessus des ponts, de manière à couper toute communication par eau avec la métropole. Le but des Anglo-Saxons était de détruire les ponts fortifiés par lesquels l'ennemi pouvait entrer dans la ville par le côté méridional de la rivière. Ils y réussirent, grâce à la valeur et au courage d'Olaf et des autres alliés du Nord, et les habitants rendirent Londres imprenable (1).

Pendant ce temps-là, Edmund livrait dans les environs deux batailles à Canut; dans la dernière les Danois furent vainqueurs, mais ne tirèrent d'autre profit de leur victoire que de retourner à leur station navale de la Tamise et de bloquer de nouveau Londres. Le siége fut bientôt levé, et une bataille décisive se livra à Assandun, dans le comté d'Essex; Canut fut victorieux, par la trahison de l'Anglo-Saxon Edric. Edmund se retira dans l'Ouest pour exciter les citoyens à de nouveaux efforts, et Canut fut forcé d'accepter un traité de partage, par lequel le Wessex, l'Essex, l'Est-Anglie et Londres, furent assignés à Edmund, et l'ancien royaume Danois de Northumberland, avec

(1) Knytlingasaga, cap. XII, p. 174. Ed. Rafn. — Snorre, Saga af Olafi hinom Helga, cap. XI-XII. — Snorre se trompe en supposant que le siége eut lieu sous le règne d'Ethelred ou *Adalrad*, ainsi qu'il appelle le monarque Saxon.

le reste de la contrée fut laissé à Canut : de riches présents d'armures et de vêtements furent échangés entre les deux Rois rivaux.

Mais le Roi patriote, dont le courage héroïque et la conduite prudente méritaient un meilleur sort, ne survécut pas longtemps à cette pacification hypocrite et apparente. Edmund tomba sous le fer du traître Edric, qui avait été soudoyé par le monarque Danois pour le délivrer d'un rival redoutable (1).

En 1016, Canut fut salué roi d'Angleterre, d'abord par les Jarls et les autres chefs Danois, ses compagnons militaires, et plus tard par le peuple Anglo-Saxon, qui, frappé de stupeur et d'effroi par les menaces du vainqueur, se soumit sans murmures (2). Il fit mourir Edwy, frère du roi Edmund, et envoya les enfants de ce Roi au monarque Suédois, avec ordre de les mettre à mort secrètement. Le Suédois refusa de souscrire aux ordres criminels de Canut, et les conduisit à Etienne, roi de Hongrie, à la cour duquel ils furent élevés. Le survivant des deux épousa plus tard la fille de l'empereur Henri III, d'où descendirent Edgard Atheling (3) et Marguerite, reine d'Ecosse.

(1) Suhm, Hist. af Dan., t. III, pp. 458-481.—Knytlingasaga, cap. XVI, p. 178. Ed. Rafn.—Turner, t. III, pp. 260-268.

(2) A cette occasion les habitants payèrent le *Dane-Geld*, qui monta à 72,000 livres pesant d'argent, qui furent distribués aux *Thingmannalid* ou troupes particulières de Canut.

(3) Le mot Atheling, du Saxon *Œthel* ou *Ethel*, signifiait originairement une personne de noble naissance, le fils d'un *Œthel* ou noble, et était employé en ce sens par les Lombards, les Bavarois, les Angles et les Werins, et par les Saxons du continent, jusqu'au IXe siècle (A). Chez les

(A) Paul Diacon, liv. Ier, ch. 21. Canciani, II, 293 ; III, 31. Nithard, t. I, IV, c. 2 ; apud Dom. Bouquet, VII, 29.

Canut entoura son trône d'une rivière de sang, par le massacre de plusieurs nobles Saxons, au mépris du traité solennel qu'il avait stipulé avec la nation. Les aventuriers militaires, auxquels il devait une si belle prise, reçurent en récompense les dépouilles des Saxons vaincus. Le comté de Northumbrie fut conféré à Erik, fils d'Hakon; l'Est-Anglie à Thorkill, un de ses plus braves Jarls, et la Mercie au traître Saxon Edric; mais ce dernier ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Il vanta imprudemment ses services au tyran Danois : « J'ai trahi mon roi pour te servir; pour toi, j'ai tué Edmund. »—« Il est donc juste que tu meures, » répliqua Canut, « pour ta double trahison envers Dieu et envers moi. Tu as tué ton propre Seigneur! lui, qui était mon frère, et par un traité solennel et par l'affection; que son sang retombe sur ta tête pour avoir tué l'oint du Seigneur. » — Il le tua d'un coup de hache, et son corps fut jeté par une fenêtre du palais dans la Tamise (1).

Thorkill lui-même, Thorkill, au courage duquel Canut devait la conquête d'Angleterre, fut traité par lui de la manière la plus ingrate; il fut même accusé, non sans quelque fondement, de ne pas être étranger à la mort de ce héros (2).

Pour mieux assurer entre ses mains le sceptre d'Angleterre, Canut épousa Emma, veuve d'Ethelred,

Anglo-Saxons, il paraît avoir été restreint aux personnes de lignée royale, en comprenant cependant sous cette acception les familles de petits rois, aussi bien que celles des principaux rois, chefs de la nation.

(*Note du Traducteur.*)

(1) Lingard, vol. I, p. 371.—Turner, vol. III, pp. 280-285.

(2) Suhm, Hist. af Dan., t. III, p. 541.

sœur de Richard II, duc de Normandie, auquel il fit épouser sa sœur Estritha (1). Mais ces moyens ne lui suffirent pas pour affermir sa conquête. Par une politique habile, il chercha à réunir en un seul peuple, gouverné par les mêmes lois et les mêmes institutions religieuses, les Danois vainqueurs et les Saxons vaincus, qui habitaient la même île comme deux nations distinctes. La législation de Canut fut merveilleusement adaptée à ce projet, dont la réalisation importait tant à son intérêt personnel et à la prospérité générale du royaume.

Semblable aux autres provinces de l'empire Romain conquises par les Barbares, chaque nation qui occupa successivement l'Angleterre put se régir par ses lois particulières. Dans un Vittenagemót, tenu à Winchester, on forma un recueil des anciennes lois coutumières, sous les auspices de Canut, qui le promulgua avec les modifications que comportait la conquête. Ce système de jurisprudence s'appuyait sur les trois différentes coutumes ou lois des Saxons de l'Ouest, des Merciens et des Danois. Les deux premières étaient les vieilles lois des Anglo-Saxons, les dernières avaient été introduites dans l'Est-Anglie et la Northumbrie par les Danois; en général, elles se ressemblaient, ne différant que dans la valeur des amendes ou des compensations imposées pour les

(1) De cette union naquit le duc Robert, père de Guillaume-le-Conquérant. — Estritha, ayant été plus tard répudiée par Richard II, épousa le Jarl Ulfr, et leur fils Svend Estrithson devint le fondateur de la seconde race des rois Danois, qui régnèrent depuis l'an 1047 jusqu'à la mort de Valdemar IV, en 1375. Ainsi les rois Anglo-Normands et Danois tirèrent leur origine de la sœur de Canut.

offenses. Dans le cas d'homicide, elles étaient fixées suivant les prix établis pour chaque individu, depuis le rang le plus élevé jusqu'au plus bas (L).

La religion forme un chapitre important des institutes de Canut. Il se disait Chrétien; mais la plupart de ses suivants Danois étaient Païens, ou du moins adoraient secrètement les anciennes Divinités de leur contrée. Canut était décidé à montrer son zèle pour la nouvelle religion, non pas en mettant sa conduite en accord avec la moralité de l'Évangile, — cette réforme eût trop coûté à son caractère, — mais en prohibant l'exercice d'une autre religion. Il défendit donc « toute superstition des Païens, telles que l'adoration des idoles, du soleil, de la lune, du feu, des pierres ou des fontaines, des forêts, du bois vert ou du bois sec. » Il menaçait en même temps des punitions les plus sévères ceux qui prétendraient se mêler de la magie, les assassins, et les « faiseurs de meurtre : » que ce soit par les sortiléges, par les flammes ou d'autres charmes. Il abolit cet usage d'envoyer « vendre des Chrétiens » dans des contrées étrangères, afin d'empêcher de périr entre les mains des maîtres Païens ces âmes que le Christ a rachetées de son sang. » Il décida aussi que « les hommes Chrétiens » ne seraient pas punis de mort pour « petites offenses, tels que vols et autres, » mais le seraient de manière à éviter la récidive.

Canut renonça à l'approvisionnement qui ressortait de l'exercice de sa prérogative royale, ordonnant à ses baillis de cultiver avec soin les fermes dépendant de son domaine privé et de servir leurs

produits sur la table royale. Il fixa un prix modéré pour l'*Heriot* (1) (la redevance) à payer à la mort de ses thanes et de ses autres vassaux, la proportionnant au rang du décédé, et affranchissant entièrement de cet impôt la propriété de ceux qui mouraient au service militaire du Roi. Il décida qu'aucune femme ne se marierait contre son gré ; qu'elle ne serait vendue ni pour de l'argent ni pour tout autre prix, excepté cependant les présents que le mari donnerait de son plein gré. Enfin il ordonna que ces lois seraient adoptées par tout son peuple, Danois ou Anglais, et, en cas de violation, le coupable devait payer *son prix* au Roi pour la première offense ; pour la seconde on doublait la somme, et pour la troisième toutes les propriétés étaient confisquées (2).

Ayant ainsi remis l'ordre dans ce royaume nouvellement conquis, Canut trouva le temps de visiter le Danemark, où sa présence était devenue nécessaire. Son père, Svend Haraldson, était un partisan fanatique de l'ancienne religion du Nord, et s'il avoua, à certaines époques de son règne, qu'il était Chrétien, sa conduite et le soutien qu'il accorda au parti Païen

(1) *Heriot* (en Saxon *Heregeat ; Here*, armée, et *Geat*, tribut, subside. Dans la loi anglaise on appelle *Heriot* un tribut ou une récompense payable au seigneur du fief, à la mort du propriétaire ou vassal. Cette redevance consistait originairement en fourniture militaire, ou de chevaux et d'armes, comme dans les lois de Canut (c. 69). Mais, d'après la définition des écrivains modernes, un *Heriot* est un tribut coutumier de marchandises payables au seigneur d'un fief à la mort du vassal ; ils étaient de deux sortes : *Heriot service*, dû par réserve dans une concession de bail à ferme ; et *Heriot custom*, qui ne reposait sur aucune stipulation, mais sur un usage immémorial. (Wilk. Spelman, 2. Blackstone, Com., 97.) (*Note du Trad.*)

(2) Lingard, vol. I, pp. 377-379.—LL. Canuti magni Notis que, etc. Edit. Kolderup Rosinvinge, Havniæ, 1826, pp. 36, 88, 94, 98, 100.

démentirent cet aveu; toute la population des États Danois, à cette époque, est évaluée par Suhm, sur des documents qui paraissent exacts, à huit cent mille âmes, dont la moitié au moins adorait toujours les dieux de ses pères. Mais, sous le règne de Canut, la religion romaine fit de rapides progrès, et remplaça presque entièrement l'ancienne superstition. Il construisit des églises et des cloîtres, remplit le royaume de prêtres Saxons, qui, s'ils provoquèrent l'envie et la jalousie des habitants par leur rapacité, contribuèrent du moins, par les bienfaits de la civilisation, à donner à ce peuple une importance inconnue jusque alors. Sous le règne d'Harald-Blaatand, la résidence royale avait été transportée de Lédra, ancienne demeure de la superstition Païenne, à Roeskild; la cité Chrétienne continua à être le siége du gouvernement jusqu'à ce qu'il fût transporté à Copenhague, la capitale actuelle. Les îles voisines de la Fionie, Laaland et Falster, conservaient encore des traces de l'ancienne superstition; mais ces traces, de plus en plus fugitives, disparaissaient chaque jour, et semblable à ce qui arriva à l'introduction du Christianisme dans l'empire Romain, la vieille religion subsista plus longtemps dans les forêts et les districts ruraux que dans les villes et les lieux plus cultivés. On en retrouve encore des traces dans les traditions populaires et les superstitions de la partie agricole de la Zélande, qui, comme d'autres contrées du Nord, continue à attacher croyance aux bons et aux mauvais génies, aux lutins ou fées qui hantent les montagnes, les bois et les lacs, anciennement consacrés à l'adoration

des divinités Païennes. Le paysan superstitieux n'aborde qu'en tremblant les tombes des anciens rois et des héros dans la plaine de Lédra ; des flammes bleues s'élèvent de leurs tombeaux, qu'ils supposent habités par les vampires et les ombres des démons qui poursuivent d'un amour impie les belles filles des hommes, et enlèvent dans leurs berceaux les enfants nouveaux-nés que les parents ont imprudemment négligé d'initier aux cérémonies du baptême (1).

Les crimes de Canut pesaient tellement à sa conscience qu'il chercha à les expier par des donations pieuses à l'Église, et par quelque acte éclatant de pénitence. A cet effet, il entreprit un pèlerinage à Rome (1027), et il nous a laissé un récit de son voyage dans une lettre écrite de sa main, adressée au Clergé et au peuple Anglais, dans laquelle il dit clairement qu'il est allé solliciter le pardon de ses péchés et les moyens d'augmenter le bien-être de ses sujets :

« Canut, roi de tout le Danemark, de l'Angleterre « et de la Norwége, et d'une partie de la Suède (2), « à Egelnoth le métropolitain, à l'archevêque Alfric, « à tous les évêques et primats, et à tout le peuple « Anglais, nobles et vilains, — salut! Je vous fais « savoir que je suis allé dernièrement à Rome, *pour « obtenir la rémission de mes péchés*, et pour le

(1) Münter, Kirchengeschichte, etc., t. I, pp. 405-428.

(2) Si le voyage de Canut à Rome eût lieu en 1027, comme cela semble établi par les chronologistes Danois, il ne pouvait pas s'appeler roi de Norwége........ Ces titres ont été nécessairement ajoutés par quelque copiste qui supposa que le voyage eut lieu en 1030. Suhm, Historie af Dan., t. III, p. 611, note.

« salut des royaumes et des nations qui sont sous « mon sceptre. Il y a longtemps que je m'étais « promis et que j'avais fait vœu d'entreprendre ce « pélerinage; mais j'en fus longtemps empêché par « les affaires de l'État et d'autres encore. Aujour- « d'hui, cependant, je remercie humblement le Dieu « tout-puissant qui m'a permis de visiter les tombes « de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul, et « tous les lieux saints hors de Rome et dans Rome, « et de les honorer en personne; et j'ai fait cela, « parce que j'ai appris de la bouche des sages que « saint Pierrre l'apôtre avait reçu du Seigneur l'im- « mense pouvoir de lier et de délier, et qu'il est le « gardien du royaume des cieux. *C'est pourquoi j'ai « jugé utile de réclamer spécialement son interces- « sion auprès de Dieu.*

« Mais apprenez qu'il s'est tenu ici, dans la solen- « nité Pascale, une grande réunion de nobles person- « nages : le pape Jean et l'empereur Conrad, tous les « premiers des nations depuis le Mont Gargano jusqu'à « la mer qui nous avoisine. Tous m'ont accueilli avec « distinction et m'ont honoré de riches présents; « l'Empereur lui-même me donna des vases d'or et « d'argent avec des manteaux et de riches costumes. « J'ai trouvé l'occasion d'entretenir le Pape, l'Empe- « reur et les Princes, des abus qui pèsent sur mes « sujets, tant Anglais que Danois; j'ai tâché d'obte- « nir qu'ils jouissent de lois uniformes et égales pour « tous; j'ai demandé pour eux plus de sécurité dans « leurs pélerinages à Rome, qu'ils ne soient plus « retardés dans leur route par les clôtures des monts,

« ni vexés par d'énormes péages. Mes demandes « furent toutes accueillies par l'Empereur et par le « roi Rodolphe, et il fut unanimement convenu entre « les princes, que mes hommes, pélerins ou mar- « chands, pourraient à l'avenir aller et revenir de « Rome en pleine sécurité, sans être arrêtés aux « monts et sans payer des taxes illégales.

« Je me suis plaint aussi au Pape des sommes « immenses extorquées à mes archevêques quand ils « se rendaient, suivant l'usage, auprès du Siége « apostolique pour obtenir le *Pallium*. Un décret « fut rendu pour supprimer cet impôt. Tout ce que « j'ai demandé pour le bien-être de mon peuple, soit « au Pape, soit à l'Empereur ou aux Princes dont on « traverse les possessions pour aller à Rome, me fut « accordé de bon cœur et confirmé par leurs ser- « ments en présence de quatre archevêques, vingt « évêques, et d'une foule de ducs et de nobles. Je « remercie donc Dieu d'avoir si bien réussi dans mes « désirs et d'avoir réalisé tous mes souhaits.

« Maintenant, sachez-le bien, j'ai voué ma vie au « service de Dieu, à gouverner mon royaume avec « équité et à observer la justice en toute chose. *Si « par l'impétuosité ou l'inexpérience de la jeunesse, « j'ai quelquefois violé la justice, mon intention est, « avec l'aide de Dieu, d'offrir de justes compensa- « tions*. Je prie donc et j'ordonne à ceux auxquels « j'ai confié l'administration de la loi, s'ils veulent « conserver mon amitié ou sauver leurs âmes, de ne « commettre d'injustice ni envers les riches, ni « envers les pauvres. Que tous, nobles ou manants,

« obtiennent ses droits suivant la loi; on ne devra « jamais s'en écarter, soit par crainte de moi, soit « pour favoriser le pouvoir ou pour remplir mon tré« sor. *Je ne veux pas de l'argent produit de l'in« justice.*

« Je suis maintenant sur la route du Danemark, « où je vais conclure la paix avec ces nations qui « font tous leurs efforts pour nous priver de notre « couronne et de la vie. Mais Dieu a détruit leurs « espérances; et j'espère que dans sa bonté il nous « sauvera et humiliera tous nos ennemis. Lorsque « j'aurai terminé avec les nations voisines et arrangé « les affaires de mes États de l'Est, mon intention est « de retourner en Angleterre aussitôt que le beau « temps me permettra de mettre à la voile. Mais j'ai « voulu vous écrire auparavant, afin que tout le « peuple de mon royaume se réjouisse de ma pros« périté. Car vous savez tous que je n'ai jamais épar« gné ni n'épargnerai ma peine lorsqu'elle aura pour « but le bien-être de mes sujets.

« Enfin, je prie et recommande à tous mes évê« ques et à mes shériffs, par la fidélité qu'ils ont « jurée à Dieu et à moi, que les revenus de l'Église, « perçus d'après les lois anciennes, soient payés « avant mon retour, savoir : les *Plough Alms* (1), « les aumônes par charrues, la dîme du bétail de « l'année, — le denier de Saint-Pierre (2), — la dîme

(1) *Plough alms* (*eleemosynæ aratrales*) denier payé jadis à l'église par chaque *Plough-land* ou *Hide* (Cowell).

(*Note du Traducteur.*)

(2) *Peter-pence* (*Denarii sancti Petri*), appelé en langue Saxonne

« des moissons du milieu d'août et le *Kirk-Shot* (1), « les prémices des semences à la Saint-Martin. Que si « toutes ces dîmes n'étaient pas payées à mon « retour, je punirai les négligents selon la rigueur « des lois et sans aucune grâce. Que Dieu vous « garde! Adieu (2). »

L'ambition de Canut ne se contenta pas de la possession de deux royaumes comme le Danemark et l'Angleterre. Il prétendait avoir des droits sur la Norwége par son père Svend, qui avait jadis régné sur une portion de cette contrée. Mais le peuple Norwégien avait reconnu les prétentions supérieures d'Olaf, fils d'Harald-Grœnske, et descendant en ligne directe d'Harald Ier, le fondateur de cette monarchie. Après la mort de son père, Olaf chercha un asile auprès de Sigurd Syr, un roi des Norwégiens de la montagne qui avait épousé la veuve d'Harald. Son beau-père éleva le jeune prince selon la mode du temps et l'envoya, à l'âge de douze ans, prendre part à une expédition de pirates. Il ravagea les côtes d'Angleterre, et, à l'âge de seize ans, avait déjà pris part à neuf grandes batailles, y compris celles qu'il

Romefeoh ou *Ramescot* (*Hall*); la dîme de Rome ou plutôt due à Rome, tribut payé jadis au pape par le peuple Anglais, appelé *Peter-pence*, parce qu'il était perçu le 1er août, jour de la Saint-Pierre ès-Liens (ad Vincula), et qui était d'un sou par maison. (*Cowell*). (*Note du Traducteur.*)

(1) *Kirk-shot* ou *Church-scot*, du mot Saxon *Sceat*, *Sceata*, *Sceatt*, argent, tribut, taxe, prix; certaines redevances dues à l'église, taxe coutumière payée par les sujets, en raison de leur capacité; en matière non religieuse, taxe ou coutume payée pour le schériff ou le bailli. De *Shot* ou *scot*, vient notre mot français *écot*. Chacun son écot. *Cowell*, *Encycl.* (*Note du Traducteur.*)

(2) Lingard, vol. I, pp. 383-386.

soutint au service des Anglo-Saxons contre Canut. Il croisa aussi deux ans sur les côtes de France et d'Espagne, et profita plus tard de l'absence d'Erik, fils du Jarl Hakon, qui était en Angleterre avec Canut, pour réclamer le trône de Norwége. Il fut reçu avec joie par ses concitoyens, et surtout par le parti Chrétien, auquel le recommandait son zèle ardent pour la religion nouvelle. Il avait été baptisé à trois ans, et Olaf-Tryggvason l'avait tenu sur les fonts baptismaux. Il chercha à établir le Christianisme à l'aide des moyens employés par son parrain, Olaf-Tryggvason. Il persécuta les malheureux Païens du feu et de l'épée, brûlant leurs temples et élevant des églises sur leurs ruines fumantes, marchant à travers la contrée avec une bande armée, les forçant à la pointe de l'épée de recevoir le baptême, et cherchant, mais en vain, à extirper les dernières racines de l'ancienne religion. Cependant Olaf se sentait capable de pensées plus libérales et d'actions plus magnanimes ; il chercha inutilement à persuader à un Jarl distingué du Gothland de l'Ouest (qui n'était pas de ses sujets) d'embrasser la religion nouvelle, et sur son refus obstiné, le Roi déclara que bien qu'ayant le pouvoir, il ne voulait pas le contraindre à être baptisé. « Le Dieu que j'adore ne veut pas être servi à contre-cœur (1). »

Canut avait laissé son fils Harde-Knud en Danemark, sous la tutelle du Jarl Ulfr son beau-frère, qui persuada au jeune prince de se faire déclarer Roi sous le prétexte qu'il avait l'autorisation de son royal père.

(1) Müller, Sagabibliothek, t. III, p. 302.

Mais, à l'approche de Canut, qui s'avançait avec une flotte puissante, l'usurpateur demanda grâce, et le père lui pardonna, sachant qu'il n'avait été que l'instrument de l'ambition du Jarl. Canut, indigné de cette trahison, dissimula son ressentiment; mais sa colère concentrée éclata enfin dans une occasion que Snorre raconte en ces termes :

« Le roi Canut invita Ulfr, époux de sa sœur, à une grande fête à Roeskild, où le Jarl cherchait à distraire le Roi par de plaisants discours. Mais Canut était sombre et sobre de paroles; enfin le Jarl lui proposa une partie d'échecs que le Roi accepta. Ulfr était d'un caractère vif et emporté, ne cédant à personne, prompt en affaires et brave à la guerre. Après le Roi c'était l'homme le plus puissant du Danemark. Gyda, sa sœur, avait épousé le Jarl Godwin, fils d'Ulfnath, et leurs enfants furent Harold, plus tard roi des Anglais, Tostig le Jarl et trois autres, plus une fille nommée Gyda, qui épousa Édouard-le-Bon, aussi roi des Anglais.

« La partie d'échecs commença, le Roi fit un faux coup, et le Jarl prit un des cavaliers du Roi. Mais le Roi le reprit, lui ordonnant de jouer autrement. La colère du Jarl fut à son comble, et frappant violemment la table de la main, il se leva et allait se retirer lorsque le Roi lui cria : « lâche! tu veux donc fuir? » — « Vous auriez fui bien plus loin sans mon secours, aux bouches de la rivière d'Helga, lorsque les Suédois vous battaient comme des chiens, » lui répondit le Jarl insulté, et il se retira. Le Roi sortit peu de temps après, et le lendemain matin il ordonna à un de ses

suivants d'aller assassiner le Jarl. Il revint bientôt, et répondit à Canut, qui lui demandait si tout était fini, qu'il s'était retiré dans l'église de Saint-Luc, asile inviolable. Le roi fit alors venir en sa présence Ivar-le-Blanc, Normand de naissance, qui était un des gardes de la chambre à coucher du Roi, et lui ordonna d'aller tuer Ulfr. Ivar attira le Jarl dans le chœur de l'église, et l'assassina. Il retourna près du Roi avec son épée teinte de sang. — « As-tu tué le Jarl? » — « Je l'ai tué. » — « Tu as bien fait, » répondit le Roi. A la nouvelle du meurtre du Jarl dans leur église, les moines en fermèrent les portes; mais Canut leur intima l'ordre de les ouvrir et de célébrer la messe, ce qu'ils n'osèrent refuser. Le Roi se rendit alors à l'église, et la dota d'une longue étendue de terrain qu'elle possède encore aujourd'hui (1). »

En 1028, Canut poursuivit l'exécution de ses projets sur la Norwége et rencontra peu d'opposition de la part d'Olaf, abandonné qu'il était par les principaux chefs et le peuple, qu'il avait dégoûté par sa sévérité en matière de religion; d'autres cédèrent à la séduction de l'argent et des flatteries du monarque riche, puissant et redouté, et qui pouvait satisfaire toutes leurs espérances et réaliser leurs craintes. Canut débarqua à Drontheim avec une grande force; le peuple mobile de la Norwége le reconnut pour Roi, et Olaf se réfugia chez son beau-frère Jarislaf, prince russe de la maison de Rurick. Le monarque

(1) Snorre, Saga af Olafi hinom Helga, cap. CLXII, CLXIII.

exilé prit avec lui son jeune fils Magnus, et reçut une généreuse hospitalité à la cour de Russie. Après la mort d'Hakon (1030), fils du Jarl Erik que Canut avait placé en Norwége comme son représentant, Olaf retourna en Suède, et, avec l'aide du Roi de cette contrée, fit une dernière tentative pour ressaisir sa couronne. Mais il fut vaincu et tué dans une bataille, près de Nidaros, aujourd'hui Drontheim. Son corps fut enterré secrètement par ses fidèles serviteurs; mais il fut bientôt déterré, porté à Drontheim, et déposé dans l'intérieur de la cathédrale superbe qui s'élevait sur les ruines du temple de Thor. Olaf fut adoré comme saint et martyr, et paraît avoir remplacé dans les affections du peuple l'ancienne divinité de la Norwége. On éleva en la mémoire du héros et du saint des églises et des châsses, non-seulement dans sa patrie, mais en Danemark, en Suède, en Angleterre, en Russie et même à Constantinople par les soins des Vœringjar (1).

Canut ayant vaincu tous ses rivaux, et satisfait son ambition par la conquête de la Norwége, passa le reste de sa vie à jouir de ses possessions, à accomplir ces actes de mortification qui étaient si en faveur à cette époque, et, c'est justice de le dire, à remplir les devoirs publics de son rang. Sa libéralité en faveur du Clergé et des Skalds, — les deux seules classes qui formaient la partie intellectuelle de ce siècle, — était excessive, et son goût pour la magnificence dans sa

(1) Knytlingasaga, cap. XVII, p. 179. Ed. Rafn.—Snorre, Saga af Olafi hinom Helga, cap. CLXXX-CCLI.—Münter, Kirchengeschichte, etc., t. I, pp. 512-514.

toilette, dans ses armes et dans l'organisation de sa cour, fut poussé à un degré de splendeur inconnu chez les Saxons ou les Danois ses prédécesseurs (1). L'auteur de l'Encomium d'Emma a décrit dans des termes pompeux le magnifique équipement de la flotte royale avec laquelle Canut appareilla du Danemark en Angleterre, et, à part l'emphase et le style ampoulé de l'écrivain, on a une haute idée de sa splendeur. Sa générosité, dans une occasion rapportée par Saxo, et la sentence publique prononcée par Canut contre lui-même, est peut-être le fait de l'ostentation : Ayant tué un de ses soldats, il en paya le *prix neuf fois* le montant infligé par la loi, ajoutant neuf « talents d'or » comme compensation. Mais la manière dont il répondit aux flatteries de ses courtisans, en ordonnant aux vagues de la mer de se retirer devant lui (2), indique un esprit vraiment capable

(1) Nous avons déjà vu (ch. IV, pp. 71-72) que Canut était un patron libéral des Skalds, mais M. Palgrave dit que le roi Anglo-Danois était poëte lui-même Une ballade qu'il composa fut pendant longtemps le chant favori du peuple d'Angleterre. Naviguant dans le Nenne, près du monastère d'Ely, les accents doux et solennels d'une psalmodie en chœur arrivèrent à ses oreilles, et Canut reprenait avec sa complainte :

« Les moines d'Ely chantent gaîment, lorsque le roi Canut rame de
« de ce côté. Ramez, mes chevaliers, ramez près de terre, et nous
« entendrons de plus près les chants des moines. »

Les autres strophes sont perdues, et nous regrettons de ne pas retrouver les traces de cette composition qui place Canut au rang des auteurs d'Angleterre qui portèrent la couronne. (Hist. of England, t. VII, p. 320.)

(2) Les courtisans de Canut affectaient de répéter bien haut que son pouvoir était immense, sa puissance infinie, et que tout devait céder devant son autorité. Fatigué de ces ridicules et plates flatteries, il se fit conduire sur le bord de la mer, à la marée montante, et s'adressant au liquide élément : « Tu es sous ma puissance, » s'écria-t-il, « je t'ordonne de te retirer; « la terre sur laquelle je suis et que tu prétends occuper, m'appartient; » et la marée montait toujours; alors continuant : « Je te défends d'appro-

de sentiment généreux et planant au-dessus de sa propre sphère. Il sut rendre hommage à l'auteur de la nature, « auquel obéissent les lois éternelles, les cieux, la terre, les mers avec tous leurs habitants (1). »

« cher davantage et d'oser mouiller les pieds de ton souverain. » Puis il s'assit, feignant d'attendre que la mer lui donnât une preuve de sa soumission; mais la marée montant toujours et commençant à le mouiller, il se tourna vers ses courtisans et les regardant en souriant, il leur dit : « Celui « qui a créé la terre et les mers est plus puissant que moi. » Hist. of England, t. I, ch. III.

Il est difficile cependant de concilier ce fait avec l'épisode que nous avons rapporté ch. IV, p. 71, où il menace de mort le Skald qui avait composé sur lui un poëme trop *court;* mais l'ouvrage de l'un devait passer à la postérité, et les paroles des courtisans étaient emportées par le vent. *Verba volant, sed scripta manent.* (*Note du Traducteur.*)

(1) Turner, vol. III, p. 292.

CHAPITRE XVI.

Harald Pied-de-Biche. — Harde-Canut. — Magnus, roi de Norwége. — Svend Estrithson. — Aventures d'Harald-Sigurdson à Constantinople. — CHANSON DE HARALD LE VAILLANT. — Son retour dans le Nord. — Il monte sur le trône de la Norwége. — Expédition en Orient de Sigurdr le Pélerin. — État du Nord sous le règne de Svend Estrithson en Danemark. — État du Duché de Normandie. — Avénement du Duc Guillaume. — Règne d'Édouard-le-Confesseur en Angleterre. — Le Comte Godwin et ses fils. — Harold, fils de Godwin, visite la Normandie. — Mort d'Édouard-le-Confesseur. — Le Duc Guillaume se prépare à la conquête de l'Angleterre. — Tostig, fils de Godwin, comte fugitif du Northumberland, implore le secours du roi de Norwége. — Invasion de la Northumbrie par les Norwégiens. — Défaite et mort d'Harald, fils de Sigurdr. — Bataille d'Hastings. — Mort d'Harold, fils de Godwin (1035 à 1066).

Canut laissait en mourant un fils nommé Hörda-Knútr, Harde-Knud, ou, comme l'appellent les historiens Anglais, Harde-Canut, qu'il avait eu de la reine Emma. Il devait succéder à la couronne d'Angleterre par son double titre, et d'enfant légitime, par suite du contrat de mariage de Canut et d'Emma, et en vertu des dernières volontés du Roi. Mais ce prince était allé prendre possession du Danemark, et il fut

devancé par son frère Harald, fils illégitime de Canut et d'une concubine nommée Alfgiva, fille d'Alfhelm, comte de Northampton. Harald, par sa promptitude et sa témérité, appuyé d'ailleurs par les *Thingmannalid* ou soldats Danois d'Angleterre, monta sur le trône. La couronne de Norwége avait été déjà donnée à Svend, frère aîné d'Harald (1).

Le seul événement remarquable qui signala le court règne d'Harald, fut le meurtre horrible d'Alfred, un des derniers enfants d'Ethelred et d'Emma. Attiré en Angleterre sous le prétexte de faire valoir ses prétentions légitimes à la couronne, il quitta sa retraite paisible de Normandie pour venir tomber sous le fer d'un assassin. Ce crime odieux pèse lourdement sur la réputation d'un monarque, dont le nom n'est sauvé de l'oubli que par cette trahison et par son amour pour la chasse qu'il faisait à pied ; sa légèreté à la course lui valut le surnom de *Harefod* ou Pied-de-Biche. Il mourut après un règne de quatre ans et fut enterré à Westminster (1040) (2).

Harde-Knud, roi de Danemark, succéda à son frère Harald, comme roi d'Angleterre. Aussitôt arrivé dans le pays, son premier soin fut d'outrager, par une persécution tardive et sacrilége, la mémoire de son frère, qu'il traita d'usurpateur ; bien plus, sans respect pour les secrets de la tombe, il fit ouvrir son cercueil, et décapiter le cadavre qu'on jeta dans la

(1) Lingard, vol. I, pp. 386-387. — Turner's Hist. of Anglo-Saxons, vol. III, pp. 301, 302.—Palgrave, Hist. England, vol. I, pp. 321, 322.

(2) Lingard, vol. I, pp. 389-393. — Turner, vol. III, pp. 303-305. — Roman de Rou, t. II, p. 67. Ed. Pluquet.

Tamise. A Worcester, les Anglo-Saxons qui refusèrent de payer la nouvelle taxe pour l'entretien de l'armée Danoise (*Thingmannalid*) qui les tenait dans l'esclavage, furent décimés par des exécutions militaires. Mais cette cruauté et ces actes de vengeance furent en quelque sorte rachetés par sa tendresse pour la race d'Ethelred. Il voulait même punir le comte Saxon Godwin, hautement soupçonné d'avoir participé au meurtre d'Alfred; mais celui-ci se justifia par un serment solennel, confirmé par douze *compurgatores* appartenant tous à la plus haute noblesse d'Angleterre. Peu rassuré sur les suites de ce pardon, et connaissant la vanité de Harde-Knud, dont il cherchait à endormir le ressentiment, Godwin lui fit hommage d'une galère royale, dont la poupe était recouverte de plaques d'or, et montée par quatre-vingts rameurs, ayant chacun au bras un bracelet d'or du poids de seize onces : ce présent flattait le goût du Roi, qui, comme tous les hommes du Nord, dépensait le produit de ses pillages à embellir ses armes, et appliquait les dépouilles des peuples vaincus à équiper des vaisseaux magnifiques. Bientôt le Comte captiva la faveur du Roi et fut associé avec la reine Emma à l'administration du royaume. En 1042, Harde-Knud fit venir de Normandie son frère utérin, Edouard (depuis Edouard-le-Confesseur), dernier rejeton d'Ethelred, et lui affecta une dotation princière. Il mourut sans postérité, après un règne plus court encore que celui de son prédécesseur, et la dynastie Danoise, en Angleterre, s'éteignit en lui.

Le règne arbitraire de Svend, fils de Canut-le-

Grand, provoqua la colère des chefs Norwégiens, qui tournèrent les yeux vers le fils de saint Olaf, Magnus, alors exilé à la cour du prince Russe Jaroslaf. Magnus revint donc en Norwége (1036), où il fut reçu aux acclamations du peuple. Svend se sauva en Danemark, où il mourut peu de temps après, et Magnus fut proclamé roi de Norwége. Plus tard, en 1009, Harde-Knud, roi de Danemark et d'Angleterre, chercha à faire valoir ses prétentions sur la Norwége, qui avait formé une partie des immenses possessions de Canut, son père. Mais il renonça bientôt à soutenir par la force des armes ce qu'il appelait son droit; et par l'intervention des Jarls et des chefs Danois et Norwégiens, un traité fut signé entre les deux Rois, aux termes duquel, le survivant devait hériter des deux royaumes. A la mort de Harde-Knud, Magnus succéda sans contestation au trône de Danemark, bien qu'il existât encore un prince qui descendît par sa mère de l'ancienne race des monarques Danois, et dont les prétentions pouvaient être considérées, d'après le principe d'hérédité, comme supérieures à celles du roi de Norwége. Svend, le fils du Jarl Ulfr et d'Estritha, sœur de Canut-le-Grand, avait cherché un asile en Suède après le meurtre de son père. Il vint en Norwége à la cour du roi Magnus qui, avec cette confiance et cet abandon qui distinguaient son caractère, non-seulement le reçut avec bienveillance, mais le nomma son représentant en Danemark. Magnus arma publiquement le jeune prince du casque et de l'épée, et le déclara Jarl du Danemark. Svend Estrithson jura solennellement fidélité au roi de Nor-

wége sur les reliques de saint Olaf, et fut conduit par Magnus lui-même en Danemark, où il fut reçu avec plaisir par le peuple. Mais, oubliant bientôt les bontés de son bienfaiteur, ou plutôt se souvenant de ce qu'il devait à sa patrie, et trouvant ses prétentions à la couronne supérieures à celles du Roi, Svend organisa une faction, dans la vue de déclarer le Danemark indépendant de la Norwége; mais, battu par les forces supérieures de Magnus, il fut forcé de fuir (1).

Non content d'avoir ainsi réuni les deux royaumes sous un seul sceptre, qu'avait du reste porté son prédécesseur, Magnus réclama, en 1046, la couronne des Anglo-Saxons, prétendant qu'elle faisait partie des stipulation du traité conclu avec Harde-Knud. Edouard-le-Confesseur répondit qu'il était assis sur le trône d'Angleterre en vertu du droit d'hérédité qu'il tirait de son père Ethelred, droit suspendu, il est vrai, pendant un temps par la conquète de Canut, mais confirmé depuis par la volonté du peuple; qu'au surplus il soutiendrait ses prétentions jusqu'à la mort. Magnus trouva prudent de se contenter de cette réponse significative (2).

Mais il eut bientôt un nouveau compétiteur au trône de Norwége dans la personne d'Harald-Sigurdson, frère de saint Olaf. Ce prince avait assisté à la bataille où saint Olaf avait perdu la couronne et la vie; plus tard, il avait cherché un asile en Russie, à la cour de Jaroslaf, où il avait été accueilli avec

(1) Snorre, Saga af Magnusi Goda, cap. I-XXXII.

(2) Snorre, cap. XXXVIII-XXXIX.—Lingard, vol. I, p. 402.—Turner, vol. III, p. 312.

bonté. Là, il s'éprit d'amour pour Elisif ou Elisabeth, fille du grand-duc de Russie (1034); mais, voyant son hommage repoussé, il poussa jusqu'à Constantinople (Miklagárd), où il entra au service de l'empereur Grec, comme officier des Vœringjar ou gardes-du-corps Scandinaves. Il obtint plus tard le commandement de ces troupes, et entreprit une expédition contre les pirates qui ravageaient le Méditerranée. Sa petite armée, que vinrent grossir successivement d'autres aventuriers Normands de Sicile, attaqua les côtes d'Afrique, remporta plusieurs batailles, et ramassa un ample butin qu'il envoya à ses amis de Russie. En 1041, il visita la Terre-Sainte, et, à son retour à Constantinople, l'impératrice Zoé conçut une violente passion pour le héros Norwégien. Mais, ayant appris que son neveu Magnus Olafson était proclamé roi de Norwége et de Danemark, Harald songea à retourner dans sa patrie. Il fit donc part de sa résolution à l'empereur Grec; mais Zoé, blessée dans son amour-propre de femme, et dans un moment de dépit, accusa Harald de s'être approprié la portion de butin qui revenait à l'Empereur. Harald avait demandé autrefois la main d'une jeune et belle fille Grecque, nommée Maria, nièce de l'Impératrice; mais Zoé avait refusé son consentement; « et, » ajoute Snorre : « Ces Vœringjar, qui étaient à Miklagárd et « recevaient le salaire pour les services qu'ils ren- « daient pendant la guerre, ont dit, depuis leur « retour dans leur patrie, que les hommes sages « de la Grèce assuraient que la reine Zoé elle-même « convoitait Harald pour son époux; et que telle fut

« la cause de son ressentiment et du désir de celui-ci « de quitter Miklagárd, bien que d'autres bruits « invraisemblables aient circulé parmi le peuple. « Pour ces raisons, le roi Constantin Monomachus, « qui gouvernait l'empire conjointement avec la « reine Zoé, fit jeter Harald en prison. En s'y ren« dant, saint Olaf lui apparut et lui offrit sa protec« tion; en cet endroit a été érigée une chapelle qui « existe encore. Harald fut emprisonné avec Halldór « et Ulfr ses *hommes*. La nuit suivante, vint une « noble dame, suivie de deux serviteurs, qui jetè« rent une corde dans la prison et sauvèrent les « prisonniers. Cette dame avait été jadis guérie par « saint Olaf, le Roi, qui lui avait révélé qu'elle déli« vrerait son frère de la captivité. Harald rejoignit « de suite les Vœringjar, qui se levèrent à son ap« proche et le reçurent avec joie. Ils coururent aux « armes, et allèrent d'abord à l'appartement où « dormait le Roi et lui crevèrent les yeux. De là, « Harald se rendit dans la chambre où reposait Maria, « et l'enleva. Ils se dirigèrent vers les galères des « Vœringjar et, s'emparant de deux vaisseaux, « ramèrent dans le Bosphore (Sævidar-Sund). « Lorsqu'ils arrivèrent aux chaînes de fer qui fer« ment le détroit, Harald ordonna aux hommes qui « ne ramaient pas de se mettre à la poupe avec « tout le bagage, leur commandant, lorsque les « galères arriveraient près des chaînes, de se préci« piter tous vers la proue, afin de pouvoir, par ce « mouvement de bascule, les franchir impunément. « La galère qui portait Harald opéra bien et traversa;

« mais l'autre se heurta contre les chaînes et fut « brisée. Quelques hommes périrent, d'autres furent « sauvés. C'est ainsi qu'Harald s'échappa de Mikla-« gárd, entra dans la mer Noire, et débarquant Maria « sur le rivage avec des serviteurs qui devaient la « reconduire à Constantinople, la pria de dire à sa « cousine, la reine Zoé, combien son pouvoir était « nul pour l'empêcher d'enlever la vierge s'il l'avait « voulu (1). »

Harald, qui était lui-même Skald et qui récompensait libéralement la science Skaldique, composa, dit-on, à l'occasion du refus qu'Elisabeth, fille du Grand-Duc de Russie, fit de sa main, en l'année 1034, une complainte recueillie par Snorre, et qui figure au nombre des fragments de poésie contenus dans son Heimskringla. Mais comme elle renferme des allusions aux exploits postérieurs du Barde royal en Orient, il est plus vraisemblable qu'elle est l'œuvre de quelque autre Skald comtemporain.

(1) Snorre, Saga af Haraldi Hardrada, cap. I-XV. — Voyez aussi la dissertation du professeur P. E. Müller, sur les sources où Snorre a puisé ces détails, dans le sixième volume de la nouvelle édition de l'Heimskingla, pp. 310-316.

Les aventures d'Harald à Constantinople ont fourni le sujet d'une des dernières tragédies d'Œlenschlœger des *Vœringerne i Miklagord.*

CHANSON DE HARALD LE VAILLANT.

Mon navire a fait le tour de la Sicile, dans ces jours de notre force et de notre orgueil; le Cerf de Venger (1), chargé de nobles guerriers, fendait la mer au gré de nos espérances : un lâche n'eût pas suivi un sentier si dangereux; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or (2), me dédaigne!

Je me suis battu avec les habitants de Trændir (3); leurs guerriers étaient plus nombreux que les nôtres; nous livrâmes là un terrible combat. Tout jeune que j'étais, je laissai sur le champ de bataille le cadavre d'un Roi dans la vigueur de l'âge; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne !

Un jour, nous n'étions que seize sur le tillac, une tempête gonflait les voiles, le vaisseau s'enfonçait sur le poids des vagues; seuls, nous les rejetâmes dans la mer : un lâche n'eût pas suivi un sentier si dangereux; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne!

J'ai appris huit exercices; je fais des vers, — je sais ordonner un plan de bataille, — je forge le fer, — je sais monter à cheval, — je suis habile à nager;

(1) *Venger*, un Vikingr de ce vieux temps; — le Cerf, nom de son vaisseau de guerre.

(2) *Gardárs-Gerda*, — une fille de Russie à la bague d'or, — allusion toute poétique à une fable de l'ancienne mythologie du Nord. — *Gárda-rike*, — la Russie, *Gerda*, nom mythico-poétique, pour Elisabeth. Gerda fut la bien-aimée de Freyer, et résista longtemps à son amour céleste. — Entre autres dons, Freyer avait offert à Gerda une bague d'or. — (F. Magnúsen, Lexicon Myth. Bor., 116, 439.)

(3) Drontheim.

— je sais courir sur des patins, lancer un javelot ou manier une rame; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne!

Il n'est ni veuve ni jeune fille qui ne sache que dans les régions du Midi les premiers rayons du matin nous trouvaient sur le champ de bataille et que nous nous sommes emparé de la ville (1); je me suis servi bravement de mon épée, il reste des témoignages de mes exploits; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne!

Je suis né dans les montagnes, là où retentissent les arcs; mes vaisseaux sont l'effroi des bergers paisibles; j'ai fait craquer leurs quilles sur les cimes cachées des écueils, loin de la dernière habitation des hommes; j'ai creusé de larges sillons dans les mers autour des îles : un lâche n'eût pas suivi un sentier si dangereux; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne!

A son retour en Russie, Harald trouva le trésor qu'il y avait envoyé, déposé dans les mains fidèles de Jaroslaf; celui-ci donna sa fille Elisabeth à l'aventurier du Nord, qui revenait de l'Orient chargé de richesses et d'honneurs. Harald vint en Suède, y trouva Svend Estrithson, le prince Danois exilé avec lequel il forma une alliance contre Magnus. Mais abandonnant bientôt les intérêts de Svend, il fit un traité avec le Roi, aux termes duquel il fut stipulé que le royaume de Norwége serait partagé entre eux, à la condition que le riche trésor d'Harald serait aussi divisé en parties

(1) Miklagárd ou Constantinople.

égales. Ce trésor était chose d'une grande importance, car il contenait non-seulement tout le butin ramassé par Harald pendant ses guerres, mais encore sa part dans le pillage du palais impérial de Constantinople, qui, suivant la coutume, était distribué aux Vœringjar à l'avénement de chaque nouvel Empereur, et Harald avait été témoin de trois révolutions successives dans cette cour si mobile et si orageuse ! Magnus mourut bientôt après (1047), ayant reçu de ses concitoyens le surnom de *Bon*, titre rarement accordé par le peuple aux souverains lorsqu'il n'est pas mérité. Il laissait Harald jouir tranquillement de tout le royaume de Norwége, exprimant seulement le désir que Svend Estrithson, dont il avait si opiniâtrement repoussé les prétentions, soit appelé de son côté à porter sans obstacle le sceptre du Danemark (1).

Harald ne fut pas le seul prince du Nord qui visita les régions de l'Orient pendant le moyen âge, comme pélerin ou comme aventurier militaire. Depuis que la lumière bienfaisante du Christianisme échauffait la Scandinavie de ses rayons vivifiants, ses habitants étaient dévorés du désir ardent de visiter la terre qui avait été le berceau de cette religion. Déjà plusieurs Rois et chefs de la Norwége avaient entrepris des pélerinages au Saint-Sépulcre lorsqu'il était au pouvoir des Infidèles, ou avaient pris part aux Croisades prêchées pour sa délivrance ; déjà, sous le règne de Magnus Barfœd, un Jarl distingué, nommé Skopte, à la tête d'une escadrille de cinq vaisseaux, et accompagné de ses trois fils, avait mis à la voile pour aller

(1) Snorre, Saga af Haraldi Hardráda, cap. XVII-XXIX.

visiter la Palestine, en traversant ce que les Scandinaves appelaient « la Mer du milieu ; » mais il était mort à Rome, où il s'était arrêté pour faire ses dévotions. L'expédition avait été continuée par ses fils, qui tous périrent sans avoir pu raconter dans leur pays les aventures de leur voyage (1).

Un prince Danois, appelé par le Tasse « *Sveno del re de' Dani unico figlio*, » et que l'on suppose être un des fils nombreux de Svend Estrithson, périt près de Nice, pendant qu'à la tête d'une troupe nombreuse d'hommes du Nord, il rejoignait les croisés commandés par Godefroi de Bouillon. Erik Eigod, roi de Danemark, entreprit en 1103 un pélerinage à Jérusalem. Saxo raconte une histoire peu vraisemblable des circonstances qui déterminèrent cette entreprise, en disant que c'était une pénitence que le Roi s'imposait volontairement pour racheter un homicide involontaire commis par lui dans un moment de délire causé par la musique. Ses sujets essayèrent de lui faire comprendre la folie de s'infliger une punition si forte pour une offense si peu grave, et lui offrirent le tiers de leurs biens pour le libérer de son vœu. Mais le monarque fut inflexible dans sa résolution, et commença son voyage avec une nombreuse suite de partisans militaires et d'autres compagnons. Il était attendu aux portes des villes par où il passait, par des processions de prêtres et de moines, portant les reliques sacrées et invoquant la protection du ciel pour son entreprise. Lors de son arrivée à Constantinople, l'Empereur Alexis Comnènes hésitait d'abord à l'ad-

(1) Saga af Magnusi Barfœtta, c. 25-28.—Torfœus, t. III, l. VII, c. 9.

mettre, ainsi que sa suite armée, dans les murs de la capitale, craignant que la fidélité des Vœringjar ne fût ébranlée par la présence de leurs compatriotes du Nord; mais étant ensuite convaincu que ses craintes étaient sans fondement, l'empereur Grec honora le roi Danois d'une entrée publique et d'un festin magnifique, en donnant de riches présents à ses compagnons. Il lui offrit même le choix des jeux publics qu'on devait célébrer en son honneur dans l'hippodrome, ou bien une somme considérable d'or. Erik préféra l'argent, ayant déjà dépensé beaucoup en route. Alexis lui fournit des vaisseaux et des provisions ; il partit donc du Bosphore pour se rendre dans la Méditerranée, et arriva à l'île de Chypre, où il mourut peu de temps après des suites d'une fièvre contagieuse (1).

Le bruit de l'expédition de Skopte, et les récits merveilleux des autres pélerins qui revenaient dans le Nord, chargés de saintes reliques et de riches aumônes recueillies dans leur voyage, réchauffèrent l'enthousiasme des chefs et de leurs compagnons d'armes. Sigurdr Ier, roi de Norwége, chez qui, par un contraste étrange qui peint bien les mœurs du temps, l'amour des aventures et la soif du butin s'alliaient à un esprit dévot et superstitieux, entreprit un pélerinage à Jérusalem, au commencement du XIIe siècle. Il équipa une flotte de soixante vaisseaux, au haut desquels flottait la bannière sacrée portant la croix en effigie ; et renforcé de plusieurs milliers de partisans venus des différentes contrées du Nord, il mit à la voile en l'an 1110 pour exécuter sa sainte entreprise.

(1) Scandinavia, t. I, p. 211.

Les croisés hivernèrent en Angleterre, où ils reçurent une hospitalité splendide à la cour de Henri Ier, fils de Guillaume-le-Conquérant. L'été suivant, ils touchent aux côtes de la Galicie, dont ils pillent les habitants, car la violence peut seule leur fournir les moyens d'existence. Poursuivant leur voyage, ils rencontrent une flotte de Sarrasins, et capturent huit de leurs galères. Ils attaquent la forteresse de Cintra, à l'embouchure du Tage, et passent au fil de l'épée tous ceux qui refusent de devenir Chrétiens. A Lisbonne et à Alcazar, ils dépouillent les Maures d'un immense butin, et battent une seconde escadre de pirates dans le détroit de Gibraltar. A leur arrivée en Sicile, ils trouvent cette île en la possession du grand comte Roger II, qui reçoit les pélerins Norwégiens comme des compatriotes et des alliés, et les traite somptueusement. Il y eut pendant sept jours des fêtes continuelles, des tournois et d'autres magnifiques démonstrations. Le grand Comte lui-même servit Sigurdr à la table.

Quittant à regret ces bords hospitaliers, le Roi mit à la voile pour la Palestine, et, suivant la coutume des pélerins, ses devanciers, visita Jérusalem et les autres lieux saints. Baldwin, frère et successeur de Godefroi de Bouillon, reçut avec joie et reconnaissance ce renfort inespéré, accompagna le royal pélerin sur les bords du Jourdain, et lui présenta un morceau de la vraie croix, que le monarque promit de déposer dans la châsse de saint Olaf. Il s'engagea aussi, par un serment solennel, à élever de nouvelles églises, à employer son pouvoir pour établir un siége

archiépiscopal, et à assurer dans ses domaines le paiement des dîmes. Son dernier exploit fut de seconder Baldwin au siége de Sidon, où il déploya la bravoure commune aux guerriers du Nord, et, après la prise de la ville, il eut pour sa part la moitié du butin.

Au printemps de l'année suivante (1111), Sigurdr quitta la Palestine et décida son retour par Constantinople. En approchant de cette magnifique capitale, il fut salué des exclamations d'une foule immense qui couvraient les deux rives du Bosphore, pendant qu'il passait à pleines voiles. L'Empereur régnant, Alexis Comnène, vint lui-même au-devant du héros du Nord, afin de lui ménager une entrée triomphale; la fameuse porte dorée fut ouverte pour cette cérémonie; des chevaux magnifiquement caparaçonnés furent mis à la disposition de ses guerriers, les rues furent couvertes de riches tapis, et c'est au milieu de cette splendide réception que les guerriers Scandinaves furent conduits aux appartements qui leur étaient préparés au palais impérial.

Sigurdr reçut un riche présent d'or et d'argent qu'il distribua à ses compagnons; un second présent aussi considérable reçut la même destination. Touché de la conduite magnanime du Roi Barbare, Alexis lui envoya une donation plus riche encore, consistant en effets d'un grand prix et en deux anneaux d'or. L'homme du Nord répondit à la munificence et à l'hospitalité de l'Empereur par des remerciements en langue Grecque, et, fidèle à son caractère de désintéressement, partagea de nouveau, entre

ses compagnons, les vêtements et les bijoux. Enfin, comme dernier témoignage de respect et d'estime, le Roi Norwégien eut à choisir entre six talents d'or ou une représentation royale des jeux de l'hippodrome ; il préféra cette dernière offre. « Ceux qui ont été à Constantinople, » dit Snorre, « représentent « l'hippodrome comme un terrain uni, très-large, « entouré d'un mur élevé, assez semblable à un « champ circulaire et entouré de bancs en pierre où « prennent place les spectateurs : au centre sont les « jeux. Cette place est ornée de différentes statues « antiques, en bronze ou autre métal, des Æsir, des « Volsungar et des Ginkungar, travaillés avec un « goût et un art tels qu'ils paraissent être en vie et « prendre part aux jeux ; bien plus, on dirait qu'ils « sont à cheval dans l'air. Des feux de toutes espèces « éclairent cette scène, et la musique de tous les « instruments vient divertir agréablement les oreil- « les (1). »

Au moment de partir pour retourner dans le Nord, Sigurdr offrit sa flotte à l'Empereur, et les têtes de dragons qui ornaient les proues de ses vaisseaux furent attachées dans l'Église de Saint-Pierre, en souvenir de cette visite. Alexis donna en retour à son hôte de magnifiques chevaux et des guides pour le conduire à travers les provinces de l'empire, et envoya l'ordre aux gouverneurs de veiller à ce que toute la

(1) Snorre, Saga af Sigurdi Jorsala-fara, c. 1-15. Les Vœringjar, auxquels sans doute Snorre a emprunté ce récit, ont confondu les antiques statues des Dieux et des héros Grecs qui ornaient l'hippodrome avec leurs propres Divinités et leurs héros nationaux.—Müller, Sagabibliot., t. III, pp. 392-396.

troupe reçût l'hospitalité la plus généreuse. Après avoir traversé la Bulgarie, la Hongrie, la Pannonie, la Bavière et la Souabe (où il fut bien accueilli par l'empereur Lothaire), Sigurdr atteignit le Danemark et fut reçu avec courtoisie à Sleswig, par le Roi Nicolas, qui l'accompagna à travers le Jutland, et lui fournit des vaisseaux pour regagner son royaume. Son retour fut salué par la joie et l'affection de toutes les classes de ses sujets ; et comme ses deux frères, Eistein et Olaf, étaient morts pendant son absence, il devint le seul Roi de Norwége (1).

Sigurdr, dont le pélerinage à Jérusalem lui mérita le surnom de Jorsalafare (ou pélerin), mourut en 1130, après un règne de vingt-sept ans. Ses aventures romanesques dans le Levant réchauffèrent l'inspiration poétique des Skalds Islandais, dont plusieurs étaient entretenus à sa cour. Parmi les plus célèbres de ces bardes était Einar Skulason (descendant du fameux Egill Skallagrimson) ; sur l'ordre d'Estein II, il écrivit un panégyrique, en vers, de saint Olaf, qui fut récité publiquement dans la cathédrale de Drontheim, en présence du Roi et d'un grand concours de peuple. On dit que le saint Roi, touché de cette manière délicate d'honorer sa mémoire, témoigna sa satisfaction en répandant au milieu de l'assemblée un torrent d'odeurs délicieuses et célestes. Einar visita le Danemark, où il composa un lai panégyrique en l'honneur du roi Svend Grathe ; mais, n'ayant pas reçu la récompense qu'il en espérait, il s'en vengea en écrivant contre lui une satire sévère et piquante, dont une

(1) Scandinavia, t. I, pp. 235-238.

strophe est citée dans le Knytlinga Saga. Il voyagea aussi en Suède, et célébra les louanges de Sverker Kolson, le roi régnant. La faveur d'Eistein II l'éleva au rang de Stallare (constable); puis il retourna dans sa patrie, où il mourut en 1116.

Mais revenons aux affaires du Danemark sous le règne de Svend Estrithson. Bien qu'Harald n'eût aucun droit à la couronne de Danemark, son ambition et son esprit entreprenant le poussèrent à contester les prétentions bien fondées du neveu de Canut, confirmées d'ailleurs par le choix de la nation. Les deux pays furent donc livrés pendant quelque temps à toutes les horreurs d'une guerre cruelle et exterminatrice; leurs forces maritimes respectives furent enfin en présence à l'embouchure de la Nissa, sur les côtes de la Norwége. Une grande bataille navale eut lieu, qui décida du sort des deux nations; la flotte Danoise fut entièrement mise en fuite (1064). Svend Estrithson se sauva jusqu'en Zélande, et se préparait à recommencer la lutte, lorsque Harald, par prudence, se décida à accepter une paix aux termes de laquelle il reconnaissait les droits de Svend au trône de Danemark. La ligne mâle des anciens Rois, qui faisaient remonter leur origine jusqu'à Odin lui-même, s'éteignant avec le dernier fils de Canut-le-Grand, son neveu devint le fondateur d'une dynastie nouvelle, qui régna pendant plus de trois siècles, jusqu'à la mort de Valdemar IV (1375); en lui s'éteignit encore la ligne mâle, qui fut enfin remplacée par la maison d'Oldimbourg, actuellement régnante (1).

(1) Snorre, Saga af Haraldi Hardráda, cap. XXX-XXXIII. — Suhm, Geschichte, etc., von Werlauff, pp. 42-43.—Geschitstafel V.

Pendant le règne de Svend Estrithson, le Danemark fut visité par un célèbre ecclésiastique Allemand, Adam de Brème, qui, dans ses écrits, exalte outre mesure la haute piété du monarque, qui l'accueillit d'une manière toute particulière. Mais le tableau qu'il trace de la condition de ce royaume ne fait pas grand honneur à l'administration du Roi, ou plutôt il faut l'attribuer à la réunion des circonstances qui entravaient l'action de tous les gouvernements du Nord pendant le moyen âge.

Adam de Brème dit que la contrée habitée par les Danois est presque entièrement composée d'îles. Il ajoute que la Seelande, la plus large et la plus riche de tout cet archipel, est célèbre par le courage de ses habitants. Roeskild était alors la capitale, dont le siége était autrefois à Lédra. Après cette île, celle de Fionie était la première en importance; elle était très-fertile, et ses côtes étaient infestées de pirates. Odinsey, sa capitale, était une grande cité. Pour aller de cette île à la Seelande, on traverse une mer dangereuse et grosse de tempêtes, et si l'on échappe à ce péril, on évite rarement de tomber entre les mains des pirates. Au Nord, le Jutland est terminé par l'île de *Vendila* (Vendsyssel); son sol est aride et inculte, excepté sur les bords des rivières, qui sont seuls cultivés. Tout le reste se compose de vastes solitudes, de forêts impénétrables et de marais salés. Les villes principales étaient construites près des bras de la mer. La Scanie était une presqu'île, riche, fertile et possédant de nombreuses églises : une langue de terre, formée de montagnes escarpées et de forêts profondes la séparait du Gothland. C'est là qu'était la

ville de Lund, où les pirates déposaient leur butin. Les mers voisines étaient sillonnées par ces *Withingos* (Vikingar), qui payaient un tribut au Roi de Danemark pour avoir seuls le droit de faire la chasse aux *Barbares* qui ravageaient ces bords; droit dont ils abusaient souvent pour voler tout le monde et faire des prisonniers, qu'ils vendaient comme esclaves. « Il y a bien d'autres abus, » continue Adam de Brème, « dans les lois et coutumes du Danemark, « contraires à l'équité; et je n'en ai trouvé qu'une « de raisonnable et juste, c'est l'usage de vendre « comme esclaves les femmes adultères et les filles « déshonorées. Quant aux hommes, s'ils sont con-« vaincus de quelques crimes, ils préfèrent la déca-« pitation aux coups : en un mot, il n'y a dans cette « contrée d'autres punitions que l'esclavage ou la « mort, et les condamnés marchent avec joie et « courage vers le lieu de l'exécution. Les Danois « dédaignent les pleurs, les gémissements et toutes « ces marques extérieures que nous trouvons salu-« taires pour soulager nos chagrins; enfin ils ne « pleurent jamais ni sur leurs péchés ni sur la mort « de leurs parents (1).

Svend Estrithson fut un protecteur libéral de la religion Chrétienne. Il établit de nouveaux siéges épiscopaux, encouragea les missionnaires et extirpa le Paganisme jusque dans son dernier asile, — l'île de Bornholm. Le récit donné par Adam de Brème des bienfaits produits par la propagation du Christia-

(1) Adam de Brème, de situ Danarum, cap. CCVIII-CCX.

nisme en Norwége, contraste singulièrement avec le tableau tracé par la même main de la politique et des mœurs du Danemark. « Depuis que ces peuples ont « embrassé le Christianisme, » dit-il, « ils aiment la « paix et la vérité, se contentent de leur humble « condition, et au lieu de voler les autres, ils dis- « tribuent volontiers ce qu'ils ont acquis par des « moyens honorables ; au lieu de pratiquer les arts « maudits de la magie, ils professent comme les « apôtres la foi simple et sublime de Jésus-Christ « crucifié. Ils sont les plus tempérants des hommes « pour les plaisirs de la table, et sont d'une grande « continence pour les autres plaisirs sensuels. Ils « ont tellement de respect pour l'Eglise et le clergé, « que celui qui ne va pas chaque jour à l'offrande, « après avoir entendu la messe, n'est pas considéré « comme un Chrétien. Les baptêmes et les confirma- « tions, les dédicaces d'autels et d'objets consacrés, « toutes les cérémonies enfin, sont accomplies par « eux, comme par les Danois, avec un soin extrême, « et, chose étrange et fâcheuse à dire ! la seule ex- « ception à ces principes exemplaires et religieux « vient du clergé qui, dans son avarice, impose irré- « gulièrement le peuple et lui extorque arbitraire- « ment ce qui doit être payé suivant un prix fixé et « un tarif établi pour tous (1).

« Dans beaucoup de parties de la Norwége et de « la Suède, » continue notre auteur, « il y a des

(1) De situ Danarum. cap. CCXXXVIII. Il faut observer qu'Adam de Brème n'avait jamais visité la Norwége ; il ne pouvait donc parler de cette contrée que par ouï-dire.

« hommes d'une naissance illustre qui vivent comme « les patriarches d'autrefois, du produit de leurs « troupeaux. Ils sont tous Chrétiens, excepté ceux « qui habitent les bords de la mer près du cercle « arctique; ceux-là s'adonnent encore à l'art de la « magie, à l'aide de laquelle ils prétendent accom- « plir les miracles les plus étonnants et connaître « ce qui se passe dans chaque partie du monde. J'ai « ouï dire que les hautes montagnes de ces contrées « sont habitées par des femmes cruelles et des hom- « mes féroces, qui fuient le monde, se vêtissent de « peaux de bêtes sauvages, et parlent un idiôme « complétement inintelligible pour le peuple voisin. « Dans ces montagnes, il y a tant de gibier que les « habitants ne vivent que de chasse (1). »

Telle était la condition de la contrée qui fut le berceau des hommes du Nord, à l'époque où la colonie qu'ils avaient implantée en France était devenue un état puissant et prospère. Le duc Richard II, beau-frère d'Ethelred et de Canut-le-Grand, rois d'Angleterre, laissa la Normandie à son fils, Richard III, qui mourut en 1026, après un règne de deux ans. Il eut pour successeur au trône du duché son frère Robert, que le peuple appela *Robert-le-Diable*, surnom qu'il mérita par sa violence et son caractère féroce. Mais, il faut le dire, il possédait plusieurs de ces qualités spéciales aux chefs du Nord de l'âge héroïque, — courage indomptable, — libé-

(1) Cap. CCXXXIX. L'auteur parle ici des Lapons (Finnois et Cweuas), qui conservaient encore leur foi primitive et leurs mœurs barbares. Voyez chapitre Ier, p. 18, et ch. VI, p. 157.

ralité excessive pour ses compagnons, — amour des entreprises hasardeuses et romanesques. Robert avait eu de la fille d'un tanneur de Falaise, en Normandie, un fils illégitime, et, décidé à entreprendre un pèlerinage en Terre-Sainte, il fit reconnaître ce fils par les grands vassaux de la couronne comme son successeur légal et naturel. Les barons de Normandie voulurent détourner Robert de son projet, en lui représentant qu'il serait mal pour eux de demeurer sans chef :—« Par ma foi, » répondit Robert, « je ne « vous laisserai point sans seigneur. J'ai un petit « bâtard qui grandira, s'il plaît à Dieu ; choisissez-le « dès à présent, je le saisirai de ce duché devant « vous, comme mon successeur. » Les barons Normands firent ce que proposait le Duc, « parce que cela « leur convenait, » dit la vieille chronique ; ils jurèrent fidélité à l'enfant, en plaçant leurs mains entre les siennes, suivant l'usage féodal (1). Mais aussitôt qu'on apprit en Normandie la nouvelle que Robert était mort à Nice, en Béthynie, une faction puissante, composée de seigneurs Normands, refusa de reconnaître le *Bâtard* pour duc de Normandie (1035). La prétention de Guillaume (plus tard le conquérant de l'Angleterre) fut contestée par Guy, fils du comte de Bourgogne, et Alix, fille du duc Richard II, dont les titres étaient au moins aussi valables que ceux de Guillaume, puisqu'il n'y avait pas dans le duché de règle fixe de succession établie par l'usage ou la loi.

(1) Manibus illorum manibus ejus, vice cordis, datis. Dudon de Saint-Quentin, Hist., p. 157.—Thierry, t. I, pp. 264-265.

Les talents et l'activité supérieurs de Guillaume décidèrent bientôt la querelle; il punit d'une manière sanglante les railleries que lui attirait la tache de sa naissance. Un jour qu'il attaquait la ville d'Alençon qui s'était déclarée contre lui, les assiégés s'avisèrent de lui crier : *la peau ! la peau !* et jetèrent par-dessus les murs la peau de différentes bêtes pour faire allusion au métier de tanneur qu'exerçait le grand-père de Guillaume. Le Duc, par des cruelles représailles, fit mutiler trente prisonniers et jeter leurs membres par-dessus les murs de la ville. Il confirma son droit au duché de Normandie en épousant Mathilde, fille du comte de Flandre, qui descendait en ligne maternelle du duc Richard III. Il réunit à la Normandie le duché du Maine, qui lui avait été légué par le dernier duc de cette province, et préparait ainsi une force suffisante pour lui permettre d'aspirer à la couronne d'Angleterre (1).

Le roi Edouard-le-Confesseur avait contracté, dans son long exil en Normandie, une grande sympathie pour les manières, les coutumes et le langage de cette contrée, ce qui blessa l'amour-propre des Saxons ses concitoyens. Le royaume était rempli de favoris Normands, qui insultaient à la misère du peuple par le déploiement pompeux de leurs richesses et l'étalage vaniteux de leurs faveurs à la cour, et soufflaient aux oreilles du Roi de perfides insinuations contre le comte Godwin et ses enfants, dont la popularité était un obstacle sérieux à leurs prétentions rapaces.

(1) Roman de Rou, t. I, pp. 370 ad finem ; t. II, pp. 1-59. Ed. Pluquet.

Parmi les hôtes étrangers du Roi était Eustache, comte de Boulogne, qui avait épousé la sœur d'Edouard. Eustache, à son retour en France, s'arrêta à Douvres, où l'insolence de ses partisans occasionna une rixe sanglante avec les bourgeois, dans laquelle environ vingt Anglais et autant de Français furent tués. Le Comte ne dut la fuite qu'à la vitesse de son cheval; il se rendit auprès du Roi pour se plaindre de cette injure et demander justice. Godwin reçut l'ordre de châtier l'insolence de ses hommes. Celui-ci essaya d'apaiser la colère du Roi, et demanda à être entendu, avant de juger et de condamner ses compatriotes. Edouard refusa de faire droit à cette requête raisonnable et, influencé par les intrigues des étrangers, cita le Comte devant un grand conseil à Gloucester pour répondre à l'accusation de désobéissance et de rébellion. Mais Godwin, sachant qu'il était condamné d'avance, résolut d'opposer sa popularité à l'influence du Roi, qu'il avait aidé à monter sur le trône. Les trois grands comtés de Godwin et de ses fils, Harold et Svend fournirent chacun une armée. Les insurgés marchèrent contre Gloucester pour châtier les déprédations commises sur les terres d'Harold par la garnison Franco-Normande dans le château de Hereford, et, en même temps, pour demander à Edouard qu'il livrât les favoris étrangers à la justice du pays. Pour toute réponse, Edouard ordonna aux comtes Danois, Leofric et Siward, qui commandaient en Mercie et en Northumbrie, de venir l'assister avec les forces de leurs comtés. Les Anglo-Danois et Anglo-Saxons

furent donc encore une fois en présence; mais les principaux chefs des Anglo-Danois reconnurent qu'il y avait honte et folie à servir d'instruments pour combattre ceux qui étaient devenus leurs concitoyens, afin d'encourager la rapacité des Franco-Normands qui, par la faiblesse d'Edouard, avaient pris un pied solide dans le royaume. Ils appuyèrent donc vivement la proposition d'armistice, et les points en discussion furent soumis à la décision du Vitenagemot à Londres. Les deux parties arrivèrent au lieu du rassemblement avec une force imposante, et Godwin, avant de paraître dans l'assemblée nationale, demanda des ôtages pour sa sûreté personnelle; sa demande fut refusée, et les comtes Anglo-Saxons furent condamnés à se justifier dans le délai de cinq jours, par les serments de douze *compurgatores* des accusations qui pesaient sur eux, ou de quitter le royaume. Le comte Godwin fit sagement de préférer la dernière alternative, et se réfugia avec sa femme et ses trois enfants, Sweyn, Tostig et Gurth, auprès du comte de Flandre, auquel il demanda aide et protection. La reine Edith, sœur de Godwin, fut emprisonnée dans un monastère (1).

Après la fuite de Godwin et de ses enfants, l'Angleterre se remplit d'aventuriers Normands, qui supplantèrent les indigènes dans la faveur d'Edouard et occupèrent, dans l'Église et l'État, les places d'honneur et de profit. Ils furent accompagnés d'un aventurier bien plus considérable, qui venait, non pour occu-

(1) Thierry, pp. 210-218.

per les comtés et les siéges épiscopaux, mais qui visait au sceptre du royaume qu'il voyait décliner et échapper aux mains chancelantes d'un monarque, un des deux survivants mâles de la race de Cerdic. Le duc Guillaume de Normandie visita l'Angleterre en 1051 avec une suite nombreuse, et trouva ses compatriotes honorés, non-seulement de la faveur du roi Anglo-Saxon, mais de beaucoup de seigneurs du royaume. Edouard reçut le duc avec des honneurs dus à son rang, et s'il n'encouragea pas ouvertement ses prétentions à sa succession, il lui donna, du moins, toutes les facilités possibles de concerter avec les Normands favoris du Roi, les mesures nécessaires pour assurer l'exécution de son projet (1).

L'année suivante (1052), le comte Godwin partit des ports de Flandre avec une flotte qui se grossit de celle d'Irlande, sous le commandement de son fils Harold; tous deux entrèrent dans la Tamise, et envoyèrent un message respectueux à Edouard, réclamant une révision de la sentence d'exil prononcée contre eux. Cette demande fut accordée à contre-cœur par le Roi, cédant aux avis du prélat Stigand, qui agissait comme médiateur entre les deux partis, tous deux ses concitoyens. Les usurpateurs étrangers s'enfuirent précipitamment du royaume, et Godwin remit à Edouard, comme otages de sa loyauté, son fils Wulfnoth et son neveu Hakon, qui furent envoyés en Normandie pour être plus sûrement gardés. Le comte Godwin ne survécut pas longtemps à son retour dans son pays et à sa réinté-

(1) Turner, vol. III, p. 323.—Thierry, t. I, p. 223.

gration dans ses honneurs, et sa mémoire a été flétrie de l'épithète de traître, ou ennoblie du titre de patriote, selon que son histoire est écrite par des chroniqueurs Normands ou Saxons (1).

La mort de Godwin fut suivie de celle de Siward, comte de Northumbrie, que sa taille élevée et sa force prodigieuse firent surnommer le Géant. Sa sœur avait épousée, en 1054, Duncan, roi d'Écosse, et pendant que Macduff, seigneur de Fife, levait l'étendard de la révolte en Écosse, Siward opposait ses braves Northumbriens à Macbeth le tyran et l'usurpateur. Il revint triomphant de son expédition, après avoir réussi à faire nommer Malcom roi. Mais il était malade, et, sentant sa fin approcher, il ordonna à ses serviteurs de le tenir levé, afin de mourir de la mort d'un brave. « Donnez-moi mon casque et ma cotte-« maille, » leur dit-il, » ceignez-moi de mon épée, « aidez-moi à soutenir mon bouclier, que je meure « en soldat qui a survécu à tant de désastres (2). »

Le comté, vacant par la minorité de Waltheoff, fils de Siward, fut conféré à Tostig, troisième fils de Godwin. Harold-le-Vieux succéda à son père comme seigneur de toute la contrée au sud de la Tamise, pendant que son propre comté de l'Est-Anglie était donné à Alfgar, fils de Leofric. Harold gagna promptement les affections de ses compatriotes Saxons, auprès desquels il se recommandait par ses qualités héroïques et la popularité de son père. D'un autre côté, son frère Tostig, loin de se concilier l'affection de ses vas-

(1) Lingard, vol. I, p. 415.
(2) Turner, vol III, p. 333.—Thierry, t. I, p. 234.

saux Anglo-Danois de la Northumbrie, provoqua une révolte justifiée par ses cruautés et ses injustices, et fut honteusement chassé de son comté. Le peuple choisit pour son successeur Morcar (1065), fils d'Alfgar. Il poursuivit le tyran fugitif jusqu'en Mercie, où il fut rejoint par son frère Edwin, qui avait un commandement sur les frontières du pays de Galles. Le roi Edouard ordonna à Harold de lever ses troupes et de marcher contre l'usurpateur; l'occasion était belle pour Harold, s'il eût écouté son ambition personnelle, d'écraser une famille jalouse, orgueilleuse, et rivale de la sienne. Mais il fit preuve d'une grandeur d'âme bien rare à cette époque, et par sa noble conduite s'éleva au-dessus des hommes ordinaires; il accepta donc un traité avec les Normands, aux termes duquel son frère Tostig fut exclu du comté, l'élection de Morcar confirmée, et les lois de Canut mises en vigueur dans cette partie de l'Anglcterre (1).

Edouard-le-Confesseur avait rappelé de Germanie son neveu qui portait son nom, le fils exilé de son frère Edmond; le jeune prince étant mort aussitôt son retour en Angleterre, Edgar l'Atheling était désormais le seul survivant de la race de Cerdic. Mais on ne pensa même pas à faire valoir ses prétentions légitimes au trône de ses pères, et tous les Anglo-Saxons avaient jeté les yeux sur leur compatriote et héros, Harold, comme le seul digne et capable de tenir le sceptre national, lorsqu'une circonstance imprévue vint donner à Guillaume de Nor-

(1) Thierry, t. I, pp. 237-240.

mandie l'avantage dans ce conflit d'ambition. En 1065, Harold était parti des côtes d'Angleterre, soit pour visiter la Normandie et réclamer ses parents, Wulfnoth et Hakon, qui y avaient été envoyés comme ôtages, ou bien, suivant d'autres récits, pour une simple partie de plaisir, lorsqu'il fit naufrage sur la côte près de Ponthieu. Suivant l'usage barbare de cette époque, Harold et ses compagnons furent saisis et emprisonnés par le seigneur du lieu, afin de mettre à leur délivrance une rançon fort élevée. Harold fut donc réduit à la honteuse nécessité de solliciter la protection du duc de Normandie, qui réclama les prisonniers au comte de Ponthieu. Ils furent remis entre les mains de Guillaume, qui affecta de les traiter avec déférence et avec les plus grands honneurs. Pendant tout le temps qu'Harold resta en Normandie, il fut fêté par Guillaume, qui lui arracha d'abord une simple promesse qu'il donna bien à contre-cœur, et plus tard un serment solennel sur des reliques sacrées que le Normand avait adroitement dérobé à sa vue, de le soutenir dans ses prétentions à la couronne d'Angleterre. Ayant surpris la bonne foi de son rival, Guillaume le renvoya, ainsi que son neveu, un des ôtages, chargés de présents magnifiques, mais garda son jeune frère comme garantie qu'il remplirait fidèlement son serment (1).

Le roi Edouard mourut en 1066, peu de temps après le retour d'Harold en Angleterre, et, bien que malade de corps et d'esprit, il eut le courage de décla-

(1) Turner, vol. III, pp. 339-352. — Lingard, vol. I, pp. 424-428. — Thierry, t. I, pp. 245-254.

rer à son lit de mort qu'Harold, le fils de Godwin, était le seul digne de lui succéder. Ce choix fut ratifié dans une assemblée des Thanes et accepté par la nation. Il fut solennellement couronné de la couronne d'or par le prélat Stigand, qui lui présenta le sceptre royal et l'épée, symbole national des premiers Saxons (1).

Mais Guillaume de Normandie se préparait à appuyer par les armes ses prétentions à la couronne d'Angleterre. Il envoya des messagers à Harold pour le sommer de tenir un serment sanctionné par des solennités qui, selon les mœurs de cette époque, le rendait si sacré. Harold répondit que cette promesse avait été arrachée par la violence et sanctionnée par la fraude; qu'il tenait la couronne du choix de la nation, qu'il ne pouvait donc, sans son consentement, la transférer à un autre; en un mot, qu'il se refusait d'acquitter un engagement entaché de nullité dans son principe, et si peu en rapport avec ses devoirs envers son pays. Guillaume reprocha à son rival sa perfidie et son sacrilége, et forma une alliance avec le Saint-Siége. Le pape consacra la bannière suivant les rites religieux, en retour de la promesse d'un partage dans les fruits de la conquête. Guillaume convoqua l'assemblée nationale du duché et en arracha un subside d'hommes, d'armes et d'argent pour l'aider dans sa gigantesque et téméraire entreprise. Il publia son ban de guerre dans les contrées voisines, appelant au combat les aventuriers militaires de chaque district,

(1) Lingard, vol. I, p. 234, Note. — Thierry, t. I, p. 257.

leur promettant la dépouille des Saxons comme récompense. Une flotte composée de quatre cents grands vaisseaux et de plus de mille bateaux se réunit à l'embouchure de la Dive. L'armée s'embarqua à Saint-Valery-sur-Somme; le vaisseau que montait Guillaume marchait en avant, portant au haut du grand mât la bannière déployée qui avait été consacrée par le Pape, les voiles aux mille couleurs rehaussées de la devise des lions de Normandie, et la proue représentant un jeune archer, tenant son arc bandé et prêt à lancer sa flèche (1).

Pendant ce temps, Tostig, le comte fugitif de la Northumbrie, conjurait son cousin, Svend-Estrithson, roi de Danemark, d'essayer de rétablir la domination Danoise en Angleterre. Sur le refus de Svend, Tostig se rendit à la cour d'Harald, fils de Sigurdr, roi de Norwége, et chercha à engager ce monarque turbulent dans de nouvelles entreprises qui s'accordaient avec son ambition : « Tout le monde sait, » lui disait le Comte, « que le Nord n'a pas un guerrier qui puisse t'être comparé, et ma surprise est grande que tu aies perdu tant d'années en de vains efforts contre le Danemark, lorsque l'Angleterre, sans défense, était une proie si facile pour toi. » Harald, dont ces discours flattaient l'orgueil et l'amour-propre, se décida à entreprendre une expédition sur les côtes de Northumbrie. A cet effet, il réunit toutes les forces de son royaume et rassembla une flotte de plusieurs centaines de vaisseaux. Avant son départ, il fit ouvrir la châsse où était déposé le corps de son frère utérin,

(1) Thierry, t. I, pp. 263-271.

saint Olaf, et découpa ses ongles et ses cheveux pour les emporter avec lui comme des reliques qui pourraient contribuer au succès de son entreprise; après quoi il referma la châsse et jeta les clefs dans la rivière de Nid, afin qu'elle ne soit plus violée désormais. Mais l'embarquement de ses troupes fut signalé par de mauvais présages. A bord du vaisseau royal, un guerrier rêva qu'il avait vu toute la flotte couverte de corbeaux, de vautours, et d'autres oiseaux de proie, perchés sur les mâts et sur les proues des vaisseaux, et qu'une femme gigantesque (Tröll-kona), debout sur un rocher, une épée nue à la main, comptait les voiles, et répétait aux oiseaux :

« Oui! le Roi qui se hâte ainsi d'aller de l'Est à l'Ouest,
« est entraîné par le Destin; il court à sa perte. Allons!
« allons, accourez tous, oiseaux de proie, la table est mise,
« le festin est préparé, je vous y convie; choisissez votre
« place à ce banquet splendide, car je vais avec eux! — Je
« vais avec eux! »

Un autre soldat rêva que la flotte approchait des côtes d'Angleterre, et qu'il voyait l'armée Saxonne rangée en bataille sur le rivage, la bannière flottant au gré des vents. Devant les rangs, passait et repassait une femme gigantesque (Tröll-kona), montée sur un loup, tenant dans sa gueule une carcasse humaine, qu'il dévorait; il voyait un sang lourd et caillé s'échapper de sa machoire; alors la géante lui jetait une autre carcasse qu'il dévorait encore, puis une troisième, et toujours il dévorait!

Le courage d'Harald ne s'arrêta pas à de si funestes

augures, qui firent cependant une grande impression sur ses compagnons. Il s'embarqua avec la reine Elisabeth, sa femme, qu'il laissa avec ses deux filles aux Orkneys, et fut rejoint à l'embouchure de la Tyne par Tostig, qui lui amenait quelques vaisseaux. Ils entrèrent dans l'Humber, remontèrent l'Ouse pour attaquer York, défendu par les comtes Edwin et Morcar. Une grande bataille eut lieu, dans laquelle les Saxons furent vaincus. Les Comtes se retirèrent dans la ville. Harold, fils de Godwin, qui avait concentré toutes les forces de son royaume sur la côte méridionale, pour repousser l'invasion des Normands, se porta rapidement avec une troupe choisie vers York, où il arriva quatre jours après la bataille (25 septembre). L'homme du Nord fut attaqué par surprise. Les soldats s'étaient dépouillés de leurs cottes-mailles, à cause de la chaleur de la saison, et n'avaient d'autres armes défensives que leurs boucliers et leurs casques. La vue soudaine de l'ennemi ne découragea pas Harald-Hardráde; il déploya l'étendard royal appelé le *ravageur du monde;* les soldats se rangèrent autour sur une ligne longue, peu profonde, et courbée vers les extrémités. Ils se tenaient serrés les uns contre les autres, et leurs lances étaient plantées en terre, la pointe inclinée vers l'ennemi (1). Il entonna alors un chant de guerre, engageant ses compagnons à combattre, bien qu'exposés, sans leurs cottes-mailles, au tranchant des épées, et bien qu'ayant laissé lui-même à bord de son vaisseau sa

(1) Cela formait ce que les hommes du Nord appelaient « *Skjold-borg*, » ou rempart de boucliers.

cuirasse splendide et invulnérable appelée *Emma*. Revêtu d'une tunique bleue et la tête couverte d'un casque étincelant, Harald parcourait les rangs, monté sur son cheval noir. Mais il se câbra et tomba. « Quel est ce chef, s'écria Harold le Saxon ? » — « C'est le roi des hommes du Nord, » lui répondit-on. — « Malheur à lui ! car bien que ce soit un guerrier fameux, sa sentence est prononcée. » Avant le choc des deux armées, vingt cavaliers Saxons, hommes et chevaux couverts d'acier, s'approchèrent des lignes des hommes du Nord, et l'un d'eux, d'une voix forte, appela Tostig, fils de Godwin. — « Le voici, » répondit Tostig. — « Si tu es le fils de Godwin, » reprit le héraut, « apprends que ton royal frèrete fait offrir « par ma bouche la paix et la possession de la Nor- « thumbrie ; et si cela ne te satisfait pas, le tiers du « royaume. » — « Ce sont là de belles promesses, » répliqua le Comte, « et si elles avaient été faites il y a quelques mois, bien du sang eût été épargné, et la condition de l'Angleterre serait différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Mais si j'accepte ces offres, qu'y « aura-t-il pour le noble Harald, fils de Sigurdr, mon « fidèle allié ? » — « Sept pieds de terre pour une « tombe, ou peut-être plus, car sa taille dépasse « celle des autres hommes, » fut l'insolente réponse du messager. — « Va donc dire à mon frère, » répondit « Tostig, « qu'il se prépare au combat ; car il ne sera « pas dit que le fils de Godwin aura été assez déloyal « pour abandonner le fils de Sigurdr. » Le monarque Norwégien s'informa alors quel était ce héraut. — « Le roi Harold lui-même, » répondit le Jarl. — « Si

« je l'avais su plus tôt, répondit le Roi, la bataille « serait décidée maintenant. » — « Je le sais, » répondit Tostig; « mais comme il m'offrait paix et « merci, je ne pouvais penser à le trahir. »

La cavalerie Anglo-Saxonne attaqua la ligne des hommes du Nord; mais ne pouvant traverser les rangs serrés de l'ennemi, elle se dispersa, fuyant dans chaque direction. Elle se rallia et recommença la charge sans plus de succès; mais les hommes du Nord n'essayèrent pas à rompre leurs rangs et à poursuivre la cavalerie. Les Anglais se précipitèrent dans les lignes rompues, et Harald fut tué d'une flèche, qui lui traversa la gorge. Il tomba mort, et Tostig prit le commandement; son frère lui offrit encore la paix et la vie, pour lui et les Norwégiens; mais il répondit qu'il préférait la mort à la honte de demander merci aux Saxons. Dans ce moment, arrivèrent des vaisseaux des troupes fraîches, complétement armées, mais fatiguées par une marche excessive, sous un soleil ardent; le combat recommença avec une furie nouvelle. Ce dernier effort devait être inutile cependant, Tostig fut tué, et Harold le Saxon offrit la paix aux vaincus. Ceux-ci l'acceptèrent; il fit jurer à Olaf, fils du Roi mort, amitié avec l'Angleterre, et, suivant les récits Anglo-Saxons, le renvoya courtoisement dans sa patrie avec douze vaisseaux; mais cette générosité paraît impossible, et Snorre dit qu'Olaf n'assistait pas à la bataille, mais qu'apprenant la mort de son père, il rassembla le reste de ses amis et fit voile pour la Norwége (1).

(1) Snorre, Saga af Haraldi Hardráda, cap. LXXXI-XCVIII.

Harold, le fils de Godwin, était à York, blessé, et se reposait des blessures et des fatigues de la campagne du Nord, lorsqu'il reçut la nouvelle que Guillaume de Normandie, était débarqué à Pevensey, et qu'après avoir planté sa bannière sur le territoire Anglo-Saxon, il marchait sur Hastings. Harold se rendit en toute hâte à Londres, donna des ordres pour concentrer les forces du royaume sur la capitale, et lui-même, à la tête des forces qu'il put réunir, s'avançant jusqu'à sept milles du camp Normand, se retrancha et attendit l'attaque. Quelques uns de ses amis lui conseillaient de se retirer en arrière et de ravager la contrée entre la mer et la Tamise, afin d'affamer l'ennemi et de gagner du temps, jusqu'à ce qu'il puisse attaquer avec des forces moins inégales. D'autres le priaient de ne pas se risquer en personne sur le champ de bataille; car il était lié, disaient-ils, aux Normands par des serments solennels, dont la violation pourrait avoir les conséquences les plus fatales. Harold dédaigna ces représentations comme indignes d'un Roi patriote et d'un triomphateur.

Guillaume joua la surprise, lorsqu'il apprit que l'armée Saxonne était commandée par Harold; il ne pouvait comprendre, disait-il, qu'un homme ayant à se reprocher un parjure et une trahison, eût l'audace de s'exposer en personne sur un champ de bataille. Le Duc entendit la messe, communia, et attacha à son col les reliques sacrées sur lesquelles Harold avait juré. L'étendard sacré fut confié à Toustain-le-Beau, deux barons Normands ayant décliné ce dangereux hon-

neur. Il fractionna son armée en trois colonnes d'attaque, plaça ses archers à la tête, puis, en seconde ligne, la lourde infanterie couverte de côtes-mailles, et en troisième les chevaliers Normands et ses hommes d'armes, dont il se réservait le commandement; il harangua ses troupes, leur rappela les glorieux exploits de leurs héroïques ancêtres contre les Saxons et les Francs, les hauts faits d'armes d'Hastings et de Rollo, le massacre infâme des hommes du Nord par Ethelred, et l'assassinat plus récent du jeune prince Alfred, qu'il attribuait aux insinuations du père d'Harold. « Pensez à bien combattre, » leur « dit-il, » et mettez tout à mort; si nous sommes vain« queurs nous serons tous riches. Ce que je gagne« rai, vous le gagnerez; si je conquiers, vous con« querrez; si je prends la terre, vous l'aurez; sachez « pourtant que je ne suis pas venu ici pour récla« mer mon droit, et prendre mon dû, mais pour « venger toute notre race, des félonies, parjures et « trahisons de ces Anglais. Ils ont égorgé les Danois, « hommes et femmes, dans la nuit de saint Brice. Ils « ont décimé les compagnons de mon parent Alfred; « marchons donc, et avec l'aide de Dieu, châtions-les « de leurs méfaits. »

Le terrain choisi par Harold, pour cette bataille mémorable, était un grand champ appelé *Senlac*, à neuf milles d'Hastings, ouvert au sud et couronné par un grand bois. Il groupa ses troupes au pied de la montagne, au centre était planté en terre l'étendard royal ou Gonfalon, ayant une figure de guerrier tressée en fil d'or et ornée de pierres précieuses. Tout

autour se tenait Harold, ses frères Gurth et Leofwin, et le reste de l'armée Saxonne, tous à pied, couverts de leurs boucliers et brandissant leurs énormes haches d'armes.

(14 octobre 1066.) — Quand les Normands approchèrent des retranchements Saxons, les moines et les prêtres qui les accompagnaient se retirèrent sur une haute montagne voisine pour prier et regarder le combat. Un guerrier Normand, nommé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de la ligne et entonna le chant national, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland; en chantant, il jouait de son épée, et la lançant en l'air avec force, la recevait dans sa main droite. Les Normands reprenaient en chœur et répétaient : « Dieu aide, Dieu aide. » Les Saxons répondirent par le cri opposé de « La Croix du Christ, la Sainte Croix (1). »

Les archers Normands commencèrent à lancer une grêle de flèches dans les rangs des Saxons. Les fantas-

(1) Taillefer, ki mult bien cantant
Sur un cheval ki tost alout,
Devant li Dus alout cantant
De Karlemaine è de Rollant,
E d'Olivier, et des vassals
Ki moururent en Renchevals
. . . .
Normands escrient : *Dex aïe!*
La gent Englesche : *Ut* s'escrie :
Olicrosse souvent crioent,
E Goderode reclamoent,
Olicrosse est en Engleiz
Ke *Sainte Croix* est en Franceiz,
E Goderode est autrement
Com en Frenceiz *Dex tot poissant.*

(*Roman de Rou.*)

sins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes qu'ils cherchèrent en vain à forcer. Les Saxons reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, coupaient les armures de mailles et brisaient les lances ; les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes, se retirèrent vers la division commandée par Guillaume. Le Duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut pour qu'ils tombassent par-dessus les remparts ennemis. Beaucoup de Saxons furent blessés, la plupart au visage, et Harold eut un œil crevé. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame ! Dieu aide ! Dieu aide ! Mais les Normands furent repoussés et acculés par les Saxons jusqu'à un ravin profond, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. La mêlée fut affreuse, et une panique soudaine s'empara des assiégeants, qui se sauvèrent en criant que leur Duc était tué. Guillaume se jeta au-devant des fuyards, son casque à la main, les menaçant et les frappant de sa lance (1), et leur criant : Me voilà, je vis encore, je vaincrai avec l'aide de Dieu (2). Les cavaliers retournèrent aux redoutes, mais ils ne purent en forcer les passages ; alors, le Duc imagina un stratagême pour faire quitter aux Saxons leur position et leurs rangs ; il ordonna à mille cavaliers de s'avancer

(1) Verberans aut minans hasta. (Guill. Pict., p. 202.)

(2) Vivo et vincam, opitulante Deo. — (Guill. Pict., Chronique Normande, pp. 234-235.)

et de fuir aussitôt. Les Saxons donnèrent dans le piége, ils coururent tous à leur poursuite, la hache à la main. A quelques distances, un corps posté à dessein joignit les Normands qui tournèrent bride tout à coup; les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de toutes parts à coups de lance et d'épée, dont ils ne pouvaient se garantir, leurs mains étant occupées à manier leurs grandes haches. Les clôtures des redoutes furent alors enfoncées, les ennemis y pénétrèrent, et Harold et ses deux frères, Gurth et Leofwin, tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut remplacé par la bannière donnée par le Pape. Le soleil disparaissait en ce moment de l'horizon, et avec ses rayons qui s'éclipsaient, s'éclipsait aussi la gloire et l'indépendance du nom Saxon !

Le reste des compagnons d'Harold s'enfuit loin de ce fatal champ de bataille, où les Normands passèrent la nuit à se réjouir d'une victoire si chaudement disputée. Le lendemain matin, Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel nominal de tous les hommes qui avaient traversé la mer avec lui, d'après le rôle d'équipage, dressé avant le départ de Saint-Valery ; beaucoup ne répondirent pas à l'appel. L'armée se composait primitivement d'environ soixante mille hommes, et un quart avait succombé dans cette bataille! Les heureux qui survivaient eurent pour premier gain de leur victoire la dépouille des ennemis morts; ceux qui furent reconnus furent enterrés à la hâte par leurs tremblants amis. Suivant quelques historiens, Githa, la veuve de Godwin, mère d'Harold, réclama de Guillaume, comme une faveur, le corps

de son fils, offrant une rançon d'or égale au poids du cadavre. Mais le conquérant refusa sans pité, et ordonna que le corps soit enterré sur le rivage, afin, disait-il avec ironie, qu'il gardât la côte après sa mort, comme il l'avait gardée pendant sa vie. D'après un autre récit, deux moines du monastère de Waltham, fondé par le fils de Godwin, s'approchèrent humblement du Normand, et lui offrirent dix marcs d'or pour avoir la permission d'enterrer le Roi qui fut leur bienfaiteur; mais ne pouvant reconnaître le corps d'Harold parmi tant de monceaux de cadavres, ils envoyèrent quérir sa maîtresse, Edithe, surnommée la Belle au Cou de Cygne (1), pour les aider dans leur recherche. Elle consentit à les suivre et fut plus heureuse que les moines à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé. Son corps fut enterré à Waltham, avec tous les honneurs dus à son rang, en présence de plusieurs comtes et chevaliers Normands (2).

(1) Editha, Cognomento *Swanneshales* quod sonat *Collum Cigni*. — Ms. Harl., n° 3776, f° 55, b. in Musœco Britannico.

(2) Turner, vol. III, pp. 374, 398. — Lingard, vol. I, pp. 444-453. — Palgrave, vol. I, pp. 376-391. — Thierry, t. I, pp. 291-306.

CHAPITRE XVII.

Conquêtes de l'Apulie et de la Sicile par les fils de Tancrède de Hauteville. — Première suzeraineté des Normands en Italie. — République Normande dans l'Apulie. — Robert Guiscard investi par le Pape des provinces de l'Apulie et de la Calabre avec le titre de Duc. — Conquête de la Sicile par son frère Roger. — Invasion de la Grèce par Guiscard. — Siége et bataille de Durazzo. — Les Normands et les Anglo-Saxons se rencontrent de nouveau en Orient. — Rome saccagée par les Normands. — Mort de Robert Guiscard. — Sa dynastie dans l'Apulie est éteinte, et ses États réunis à la monarchie fondée en Sicile par son frère Roger, sous Roger II, avec le titre de Roi. — Extinction de la dynastie Normande dans le midi de l'Italie.

Pendant que ces événements se passaient en Normandie et en Angleterre, d'autres aventuriers militaires, sortis du Duché, avaient jeté les fondements d'une colonie Normande dans le midi de l'Europe. Les fils de Tancrède de Hauteville, seigneur Normand, traversèrent les Alpes, déguisés en pélerins, et rejoignirent en Italie quelques uns de leurs compatriotes qui revenaient de la Terre-Sainte, après avoir d'abord signalé leur courage contre les Sarra-

zins, et plus tard contre les Italiens eux-mêmes. Ils conquirent la plus grande partie des provinces de Naples et de Sicile, qui furent définitivement acquises à la dynastie Normande, descendue de Tancrède, par les investitures de différents Papes. Les Normands importèrent dans cette partie de l'Italie leurs mœurs, leurs lois et leurs institutions; les contrées soumises à leurs armes continuèrent à prospérer sous leur domination jusqu'à l'extinction de cette race, vers le commencement du troisième siècle. Leurs possessions correspondaient aux limites actuelles du royaume des Deux-Siciles, et leur passage dans ce pays a laissé des traces indélébiles sur sa constitution politique, malgré de fréquentes révolutions, malgré de nombreux changements de dynasties.

Les Normands surpassaient tous les peuples transalpins de l'Europe dans leur zèle pour les pélerinages. Une dévotion si ardente et si active fortifiait à la fois leur esprit et leur corps; puis les dangers de la route et le désir de voir des pays qui leur étaient inconnus stimulaient leur ardeur; la crédulité et l'espérance embellissaient à leurs yeux la scène du monde. Il se liguaient pour leur défense mutuelle pendant le voyage, et les voleurs des Alpes, qu'attirait l'habit du pélerin, étaient souvent châtiés par le bras du guerrier. Quelques uns des pélerins qui allaient en Terre-Sainte, ou qui en revenaient, prenaient la route de terre, mais le plus grand nombre préférait la voie plus courte de la Méditerranée, malgré les périls qu'elle offrait, surtout pour les marins de cette époque, qui n'osaient s'éloigner des côtes et

qui cherchaient chaque soir un abri près du rivage.

Une nef Amalfitaine parut un jour dans le golfe de Salerne ; quarante chevaliers la montaient ; ils paraissaient fatigués d'un long voyage ; leurs manteaux de pélerins, les escarcelles suspendues à leurs ceintures, les branches de palmiers qu'ils portaient à la main, et les longues barbes qui ombrageaient leurs mentons, tout annonçait qu'ils revenaient de la Palestine. Bientôt ils ont doublé les hauts parages d'Amalfi, cette cité si célèbre par son immense commerce sur les rives qu'ils viennent de quitter, et sous l'étendard de laquelle ils voguaient en ce moment. Vers le fond du golfe, sur le plan incliné d'une petite colline, ils voient s'élever en amphithéâtre la ville de Salerne, entourée alors de hautes murailles. Là régnait Gaimar, un des chefs Lombards les plus puissants de l'Italie. Frappé de l'air noble que conservent ces étrangers, sous les modestes vêtements qui les couvrent, Gaimar les accueille avec une bienveillante hospitalité, et par ses soins empressés s'efforce de leur faire oublier les fatigues et les dangers auxquels ils ont été exposés dans leur lutte contre les Infidèles. Une occasion dans laquelle ils pourront s'acquitter de la dette de l'hospitalité s'offre bientôt aux nobles pélerins. Des Sarrazins, venant réclamer le tribut annuel que paient les Chrétiens pour se racheter de leurs brigandages, débarquent sur la côte. Déjà Gaimar, résigné à subir les conditions des Infidèles, que ses sujets n'osent combattre, a donné l'ordre de recueillir les contributions qui doivent servir à payer la rançon de ses États. Les chevaliers

Normands se présentent devant lui, et Drogon, leur chef, prend la parole: « Eh quoi, Seigneur, » lui dit-il, « les Salertinains comptent-ils rester comme des « veuves sans défense, et subir un tel outrage de la « part des Musulmans? Non, l'espoir de ces Barbares « sera déçu! Donnez-nous des armes et des chevaux, « et bientôt nous aurons châtié leur orgueil. » Tandis que, dans leur camp, les Sarrazins se livrent sans défiance à tous les excès de la débauche, et qu'ils célèbrent d'avance un triomphe qu'ils croient certain, les pélerins s'arment en silence; ranimée tout à coup par cette poignée de braves, l'élite des habitants de Salerne se joint à eux; ainsi réunis, ils tombent subitement sur les Infidèles qui, par l'énergie de cette attaque inopinée, peuvent à peine se défendre. Un grand nombre d'entre eux est égorgé sans pitié. Quelques uns seulement, assez heureux pour gagner le rivage, se jettent à la mer et vont porter à leur flotte la nouvelle du désastre de leurs compagnons, pendant que les vainqueurs, chargés de riches dépouilles, rentrent dans la ville au milieu du peuple qui célèbre leur victoire.

Le prince de Salerne, reconnaissant du service que ces étrangers viennent de lui rendre, et désirant s'attacher d'aussi courageux défenseurs, les conjure de ne point l'abandonner, et leur offre les plus brillantes récompenses. « C'est pour notre foi que nous « avons combattu, » répondent ces nobles chevaliers, « et non *pour mérite de deniers.* » Ils ajoutent qu'ils accepteraient volontiers les propositions des Salernitains; mais qu'après une longue absence, ils sont

impatients de regagner les champs de la Neustrie, qui les ont vu naître; ils promettent d'ailleurs qu'aussitôt arrivés, ils enverront des hommes d'armes dont le courage sera égal au leur, « car l'on en trouve facilement dans leur pays. »

Gaimar donne des ordres pour que des bâtiments, chargés de provisions et des fruits les plus exquis du Midi, soient préparés (1). Plusieurs officiers Salernitains s'embarquent avec de riches présents d'étoffes et d'armes, destinés au duc de Normandie; ils doivent l'engager à laisser venir quelques jeunes chevaliers à la cour de Gaimar (2).

Richard II, qui régnait alors en Normandie, n'était pas disposé à accorder à un prince étranger, qu'il ne connaissait pas, les secours qu'il venait de refuser à son beau-frère Ethelred, roi d'Angleterre. Les envoyés de Gaimar eurent donc le déplaisir d'échouer dans leur mission, et se disposaient à retourner en Italie, lorsqu'un événement malheureux, en jetant la cour ducale dans la consternation, favorisa

(1) Les fruits du Midi excitaient les désirs ardents des hommes du Nord. C'était en vantant leur saveur que l'on attirait les Vœringjar, du fond de la Scandinavie, à Constantinople, pour y former la garde des empereurs Grecs; et dans la langue Islandaise on dit encore aujourd'hui *Figiakasta*, désirer des figues, pour dire désirer quelque chose avec passion.

(2) Gibbon, Decline and fall., etc., ch. 56. — Sismondi, Républiques Italiennes, t. I, ch. 4, pp. 275-279.—Histoire des conquêtes des Normands en Italie, par Gaultier d'Arc, Liv. 1, ch. I, pp. 17-26.

La chronologie de cet événement est fixée à 1016, d'après les observations de Pagi, qui démontre dans ses notes sur Baronius (t. XVI, p. 104), que ce dernier s'est trompé en reportant la date de cette première apparition des Normands en Italie à l'an 1002. Mais M. Gaultier d'Arc remarque que Pagi de son côté a commis une erreur en confondant ces premiers pélerins revenant de Jérusalem, avec ceux qui rencontrèrent plus tard Mélo au mont Gargano.

le désir qu'ils avaient d'engager quelques Normands à s'expatrier. Osmond de Quarrel, un riche seigneur des environs d'Alençon, avait assassiné le favori de Richard pour venger l'honneur de sa fille, et se trouvait dans la nécessité de quitter le pays avec ses trois frères. Ils se rendirent en Italie, en 1017, au moyen des facilités qui leur furent offertes par les envoyés du prince de Salerne. Leur premier soin, en arrivant dans le midi de l'Italie, fut de visiter en pélerins la caverne de Garganus, montagne de l'Apulie située sur les bords de l'Adriatique, où l'archange saint Michel, objet de la vénération de leur pays, avait fait, suivant les légendes populaires, de fréquentes apparitions. En gravissant les flancs boisés de la montagne sur laquelle s'élève le sanctuaire, ils devisèrent avec un étranger qui portait l'habit Grec, et qui leur avoua bientôt être rebelle, fugitif, et ennemi mortel de l'empire de Byzance. Ce noble citoyen de Bari, Lombard de nation, qui se nommait Mélo, avait suscité une révolte, et ses projets ayant échoué, il venait chercher dans son pays des alliés et des vengeurs. L'apparence guerrière et le maintien superbe des chevaliers Normands avait ranimé son espoir et déterminé sa confiance; ceux-ci prêtèrent l'oreille à ses plaintes et surtout à ses promesses. Les richesses qu'il leur offrait en perspective démontraient la justice de sa cause, et la terre fertile, qu'opprimaient des tyrans efféminés, leur parut devoir être la récompense de leur valeur. Des émissaires sont donc envoyés en Normandie; ils parcourent cette province en appelant les chevaliers au combat. Ils peignent la fertilité des

belles contrées de l'Italie (1), la lâcheté de ceux qui les occupent; ils exaltent l'habileté du chef qui doit commander, et partout ils excitent l'enthousiasme. Le génie aventureux des hommes du Nord, qui avaient enlevé la Neustrie à Charles-le-Simple, ne s'était point encore éteint chez leurs descendants. Une troupe d'aventuriers peu nombreuse, mais intrépide, répond à l'appel d'Osmond. Les uns, déguisés sous l'habit du pélerin, traversent les Alpes séparément; les autres les franchissent en culbutant les habitants encore idolâtres du mont Jou (2), qui veulent exiger d'eux un péage (3), et viennent planter le terrible drapeau rouge des enfants de Rollo, vis-à-vis les aigles de l'empire d'Orient, que tant de défaites ont rendu peu redoutables. Ils trouvent, aux environs de Rome, Melo qui fournit des armes et des chevaux aux plus pauvres, et les réunissant aux bandes des Lombards recrutés dans toute l'Italie, les mène au combat. Leur bravoure triomphe dans la première action; mais, dans les batailles successives, accablés par les Grecs, supérieurs en nombre et bien pourvus de machines de guerre, ils vendent chèrement leur vie, et ne tombent qu'après avoir immolé un grand nombre de leurs ennemis. Neuf chevaliers trouvent la mort dans cette lutte terrible, livrée sur le champ de bataille sanglant de Cannes (4),

(1) La terre qui mène lait, et miel, et tant belles coses. (*Chr. inéd. d'Aimé.*)

(2) Aujourd'hui le mont Saint-Bernard.

(3) Confractis seris custodibusque cœsis per angustissimas semitas montis *Jovis* in Alpibus.

(4) *Il campo di Sangue.* C'est ainsi que les paysans de l'Apulie nomment le champ de bataille de Cannes.

et leur chef lui-même, Osmond, succombe. L'infortuné Mélo mourut à la cour de l'Empereur II, en Allemagne, où il était allé demander des secours. Ses alliés Normands, ayant abandonné leur patrie pour une contrée dont ils n'avaient pu s'emparer, errèrent dans les collines et les vallées de l'Italie, et furent réduits à conquérir, à la pointe de l'épée, leur subsistance journalière. Les princes du midi de l'Italie, engagés dans des querelles domestiques, et même l'empereur d'Allemagne, Henri II, qui faisait la guerre dans ce pays contre les Grecs, réclamèrent l'appui de ces guerriers redoutables; la valeur et la discipline des Normands déterminèrent la victoire en faveur du parti qu'ils adoptaient; ils se proclamèrent donc indépendants de tous, ayant soin de maintenir l'équilibre des forces, de peur que la prépondérance d'une des puissances rivales ne rendît leur secours moins nécessaire. Ils occupèrent d'abord un camp fortifié au milieu des marais de la Campagna; mais la politique libérale de Sergie, duc de Naples, leur procura bientôt un établissement plus fertile et plus agréable. Désirant avoir sur les frontières de son territoire une garnison formée de braves chevaliers prêts à le défendre, il les plaça, en 1029, dans la ville d'Averse, qu'il venait de fonder; pour les y fixer à jamais, il donna la main de sa nièce, veuve du duc de Gaëte, à Rainolfe, leur chef, qui reçut le titre de Comte : de ce jour, date la première suzeraineté des Normands en Italie. La nouvelle de leurs succès y amenait chaque année de nouvelles troupes de pélerins-soldats; la nécessité déterminait les pauvres, l'espérance

attirait les riches; l'activité et la valeur de la peuplade fixée en Neustrie étaient telles, que chaque individu désirait passer les Alpes et les Apennins pour vivre dans l'aisance et acquérir de la gloire. La ville d'Averse offrait un asile aux habitants des pays voisins qui se trouvaient hors la loi, à quiconque était parvenu à se soustraire à la justice ou à l'injustice de ses supérieurs; et ces réfugiés Italiens adoptèrent bientôt les mœurs et la langue de la colonie Normande (1).

La nouvelle de l'établissement définitif des Normands dans la Campagna détermina l'émigration des fils de Tancrède de Hauteville, qui, sortis d'un modeste château du Cotentin, eurent une puissante influence sur les destinées du midi de l'Italie (2). Le père de cette famille de héros descendait d'une race de Vavasseurs ou Bannerets; il eut douze fils de deux

(1) Gibbon, ch. 56. — Gaultier d'Arc, liv. 1, ch. 2, 3. — Sismondi, Républiques Italiennes, t. I, ch. 4, pp. 279-283. — Giannone, Storia di Napoli, liv. 1, ch. 1.

(2) M. Gaultier d'Arc a visité, en 1827, les environs de Hauteville, à 26 myriamètres ouest de Paris, dans la Manche, arrondissement de Coutances. *Periere etiam ruinæ!* « On n'y retrouve plus maintenant, » dit-il, « que quelques mouvements de terrain, de fortes pierres granitiques « éparses çà et là, et les noms que je rappelle ici; mais le témoignage des « antiquaires et la tradition du pays y placent le château de Tancrède. Le « vieux Jean Brunel, qui habite ce vallon, nous dit qu'il avait trouvé « encore, il y a quelques années, les restes de très-fortes murailles, pla- « cées sous une haie de ronces, à vingt pas en avant de son habitation. Mais « ce paysan nous frappa d'étonnement en ajoutant dans son naïf langage : « Chest ichin, mes bons messeus, qu'est né l'incomparable Tancrède, et « Robert Guiscard, *qui veut dire prudent;* ils ont baillé des trésors im- « menses d'or au bienheureux Geoffroy pour bâtir notre cathédrale, et pour « remercier Dieu des grâces qu'il leur avait faites d'avoir si bien réussi « dans leurs guerres de Sicile et d'Égypte. » (Conquête des Normands en Italie, etc., p. 64, Note.)

mariages ; son modeste patrimoine ne suffisant pas à une si nombreuse progéniture, deux de ses fils se chargèrent du soin de perpétuer leur race et de soigner la vieillesse de leur père, tandis que les *dix* autres *frères* quittèrent le château à mesure qu'ils arrivaient à l'âge de virilité, traversèrent les Alpes et rejoignirent leurs compatriotes ! Guillaume, Drogon et Onfroy furent les premiers à quitter le toit paternel ; ils prirent la route de l'Italie, et trouvèrent un accueil bienveillant auprès de Gaimar IV, prince de Salerne, qui, en succédant à son père, avait hérité de ses sentiments pour la nation Normande. Une occasion favorable se présenta bientôt pour profiter de leurs conseils et de leur valeur.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la conquête de la Sicile par les Arabes ; pendant ce temps, les empereurs Grecs avaient fait de vains efforts pour rentrer en possession de cette belle province. Les Musulmans se perdirent enfin par leurs dissensions intestines et l'anarchie qui en fut la suite ; la plus faible des divisions qui entretenait ainsi la guerre civile, implora le secours des Chrétiens, et la cour de Constantinople trouva le moment favorable pour renouveler ses tentatives. Les Grecs connaissaient la bravoure des Normands ; ils envoyèrent une ambassade en 1038, à Gaimar, pour le prier de céder, pendant un certain temps, leurs services à l'empire. Le Prince de Salerne leur accorda ce secours avec empressement. Guillaume de Hauteville partit donc avec ses deux frères, et trois cents Normands pour rallier l'armée impériale commandée par le général Grec,

Maniakis, et destinée à l'invasion de la Sicile (1). Lorsqu'ils débarquèrent dans l'île, les Arabes avaient mis terme à leurs discordes civiles, pour se réunir contre l'ennemi commun. Les bords de la mer étaient garnis de troupes; les Normands menaient l'avant-garde, et les Musulmans éprouvèrent leur valeur. Guillaume, surnommé *Bras-de-Fer*, désarçonna et transperça de sa lance l'Émir de Syracuse. Ses intrépides chevaliers ne tardèrent pas à mettre en déroute une armée de soixante mille Sarrazins, et ne laissèrent aux Grecs d'autre fatigue que celle de poursuivre les troupes vaincues. Les historiens de Bysance se bornent à dire que la lance des Normands eut part à cette belle victoire; il est certain, néanmoins, que Maniakis, qui soumit à l'empire la plus grande partie de l'île, leur dut tous ses succès. Il se déshonora par son ingratitude et son injustice dans le partage du butin; il oublia le mérite de ses braves auxiliaires. Il ne satisfit point leur avarice et blessa leur orgueil. Ils se plaignirent par la bouche de leur interprète; on dédaigna leurs plaintes, et on fustigea l'interprète : les chevaliers furent indignés; mais ils retardèrent leur vengeance jusqu'à ce qu'ils se soient ménagé, par la ruse, un libre passage sur les côtes d'Italie. A leur arrivée sur le continent, ils trouvèrent les esprits entièrement disposés en leur faveur. Leurs compatriotes de la colonie d'Averse partagè-

(1) Et fist capitaine Guillerme, fils de Tancrède, liquel nouvellement était venu des parties de Normandie avec deux frères, Drogon et Unfroide, avec liquel il manda trois cents Normants, et à dire la vérité, plus valut la hardiesse et la prouesse de ce petit nombre de Normants qui la multitude de li Grex. (Chron. inéd. d'Aimé.)

rent leur colère; la tyrannie des Grecs avait tout préparé pour le succès des ennemis qui les combattraient. Tous les Normands se réunirent donc pour tenter la conquête de l'Apulie. Deux batailles, qui se succédèrent, apprirent d'une manière terrible aux généraux Byzantins, quelle était leur force et leur bravoure. Les Orientaux s'enfuirent devant les aventuriers de la Neustrie au milieu des plaines ensanglantées de Cannes. Les habitants de l'Apulie se soumirent à une nouvelle domination, et l'empereur Grec ne conserva que les quatre places de Bari, d'Otrante, de Brinde et de Tarente. A cette époque commença la république des Normands, qui éclipsa bientôt la petite colonie d'Averse. Le peuple élut douze Comtes; l'âge, la naissance et le mérite obtinrent les suffrages. Chacun des Comtes éleva une forteresse au milieu de ses terres et de ses vassaux. L'un d'eux devait être le chef de cette confédération aristocratique : une assemblée nationale fut convoquée en 1043, dans Matera, ville célèbre par le séjour d'Annibal; les chefs de l'armée proposèrent, et les soldats élurent, par d'unanimes acclamations, Guillaume de Hauteville, comte d'Apulie; et, pour nous servir des expressions de la chartre Normande, « droit lui fut conféré de gouverner le pays par la verge de justice et de finir tous contends par loyauté. » Ils l'élevèrent sur le pavois, à la manière des Francs et des autres Germains, et, pour se conformer en même temps aux usages du pays conquis, on lui remit en main le gonfalon de commandement. Les terres des vaincus furent partagées entre les Normands, et les

relations féodales furent établies comme en Neustrie, avec moins de dépendance du chef suprême. Les Normands de l'Apulie se trouvaient aux confins des deux empires d'Occident et d'Orient : comme suzerains, ils recevaient l'investiture de l'empereur d'Allemagne ; mais le droit de la conquête était le meilleur titre de ces aventuriers. Les princes de l'Italie ne voyaient en eux que des barbares, et la crainte qu'ils inspiraient aux naturels du pays était mêlée de haine et de ressentiment. Désiraient-ils un cheval, une femme, un jardin, ils s'en emparaient sans scrupule ; et les chefs ne coloraient leur cupidité qu'en lui donnant le nom spécieux d'ambition et d'amour de la gloire ; dans leurs querelles domestiques, les douze Comtes se disputaient les dépouilles du peuple ; en un mot, les vertus de Guillaume disparurent avec lui, et Drogon, son frère et son successeur, était plus propre à diriger la valeur qu'à réformer la violence de ses égaux (1).

Guillaume mourut en 1046, et dans la même année une troupe de pélerins parut tout à coup dans la capitale de la nouvelle république, le bourdon à la main et la besace sur le dos (2). A leur tête marchait un jeune homme, âgé d'environ vingt-cinq ans, d'une taille élevée et d'une beauté remarquable ; le son de sa voix, sa contenance noble et fière, tout annonçait en lui un homme extraordinaire ; Drogon reconnut

(1) Gibbon, ch. 56. — Gaultier d'Arc, Liv. 1, ch. 5, 6. — Sismondi, Républiques Italiennes, t. I, ch. 4, pp. 283-287.

(2) Sub specie perigrinorum peras et baculos portantes ne caparentur Romanis. (Ord. Vital., lib. VIII.)

un de ses frères, Robert de Hauteville, que l'étendue de son esprit rusé et astucieux devait faire surnommer Guiscard (1). Il était accompagné d'une suite de cinq chevaliers et de trente hommes d'armes, mais son génie était destiné à suppléer par ses ressources inépuisables au peu de forces qu'il emmenait avec lui. Ses frères et ses compatriotes avaient déjà partagé les fertiles terres de l'Apulie, et chacun gardait son lot avec la jalousie de la cupidité. Le jeune aventurier, ambitieux lui-même, gagna les montagnes de la Calabre; dans ses premiers exploits contre les Grecs et les naturels du pays, il n'est pas facile de distinguer le héros du brigand. Surprendre un château ou un couvent, attirer un riche bourgeois dans un piége, enlever des vivres dans les villages de ses environs; tels furent les obscurs faits d'armes qui exercèrent ses facultés, et par lesquels il se préparait à de plus nobles exploits. Les aventuriers de l'Apulie se rangèrent sous ses drapeaux comme volontaires, et les paysans de la Calabre, commandés par lui, prirent le nom de Normands.

L'empereur d'Allemagne, Henri III, surnommé le Noir, arriva en Italie en 1046 ; il confirma les investitures accordées précédemment par son père aux chefs

(1) Guiscard ou Wiscard, de *Wiss, Wissen*, savoir : la racine *Wise* et l'ancien mot *Wiseacre* sont familières aux oreilles anglaises. Les auteurs Normands, qui connaissaient mieux leur langue, traduisaient le mot Guiscard par *Callidus* « Ubi viribus destituabatur..... ingenio callebat. » (Gugl. Malmsb., lib. III. Et le poëte Guillaume l'Apulien le loue d'avoir surpassé l'astuce d'Ulysse et l'éloquence de Cicéron :

« Cognomen Guiscardus erat quia callidatis
Non Cicero tantœ fuit, nec versutus Ulysses. »

Normands, et conféra à Drogon le titre de Duc, ainsi que le territoire de Bénévent. Ces investitures avaient vivement déplu à la cour d'Orient. Elle voulut reconquérir ses possessions en Italie, et dans ce but, elle offrit d'abord à la colonie Normande de la transplanter sur le théâtre de la guerre de Perse. Mais le bon sens des vainqueurs de l'Apulie déjoua ses artifices : ils déclarèrent d'une voix unanime qu'ils n'abandonneraient pas leurs possessions actuelles pour des espérances incertaines d'une fortune éloignée qu'on leur offrait au fond de l'Asie. Les moyens de persuasion ayant échoués, Argyne, duc de Bari et fils de Mélo, résolut d'employer d'autres moyens dignes de la cour qu'il servait. En 1051, une vaste conspiration fut organisée par lui dans les différentes villes voisines de sa province ; le même jour, à la même heure, tous les chevaliers Normands devaient succomber sous le poignard des conjurés. Drogon de Hauteville fut assassiné dans l'église de Saint-Laurent à Montoglio ; au même moment, la même scène se passait dans les différents villes de l'Apulie, et le massacre fit éprouver aux chevaliers des pertes plus nombreuses que dans toutes les batailles précédentes. Cependant, Onfroy trouva les moyens de venger la mort de son frère, auquel il succéda par droit d'hérédité. Désappointé dans les résultats de cette tentative, Argyre réclama contre l'ennemi commun le secours des puissances latines ; l'empereur d'Orient, l'empereur d'Occident et le Pape, formèrent une ligue offensive pour expulser les Barbares de l'Italie. Léon IX, qui occupait alors le siége de saint Pierre, écouta les

plaintes d'un peuple opprimé par les Normands, qui pillaient les biens de l'église et empêchaient le paiement des dîmes. Il leva une armée d'auxiliaires Allemands, et marcha en personne contre l'ennemi. Les chevaliers, qui avaient triomphé des troupes Lombardes, Grecques et Sarrazins, furent frappés de terreur et de consternation, lorsqu'ils apprirent que le chef de l'Eglise, dont ils professaient la foi, venait leur déclarer la guerre. Ces mêmes hommes, qui avaient répondu si fièrement aux offres de l'empereur d'Orient, envoyèrent vers le Pape des messagers chargés des plus humbles propositions. Ils lui promettaient l'obéissance la plus absolue, le respect le plus entier pour les biens du clergé; ils se contenteraient, disaient-ils, des possessions conquises par eux, et s'engageaient à ne rien faire pour agrandir leur territoire(1). Tant de concessions ne purent satisfaire le Pontife; il crut que cette démarche était le fruit de la terreur inspirée par ses gens d'armes Teutoniques, à la longue chevelure et à la stature colossale, qui l'assuraient, en souriant de pitié, qu'ils le débarrasseraient bientôt de ces chétifs hommes de Normandie. On ne voulait donc accorder la paix aux chevaliers qu'à la condition qu'ils mettraient bas les armes et qu'ils évacueraient l'Italie. Indignés d'une telle conduite, ils ne virent dès lors dans le Pontife qu'un homme passionné et un ennemi acharné à leur perte; le combat fut résolu. Il eut lieu le 12 juin 1053, dans une vaste plaine près de Civitade, et la victoire des Normands fut décidée

(1) Mandèrent messaige à lo Pape, et cerchoient paiz et concorde, et prometoient chascun an de donner incense et tribut à la sainte Église. (Chron. inéd. d'Aimé, liv. 2, ch. 26.)

par les efforts héroïques de Robert Guiscard ; trois fois desarçonné, trois fois il retourne au combat avec une nouvelle ardeur. « Pareil à un lion rugissant que les « obstacles irritent, il semble se multiplier pour « culbuter et détruire tout ce qui ose lui opposer de « la résistance (1). » Le Pape chercha un asile dans les murs de Civitade ; mais, pour éviter la vengeance des Normands, les bourgeois le conduisirent près des murailles, entr'ouvrirent leurs portes et le poussèrent hors des remparts. A l'aspect d'un vieillard sans armes, d'un Pontife réduit à cette humiliation, les chevaliers Chrétiens ont tout oublié : les épées s'abaissent, ils tombent à genoux, en implorant sa bénédiction et son pardon. Léon se repentit d'avoir causé la mort de tant d'hommes braves, et son entreprise n'ayant pas réussi, tout le monde le blâma d'avoir fait la guerre. D'après ces dispositions, il ne refusa point un traité avantageux qu'on lui proposait ; il abandonna son alliance avec les deux Empereurs, et ratifia les conquêtes *passées* et *futures* des Normands. Les provinces de l'Apulie et de la Calabre faisaient partie de la prétendue donation de Constantinople à l'Eglise, et cette faveur du Pape, agréée des conquérants, confirmait les prétentions du Pontife et des Normands. Ils promirent de payer à la cour de Rome une redevance de douze deniers par charrue ; et depuis cette transaction mémorable, c'est-à-dire depuis huit siècles, le royaume de Naples est un fief du Saint-Siége (2).

(1) Ut leo cum frendens animalia fortè minora, etc. (Gugl. Appul., lib. II.)

(2) Gibbon, ch. 56. — Sismondi, Républiques Italiennes, t. I, ch. IV, pp. 288-293.—Giannone, Storia di Napoli, lib. IX, ch. 3.

Muni des investitures accordées par le pape, Guiscard ne tarda pas à les faire valoir les armes à la main. Il poursuivit la conquête des Calabres, et à la mort de son frère Onfroy, il lui succéda dans l'Apulie et dans la tutelle de ses trois jeunes fils. Il fut proclamé, en 1056, duc d'Apulie et de Calabre par les Comtes et les Barons Normands, titre confirmé plus tard par le pape Nicolas II, qui l'investit des conquêtes par lui faites dans ces provinces, ainsi que de celles qu'il pourrait faire en Sicile. De son côté, Robert se déclara l'homme lige du Saint-Siége, et promit de fournir au pape un corps de troupes auxiliaires dans Rome. Il signa, en conséquence, l'engagement suivant: « Moi, Robert, par la grâce de Dieu et de saint « Pierre, duc d'Apulie et de Calabre, et duc futur « de la Sicile, *si l'un et l'autre me viennent en aide*, « en confirmation de tradition, et en reconnais- « sance de fidélité pour mes domaines et pour ceux « que j'ai concédés à mes compatriotes, j'ai promis « de payer annuellement une rente de douze deniers « de monnaie de Pavie, par chaque couple de bœufs, « à saint Pierre, et à toi, Nicolas, Pape, mon seigneur, « ou à tes successeurs (1). » Après avoir achevé la conquête de la Calabre, Robert assembla ses troupes au milieu de l'enthousiasme qu'inspirait son triomphe, et les pria de confirmer par leurs suffrages les concessions octroyées par le vicaire de Jésus-Christ : ses soldats lui répondirent par des acclamations de joie; et les Comtes, jusque-là ses

(1) Baronius, t. XVII, p. 170.

égaux, prononcèrent le serment de fidélité. Cependant il lui fallut vingt années de travaux pour réaliser les titres conférés par le Pape et ratifiés par ses compagnons d'armes. Les Normands étaient en petit nombre au milieu des populations qui les détestaient; ils avaient peu de ressources, et ne servaient que comme volontaires. Le parlement des Barons s'opposa quelquefois aux desseins ambitieux du duc; les douze Comtes élus par le peuple conspirèrent contre son autorité, et les partisans du fils d'Onfroy, dénonçant la perfidie de leur oncle, qui voulait les priver de leur héritage, demandèrent justice et vengeance. L'habile Guiscard découvrit leurs complots, étouffa leur rébellion, et envoya ses neveux à Constantinople; mais il consuma ses années et les forces de sa nation dans des querelles domestiques. Lorsqu'il eut mis en déroute ses ennemis du dehors, les Grecs et les Lombards, ceux-ci cherchèrent un asile dans les villes fortifiées du littoral. Les Normands, habitués à servir à cheval, ne savaient pas attaquer les places fortes; ils ne pouvaient s'en rendre maîtres que par la persévérance. En dépit de tous ces obstacles, Robert conquit à peu près toutes les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples. La ville et le territoire immédiat de Bénévent avaient été transférés au Pape par l'Empereur d'Allemagne; ce district fut envahi quelquefois; mais le nom de saint Pierre triompha à la fin du glaive des Normands. Salerne, renommée par son école de médecine, et Amalfi par son vaste commerce, furent réunies à la monarchie. Guiscard, aventurier élevé dans les

camps, savait discerner la valeur d'une science dont les hommes ont besoin à toutes les époques de la civilisation. Il protégea l'école de Salerne, et si la riche et florissante ville d'Amalfi, après trois siècles de prospérité, fut saccagée sous ses successeurs, elle dut ce sort à la jalousie de sa rivale, la république de Pise (1).

En 1057, Roger, le plus jeune des fils de Tancrède de Hauteville, passa en Italie. Il n'avait pas encore atteint sa dixième année au moment où Robert quitta le toit paternel pour aller rejoindre ses aînés. Désirant vivement partager les dangers et la gloire de sa famille, il avait impatiemment attendu que son âge lui permît de porter les armes; il partit avec trois de ses frères, Guillerme, Mauger et Geoffroi. Plusieurs seigneurs Normands, leurs parents et leurs amis, les accompagnaient. A peine Roger se fut-il reposé des fatigues du voyage, que Guiscard voulut mettre à l'épreuve son jeune courage, en l'employant contre les Calabriens, qui s'étaient insurgés pour secouer le joug des Normands. Dans cette affaire, il mérita l'estime, et bientôt après excita la jalousie de son frère. Ils avaient la même valeur et la même ambition; mais la jeunesse, la bonne mine et les manières affables de Roger captivèrent l'affection de l'armée et du peuple. Ses talents se formèrent au milieu de la pauvreté et du brigandage ; abandonnant plus tard ce genre de vie, il se montra le digne champion de la foi de Rome; l'invasion de la

(1) Gibbon, ch. 56.—Sismondi, Républiques Italiennes, t. I, ch. 4, pp. 293-300.—Giannone, Storia di Napoli, t II, lib 9.

Sicile, dans laquelle il fut secondé par le zèle et la politique de son frère Guiscard, le couvrit de gloire. Lors de sa première tentative, en 1060, Roger brava, dans une barque pontée, les dangers réels et fabuleux de Charybde et de Scylla; et, osant débarquer avec soixante chevaliers sur une côte ennemie, il poussa les Musulmans jusqu'aux murs de Messine, et passa en Italie, chargé d'un riche butin. L'année suivante, il s'embarqua de nouveau avec des forces plus consirables, et déploya toute l'activité et la patience de son caractère dans le siége de la forteresse de Traina, au pied de l'Etna. Parvenu à un âge avancé, il racontait avec plaisir que, durant le cours du siége, sa femme et lui furent réduits à un manteau qu'ils portaient alternativement pour se garantir contre le froid dans cette région très-élevée; que son cheval ayant été tué, il tomba au pouvoir des Sarrazins, qu'il se dégagea par la force de son épée, et rapporta sur son dos la selle de son coursier, afin de ne laisser aucun trophée entre les mains des infidèles! Dans un autre combat, trois cents chevaliers arrêtèrent et repoussèrent les forces de l'île. On assure qu'à la bataille de Carámio, cinquante mille Sarrazins furent mis en déroute par cent trente-six chevaliers Chrétiens, avec l'aide des hommes d'armes qui les suivaient, au nombre de cinq ou six pour chaque chevalier, et de Saint-George, le patron de la Normandie, qui combattait à cheval aux premiers rangs. Les Arabes de la Sicile recevaient de puissants secours de l'Afrique : les galères de Pise aidèrent la cavalerie des Normands au siége de Palerme, et, au

moment de l'action, la jalousie des deux frères ne fut plus qu'une émulation généreuse qui tourna au profit de la cause commune. Après une guerre de trente ans, Roger acquit, avec le titre de Grand-Comte, la suzeraineté, comme fief, du duché d'Apulie, c'est-à-dire de la plus grande et de la plus fertile des îles de la Méditerranée; son administration annonce un esprit libéral et éclairé bien supérieur à son éducation et à son siècle. Il accorda aux Musulmans la liberté de religion et la jouissance de leurs propriétés. Un philosophe et un médecin de Mazara, de la race Arabe, qui avait félicité le vainqueur dans une harangue, fut appelé à la cour; on traduisit en latin sa géographie des sept climats; et Roger, après l'avoir lue avec attention, préféra le livre de l'Arabe aux écrits de Ptolomée. La Sicile rentra sous la juridiction du pontife de Rome: on établit de nouveaux évêchés, on fonda des églises et des monastères que l'on dota richement. Le héros catholique revendiqua néanmoins les droits du magistrat civil. Loin de renoncer à l'investiture des bénéfices, il eut l'adresse de tourner à son profit les prétentions des Papes, et la singulière bulle qui déclara les princes de Sicile légats héréditaires et perpétuels du Saint-Siége, consolida et étendit la suprématie de la puissance temporelle (1).

Mais l'ambition de son frère Robert Guiscard n'était pas encore satisfaite; elle ne s'élevait à rien moins qu'à la conquête de l'empire d'Orient. Sa fille

(1) Gaultier d'Arc, liv. 1, ch. 9; liv. 2, ch. 1-3.—Gibbon, ch. 46.—Sismondi, Républiques Italiennes, t. I, ch. 4, p. 295.

Hélène avait été fiancée en bas âge à Constantin, fils et héritier de l'empereur Michel Ducas; mais une révolution de palais ébranla le trône de Constantinople; la famille régnante de Ducas fut emprisonnée; et Robert, qui s'intéressait au sort de sa fille et à celui de son allié, fortifia ses projets d'ambition par des motifs de vengeance. Un imposteur Grec, qui se disait frère de Constantin, parut bientôt à Salerne, et raconta l'histoire de son détrônement et des malheurs de sa race. Il fut découvert par le Duc, qui en fit son instrument, et lui donna le cortége et les titres de la dignité impériale. Le faux Michel parcourut en triomphe l'Apulie et la Calabre; le peuple le reçut avec des larmes de joie et des acclamations, et le pape Grégoire VII exhorta les Catholiques à concourir, par le secours de leurs bras, au rétablissement de ce prince Grec. Après deux années de préparatifs, l'armée de terre et les forces navales s'assemblèrent au mois de mai de l'année 1081, à Otrante, dernier promontoire de l'Italie; Robert s'y rendit, accompagné de sa jeune femme, fille des princes de Salerne, qui combattait à ses côtés, de son fils Boëmond, et de l'imposteur, qu'on donnait pour l'Empereur légitime de l'Orient. Treize cents chevaliers Normands étaient le nerf de cette armée, composée d'environ trente mille hommes des divers peuples d'Italie. Cent cinquante navires reçurent les troupes, les munitions et les machines de guerre, et la république de Raguse, devenue l'alliée de Robert, fournit les galères. Il fit la traversée de l'embouchure du golfe Adriatique, opéra son débarquement sans apercevoir d'ennemis, s'empara de

Corfou et des autres îles et villes maritimes de l'Épire, et mena son escadre et son armée au siége de Durazzo. Cette ville, qui était la clef de l'empire du côté de l'Occident, se trouvait gardée par une garnison d'Albanais et de Macédoniens, dont la valeur était renommée dès les temps les plus reculés, et commandée par le fameux patricien George Palélogue, qui avait gagné maintes batailles en Orient contre les Turks et les Persans. Des dangers et des accidents de toute espèce assaillirent Guiscard. Sa flotte, qui longeait la côte, fut assaillie par une tempête et jetée sur les *infâmes* rochers Acrocérauniens (1). Les voiles, la mâture et les rames furent mises en pièces; les débris de vaisseaux et des cadavres couvrirent les rivages, et la mer engloutit ou avaria la plus grande partie des munitions. On eut peine à sauver la galère ducale, et Robert s'arrêta sept jours sur le cap voisin, pour rallier les restes de ses navires et ranimer le courage de ses troupes. Les Normands n'étaient plus ces audacieux marins qui avaient reconnu l'Océan du cap Nord au détroit de Gibraltar, et des Hébrides à la Vinland, et qu'on avait vu se moquer des faibles périls de la Méditerranée. Ils pleurèrent durant la tempête! et l'approche des Vénitiens, séduits par les promesses de la cour de Byzance, les alarma! Un combat naval s'en suivit. Les galères de la république, par l'habileté de leurs évolutions, l'activité des archers, le poids des javelines, et le feu Grégois, décidèrent la victoire. Les vaisseaux de l'Apulie

(1) *Infamos* scopulos Acroceraunia. Hor. Carm. III.

et de Raguse se réfugièrent à la côte d'Italie ; plusieurs virent couper leurs cables et tombèrent au pouvoir du vainqueur. Une sortie de la garnison de Durazzo porta le carnage et l'épouvante au milieu du camp de Robert : on jeta des renforts dans la place ; et dès que les assiégeants ne furent plus maîtres de la mer, les îles et villes du littoral cessèrent de leur envoyer des tributs et des provisions. Pour comble de malheur, une peste meurtrière ravagea le camp des Normands ; une foule de chevaliers périrent de cette manière, et Guiscard perdit dix mille hommes de ses troupes. Il fut seul inébranlable au milieu de tant de calamités ; et, tandis qu'il faisait venir des renforts de l'Apulie et de la Sicile, il foudroyait avec ses machines de siége, escaladait ou sapait les murs de Durazzo !

Pendant que l'armée de Guiscard fondait sur l'empire Romain du côté de l'Occident, et les Turks du côté de l'Orient, un prince âgé, le successeur de Michel, remettait le sceptre aux mains d'Alexis, illustre général, et fondateur de la dynastie de Comnènes. Le nouvel Empereur se hâta de conclure une paix avec les Musulmans, et leva des troupes dans les diverses provinces de la Grèce et de l'Asie-Mineure. Il n'avait pas dédaigné le secours des Serbes, des hordes de Turks Seljonkèdes et des hérétiques Pauliciens et Manichéens, non moins impies aux yeux des Grecs que les Musulmans eux-mêmes. Le nombre de ces auxiliaires était augmenté par la garde étrangère des Vœringjar, dont une troupe était recrutée des Danois et des Anglo-Saxons qui avaient quitté

l'Angleterre par suite de la conquête. Ces jeunes aventuriers résolurent d'abandonner leur pays natal plutôt que de subir le joug étranger; la mer leur offrit un moyen de se sauver, et, dans leur long pélerinage, il parcoururent toutes les côtes qui présentaient quelque espoir de liberté et de vengeance. Alexis les appela à la garde de sa personne et de son palais. Se rappelant avec indignation ce qu'ils avaient souffert de la part des Normands, ils marchèrent avec joie contre l'ennemi de leurs compatriotes, et brûlèrent de recouvrer en Épire la gloire qu'ils avaient perdue à la bataille de Hastings. De cette manière, l'Empereur Grec rassembla une armée de soixante-dix mille hommes, et vint lui-même au secours de Durazzo. Robert, voyant tous ces corps formidables prêts à tomber sur lui, prit la résolution désespérée de brûler ses vaisseaux et ses bagages, et sortit de ses lignes pour attendre l'ennemi. Une rivière de peu de largeur couvrait ses derrières: son aile droite se prolongeait jusqu'à la mer, et sa gauche s'appuyait sur des collines. Alexis marcha sur deux colonnes pour surprendre les Normands à la pointe du jour; sa cavalerie légère se répandit au milieu de la plaine; les archers formaient la seconde ligne, et les Vœringjar se réservèrent l'honneur de combattre au front. L'armée Greco-Turque venait ensuite : au centre était l'Empereur. Robert Guiscard, à la tête de quelques chevaliers armés à la légère, parcourait le front de la ligne ennemie attaquant ceux que le désir du combat poussait en avant; l'Empereur, qui s'en aperçut, fit faire halte, afin que l'entraînement des siens ne troublât

pas l'ordre du combat. La cavalerie et l'infanterie Normandes qui suivaient leur chef, ayant franchi la distance qui séparait les deux armées, vinrent charger l'avant-garde des Vœringjar; ceux-ci soutinrent courageusement le choc : les haches à deux tranchants, dont ils se servirent avec beaucoup d'adresse, firent un carnage effroyable parmi les assaillants (1), qui s'enfuirent en courant vers le bord d'une petite rivière, dont Robert avait fait couper le pont afin d'arrêter les soldats de la garnison sortant de la place. Les Anglo-Saxons, sans examiner s'ils étaient soutenus par les Grecs, poursuivirent les fuyards avec ardeur. Robert s'aperçut bientôt de cette faute, et profitant habilement de l'échec qu'il venait d'éprouver, pendant que Sikelgayte, son épouse, « une seconde Pallas, moins habile dans les arts, « mais à la guerre non moins terrible que la Déesse « des Athéniens (2), » cherchait à rallier les fuyards, il donna l'ordre à plusieurs corps d'infanterie d'attaquer l'ennemi en flanc, et lui-même les chargea avec la cavalerie, au milieu de laquelle flottait l'étendard de Grégoire VII. Fatigués déjà par un premier combat et par la marche qu'ils avaient faite, les Vœringjar ne peuvent résister aux troupes fraîches qui les

(1) Les Anglo-Saxons combattaient de préférence à pied et avec des haches à deux tranchants.

Engleiz ne saveient joster
Ne à cheval armes porter
Hach è gisarmes teneient
Od tals armes se cumbateient.

Roman de Rou.

(2) Παλλας αλλη και ρη Αθηνη. Anna Comn. Alex., lib. I.

pressent avec vigueur; plusieurs d'entre eux tombent sous le coup des assaillants; les autres prennent la fuite vers une église voisine, où ils cherchent à se défendre, en se réfugiant jusque sur les toîts; mais tout s'écroule par le poids de ceux qui chargaient les combles. Ainsi la cohorte des « Barbares de l'île de « Thulé » fut en peu de temps entièrement anéantie (1).

Cependant l'armée Impériale avait voulu soutenir son avant-garde; mais, malgré ses efforts, elle s'était fait culbuter par les Normands. Robert, « comme si son cheval eût eu des ailes (2), » se trouvait partout à la fois. Déjà les hordes des Turks et les escadrons du roi de Servie, voyant que la victoire est assurée aux Normands, se dispersent dans toutes les directions; l'armée Grecque a été débordée sur tous ses flancs, et partout où elle veut fuir, elle trouve les issues occupées par les troupes de Guiscard. Son digne adversaire, Alexis, remplit tous les devoirs d'un général ou d'un soldat; mais, voyant le massacre des intrépides Vœringjar et la fuite des Turks et des Serbes, il désespéra de sa fortune. L'Empereur se défendit vigoureusement contre un chevalier Normand, qui, d'un coup de lance, avait mis en pièces son casque et lui avait fait une profonde blessure. Dans son désespoir, il enfonça un escadron de Normands qui s'opposait à sa fuite; et, après avoir erré deux jours et deux nuits au milieu des montagnes, il put jouir de quelques repos, « non de l'esprit, mais du

(1) Anna Comn. Alex., lib. 1.
(2) Πτηρωτος ιππότος.

corps, » dans les murs de Lychnidus. Le coup qui l'avait blessé au front le faisait cruellement souffrir. « Mais, combien ne souffrait-il pas plus encore (nous « dit sa fille), en songeant à la défaite de son armée, « et à ses braves compagnons d'armes, morts la plu- « part sous ses yeux (1)! »

La première conséquence de cette victoire fut la prompte reddition de Durazzo, après un siége de sept mois. Robert pénétra ensuite au centre de l'Epire; il passa les premières montagnes de la Thessalie, surprit trois cents Anglo-Saxons dans la ville de Castoria, s'approcha de Thessalonica, et fit trembler Constantinople. Un intérêt plus puissant ne lui permit pas de suivre en personne ses desseins ambitieux. Des lettres de l'Italie l'informèrent des malheurs et des dangers qu'avait produit son absence, de la révolte des villes et des barons de l'Apulie, de la détresse du Pape son allié, et de Rome menacée par l'invasion de Henri IV, roi d'Allemagne et d'Italie, qui voulait se venger de toutes les humiliations que l'orgueilleux Hildebrand lui avait fait éprouver. Robert monta dans une barque, suivi seulement de quelques chevaliers, et vogua vers les côtes Orientales de l'Italie, laissant l'armée sous les ordres de son fils et des comtes Normands, exhortant Boëmond à respecter les droits de ses égaux, et les Comtes à obéir à l'autorité de leur général.

Le premier soin de Robert, en arrivant dans la Péninsule, fut d'apaiser la révolte des barons Nor-

(1) Anna Comn. Alex., Ib. — Gaultier d'Arc, liv. 3, ch. 1. — Gibbon, ch. 56.

mands, et ce ne fut qu'en 1084 qu'il put porter des secours au Pape, avec l'aide des troupes auxiliaires levées en Sicile par son frère Roger. Heuri, qui avait été couronné comme Empereur dans Rome, par l'Anti-pape Clément III, après avoir exhorté les Romains à demeurer fidèles à sa cause, prit la fuite pour la Lombardie, trois jours avant l'arrivée des Normands. En moins de trois ans, le fils de Tancrède de Hauteville eut la gloire de délivrer le pontife Romain, et de chasser, devant ses armes victorieuses, l'Empereur d'Orient et celui d'Occident (1). Mais les malheurs de Rome diminuèrent l'éclat du triomphe de Robert. Trois jours se passèrent sans que les Romains osassent faire un mouvement, et cependant la faction Impériale était toujours active et puissante; tout à coup le signal est donné, la ville retentit des cris de la révolte, et les Normands, divisés et attaqués à l'improviste, sont vivement pressés de toutes parts. Le Duc n'a d'autres ressources que de faire mettre le feu aux maisons. La flamme brille de tous côtés, un vent impétueux en redouble l'activité, et un quartier spacieux, qui se prolongeait de Latéran au Colysée, fut consumé par l'incendie. A la vue de leurs habitations réduites en cendres, les Romains cessent le

(1) .... Sic uno tempore victi
Sunt terræ Domini duo : Rex Allemanicus iste,
Imperii Rector Romani maximus ille.
Alter ad arma ruens armis superatur; et alter
Nominis auditi solà formidine cessit.

Gugl. App , lib. IV.

Tel était encore le prestige de l'empire d'Orient que ce poëte latin dit que l'empereur Grec gouvernait l'empire Romain !

combat, et fuient; un grand nombre d'entre eux perd la vie dans cette déroute, et la ville est livrée au pillage. Les Sarrazins de la Sicile, les auxiliaires de Guiscard et les sujets de Roger saisissent avec joie cette occasion de dépouiller et de profaner la sainte Cité des Chrétiens : on réduisit en captivité et on égorgea des milliers de citoyens, sous les yeux du Pontife. Une députation fut envoyée pour demander la paix à Guiscard. « Les Romains, » répondit le Duc, « sont des traîtres et des pervers. Comblés des bienfaits de Dieu et des saints, ils ne leur montrent que « de l'ingratitude. Rome, cette capitale du monde « Chrétien, qui guérissait naguère tous les péchés, « est devenue un antre de serpents; j'y veux porter « le fer et la flamme, détruire ce repaire infâme de « brigands et tous ceux qui l'habitent. » Après avoir reproché aux Romains le meurtre de tous les martyrs dont sa mémoire put lui rappeler les noms, il déclara qu'il voulait faire périr jusqu'au dernier, afin de repeupler cette cité d'hommes pris au-delà des Alpes.

L'intervention de Grégoire parvint cependant à calmer la colère de Guiscard: la paix fut arrêtée et jurée, et l'armée Normande se retira sur Salerne. Grégoire la suivit, et, abandonnant une ville qui le détestait et qui ne le craignait plus, alla finir ses jours dans les États et sous la protection du duc Normand.

Sous ces entrefaites, Boëmond avait continué la guerre en Grèce, mais sans avoir le même succès que son père; il fut enfin obligé d'abandonner le pays,

par suite de la défection des Comtes, et de se rendre en Italie, où il fut très-bien reçu par son père, qui connaissait son mérite, et qui ne lui imputait pas les malheurs de la guerre. Robert s'embarqua de nouveau avec des troupes destinées à achever la conquête de l'empire d'Orient. Il débarqua son armée en Épire, et livra un combat naval avec les flottes réunies des Grecs et des Vénitiens, en vue de l'île de Corfou. Les Normands remportèrent une victoire complète et décisive; l'hiver suspendit les opérations militaires de Robert; mais au printemps il voulait les résumer en attaquant l'empire par les îles de l'Archipel, au lieu de traverser les montagnes de l'Épire, lorsque la mort le surprit le 17 juin 1085, dans l'île de Céphalonie. Les conquêtes des Normands dans le Levant furent arrêtées par la perte de leur grand chef. A peine Guiscard a-t-il fermé les yeux, que déjà son armée n'existe plus. Chaque soldat, sans écouter la voix de son officier, court vers la flotte qui était stationnée à une assez grande distance du rivage; et, sans attendre les moyens de transport, les uns entrent dans la mer avec leurs chevaux, les autres gagnent à la nage les rivières qu'ils veulent atteindre, abandonnant derrière eux leurs provisions et leurs bagages. Au milieu de ce désordre, on sala le corps du Duc à la hâte; il fut placé sur une nef, et l'escadre appareilla aussitôt; mais une tempête survint, et le navire qui portait le corps de Robert fut submergé; on parvint cependant à sauver le cercueil de la fureur des flots; il fut embaumé à Otrante, où le cœur et les entrailles furent déposés; on le transporta de suite au

monastère de Vénusina, lieu célèbre par la naissance d'Horace. C'était là que reposaient déjà les restes de ses frères, Guillaume, Drogon et Onfroy, et de Frassende sa mère (1). Anna Comnena, qui se réjouit de la mort de Guiscard, comme le plus redoutable ennemi de son père, jette néanmoins des fleurs sur le tombeau de ce prince (2); et l'estime et la jalousie de Guillaume-le-Conquérant prouvent bien mieux encore le mérite de Robert (3).

Les successeurs immédiats de Robert Guiscard conservèrent avec peine une monarchie que lui seul avait su fonder. Il eut pour successeur son fils cadet, Roger I[er], comme duc de l'Apulie. Son fils aîné, Boëmond, depuis prince d'Antioche, avait été privé de ses droits héréditaires en Italie par le jugement de l'Eglise et le testament de son père. Boëmond réclama sans cesse contre la décision injuste qui l'excluait de l'héritage de son père, et chercha à faire valoir son droit par les armes, jusqu'au moment où les Croisades, en ouvrant une carrière nouvelle à son ambition, l'entraînèrent en Asie avec l'armée Chrétienne. Il partit donc avec son cousin Tancrède, et les Normands déployèrent sur ce nouveau théâtre la même valeur chevaleresque et la même avidité, la même politique et la même ambition qui les avaient rendus si puissants et si redoutables en Neustrie, en Angleterre, en Italie et en Grèce. L'absence de

(1) Urbs Venusiana nitat tantis decorata sepulchris.
Guill. Appul., lib. V, p. 278.

(2) Alexiade, lib. V, pp. 162-166.

(3) Gibbon, ch. 56.—Gaultier d'Arc, liv. 3, ch. 1-5.

Boëmond et de ses chevaliers, rendit la paix aux États de Roger Ier, qui restait sans rivaux; mais, d'un autre côté, elle affaiblit la puissance Normande et mit fin à tout projet d'agrandissement ou de conquête (1).

La ligne masculine de Robert Guiscard s'éteignit à la seconde génération dans l'Apulie et à Antioche; mais son frère cadet, Roger, qui régnait en Sicile, fut la souche d'une ligne de Rois. Le fils du premier Grand-Comte, Roger II, hérita de son titre, de ses conquêtes et de son courage. C'est lui que nous avons vu recevoir avec une hospitalité si généreuse et si magnifique, Sigurdr Ier, Roi de Norwége, lors de son expédition dans la Méditerranée (2). Roger II était né en Sicile, et n'avait que quatre ans lorsqu'il succéda à la suzeraineté de ce pays; s'il s'était contenté de son fertile patrimoine, ses peuples reconnaissants auraient pu bénir leur bienfaiteur; sous une sage administration, on eût peut-être retrouvé les heureux temps des anciennes colonies Grecques. Mais l'ambition du Grand-Comte ne se contentait pas de ce royaume; il n'était pas content de son lot dans les conquêtes de sa race : et il épiait avec impatience le moment où la santé chancelante de son cousin, Guillaume duc d'Apulie, petit-fils de Roberd Guiscard, lui permettrait de satisfaire ses projets ambitieux. Roger, instruit de sa mort en 1130, partit de Palerme avec sept galères, mouilla dans la baie de Salerne, et reçut

(1) Sismondi, Républiques Italiennes, t. I, ch. 14, pp. 303-304. — Giannone, Storia di Napoli, t. II, pp. 88, 93.

(2) Chapitre 16, p. 415.

le serment de fidélité des barons Normands et l'investiture par l'Anti-Pape Anaclet II, de tous les États qui composent le royaume actuel des Deux-Siciles, le duché de Bénévent excepté. Le même Pontife lui conféra le titre de roi de Sicile, et plaça lui-même la couronne sur sa tête. Le nouveau Roi épuisa les forces de sa monarchie dans les guerres contre le vrai pape Innocent II, contre les Arabes de l'Afrique, et contre l'empereur Grec; mais il n'entre pas dans le but de notre ouvrage de tracer les événements postérieurs à l'histoire de la dynastie Normande en Italie; il suffit de dire que le sceptre de Roger II passa successivement à son fils Guillaume Ier (1154) et à son petit-fils Guillaume II (1166). La postérité mâle légitime de Tancrède de Hauteville s'éteignit à la mort de Guillaume II, en 1189; mais Constance, sa tante, fille de Roger, avait épousé Henri IV, fils de Frédéric Barberousse, qui vint en Italie réclamer la couronne de l'empire et la succession de sa femme. Un peuple libre lui refusa cet héritage, et les Siciliens donnèrent le sceptre d'une voix unanime à Tancrède, petit-fils du premier Roi, qui, quoique illégitime, fut l'héritier des qualités héroïques de ses ancêtres. Il combattit pendant quatre années les forces de son ennemi; mais, après sa mort, sa femme et son fils en bas âge ne purent soutenir le poids de la couronne, et la dynastie des Hohanstauffen remplaça celle des Hauteville sous Frédéric II, en 1204. Dix ans après cette révolution, Philippe-Auguste réunit le duché de Normandie à la couronne de France; le sceptre des anciens Ducs avait été trans-

mis à la maison de Plantagenet par une petite-fille de Guillaume-le-Conquérant, et les hommes du Nord, qui avaient joué un si grand rôle en Occident et en Orient, se trouvèrent au nombre des nations vaincues, ou confondues avec d'autres races (1).

(1) Sismondi, Républiques Italiennes, t. I, ch. 4, pp. 304-322. — Giannone, Storia di Napoli, t. II, lib. 14. —Gibbon, ch. 56.

FIN.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS (1)

(A) page 28.

SAGA D'ERIK-LE-ROUGE.

Le document le plus important de la collection du professeur Rafn est le Saga ou le récit concernant Erik-le-Rouge, le premier colon du Groënland. Ce manuscrit forme une partie du célèbre Flatöbogen, ou Codex Flateyensis (2); la contexture, le style et l'ensemble du récit prouvent qu'il fut écrit au XII[e] siècle. Un *fac simile* de ce manuscrit est ajouté aux *Antiquitates Americanœ.*

Bien que le seul but de l'auteur de ce récit ait

(1) Toute cette dernière partie de l'ouvrage n'existe pas dans l'original; c'est le résultat des recherches du Traducteur, qui a cru nécessaire de citer les documents authentiques et originaux, pour faciliter l'intelligence du lecteur et justifier les opinions émises par M. Wheaton. P. G.

(2) Codex Flateyentis, ou le livre de l'île Plate, ainsi appelé parce qu'il fut trouvé dans un monastère de l'île de Flatö (île Plate), située au nord de Breida Fjord, en Islande. C'est un manuscrit contenant copies d'un certain nombre de Sagas recueillis entre les années 1387 et 1395, et conservé dans la bibliothèque royale de Copenhague.

été d'énumérer les faits et les aventures d'Erik et de ses enfants, on trouve cependant quelques détails succincts sur les découvertes des voyageurs qui vinrent après Érik : le plus célèbre fut Thorfinn Karlsefne ; mais, comme un récit plus détaillé des découvertes de ce personnage remarquable est contenu dans le manuscrit intitulé le *Saga de Thorfinn Karlsefne*, l'extrait suivant se borne aux voyages d'Erik et de ses successeurs immédiats.

DÉCOUVERTE ET COLONISATION DE GREENLAND.

(A. D. 985.)

Il y avait un homme nommé *Thorvald*, fils d'Osvald, fils d'Ulf, fils d'Oxna-Thoreris. Thorvald et son fils Erik-le-Rouge quittèrent le Jœder (1) pour l'Islande, par suite d'un meurtre. A cette époque l'Islande était déjà colonisée. Ils vivaient à Drangis sur l'Hornstrandüs ; là mourut Thorvald. Alors Erik épousa Thorhilda, la fille de Jörunde et de Thorbjarg Knarrarbringa, qui épousa plus tard Thorbjörn Hœkadalensis.

A cette époque Erik quitta le Nord, et vécut à Erikstad, près de Vatshorn. Le fils d'Erik et de Thorhild fut nommé Leif. Mais, après le meurtre en duel d'Eyulf Sœrs et Rafn, Erik fut banni d'Haukadal, et il alla vers l'Ouest à Breidafjörd, et vécut à Oxney, près d'Erikstad. Il avait prêté ses colonnes sacrées

(1) Côte sud-ouest de la Norwége.

à Thorgest, qni ne les lui rendait pas. Il les redemanda; une dispute s'éleva entre lui et Thorgest comme il est dit dans le Saga d'Erik. Styr, fils de Thorgrim, Eyulf de Sviney, fils de Brandi d'Alptafjörd, et Thorbjörn, fils de Vivil, assistèrent Erik dans cette affaire; mais les fils de Thordi Gelleris et Thorgeir d'Hitardal soutinrent Thorgest. Erik fut déclaré proscrit dans les comices de Thorsnesen (982); alors il prépara son navire dans la baie d'Erik, et mit à la voile. Styr et les autres le suivirent au-delà des îles. Erik leur dit qu'il avait l'intention d'aller à la recherche d'une terre qu'avait aperçu Gunnbjörn, fils d'Ulf Krake, lorsque, poussé à l'Ouest, il trouva les rochers de Gunnbjörn (1). Erik ajouta qu'il reviendrait retrouver ses amis lorsqu'il aurait découvert cette terre. Il mit à la voile de Snœfellsjökul (2); il trouva la terre qu'il cherchait, et aborda à une place qu'il appela Midjökul (*montem glaicialem medium*), aujourd'hui Blaserk. Il vint alors au Sud pour voir de quel côté la terre serait habitable. Il passa le premier hiver à Eriksey, près de l'établissement de l'Est; il se reposa à Eriksfjörd au printemps suivant, et y fixa sa demeure. L'été venu, il se rendit à l'établissement de l'Ouest et donna des noms aux différentes places. Il passa le second hiver à Holm (insula), près d'Hrafnsgnipa; mais le troisième été il alla en Islande, et vint avec son bateau dans Breidafjörd. Il appela la terre qu'il avait trouvée

(1) *Gunnbjarnarsker* (Gunnbjörnis scopuli) que Björn dit avoir été environ à moitié route entre l'Islande et Greenland, mais cachés aujourd'hui ou impraticables par la glace Arctique. Ant. Am., p. XI.

(2) Monte glaciali Snœfellensi, sur les bords occidentaux de l'Islande.

Greenland (*viridem terram*), « parce que, » dit-il, « le peuple sera attiré vers cette terre si elle porte un nom agréable. » Erik passa l'hiver en Islande ; mais, l'été suivant, il revint coloniser cette terre ; il habita à Brattahlid dans Eriksfjörd. Des gens bien informés disent que le même été où Erik-le-Rouge allait coloniser Greenland, trente-cinq vaisseaux partaient de Breidafjörd et Borgarfjörd ; que quatorze seulement arrivèrent ; quelques uns rentrèrent, les autres furent perdus. *Tout cela se passait quinze hivers avant que le Christianisme ne fût légalement établi en Islande* (1). Les hommes qui avaient accompagné Erik prirent terre en Greenland; Herjulf prit Herjulfsfjörd (il vivait à Herjulfsness) ; Ketil prit Ketilsfjörd ; Rafn, Rafnsfjörd ; Sœlve, Sœlvedal ; Helge Thorbrandsson prit Alptefjörd ; Thorbjörn Glora, Siglufjörd ; Einar, Einarsfjörd ; Hafgrim eut Hafgrimsfjörd et Vatnahverf, et enfin Arnlaug prit Arnlaugsfjörd ; mais quelques uns allèrent dans la colonie Occidentale.

(B) page 29.

Extrait de l'Histoire d'Olaf Tryggvason, ch. 231. — 2e Codex, vel. de la Collection Arne Magnœan, n° 61, 54, 53, Fol. Ant. Am., pp. 193-194.

LEIF CHRISTIANISE GREENLAND.

Dans ce même printemps (2), le roi Olaf envoya

(1) Ces mots « quinze hivers avant que le Christianisme ne fût établi légalement en Irlande, » nous permettent de fixer avec certitude l'époque ou Erik et ses compagnons s'établirent définitivement en Greenland, c'est-à-dire en 985, le Christianisme ayant été établi en Islande en 1000.

(2) A. D 1000. Antiq. Amer. 193, note B.

Gissúr et Hjalti en Islande. Il envoya aussi Leif, fils d'Erik, en Greenland, pour y répandre le Christianisme. Le Roi lui donna un prêtre et quelques hommes saints, pour baptiser le peuple et lui enseigner la vraie foi. Dans l'été, Leif mit à la voile pour Greenland; il recueillit en mer les hommes naufragés d'un bateau qui était entièrement perdu. Dans ce même voyage, il découvrit Vinland-la-Bonne, arriva à la fin de l'été en Greenland, et alla vivre avec son père Erik à Brattahlid. Le peuple l'appela plus tard Leif-le-Fortuné; mais son père Erik disait que deux choses se contredisaient; car Leif avait secouru et sauvé de la mort l'équipage d'un bateau, et il avait transporté en Greenland des hommes méchants (ainsi appelait-il les prêtres); mais cependant, cédant aux conseils et aux instigations de Leif, Erik fut baptisé, ainsi que tout le peuple de Greenland.

(C) page 29.

FRAGMENT DE GÉOGRAPHIE.

Gripla (1). — Codex, n° 115, 8vo, Antiq. Amer., p. 293.

La Bavière est bornée par la Saxonie, la Saxonie est bornée par Holstein, puis vient le Danemark;

(1) Ce fragment remarquable de géographie est extrait de la célèbre collection Groënlandaise de Björn Johnson, et fut certainement écrit avant l'époque de Christophe Colomb. On suppose que le nom de *Gripla*, vient de *Gripa*, détacher, extraire, la collection traitant de différents sujets détachés. Ant. Am., pp, 280-1.

la mer coule à travers les contrées de l'Est. La Suède est à l'Est du Danemark ; la Norwége au Nord ; Finmark au Nord de la Norwége ; la terre se prolonge au nord-est et à l'Est jusqu'à ce que l'on arrive à Bjarmie ; cette terre est tributaire de Gardarikí. De Bjarmie au Nord, jusqu'à la terre appelée Greenland, sont des places inhabitées. Mais il y a des baies, et la terre se prolonge vers le sud-ouest ; ici sont les Jökuls et les Fjörds (*moles glaciales et sinus*) ; là, les îles s'étendent devant les Jökuls ; une de ces montagnes ne peut être explorée ; l'autre est à quinze jours de voile ; et la troisième, à une semaine de voile ; celle-ci est la plus proche de l'établissement appelé Hvitserk ; la terre s'étend vers le Nord, mais celui qui désire ne pas aller à l'établissement se dirigera vers le sud-ouest. Gardi est le nom donné au siége de l'évêque au milieu d'Eriksfjörd ; là est une église dédiée à saint Nicolas ; il y a en Greenland douze églises dans l'établissement de l'Est, et quatre dans celui de l'Ouest.

Maintenant il faut dire ce qui est à l'opposé de Greenland, en dehors de la baie ci-dessus nommée. Furdustrand est le nom d'une terre où il y a de si fortes gelées qu'il n'est pas possible de l'habiter, du moins dans la partie connue. Au Sud est Helluland, qui est appelée terre des Skrœlingar ; de là il n'y a pas très-loin à Vinland-la-Bonne, que quelques uns pensent sortir de l'Afrique ; entre Vinland et Greenland est Ginnungagap, qui coule de la mer appelée Mare Oceanum, et qui entoure toute la terre. (*Hæc verbotenus Gripla*).

(D) page 31.

NOTES GÉOGRAPHIQUES TROUVÉES DANS LES ANCIENS MANUSCRITS ISLANDAIS.

B.—Fragment du Codex vellum, nº 192, 8vo, Ant. Am., p. 290, ***que l'on suppose avoir été écrit à la fin du*** **XIVe** ***siècle.***

Près du Danemark est la Svecia Minor; là est Eylendia (Olandia), puis le Gotland, puis Helsingie, puis Vermia et les deux Kvenland qui sont au Nord de Bjarmaland. De Bjarmaland au Nord il y a une terre inhabitée jusqu'à la frontière de Greenland. Au Sud de Greenland est Helluland; à côté s'étend Markland; de là il n'y a pas loin jusqu'à Vinland-la-Bonne, que quelques uns pensent sortir de l'Afrique (1), et, s'il en est ainsi, la mer doit couler entre Vinland et Markland. On dit que Thorfinn Karlsefne coupa du bois pour orner sa demeure (2), et puis après s'en alla cherchant à droite et à gauche Vinland-la-Bonne; qu'il se dirigea du côté où il croyait trouver la terre; qu'il ne la reconnut pas et ne put en recueillir les richesses. Leif-le-Fortuné découvrit le premier la Vinland; il rencontra en mer des marchands en grande détresse, et les sauva avec l'aide de Dieu; il introduisit le Christianisme dans Greenland, et il s'y répandit tellement qu'un évêché fut établi à l'endroit appelé Gardar. L'Angleterre et l'Écosse sont une île, et chacune est un royaume. L'Irlande est une grande île; l'Islande est aussi une

(1) On peut voir par là jusqu'à quel point les hommes du Nord pensaient que la terre nouvellement découverte s'étendait *au midi.*

(2) Húsasnotruté : vel etiam tritonibus aut ventilogiis.

grande île au Nord de l'Irlande. Ces contrées sont toutes dans cette partie du monde appelée Europe.

(E) page 34.

Extrait de l'Heimskringla, ou Histoire des rois de Norwége, par Snorre Sturleson, selon le 2e Codex vellum de la Collection Arne-Magnœan, n° 45, Fol.

DÉCOUVERTE DE VINLAND-LA-BONNE.

Dans ce même hiver (1), Leif, le fils d'Erik-le-Rouge, étant en grande estime auprès du roi Olaf, embrassa le Christianisme. Mais l'été où Gissúr alla en Islande, le roi Olaf envoya Leif en Greenland, afin d'y faire connaître le Christianisme; à l'été il mit à la voile pour Greenland. Il trouva dans son voyage quelques personnes naufragées et les secourut; en même temps il découvrit Vinland-la-Bonne et vint en Greenland à l'époque de la moisson. Il avait avec lui un prêtre et d'autres clercs, et alla habiter Brattahlid avec Erik son père. Les hommes l'appelèrent plus tard Leif-le-Fortuné; mais Erik, son père, disait que deux choses se contredisaient : car Leif avait sauvé l'équipage d'un navire et avait cependant transporté en Greenland des hommes méchants (2), c'est-à-dire des prêtres.

(1) A. D. 999-1000. Antiq. Amer., p. 191, note *b*.
(2) Skœmanninn.



DIGHTON.

Ile de Rodes A. D. 1830.

(F) page 43, Note.

INSCRIPTION TROUVÉE SUR LE ROCHER DE DIGHTON, et son interprétation.

(Voyez la planche ci-contre.)

Plusieurs monuments et inscriptions lapidaires ont été trouvés, non-seulement sur les côtes occidentales du Groënland, mais aussi sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, qui confirment les Sagas relatifs aux découvertes faites par les Scandinaves dans le continent de l'Amérique du Nord pendant les 10[e] et 11[e] siècles. Les plus curieux sont, sans contredit, le rocher situé sur les bords de la rivière Cohannet, ou *Taunton river*, dans le comté de Bristol, Etat de Massachusetts, sous les 41° 45′ 30″ latitude au Nord, et l'inscription qu'on y trouve. Ce monument remarquable a été examiné avec soin en 1830, par une commission de la société historique établie à Providence, ville natale de l'auteur de cet ouvrage, dans l'Etat avoisinant de Rhode-Island. D'après le rapport fait par cette commission à la société, ce rocher est situé à six milles et demi au midi de la ville de Taunton, quelques pieds à l'est de la rivière de ce nom. Il se trouve dans la commune de Berkeley; mais, comme on est presque toujours venu le visiter de la commune de Dighton, située de l'autre côté de la rivière, il a porté le nom de *Dighton Writing Rock*. Il fait face au Nord-Ouest vers le lit du fleuve, et est couvert de deux ou trois pieds d'eau à la haute marée, tandis

qu'à la basse mer l'eau descend à dix à douze pieds du rocher. Le rocher ne se présente pas *in situ*, mais il porte des preuves irrécusables qu'il occupe le lieu où il se trouve aujourd'hui depuis ce bouleversement général, qui eut pour résultat de déplacer ces roches immenses que la mer roulait dans son sein, pour les transporter dans des lieux très-éloignés de leurs lits primitifs. C'est une masse de *greywacke* d'un grain très-fin et bien caractérisé. Sa couleur, déterminée par une fracture récente, est d'un bleu grisâtre. La base du côté principal est de huit pieds et demi, et sa hauteur de cinq pieds. La surface d'en haut forme avec l'horizon un plan incliné d'à peu près soixante degrés. Toute la face est couverte jusqu'à quelques pouces de terre de hiéroglyphes inconnus. La profondeur des caractères n'excède nulle part un tiers de pouce, et leur largeur un demi-pouce. A les juger d'après les élévations arrondies qui les entourent, ils ne furent point ciselés avec un instrument pointu. Cette inscription porte des traces indélébiles de la puissance humaine et d'un travail fait à la main; mais on ne peut l'attribuer aux aborigènes qui n'ont jamais conservé les faits de leur histoire par des inscriptions lapidaires.

Cette inscription avait attiré l'attention des antiquaires de l'Amérique du Nord depuis l'année 1680, mais sans résultat satisfaisant, jusqu'à l'époque où elle fut soumise à l'examen des professeurs Finn Magnúsen et Rafn de Copenhague. Ces savants archéologues démontrèrent que c'était une inscription Runique, contenant divers cryptographes et quelques

grossières combinaisons de figures, gravées par les Scandinaves pour conserver la mémoire de leurs découvertes et de leurs aventures dans ce pays.

Pour bien comprendre l'inscription de ce monument, il faut avoir recours au Saga de Thorfinn, surnommé *Karlsefne*, c'est-à-dire « appelé à de hautes destinées; » Saga que Torfœus supposait perdu, mais qui a été édité pour la première fois, en 1837, par M. le professeur Rafn, dans l'*Antiquitates Americanæ* (pages 84-167), depuis la publication de l'ouvrage de M. Wheaton. Ce Saga raconte que, dans un de ses voyages en Vinland, Thorfinn Karlsefne, accompagné de cent trente-un de ses gens, après avoir dépassé le promontoire de Kjalerness (*Cap Cod*), fit voile en l'année 1008 vers le Midi en longeant les côtes, jusqu'à ce qu'il eût découvert l'embouchure d'une rivière qui formait une baie.

« Karlsefne et ses compagnons, Snorre et Bjarné, naviguèrent jusqu'à un fleuve qui formait un lac et se jetait dans la mer. Il avait peu de profondeur, et l'on ne pouvait y naviguer qu'à la marée haute. Karlsefne entra dans cette rivière avec ses gens; ils nommèrent l'endroit *Hóp* (1). Ils trouvèrent dans les parties basses des champs de maïs poussé naturellement (2), et des

(1) *Ok Kólludu í Hópi. Hóp*, Icl. *recessus vel derivatio fluminis, vel maris confluens, item refugium.* (Rafn, Antiq. Amer., p. 147, note.) Cette description correspond exactement avec les localités actuelles de *Mount* HOPE *Bay*, à l'embouchure de la rivière de Taunton, et avec son passage à la mer à l'est de l'île de *Rhode Island*. Voilà pourquoi les hommes du Nord donnèrent le nom de *Hóp* à cet établissement, qui était vraisemblablement situé sur un terrain élevé des bords de la baie qui a été appelée depuis par les Indiens *Mount haup*, qu'on prononce *hope*.

(2) *Sjálfsána Hveitiakaar.* C'était sans doute le maïs ou bled indien (*In-*

vignes (1) dans les terres plus élevées. Tous les fleuves étaient pleins de poissons à la marée basse. Ils creusèrent des trous que remplirent les hautes eaux, et quand la marée redescendit, ils trouvèrent des *poissons sacrés* dans ces trous (2). Il y avait dans les bois un nombre immense de bêtes fauves de toute espèce. Ils y passèrent quinze jours; ils s'y divertirent et ne virent rien de nouveau; leur bétail les entourait. Un matin, en regardant autour d'eux, ils virent beaucoup de bateaux, et entendirent murmurer comme lorsque le vent siffle dans les meules, et les hommes qui étaient dans les bateaux brandissaient des perches qu'ils tournaient vers le soleil. Alors Karlsefne s'écria: « Que veut dire ceci? » Snorre Thorbrandson lui répondit: « Il se peut que ce soit un signe de paix; prenons un bouclier blanc, et faisons en sorte qu'ils le voient. » Ce qu'ils firent. Sur cela les in-

dian corn), les *fruges non seminatas* d'Adam de Brême qui furent trouvés dans la Nouvelle-Angleterre lors de la première exploration par les colons Anglais.

(1) On sait que la vigne sauvage croît en abondance dans cette partie de l'Amérique, d'où vient le nom de *Vinland* donné au pays par Leif, fils d'Erik-le-Rouge, comme nous avons déjà vu au chapitre II, p. 34. La terre découverte par les Scandinaves a été désignée sous ce nom par Svend Estrithson, roi de Danemark, dans ses entretiens avec Adam de Brême. « Preterea unam adhuc regionem recitavit à multis in eo repertam Oceano, quœ dicitur *Winland*, eo quod ibi *vites spontè nascantur*, vinum optimum ferentes; nam et *fruges* ibi *non seminatas* abundare, non fabulosâ opinione, sed certâ comperimus relatione Danorum. » (De situ Dan., cap. 246.)

(2) *Helgar fiska*, poissons sacrés, dénomination qu'ils ont encore en Islande. Ce même nom a été donné par les anciens à ces espèces de poissons dont la présence indiquait des eaux qui n'étaient pas fréquentées par des poissons venimeux. (Plin., Hist. Nat., lib. IX.) Il s'applique plus particulièrement à cette espèce de poisson plat appelé *Hollibut* (*Pleuronectes hippoglossus*, Linn.—*Hippoglossus vulgaris*, Cuvier), qui abonde dans les eaux de Rhode Island.

connus ramèrent vers eux en les regardant avec étonnement, puis ils débarquèrent. Ces hommes étaient noirs, d'un aspect sauvage; ils avaient de vilains cheveux, de grands yeux et des figures larges. Ils restèrent quelque temps à s'émerveiller de ce qu'ils voyaient, et se dirigèrent vers le Midi, en doublant le Naze.

« Karlsefne et ses hommes avaient établi leurs demeures vis-à-vis le lac; quelques unes étaient près de l'eau, d'autres en étaient plus éloignées. Ils y passèrent tout l'hiver; il n'y eut point de neige, et leur bétail se nourrit de l'herbe. Cependant, quand vint le printemps (1009), ils virent un matin de bonne heure s'approcher un grand nombre de bateaux qui venaient du Midi et qui doublèrent le Naze; il y en avait tant que la mer paraissait couverte de charbons : on balançait des perches sur chaque bateau. Alors Karlsefne et ses gens levèrent leurs boucliers dans l'air, et quand les Skrœlingar et les hommes du Nord se rencontrèrent, ils échangèrent divers objets; les premiers préféraient le drap rouge à tout autre chose, et offraient en retour des peaux de bêtes et des fourrures. Ils désiraient aussi acheter des épées et des lances; mais Karlsefne et Snorre en défendirent prudemment la vente. Ils échangeaient volontiers une fourrure grise entière contre une pièce de drap rouge, qu'ils s'attachaient autour de la tête. Ce commerce continua tant que Karlsefne et ses compagnons eurent du drap rouge; mais il commençait à manquer : alors ils partagèrent ce qui leur restait en de petits morceaux, pas plus

larges que le doigt, que les Skrœlingar achetaient le même prix et quelquefois même plus cher.

« Or il arriva qu'un taureau appartenant à Karlsefne sortit du bois et se mit à mugir avec violence; les Skrœlingar s'en effrayèrent, et, s'élançant dans leurs bateaux, ramèrent vers le Midi, sans s'éloigner des côtes, et on ne les revit plus pendant trois semaines. Mais, à cette époque, on vit une multitude de bateaux venant du Sund, semblables à un torrent bouillonnant; les perches n'étaient plus tournées vers le soleil, et les Skrœlingar poussaient des hurlements affreux. Les gens de Karlsefne prirent un bouclier rouge et l'élevèrent vers eux. Les Skrœlingar descendirent de leurs bateaux, s'approchèrent et en vinrent aux mains. Il y eut une grêle de pierres, car les Skrœlingar avaient des frondes (1). Les gens de Karlsefne virent qu'ils élevèrent sur une poutre une grosse boule bleue semblable à une poitrine de mouton; ils la lancèrent avec force, et passant sur les têtes des hommes de Karlsefne, elle vint tomber sur la terre avec un bruit épouvantable. Karlsefne et ses compagnons en furent vivement alarmés et songèrent à la fuite; ils remontèrent les bords du fleuve, car il leur semblait que les Skrœlingar les enveloppaient de tous côtés, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés près de quelques rochers, où ils offrirent à leurs ennemis une vive résistance. Freydisa, voyant que les gens de Karlsefne s'enfuiaient, leur cria : « hommes forts! où fuyez-vous,

(1) *Valslôngur*, Instrumenta lignea ad conjiciendos ingentes lapides.......

« devant ces misérables que je pensais vous voir « abattre comme un vil bétail? Si j'avais des armes, « je combattrais, je crois, mieux qu'aucun de vous. » Ils furent sourds à ses paroles. Freydisa voulut les accompagner; mais sa grossesse retardait sa marche; cependant elle les suivit dans les bois. Les Skrœlingar la poursuivirent; elle aperçut un homme mort : c'était Thorbrand Snorreson; une pierre plate était entrée dans son cerveau; son épée nue était à ses côtés; elle la releva et se prépara à se défendre. Les Skrœlingar s'avancèrent vers elle; elle découvrit son sein et se heurta contre l'épée nue; les Skrœlingar s'en effrayèrent, regagnèrent leurs bateaux et disparurent. Karlsefne et ses hommes revinrent sur leurs pas et exaltèrent son courage. Deux hommes seulement avaient été tués du côté de Karlsefne, tandis que les Skrœlingar avaient perdu beaucoup des leurs. Les compagnons de Karlsefne retournèrent à leurs habitations, et pansèrent leurs blessures; ils se demandèrent quelle pouvait être cette foule qui les avait refoulés du côté de la terre, et il leur sembla que c'était véritablement des hommes qui étaient débarqués des bateaux; mais que les autres avaient dû être des illusions d'optique (1). Les Skrœlingar trouvèrent un cadavre ayant une hache à ses côtés; un d'eux releva la hache et coupa du bois; d'autres l'imitèrent : ils trouvèrent que c'était une bonne chose, et qu'elle coupait bien; mais un d'eux la prit et voulut couper de la pierre; la hache se brisa, et

(1) Sjónhverfingar.

alors ils pensèrent qu'elle était inutile, puisqu'elle ne pouvait résister à une pierre, et ils la jetèrent.

« Karlsefne et ses gens jugèrent avec raison que, bien que le pays possédât de grands avantages, ils y seraient toujours exposés à la crainte des hostilités des indigènes. Ils se décidèrent donc à partir et à retourner dans leur pays. Ils ont fait voile vers le Nord, le long des côtes, etc. (Saga af Thorfinns Karlsefnis, cap. IX-XII). »

Tel est le récit du Saga à l'aide duquel l'explication de l'inscription sur le rocher de Dighton devient facile. Les chiffres Romains CXXXI représentent le nombre exact des compagnons de Thorfinn qui l'ont suivi après le départ de Torhall et l'ont accompagné jusqu'à Hóp. La lettre Latine-Gothique Ո et le Rune ᛘ (*madr*), qui suivent les chiffres Romains, pourront être déchiffrés N. M., c'est-à-dire les lettres initiales de *Norrönir Menn* (hommes du Nord). Les lettres Latino-Gothiques en bas, M, sont une abréviation du mot Islandais Nám (prise de possession). Le nom de Thorfin suit, commençant avec la lettre Runique Þ (th). Ainsi on peut lire NÀM ÞOKFINZ; et en ajoutant le mot ΛΛNd, nous avons ΛΛNdNΛM ÞOKFINZ, (prise de possession de cette terre par Thorfin). On trouve souvent dans les anciens manuscrits Islandais le mot *Nám* employé dans le sens de prise de possession d'une terre quelconque.

Les figures gravées en haut représentent les boucliers de paix et de guerre dont il est question dans

ALPHABET RUNIQUE.

ᚠ	ſè	Brebis	F
ᚢ	úr	Pluie	U, V, Y *(o)*
ᚦ	þurs	Géant	þ
ᚬ ᚭ ᚨ	ós	Bouche	O *(á)*
ᚱ	reið	Char	R
ᚴ	kaun	Enflure	K, G
ᚼ	halg	Grêle	H, *(g)*
ᚾ ᚿ	nauð	Chaines	N
ᛅ ᛆ	ár	Levier de ſer	A
ᛁ	ís	Glace	I, J *(e)*
ᛌ ᛋ	sól (knèsól)	Soleil	S, Z
ᛏ ᛐ	týr	Tyr	T, D
ᛒ	bjarkan	Mât de bouleau	B, P
ᛚ	lǫgr	Humidité	L
ᛘ	maðr	Homme	M
ᛦ	ýr	Arc	r *(ur) finale (y)*

le Saga ; le casque renversé est un signe de l'occupation pacifique du pays. Après cela, on voit le vaisseau de Thorfinn, avec Gudrida, son épouse, la clef de sa maison à la main ; à côté d'elle se trouve son fils Snorre, le premier homme du Nord, né en Amérique, qui est identifié par le Rune I (sól), l'équivalent de la lettre S, la lettre initiale de son nom. Le coq Gaulois chante le chant de la paix, mais Thorfinn se défend avec son bouclier contre les attaques des Skrœlingar dont les arcs et les autres armes et projectiles sont fidèlement représentés, et particulièrement la grande balle qu'ils lancèrent contre les hommes du Nord. Le petit animal dessiné en bas peut bien répondre au taureau dont il est parlé dans le deuxième chapitre du Saga, ou plutôt à quelque animal sauvage du pays.

L'origine Scandinave de ce manuscrit est attestée par son analogie avec d'autres inscriptions lapidaires trouvées en Suède, en Norwége et en Islande, où on trouve ce même mélange de caractères Runiques et de signes hiéroglyphiques et pittoresques.

(*Antiquitates Americanœ*, pp. 355-396.)

(G) page 81.

SUR LA FORME DES RUNES.

(Voyez ci-contre l'alphabet Runique.)

1° L'écriture était connue dans le Nord bien avant l'introduction du Christianisme ; les caractères dont on se servait alors se nommaient Runes (rún, pl. rúnir). Ils étaient au nombre de seize, dont on trou-

vera les formes, les noms et la signification dans le tableau ci-joint.

Il est facile de voir que les noms répondaient aux formes des caractères. Ainsi dans le fé (brebis), on a introduit des cornes; dans úr (pluie), pluie à verse; dans þurs (un géant), un gros ventre; dans ós (bouches d'un fleuve), de l'eau courante.

2° Longtemps après l'introduction du Christianisme, on conserva les anciens caractères dans les inscriptions sur les tombeaux, sur les bâtons et dans les calendriers. Ces caractères convenaient moins que les lettres romaines, qui déjà à cette époque étaient altérées par les moines et chargées de mille ornements bizarres. Le nombre primitif de seize lettres s'accrut ensuite par l'addition des Runes pointées. On inventa plus tard pour les lettres C, Q, X et Z, différents signes pour faire correspondre l'alphabet Runique avec le Latin; mais on ne les rencontre jamais dans les anciennes inscriptions.

3° Il faut surtout observer que, dans l'orthographe Runique, aucune lettre n'est doublée; que les mots sont séparés entre eux par un ou deux points; que l'arrangement des lignes est irrégulier, et ne peut être compris que par l'enchaînement du sens; qu'on écrivait souvent de droite à gauche; et qu'à diverses époques, dans différents lieux, quelques lettres, — surtout les voyelles, — avaient des significations multiples: les dialectes ont pu aussi causer cette variété. On ne paraît pas s'être servi à cette époque des Runes dans les livres, parce qu'on manquait des matériaux nécessaires.

Il y a deux sortes de Runes bien connues, les Runes Helsing, et les Runes Stafkarl ; les premières n'ont pas de ligne perpendiculaire, mais ne sont employées que dans la ligne horizontale ; les dernières n'ont que la ligne perpendiculaire très-longue, sur laquelle s'écrivent plusieurs Runes, au moyen de lignes transversales qui se croisent.

4° Les savants sont partagés d'opinion sur l'antiquité des Runes ; elle nous paraît cependant positive par les raisons suivantes : à l'époque où le Christianisme fut introduit, et longtemps après, les Runes étaient généralement employées dans tout le Nord, en Suède, en Danemark, en Norwége et en Islande ; et on a trouvé des pierres Runiques qui sont évidemment Païennes, sur lesquelles le dieu Thor est invoqué. Mais si les moines les avaient inventées pour cacher des mystères, leur emploi sur les tombeaux eût évidemment contredit cette assertion ; si d'un autre côté elles avaient été composées d'après les alphabets Grec et Latin, pour former une écriture nationale, leur usage ne se serait pas répandu aussi vite, et il n'y manquerait pas tant de lettres nécessaires. Elles sont mentionnées dans les plus anciens Sagas comme étant l'écriture des temps Païens : dans Eigla, sur l'aviron enchanté érigé contre le roi Erik Blodoxe ; dans Grettla, et beaucoup d'autres ; dans les chants évidemment Païens, tels que Rigs-máls Sigurdrivo-mál, Havamál, le voyage de Skirnir, où l'on en trouve plusieurs nominativement désignées, comme *þurs nauð* ; il ne peut donc y avoir de doute à ce sujet. Dans le Völu-spá on trouve :

Skáro a Skiði.	Ils marquèrent sur la pierre
Skuld hina þriðjo.	Skuld comme la troisième (c'est-à-dire Norna).

Leur emploi dans la magie est plutôt une preuve favorable à leur haute antiquité. Tous les anciens auteurs sont d'accord pour attribuer à Odin leur introduction dans le Nord; et ce fait est d'autant plus certain, que la plupart des pierres Runiques se trouvent en Suède, surtout dans le voisinage d'Upsala, qui était le chef-lieu de son culte. Il y a beaucoup de ressemblance entre les Runes et le plus ancien alphabet des Grecs, ce qui s'accorderait avec la tradition qui fait venir les Scandinaves de la contrée au nord de la mer Noire. Nous apprenons d'Odin que les habitants de ces régions connaissaient l'écriture à une époque qui remonte à la naissance du Christ.

5° Plusieurs Islandais ont écrit des traités sur l'usage et l'antiquité des Runes; entre autres Olaf Thordson Hvitaskald, dans son supplément au Skalda; Björn de Skardsa, Jean Gudmundson le savant, Rugman, Jean Olafson de Grunawick, dans sa Runologie; Eggert Olafson a aussi traité ce sujet; mais, de tous ces ouvrages, il n'y a que le premier qui ait été imprimé. Vorm, Abrahamson, Verelius, Celsius et plusieurs Danois et Suédois se sont rendus célèbres par leur collection et leur interprétation des pierres Runiques; mais aussi, ils se sont peu occupés de la langue, de la grammaire, ni de l'orthographe. Puis, beaucoup de savants antiquaires de ces deux nations ont privé leurs ouvrages de tout intérêt ou de toute importance par suite des personnalités mutuelles qui remplacent souvent leur manque de connaissances et de

leurs recherches; ils ont étouffé ainsi la vérité et provoqué le dégoût chez les hommes consciencieux qui auraient voulu étudier cet important sujet. (Rask's Gramm.)

(H) page 109.

PREMIER CHANT DE GUDRUN (1).

«Il fut un temps où Gudrun était résolue à mourir (2);

(1) Ce poëme nous semble un des plus beaux de l'Edda, mais nous ne pouvons lui attribuer la même antiquité qu'à beaucoup d'autres; la composition est plus savante; le refrain que le poëte ramène dans les strophes II, V, XI et XV n'appartient déjà plus à la poésie naïve, et certaines expressions, *Hug-borg*, st. XIII, v. 7; *eld ormsbed*, st. XXIV, v. 9 et 10, trahissent l'art recherché des Scaldes. L'esprit de la composition n'est pas lui-même antique; ce n'est plus un simple récit uniquement préoccupé de la vérité et de l'exposition des événements; l'intention d'émouvoir est visible et fait de ce chant une pièce à part dans la poésie Scandinave.

(2) Gudrun ne voulait pas survivre à son mari; c'était l'usage chez les Thraces : Ne fæminis quidem segnis est animus; super mortuorum virorum corpora interfici, simul que sepeliri votum eximium habent (Pomp. Mela, II, 2); et Hérodote dit la même chose, liv. V. Laudabilis mulier inter Vinedos esse judicatur, quæ propria manu sibi mortem intulit, ut in unâ struc pariter ardeat cum viro suo (St-Bonif., *Epist.* XIX). C'était une coutume encore plus générale chez les Polonais : Unaquæque mulier post viri exequias sui igne cremati, decollata subsequitur (ap. Ditmar). La loi des Hérules faisait aux veuves un devoir du suicide (Procopius, *De Bello gothico*, lib. II); et Saxo Grammaticus en cite deux exemples en Danemark (Gunhilda, l. I, et Signa, l. VII); il raconte même, l. V, p. 91, qu'Asmund s'était fait enterrer avec son ami Asvit; voyez aussi l'Olaf *Tryggvasonarsaga*, c. 2, et Keysler, *Antiquitates selectæ Septentrionales*, p. 147. Probablement cet usage était venu de l'Indoustan; le *Manava-Dharma Sastra* ne l'ordonne pas; il défend seulement aux veuves de prononcer le nom d'un autre homme (l. V, st. 157); mais le code des autres législateurs est beaucoup plus explicite; voyez Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 386; *Digest of Hindu Lauv*, t. II, p. 451, et surtout Colebrooke, *Asiatic Researches*, t. IV, pp. 209-219.

navrée de douleur, elle était assise auprès du cadavre de Sigurth ; elle ne se tordait point les mains comme les autres femmes, sa bouche n'exhalait ni gémissements ni plaintes.

« Il vint de nobles guerriers, aux sages paroles, qui la détournaient de sa cruelle pensée ; mais Gudrun ne pouvait verser aucune larme ; son âme était si agitée par la douleur, qu'elle semblait au moment de se briser.

« Près de Gudrun étaient assises de nobles et belles femmes, ornées d'or ; chacune lui racontait quelles amères souffrances l'avaient frappée.

« Giaflaug, sœur de Giuki, disait : nulle femme ne fut plus cruellement déchirée que moi dans ses affections ; j'ai vu mourir cinq maris, deux filles, trois sœurs, huit frères, et maintenant je reste seule au monde.

« Mais Gudrun ne pouvait pas pleurer, tant le meurtre de son mari l'avait plongée dans la douleur ! tant la douleur des funérailles du Roi lui étreignait la poitrine !

« Herborg, reine de la terre des Huns, disait : J'ai de plus cruels chagrins à raconter ; mes sept fils et mon huitiène mari sont tombés sur un champ de bataille dans la terre du midi.

« Mon père, ma mère et mes quatre frères furent surpris en mer par la tempête ; les vagues ouvrirent le tillac de leur vaisseau.

« Je fus forcée de les ensevelir moi-même ; je fus forcée de creuser moi-même leur fosse ; je fus forcée de rejeter moi-même la terre sur leurs cadavres ;

j'ai éprouvé toutes ces souffrances dans une seule année, et personne au monde ne m'offrait de consolations.

« J'étais alors captive, prisonnière de guerre; avant la fin du même semestre, j'étais forcée, tous les matins, de parer la femme du chef des guerriers, et de nouer les cordons de ses sandales.

» Elle me menaçait par jalousie, et me meurtrissait de coups; jamais je n'ai connu de meilleur maître, jamais de plus méchante maîtresse.

« Mais Gudrun ne pouvait pleurer, tant le meurtre de son mari l'avait plongée dans la douleur! tant la douleur des funérailles du Roi lui étreignait la poitrine!

« Alors Gullraund, fille de Giuki, prit la parole: Malgré ton expérience, tu t'entends mal, ô ma nourrice, à alléger la douleur d'une jeune femme; elle évite de regarder le cadavre du Roi.

« Soudain elle enleva le drap mortuaire de Sigurth, et tourna la tête du côté de sa femme: Regarde ton bien-aimé, lui dit-elle, appuie ta bouche sur ses lèvres comme s'il était encore en vie,

« D'un seul regard, Gudrun l'embrassa tout entier; elle vit sa chevelure parsemée de sang, ses yeux fixes, blafards, et sa poitrine déchirée par le glaive.

« Alors la tête de Gudrun s'est affaissée, elle s'est renversée sur sa couche, ses cheveux sont tombés sur ses épaules, la pourpre a remonté sur ses joues, et une pluie d'orage a ruisselé sur ses genoux.

« Alors Gudrun, fille de Giuki, pleura, des larmes intarissables lui jaillissaient des yeux, et la cour retentissait du cri des oies qu'elle nourrissait pour leur beauté (1).

« Gullraund, fille de Giuki, prit la parole : Je sais que, parmi tous les hommes qui ont couvert la surface de la terre, nul amour ne fut semblable au vôtre, ma sœur ; tu ne trouvas loin de Sigurth de bonheur dans ton cœur, ni de jouissance dans ta fortune.

« Alors Gudrun, fille de Giuki, s'écria : Mon Sigurth semblait, au milieu des fils de Giuki, comme l'ail qui élève sa tête au-dessus du gazon (2); ma pierre précieuse brillait parmi les Rois, comme le diamant éclatant qui fait l'ornement d'un collier.

« Mais aussi je semblais aux guerriers plus digne de leurs hommages que les nymphes d'Odin ; et maintenant que mon Roi est mort, me voilà abattue comme la feuille que les vents roulent dans la forêt.

(1) Le poëte suppose, suivant M Magnúsen, que les oies de Gudrun partageaient sa douleur ; nous ne le pensons pas : il a voulu dire que la douleur de Gudrun était devenue si bruyante, que les oies en criaient d'effroi. (Voyez la strophe XXVII du *Sigurdþar quida :* sa douleur éclata en si violents sanglots que la cour retentissait du cri des oies.)

(2) On retrouve la même idée *Gudrunar quida* II, st. II. L'ail était une plante fort poétique chez les Scandinaves, probablement parce que sa saveur la faisait rechercher ; le *Vôlu-spá*, st. IV, désigne toutes les plantes par son nom, et au lieu d'*Ættar-blomi*, la Fleur, l'honneur de la famille, on disait l'ail de la famille, *Ættar-laukr*. Il paraît même qu'il n'avait pas perdu son importance pendant le moyen âge, car dans la ballade Danoise *Herr Ribolt*, on lit, st. 8 et 9 : Là ne pousse aucune autre plante que l'ail; là ne chante aucun autre oiseau que le coucou; là ne coule aucun autre liquide que le vin.

« J'attends vainement sur mon siége et dans ma couche le confident de mes pensées : les fils de Giuki me l'ont ravi; les fils de Giuki ont causé l'infortune et le cruel désespoir de leur sœur.

« Vous n'avez pas mieux tenu vos promesses de rois que vos serments de frères d'armes. Tu ne jouiras pas longtemps de ses trésors, Gunnar; ils deviendront la cause de ta mort, parce que tu avais juré amitié à Sigurth.

« L'allégresse était plus grande dans la ville quand mon Sigurth passait, monté sur Grani ; quand il allait avec eux au-devant de Brynhild, cette exécrable furie, née pour notre malheur.

« Alors Brynhild, fille de Buthli, prit la parole : Que cette mégère reste sans mari et sans enfants, puisqu'elle me charge de ses malédictions, et oublie ce matin le respect qu'elle me doit.

« Gullraund lui répondit : Retiens tes imprécations, odieuse créature ; tu fus toujours le fléau des princes ; il n'est pas un être vivant qui ne s'éloigne de toi avec horreur ; une infâme destinée t'a choisie entre toutes les femmes pour le malheur de sept Rois et la mort de tous tes amis (1).

« Brynhild, fille de Buthli, reprit la parole : Mon

(1) Ce passage nous semble une interpolation évidente ; quand même on supposerait qu'en sa qualité de Valkyrie, Gullraund pouvait deviner l'avenir, *il n'est pas un être vivant qui ne s'éloigne de toi avec horreur*, se rapporte nécessairement à des événements passés, et rien n'indique que Gullraund fut une Valkyrie, sinon la signification de son nom, *bouclier d'or*, qui n'est pas une raison suffisante. D'ailleurs, ces paroles ne sont vraies que d'après la traduction allemande ; d'après les poëtes Scandinaves, ce n'est pas le meurtre de Sigurth, mais l'avarice d'Altli, qui causa la mort des enfants de Giuki.

frère Atli, fils de Buthli, est le seul auteur de toutes nos infortunes; depuis qu'à la cour du roi des Huns, Sigurth m'a abusée par un mariage perfide, ce dessein n'est jamais sorti de ma pensée. Sa présence me couvrait d'une insupportable honte (1).

« Alors Brynhild, fille de Buthli, s'appuya sur le bûcher (2); elle le serra convulsivement dans ses

(1) Ces deux vers sont fort obscurs; ils signifient mot à mot : depuis que nous avons vu la flamme sur le Roi du lit de Serpent. Magnæus et M. Finn Magnûsen ne nous semblent pas les avoir entendus. Par allusion au trésor de Fafnir, le *Lit du Serpent* pouvait signifier l'or, et la *flamme* exprimer son éclat; mais *a Jôfri*, sur ou dans le Roi, se concilie difficilement avec cette interprétation, et elle donne un démenti formel à toutes les traditions sur Brynhild. Au lieu d'avoir aimé Sigurth pour sa force et son courage, c'eût été par avarice, pour jouir de ses trésors. Nous oserons donc hasarder non pas une explication différente, mais une supposition. Plusieurs traditions du moyen âge racontaient que des héros jetaient du feu par la bouche quand ils dormaient ou se mettaient en colère; nous citerons entre autres Servius Tullius et Dieterich; *Laurin, A. V.* 2049; *Biterolf*, v. 11123, 11129; entra en l'église par l'uys de derrière ung Juif qui advisa la manie de l'empereur Charlemagne et de ses XII pers, et vit en la bouche de l'empereur reluire une lumière en la forme de rayes de soleil moult clere; *Galien Restore*, Ms. du Roi, n_o 7548, etc. Aucun document positif ne le dit de Sigurth; mais peut-être le *Lais de Havelok le Danois* permet-il d'en douter. M. Madden a prouvé, dans une introduction que M. Fr. Michel n'a malheureusement pas reproduite tout entière, qu'il était fondé sur des événements ou au moins des introductions historiques, et Havelok y est reconnu de la famille des rois de Danemark, à la flamme qu'il avait sur la bouche pendant son sommeil, v. 71 :

Totes les heures qu'il dormoit,
Une flamme de lui issoit,
Par la bouche li venoit fors :
Si grant chalur avoit el cors.

Cela se rattachait certainement à une croyance populaire, qui avait dû être bien générale, puisqu'elle était encore répandue en Normandie pendant le XIIIe siècle, et Sigurth était un prince Danois dans plusieurs traditions. Quant au lit de Serpent, c'est un lit de perfidie, et Sigurth avait trompé Brynhild en se faisant passer pour Gunnar.

(2) L'usage de brûler les morts avait été introduit en France, car on lit dans Baluze : *Si quis corpus defuncti hominis secundum ritum paganorum consumi fecit, capite punietur.* (Capitul. Reg. Francorum, t. I, p. 253.)

bras ; ses yeux jetaient des flammes, et le poison lui suinta de la bouche quand elle aperçut les blessures de Sigurth.

« Gudrun se retira ensuite dans les forêts et dans les lieux solitaires ; elle arriva jusqu'en Danemark, et elle y vécut pendant sept semestres avec Thora, fille de Hakon. Brynhild ne voulut pas survivre à Sigurth. Elle fit tuer huit esclaves mâles et cinq femmes, puis elle se traversa la poitrine d'un coup d'épée, comme il est raconté dans le petit poëme de Sigurth. » (E. Du Méril, pp. 136-141.)

(I) page 202.

CHANT DE MORT DE RAGNAR LODBROK

OU

CHANT DE KRAKA (1).

« Nous avons combattu avec l'épée ! Il n'y a pas bien des années que nous sommes allés combattre un

(1) *Kraku-mál; Aslaug*, dernière femme de Ragnar Lodbrok, qui s'était appelée dans sa jeunesse *Kraka*, paraît lui avoir donné son nom ; peut-être voulut-elle faire allusion à sa douleur de veuve ; *Kraka*, en Islandais, signifie corneille. On a supposé qu'elle chantait cette ode à ses enfants pour les exciter à venger leur père. C'était la fille de Sigurth Fafnisbani et de Brynhild. Ragnar appartient encore, comme on le voit, aux temps mythiques ; l'histoire sait seulement qu'il était fils de Sigurth Hring, et son successeur sur le trône de Danemark. L'époque de sa mort est fort incertaine ; Suhm, *Kritisk Historie*, t. III, p. 677, la place en 838 ; Torfæus, *Series Dynast.*, p. 377, en 845 ; et les textes islandais obligeraient de la

énorme serpent dans la terre des Goths; Thora fut mon salaire (1), et les guerriers m'appelèrent Lodbrok,

reculer jusqu'en 790. Ses circonstances ne sont pas mieux connues. Torfæus, *Hist. Norv.*, P. I. p. 51, raconte ainsi la bataille où il fut fait prisonnier : Modicæ erant Ragnaris copiæ, quæ, multitudinis impetum haud diu sustinentes, passim cædebantur; is vero quoque se vertebat, obvios prosternendo, aciem sæpius perrumpens, stragem edebat ingentem; nam ictibus ejus prævalidis nihil resistebat. Ipse contra, adversus ferrum obfirmatus, singulos eludebat; tandem, orbe clypeorum undique circumfusus, capitur. Quærentes quinam esset, nec nominis professione, nec responso dignatus. Ce récit n'est point confirmé par tous les historiens, et loin de lui donner une mort héroïque, plusieurs le font se résigner à l'esclavage, et mourir assassiné par un domestique jaloux de son talent de fauconnier. A servo Edmundi domestico, accipitrum domitore, qui, invidia motus, quod se peritiorem aucupii Regnerum animadverteret, per insidias interemptum, dit Pontanus, *Hist. Dan.*, l. IV, p. 103, et sa relation s'accorde avec celle de Polydore Virgile, *Hist. Angl.*, l. IV, et de Bromton, *Chron.*, p. 804. Plusieurs strophes de cette ode avaient déjà été traduites en français par Mallet, à l'Appendice de son *Edda*, et en latin par Torfæus. Nous citerons quelques vers de sa version pour montrer avec quelle réserve on doit juger les littératures étrangères d'après les traductions des hommes les plus consciencieux et les plus doctes. Torfæus dit avec une singulière vanité :

Metro latino ad verbum fere exprimere curavimus :

Cætera quid referam! nunc me Plutonis ab aula
  Emissæ Eumenides in sua jura trahunt.
Ergo ubi vis animæ moribundos liquerit artus,
  Iverit et felix umbra per Elysium,
Sedibus optatis, epulis et nectare Divum
  Inter Asas sanctos, ambrosiaque fruar.
Ite, voluptates! melioris raptor amore
  Sortis; ad hanc ridens transeo. Terra, valle.

Le texte dit : Il faut finir, voici les Dysir qu'Odin m'envoie pour me conduire à son palais; joyeux, je m'en vais avec les Ases boire l'hydromel à la place d'honneur; les heures de ma vie sont comptées, et mon sourire brave la mort. Cette traduction a été faite sur le texte publié par Worm, *Runica literatura*, p. 182; si l'on s'en est écarté dans deux ou trois passages, c'est que l'on a cherché à suppléer à l'édition de M. Rafn, qu'on n'a pu parvenir à se procurer, par la traduction allemande que M. Legis en a donnée; *Fundgrüben des Alten Nordens*, p. 150.

(1) Thora Borgarhiort, fille de Herrauth, Jarl de Gotaland, d'après le *Landnamabok*, p. 384, ou roi de Suède suivant Saxo-Gram, l. IV, p. 169.

en souvenance de ma victoire (1). Alors je triomphais, l'acier luisant de mon sabre frappa le dragon de plusieurs blessures mortelles.

« Nous avons combattu avec l'épée! J'étais jeune encore quand, à l'Orient, dans le détroit d'Eirar, nous avons creusé un fleuve de sang pour les loups, et convié l'oiseau aux pieds jaunes à un large banquet de cadavres; la mer était rouge comme une blessure qui vient de s'ouvrir, et les corbeaux nageaient dans le sang.

« Nous avons combattu avec l'épée! Au sortir de l'enfance, je tenais déjà ma lance haute; à peine comptais-je vingt hivers, que l'épée frissonnait dans ma main. Vers l'Orient, à l'embouchure du Thinu, nous avons vaincu huit puissants Jarls; ce jour là, l'aigle trouva une ample pâture (2); la sueur tombait dans des flots de sang; Héla levait sa faux sur tous les guerriers (3).

Le sentiment de Lodbrok est empreint de ce qu'on a appelé l'esprit de chevalerie.

(1) *Lodbrœkur,* culotte velue, *Ragnars-saga,* c. 2; villosa femoralia, dit Saxo, l. c.; peut-être, au lieu de rappeler une peau non tannée dont il se serait couvert pour attaquer le serpent, n'est-ce là qu'une de ces appellations poétiques, si communes chez les Scandinaves, qui signifie PEAU DURE.

(2) Nous n'avons point cherché à traduire le nom des différents oiseaux de proie comme pour un ouvrage d'histoire naturelle. Nous aurions trouvé un guide fort érudit dans le travail de M. Faber, *Ueber das Leben der hochnordischen Vôgel;* mais les habitudes de la poésie et de la langue Scandinaves nous rendent sa synonymie fort problématique. Nous ne voyons pas, par exemple, comment il a pu savoir que l'*Oern* était le Falco albicilla; tous les oiseaux de proie étaient désignés par le nom et la couleur d'un seul. Dans le *Helga-quida* 1, st. VI, le nom des loups est donné aux corbeaux, et dans le *Hôfod-lausn*, refr. III, aux poissons.

(3) Le texte dit : La sueur tomba dans un océan de blessures, l'armée perdit son âge.

« Nous avons combattu avec l'épée! Nombreux furent nos faits d'armes quand nous envoyâmes au palais d'Odin les habitants de Helsing (1); nous remontâmes les eaux de l'Ifa (2). Alors le sabre mordait profondément dans les chairs; le fleuve roulait des vagues de sang, la terre était rouge et fumait, l'épée se brisait sur les cuirasses, sous l'épée les boucliers tombaient en pièces.

« Nous avons combattu avec l'épée! Personne, je m'en souviens, ne quitta le combat avant que, frappé d'une blessure mortelle, Hérauth ne fût tombé sur son vaisseau (3). Depuis que les longues barques sillonnent la plaine des Mouettes, jamais plus noble Jarl ne redouta moins les rochers; son courage brillait au premier rang dans toutes les batailles.

« Nous avons combattu avec l'épée! L'armée jeta son bouclier, les lances s'enfonçaient en sifflant dans la poitrine des guerriers; la hache d'armes eût brisé les masses de fer de Skarfva (4): quand le roi Rafn tomba, les armes étaient teintes de sang; la sueur du front des guerriers roulait encore chaude sur leur cuirasse.

« Nous avons combattu avec l'épée! Le cliquetis des armes retentit au loin avant que le roi Eistein

(1) Les guerriers tués sur un champ de bataille étaient admis dans le palais d'Odin : suivant quelques poëtes, la moitié appartenait à Freyr; mais nous n'avons vu nulle part ce qu'ils devenaient.

(2) L'Yby, ou selon Worm, la Vistule.

(3) La bataille cessait quand un des chefs était tué; dans les combats particuliers, une blessure suffisait. Qui humum cruore prius tinxisset victus censebatur; Arngrimus Jonas, *Rerum Island.*, lib. 1, c. 9. C'est là certainement l'origine de nos duels *au premier sang*.

(4) Skarpey en Norwége.

succombât dans la plaine d'Ullar (1); attirés par la vapeur du sang, d'avides faucons planaient sur la bataille; le glaive lançait les éclairs de la mort, il traversait les boucliers, fendait les casques, et le crâne ouvert répandait la cervelle sur les épaules.

« Nous avons combattu avec l'épée! Là, près de l'île d'Innthur (2), les corbeaux purent se rassasier dans un splendide festin; nous y préparâmes au coursier de Fala (3) une large pâture; tous étaient braves, il était difficile aux plus braves de se faire remarquer à la clarté du soleil; les arcs se bandaient seuls, les traits perçaient d'eux-mêmes les cuirasses.

« Nous avons combattu avec l'épée! Devant Borguntharholm, nous avons rougi nos lances et couvert nos boucliers de sang; un nuage volant de flèches brisa jusqu'à la boucle des cuirasses, il fendit jusqu'à l'acier des arcs (4). Volnir tomba à la place d'honneur : c'était le plus puissant des Rois; il avait exhaussé de cadavres le sol des rivages et rassasié le bec des vautours.

« Nous avons combattu avec l'épée! La bataille

(1) Ullar akur : *ull*, laine, et *akr*, champ; c'est le *Laneus campus* dont Saxo-Gram. parle l. IX. Worm le met en Suède, et M. Legis en Norwége.

(2) Hinteren dans le golfe de Drontheim.

(3) *Fala* ou *Hala* (probablement de *Fœla*, épouvanter), géante qui montait un loup: son nom devint commun aux Ogresses et aux Vampires; *Helga-quida* 1, st. XVI. Peut-être est-ce de *Fala* qu'est venu *Valant*, nom du Diable dans le vieil allemand; *Nibelinge Not*, v. 1334; Wigal, v. 3994.

(4) Il y a dans la chronique de Thomus of Walsingham une expression du même genre, mais encore plus poétique; il fait briser le fer des lances et traverser la lame des épées.

s'épaississait depuis longtemps, quand le roi Freyr tomba sur la terre de Flemingia (1), dégouttant de sang; la pointe bleue de l'acier se rompit sur la cuirasse d'or de Haugni (2); ce matin là, Hild déplora la proie dont les loups se repurent (3).

« Nous avons combattu avec l'épée! J'ai vu près d'Aienglane (4) d'innombrables cadavres charger le pont des vaisseaux; nous avons continué la bataille six jours entiers sans que l'ennemi succombât; le septième, au lever du soleil, nous célébrâmes la messe des épées (5); Valthiof fut forcé de plier sous nos armes.

(1) La Flandre.

(2) C'était, suivant les commentateurs, un ancien pirate dont les armes restèrent célèbres dans tout le Nord; la cuirasse de Haugni signifiait chez les poëtes une armure que le fer ne pouvait entamer. Nous ne savons quel est ce Haugni, et nous serions tenté de le remplacer par Hamdir, dont le nom a la même lettre allitérante et se trouve déjà dans la langue poétique. Sa cuirasse était impénétrable d'après le *Volsungasaga*, c. 51; et dans l'*Olaf Tryggvasonarsaga*, c. 21, les cuirasses sont appelées les vêtements de Hamdir.

(3) La déesse des batailles regrettait la mort des guerriers, parce que Ragnar fut battu.

(4) Aeinglane était probablement en Angleterre. M. Legis en fait un promontoire du Kentshire, nous ne savons d'après quelle autorité.

(5) Cette expression a semblé à quelques critiques une preuve que ce poëme ne remontait pas au temps de Ragnar; plusieurs partisans de son antiquité se sont même crus obligés de supposer que le copiste avait écrit *Oddamessa* au lieu d'*Oddasenna*, qui se trouve dans la strophe XVII, et a la même signification. Il ne serait cependant pas étonnant que les contemporains de Ragnar, qui avaient des relations constantes avec les habitants de l'Angleterre, où le Christianisme était connu depuis le VIIIe siècle, y eussent fait des allusions hostiles à la fin du IXe. Dans le *Thord hredes-saga*, que Müller, *Sagabib.*, t. I; p. 270, dit du siècle suivant, on trouve l'expression *Vapnamessa*, la messe des armes; voyez le *Nokrer margfroder Sögu-ættar* de Marcusson. On a même prétendu que la *Kyndilmessa* (festum facularum) se célébrait, en commémoration du bûcher de Balder, avant l'introduction du Christianisme en Scandinavie. Dans une glose du

« Nous avons combattu avec l'épée! Des torrents de sang pleuvaient de nos armes à Barthafyrth (1); l'autour n'en trouva plus dans les cadavres; l'arc résonnait et les flèches se plantaient dans les cottes de mail; la sueur coulait sur la lame des épées; elles versaient du poison dans les blessures, et moissonnaient les guerriers comme le marteau d'Odin.

« Nous avons combattu avec l'épée! Sur le rivage de Hiathning (2), nous avons élevé le bouclier dans les jeux de Hild; on nous pouvait voir, à travers le frémissement des lances, aplatir les casques et déchirer la cuirasse des guerriers: c'était un aussi beau jour que si ma fiancée avait abandonné sa bouche à mes baisers.

« Nous avons combattu avec l'épée! Dans les plaines de Northhumra (3), une grêle d'acier s'abattait sur les boucliers, les guerriers chancelaient et tombaient. Le matin, il ne fallut pas réveiller leur courage; sous le tranchant des sabres les casques avaient perdu jusqu'à leur forme; quand le soleil revint éclairer la bataille, il n'éclaira plus que des cadavres.

« Nous avons combattu avec l'épée! Il fut accordé

commencement du IX[e] siècle, ap. Greith, *Spicilegium Vaticanum*, p. 32, Guesasti min erro ze mesina est expliqué par vidisti seniorem meum ad matutinos; ainsi *Mesina* signifie *Matin*, et il est fort possible que l'Islandais *Messe* ait la même signification. Au lieu de messe des épées, il faudrait traduire : « Nous fêtâmes le matin (le jour) des épées; » peut-être *Messe* a-t-il la même origine que *Matines*, office du matin, comme *Vêpres* est l'office du soir.

(1) Probablement près de Perth, autrefois Bertha en Écosse.

(2) M. Legis, à qui nous empruntons presque toutes ces indications géographiques, suppose qu'il s'agit de *Haddingtonbay* en Écosse.

(3) Le Northumberland.

à Herthiof de triompher de nos braves dans les îles du Sud (1): au milieu de la tempête d'acier, Raugnvallth (2) tomba sous ses coups; jamais le cliquetis du glaive n'avait été aussi fatal aux héros; ses traits ailés faisaient jaillir le sang à travers les casques.

« Nous avons combattu avec l'épée! A Vethrafirth (3), les cadavres tombaient entassés sur les cadavres; les petits du milan comptaient sur une abondante pâture après la bataille; l'acier se heurtait contre le fer; Marstan, le prince de l'Islande, reput la faim des loups de sa chair royale; le butin fut riche pour les corbeaux.

« Nous avons combattu avec l'épée! J'ai vu tomber bien des guerriers quand les traits se croisaient aux premières lueurs du matin; les lances déchiraient bruyamment les vêtements de Hamdir (4); les étendards resplendissaient; la faux des batailles traversa la poitrine de mon fils; ce fut Egil qui arracha la vie à l'intrépide Agnar (5).

« Nous avons combattu avec l'épée! J'ai vu les braves, fidèles à leur serment, abattre avec leur sabre d'abondantes moissons pour les requins; dans la baie de Skada, le tillac de nos vaisseaux reluisait de pourpre comme si de jeunes filles y avaient répandu du vin; il n'était pas de si impénétrables cuirasses que n'entamât le bras des Skiolthung (6).

(1) Les Hébrides.
(2) Fils de Ragnar et d'Aslaug.
(3) Waterford en Irlande.
(4) Les cuirasses; voyez la note 2, p. 514.
(5) Un des deux fils de Thora.
(6) Ragnar et ses enfants, qui avaient juré de venger la mort d'Agnar. Les rois de Danemark prétendaient descendre de Skiold ou Skiaulth, fils

« Nous avons combattu avec l'épée! Devant l'île de Linthis (1), nous avons provoqué trois Rois au jeu de la lance (2); il y en eut peu qui purent se glorifier sous leur toit; des rangs entiers tombaient dans la gueule des loups; le bec de l'autour se lassa de dépécer sa proie; tant que dura le combat, les rangs des Iris (3) grossirent les vagues de l'Océan.

« Nous avons combattu avec l'épée! A la clarté

d'Odin; il paraît même que l'on nommait *Skioldung* tous les guerriers de race royale. Le *Helga-quida* III, st. XLIX, appelle Sigrun *Skioldung;* voy. le *Beowulf* et l'Introduction du *Grotta-saungr.*

(1) Lindisfarne, sur la côte de Northumberland, près de l'Écosse. Elle joue un grand rôle dans les poésies Galloises; voy. l'Appendice de Nennius, ap. Gale, et le *Myvyrian-Archaiology*, t. V, p. 104.

(2) Les Anglo-Saxons disaient aussi le jeu de l'épée, *Beowulf*, v. 2073; le jeu de la guerre, *id.*, v. 2142; le jeu de la lance, *id.*, v. 4074. Le vieux français avait une foule d'expressions du même genre : jouer des mains pour se battre; les arbalétriers qui faisaient pleuvoir une grêle de traits jouaient leur jeu. Jeu sarrazionois signifiait une bataille :

Tholomer le regrette et le plaint en grijois,
Et dist que s'iis eussent o eulz telz vingt et trois,
Il nous eussent fait un jeu sarrazionois. (*Romans d'Alexandre.*)

L'épée de Charlemagne s'appelait *Joyeuse;* mais peut-être ce nom vient-il de *Joyau*, car on lit dans la chronique de Robert de Brunne, ap. Lyttelton, *History of Henry II*, vol. IV, p. 361 :

And Richard at that time gaf him a faire juelle,
The gude swerd Caliburne which Arthur luffed so well.

Les combats étaient si bien regardés comme des jeux, que, dans un manuscrit du IXe siècle, ap. Endlicher, *Catalogus Codicum philologicorum latinorum Bibliothecæ Palantinæ Vindobonensis*, p. 296, on appelle *Agonetheta*, d'Ἀγωνοθέτης (officier qui présidait aux jeux publics des Grecs), le commandant en chef d'une bataille; et on lit dans le *Waltharius*, v. 186, une expression qui se rapproche encore plus de l'Islandais :

Fraxinus et cornus ludum miscebat in unum.

Fraxinus et cornus désignent des lances qui étaient ordinairement en frêne ou en cornouiller. Dans le *Nibelunge Not*, st. 3,219, on trouve aussi *Kampfspil.*

(3) Les Irlandais, ou, suivant Wilde, les chrétiens du Northumberland, qui ont donné leur nom à la province de Deira et à la ville d'Ireby.

du matin, j'ai vu s'éteindre, à Alasund (1), le héros aux beaux cheveux (2), le favori des vierges; mon cœur battit de joie comme si la déesse m'eût tendu elle-même du vin fumant dans la coupe. Plus tard le roi Oern tomba aussi : alors le jour me devint aussi beau que si je l'avais embrassée au haut bout d'un festin (3).

« Nous avons combattu avec l'épée! Le sabre fendait l'air et découpait les boucliers, la lance étincelante résonnait sur les cuirasses; de longs siècles n'effaceront pas la trace du combat des Rois dans l'île d'Onlug (4); l'épée volait comme un dragon, et l'herbe rougissait tout autour.

« Nous avons combattu avec l'épée! Pourquoi la mort n'est-elle pas plus près du guerrier qui se précipite sous le tranchant des sabres? celui qu'ils ne frappent point regrette souvent d'avoir trop vécu, et cependant il est difficile d'exciter le lâche à la lutte du cimeterre; le cœur lui bat en vain dans la poitrine.

« Nous avons combattu avec l'épée! Je tiens pour juste que, dans la rencontre des glaives, un homme

(1) Alasunda a conservé son nom.

(2) Ce ne peut pas être Harald-Harfag, ainsi que l'ont prétendu plusieurs commentateurs, puisqu'il ne mourut qu'après Ragnar, en 934, et qu'il avait abdiqué en 931. M. Price, *Warton's history of the english poetry* t. I, p. 70, pense qu'il s'agit d'Aurn, prince d'une des Hébrides; il l'a certainement confondu avec le roi Oern, dont le poëte parle dans la même strophe; mais peut-être y était-il autorisé par une ponctuation différente de celle que nous avons cru devoir adopter.

(3) Je n'ai pu entendre le texte de Worm; j'ai traduit une grande par sur l'Allemand. (Du Méril, p. 148, n. 4.)

(4) Anglesey.

seul s'oppose à un homme, et que le guerrier ne recule point devant un guerrier : tel fut l'ouvrage du héros. Qui mérite l'amour des jeunes filles se jette hardiment dans la mêlée des sabres. Qui mérite l'amour des jeunes filles se jette hardiment dans la mêlée des sabres (1).

« Nous avons combattu avec l'épée ! Il m'est prouvé maintenant que c'est le destin qui nous mène; nul n'enfreint les décrets des Nornes. Je ne pensais pas que ma vie appartînt à Ella (2), quand à demi mort, je baignais dans mon sang ; quand je poussais mes vaisseaux sur les vagues, et que je laissais derrière moi, dans les mers de Skotland, de la curée pour les poissons.

« Nous avons combattu avec l'épée ! Cela me réjouit l'âme, que le père de Baldur m'ait préparé un banc dans sa salle de banquet (3) ; bientôt nous boirons la bière dans le crâne de nos ennemis (4) ; le

(1) Les Scaldes répétaient assez souvent le dernier distique quand il contenait une pensée remarquable ; on en a un autre exemple dans la dernière strophe.

(2) Roi de Northumberland, qu'il avait conquis sur Osbrith ou Osvrith. Ce fut, d'après la chronique Saxonne, à l'embouchure du Weare qu'eut lieu le supplice de Ragnar, et, suivant Siméon Dunelm, à l'embouchure du Tyne.

(3) On trouve également dans le *Roman de Rencevax*, Ms du R., n° 254, 21, v. 3751 :

En paradis o sunt li aumosnier
Sunt li lit fait o nos devons chocier.

Quant à l'expression de *banc* pour *table*, elle était fort répandue pendant le moyen âge ; seulement le progrès du *comfort* obligea de le modifier par une épithète. On couvrit les bancs de peinture et de coussins ; de là vient l'expression des ballades suédoises : *Sitta på bolstrarnå blå*, s'asseoir sur les poutres bleues.

(4) Nous n'avons pas cru devoir nous écarter d'une tradition trop géné-

héros ne déplore point sa mort dans le palais du père des Mondes; il n'arrive point à la porte d'Odin des paroles de désespoir à la bouche.

« Nous avons combattu avec l'épée! Bientôt les armes acérées des fils d'Aslaug (1) recommenceraient de sanglantes batailles, s'ils savaient quels tourments me déchirent quand ces mille serpents enfoncent leurs dards empoisonnés dans mes chairs. La mère que j'ai donnée à mes fils leur a transmis un noble cœur.

« Nous avons combattu avec l'épée! La mort va saisir mes héritiers; la morsure des vipères a été mortelle; je sens leurs dents au fond de ma poitrine. Bientôt, j'espère, le glaive me vengera dans le sang d'Ella; mes fils pâliront à la nouvelle de ma mort; la colère leur rougira le visage; d'aussi hardis guer-

rale pour être sans valeur; mais nous devons prévenir que notre traduction ne rend pas l'expression du poëte; il dit mot à mot : Les arbres courbés de la tête; ce qui nous semble, ainsi qu'à M. Finn Magnûsen, ne pouvoir signifier que la corne à boire; voyez Müller, *Sagabib.*, t. XI, p. 479. Les anciens Gallois buvaient aussi dans des cornes. Il y a un poëme d'Owain Kyveiliog, intitulé *Hirlas;* c'était, comme il le dit lui-même, une corne de bœuf enrichie de vieil argent :

Hirlas buelin breint uchel hen ariant.

On sait, au reste, que les peuples septentrionaux et même celtiques se faisaient une coupe du crâne de leurs ennemis; Warnefrid, lib. I, cap. 27; lib. II, cap. 28; Gotfridus Viterbiensis, p. 308. Silius Italicus dit, lib. XIII :

At Celtœ vacui capitis circumdare gaudent
Ossa (Nefas!) auro, et mensis ea pocula servant.

Voyez aussi le *Võlundar-quida*, st. XXII, l'*Alla-mál*, st. LXXVIII, et le *Gunnarsslagr*, st. XVIII; peut-être même l'anglais *scull*, crâne, vient-il de l'islandais *skal*, coupe. Voyez Platon, *Euthydemus*, et Aristote, *Respubl.*, l. VIII, c. 2.

(1) Ragnar avait eu cinq fils d'Aslaug : Yvar appelé aussi Hingvar; Biaurn; Hvitserk, le même probablement que plusieurs historiens nomment Hubba et Uppe; Raugnvallth et Sigurth. Huitfeldus, *Chron. Dan.*, p. 45, lui en donne dix.

riers ne prendront point de repos avant de m'avoir vengé (1).

« Nous avons combattu avec l'épée! Cinquante et une fois j'ai planté ma bannière sur le champ de bataille; au sortir de l'enfance, j'appris à rougir ma lance; jamais je n'ai craint que les guerriers retrouvassent un chef plus vaillant. Maintenant les Ases m'invitent à leurs banquets, ma mort n'est pas à plaindre.

« Il faut finir : voici les Dysir (2) qu'Odin m'envoie pour me conduire à son palais (3); joyeux, je m'en vais avec les Ases boire l'hydromel à la place d'honneur; les heures de ma vie sont écoulées, et mon sourire brave la mort (4); les heures de ma vie

(1) Ragnar ne se trompait pas; ses fils vengèrent sa mort, en 867; Mathæus Westm. *Flor. Hist.*, p. 314; Siméon Dunelm. ap. Twysden, p. 14, et Bromtom, *ibid.*, p. 802.

(2) La Mythologie Scandinave appelait *Disir* ou *Dysir* toutes les intelligences supérieures aux hommes qui avaient des rapports constants avec eux. Les mêmes idées se trouvent dans nos vieilles poésies :

Droit en paradis l'emporterent
Les Anges qui le couronnerent,
Et à Dieu puis le présenterent
Et moult grant joie en demenerent.

Passion de St Étienne, ap Jubinal, *Mystères inédits*, t. I, p. 359.

(3) Nous avons déjà vu, st. IV : Nous envoyâmes au palais d'Odin les habitants de Helsing, pour signifier : Nous les tuâmes. Des expressions semblables se trouvent dans les écrivains chrétiens du moyen âge : Pater itaque ejus defectus senio migravit ad Christum; Vincent, *Discovery of errors in Brooke's Nobility*, ap. Percy, t. I, p. 88.

(4) On retrouve le même fait ou la même fiction dans une foule d'histoires et de poésies Scandinaves. On lit dans le *Bodvar-Biarkasaga* : Hneig Agnarr nidr hlaeiandi a jord, oc do sidan; Agnar tomba en riant, puis mourut; dans le *Halfsrickasaga* :

þat manu seggir at sogum giora
At Halfr Konungr hlæiandi do.

sont écoulées, et mon sourire brave la mort (1).

On lira désormais dans l'histoire que le roi Halfr est mort en riant. Voyez aussi le *Grettissaga*, c. 71. Saxo, liv. II, dit de Biark :

Hercule nemo illo visus mihi fortior unquam :
Semivigil subsedit enim, cubitoque reclinis,
Ridendo excipit lethum, mortem que cachinno
Sprevit, et Elysium gaudens successit in orbem.

A ces idées se rattache la supposition de héros chantant leurs exploits au milieu des supplices ; Hallmund, ap. *Grettisaga*, c. 49 ; et Asbiorn Prudi, ap. *Orm Storolfsonarsaga ;* Bartholinus, pp. 158 et 152 ; et le *Gunnars-slagr,* à l'appendice de l'*Edda*, t. II. Ce mépris de la mort n'était pas, au reste, particulier aux Scandinaves. On lit dans Quinte-Curce, t. VII, c. 10 : Ex captivis Sogdianorum ad regem XXX nobilissimi, corporum robore eximio, perducti erant ; qui, ut per interpretem cognoverunt, jussu regis ipsos ad supplicium trahi, carmen lactantium more canere... cœperunt. M. de Châteaubriant nous a appris aussi que les sauvages de l'Amérique du nord chantaient dans les supplices ; voyez *Atala* et les *Natchez*.

(1) plusieurs critiques ont cru que Ragnar avait composé lui-même son chant de mort, sans doute parce qu'il y parlait à la première personne. D'autres ont reconnu que si le courage pouvait donner la force de paraître impassible, il ne rendait pas l'intelligence assez indépendante du corps pour lui permettre de versifier au milieu des angoisses d'un supplice atroce ; ils ont senti que, lors même que Ragnar aurait conservé, dans les convulsions de l'agonie, une imagination assez active et assez dégagée pour improviser 290 vers, il n'eût point trouvé au IXe siècle, chez des ennemis qui le faisaient déchirer tout vivant par des serpents, un sténographe assez habile et assez attentionné pour les recueillir, et n'ont plus réclamé pour son œuvre que les vingt-trois premières strophes, qu'ils lui font composer avant son expédition en Angleterre. Mais l'esprit et le style sont les mêmes pendant toute la pièce ; on n'a aucune raison, bonne ou mauvaise, pour supposer deux auteurs différents. D'ailleurs, dès qu'on admet que la fin doit être d'un autre poëte, il est plus naturel de lui en attribuer le commencement qu'à Ragnar ; il faudrait une autorité quelconque pour lui faire ainsi sa part, et lui accorder six strophes, ni plus ni moins ; et on n'en peut alléguer aucune. Saxo, qui a écrit le roman de l'Histoire du Nord ; Saxo, qui a recueilli les traditions populaires avec le même soin que les autres annalistes les repoussent ; Saxo, lui-même ne contient pas un mot dont on puisse induire la collaboration de Ragnar. Il dit : Omnem operum suorum cursum animosa voce recensuit. *Recensuit* n'indique pas un poëte, ni *animosa voce* un chanteur ; c'est le sauvage qui brave ses ennemis au milieu des tortures, et s'excite à supporter courageusement les douleurs en se rappelant ses hauts faits. Il y a plus, le texte de Saxo prouve que ce n'est pas le *Kraku-mâl* que récita Ragnar ; il

ajoute : Superiori rerum contextui hanc adjiciens clausulam : si succulæ verris supplicium scirent, haud dubio, irruptis haris, afflictum absolvere propeparent; et rien de pareil ne se trouve dans l'Ode qui nous est parvenue. M. Gräter (*Nord. Blumen*, p. 28) l'attribue à Aslaug; il est bien vrai que le *Skaldatal* la compte parmi les poëtes, et que plusieurs de ses vers nous sont parvenus; ap. Biörner, *Nordiska Kämpa Dater*, p. 41. Mais de ce qu'elle pouvait faire des vers il ne résulte pas nécessairement qu'elle ait fait le *Kraku-mál;* son nom n'est pas une preuve plus convaincante : le *Hakonar-mál*, dont nous avons donné la traduction, porte bien aussi le nom de Hakon, et cependant il est d'Eyvind. Une autre opinion attribue le chant de Ragnar à Bragi l'ancien (*Boddson*); mais ni Suhm (*Hist. af Denmark*, t. I, p. 574), ni Thorlacius (*Antiq. Borealium Specim.* VII, p. 70), ni M. Van der Hagen (*Vorr. zu Volsungasaga*, p. 16), n'ont d'autre motif de le croire que leur croyance elle-même; M. Finn Magnúsen va même jusqu'à dire que c'est une opinion de la plus grande vraisemblance, quoiqu'il ne lui connaisse aucune raison (Den var efter Suhms Beretningder vistnok har den störste Sandsynlighed for sig, endskjöndt jeg ikk kjender dens Kilde; *Skand. Litteraturselskabs Skrifter*, t. IX, p. 324). A juger d'après les faits, cette opinion ne semble pas probable; le *Kenningar* nous a conservé deux fragments d'un chant de Bragi sur la mort de Ragnar, et ils ne se trouvent pas dans le *Kraku-mál*. Nous ne pouvons admettre sans preuve que Bragi ait traité deux fois le même sujet de la même manière, quand son premier travail était cité pour modèle. Si un tel hasard n'est pas impossible, au moins ne doit-on pas supposer, sans qu'aucune raison donne quelque vraisemblance à sa conjecture, que le plus célèbre de ces deux poëmes ait été perdu, et que l'autre nous ait été transmis. Deux choses seulement sont constantes : c'est que la langue du *Kraku-mal* est ancienne, son enthousiasme vrai, sa poésie vivante; c'est qu'on y trouve beaucoup moins de ces images recherchées et de ces phrases contournées à plaisir, qui chargèrent de plus en plus la poésie des Scaldes; c'est que l'assonance, qui était si commune dès le XI[e] siècle, y manque entièrement; toutes les raisons intrinsèques témoignent d'une haute antiquité. D'un autre côté, le Scalda ne le cite pas, et si Olaf Thordson l'avait connu, il est probable qu'il en eût tiré des exemples comme de toutes les poésies estimées qui nous sont parvenues; il semble certain qu'un homme aussi versé dans l'Histoire littéraire de son pays n'aurait pu ignorer un poëme qui eût joui de quelque célébrité au commencement du XIII[e] siècle. Si l'on ajoute à ces considérations l'âge du plus ancien manuscrit, qui ne remonte qu'au XV[e] siècle, on sera forcé de convenir que les présomptions externes ne sont pas en faveur d'une antiquité fort reculée. Il n'est qu'un moyen de concilier cette contradiction, c'est de supposer qu'un poëme ancien, peut-être celui de Bragi ou de Biark, serait devenu un thème populaire sur lequel se seraient exercés les rapsodes, conservant, comme toujours, ce qu'il y avait de frappant dans les leçons antérieures, et recherchant d'autant plus soigneusement l'unité de la langue,

du style et de la versification, que c'est Ragnar qui parle. On comprendrait alors ces versions différentes du même sujet, ces dénominations qui changent de manuscrit en manuscrit (on en connaît jusqu'à trois, *Krakumál*, *Biarka-mál* et *Lodbrokar-quida*), et l'incertitude qui couvre le nom de l'auteur. Cette hypothèse semble d'autant plus probable, que, encore aujourd'hui, Ragnar est resté un sujet de chants populaires dans les îles Féroë (Müller, *Sagabibl.*, t. II, p. 481). La tradition de Lodbrok était connue des trouvères Normands; il semble même assez probable que les compagnons de Rollon l'avaient apportée avec eux, car nous en trouvons le souvenir dans un de nos plus vieux poëtes.

Cil Lothebroc e ses treiz fiz
Furent de tute gent haiz;
Kar uthlages (*) furent en mer;
Unques ne fuierent de rober.
Tuzjurs vesquirent de rapine;
Tere ne cuntree veisine
N'est pres d'els ou il a larun
N'cnsent feit euvasium (**).
De ceo furent si enrichez,
Amuntez et amanantez,
Qu'ils aveient grant annee (armée)
De gent, et mult grant assemble (e);
Qu'ils aveient en leur companye
Kant erron (ei) ent oth leur navye.
Destrut en aveient meint pais,
Meint people destrut et occis :
Nule contree lez la mer
Ne se put d'els ja garder.

Denis Piram, ap. Sharon-Thurner, *History of the Anglo-Saxon*, t. I, p. 476, note 41.

Il écrit Denis Pyramis; mais c'est probablement une erreur. M. de La Rue, *Essais historiques sur les Bardes*, t. III, p. 101, écrit Piram; on trouve aussi Piramus :

James ne me burderay plus;
Jeo ai noun Denis Piramus.

Mais probablement la rime lui aurait fait latiniser son nom.

(*) Pirates, voleurs, ordinairement écrit uslagues.
(**) Ces deux vers sont certainement corrompus.

Ed. Du Méril, pp. 141-153.

(J) page 232.

CHANT DE LA VICTOIRE DE BRUNANBURH[1].

Le roi Athelstan, le chef des Comtes, qui donne des bracelets d'or aux braves, et son frère Edmond, le prince du sang royal (2), le plus illustre des guerriers, ont livré bataille à Brunanburh (3) avec le tranchant de leurs épées! Les fils d'Édouard ont brisé l'enceinte des ennemis et abattu leurs boucliers (4) avec le tronçon de leurs haches (5). Tel est le courage (6)

(1) Les historiens ne sont point d'accord sur l'année où fut livrée cette bataille; plusieurs la mettent en 936 et en 937. La chronique Saxonne, qui nous a conservé ce poëme, la place en 938. Nous avons traduit sur le texte publié par M. Price dans son édition de Warton, t. I, p. LXXXVII; mais nous avons cru devoir adopter quelques unes des variantes de M. Ingram, *Saxon Chronicle*, p. 141, et de Wheloc, *id.*, p. 555.

(2) Æðeling ne signifiait d'abord qu'homme noble, et c'est dans ce sens qu'on le trouve employé dans le Beowulf, v. 5, 66, etc.; mais il finit par être réservé aux princes du sang royal, et devint leur titre d'honneur.

(3) Brunburh, dans le Chestershire, d'après Gibson; *Ad Chron. Sax. Expli. nominum Locorum*, p. 17; suivant M. Ingram, l. C., Brumby.

(4) Heaðo-Linda. Linda avait la même signification que le Scandinave *Lind; Vôlu-spá*, st. L; *Rigs-mál*, st. VIII; *Hervarar-saga*, p. 190; Olafsen, *Om Nordens gamle Digtekonst*, p. 85 (bouclier, de *Lind*, Tilleul, comme *loricum*, de *lorum*, et *cuirasse*, de *cuir*). Il se trouve employé dans le même sens dans le Beowulf, v. 4,676. Heaðo peut signifier que les Normands avaient de plus grands boucliers que les Saxons, ou, ce qui nous semble plus probable, que, pour combattre, les ennemis élevaient leurs boucliers; il donnerait ainsi plus de force poétique à *Heawon*.

(5) M. Price traduit, relics of hammers (i. e. Swords). Nous ne voudrions pas affirmer qu'il se trompe; mais une semblable périphrase ne nous paraît pas dans l'esprit de la poésie Anglo-Saxonne.

(6) M. Price traduit *geæðele* par *nobility;* nous croyons qu'il se trompe : geæðele est neutre et n'a rien de commun avec le féminin *oþelo;* c'est l'explétif *ge* et l'*edli* Islandais, natura, animus.

qu'ils héritèrent de leurs aïeux, que tout pirate les trouve prêts à défendre, sur un champ de bataille, leur terre, leurs biens et leurs foyers. Ils ont pressé l'ennemi; les clans écossais et les bandes de la flotte sont tombés, promis à la mort (1). Depuis l'heure du matin où le soleil, se levant dans sa magnificence, fit resplendir sur les campagnes le flambeau de Dieu, du Seigneur éternel, jusqu'à ce que la noble créature se fût inclinée sous l'horizon, la terre ruissela du sang des combattants. Il tomba là bien des guerriers, le corps hérissé de flèches; bien des héros du Nord, frappés à travers leurs boucliers: de nombreux Écossais tombèrent, moissonnés par la bataille. Tant que dura la journée, la vaillante élite des Saxons de l'Ouest poursuivit la race ennemie à la trace; tout ébréchés que fussent les sabres, ils abattaient les fuyards qui restaient aux derniers rangs. Les guerriers de la Mercie n'épargnèrent personne dans le rude jeu des lances; tous ceux qui, cherchant nos rivages, avaient traversé la mer avec Anlaf (2), sur le pont d'un vaisseau, étaient réservés à la mort des combats. Cinq rois dans la fleur de la vie se sont cou-

(1) *Fœge*, mox moribundus: *Eddae Glossarium*, t. II, p. 618.

(2) Quoiqu'il fût impossible de citer aucun texte Anglo-Saxon à l'appui de cette interprétation, on l'a cru autorisée par l'Islandais *mylia;* d'ailleurs, les différents traducteurs n'avaient proposé jusqu'ici aucune version admissible. Anlaf, ou plutôt Olaf, était roi d'Islande, suivant les historiens Anglais. M. Price s'est trompé en le croyant Chrétien : Siméon Dunelm dit positivement le contraire; *de Gest. Reg. Angl.*, ap. Twisden, p. 155. Dans le Saga d'Egil, qui était de son expédition en Angleterre, il est appelé (c. 51-55) Olaf Raudi (le Rouge). Les annales d'Ulster le font fils de Godfred. Adam de Brème appelle son père Gundred, et l'*Olaf Tryggvasonar-saga*, Kenred. Tout est, au reste, bien incertain dans son histoire : l'*Egilssaga* le dit roi d'Écosse.

chés sur le champ de bataille, sous l'étreinte de l'épée. Là, gisent aussi sept comtes d'Anlaf; les cadavres des soldats, des matelots et des Écosssais sont innombrables. Là, fut mis en fuite le chef des Normands; il n'y avait plus de salut pour lui et les derniers restes de ses hordes que dans le flanc de ses vaisseaux. Il les poussa lui-même sur les vagues jaunies par le sable, et sauva sa vie en s'éloignant du rivage (1). Sans sa fuite précipitée, jamais, malgré sa prudence et ses cheveux gris, Constantinus (2) n'eut revu son pays. Peu lui importait d'avoir à raconter les hauts faits des glaives (3); tout ce qui lui restait de parents et d'amis était tombé aux rangs les plus pressés de la mêlée (4). Le jour des premières armes de son fils, il l'a laissé sur le champ du carnage, déchiré de blessures; dans les veillées de sa vieillesse, il n'aura personne à qui se vanter du cliquetis de son épée. Fuyant, ainsi qu'Anlaf, avec les débris de sa bande, comme lui il oubliait ses jactances; ils ne songeaient pas à dire qu'au jour du jeu du sang avec les enfants d'Édouard, quand se poussèrent les bannières

(1) Nous avons vu, dans le texte, une allusion à l'usage qu'avaient les Normands de tirer leurs vaisseaux sur le rivage, et nous n'avons pu expliquer autrement l'épithète *fealone* donnée à la mer.

(2) Constantinus était roi d'Écosse et beau-père d'Anlaf.

(3) La même idée se trouve dans le *Krakumal*, st. XIX. Guiart a dit également dans la *Branches des Royaux Lignages*, v. 953 et 2622 :

Nus n'i pense ores a vantances.

(4) Le poëte vient de dire que Constantinus avait les cheveux gris; il n'est donc pas étonnant qu'il parle des amis et des parents qui lui restaient : à son âge, il avait dû en perdre beaucoup. M. Price, qui n'a pas compris la pensée du poëte, a hasardé une interprétation que nous ne croyons justifiée par aucune autorité.

et se croisèrent les lances, quand se heurtèrent avec fracas les boucliers des combattants, ils furent les meilleurs ouvriers de la bataille. Restes ensanglantés des dards, les Normands se sont sauvés dans leurs vaisseaux ferrés (1); couverts de honte, ils ont cherché à regagner Dyflin et l'Yraland (2), à travers une mer battue par la tempête. Le roi et le prince sont aussi retournés dans leur pays; tous deux, ils sont rentrés dans la terre des Saxons de l'Ouest, triomphants de leur victoire. Ils ont laissé derrière eux s'ébattre sur des cadavres le milan fauve (3), le noir corbeau au bec de corne, le vautour au plumage sombre (4), et l'aigle agile à dépecer sa proie; derrière

(1) Le texte dit cloués. Probablement les voyages aventureux des Scandinaves les avaient forcés de donner à leurs vaisseaux plus de solidité que ne le faisaient les autres peuples.

(2) Dublin et l'Irlande.

(3) *Pada* est expliqué dans les anciens vocabulaires par crapaud, et la signification de l'islandais *padda* confirmait cette interprétation; mais il signifie ici très-probablement un oiseau de proie. Un autre exemple s'en trouve dans *Judith*, p. 24, et l'on en cite un second dans le manuscrit d'Exeter. C'est le sens adopté par Price, l. c., p. XCIX; Thorpe, *Analecta*, p. 131, et Bosworth, *Dictionnary of the Anglo-Saxon language*, p. 520. M. Kemble l'explique dans son Glossaire (*Beowulf*, p. 255) par *vestis tunica*. Son opinion a pour elle l'analogie des autres langues Germaniques où *paida*, *peda*, ont la même signification; mais il nous a été impossible de l'appliquer ici d'une manière raisonnable; et M. Grimm, dont l'immense érudition philologique est une autorité imposante, a déclaré dans sa Grammaire, t. III, p. 447, que le gothique *paida* n'existait pas en Anglo-Saxon.

(4) Les deux adjectifs fauve et brun sont donnés au même substantif, à trois vers de distance. Cela peut rendre notre interprétation douteuse, quoiqu'il ne s'agisse ici que d'une distinction entre deux oiseaux de proie de la même famille, et que l'Anglo-Saxon *blac* signifie également noir et jaune. (Ed. Du Méril, p. 417, n° 1.)

eux se repurent l'insatiable vautour et le loup tavelé, ce vautour affamé des campagnes. Jamais, si l'on en croit les plus vieilles traditions, cette île n'avait vu tant de guerriers renversés par l'épée, depuis le jour où, venus de l'Est à travers de larges mers, les Angles et les Saxons, ces rudes moissonneurs des batailles, domptèrent le courage des Wealas (1) et conquirent la terre.

(K) page 318.

JUGEMENT PAR COMBAT.

Bien que le jugement par jury ait été connu de bonne heure dans la Scandinavie, il ne fut certainement pas d'un usage aussi fréquent et aussi général au commencement du xe siècle qu'il le devint plus tard. Dans les temps antérieurs, le jugement par combat, qui avait reçu la sanction de l'usage, — plus tard la consécration de la loi, — l'emportait très-souvent sur le jugement par jury. Les hommes de haut rang, terme qui, à cette époque, était synonyme de VAILLANT, le préféraient toujours ; pour eux c'eût été mériter le reproche sanglant de lâche que de soumettre au jugement par jury une cause qui les

(1) Les Welches. Les peuples du moyen âge se désignaient réciproquement par ce nom. Les vieux poëtes Allemands disaient avoir traduit du *Wälsche* tous les ouvrages empruntés à une langue étrangère vivante ; on trouve même dans le *Gregorius uf Steine* de Hartmann von Ouwe, v. 7 :

Ez ist ein Waelchs lant,
Equitania genant.

Les Welches étaient les Barbares des Grecs et des Romains, et les Jötun des Scandinaves.

concernait. Le bénéfice du jury profitait donc surtout aux infirmes et aux vieillards; les femmes y avaient souvent recours; et, bien qu'il fût devenu plus tard d'un usage général, on lui préféra cependant le jugement par combat, lorsqu'il avait lieu avec les formalités légales. Ainsi Egill Skallagrimson, qui vivait pendant une grande partie du xe siècle, eut à soutenir un procès avec un nommé Atli à l'occasion d'une succession; nous copions le passage suivant du Saga d'Egill.

« Lorsque Atli entra dans la cour avec les jurés, « Egill s'avança vers lui, et lui dit que son intention « n'était pas de soumettre la question au serment d'un « jury. La loi que j'implore est différente, ajouta-t-il; « nous allons nous battre tous deux, — ici-même, « en cette cour, — et la succession appartiendra au « vainqueur. *Ce qu'Egill proposait était en effet* « LA LOI, et une coutume ancienne; *car tout homme,* « *demandeur ou défendeur, a le droit d'en provo-* « *quer un autre.*—Vous prévenez mon désir, répon- « dit Atli; j'allais vous proposer le combat singulier; « j'accepte donc votre défi. Atli et Egill se frappè- « rent alors dans la main en signe d'adhésion. Le « vainqueur devait posséder tous les biens sujets « du litige (1) (*Egill's Saga*, ch. 68, p. 505. *Copenh.* « *Edition* 1809). »

Le jugement par combat est, en Scandinavie, d'origine Païenne; et cependant il ne fut pas dédaigné par les Chrétiens; car, à une époque très-reculée, nous

(1) Torfœus place ce duel vers l'an 938.

en trouvons l'emploi fréquent parmi eux dans les contrées méridionales de l'Europe. Le *jus fortioris* n'a jamais été méconnu par personne, — Chrétien ou Païen ; — car chacun espérait en tirer avantage ; mais nous voulons dire qu'en Scandinavie surtout il fut en vigueur avant l'introduction du Christianisme. A mesure que les relations de société se multiplièrent et s'agrandirent, les causes de discussions augmentèrent en importance numérique et en subtilité ; on sentit donc bien davantage l'inconvénient d'un tel mode de jugement ; ainsi les uns avaient quelquefois un nouveau procès avant même que les blessures occasionnées par le dernier combat soient entièrement guéries ; — les autres, par suite des infirmités de l'âge, ne pouvaient défendre une cause évidemment juste ; — celui-ci n'avait ni enfants ni parents mâles qui puissent épouser sa querelle ; — ou bien encore une discussion s'élevait avec un homme contre lequel se battre était forfaire aux lois de l'honneur, tel qu'un proche parent, un nourrisson, un frère de lait, peut-être même un prêtre. — Puis enfin (et c'est là le reproche le plus grave adressé au jugement par combat) quelques uns, bien que convaincus de la justice de leur cause, avaient à redouter à la fois et la supériorité musculaire et l'adresse à manier les armes de leurs adversaires (1). Mais si un

(1) Il serait très-facile d'appuyer par des exemples la possibilité de ces cas extraits des Sagas. Le Laxdœla Saga contient un exemple remarquable d'un homme refusant le combat contre son frère de lait. M. Repp nous donne la traduction suivante de ce passage. « Tunc Kjartanus Bollium ita est allocutus : jam certe cognate ! flagitium perpetrare statuisti, mihi autem multo melius placet, ut tu mihi mortem inferas, quam ego tibi. Projectis

homme était l'ami du Roi, ou, plus tard (après l'introduction du Christianisme), de l'Evêque, on avait recours à un jugement plus convenable que celui de l'épée. Dans ce cas, l'opinion publique le dispensait du combat, même dans les Etats comme l'Islande, où le gouvernement était populaire.

C'est ainsi qu'insensiblement le jugement par combat devint impopulaire. Nous en trouvons la preuve dans le passage suivant du SAGA DE GRETTIR (l'histoire ou la biographie de Grettir, Islandais) sur le comte Erik, qui gouvernait la Norwége au commencement du XIe siècle.

« Le comte Erik était un chef habile. Il y avait « alors un grand abus enraciné depuis longtemps « dans les mœurs de cette contrée, c'est que les « aventuriers et les Bersœrkers défiaient au combat « singulier les propriétaires fermiers, et même les « nobles, pour s'emparer de leur argent et de leurs « femmes. Le fait de tuer un homme dans un duel de « ce genre ne donnait lieu à aucune indemnité, à au« cune poursuite. Beaucoup furent déshonorés, plu« sieurs assassinés. Ce fut alors que le comte Erik abolit « les duels, poursuivit les voleurs et les Bersœkers

tum armis, Kjarnatus noluit sese defendere, pauca tamen acceperat vulnera; gravis autem pugnœ lassitudo urgebat. Kjartani dictis Bollius responsum quidem reddidit nullum, mortiferum tamen intulit vulnus. Bollius cadentem gremio excepit, ita Kjarnatus expiravit (*Laxdœla Saga, Hafniœ* 1826, t. IV, p. 225). » Le Niala cite entre autres l'exemple d'un homme refusant un combat, bien qu'offert légalement, et motivant son refus sur l'adresse et la supériorité physique bien constatées de son adversaire.

« Hrútr refusa le combat proposé par Gunnar, et suivant le conseil de son frère lui remboursa une somme considérable d'argent qu'il réclamait pour Unnur, sa parente, qui avait divorcé avec ce même Hrútr. »

« qui troublaient le royaume. Il fut secondé dans « l'exécution de ces mesures par un homme appelé « Thorfinn Kársson de Hamarsey (Grettir's Saga, « ch. XXII). »

Erik était nouvellement converti au Christianisme; dans un combat naval livré dans la Baltique contre Olaf Tryggvason, roi de Norwége, il avait fait vœu d'embrasser le Christianisme s'il gagnait la bataille. La politique, sans nul doute, lui dicta ce vœu; car Olaf avait naguère converti à cette nouvelle religion la plus grande partie de la Norwége. Être fidèle à ce vœu devait donc attirer sur Erik la faveur des hommes et celle de Dieu, et le premier motif chez lui était au moins aussi puissant que le second.

Ce fut alors que la foi Catholique, répandant peu à peu dans le Nord sa lumière bienfaisante, le jugement par combat, —sans être aboli définitivement,—déclinait rapidement, et l'application du jury allait devenir universelle comme le mode le plus avantageux, et qui conciliait toutes les exigences, si le clergé, dont l'influence illimitée s'étendait déjà sur les rois et sur les peuples, n'avait introduit une nouvelle forme de jugement qu'il prévoyait et avec raison, devoir assurer et augmenter son influence. Telle est l'origine de l'ORDEAL (épreuve) CHRÉTIEN : Chrétien, car il y avait eu précédemment des ordeals Païens tombés à bon droit en désuétude. Le motif qui présida à l'origine des ordeals Chrétiens était celui-ci : — Le clergé avait à prêcher une foi nouvelle à un peuple incrédule; les assertions dont il appuyait ses dogmes reposaient toutes sur des miracles traditionnels. Ses audi-

teurs sceptiques répondaient naturellement : « renouvelez devant nous tel miracle, et nous croirons. » La force de ce raisonnement n'échappait pas au clergé Catholique, qui, pour se conformer au désir du peuple et frapper son imagination, s'appliquait à chercher des miracles. Nous copions l'histoire suivante,—authentique,—bien que rapportée par Saxo, qui, cette fois seulement, mérite confiance ; car il se trouve d'accord avec plusieurs historiens contemporains.

L'évêque Poppo, après avoir pendant quelque temps, — et sans succès, — harangué le peuple du Jutland, auquel il prêchait sa nouvelle doctrine, s'écria, dans un moment d'inspiration : « Que dirais-je « donc pour vous convaincre ; me croirez-vous si je « touche un morceau de fer rouge sans me brûler la « main ? —Oui, faites-le, et nous croirons, » répondit l'assemblée, curieuse de voir comment il justifierait ses paroles. Poppo fit donc forger un gant en fer, et, lorsqu'il fut rougi au feu, il le passa à sa main, et, après l'avoir gardé quelques minutes, il le retira, et montra au peuple sa main intacte de brûlure. Ce miracle, — car c'en était un à cette époque, — fit une impression profonde sur les Danois, qui se précipitèrent en foule vers les fonts baptismaux. Qu'arriva-t-il alors ? Comme les miracles furent toujours populaires, le peuple résolut de s'en remettre à eux pour l'issue de ses contestations, se réjouissant du double attrait de les voir se renouveler, et de la manière juste et certaine dont se termineraient les différends ; il prévoyait sans doute aussi, — dans son

bon sens et sa *vieille* expérience, — que le *naïf* prêtre pourrait *miraculeusement* faire pencher la balance en faveur du plus digne; — je me trompe, —de celui qui serait le plus généreux!

Après avoir raconté ce miracle du gant rouge, Saxo ajoute : « Quo evenit, ut Dani, abrogata duello-« rum consuetudine, pleraque causarum judicia eo « experimenti genere constatura decernerent; con-« troversiarum examen rectius *ad arbitrium Divi-« num*, quam ad *humanam rixam* ablegaudum « putantes. » Snorre Sturleson et Wittechind citent ce miracle, qu'ils placent avec raison sous le règne d'Harold Bluetooth (*Blátönn*) (1). C'est donc à tort que Saxo le place à l'époque de son fils *Sveinn Tiúguskégg*.

Tous les écrivains sont d'accord pour attribuer à ce miracle de Poppo l'introduction des ordeals Chrétiens dans le Danemark et même dans la Scandinavie. C'est un fait qu'Ancher considère comme certain, ainsi que les efforts patients et tenaces du clergé, qui, — conséquent dans sa conduite, — voulait substituer à tout autre mode de jugement ce qu'il appelait le *jugement de Dieu*, dont il retirait des bénéfices considérables toutes les fois qu'on y avait recours. Après ce miracle, forgé tout exprès pour seconder les prétention rapaces du clergé, on employa souvent les ordeals dans toutes les contrées méridionales, en Danemark surtout, et particulièrement encore dans cette partie appelée *Scáney* ou

(1) Poppo fit son miracle vers l'an 950.

Scanie, aujourd'hui une province de la Suède. Cette contrée, formant la partie la plus méridionale de la péninsule Suédoise, était, à cette époque, considérée comme la plus importante du Danemark; Waldemar I[er] lui donna un code de lois spécial qui existe encore sous le nom de SKAANSKE LOV ou *Lex Scanica*, dans lequel il appliquait l'épreuve du fer rouge, surtout dans les cas de vol. Elle fut abolie cependant par Waldemar II, quelque temps après la promulgation de cette loi, à peu près à l'époque du Concile de Latran, qui, en 1215, défendit tous les ordeals en général, enjoignant au clergé de ne sanctifier ni l'eau chaude ou froide, ni le fer chaud que l'on employait pour l'absolution des coupables (1).

Tels sont les points principaux, — les *gravissima momenta*, — dans l'histoire de la législation Scandinave; le JUGEMENT PAR COMBAT, l'ORDEAL et le JUGEMENT PAR JURY. Les théoriciens prétendent que le premier est le plus ancien de tous; mais n'oublions pas qu'en Scandinavie le dernier peut prétendre à la même antiquité; car, avant l'arrivée d'Odin, il n'existait aucun recueil sur les événements de ce pays. Odin fut non-seulement le premier Dieu, mais encore le premier homme des nations Septentrionales; non pas que le

(1) Quelque temps après cette décision du Concile de Latran, les ordeals furent abolis dans les autres contrées par des édits publics. Ainsi en Angleterre par Henri III, en l'an 1219 ; plus tard (1248), en Suède et en Norwége, non par ordonnance royale, mais par édit d'un cardinal. Ce cardinal était Wilhelmus, qui prononça la peine de l'exil contre ceux qui auraient encore recours aux ordeals, disant qu'il était sacrilége de compromettre l'immuabilité de Dieu en réclamant son témoignage direct et immédiat dans les affaires temporelles.

nord de l'Europe fût inhabité avant son arrivée, mais on ne connaît de ces habitants que leur existence, révélée par leurs combats avec Odin l'Asiatique et ses successeurs.

Il est certain que les arts utiles et élégants furent d'abord importés par Odin; qu'il introduisit l'architecture et les lettres Runiques; qu'il imposa aux contrées soumises par ses armes le langage de son pays, qui, peu de siècles après sa *disparition* (nous dirions sa *mort* s'il n'eût été Dieu!), remplaça tout autre langage, même celui antérieur à son arrivée; — qu'il fut aussi le seul législateur des nations du Nord; — que ses lois étaient plus martiales encore que celles du législateur spartiate. — Il est donc très-probable que le jugement par combat fut une de ses créations, et comme il promettait à ceux qui succomberaient dans un combat de ce genre une félicité plus grande dans un monde à venir, un tel mode de procès devait à ce titre être bientôt populaire, par cela même qu'il était impossible de s'assurer de la réalité de la promesse.

Mais, pour nous, qui ne saurions nous contenter d'une simple conjecture toute probable qu'elle soit, nous citerons un fait certain, authentique, qui prouve qu'Odin fut l'auteur du jugement par jury : c'est que l'*Edda dit positivement que ce fut lui,* en admettant cette imposante autorité, il y aurait donc aujourd'hui 1900 ans que ce mode de jugement fut introduit dans l'Europe septentrionale (1).

(1) Repp, Trial by jury, pp. 6-17 et passim.

(L) page 288.

COMPOSITIONS PÉCUNIAIRES CHEZ LES ANGLO-SAXONS. — POUVOIR JUDICIAIRE.

Les Saxons distinguaient les différentes classes de la société par la différence de leur *weregild*, c'est-à-dire la composition légale pour leurs vies, et par la différence de leur *mundbreach* (1), c'est-à-dire de la pénalité légale pour la violation de leur *mund*, ou protection. La loi du comté de Kent déterminait aussi différentes pénalités pour le vol, suivant le rang et la dignité de la personne à laquelle la propriété avait été enlevée. Si nous comparons sous ces divers rapports la protection donnée au roi par la loi avec la protection accordée aux autres membres de la société, nous trouverons que, bien que dans la plupart des cas le roi soit placé au rang le plus élevé sur l'échelle sociale, cependant la différence qui existe entre lui et ceux qui le suivent immédiatement en autorité n'est pas telle qu'elle serve à marquer entre

(1) *Mundbreach*, *Mundbreech*, ou *Mundbreak*, est un mot composé du Saxon *mund*, *munitio*, *defensio*, défense, fortification, et *brice*, *fractio*, rupture; selon quelques uns une infraction de privilèges, quoique dans les derniers temps on l'ait interprété comme *clausarum fractio*, c'est-à-dire une brèche de murailles; mais ce sens n'est employé qu'au figuré (*Cowell*). *Mund* ou *munde* signifie aussi paix, et *mundebreach*, la rupture, la violation de cette paix (*Cowell*). *Mund* signifie aussi protection, patronage, et c'est le sens qu'il a dans les vieilles lois et celui qu'il a ici, et *mundbreach*, rupture de ce patronage, de cette protection.

Mund existe encore dans plusieurs noms propres, comme composé; ainsi, par exemple, Edmund, Edmond, en Saxon, *Eadmund*, bonheur paisible, comme en grec Ιρηναυς (Gibson).

eux et lui une distance plus grande que celle qui sépare les diverses classes de ses sujets.

La loi du comté de Kent était si favorable à l'autorité ecclésiastique, que dans le cas du vol elle plaçait l'église au-dessus du roi. Si quelqu'un volait dans une église, il était condamné à payer douze fois la valeur de ce qu'il avait dérobé ; s'il volait un archevêque, il payait onze fois la valeur ; s'il volait le roi ou un prêtre dans les ordres, il ne payait que neuf fois la valeur ; si c'était un homme libre ordinaire qui fût volé, on ne payait que trois fois la valeur. Ces prix furent établis par le premier roi Chrétien du comté de Kent, et quelques uns de ces prix sont répétés dans une constitution faite quatre cents ans après par le roi et ses *witan* (1). Si quelqu'un violait la paix publique

(1) LL. Æthelb., t. I, pp. 4, 9. Lib. Const. Wilkins, p. 110.

Witan au pluriel, mot Saxon qui veut dire sages, étaient les nobles et les hommes sages des Rois Saxons, leurs chefs ou *thanes* (*Saxon dictionnary*). Le mot *witenagemot* ou *wittenagemot*, mot Saxon composé de *witan*, sages, et du Saxon *gemot*, assemblée (*conventus sapientium*), et qu'on rencontre dans beaucoup de mots composés, comme *folcgemot*, assemblée du peuple, etc., signifie une assemblée des hommes puissants pour aviser et assister le Roi, et qui, chez les Saxons, représentait le Parlement Anglais de nos jours. D'autres auteurs font du witenagemot l'assemblée de toute la nation (Squire's Anglo-Saxon government 165, etc. Cowell. Blount. Leg. Ed. confes. cap. 35).

Les *thanes* (du Saxon *thenian*, ministrare, ou du subst. *thegn*, *thœgn*, *minister*; en Danois, *tiener;* en Suédois, *tiena holl;* en Allemand, *dienen*, avec la même signification) étaient anciennement des personnes revêtues de quelques dignités. Il y en avait deux classes : les *thanes* du Roi, qui assistaient les Rois Anglo-Saxons et Danois dans leurs cours, et qui tenaient leurs terres immédiatement d'eux ; et les *thanes* ordinaires, qui étaient possesseurs et propriétaires de certains manoirs , et qui exerçaient une juridiction particulière sur leurs possessions. Après la conquête, le mot *thegn* tomba en désuétude, et fut remplacé par celui de *baron* (Whishaw's Law. Dict.).

dans un *Burh* (1) ou *Town* (2), appartenant au roi ou à l'évêque, il payait cent vingt sous; si l'offense était commise dans le burh d'un *ealdorman* (3), la punition était de quatre-vingts sous; si c'était dans le burh d'un *thegn* du roi, la punition était seulement de soixante sous. Ces prix sont un peu différents dans les lois d'Alfred, mais il n'est pas certain si ces variations dépendent d'un usage local ou d'un changement dans la loi. Selon Alfred, la pénalité pour avoir rompu la paix dans un burh du roi était la même qu'à l'époque d'Ina, c'est-à-dire cent vingt sous; mais pour la même offense commise dans le burh d'un arche-

(1) *Burh* ou borough, burro, en Français, *bourg;* en Goth, *bairgs;* en Saxon, *burg*, *burch*, *beork*, *byrig;* en Irland., *brog;* Ital., *brogo;* Esp., *burgo;* Holland., *burg et berg;* Danois, *borg;* Arm., *bourg;* Grec, *πυργος;* Allemand, *burg* et *berg;* en langue Sanscrite, *bura.*

Dans l'origine c'était une ville, un château, une tour ou cité fortifiée; puis une montagne, car les montagnes étaient choisies pour lieux de défense; mais plus tard le mot *cité* fut substitué pour indiquer une ville épiscopale, où était le siége d'un évêque, et celui de bourg fut gardé pour les autres. Aujourd'hui, en Angleterre, on donne spécialement le nom de *borrough* aux villes et villages qui envoient des représentants au Parlement. Quelques bourgs forment des corporations, d'autres n'en forment pas. (Whishaw.)

(2) Le mot Anglais *town* vient du Saxon *tun*, qui signifie montagne, fort, endroit fortifié. Le mot *tun* signifie aussi un enclos, un jardin, un village, *vicus*, *villa*, autrefois une enceinte composée de dix familles, c'est pourquoi on l'appelait quelquefois *tithing* (Wood's introduct.). *Tithing*, *town* et *villa* ont en droit la même signification (Black. Com. 114. Whishaw.)

(3) *Ealdorman* ou *ealderman* (en Saxon, *ald* ou *eald*, vieux, comparatif, *alder*, plus vieux, et *man*, homme; en Allemand, *alt*, et en Hollandais, *oud*) signifiait chez les Saxons un vieillard ou un chef supérieur. C'étaient des hommes élevés à un rang supérieur par leur âge et à raison de leur expérience, comme les sénateurs parmi les Romains. De là vient le mot *alderman;* et le mot *earl*, comte, qui était un titre d'une haute distinction chez les Saxons, n'est qu'une contraction du mot ealdorman. (I, Bl. Com., p. 397).

vêque, ce n'était que quatre-vingt-dix sous. Dans le burh d'un évêque ordinaire ou d'un ealdorman, ce n'était que soixante sous; et dans le burh d'un thegn ou twelfhynd, ce n'était que trente sous; pour la même offense dans le burh d'un sixhynd, la pénalité était de quinze sous, et si elle était commise dans le clos d'un ceorl ou twyhynd, ce n'était que cinq sous.

Dans le comté de Kent, le *mundbreach* de l'archevêque était aussi élevé que celui du roi; chez les Saxons et les Angles il était moindre. Par la loi saxonne de l'ouest, cinq livres en bonnes pièces étaient dues pour la violation du mund du roi; trois livres pour celle d'un archevêque, et deux livres pour le mundbreach d'un évêque ordinaire ou d'un ealdorman (1). Chez les Angles les taux étaient les mêmes, avec cette addition que la pénalité pour violation du mund de l'*Etheling* (2), ou prince du sang, était la même que pour un archevêque (3). Ces évaluations furent répétées et confirmées par les lois de Canut (4). Elles placent le roi au-dessus de ses sujets, mais elles n'indiquent pas une différence telle que celles qui existèrent plus tard.

La légère différence qui séparait le roi des plus hautes classes de ses sujets, paraît plus remarquable encore dans les lois sur le weregild. Les Anglo-Saxons

(1) LL., Ælfred, p. 3.

(2) Ætheling ou Etheling, du Saxon *æthel* ou *ethel*, noblesse, signifie un noble, et chez les Anglo-Saxons c'était le titre du fils aîné du Roi (Cowell. Blount. obs.)

(3) Wilkins, p. 111.

(4) LL. Canut, p. 55

avaient un weregild régulier, ou composition légale pour le roi comme pour le plus petit freeman (1) ou homme libre de ses états. Par la loi de Mercie, la composition pour un *ceorl* ou homme libre de la classe la plus basse était de deux cents sous ou huit cents pennies saxons. Le weregild d'un thegn était six fois celui d'un ceorl, c'est-à-dire douze cents sous, ou quatre mille huit cents pennies. Le simple weregild du roi était six fois celui d'un thegn, ou cent vingt livres, c'est-à-dire sept mille deux cents sous, ou vingt-huit mille huit cents pennies; mais, comme pour le roi le double était dû à l'État, le tout se montait à deux cent quarante livres. Le simple weregild du roi allait à sa famille; le *cynebot* (2) ou composition due à l'État allait à son peuple (3).

Chez les Angles du nord, ou, ainsi que d'autres le disent, chez les Angles du milieu, la gradation du ceorl était différente, et les weregilds des classes les plus élevées de la société étaient proportionnelle-

(1) *Freeman*, homme libre. Sous le régime féodal *freeman*, liber homo, était toujours opposé à *vassus* ou *vassalus*, vassal : le premier signifiait un propriétaire de terres allodiales; le dernier, celui qui tenait ses terres d'un supérieur (Cowell, Blount). Le titre de *freeman* était aussi donné à ceux qui étaient admis à jouir d'une franchise ou d'un privilége particulier, comme les hommes libres d'une cité ou d'un Etat (ibid.).

(2) *Cynebot*, même mot que *cenegild* (Blount); c'était une amende payée par le meurtrier aux parents du décédé (Spelmam., Cowell. Blount).

(3) Wilkins, leg. Anglo-Saxon, pp. 64, 72. Il est clair, d'après la page 72, qu'un shilling de Mercie ne contenait que quatre pennies, car il y est dit que six fois 1,200 s., c'est-à-dire 7,000 s., font 120 l. Mais une livre des Saxons contenait, comme la livre d'aujourd'hui, 240 pennies, et conséquemment 120 l. contenaient 28,000 pennies, qui, divisées par 1,200, font le shilling de quatre pennies.

Guillaume-le-Conquérant appelle un shilling de quatre pennies *solt engleis* (Leg. Gul. conq. p. 13).

ment plus grands. Le weregild du ceorl était le même que chez les Merciens. Il était élevé à deux cent soixante-six *thrymsa*, que l'on dit positivement être égal à deux cents shillings Merciens, ou huit cents pennies (1). Le weregild d'un thegn séculier ou clérical était de deux mille *thrymsa*, ou six mille pennies; celui d'un *hold* (2) ou grand *gerefa* (3) était de quatre mille thrymsa ou douze mille pennies; le weregild de l'évêque ou de l'ealdorman était de huit mille thrymsa ou vingt-quatre mille pennies; et celui de l'*Ethe-*

(1) Quelle qu'ait été la valeur du thrymsa ou *tremissis* sur le continent, il n'y a aucun doute, d'après ce passage, qu'en Angleterre il ne valait que trois pennies; car nous savons positivement que 266 thrymsa valaient 200 shillings de Mercie.

(2) *Hold* ou *holdes*, du Saxon *hold*, summus præpositus. C'étaient les baillis d'une ville ou d'une cité, et ce qui le prouve, c'est que ce mot est le même que Gerefa.

(3) Gerefa, du Saxon *grœfa*, præfectus, est le même que *reeve*, et signifie un comte, un préfet, un prévôt ou officier du comté, un bailli d'une franchise ou d'un manoir, surtout dans la partie ouest de l'Angleterre, d'où vient le mot *shire-reve* pour shériff (Citchen, p. 13, Cowell).

Le shériff est un officier public dont la création remonte à la plus haute antiquité en Angleterre. Son nom dérive de deux mots saxons, *scire*, *scir*, *scyre*, qui signifie une division du royaume, un comté, et *gerefa*, *reeve*, un comte, préfet, bailli, prévôt ou officier du comté; en allemand, *graf*, ou en hollandais, *graaf*.

On l'appelait en latin *vice-comes*, comme étant le représentant du comte ou *comes*, auquel était confié, dans la première division du royaume en comtés, la garde d'un comté. Mais, dans la suite des temps, le comte, en raison de ses hautes fonctions, et surtout de l'obligation d'accompagner la personne du Roi, étant dans l'impossibilité de s'occuper désormais des affaires du comté, se débarrassa de cette charge, se réservant toutefois l'honneur, et laissant aux shériffs le travail et la peine. Aussi, même aujourd'hui, le shériff est chargé de toutes les affaires du Roi dans le comté, et quoiqu'il soit encore appelé *vice-comes*, il est entièrement indépendant et non assujetti au comte, le Roi, par lettres-patentes, ayant commis le shériff, lui seul, à la garde du comté, *custodiam comitatus*. (Dalton's sheriff, c. 1. — I Bl. com. 117; Impey's sheriff. Whishaw, dict.) (*Note du Traducteur.*)

ling (1), ou jeune membre de la famille royale, était de quinze mille thrymsa ou quarante-cinq mille pennies. Le simple weregild du roi, dû à sa famille, était le même que celui d'un Etheling; mais le double était dû à l'État et payé au peuple : la totalité de la composition du roi était en conséquence de trente mille thrymsa ou quatre-vingt-dix mille pennies, qui font trois cent soixante-quinze livres d'argent ou onze cent quatre-vingt-une livres cinq sous sterling.

Dans les lois des Saxons de l'ouest, quelques articles parlent incidemment du weregild du roi (2), mais le chiffre n'en est pas donné. Un fait est rapporté dans la Chronique saxonne où un paiement pour la perte d'un prince Saxon de l'Ouest, qui était monté sur le trône de Kent, fut exigé du peuple de Kent, qui s'était soulevé contre lui et l'avait mis à mort; et dans une autre occasion, Bede nous dit

(1) Le mot *Ætheling* signifiait ordinairement une personne de noble naissance, le fils d'un *Æthel* ou noble, et était employé en ce sens par les Lombards, les Bavarois, les Angles et les Werins, et par les Saxons du continent, jusqu'au IXe siècle (*). Chez les Anglo-Saxons, il paraît avoir été restreint aux personnes de lignée royale, en comprenant cependant sous cette acception les familles des petits Rois, aussi bien que celles des principaux Rois, chefs de la nation. Les lois du comté de Kent distinguent les familles nobles par la dénomination de *eorlcund*, et les descendants de ceux qui se sont élevés au-dessus du rang de ceorls sont dits être de race *gesithcund*, du mot *gesith*, qui veut dire les compagnons d'un chef (**).

(2) LL. Ælfred, 4.

(*) Paul Diacon, l. I. c. 21. Canciani, II, p. 293; III, p. 31. Nithard, l. IV, c. 2; apud Dom. Bouquet, VII, p. 29.

(**) Wilkins Leg. Anglo-Saxon, pp. 7-72.

qu'une composition légale avait été faite comme prix de la paix par les Merciens aux Northumbriens pour un frère du roi northumbrien, petit roi lui-même, qui avait été tué dans une bataille (1). De la teneur générale des lois des Anglo-Saxons, il résulte que, quand le weregild pour l'homicide et les autres pénalités, pour la violation de la paix publique (*mundbreach*), était payé, le coupable n'avait aucun autre châtiment à craindre.

Aucune maxime des lois Anglaises n'a été plus fortement établie depuis des siècles, que celle qui déclarait sacrée la personne du roi, et même qui punis-

(1) Sax. Chron. in 694, Bed. hist. Eccles. l. IV, c. 21.
Il n'est fait aucune mention du chiffre à payer, ni dans Bede, ni dans Maslmesburg, ni dans Westminster, qui rapporte aussi ce fait. Bede appelle ce fait *debita multa*, ce qui suppose que c'était une composition légale. Le chiffre du paiement fait par les hommes du comté de Kent, pour le meurtre de Mul, est donné différemment dans plusieurs manuscrits de la chronique Saxonne. Dans deux des plus anciens et des meilleurs (ainsi que l'assure le savant éditeur de la nouvelle édition de cet important ouvrage qu'on imprime en Angleterre sous les auspices du Gouvernement), il est indiqué comme étant la composition due pour trente hommes; dans deux autres, il est établi avoir été de *trente mille*, sans ajouter la dénomination de la monnaie dans laquelle il est estimé; et, dans l'un de ces manuscrits, on dit que ce paiement était de trente mille livres. En laissant de côté cette dernière version, comme présentant une erreur manifeste, on se demande laquelle, ou de la somme que produirait l'insertion du mot *sceatta* après trente mille, ou de celle produite par l'insertion de *thrymsa*, se trouve le mieux en rapport avec la composition due pour trente hommes. En supposant que ces hommes aient été des *twyhynd*, leurs weregilds réunis auraient été de six mille shillings, ou trente mille pennies, ce qui fait cent vingt livres et demie. Trente mille sceatta font exactement cent vingt livres, ou le simple weregild d'un Roi selon la loi de Mercie; trente mille *thrymsa* font trois cent soixante-quinze livres, ou le weregild entier d'un Roi selon la loi des Angles du nord ou du centre; et comme le premier chiffre est celui qui se trouve le plus en rapport avec la composition pour trente hommes, il est probable que *sceatta* est le mot omis dans le manuscrit, et qui doit être rétabli.

sait de trahison quiconque aurait comploté ou machiné sa mort. Il paraît cependant, d'après ces détails historiques et conformes aux lois, que dans les anciens temps il n'y avait d'autres sûretés pour sa vie que celles accordées par la loi au plus mince de ses sujets. Il avait la protection de son weregild et rien de plus.

Pouvoir judiciaire.

Chez les anciens Germains, d'où sont descendus les Anglo-Saxons, il y avait des cours de justice avant qu'il y eût des Rois. Les offenses capitales étaient jugées par les assemblées de toute la nation. Les causes moins graves se décidaient sur les lieux où la contestation avait pris naissance. Dans chaque district, il y avait une cour de justice, qui se composait d'un chef ou président, assisté de tous les hommes libres du district, ou d'un certain nombre choisi à cet effet (1). Les hommes libres décidaient l'affaire portée devant eux ; le chef maintenait l'ordre, présidait les hommes libres dans leurs délibérations, et après avoir recueilli leurs opinions, prononçait la sentence et veillait à son exécution (2). Il paraît qu'il n'y avait pas d'appel de ces tribunaux. Chaque cour était suprême pour tout ce qui faisait partie de sa compétence (3).

(1) Tacit. de Mor. Germ., § 12.

(2) Savigny, t. I, pp. 171, 179, 198-206, 236-238. Mayer, Instit. judic., t. I, pp. 381-395. Théories des lois politiques en France, t. VIII, pp. 77-83. Preuves, 25. Bouquet, Droit public de France, pp. 135-165.

(3) Montesquieu, Esprit des lois, t. I, p. 28, ch. 28. — Les remarques de Montesquieu ne s'appliquent qu'à l'administration de la justice en France sous la seconde race, mais elles sont également vraies, et peuvent aussi s'appliquer aux temps antérieurs.

Après la conquête des Barbares, et l'établissement de la royauté parmi eux, des changements considérables furent introduits dans leur système judiciaire. Le Roi devint président de l'assemblée générale de la nation; et lorsque la dispersion du peuple sur un territoire étendu eut rendu difficile la convocation du corps entier des hommes libres dans un même lieu, on admit peu à peu que les affaires ordinaires seraient traitées dans un conseil choisi de chefs, à la tête duquel présidait le Roi. On établit aussi une hiérarchie de tribunaux avec différents degrés de compétence, et, à l'imitation des lois Romaines, on introduisit l'appel à la cour du roi, des décisions et des juridictions inférieures.

Mably (1) ne met pas en doute l'existence des appels en France sous les deux premières races. Roberston (2) paraît suivre la même opinion. Montesquieu (3) traite fort longuement des appels à la cour du Roi pour déni de justice, et des appels pour faux jugement. Meyer (4) admet l'une et l'autre espèce, mais soutient que les appels dans le sens d'une voie dirigée vers une cour supérieure, à l'effet d'obtenir la révision et la réforme des décisions rendues par des tribunaux inférieurs, ne furent connus qu'après l'établissement du système féodal. Si les juges d'une cour inférieure prononçaient un jugement illégal ou inique, ils pouvaient être cités devant un tri-

(1) Observations sur l'histoire de France, l. II, ch. 5, note 6, et l. III, ch. 2, note 2.

(2) Charles V, Introduction, note 23.

(3) Esprit des lois, l. XXXVIII, ch. 27, 28.

(4) Esprit des Inst. judic., t. I, pp. 452-465.

bunal supérieur, et l'affaire était soumise à un nouvel examen. S'ils étaient trouvés coupables, ils étaient condamnés à l'amende ou punis de toute autre manière à raison de leur faute; mais il prétend que le jugement qu'ils avaient rendu n'éprouvait aucune modification par suite de la disgrâce ou de la punition qu'ils avaient encourue. On respectait encore ce principe primitif de la jurisprudence du Nord, que toute cour est suprême dans le ressort de sa juridiction. Ce ne fut qu'au moment où les diverses hiérarchies féodales s'introduisirent dans l'autorité, que les appels, dans le sens de la loi civile, pouvaient être portés de la cour d'un seigneur inférieur à la cour de son supérieur.

Plusieurs objections se présentent d'elles-mêmes contre le système soutenu par ce savant et ingénieux écrivain. Il paraît peu croyable que, dans un système judiciaire quelconque, il n'y ait aucun pouvoir destiné à rectifier un jugement qui a été déclaré injuste et illégal par un tribunal compétent pour décider sur ce point. Il résulte d'une foule de passages des lois des Barbares, que leur système judiciaire ne mérite pas ce reproche; et quelques uns de ces passages sont rapportés par Meyer lui-meme, quoiqu'il proteste contre les conclusions qu'on veut en tirer.

Une loi des Bavarois (1) déclare en termes exprès qu'un jugement rendu par erreur doit être nul et sans effets : si « per errorem injuste judicaverit (judex), « judicium ipsius, in quo errasse cognoscitur, non

(1) L. Bajuv., t. II, c. 19.

« habeat firmitatem. » Pour supposer cette loi mise à exécution, il faut bien admettre une cour de révision ou d'appel, qui annulait les jugements entachés d'erreur.

Une constitution de Clotaire Ier (1) donne aux évêques, en son absence, le droit de surveiller les juges ordinaires, et l'autorité nécessaire pour les contraindre à revoir et à corriger leurs décisions lorsqu'elles étaient contraires à la loi et à la justice : « Si judex « aliquem contra legem injuste damnaverit, in nostri « absentia per episcopum castigetur, ut quod perpere « judicavit versatim melius discussione habita emen- « dare procuret. »

Dans le prologue de la loi des Bourguignons (2), il est expressément déclaré que toute cause qui a été décidée contrairement à la loi, doit être jugée une seconde fois : « Si quis sane judicum tam Barbarus « quam Romanus, per simplicitatem aut negligen- « tiam prœventus, forsitan non ea, quæ leges con- « tinent, judicavit, et a corruptione alienus est, « xxx solidos romanos se noverit inlaturum, caussa « denuo discussis partibus judicanda. »

Il résulte des Capitulaires (3), que, conformément à l'ancienne loi, la partie qui avait succombé dans une cour inférieure était obligée ou d'acquiescer formellement à la sentence, ou d'en interjeter appel à la cour du roi : « De clamatoribus vel causidicis qui nec « judicium Scabiniorum adquiescere nec blasphe-

(1) Baluz, t. I, p. 8.
(2) Canciani, t. IV, p. 13.
(3) Capit. 2, en 805, § 8. Lothar., t. I, Leg. Lombard., p. 64.

« mare volunt, antiqua consuetudo servetur; id est « ut in custodia reclaudantur donec unum e duobus « faciant. Et si ad palatium pro hac re reclamave- « rint et litteris detulerint, non quidem eis credatur, « nec tamen in carcere ponantur; sed cum custodia « et cum ipsis litteris pariter ad palatium nostrum « remittentur et ibi discutiantur sicut dignum est. » On se demande d'après cela pourquoi la partie qui appelle s'excuserait de ne pas avoir acquiescé au jugement du tribunal inférieur, si la cour du Roi, à laquelle elle avait appelé, n'avait pas eu le pouvoir de détruire la décision rendue contre elle? Le récit donné par Hincmar, des fonctions des palatins sous Charlemagne, prouve que la cour du Roi exerçait habituellement un semblable pouvoir. Décrivant les devoirs du *comes palatii*, il le dépeint comme un des plus importants: « Ut omnes contentiones legales, « quæ alibi ortæ, propter æquitatis judicium pala- « tium aggrediebantur, juste determinaret, seu per- « verse judicata ad æquitatis tramitem reduceret (1). »

Ces passages paraissent impossibles à concilier avec la conclusion posée par Meyer, que, dans les appels connus des Barbares, « si le juge est condamné « pour avoir manqué à son devoir, son arrêt n'en « demeure pas moins inattaquable. »

L'idée de cette délégation d'autorité dans des cas particuliers était familière aux anciens Germains. Leurs chefs décidaient toutes les affaires de peu d'importance. Quant à celles plus importantes, elles

(1) Théorie des lois politiques de France, t. VII. Preuves, 166.

étaient d'abord discutées par les chefs, puis ensuite soumises à la décision du peuple (1). Lorsque les Franks Saliens se déterminèrent à écrire leurs anciennes coutumes, ils choisirent quatre de leurs chefs pour les rassembler, les mettre en ordre et les promulguer (2). Les plus anciennes lois des Anglo-Saxons paraissent avoir été un choix de *précédents*, c'est-à-dire de décisions de leurs tribunaux, revues, confirmées et confiées à l'écriture par les chefs ou les plus anciens du peuple, sous la présidence et avec l'assistance du roi (3). Chaque chef, chez les Germains, avait une centaine de compagnons ou d'*assesseurs*, qui l'assistaient de leurs avis et le soutenaient de leur autorité dans la distribution de la justice sur toute l'étendue de son district (4). Lorqu'on trouva quelques inconvénients à réunir à chaque occasion même de peu d'importance tous les hommes libres du district, pour décider les contestations et pour administrer la justice dans les cours locales, les Franks adoptèrent de nommer un certain nombre de personnes appelées *Scabini*, qui étaient obligées d'assister pour les autres, sans toutefois dépouiller ceux-ci de leur droit, ou les empêcher de reprendre leur fonctions judiciaires, lorsqu'il leur paraîtrait convenable (5). Une institution semblable, peu remarquée par les historiens, se trouve chez les Anglo-Saxons. Dans chaque *Byrig* et centaine, un certain nombre de

(1) Tacit. de Mor. Germ., § 11.
(2) Pact. leg. Salic. Antiq. Prolog.
(3) Prologues aux lois de Hlotære, Eadric., Wihtred, Ina et Alfred.
(4) Tacit. de Morib. German., § 12.
(5) Savigny, t. I, pp. 172, 217-231.

witan étaient désignés pour être témoins de toutes les transactions sociales ; ces witan, en conséquence, avaient qualité pour juger et décider toute question de propriété qui s'élevait dans les limites de leurs districts (1).

Accoutumées comme l'étaient les nations germaniques à voir déléguer l'autorité, il n'est pas étonnant que, lorsqu'elles s'étendirent sur un territoire plus considérable, elles aient confié et abandonné à un petit nombre le pouvoir, qui précédemment avait été exercé par la masse entière du peuple. Dans leur inexpérience, les Germains furent assez imprudents pour croire que cette autorité qu'ils déléguaient, ils pourraient la reprendre quand bon leur semblerait. L'expérience ne leur avait pas encore appris comme il est aisé qu'un pouvoir délégué seulement pour une affaire temporaire, se change insensiblement en une puissance perpétuelle, irrévocable et sans bornes.

Peu après l'établissement des Anglo-Saxons en Angleterre, ils substituèrent des rois permanents aux chefs temporaires, qui jusque alors avaient guidé leurs armées. Ces rois ainsi nommés paraissent, dès les premières périodes de l'histoire d'Angleterre, avoir eu une cour, ou un conseil qu'ils présidaient,

(1) Les détails les plus circonstanciés sur ces témoins choisis se trouvent dans le supplément aux Lois d'Edgard, Wilkins, pp. 80, 81. Il en est aussi fait mention dans les Lois d'Edward V, et en beaucoup d'autres endroits, surtout dans les Lois d'Athelstan, où il en est parlé également. L'analogie qui existe entre les conditions requises par les nations germaniques pour être témoin et celles exigées par leurs lois pour rendre un homme libre capable de siéger et de voter dans une cour de justice, a été indiquée par Savigny (t. I, pp. 228-240) et appuyée de preuves tirée des Capitulaires.

et qui était chargé d'administrer la justice, et de ratifier les transactions civiles entre les citoyens (1). Des garanties leur furent accordées comme protecteurs de la paix et gardiens des lois. Le tribunal du Roi était la cour suprême de justice; mais aucun sujet ne pouvait s'adresser à elle, à moins que justice ne lui eût été refusé dans la *Centaine* (2) et le *Shire* (3) auquel il appartenait. Les chefs qui continuaient à présider dans les tribunaux inférieurs étaient appelés *Ealdermen* du Roi, *Gerefan* et *Thegns*, et aux yeux de la loi ils étaient considérés comme tenant de lui leur juridiction. Cependant ils conservaient encore quelques traces de leur ancienne indépendance. Il n'était besoin d'aucun écrit émané du Roi pour avoir le droit de procéder devant eux (4). Lorsqu'une affaire de leur compétence était portée à leur cour, ils citaient les parties à comparaître, et prenaient connaissance de la cause comme ils l'auraient fait avant l'établissement de la royauté.

Chez les anciens Germains, lorsqu'un citoyen éprouvait une offense, c'était un devoir pour ses amis et pour ses parents d'en ressentir l'injure, et de prendre part à sa querelle. L'adversaire était dans la même condition. Quelque suspecte que fût sa conduite, quelque tort qu'il pût avoir, il trouvait des parents et des compagnons pour soutenir sa cause (5).

(1) Leg. Hloth. et Eadr., pp. 7, 16. Heming, Texte, Roffens. passim.

(2) LL. Athelst., p. 3 Edg., p. 2. Cnut, p. 16. Gul., p. 41.

(3) Shire (comitatus, du saxon, *scyre*, *scir*, *scire*, division, de *sciram*, diviser), un comté. 1. Bl. com., p. 116.

(4) Hickes, Diss. Epist., pp. 2, 8, 48.

(5) « Suscipere tam inimicitias seu patris seu propinqui, quam amicitias

La réparation qu'une partie demandait, l'autre regardait comme une lâcheté de l'accorder. Comme on avait employé la violence, les représailles avaient lieu sur-le-champ ; et il s'ensuivait une guerre civile, ou plutôt une guerre domestique qui troublait la paix de l'État, rompait son union, et énervait ses forces. Pour éteindre ces querelles particulières, on imagina l'appel à un arbitre commun. On établit des cours, on désigna des magistrats pour recevoir les plaintes et accommoder les différends entre les factions hostiles. On accorda une compensation à la partie injuriée, à raison de la perte ou de l'injure par elle soufferte ; moyennant le paiement de cette compensation, le coupable était relevé de l'inimitié qu'il avait encourue, et la paix rétablie temporairement dans la communauté. Telle fut la première origine de la juridiction criminelle. Son objet était d'apaiser des querelles qui sans cela auraient été interminables. La partie plaignante portait son accusation ou appel devant la cour de son district. Les hommes libres qui étaient présents entendaient et décidaient la cause, sous la direction du magistrat ou juge : ce dernier prononçait la sentence, et veillait à son exécution.

Il est probable que les compensations pour les injures se réglaient originairement par un arrangement privé entre les parties, et que, lorsqu'on établit des cours de justice, le montant en était déterminé dans

« necesse est. » (Tacit. de Mor. Germ., § 21.) Par les lois des Angles et des Werins (tit. 6, § 5), celui qui était héritier des propriétés foncières d'un autre, héritait avec sa cotte de mailles des devoirs de venger ses injures et du droit de recevoir une composition légale pour sa mort.

chaque cas particulier par le tribunal qui décidait l'affaire (1). La coutume dut finir par introduire graduellement une sorte d'uniformité dans ces déterminations, et la loi finit par s'interposer et fixer pour chaque offense prévue une compensation raisonnable, que l'une des parties était obligée de donner, et l'autre de recevoir comme un dédommagement suffisant de l'injure. On y ajouta aussi une amende pour l'État, comme indemnité due au magistrat pour son déplacement, et à la société à raison de la violation de la paix publique par le coupable.

Que le but primitif de la composition pécuniaire en matière criminelle ait été le désir d'éteindre les guerres privées, c'est ce que consacrent expressément les lois de Rhotaris, roi des Lombards, et plus clairement encore une règle posée par son successeur Liutprand (2). Si l'homme tué ne laissait pas de fils, mais des filles qu'il avait instituées pour héritières, Liutprand ordonna que, malgré la disposition faite par le père de sa propriété, la composition due pour sa mort passerait à ses parents mâles, parce que ses filles ne pouvaient pas venger sa mort (3).

Chez les Frisons, de tous les Barbares du Nord ceux qui firent le moins de progrès dans le droit criminel, le magistrat, en cas d'homicide, n'avait pas le droit d'interposer son autorité entre le coupable et les

(1) On trouve un reste de cet ancien usage dans une des lois anglo-saxonnes d'Ethelbert (64). Si un homme avait la cuisse cassée et restait estropié par suite de cet accident, des amis ou des arbitres étaient nommés pour s'interposer et régler les dommages-intérêts qui lui étaient dus.

(2) Leg. Langob. Rotharis, pp. 45, 74. Liutprand, l. II, § 7.

(3) « Quia filiæ ejus — non possunt faidam levare. »

parents de la personne tuée, à moins que ce ne fût à la requête de ces derniers; et jusqu'en 1369, il ne pouvait poursuivre ni punir le criminel sans leur assistance. Le cadavre lui était présenté par les parents, comme une double preuve et du fait et de leur droit à obtenir réparation. Il était ensuite enterré en leur présence, et l'un d'eux frappant le tombeau de son épée, s'écriait trois fois : Vengeance! vengeance! vengeance! L'assassin ou son complice était alors abandonné par la loi à leur vindicte privée, jusqu'à ce qu'il eût apaisé leur vengeance par une compensation acceptée par eux (1).

Des compensations pour des injures corporelles et d'autres crimes qui ne mettaient pas la vie en danger, étaient payées à la partie injuriée, ou à ceux sous la tutelle ou la protection desquels elle était placée. Si la perte de la vie s'en était suivie, la compensation due par sa mort était partagée entre ses parents et alliés, en réservant toutefois une certaine portion à son seigneur. Ce partage variait suivant la différence des pays et des époques. Mais ce droit n'était pas cependant entièrement à titre gratuit. La personne qui avait droit à une compensation pour la perte de son parent ou allié, était tenue en retour d'aider son parent ou allié à payer toutes les amendes qu'il encourait, et sa portion contributoire dans ce dernier cas était déterminée par celle qu'il devait recevoir dans le premier. Telle était au moins la règle chez les Anglo-Saxons (2).

(1) LL. Fris., tit. 2, § 2, avec la note qui y est annexée. Cancianii, t. III, p. 6.
(2) H. 75. « Parentes tantum ejus weræ reddant quantum pro ea recipe-

Avec les progrès de la civilisation, on voit prévaloir des idées meilleures sur la jurisprudence criminelle. Les crimes furent considérés comme des offenses contre l'Etat, et non pas seulement comme des injures envers des individus. Au lieu de se contenter de la compensation due à la partie injuriée, le principal objet de la loi pénale fut de détourner du crime par la crainte du châtiment. Dans le cas où il s'agissait d'un crime grave accompagné de circonstances odieuses, les compensations pécuniaires tombèrent en désuétude, et le coupable était condamné à réparer, au dépens de sa propre vie, le crime qu'il avait commis. Depuis le règne d'Alfred jusqu'à celui de Canut, nous trouvons un accroissement graduel dans le nombre des offenses pour lesquelles aucune compensation pécuniaire n'était admissible (1).

Lorsqu'on adopta la fiction d'un roi idéal représentant l'Etat, les offenses qui troublaient la paix de la communauté furent considérées comme injures faites au Roi, et les poursuites dans l'intérêt de tous furent dirigées en son nom. L'ancienne procédure par appel conserva néanmoins sa place, et continua d'être un des principaux instruments de la loi criminelle. On continua toujours d'admettre, ainsi qu'il avait été fait jusque alors, que quiconque se croirait lésé, pourrait intenter une poursuite criminelle contre son agresseur. Les appels devinrent le sujet d'une foule de sta-

« rent si occideretur; reddant parentes ei quantum de ejus interfectione « reciperent. »

(1) Ælfred, p. 4. Æthelst., t. I. Edm., P. 6. Edg., P. 7. Ethelr., pp. 1, 3, 4. Cn., P. 23, 54, 61, 75, etc.

tuts, et occupèrent une large place dans tous les livres de loi. Pour prévenir l'inconvénient qui résultait de la préférence donnée à ce mode de procédure sur l'accusation régulière, on viola en sa faveur un principe fondamental de la loi. C'est une maxime de la loi commune d'Angleterre, qu'un homme ne peut courir risque pour sa vie plus d'une fois, à raison de la même offense. L'exception, ou fin de non-recevoir, dite d'*autrefoits acquit*, était en conséquence un obstacle général à toute poursuite criminelle. Mais par un statut de Henri VII, il fut déclaré qu'un premier acquittement sur une accusation ne serait pas un obstacle à la poursuite d'un appel pour homicide (1).

Anciennement il y avait des appels pour homicide, mutilation, blessure, assaut et batterie, détention arbitraire, rapt, vol avec effraction, incendie, vol simple, larcin, et autres crimes privés, et même pour trahison et autres offenses contre l'Etat. Dans la suite des temps, quelques uns de ces appels ont été convertis en action civile, d'autres abrogés, et sous le règne de George III (2), le peu qui restait de cette ancienne procédure à été aboli par un acte du Parlement. La couronne a maintenant en fait comme en théorie le privilége exclusif de contrôle sur les poursuites criminelles.

Dans les appels, le droit de grâce, quoique refusé au Roi, était en fait aux mains de l'accusateur. Il

(1) 3, H. VII, c. 1. Blackstone, t. IV, p. 329. Staundforde, P. C., p. 107.

(2) Par le statut 59. Geo., t. III, c. 46.

pouvait accorder à son adversaire un répit, lequel formait obstacle à toutes poursuites ultérieures (1). Ce droit était fondé sur le principe, qu'il est loisible à chacun de renoncer au bénéfice d'une loi introduite en sa faveur (2). D'après ce principe, un sujet peut accorder à un autre un pardon général pour toute espèce de félonies, vols, incendies et homicides, en tant qu'elles n'ont rapport qu'à lui ; mais il ne paraît pas que de telles lettres de grâce fussent admissibles lorsque l'accusation était dirigée par la couronne. C'était aussi une coutume pour les particuliers qui avaient des sujets de plainte l'un contre l'autre, d'accorder un désistement mutuel qui les déchargeait respectivement de toute action civile ou criminelle (3).

Tant que les compositions pécuniaires pour l'homicide et les autres crimes furent admises par la loi, il était d'usage, après que l'affaire avait été arrangée, que le plaignant donnât au défenseur *une lettre de sûreté* pour le garantir de toutes poursuites ultérieures de la part de l'autorité judiciaire, aussi bien que de l'inimitié de lui-même et de ses héritiers (4). Mais ceci n'était pas une simple transaction privée comme Robertson paraît le croire (5) ; ce compromis était déposé dans la cour publique du district, et l'arrangement, ainsi que la sûreté qui y était contenue, étaient attestés par les membres de la cour. Quelque-

(1) Staundforde. P. C , pp. 59, 98.
(2) Blackstone, t. IV, p. 312.
(3) Madox formulare, nos 702, 703, 705.
(4) Marculf., form. II, § 18. App., § 23. Form. Sirmond., § 39.
(5) Charles V, Introduct., note 23.

fois c'était le comte ou le graf en personne qui délivrait cette sûreté, en attestant que la personne à qui elle était délivrée avait payé la somme fixée par la cour (1).

La procédure pour la composition en matière d'homicide en Angleterre est minutieusement détaillée dans les lois des Anglo-Saxons (2). Le coupable devait en premier lieu certifier à son procureur qu'il était prêt à payer la composition due pour son crime, et le procureur devait transmettre cette assurance aux proches parents de la personne homicidée; ceux-ci à leur tour devaient donner au procureur l'assurance que le meurtrier pourrait les approcher sans danger, pourvu qu'il s'engageât lui-même au paiement du weregild. Ces préliminaires achevés, les sûretés requises par la loi étant fournies, la paix du Roi était rétablie entre les parties, ce qui se faisait par les parents des deux parties, en jurant sur l'épée de l'*Umpire* (*arbiter*), que la paix du Roi ne serait plus troublée. Ensuite il ne restait plus qu'à effectuer les paiements stipulés dans l'ordre et aux époques prescrites par la loi.

Du même principe qui donnait à un individu le droit de révoquer l'appel qu'il avait porté devant une cour de justice, les légistes ont fait dériver la prérogative de grâce dont jouit la couronne. Comme représentant de l'État, le Roi peut, par sa grâce, annuler une accusation poursuivie en son nom. Dans chaque crime qui affecte la société toute entière, il est aux

(1) Form., Bignon, § 8.
(2) Edm. P. C., Edw. et Guthr., sub fine.

yeux de la loi la personne injuriée, et il peut par conséquent, nous dit-on, pardonner une offense que l'on considère comme commise envers lui-même (1).

La grâce et la poursuite sont maintenant l'attribut exclusif du roi. Mais il se passa bien du temps avant que la couronne fût investie du droit de grâce, soit absolu, soit en partage. Au temps d'Edward III et de Richard II, différentes lois furent rendues qui limitaient la prérogative royale de grâce au cas seulement de félonie (2). Les pardons pour l'homicide, octroyés hors du parlement, furent déclarés sans valeur, à moins que l'homicide n'eût été commis en cas de propre défense, ou par accident. Ce fut seulement par l'insertion de la clause *non obstante* dans les lettres de grâce qu'on éluda l'application de ces statuts (3); et lorsque cette innovation frauduleuse eut été détruite par la révolution, il s'éleva doute sur la question de savoir si la couronne avait le droit de faire grâce au meurtre en général. Il fut décidé cependant par la cour du Banc du Roi que puisque le sujet pouvait renoncer à l'appel, le Roi pouvait aussi renoncer à une accusation pour meurtre (4).

(1) Blackstone, t. I, pp. 268, 269.

(2) 2. Edw. III, c. 2, 4. Edw. III, c. 13, 10. Edw. III, c. 2, 14 Edw. III, c. 15, 27. Edw. III, c. 2, 13. Ric. II, st. 2, c. 1, 16. Ric. II, c. 6.

(3) « Issint poies veier les faix suggestions, ouesque quels des princes « fueront troubles en temps passe. Pur remedy du quel ceux auantdits « statutz fuerent faits quel remedy ad tous dites este destroie per lauantdit « clause de *non obstante*. Et issint les faix suggestions ont continue eisque « a cest cour sauns redresse, et abundant de iour en auter al graund detri- « ment del bien publike, et ne cesserent tanque les princes mieulx regar- « deront, ceo que passeront per lour charter, et observent les status « faits a lour aide en tiel cas, etc. » (Staundforde, P. C., p. 102.)

(4) Blackstone, t. IV, p. 401.

Jusqu'au règne de Henri VIII, le droit de grâce, tel qu'il existait d'après la loi Anglaise, n'était pas restreint à la couronne. Il s'étendait au comte palatin, et aux autres possesseurs de ce qu'on appelait *franchises royales*. Les comtes palatins, dit Bracton (1), ont une juridiction royale en toutes choses, sauf la domination suprême du Roi. Ils avaient comme le Roi le droit de remettre et de pardonner la trahison, le meurtre et la félonie, et de restituer dans les limites de leur juridiction, à ceux qui se trouvaient placés hors la loi, la jouissance de leurs droits; ils nommaient les juges *of gaol delivery*, les juges pour les assises, les juges de paix, et les juges faisant partie des cours ambulantes de justice; tous les writs, toutes les accusations et toutes les procédures étaient en leur nom, sans qu'il fût besoin du writ du Roi et de l'autorité judiciaire; et toutes les offenses étaient censées commises contre la paix du seigneur de la franchise, comme dans les autres lieux elles étaient censées commises contre la paix du Roi (2). En un mot, ils possédaient dans les limites de leur franchise toute l'autorité judiciaire de la couronne, à l'exception cependant de ces prérogatives cachées, inhérentes à la personne du Roi dans son caractère idéal. Ils avaient les mêmes droits que lui; mais non pas la même théorie pour les appuyer. Ils exerçaient les mêmes pouvoirs; mais ils n'avaient ni les mêmes moyens de le défendre, ni les mêmes prétextes pour les étendre. Tous les droits dont ils jouissaient, ils

(1) L. 3, c. 8, § 4, f. 122. B.
(2) 4. Inst., p. 205. Blackstone, t. I, p. 117.

étaient censés aux yeux de la loi les tenir de la couronne, et dans la suite des temps, ils furent forcés de lui restituer tout ce qu'ils étaient supposés par la loi avoir reçu de sa munificence. Par l'acte de Henri VIII (1), la plus grande partie des priviléges qui avaient appartenu aux seigneurs palatins leur furent enlevés et réunis à la couronne, de laquelle, est-il dit dans le préambule de l'acte, ils avaient été détachés par plusieurs donations des nobles aïeux du roi, les rois de ce royaume.

On ne peut nier que ces juridictions palatines, régularisées ou abolies par cet acte, n'eussent été octroyées ou confirmées par la couronne aux ancêtres de ceux qui à cette époque en jouissaient. Mais pour établir qu'elles avaient été détachées de la couronne, et qu'il fut un temps où les districts dans lesquels elles s'exerçaient étaient administrés de la même manière que les autres parties du royaume, il faudrait autre chose que la simple assertion d'un acte du parlement.

Plusieurs d'entre elles devaient leur existence à la prescription, et il en était pour l'origine desquelles on pouvait remonter jusqu'à la conquête. Le comte de Chester tenait, disait-on, son comté par son épée, comme le Roi tenait le royaume d'Angleterre par sa couronne. Il avait ses barons et son parlement comme le Roi. Au temps des Saxons, les grands comtes des Merciens, des Northumbriens, et les comtes des An-

(1) 27. H. 8, c. 24.

gles de l'Est, possédaient ce qu'on appela plus tard la juridiction palatine dans l'étendue de leur gouvernement (1). Ils reconnaissaient la suprématie du Roi, et parfois ils étaient obligés de reconnaître sa puissance; mais en général ils étaient rarement inquiétés par son intervention, et on les laissait administrer avec une autorité royale les districts soumis à leur commandement. Ce ne fut véritablement qu'après la conquête des Normands que l'Angleterre fut consolidée dans une seule monarchie. Les différents royaumes qui la divisaient dans l'origine étaient demeurés jusqu'alors distincts, régis par des lois différentes, gouvernés par des assemblées séparées, et administrés par des autorités locales de leur pays. La conquête en forma un tout, sauf certains districts particuliers, qui gardèrent quelques restes de leur primitive indépendance; et ce ne fut qu'après l'acte de Henri que ces districts furent tous, à l'exception du duché de Lancastre, placés sous le même système judiciaire que le royaume en général.

Nous n'avons de documents positifs ni sur l'autorité qui créa les grands comtés Saxons, ni sur le mode d'après lequel ils furent constitués. En certains cas, ils paraissent avoir été concédés par le Roi; dans d'autres cas, il semble que le choix fut fait par le peuple, et ensuite confirmé par le Roi. Dans quelques unes de ces concessions, on remarque la tendance à établir l'hérédité en ligne directe; mais en matière de dignités inférieures, il arrivait, comme en matière

(1) Selden's Works, t. III, p. 673.

de succession à la couronne, que les collatéraux étaient souvent préférés à la descendance. Il est probable qu'en Angleterre, comme sur le continent, il n'y avait à cette époque aucune règle de succession parfaitement établie, ou aucune au moins qui fût strictement observée dans la pratique.

Les appels aux cours de justice avaient été inventés pour remplacer l'usage des guerres privées dans la poursuite des querelles de famille et la réparation des injures particulières. Mais à raison de la faiblesse du gouvernement et de la turbulence du peuple, il s'écoula bien du temps avant que ce but pût être complétement atteint. Les lois Saxonnes s'efforcèrent de régler et de limiter le droit de guerre privée sans avoir la prétention de l'abolir. Tout vassal, dit Alfred (1), peut combattre pour son seigneur sans encourir aucune pénalité, si son seigneur est attaqué; et de même un seigneur peut combattre pour son vassal. Un homme peut aussi défendre son parent naturel, s'il est injustement attaqué, contre toute personne, excepté son seigneur; car, *quant à ceci*, nous ne l'accordons pas. Si une personne est tuée, dit une loi attribuée à Edward-le-Confesseur (2), une composition doit être accordée à ses parents *vel guerra eorum portetur*. C'est de là qu'est venu le proverbe Anglais, *buy the spear from your side or bear it*, c'est-à-dire *eme lanceam à latere aut fer*. De nombreux passages des lois Saxonnes admettent la légalité de la vindicte privée.

(1) Ælfred. 38, h. 82.
(2) Confess. 12.

En cas de flagrant délit, ou d'injures accompagnées de circonstances aggravantes, la vindicte était permise sans attendre le redressement légal. Celui qui avait commis publiquement un meurtre était livré aux parents de la victime (1). Tout homme pouvait tuer impunément celui qu'il trouvait renfermé dans la même chambre ou couché sous la même couverture, avec sa femme, sa fille, sa mère ou sa sœur (2).

Mais, quoique la guerre privée pour la poursuite de la vindicte fût autorisée par la loi Saxonne, différentes règles furent néanmoins établies pour en réprimer la violence et diminuer le nombre des cas où elle pouvait avoir lieu. C'était une règle générale, que personne, dans les cas ordinaires, ne pouvait se venger par lui-même, à moins d'avoir en vain ré-

(1) « Si homicidium manifestum fiat, quod quis sit trucidatus, tradatur « cognatis *homicida*, et si accusatio sit, et purgatio malè succedat, judicet « episcopus. » (Wilkins, Ll. Anglo-Sax. Leg. Cnuti P. LIII.)

(2) « De adulterâ à patre deprehensâ.

« Si pater deprehenderit filiam in adulterio in domo suâ seu in domo « generis sui, bene licebit ei, occidere adulterum. » (Wilkins, Ll. Anglo-Sax. Leg. Guilielmi Couquest, XXXVII.)

« .... Et pugnare quis debeat impuè si alium inveniat cum uxore suâ, « *clausis ostiis*, vel sub uno stragulo, vel cum filiâ suâ germanâ, vel cum « matre suâ quæ patri suo legitime nupta est, vel cum sorore suâ germanâ.» (Wilkins, Ll. Anglo-Sax. Leg. Ælfred. XXXVIII.)

« Similiter pugnare posest homo contra eum quem cum desponsatâ sibi « uxore post secundam et tertiam prohibitionem clausis ostiis vel sub unâ « coopertura inveniat, sive cum filiâ suâ quam desponsata genuerit, sive « cum sorore suâ quæ desponsata sit, sive cum matre suâ quæ patri suo « fuerit desponsata. Pecunialis autem emendatio, legibus inventa est, si « despunsata fœmina fornicetur et *Cyrlisca* vel *sixhynda* vel *twelfhynda* « sit, et corporis diffactio (id est deformatio) persistentibus instituta. Pensandum est autem per visum accusantibus visum concubitus propensius « advertendum ut scilicet ipsas coëuntium naturas viderit commisceri « (Leg. h. 82). »

clamé la justice ordinaire (1). S'il savait où résidait son adversaire, il était obligé de le sommer de comparaître devant une cour de justice (2). Cette citation devait se répéter trois fois en présence de témoins probes et fidèles ; il fallait en donner notification au seigneur du défendeur et à la cour où il était sommé de comparaître (3). S'il continuait à s'y refuser, le demandeur pouvait l'assiéger dans sa maison ; mais, pendant sept jours entiers, l'assiégeant ne devait employer aucune violence, à moins que l'assiégé n'essayât de sortir. A la fin du septième jour, si le défendeur consentait à livrer sa personne et ses armes, le demandeur était obligé d'accepter sa reddition, et de le garder en lieu sûr pendant trente jours, en donnant avis à ses parents et à ses amis qu'il était encore en leur pouvoir de racheter sa vie. Si le demandeur n'était pas en force suffisante pour investir la maison, il devait s'adresser à l'ealderman et implorer son secours ; et si l'ealderman refusait, il devait s'adresser au roi : le tout avant de pouvoir attaquer la personne de son ennemi. Si un homme rencontrait par hasard son adversaire avant d'être informé du lieu de son domicile, ce dernier pouvait offrir de rendre sa personne et ses armes, et dans ce cas également, le demandeur était obligé de le garder en lieu sûr pendant trente jours, et d'instruire ses amis de sa situation ; mais s'il refusait de se rendre, l'autre pouvait l'attaquer à l'instant même. Si on usait de violence

(1) In. 9.
(2) Ælfr. 38.
(3) H. 82.

envers un homme qui offrait de se rendre, on exigeait de l'agresseur une composition pour toutes les conséquences qui pouvaient en résulter (1).

Si un homme exposé à la vindicte privée se réfugiait dans une église consacrée par un évêque, il ne pouvait en être expulsé par force durant sept jours, pourvu qu'il fût capable d'endurer la faim pendant un temps aussi long, car il était défendu de lui fournir aucune nourriture. S'il préférait se rendre et livrer ses armes, ses ennemis étaient obligés, comme nous venons de le dire, de le tenir en prison pendant trente jours, et de prévenir ses parents (2). Il est probable que les autres lieux d'asile, quoique cela ne soit pas dit expressément, offraient à ceux exposés aux suites de la vindicte privée la même protection qu'aux individus coupables de crimes d'un caractère plus odieux, et dès lors moins dignes de pitié (3).

Si quelqu'un dans la poursuite de la vindicte privée, ou dans celle de sa propre défense, tuait un homme, il ne devait pas aggraver son crime en dépouillant le corps de la personne qu'il avait tuée.

L'horreur que les anciens habitants du Nord témoignaient pour le cas où l'on dépouillait, ou bien qu'on troublait la cendre d'un mort, est exprimée en termes énergiques dans une foule de lois des Barbares. Commettre un *walreaf* (4), c'est-à-dire dépouiller le corps d'un homme mort, enterré ou non, de ses ar-

(1) Ælf. 38. H. 83.

(2) Ælf. 5.

(3) In. 5. Ælf. 2 Æthelst., p. 63. Edm., p. 2. Ethelr., p. 110.

(4) *Weilred* dicimus, si quis mortuum resabit armis, aut vestibus, aut prorsus aliquibus, aut tumulatum, aut tumulandum (Leg. H. I, p. 83).

mes, de ses vêtements, ou de toute autre chose qu'il portait sur lui, a été stigmatisé par les Anglo-Saxons comme un acte de *nithing* (1), expression qui, chez eux, qualifiait le plus sévère des reproches; et si quelqu'un était prévenu d'avoir commis une action aussi révoltante, il était obligé, pour se justifier, d'invoquer le serment de quarante-huit hommes libres (2). Celui qui avait exhumé ou dépouillé un corps mort, après qu'il était enterré, était déclaré *wargus* ou vagabond, par la loi Salique, et exclu de toutes communications avec le reste des hommes, jusqu'à ce qu'il eût reçu son pardon des parents du décédé, et obtenu leur intercession à l'effet d'acquérir celui de la société. Si on lui avait donné l'abri ou la nourriture pendant qu'il demeurait dans cet état de *hors la loi*, la personne qui l'avait reçu, fût-elle sa femme ou son plus proche parent, était soumise à une forte amende (3).

Cette horreur excessive pour la violation de la sépulture avait probablement son origine dans les anciennes superstitions du Nord. C'était une croyance générale des tribus Teutoniques, que les armes, le

(1) Mot Saxon qui signifie *un lâche, un poltron*.

(2) Spolium est opus hominis nequam; si quis hoc negare velit, faciat illud cum quadraginta octo vere nobilibus Thainis (*Wilkins*, *Leg. Anglo-Saxon.*, p. 27. Brompton, col. 897, h. 83).

(3) Pact. Leg. Sal. Ant., t. XVII, § 2, et t. LVII, § 1. Réform., t. XVII, t. LVII. Des règles semblables, mais moins sévères, contre le dépouillement d'un cadavre, se trouvent dans les lois des Alamans et dans celles des Bavarois, t. XVIII. Chez les Visigoths, si un homme libre violait une sépulture, et s'il dérobait quelques ornements ou quelques vêtements arrachés au corps enseveli, il recevait cent coups de fouet, et payait une livre d'or pesant; si le crime était commis par un esclave, il recevait deux cents coups de fouet, et était brûlé vif (*L. Visig.*, *l. XI, t. II, l. I*).

costume et les ornements déposés dans la tombe d'un guerrier, l'accompagnaient dans la vallée d'Odin, et là servaient encore à son usage ou à sa parure. Par suite de cette croyance ils avaient la coutume d'enterrer le mort revêtu de ses meilleurs habits, et de placer dans son tombeau ses armes, ses bracelets, ses bagues, et ses autres bijoux d'or ou d'argent, et d'y joindre quelques pièces de monnaie, pour le cas où il aurait besoin de s'en servir (1). Dérober une partie quelconque de ce dépôt, était considéré comme une injure irréparable, et la plus grave qu'on pût faire au mort. Les adorateurs d'Odin attachaient à un pareil fait l'idée d'une calamité semblable à celle que leur postérité attribue au refus de prières et de messes pour le repos de l'âme des défunts, et à celui des rites qui accompagnent la sépulture chrétienne.

Si quelqu'un, dans la poursuite de la vindicte publique, tuait un homme, il ne devait s'emparer de rien de ce qui lui appartenait, ni de son cheval, ni de son casque, ni de son épée, ni de son argent. Il devait placer décemment le corps de la victime sur le bouclier de celle-ci, si elle en avait un, la tête tournée du côté de l'est, et ses pieds du côté de l'ouest, avec sa lance fixée en terre, ses armes autour de lui, et son coursier attaché. Il devait alors se rendre au village le plus prochain, et raconter ce qui venait d'arriver à la première personne qu'il rencontrerait, afin de provoquer une enquête sur les circonstances du fait, et de faciliter les

(1) Percy's Mallet, t. I, pp. 344-346. Note de Eccard, *in Canciani*, t. II, p. 9.

poursuites ultérieures qui pourraient avoir lieu (1).

On imagina une singulière règle pour parvenir à l'extinction de la vindicte privée. Si quelques personnes étaient tuées dans une rencontre entre deux partis, on faisait le dénombrement de celles qui avaient péri. Si le nombre était égal des deux côtés, aucune des parties n'avait le droit de réclamer de composition, ou de tirer vengeance; mais s'il y avait quelque différence, le parti qui avait souffert le plus avait droit de demander satisfaction pour le montant de la différence. Dans cette computation un *twelfhyndman* était évalué à six *ceorls* ou twyhyndmen, parce que le weregild d'un twelfhyndman était égal aux weregilds de six ceorls (2).

(1) « .... Qui rectum offerentem occiderit vel afflixerit in aliquo, emendet *Wytam*, vel vulnus, vel denique sicut egerit, et quicquid adversùs eum habebat foris faciat et qui aliquem quocumque modo perimit, videat ne *weilred* faciat; *weilred* dicimus si quis mortuum resabit armis, aut vestibus (*), aut priorsùs aliquibus, aut timulatum aut timulandum. Et si quis corpus in terrâ vel *nosio* vel petrâ, sub pyramide, vel structurâ quâlibet positum sceleratus infamationibus effodere vel expoliare prœsumpserit, *wargus* habebatur.

« Si quis in vindictam, vel in se defendendo occidat aliquem, nihil sibi de mortui rebus aliquis usurpet, non equum, non galeam, vel gladium, vel pecumam prorsùs aliquam. Sen ipsum corpus solito defunctorum more componat caput ad oriens, pedes ad occidens versum, super clypeum, si habeat, et lanceam suam figat et arma circummittat et equum adregniet (**), et adeat proximam villam, et cui priùs obviaverit denuntiet, et etiam *socnam* habent, quod probari deniquè vel defendi possit contrà parentes vel consocios ejus. Si inter aliquos de rebus repentinis verborum dicacitate, vel eventus aliquâ procacitate diffensio consurgat ex quo aliquis eorum gladium scogilatum evaginat, non est expectandum etiam ut percutiat. » (Wilkins, Ll. Anglo-Saxon. Leg. Henrici, t. I, p. 83).

(2) Wilk. Leg. Anglo-Saxon, p. 64, 72. H. 64, 70.

(*) *Ant vestibus* manque dans le Ms. de Londres.

(**) *Arreniet*. Ms. de Londres.

Si quelqu'un arrêtait un voleur, les parents du coupable étaient obligés de renoncer à toute vindicte contre celui qui l'avait pris. Il en était de même lorsqu'une personne avait été tuée en essayant d'échapper à la justice, ou dans des circonstances qui la soumettaient à de justes soupçons; mais s'il y avait quelques doutes sur sa culpabilité, ses parents avaient droit de prouver son innocence (1).

Si quelqu'un était accusé d'un homicide qui l'exposait à la vindicte privée, il pouvait s'offrir lui-même pour se disculper légalement du crime dont il était accusé (2).

Un moine ne pouvait être exposé à la vindicte privée à raison des offenses commises par ses parents. En effet, en faisant profession religieuse, il avait par là renoncé en même temps aux obligations et aux priviléges de la parenté. Quant à un prêtre séculier, il n'était affranchi ni des unes ni des autres (3).

Dans d'autres parties de l'Europe, de semblables essais furent faits pour restreindre les excès et diminuer le nombre des vindictes privées. Si un homme avait été tué involontairement ou par accident, une composition était due à sa famille, à raison de la perte qu'elle avait éprouvée; mais la personne cause de cette mort était exempte de la vindicte (4). Si un homme était tué en flagrant délit de vol, ses

(1) Wihtr. 29. In 20, 21, 28, 35. Æthelst. 11. Æthelr. W. 11. Conf. 36. H. 64, 74.

(2) In. 46, 54. Cn. E. 5. P. 36. H. 64, 66.

(3) Wilk. Leg. Anlo-Saxon. 115. Cn. E. 5.

(4) L. Saxon, t. 12, § 1. L. Langobard-Rotharis, § 389.

parents n'avaient aucun droit à réclamer la composition à raison de sa mort, à moins qu'ils ne pussent prouver son innocence, et que la personne qui l'avait tué ne pût pas établir la culpabilité (1). Si un homme était trouvé pendant la nuit dans la chambre d'un autre, refusant de se rendre, et qu'il fût tué, aucune composition n'était due pour lui (2). Si les personnes appelées à l'armée commettaient quelques maraudes pendant la route, et que quelques unes fussent tuées à cette occasion, aucune vindicte ne pouvait être poursuivie par leurs parents ou leur seigneur (3). Si quelqu'un avait été mis à mort par ordre du Roi ou du général, la personne chargée d'exécuter la sentence n'était pas exposée à la vindicte (4). Si un serf tuait un homme à l'insu de son maître, celui-ci était obligé de livrer le serf; mais il était, quant à lui, exempt de la vindicte (5).

Pour arrêter l'extension de la vindicte en cas d'homicide, la loi des Bourguignons défendait aux parents de la personne tuée de tirer vengeance de tout autre que de celui qui avait commis le crime (6).

A fin de procurer à un homme exposé à la vindicte quelque sûreté contre les attaques de ses ennemis, la loi Saxonne déclarait crime capital le meurtre d'un homme dans sa propre maison (7). La loi des Fri-

(1) L. Anglo et Werin., t. VII, § 4.
(2) L. Langob.-Rotharis, § 32.
(3) L. Langob. Carol. M., § 34.
(4) L. Bajuv., t. II, c. 8, § 1, capit. 1, 5, § 367.
(5) L. Saxon, t. II, § 5.
(6) L. Burgund, t. II, § 3.
(7) L. Saxon, t. III, § 4.

sons elle-même, qui cependant respectait hautement le droit de vindicte privée, assurait protection à ceux qui étaient engagés dans une querelle, du moment où ils se trouvaient dans une église ou dans leur maison, pendant le chemin pour aller à l'église ou en revenir, et pendant le temps nécessaire pour aller à la cour publique du distrit ou en revenir (1). La loi Anglo-Saxonne donnait également sûreté à toute personne qui assistait à une cour de justice, ainsi qu'à tous ceux qui allaient à l'une de ces cours ou qui en revenaient (2). La loi des Bavarois faisait plus encore, elle proclamait une trève générale dans tout le pays, pendant la durée des sessions des cours de justice (3).

Pour prévenir la renaissance de la vindicte après que la composition avait été payée, les Lombards déclaraient que, si quelqu'un tuait un homme duquel il avait accepté une composition légale, il devrait rembourser deux fois le montant de ce qu'il avait reçu (4).

Une foule de dispositions furent prises par Charlemagne et ses successeurs pour accomplir l'extinction entière de la vindicte privée. Lorsqu'un homme avait été tué, le comte dans le district duquel l'événement avait eu lieu devait forcer l'agresseur à payer, et l'autre partie à recevoir la composition établie par la loi; et tant que ceci n'avait pas eu lieu de part et

(1) L. Fris.-Addit., t. I, § 1.
(2) Æthelst. 20. Cn., p. 79.
(3) L. Bajuv, t. II, c. 15, § 1.
(4) L. Langob.-Rotharis, § 74, 143.

d'autre, il lui était enjoint d'exiger d'eux des sûretés réciproques pour le maintien de la paix. S'ils refusaient, le comte devait les renvoyer devant l'empereur; et si quelqu'un tuait son adversaire après la paix faite, on lui coupait la main qui avait commis le crime, et comme addition à la composition légale due à raison du meurtre, il encourait une amende pour sa désobéissance (1).

Il est inutile d'ajouter que la décadence rapide et la chute de la dynastie Carlovingienne rendirent toutes ces précautions sans effet. En dépit des efforts combinés que faisaient l'Etat et l'Eglise, les guerres privées continuèrent pendant des siècles entiers à être la honte de l'Europe. Robertson a réuni avec beaucoup de soin et exposé avec une grande clarté tous les expédients que le clergé et les ordonnances des princes employèrent pour parvenir à ce résultat (2). Ces efforts, quoique opérant avec lenteur et souvent entravés par l'orgueil et les passions des individus, furent cependant à la fin couronnés d'un entier succès. Les guerres privées disparurent, et le seul vestige qui en ait subsisté est l'usage du duel, partout défendu par les lois, et partout cependant toléré, et même protégé.

A mesure que les Anglo-Saxons, de même que les autres nations d'Europe, s'avancèrent vers le régime féodal, les obligations résultant de la parenté s'affaiblirent de plus en plus. Déjà au règne d'Alfred, si

(1) Capitul I, 3, § 4; I, 4, § 27; I, 5, § 205, 247; I, 6, § 271; L. Langob. Carol. M. § 19, 20. Lud. P. § 21,

(2) Charles V, Introduction, note 21.

même il ne faut pas remonter plus haut, ce lien fictif qui unissait un vassal à son seigneur était regardé comme d'un caractère plus élevé et plus sacré que les devoirs de la parenté (1). Dans les diverses lois de la même époque, nous trouvons l'énonciation de certains cas dans lesquels les parents d'un coupable étaient exemptés de l'obligation de fournir une composition pour ses délits, ou des sûretés pour sa conduite (2). A la fin, sous le règne d'Edmond, une loi fut rendue portant que, si un homme commettait un homicide, lui seul devrait supporter la vindicte, à moins que ses parents, par leur conduite ultérieure, ne se fussent placés eux-mêmes dans la nécessité de répondre de son infraction. Ils avaient la liberté de l'assister dans la composition de l'offense; mais s'ils s'y refusaenit, ils n'étaient plus responsables de la vindicte, à moins qu'ils ne lui eussent fourni la nourriture ou la protection; et si quelqu'un du parti opposé tirait vengeance d'une personne autre que l'auteur du crime ou ceux qui l'avaient protégé, il était déclaré ennemi du Roi et de tous les amis du Roi (3). Il résulte d'une loi publiée au nom de Henri I[er] (4), que, chez les Anglo-Saxons, de même que chez les Francs, un homme pouvait abjurer les liens de parenté, et que, comme en ce cas il se déchargeait de toutes les obligations, il renonçait en même temps à tous les avantages de ce lien. Si quelqu'un de ses parents mourait,

(1) Ælfred. 38.

(2) Edw. 9, Jud. Civ. Lond. 12.

(3) Edm. P. 1.

(4) H. 88.

il n'avait aucun droit à sa succession, et si l'un d'eux était tué, il n'avait aucune part dans la composition payée pour le meurtre. Quant à lui, lorsqu'il mourait, sa succession passait à ses enfants, et à leur défaut, à son seigneur; et s'il était tué, la composition pour sa mort était distribuée de la même manière. Par la loi Salique, telle qu'elle fut amendée par Charlemagne, la composition et la succession d'un homme qui avait renoncé à ses parents, passait au fisc, c'est-à-dire à l'Etat (1).

Chez les Scandinaves, les obligations primitives de la parenté continuèrent à subsister bien plus longtemps qu'en Angleterre. Jusqu'à l'époque de Magnus Lagabæter, qui florissait au XIIIe siècle, une personne coupable d'homicide avait le droit d'appeler ses parents, quoique non complices du crime, pour contribuer de leur bourse, à l'effet de le décharger de l'amende qu'il avait encourue. Par une constitution de Magnus Lagabæter (2), ce droit fut aboli, et le criminel devait payer de ses propres deniers la totalité de l'amende due à raison de son crime.

Une loi semblable existait anciennement chez les Francs. Si un homme commettait un homicide, et n'avait pas de quoi payer la composition légale pour son crime, il pouvait, au moyen d'une procédure

(1) L. Salic. Ref., t. LXIII, § 3.

(2) Gula-things-laug. Préface, 16. Le Gula-things-laug fut compilé par Magnus, fils d'Hacon, assisté des principaux du royaume. Il fut lu et adopté par les membres du Gula-things, en 1274, et après s'étendit sur toute la Norwége avec le consentement des *things* ou assemblées législatives des différentes provinces.

appelée *Chrenecruda,* forcer son parent à payer sa dette. Cette loi fut abrogée au VIe siècle par un décret de Childebert (1), qui dit que cette procédure est un subterfuge odieux, inventé au temps du paganisme; mais, malgré cette abrogation, elle paraît avoir subsisté jusqu'au temps de Charlemagne. Dans la loi Salique promulguée par ce monarque, elle est répétée dans des termes presque semblables à ceux de l'ancien code, compilé avant l'introduction du Christianisme (2). Il était cependant au pouvoir de tout individu de se relever de cette obligation, en renonçant solennellement à sa parenté devant une cour de justice (3).

Le relâchement des liens de parenté ne produisit que peu ou même point d'effet quant à l'abolition de la vindicte et des guerres privées. Les rapports du seigneur et de son vassal succédèrent aux liens de parenté presque avec les mêmes devoirs et les mêmes obligations des deux côtés. D'après Glanville, il paraît que, sous le règne de Henri II, et lorsque l'autorité royale en Angleterre s'était encore maintenue à la hauteur où l'avait élevée Guillaume-le-Conquérant, les vassaux ou les tenanciers d'un seigneur étaient obligés à l'assister dans ses guerres privées (4). Si un homme était tenancier de plusieurs seigneurs, il était

(1) Baluz (1, 17) attribue ce décret à Childebert II, qui régnait de 575 à 596. Dom Bouquet (IV, 3) le reporte à Childebert Ier, fils de Clovis, qui fut roi de 511 à 558.

(2) Pact. Leg. Sal. Ant., t. LXI. Reform. t. LXI.

(3) Ibid., t. LXIII. Reform. t. LXIII.

(4) Glanville, lib. 9, c. 1.

forcé de servir en personne à côté de son principal seigneur, et d'acquitter par un remplaçant le service dû aux autres à raison de sa redevance. Mais, quoique obligé de servir personnellement sur le champ de bataille, à raison de son fief, à côté de celui duquel il le tenait, on doutait si le seigneur pouvait exiger de lui un secours en argent pour soutenir ses guerres privées, de même qu'il pouvait l'y forcer lorsqu'il s'agissait d'élever son fils aîné à la chevalerie, ou de marier sa fille aînée (1). Cette loi paraît avoir continué d'être en vigueur jusqu'au temps de Bracton. Si un tenancier avait plusieurs seigneurs, et que des querelles s'élevassent entre eux, il était requis de marcher en personne avec son principal seigneur, et de remplir son service auprès des autres par procureur. L'auteur de la Flète, en transcrivant, ainsi qu'il le fait ordinairement, les paroles de Bracton, pose la même règle à peu près dans les mêmes termes. Dans Britton, il n'est fait aucune mention de guerre privée (2). La pratique alors était tombée en désuétude, et moins d'un demi-siècle après, elle fut considérée comme illégale. On peut assigner à ce changement, dont les résultats furent si avantageux pour le royaume, une foule de causes : la distribution régulière de la justice dans les cours de justice ambulantes et dans les assises peut avoir eu pour résultat de bannir ce mode irrégulier d'obtenir justice pour des injures privées ; des appels furent ouverts aux poursuivants pour obtenir

(1) Glanville, lib. 9, c. 8.

(2) Bracton, t. I, p. 2, c. 35, § 5, f. 79 b. — Fleta, t. I, p. 3, c. 16 § 16. — Britton, c. 68.

le redressement de leurs injures personnelles, et quoique un grand nombre d'actions en *complainte* et en *réintégrante* démontrent que l'on avait encore recours à la violence pour recouvrer des droits réels ou prétendus, les peines sévères appliquées aux actes de vengeance et aux actes illégaux ont dû avoir pour effet, sinon de les abolir, au moins d'en restreindre l'emploi (1). Sous le règne d'Edward III, toute guerre privée était considérée comme une atteinte à la prérogative royale (2), et par le statut sur la trahison, l'exercice de cet ancien droit, quoique n'étant plus considéré comme trahison, fut déclaré félonie ou offense, suivant la nature des circonstances (3).

Il est vrai qu'il reste peu de traces de l'existence d'une guerre privée de quelque importance en Angleterre après la conquête, excepté dans les temps de trouble et de commotion civile. Madox (4) toutefois a publié un document singulier qui contient une trêve formelle, ou cessation d'hostilités pendant seize jours, entre le comte Mareschal et le comte de Gloucester, durant laquelle sir Roger de Clifford devait se rendre auprès du comte de Gloucester à Cirencester, afin de conclure un traité de paix entre ces deux puissants

(1) Voyez surtout le statut de Merléberge, 52. H. 3. c. 1.

(2) Hale, P. C. t. I, p. 80.

(3) 25 E. t. III, st. 5, c. 2, § 13.

(4) Madox, Formulare, n° 153. Madox conjecture que le Roger de Clifford mentionné dans ce contrat était le même Roger de Clifford qui vivait au temps de Jean et de Henri III. Le dernier maréchal, comte de Pembroke mourut la trentième année du règne de Henri III.

comtes ; et autant qu'on peut en juger à la lecture du titre, cet arrangement paraît avoir été légal et habituel. Sous le règne d'Edward I[er], les comtes de Gloucester et de Hereford, après avoir commis plusieurs actes de violence l'un contre l'autre, en appelèrent au Roi pour obtenir justice, et celui-ci leur intima par suite, en plein parlement, la défense de se livrer à aucunes hostilités ultérieures. Nonobstant cette prohibition, ils envahirent les terres l'un de l'autre, bannières déployées, tuèrent plusieurs personnes, et firent beaucoup de butin. A raison de ce mépris de l'ordre du Roi, il furent mis à l'amende et emprisonnés (1). Mais, comme la guerre qu'ils avaient préalablement faite ne donna lieu à aucun reproche contre eux, il paraît que leur conduite dans cette occasion n'aurait pas été punie, s'ils n'avaient pas désobéi à la volonté royale solennellement à eux déclarée en plein parlement.

Le dernier exemple d'une bataille rangée entre deux nobles puissants d'Angleterre, se place au règne d'Edward IV. Elle eut lieu à Nibley Green, dans le Gloucestershire, le 10 août 1470, entre William lord Berkeley, et Thomas vicomte Lisle. Lord Berkeley amena, dit-on, un millier d'hommes sur le terrain.

(1) Rot. Parl., t. I, p. 70, 77. Le comte de Gloucester impliqué dans cette transaction était le même Gilbert de Clare qui, sous le règne précédent, avoit accompagné le prince Édouard dans sa fuite du comté de Leicester, et qui avait si puissamment contribué au succès de la cause royale à la bataille d'Evesham. Il avait épousé une fille du Roi, après le commencement de ses hostilités privées avec le comte d'Ereford, et en eut un fils qui fut tué à la bataille de Bannockburn.

Lord Lisle et cent cinquante hommes furent tués dans l'action. Après la bataille gagnée, lord Berkeley se rendit au château du lord Lisle à Wootton, et le rançonna comme une place prise en guerre légitime. La cause de la guerre était un procès sur les droits à la succession aux terres de Berkeley. Lord Lisle avait fait défi à son compétiteur de descendre en champ clos pour décider la question de droit par un combat singulier, ou bien d'amener avec lui sur le terrain tous les hommes qu'il pourrait enrôler ; à quoi lord Berkeley répondit qu'il n'était pas d'usage en Angleterre de décider de la sorte le droit à la propriété, mais qu'il rencontrerait lord Lisle avec ses amis et suivants au jour et au lieu indiqués. Le procès qui donna occasion à cette bataille dura cent quatre-vingt-douze ans, et pendant son cours le château de Berkeley fut une fois pris par surprise, et ses habitants jetés en prison ; il fut en outre fréquemment assiégé et défendu avec effusion de sang. Il paraît cependant qu'il n'y avait rien de politique dans cette guerre, puisque les deux parties étaient également attachées à la cause d'Edward IV. Il n'y eut, de la part de l'Etat, aucune accusation dirigée contre ces deux seigneurs, à raison de leur conduite. La veuve de lord Lisle éleva un appel contre lord Berkeley et ses frères à raison de la mort de son époux ; mais l'affaire s'arrangea sans procès. Elle consentit à recevoir cent livres sterling par an comme réparation de la perte par elle faite, et renonça en même temps à toute réclamation relativement aux terres en litige. Cette convention fut ratifiée en plein

parlement, sans que dans l'acte il fût fait aucune mention de la bataille de Nibley Green, ou de la mort de lord Lisle (1).

(1) Dugdale's Baronage, t. 1, p. 362, 363. — Atkyn's Gloucestershire, p. 138. — Ruder's Gloucestershire, p. 574. — Rymer's Fædera, t. XI, p. 655. — Rot. Parl. p. 12 et 13, E. IV, n° 23.

FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

Pag.

CHAPITRE XIII.

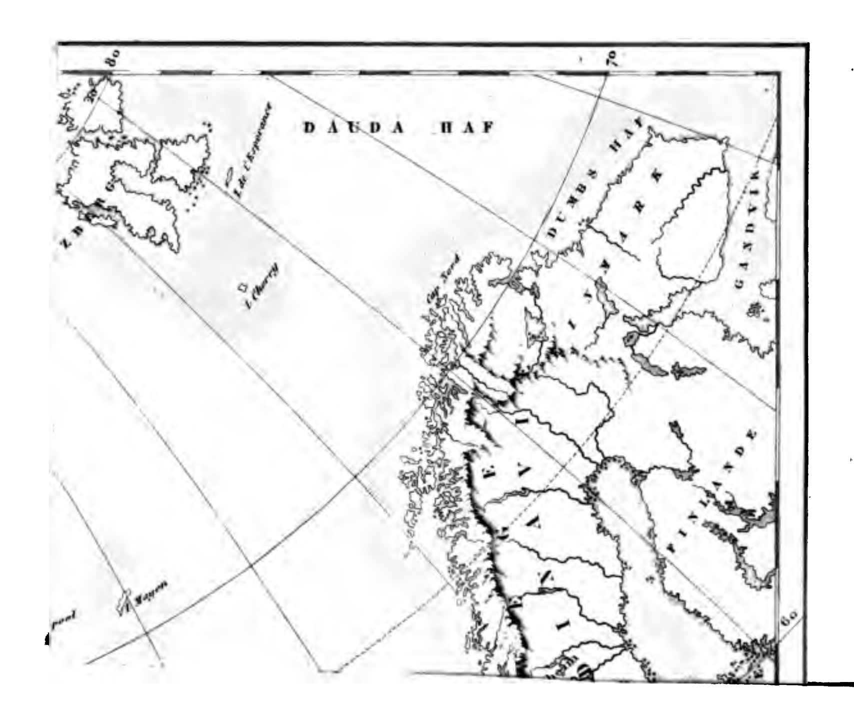
CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

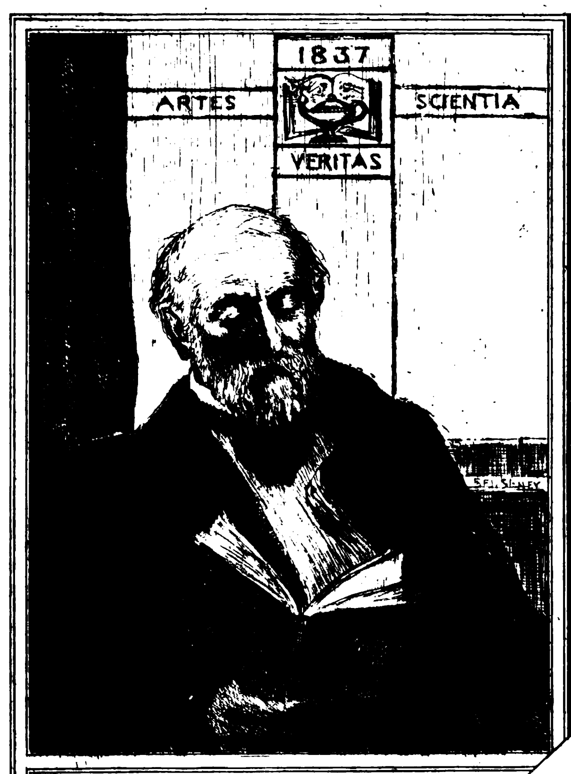
CHAPITRE XVII.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.


80
70
DAUDA HAF
DUMBS HAF
I. de l'Esperance
I. Cherry
Cap Nord
GANDVIK
FINLANDE
Mayen
60

S-10


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06389 9887


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS